Les requins de Paris

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bapaume, Amable (1825-1895). Les requins de Paris. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

FERRET - GUIONIE 1982

LES REQUINS DE PARIS

PAR

A. BAPAUME

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

LES REQUINS DE PARIS

1291

8°Y²
5173

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

CŒUR DE LIONNE

Un volume grand in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Paris. — Imp. Balitout, Questroy et Cᵉ, 7, rue Baillif.

LES REQUINS

DE PARIS

PAR

A. BAPAUME

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1882

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES REQUINS DE PARIS

PREMIÈRE PARTIE

LA VENGEANCE DE GALATHÉE

LIVRE I

LA SIRÈNE ET LE REQUIN

CHAPITRE PREMIER

OU GALATHÉE RENCONTRE LE CONCILIATEUR

Ce soir-là, au théâtre de la Gaîté, on jouait les *Bohémiens de Paris*.

Il était dix heures et quelques minutes.

C'était l'entr'acte.

Les garçons de café, tout à l'heure somnolents, se redressaient prêts au travail, la serviette sous le bras et le jarret tendu; la marchande de limonade se réveillait à demi, derrière la pauvre table tremblante où s'étalaient en bel ordre trois ou quatre carafes coiffées de leur citron; près d'elle, un voisin remuait énergiquement le contenu d'un grand seau en zinc, contenu étrange, d'un blanc jaunâtre assez semblable à de la pommade, mais pompeusement baptisé du nom de glace à dix centimes le verre; puis des flâneurs, des ouvrières rentrant au logis,

mais s'arrêtant pour contempler avec envie des gens assez heureux pour voir la comédie; des chercheurs et des chercheuses d'aventures, une ou deux petites bouquetières, des gens à l'affût de l'inconnu; enfin, au milieu de cette cohue bruyante et cependant fort calme, des sergents-de-ville, et la sentinelle immobile, un brave garde de Paris, absolument ennuyé d'être là, peut-être pour n'avoir jamais pu s'expliquer la mission sociale qu'il était en train de remplir avec conviction.

Tout à coup, un murmure sortit de la foule. En pleine lumière, éblouissantes de jeunesse et de luxe, deux femmes venaient de paraître sous le péristyle du théâtre et de s'arrêter un instant. L'une d'elles surtout était admirablement belle, belle de cette beauté souveraine qui se montre et s'impose. Elle était grande et merveilleusement modelée; le coup de pouce du maître apparaissait vaguement en elle; ce je ne sais quel fluide, magnétique probablement, et qui se nomme le charme, jaillissait de toute sa personne comme les belles lueurs prismatiques jaillissent du diamant; d'adorables cheveux blonds l'environnaient comme d'un nimbe; son sourire était un charme; vivant était son regard. Aux plis de sa robe, au bon goût de sa toilette on devinait la Parisienne.

D'instinct, l'immense majorité des flâneurs s'arrêta et, se partageant en deux groupes, la foule s'ouvrit. Paisible et presque dédaigneuse, l'inconnue s'avançait entre cette double haie d'admirateurs, indifférente à tout ce monde, pareille aux souveraines passant au milieu des courtisans intimes; elle marchait d'un pas doucement cadencé, certainement aussi calme, aussi seule, aussi chez elle qu'une châtelaine rêvant le soir dans son parc à la clarté des étoiles.

Un curieux dit à son voisin :

— Splendide, cette Galathée!...

Soudain, comme elle était sortie du cercle de ses admirateurs, comme elle allongeait le pas, elle s'arrêta net, avec ce mouvement instinctif que fait toute femme qui sent sa traîne prise. Puis, se croyant débarrassée, elle fit un pas en avant. L'étoffe, toujours retenue, se tendit et se déchira en grinçant. Au lieu d'un pardon quelconque qu'elle attendait, elle entendit rire.

Ce n'était donc pas un maladroit qui était derrière elle; on avait mis le pied sur sa traîne, on l'y avait laissé

exprès... Galathée se retourna tout d'une pièce, hautaine, la lèvre pâle et l'œil ardent.

Un homme était derrière elle et la regardait en riant, un homme horrible : — Ses cheveux roux, courts, épais et rudes, se dressant sur le crâne comme le crin d'une brosse, le front bossué, les yeux en vrilles, surmontés de maigres cils espacés, la face tumultueusement couturée par la petite vérole, mais enluminée par l'alcool, la bouche énorme, fendue au couteau d'un seul coup nettement donné, les lèvres pâles et méchantes, une tête affreuse en un mot, tête et corps de Caliban, mais d'un Caliban à coup sûr robuste : une vilaine bête, probablement méchante, mais une bête forte, voilà ce que représentait l'être que Galathée avait vu tout à coup face à face et qui, le pied encore posé sur la traîne de sa robe déchirée et souillée, souriant d'un air gouailleur, un bout de pipe entre les lèvres, la regardait effrontément, prêt à la riposte.

Galathée eut un mouvement de répulsion; puis, méprisante, hautaine, elle tira violemment sa traîne, comme pour la déchirer davantage, et jeta ce seul mot à la figure du drôle :

— Rustre!

L'homme se mit à rire.

— Ah! que n'ai-je ma cravache! gronda la belle.

L'homme retira gravement sa pipe du coin de sa bouche, haussa les épaules, lança un jet de salive jaune, et, frappant le tuyau de sa pipe sur l'ongle de son pouce, tourna les talons en murmurant :

— Malheur!

Avec une curiosité qui devint bientôt de l'intérêt, Galathée suivit quelques instants des yeux ce misérable, qui s'éloignait tranquillement, content d'avoir fait silencieusement une mauvaise action et jugeant prudent de s'en tenir là.

— Hé! hé! murmura Galathée, voilà un drôle qui pourrait bien m'être utile!

Ce disant, elle s'avançait vers sa voiture, un délicieux petit coupé aux panneaux ornés de son chiffre. Le valet de pied se tenait raide et sérieux près de la portière ouverte; le cocher était sur son siége, le fouet en main, rassemblant les guides; les chevaux piaffaient. Galathée fit passer sa compagne devant elle; mais, au lieu de mon-

ter, elle se redressa, l'œil fixe, comme prise tout entière par une idée impérieuse et subite.

— Attendez-moi quelques minutes! fit-elle. Et, traversant la rue, gagnant l'ombre, elle disparut aux yeux de sa compagne stupéfaite.

A quelques pas devant elle, se dirigeant vers la boutique d'un marchand de vin, celui qui l'avait insultée marchait le nez au vent et les mains dans ses poches. Galathée doubla le pas; quand elle fut près de lui, elle étendit le bras et lui toucha l'épaule du bout de son éventail.

L'homme se retourna stupéfait.

— Vous, dit-il; qu'est-ce que vous me voulez?

Galathée se trouvait devant lui, impérieuse et le regard assuré; toute sa personne commandait; avant même de savoir ce qu'elle allait dire, on sentait qu'elle allait ordonner. Aussi, d'une voix claire, elle arrêta les questions.

— Pas un mot! dit-elle. Nous causerons demain... Demain, à partir de quatre heures, vous m'attendrez à cette place... Où j'entrerai, vous entrerez! Je crois que vous êtes l'homme dont j'ai besoin... A demain! Voici vos arrhes!...

Et, laissant tomber cinq louis dans la main de l'homme stupéfait, elle regagna vivement sa voiture.

— Ah! fit l'homme en empochant philosophiquement son argent, il te faut quelqu'un comme moi!... Pour quelle besogne, ma belle madame?

Comme il s'éloignait, un petit bossu lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Cinq louis! Sire Requin, ta soirée est faite!

— Ratatin! s'écria l'autre.

— Lui-même, papa!... Mazette! nous nous faisons entretenir par les sirènes, maintenant!

— Comme tu vois!

— Il y a anguille sous roche! .. Tu sais, papa, je suis libre!... Mets-moi de l'affaire!...

Celui qu'on venait d'appeler le Requin regarda amicalement le bossu et dit :

— L'Agouti a eu besoin du Requin, il se peut que le Requin ait besoin de l'Agouti!... Fils! je penserai à toi!

Le lendemain, à quatre heures précises, la voiture de Galathée s'arrêtait au bureau de location du théâtre de

la Gaîté ; la jeune femme, plus simplement vêtue que la veille, mais non moins belle, dit au valet de pied de promener les chevaux pendant une heure et de revenir la prendre au même endroit, regarda sa voiture s'éloigner et se dirigea résolûment vers la boutique d'un marchand de vin.

Depuis un quart d'heure, l'homme de la veille se promenait sur le trottoir opposé, rasé de frais, vêtu d'une redingote qui certainement n'avait eu que deux ou trois propriétaires avant lui, coiffé d'un chapeau noir énergiquement frotté avec un chiffon de laine gras : un homme d'affaires, brocanteur, rédacteur d'actes sous seing-privé, acheteur de reconnaissances ; un factotum judiciaire et commercial dans son uniforme traditionnel. Ainsi vêtu, brossé, civilisé, l'homme n'était pas moins laid, mais il était devenu moins sinistre. En le voyant surgir tel qu'il était apparu la veille, on devait le croire capable de tous les crimes qui peuvent se faire dans l'ombre ; en le retrouvant au grand jour, tel qu'il avait cru devoir se transformer, on était assuré qu'il était capable de toutes les roueries, de toutes les finasseries, de toutes les actions possibles à faire sans trop grand danger personnel, disposé au vol si cela peut être fait sans effaroucher la loi, tout prêt à se servir du papier timbré comme du rossignol, capable de tuer si la mort peut être mise au compte des accidents naturels, capable de tout dès qu'il a cru pouvoir n'être convaincu de rien.

Galathée entra chez le marchand de vin.

— Présent, dit une voix derrière elle.

— C'est bien, répondit Galathée ; puis, se tournant vers le garçon : Je voudrais un cabinet, une chambre, un endroit quelconque où l'on pût causer à son aise.

— Compris, murmura le marchand de vin ; puis, appelant le garçon : Jean, le cabinet vert.

Et, pendant que le garçon montait ouvrir la porte, le patron montrait gracieusement à Galathée l'escalier en spirale qui tournoyait au fond de la boutique, escalier aux marches étroites et raides, couleur sang de bœuf, avec une rampe soutenue par des barres de fer pudiquement entourées d'une draperie rouge, à cette fin que les dames pussent se permettre de ne pas trouver aussi impossible de monter aux cabinets de société que de prendre place sur l'impériale d'un omnibus.

— Au premier, la porte à gauche... et tout à vos ordres, monsieur Surin.

Galathée se retourna, le pied sur la première marche, et regarda l'homme dont elle entendait le nom pour la première fois.

L'homme retira son chapeau, courba l'échine, fit une grimace qui, probablement, avait l'intention d'être un sourire, et murmura :

— Surin (Pierre-Joseph), surnommé le Conciliateur, madame, présentement à vos ordres.

Galathée fit un petit mouvement de tête qui pouvait être pris pour un salut, et monta.

Au premier, la serviette sous le bras, le dos au mur, à demi-courbé, le garçon attendait à la porte du cabinet vert.

Galathée et Surin entrèrent.

— Une mâcon première, dit Surin.

Le garçon disparut une minute et reparut triomphant avec une bouteille habilement maquillée de cendres et de poussière, et, l'ayant posée sur la table, prit un des verres qui flânaient sur une console, attendant buveur le pied en l'air, souffla fort ingénument dedans, le fit tourner autour de sa serviette et le mit devant Surin.

Galathée, ne voyant qu'un verre, sourit et murmura :

— Merci ! puis jeta un louis sur la table.

— Payez-vous ! dit Surin.

— Pas de monnaie ! ajouta Galathée.

Le garçon ne sourcilla pas ; il s'inclina, tira la porte et disparut.

Galathée prit place sur le divan et fit signe à Surin de s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la table.

— J'ai peu de temps à moi, aujourd'hui, dit-elle ; d'ailleurs, avant de causer véritablement, il faut se connaître... et je me suis peut-être trompée...; enfin, nous allons voir...

— A vos ordres, madame.

— Monsieur, dit brutalement Galathée, pour qu'une femme comme moi, après ce que vous avez fait hier, se trouve ainsi seule, aujourd'hui, avec un homme comme vous, il faut évidemment que cette femme ait vraiment besoin d'un coquin hors ligne pour la servir, et que, ce coquin, elle croie l'avoir trouvé en vous.

— Un aide? interrogea carrément Surin.

— Un complice!... Mais, avant d'aller plus loin, il me faut de vous un mot... Pourquoi, hier, m'avez-vous insultée sans raison?

— Pourquoi? répondit Surin en riant.

Il vida son verre, puis, d'un coup de jarret écartant la chaise qui le gênait, dardant les yeux sur Galathée, il lui dit amèrement:

— Regardez-moi donc!...

Il était épouvantablement laid; c'était l'homme de la veille alors, ne cherchant pas à dissimuler, se montrant cyniquement au soleil.

Galathée eut un léger frisson. Si imperceptible que fut le mouvement qu'elle fit alors, Surin le vit.

Il reprit en souriant :

— Maintenant que vous m'avez bien vu, vous, madame, regardez-vous !... Vous allez sans doute comprendre pourquoi je vous ai insultée, pourquoi je vous hais, pourquoi je hais la société, pourquoi je hais Dieu!...

Il s'était redressé de toute sa hauteur, ses yeux étaient pleins d'une flamme malsaine ; il serrait les poings ; une âpre et mordante ironie haineuse tordait le coin de ses lèvres ; il était impossible de le regarder sans comprendre, en effet, qu'une implacable colère couvait en lui.

— Ah! s'écria Galathée, si votre haine a l'immensité de la mienne, nous allons nous entendre!

— Je le crois, reprit Surin, vu que j'ai fait l'impossible pour n'être pas méchant... Car j'ai été assez simple pour croire qu'un jour, à force de bonté, je ferais oublier ma laideur!... Ha! ha! ha!... nul n'a daigné me faire la charité d'un mensonge... Parmi ceux-là que j'ai servis, obligés, sauvés peut-être, je n'ai même pas trouvé quelqu'un qui ait eu le courage d'aller jusqu'à l'hypocrisie.

Aussi vient-il le jour où l'on est las d'être un objet de risée ou de mépris... Puisque l'on est condamné à faire horreur, eh bien, on fera horreur... mais on le fera bien ! Jamais aimé, soit ; on sera du moins redouté !... Ce jour-là, c'est fini, la société est à vous comme le filon est au mineur, l'homme doit être à vous comme le fauve est au dompteur... Eh! c'est, après tout, l'homme lui-même qui vous a forcé à devenir ce que vous êtes ; en vous refusant de vous admettre comme son semblable, il vous a condamné à devenir son esclave ou bien à fuir, à sortir des lois communes, à se faire oiseau de proie

sous peine de tomber au rang des bêtes de somme, à se faire requin sous peine d'être marsouin.

Eh bien ! j'ai choisi, je suis requin !

Surin rugissait ; il s'enivrait lui-même en parlant de lui, en se confessant éperdûment, avec cette espèce de volupté que l'on ressent chaque fois que l'on peut échapper à une contrainte, quelle qu'elle soit, volontaire ou forcée. Secouant la tête, les narines dilatées, d'une voix vibrante et claire, sonnant comme un clairon de révolte, il poursuivait : — Et, maintenant, demandez donc au monstre pourquoi il hait tout ce qui est jeune et beau ?... Parce qu'il fait peur... parce qu'alors il ne rêve que deux choses, souiller la jeunesse et déflorer la beauté !

Instinctivement, Galathée se recula toute pâle.

— Je vous fais peur ! reprit Surin... Ha ! ha ! ha !... Je croyais avoir trouvé une maîtresse-femme... Et je n'ai devant moi qu'une mijaurée... Allez-vous-en, belle dame, allez-vous-en ! Ce que vous avez à me demander ne vaut pas la peine que j'y pense un instant, l'œuvre n'est certainement pas digne de l'ouvrier ; un peu de ruse et ce sera bien... ne dérangez pas ma haine pour votre besogne, digne tout au plus d'être faite par des laquais, pour quelques louis ! Est-ce qu'il est possible que vous ayez besoin de moi tout entier ? Allons donc, vous êtes jeune, belle, adorée sans doute, et riche à vous seule de toutes les fortunes que vous daignerez accepter ; à quoi peut vous servir quelqu'un comme moi ?... Laissez-moi tranquille, allez ; c'est assez que des auxiliaires vulgaires pour ce que vous pouvez rêver !

Surin s'arrêta, frissonnant à son tour.

Galathée s'était dressée et, les deux mains sur la table, penchée vers lui, le regardant au plus profond des yeux, merveilleusement belle et résolue, elle lui dit à demi-voix :

— Vous vous trompez ! Pour faire ce que je veux, ce n'est pas trop que de vous et de toute votre colère, avec toute votre haine !... Pas digne de vous, l'œuvre que je rêve !... Eh ! que vous faut-il donc, si ce n'est pas assez qu'un orgueil à faire souffrir, une ruine à préparer, un honneur à disperser en lambeaux, des larmes à faire répandre et peut-être... Eh bien, oui, cela peut aller jusque-là, peut-être du sang à faire couler !

Evidemment, maître Surin ne devait pas être fort accessible aux émotions ; mais ce qu'il entendait était dit avec un tel accent d'énergie qu'il se sentait ébranlé.

Encore une seconde d'enthousiasme sauvage chez Galathée, et il allait lui appartenir sans discussion ; encore un mot, l'ombre d'un sourire, et il allait être l'esclave prêt à toutes les besognes, le vengeur de toutes les rancunes secrètes, le complice de toutes les revanches rêvées, le serviteur fanatisé à qui l'on peut dire : Frappe, et qui va tuer, dût-il mourir écartelé pour avoir obéi.

Galathée avait-elle conscience de ce qui se passait en Surin ? L'ardeur qu'elle mettait en ses paroles était-elle produite par une émotion sincère, ou bien n'était-ce que le jeu d'une comédienne merveilleusement habile ? En face de Surin, tout entière à ses rêves de vengeance, rayonnante de volonté, la poitrine bondissante, elle semblait parler pour elle toute seule.

— Tu hais les hommes, reprit-elle, parce que tu es pauvre, et Dieu parce que tu es laid... Eh bien, moi, je les hais parce que je suis riche et belle !

Malheureux ! n'as-tu jamais pensé que la beauté pouvait être un don plus terrible que la difformité même qui te révolte et te désespère ? Eh ! que ne suis-je née laide ; je serais heureuse !

Surin en était arrivé à perdre jusqu'à l'éloquence du geste.

Elle l'enveloppa d'un regard farouche et poursuivit :

— Ça ! misérable ! tu m'as dit tout à l'heure : Regardez-moi !... A mon tour, je te dirai : Regarde-moi donc !

A l'heure de tes rêves les plus insensés, as-tu jamais songé qu'il pouvait exister une femme aux cheveux opulents, au front clair, aux yeux suaves, au sourire enivrant comme sont les cheveux, le front, les yeux et le sourire de Galathée ? Aurais-tu, par hasard, cru qu'un peintre te retracerait le cou d'albâtre, la poitrine marmoréenne, la taille de guêpe, le bras rond, la main effilée et le pied de sylphe de celle qui est devant toi ?...

Non, n'est-ce pas ? Et tu te dis : Douée par le créateur et d'esprit et de cœur, cette femme a dû voir le monde à ses pieds, le monde mendiant un regard, mendiant un sourire, mendiant une caresse !

Le monde !... il s'est appelé pour moi Georges de Cerny,

et brutalement, sans phrase, il m'a crié, à l'heure de la satisfaction : Place à une autre, Galathée, place à une autre !...

Un rugissement de Surin accueillit cette tirade de la sirène, qui finit ainsi :

— Je crois qu'enfin vous commencez à me comprendre. Eh bien ! oui, cette beauté que vous m'enviez est la cause de toutes mes douleurs !... C'est pourquoi je promets, non-seulement tout l'or de la terre, mais toutes les félicités du ciel à celui qui se sentira toutes les audaces pour me venger !

A ces mots, suivis d'un de ces regards qui brûlent à la fois l'âme et le corps, Surin cessa d'être maître de lui. Bien qu'il ne sût encore rien de ce que Galathée allait lui demander, il se sentit tout à Galathée. Elle était pour lui la victime dont il serait le vengeur ; il y avait quelque part des coupables qu'il se chargeait de punir; sans qu'on lui eût rien demandé encore, il avait déjà tout promis dans le secret du cœur.

Ravi, éperdu, fanatique, les mains tendues, il s'écria :

— Ah ! parlez, sirène, je vous en prie, parlez encore... Dites-moi ce que je dois faire ! dites-moi ce que vous voulez de moi !

Galathée prit les mains qu'il lui tendait et répondit :

— Je veux de vous toute votre colère et votre haine, votre esprit avec ses ruses et votre cœur avec ses rancunes et des espérances ; je vous veux tout entier comme un esclave, comme un complice, comme un ami dévoué jusqu'à mourir !

Et l'autre alors, l'œil enflammé, sentant courir dans ses veines un sang brûlé par toutes les fièvres, le cœur bondissant dans sa poitrine :

— Mais je suis à vous comme cela !... jusqu'à mourir !

— Parce que j'étais belle, on m'a fait connaître toutes les douleurs et toutes les hontes... Il faut me venger, entendez-vous, il le faut.

— Vous serez vengée !

— Pour arriver à ce but implacablement rêvé, tous les sacrifices me seront faciles... Comment nous vengerons-nous ? je l'ignore, mais nous nous vengerons, je n'en doute plus !... Aussi, comme je ne dois plus rien avoir de caché pour vous, venez ce soir chez moi !... Il vous faut connaître mon histoire !... Ah ! mon maître, quand vous

connaîtrez cette histoire, je crois que vous vous mettrez de tout cœur à la besogne !...

— Croyez, madame !

— Assez ! le temps presse !... A ce soir !...

Surin s'inclina, prit la carte qu'on lui tendait et balbutia une protestation de dévouement.

Une fois seul, il tomba assis, les deux coudes sur la table, regardant fixement la porte par où Galathée était sortie.

— C'est pourquoi je promets, non-seulement tout l'or de la terre, mais toutes les félicités du ciel à celui qui se sentira toutes les audaces pour me venger !

— Elle a dit cela, la sirène, elle a dit cela, s'écria-t-il ; et elle tiendra parole !...

Jour de Dieu ! je la vengerai, ou le diable dira pourquoi !

CHAPITRE II

LE DRAME DU BAS-MEUDON

Le même soir, assis dans un riche boudoir, maître Surin écoutait avec un visible intérêt Mlle Galathée racontant son histoire intime :

— Je me nomme Denise Brimard, dit-elle tout d'abord; il n'y a pas encore un an, j'habitais chez mon père, presque à l'extrémité de la ruelle du Loup, du côté de la Seine, au Bas-Meudon.

J'étais alors une brave et honnête fille, ne pensant pas au mal, ignorant tout de la vie, attendant l'avenir, la paix dans le cœur, les chansons aux lèvres.

Un soir, au mois de juin dernier, comme onze heures sonnaient, nous entendîmes tout à coup au bas de la ruelle, à trente pas de chez nous, trois coups de feu, secs comme des coups de revolver, rapidement tirés; un grand cri déchira l'air, plaintif, désespéré, poignant, puis le silence se fit.

Cependant mon père, suivi de mes deux frères, s'était précipité au dehors, et moi-même, après un premier mouvement de frayeur, je m'étais hasardée à regarder

de loin, la main sur la porte, toute prête à m'enfermer au moindre incident nouveau. Tout était désert; seule, dans l'ombre, une barque s'éloignait vivement du rivage et l'on apercevait vaguement la silhouette de deux rameurs vigoureusement courbés sur les avirons. Evidemment quelqu'un venait d'être victime d'un guet-apens.

J'aperçus mon père se baisser et, avec l'aide de mes frères, relever la victime. Ils furent bientôt chez nous.

Un de mes frères me cria : Allons, Denise. allons; vite, vite, enlève le couvre-pieds de ce lit-là... Donne-nous un peu de vieux linge..., de l'eau..., du cognac..., du vinaigre!...

Pendant que je courais de l'armoire au buffet et du buffet au cellier, on avait déposé le blessé sur le lit d'un de mes frères, dans la salle du rez-de-chaussée... Lorsque je rentrai, je me trouvai en face du moribond. Je restai clouée à ma place, pâle et n'osant ni m'avancer, ni m'enfuir, sans voix, ayant envie de fermer les yeux pour ne pas voir et ne pouvant pas même tourner la tête.

Sur le lit, la main crispée sur sa poitrine et déchirant sa chemise, où des taches de sang apparaissaient effroyablement rouges, la tête renversée, les yeux à demi-fermés, pâle, la bouche ouverte, le blessé paraissait complétement incapable de parler ou même de remuer. Comme je tendais un verre d'eau à mon père, le blessé ouvrit les yeux... Il se souleva sur ses coudes et, balbutiant, il murmura : — Merci!... mais je... je meurs... Mon père... M. Lefèvre... à Auteuil... rue Boileau. Et il retomba sur l'oreiller.

Mon père se retourna vers son fils aîné en disant : Tu as entendu, Jacques : M. Lefèvre, rue Boileau, à Auteuil. Va et ramène-le près de son fils.

Jacques partit en courant.

Le blessé demanda à boire.

— Un peu d'eau sucrée, me dit mon père.

J'obéis, mais je tremblais.

Le malade but, puis murmura :

— Ah! si mon médecin pouvait venir!

— Sans doute. Mais où le trouver, votre médecin?

— A Boulogne.

— Et Jacques qui vient justement de partir pour Auteuil.

— M. Frébois, Grande-Rue, 54.

— Enfin, on ira quand même.

— J'y vais, père, répondit mon second frère.

Le blessé se laissa retomber en nous disant merci. Un instant, il resta comme absolument inerte; puis tout à coup, râlant plutôt que parlant, avec des gémissements sourds, les yeux démesurément ouverts, il se mit à se plaindre comme un enfant. Sur l'ordre de mon père, je préparai un autre verre d'eau sucrée; mais le malade repoussa ma main en disant : — Je vais donc mourir sans secours... Mais il n'y a donc pas de médecin près d'ici?

— Mon père, m'écriai-je alors, ce pauvre jeune homme a raison... Mais va donc réveiller notre bon docteur Lerminier.

Mon pauvre père se frappa le front en disant : — Sot que je suis! il fallait commencer par là!...

Puis, s'élançant au dehors : — Je reviens de suite, ma chérie... Dans cinq minutes je suis ici avec le docteur.

Je restai seule avec le blessé, indécise, tremblante, mais voulant paraître brave, et trop charitable d'ailleurs pour penser un instant à ne pas me dévouer un peu pour cet inconnu qui gémissait auprès de moi.

Tout à coup je jetai un cri; le blessé venait de rejeter loin de lui la couverture que l'on avait mise sur ses pieds; il venait de bondir loin du lit où je le croyais mourant; il venait de s'élancer vers moi en criant : — Et maintenant, adorable Denise, à nous deux!

Avant que j'eusse pu faire un mouvement, avant qu'une réflexion me fût possible, l'inconnu m'avait enlevée. Je perdis connaissance en voyant la porte s'ouvrir et deux autres personnages me jeter un voile sur la tête.

Lorsque je revins à moi, je sentis d'abord qu'un vent frais passait sur mon visage; j'ouvris les yeux, et je vis en face de moi le ciel profond tout parsemé d'étoiles; j'étais couchée à demi à l'arrière d'une barque; celui que j'avais cru mortellement blessé me tenait encore dans ses bras; ma tête reposait sur sa poitrine et lui, attentif, il épiait mon retour à la vie. A l'avant du canot, deux hommes silencieux ramaient avec vigueur.

Une seconde fois je perdis l'usage de mes sens.

La barque fila comme une flèche vers Chatou. Elle s'arrêta devant une coquette maison sur les bords de la Seine.

Je me réveillai dans une délicieuse chambre à coucher.

Etendue sur une chaise longue, j'aperçus à mes pieds, sur un pouff, un jeune homme aux grands yeux noirs doucement voilés et me regardant avec une respectueuse tendresse.

— Denise, me dit-il, vous n'avez rien à craindre de moi ni de personne. Dormez en paix, dormez de votre bon sommeil ordinaire, innocent et calme, dormez de votre sommeil d'ange. Demain, si vous daignez le permettre, nous causerons, et je vous expliquerai le mystère de cette nuit.

Je n'eus pas le temps de répondre. Il salua et sortit.

Une fois seule, comprenant vaguement que des cris seraient inutiles, je me mis à songer. Ne pouvant arriver à débrouiller raisonnablement les événements de la nuit, je finis par succomber à la fatigue et je m'endormis.

En m'éveillant le lendemain, surprise d'abord de me trouver où j'étais, je me sentis bien vite maîtresse de moi-même, presque forte, sans grande inquiétude, presque sans tristesse, mais curieuse jusqu'à l'extrême. Je revoyais les événements d'hier, je comprenais la ruse dont j'avais été victime, je devinais les motifs de mon enlèvement, et je ne m'en révoltais point. Evidemment, j'avais inspiré une grande et romanesque passion à un brillant inconnu. Fille d'Eve, j'étais flattée; honnête fille, cet enlèvement me préoccupait peu, mon ravisseur s'étant montré aussi tendre que respectueux. J'étais enlevée, séquestrée, mais j'étais vivante, j'étais pure.

Ce fut presque avec joie que je vis enfin paraître mon ravisseur. C'était un beau garçon, au regard d'une puissance inouïe, au sourire doux et pénétrant. Il avait les cheveux noirs, le front large, la bouche petite, les mains et les pieds de race.

Présentement, monsieur, les minutes valent peut-être des heures. Laissez-moi donc vous apprendre sommairement que Georges — c'était son nom — me dit qu'il m'aimait depuis longtemps éperdûment. Riche et noble, mais se moquant des préjugés de sa caste, il entendait-disait-il, épouser la femme de son choix. Pour forcer la main à sa famille rebelle, il me demandait de vivre trois mois ignorée dans ce castel, où, sous les yeux vigilants et sous la direction maternelle de la douairière de Chevalnay, sa tante, j'apprendrais à devenir une parfaite grande dame et prouverais ainsi au noble faubourg que

la grâce et la beauté ne sont point les priviléges exclusifs de la naissance.

Il plaidait sa cause d'une voix si caressante et si douce ; ses grands yeux avaient des prières si timides et si tendres ; je sentais ses mains si mollement enlacer les miennes que je l'écoutais sans trop le comprendre ; c'était une musique que j'entendais. Et puis, j'étais encore dans le rêve ; le milieu où j'étais était vaporeux, la lumière y venait rose au travers des grands rideaux, l'air semblait être fait d'un parfum ; le cœur me battait ; j'étais autre part que sur terre, je ne sais pas où, dans un des coins du monde rêvé par les jeunes filles.

Tout à coup il se laissa glisser à mes genoux et murmura : Voulez-vous être vicomtesse ?

Je ne répondis pas ; je fermai les yeux et je laissai le vicomte s'emparer de mes mains. Soudain, je jetai un petit cri ; sur mes yeux fermés, il avait posé ses lèvres. Je bondis, mais ma colère tomba en le voyant devant moi rayonnant de joie et d'espérance, et murmurant : Merci ! merci, ma fiancée ! merci, ma femme !

Et il s'enfuit en m'envoyant un dernier merci dans un dernier baiser.

Sans avoir dit oui, j'étais cependant désormais et volontairement la fiancée du vicomte Georges de Cerny, c'est-à-dire sa prisonnière.

A peine Georges parti, je vis entrer une camériste qui se mit à mes ordres et me fit changer de costume ; je revêtis une ravissante toilette d'intérieur, me laissant habiller comme une enfant, incapable de comprendre que chaque pas fait dans la voie où j'étais entrée était un pas vers l'esclavage.

Enfin, on vint m'avertir que la douairière m'attendait. Je passai dans la salle à manger, où je trouvai Georges en compagnie d'une vieille dame.

En me voyant, Georges se leva, vint me prendre par la main et me présenta la vieille dame en me disant : M^me^ la comtesse de Chevalnay, ma tante, qui connaît tous mes projets et veut bien être avec moi contre tout le monde.

Puis, me montrant à M^me^ de Chevalnay, il ajouta : M^lle^ Denise Brimard, ma fiancée.

C'était fini ; j'étais absolument vaincue ; j'acceptai follement toutes ces folies, je me crus déjà vicomtesse de Cerny, je n'eus plus un doute, plus une crainte ; je laissai

sans résistance l'amour s'emparer de mon cœur ; j'abandonnai toute mon âme à l'espérance et fiévreusement, avec une implacable volonté, sans jamais me lasser, sans jamais trouver le travail trop aride ou la tâche trop difficile, je me mis à apprendre tout ce que je crus utile de savoir pour être une parfaite vicomtesse.

Mme de Chevalnay, du reste, était d'une patience et d'une complaisance à toute épreuve et prenait toutes les peines du monde pour m'enseigner l'art délicat de choisir et de porter une toilette ; j'eus des professeurs de toutes sortes, et j'appris alors à faire correctement une révérence en même temps qu'à ne point manquer aux règles du bon langage ; la danse et la musique me furent enseignées de même ; Georges m'apprit à conduire ainsi qu'à monter à cheval.

De loin, je voyais le monde comme une terre promise ; les leçons de danse étaient des prétextes à causeries sur les plaisirs mondains et j'entrevoyais déjà les splendeurs d'un bal ; les leçons de musique amenaient nécessairement mille questions et mille réponses sur les concerts et les théâtres, et je rêvais alors des Italiens et de l'Opéra. Tout, en un mot, avait son commentaire ; la leçon reçue aujourd'hui était surtout une promesse de plaisir pour demain ; mais ce que l'on me montrait surtout, c'était le bonheur d'être reine par la beauté, c'était la joie immense d'aimer et d'être aimée.

Cependant, Georges marchait droit à son but, sans s'inquiéter jamais de la route choisie, s'approchant de son crime sans éveiller aucun soupçon. Je vous l'ai dit, j'avais perdu toute crainte ; j'avais absolument confiance, j'étais heureuse d'aimer, j'étais fière de mon travail et de mes progrès ; le temps passait, j'entrevoyais la fin de l'épreuve ; j'étais aveugle, j'étais folle.

Lorsque je causais avec Georges, j'abandonnais joyeusement mes mains à ses caresses. Un jour, cependant, il glissa son bras autour de ma taille, et je sentis une première fois son cœur battre contre le mien. Un autre jour, sa tête tomba sur mon épaule, un soupir s'échappa de sa poitrine, et ses lèvres effleurèrent mes cheveux ; un autre jour encore, afin que l'on n'entendît pas — et nous étions seuls — il me prit dans ses bras et me dit à l'oreille : « Je t'aime ! » et frissonnante, éperdue, je répondis au bien-aimé : « Je t'aime ! »

La nuit tombait mollement et la douce clarté des étoiles nous enveloppait ; nous causions d'avenir : il me disait que j'étais son âme, je lui répondais qu'il était ma vie. Alors, quittant mes mains, il passa son bras autour de ma taille, m'attira auprès de lui ; je sentis son cœur battre près du mien. Ses lèvres s'approchèrent de mes lèvres, et nous échangeâmes ce baiser qui commande aux âmes la communion de l'amour.

Ah ! rugit-elle, il le préparait depuis une heure, ce long baiser inconnu dont je ne devinais pas la perfide douceur, ce baiser qui me faisait sa maîtresse !

Ne croyez pas que ma chute m'attrista. La jeune fille qui aime pardonne tout à celui de qui elle se croit aimée. Et puis, est-ce qu'il me laissait le temps de réfléchir ? Il endormait ma raison, il enivrait mon âme, il affolait tout mon être.

Etre aimée de Georges, moi à lui toujours, lui toujours à moi, peu importait le reste... Si bien qu'un jour, abandonnant notre retraite de Chatou, Georges m'entraîna à Paris, où, à force de fréquenter Fenouillette et Léonide, Truffaldine et Cora, un beau soir, le champagne aidant, j'acceptai au Grand-Seize d'être publiquement la maîtresse de Georges de Cerny.

Ha ! ha ! ha ! maître Surin, sommes-nous assez niaises !...

— Et, ajouta Surin, tous ces beaux mignons sont-ils assez misérables !...

— Plus misérables que vous ne pensez !...

Vous avez assez bonne idée de moi, je suppose, pour ne pas songer un instant que la haine mortelle que j'ai vouée à Georges puisse provenir de ma chute !...

Je lui aurais pardonné jusqu'à son abandon, si je n'avais appris de la bouche même de mon amant adoré que jamais il ne m'avait aimée un jour, une heure, une minute, une seconde !...

— Il vous a avoué cela ?...

— Lui-même, fort tranquillement, en m'invitant à combler les vœux de M. Jules de Bayolles, mon amant d'aujourd'hui.

— Il vous a dit au moins...

— La vérité ! toute la vérité !... Oh ! le vicomte de Cerny est gentilhomme jusqu'au bout des ongles.

Il m'a donc avoué un soir que, las d'entendre vanter

à deux lieues à la ronde la beauté enivrante et la farouche vertu de Denise Brimard, il avait parié au Club qu'il ferait ma conquête dans les vingt-quatre heures et qu'il me garderait trois mois, au bout desquels il m'aurait fait renier jusqu'à mon père !...

Or, cet épouvantable pari, Georges l'a gagné !

Un jour, j'ai osé écrire à mon père, qui avait mis toute la police sur pied pour me retrouver, que je me trouvais bien où j'étais, que j'étais majeure et que je le priais de s'occuper de ses affaires personnelles. J'ai fait plus : j'ai osé écrire à mon père que, s'il désirait absolument me voir, il n'avait qu'à se trouver le surlendemain au Bois, sur les bords du Lac, où il me verrait passer dans mon équipage capitonné, couverte de dentelles et de diamants, enfouie sous cent mètres de mousseline et ayant pour escorte plus de cinquante cavaliers, héritiers des plus grands noms et des plus belles fortunes de France.

— Et votre père ?

— Mon père est venu... Mon père m'a vue passer, et mon père est mort, foudroyé par la douleur, foudroyé par la honte.

Maître, j'espère maintenant que vous comprenez pourquoi je hais mortellement M. le vicomte de Cerny !

Vous sentez-vous à sa taille ?

Comme vous le voyez, ce n'est pas un maigre adversaire que je vous offre là !

Ce qu'il me faut, ce sont ses larmes, ses désespoirs, ses fureurs, sa honte, sa mort !

— Votre prix ?

— Quel qu'il soit... je paierai !

— Quel qu'il soit ?... même si ce que je demande n'est pas de l'or ?

— Même si ce que vous demandez n'est pas de l'or !...

Galathée lui tendit la main.

Surin la baisa frénétiquement et dit :

— Galathée, je vous vengerai !

— Le moyen ?

— Des plus simples... Est-il amoureux ?...

— Je ne crois pas !

— Alors, il n'y a qu'à attendre !

— Bravo, maître ! Vous m'avez comprise !... C'est à son premier amour, sérieux ou non, que nous le tiendrons ! Ah ! le voir adorer une femme et ne pas lui permettre

l'espoir d'être heureux, mettre toujours quelqu'un ou quelque chose entre Elle et Lui, fût-ce une tombe, voilà mon désir, voilà mon rêve, voilà ma volonté ! Larmes pour larmes, douleurs pour douleurs, sang pour sang, est-ce dit?

— Larmes pour larmes, douleurs pour douleurs, sang pour sang, c'est dit.

CHAPITRE III

LE CABARET DE LA GRENOUILLE EN GOGUETTE

Pour le vulgaire, qui juge sur l'apparence et se fie à l'enseigne, Surin était un misérable écrivain public, confident assermenté de la gent illettrée, ennemi par profession de l'instruction obligatoire, homme établi cependant, vivant dans ses meubles et dans son immeuble, immeuble en bois, il est vrai, mais enfin immeuble constituant propriété, sise près de la Morgue, et légalement ornée de cette enseigne :

AU TOMBEAU DES SECRETS

Pour ses clients sérieux, Surin était homme d'affaires, tenait un cabinet de consultations et se chargeait surtout d'arranger à l'amiable toutes les affaires impossibles; de là ce titre, dont il faisait surtout son nom :

SURIN, CONCILIATEUR

De fait, maître Surin conciliait beaucoup de choses qui d'abord paraissaient inconciliables ; mais c'est que tous les moyens de conciliation lui paraissaient également bons, en vertu de cette maxime des jésuites : — La fin justifie les moyens.

Fils d'un ancien clerc d'huissier, clerc d'huissier lui-même, il avait été de bonne heure instruit par les malheurs de son père, conciliateur méconnu par ses patrons d'abord, par dame justice ensuite. L'échoppe d'écrivain public était l'héritage paternel ; c'est là qu'il était né, c'est là qu'il espérait bien ne pas mourir. Il connaissait le code comme les voleurs connaissent un bois, ayant

appris à lire dans la *Gazette des Tribunaux;* il avait du reste une intelligence réelle : pas un avocat ne se fût mal trouvé de ses avis. Un seul fait montrera quelle profonde connaissance du cœur il avait acquise autant par les leçons paternelles que par ses observations particulières : — il avait inventé cet axiome et se l'était écrit à lui-même pour ne l'oublier jamais : — Persuader à quelqu'un qu'il est frustré de cinquante centimes, c'est la façon la plus simple et la moins dangereuse de lui soustraire cinquante francs.

Après avoir eu quelques démêlés avec la correctionnelle, toujours chicanière avec le pauvre monde, Surin se rangea, en étant arrivé à ce point de la sagesse humaine où l'on comprend enfin que l'intelligence vraie consiste à profiter des coquineries d'autrui. Son père venait de mourir, rappelé sans doute par le diable, qui ne le trouvait plus dans le mouvement et qui comptait davantage sur les services du fils. Donc, Surin s'installa dans l'échoppe paternelle, prit une allure paisible et tout à fait rassurante, parut enchanté de son modeste sort, mais attendit les événements.

Sitôt qu'il se vit moins souvent regardé par des yeux gênants, assuré qu'on le croyait devenu parfaitement ermite, l'œuvre rêvée commença.

Sans jamais voler, il connut des voleurs; sans jamais recéler, il sut où se trouvaient des recéleurs et se rendit utile ; entre amis, il faut s'entr'aider.

Quiconque venait chez lui demander ses services, le trouvait affable, empressé, charmant, vous écoutant religieusement et vous interrogeant de même; vous lui parliez d'une affaire intime, vous partiez après lui avoir conté l'histoire de tous ceux qui vivaient autour de vous. Parfois, on voulut le faire jaser. Il fut d'une discrétion inébranlable ; cela plaisait.

On parla de lui ; la renommée le prit par la main et le fit passer de l'office au cabinet de monsieur, par l'escalier de service, il est vrai, mais qu'importe le chemin ?

Un jour, il fit un coup de maître qui consolida sa situation et le mit en bonne odeur auprès de ceux-là qu'il avait intérêt à ne pas avoir contre lui : — il rendit un service à la police.

En dix ans de ce métier, il devint un des rois inconnus de Paris, connaissant tout ce qui menait une vie irrégu-

lière, que ces personnes fussent ou non justiciables des défenseurs officiels de la famille et de la société ; chez lui, escrocs, bandits, faussaires et recéleurs savaient trouver un renseignement utile, l'adresse d'un complice indispensable, un bon avis et mille autres choses agréables ; mais, chez lui aussi, le fils de famille pouvait rencontrer un bienfaiteur à cent vingt pour cent et la courtisane un protecteur à vingt-cinq louis le mois ; il tenait boutique de bons et de mauvais conseils.

Il était à la fois fort recherché et fort redouté ; recherché parce qu'il était véritablement utile de l'avoir pour ami, redouté parce qu'il savait se mettre toujours en position de ne pas être inquiété, même dans des affaires dont il était à la fois et l'inventeur et le principal ouvrier.

A l'heure même où Galathée, insultée par lui en un jour de sotte humeur, l'avait pris pour confident et pour complice, il s'occupait justement d'une affaire qui devait faire bientôt causer tout Paris et qui fut connue plus tard sous le nom de : *l'Enigme d'Orvilliez*.

Enthousiasmé par la beauté et par la haine vigoureuse de Galathée, résolu à finir vite ses entreprises actuelles pour être libre de se consacrer tout entier au châtiment du vicomte de Cerny, Surin voulut faire vite tout ce qu'il pouvait dès son entrevue avec Galathée. Le lendemain donc, il prit avec lui sa gouvernante et s'en fut donner le coup d'œil du maître aux préparatifs de son œuvre d'Orvilliez.

Libre dès le commencement de l'après-midi, mis en belle humeur par ce qu'il avait vu, Surin résolut de finir la journée gaiement et dit à sa gouvernante : Allons donc faire un tour à Saint-Cloud ; nous dînerons par là.

La gouvernante, enchantée, accepta le bras de son maître et l'on se mit en marche.

C'était une belle fille que la gouvernante de maître Surin, bien bâtie, vigoureuse et plaisante au regard ; ses admirables cheveux noirs l'avaient fait surnommer Fleur d'Ebène ; bonne fille au repos ; souvent gaie de cette gaieté nette et brutale des natures incultes, elle était parfois sombre et grondante d'une façon étrange ; alors on eût dit que, devant ses yeux grands ouverts, hagards et fixes, tour à tour flamboyants et ternes, des souvenirs passaient ; son allure ordinaire était pesante ;

elle paraissait folle quelquefois et semblait idiote plus souvent. Un seul défaut lui pouvait être reproché : elle aimait l'eau-de-vie. Avec cela, Surin la faisait obéir à sa guise; il y avait cinq ans qu'elle vivait près de lui, le servant, à la fois sa compagne et son chien, absolument en tout bien tout honneur.

Pourquoi ? Surin savait probablement cela mieux que personne ; mais il ne disait jamais rien à ce sujet. On avait cependant plaisanté plus d'une fois M. Surin sur sa gouvernante, et chantonné des refrains remplis d'allusions, et parlé de Babet, célèbre par ses laits de poule. Surin s'était contenté de hausser les épaules et de répondre : — Fleur-d'Ebène ! Il y a deux choses que je ne vous conseille jamais de faire avec Fleur-d'Ebène : la première, c'est de lui vouloir cueillir un doux baiser, et la seconde de lui offrir un bol de vin chaud. Dans les deux cas, vous ne ririez pas!

Et l'on avait parlé d'autre chose, concluant de là que Fleur-d'Ebène tenait à sa vertu et qu'elle avait un faible malheureux pour le vin chaud.

Donc, ce jour-là, Surin et Fleur-d'Ebène allaient dîner à Saint-Cloud. Or, tout en haut de la côte, juché comme un coq en belle humeur sur la crête d'un toit, il y avait un petit village de pimpante et joyeuse allure, tout plein de fleurs et de chansons, un nid à galantes aventures. C'était le coin favori des gars joyeux et des filles accortes ; c'était le village coquet de Montretout.

Sur la route qui mène à Rocquencourt, à une centaine de mètres de la Porte-Jaune, à droite, se dressait un petit cabaret de rabelaisienne apparence, avec ses volets verts, ses murs blancs tapissés de beau lierre aux larges feuilles luisantes, son petit jardin découpé, où l'on pouvait dîner et caqueter à deux, sous un dôme de vigne vierge et de clématite en fleurs.

Maintenant, entrons avec Surin au *Cabaret de la Grenouille en goguette*.

Le maître du cabaret était digne de sa maison ; il aidait consciencieusement le client à faire honneur à sa cave. C'était un bon gros compère, incapable de tuer une mouche, même une mouche qui se serait permis de boire dans son verre ; souriant et gazouillant, la face empourprée, de façon à faire croire qu'il avait été regardé en face par le soleil couchant. Rabelais l'eût ac-

cepté pour sacristain. Par droit de naissance, il se faisait appeler maître Honoré Lesiffleur.

Pour Surin, connu de la maison, maître Lesiffleur se surpassa de si culinaire façon qu'au dessert, Fleur-d'Ebène se mit à chanter pendant que Surin, à la fenêtre, fumait un cigare, regardant vaguement devant lui, sans se soucier autrement de la marquise. La marquise était le nom d'amitié qu'il donnait à Fleur-d'Ebène.

Tout à coup Surin se jeta en arrière, ferma brusquement les persiennes d'un seul coup et interrompit Fleur-d'Ebène, en lui disant sèchement :

— Assez chanté, ma fille ; il y a du nouveau dans l'air.

Fleur-d'Ebène se tut ; Surin revint vivement à la fenêtre et se mit en observation, en consultant une photographie qui lui avait été remise par Galathée, la photographie de Georges de Cerny.

En face du cabaret, une haute maison se dressait muette et grave ; les fenêtres du premier étage étaien ouvertes, à la vérité, mais de grands stores empêchaient le soleil et le regard d'entrer dans les appartements ; de grands stores chinois d'un vert sombre où des oiseaux fantastiques voltigeaient au milieu de fleurs plus fantastiques encore, jaunes et rouges comme les oiseaux.

Sur la route, un jeune homme s'avançait lentement, l'air ennuyé, se sentant seul et se déplaisant dans cette solitude, fumant pour se distraire, marchant d'un pas nonchalant, du pas involontairement familier à tous ceux qui vont quelque part et ne veulent pas encore arriver, trouvant que le temps est long et que la route est courte, qu'aller est ennuyeux, mais qu'arriver serait peut-être plus ennuyeux encore.

Caché derrière la persienne, Surin ne quittait pas le flâneur des yeux. Celui-ci s'étant sensiblement rapproché, Surin murmura : Pardieu ! si ce n'est pas là le joli vicomte, j'irai me confesser au pape.

Georges de Cerny, car c'était bien lui, n'était plus qu'à deux pas du cabaret.

Tout à coup, il disparut aux yeux de Surin.

C'est que, brusquement, une main blanche et fine venait de soulever un des stores de la maison d'en face : à la fenêtre apparut la tête blonde et souriante d'une adorable jeune fille.

Surin la regarda, puis il chercha Georges. Le vicomte

s'était jeté brusquement à l'angle du cabaret, et là, invisible presque pour l'inconnue, il la contemplait en extase.

Surin poussa un petit grognement joyeux et se frotta les mains en se disant :

— Tiens ! tiens ! tiens !

Se croyant seule, la jeune fille se pencha sur l'appui de la fenêtre et resta pensive, les yeux perdus dans l'horizon, aspirant avec joie les fraîches et saines senteurs de la campagne. Perdue dans sa rêverie, elle était charmante d'abandon ; d'ailleurs, elle avait toutes les grâces de la jeuuesse et de la pureté, toutes les beautés de la jeune fille ; elle était blonde, de ce beau blond chatoyant et tendre, pareil au vin de Champagne scintillant dans le cristal ; le regard s'élançait net et brillant de deux grands yeux bleus. La bouche était petite et riante, ayant au coin des lèvres ces petits trous charmants que le sourire transforme en fossettes.

Georges, tout à sa contemplation, fasciné, charmé, avait fait quelques pas sans être aperçu de la rêveuse ; soudain, un léger bruit se produisit, le bruit d'un petite pierre tombant sur un caillou du chemin ; c'était Surin qui venait de laisser glisser un morceau de faïence entre les lames de la persienne ; la jeune fille tressaillit et baissa les yeux.

Elle aperçut aussitôt Georges, qui la dévorait du regard. Elle rougit, se rejeta en arrière et disparut en laissant retomber le store.

Georges resta cinq minutes en place, le cou tendu, l'œil fixe, espérant qu'on daignerait se montrer une seconde encore. Peine inutile : rien ne bougea. Alors, il prit entre ses doigts le bout de sa moutache, qu'il tortilla furieusement, baissant la tête et regardant alternativement la route et la fenêtre, et se mit en marche fort lentement, non sans se retourner de trois pas en trois pas.

Et cependant on le voyait. Derrière le store, la jeune fille s'était assise vivement, reprenant un ouvrage de couture qu'elle avait abandonné un instant pour respirer un peu ; puis, se sachant invisible, du coin de l'œil à peine, elle regardait cet audacieux passant qu'elle avait trouvé jeune, beau et de tout à fait grand air.

Après avoir fait vingt pas, Georges s'arrêta, fit volte-face et revint lentement vers la maison de l'inconnue, le nez au vent et l'œil au guet.

Un éclat de rire sec, aigu, moqueur, comme le sifflement d'un merle, éclata derrière lui.

Le vicomte se retourna tout d'une pièce, la bouche contractée, l'œil chargé d'éclairs.

La route allongeait son ruban poudreux au milieu des prés verts, et nul n'apparaissait à l'horizon; le cabaret semblait endormi comme son propriétaire, que le vicomte aperçut seulement alors, sommeillant comme un juste, les mains croisées sur son pantagruélique bedon.

Evidemment, le rire partait du cabaret ou de la maison.

Comme le vicomte s'interrogeait, voilà que le même éclat de rire revint lui fouetter les oreilles, plus strident et plus railleur, éclatant comme un appel de clairon annonçant la bataille.

Cette fois, Georges savait d'où partait le rire; il bondit vers le cabaret.

Réveillé en sursaut, le chien, qui dormait aux pieds de son maître, le museau sur ses pattes, grogna énergiquement.

Maître Honoré fut aussitôt debout. La figure épanouie, obséquieuse, il salua son hôte avec un respectueux attendrissement.

— Avez-vous quelqu'un ici? demanda vivement le nouveau venu à maître Honoré.

— Oui, monsieur; là, dans le salon.

Georges entra vivement dans la pièce que lui indiquait le maître du cabaret, très-décidé à traiter de la bonne façon le rieur malappris qui osait se moquer du vicomte de Cerny.

Malgré lui, il s'arrêta sur le seuil, jetant un coup d'œil sur ce que maître Lesiffleur appelait le salon.

Auprès d'une des fenêtres, ayant devant eux un carafon d'eau-de-vie, la marquise et Surin devisaient joyeusement.

Au bruit que fit Georges en entrant, la femme leva la tête et l'homme se retourna.

La vue de Fleur-d'Ebène et de Surin arrêta, dans la gorge du vicomte, l'interrogation qui était sur ses lèvres. Qui était ce couple étrange, composé d'un être laid, difforme, repoussant à voir, et d'une fille incontestablement belle, aux cheveux noirs, épais et touffus; au profil presque grec, aux beaux yeux, scintillant comme deux

étoiles; au col bien planté, aux épaules opulentes, robuste et splendide créature à qui on ne pouvait reprocher que des attaches sentant trop le populaire?

Le cabaretier, sa casquette à la main, toujours balançant son échine, tira Georges de sa courte stupeur.

— Monsieur désire?... demanda-t-il une seconde fois.

Ce fut Surin qui répondit en se levant :

— Du fil en quatre pour la marquise, dit-il, et une bouteille pour nous.

Georges faillit bondir : — Comment, une bouteille pour nous?

— Dame, mon gentilhomme, poursuivit Surin, tranquille et souriant, quand on veut faire causer les gens...

— Pardon, monsieur, répondit Georges avec hauteur; mais qui vous fait supposer, je vous prie, que je daigne vous faire l'honneur de causer avec vous?

— Pourquoi êtes-vous donc entré ici? répliqua Surin, en riant.

— Pour savoir qui avait ri... pour savoir pourquoi on avait osé rire, et pour châtier le rieur?

Le cabaretier entra, apportant un carafon de cognac, une bouteille de Saint-Julien et des verres. Sur un signe de Surin, il mit vivement ce qu'il apportait sur la table, et disparut.

La marquise prit le carafon et Surin la bouteille.

— C'est moi qui ai ri, dit Surin en se versant à boire.

— Parce que?...

— Parce que vraiment vous étiez parfaitement drôle, le nez en l'air, ne voyant rien venir.

— Soit; je veux admettre que cela vous ait fait rire involontairement une fois!... mais une seconde!...

— Oh! la seconde fois, j'ai ri exprès... j'ai ri par intérêt... j'ai ri pour vous faire venir ici.

— Châtier un insolent?

— Non, causer avec un ami.

A ce mot, dit à lui par un tel homme, Georges se leva indigné : — Un ami!

Surin, se levant à demi, répondit doucement, en invitant le jeune homme à s'asseoir : — Je retire le mot, puisqu'il vous blesse... Mettons... allié...

— Je n'ai pas plus besoin d'ami que d'allié!

— On a au moins besoin d'un bon conseil.

— Je ne vous comprends pas.

— Daignez m'écouter quelques instants, et j'espère que vous me comprendrez... Et d'abord, connaissez-vous le Conciliateur?

Georges se mit à rire en répétant :

— Le Conciliateur? Ah! ma foi, non. Qu'est-ce que c'est que cet animal-là.

— C'est moi, dit simplemnt Surin.

— Ah! Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— J'espère, en effet, que vous serez enchanté, mon gentilhomme.

— Gentilhomme, moi?

— Dame! puisque vous êtes vicomte.

— Ah! ah! fit Georges, étonné et regardant fixement Surin; vous savez qui je suis?

— Mon Dieu! oui... et bien autre chose encore.

— Puisque nous avons à causer, causons donc!... Mais, avant tout, définissez-moi bien ce que vous entendez par un conciliateur?

— Monsieur le vicomte a-t-il jamais eu un procès?

— Oui, vous n'êtes pas un homme de loi; vous êtes un homme d'affaires.

— Moi, monsieur le vicomte? Oh! vous me jugez mal; sans doute, je suis de bon conseil en matières d'intérêt et j'en vaux un autre pour ce qu'on appelle le contentieux; mais c'est tout ce que j'ai de commun avec ces avocats marrons que l'on voit rôder devant les justices de paix et les tribunaux de simple police, faméliques cherchant à plaider une cause pour un petit écu, attendant un demandeur d'avis à qui donner conseil pour une part de bouteille. Je suis tout autre que ces gens-là, veuillez bien le croire. Je ne m'occupe d'affaires que si je n'ai rien de mieux à faire, pour tuer le temps et ne point m'habituer à vivre en désœuvré.

— En somme, dit Georges, que me voulez-vous?

— Offrir mes services à monsieur le vicomte de Cerny.

— C'est parfaitement mon nom!

— Georges de Cerny, continua Surin, fils unique de M. le comte de Cerny et de dame Jeanne-Augustine de Solanges, son épouse.

— Rien à dire; c'est exact comme un extrait de naissance.

— Monsieur le vicomte, voici trois grands mois au moins que vous n'avez aimé personne, et c'est long trois mois sans amour... Donc, vous trouvez qu'il est temps

de découvrir, de séduire et de lancer une nouvelle Denise Brimard.

— Diable! monsieur le Conciliateur, vous m'avez l'air de savoir en effet bien des choses.

— Mon Dieu! je sais ce que j'ai intérêt à savoir, monsieur le vicomte, mais rien de plus. Enfin, vous rêvez une nouvelle conquête, et, cette conquête, vous ne seriez pas fâché que ce fût l'idéale beauté qui était tout à l'heure à la fenêtre de la maison d'en face.

— Vous connaissez cette jeune fille!

— Une belle fille, n'est-ce pas?

— Comment la nommez-vous?

— Oh! monsieur le vicomte, son nom... ça se dit ou ça ne se dit pas, selon les circonstances... Quoi qu'il en soit, vous êtes amoureux!...

— Amoureux, c'est beaucoup dire.

— Amoureux aujourd'hui... demain amoureux fou!

— Parce que?

— Parce qu'elle est belle, honnête et pure...

Il ajouta en *aparté* : Il n'y a jamais de mal à dire cela... Ça excite.

— Vivat, monsieur le Conciliateur; vivat! dit Georges en riant.

— Vivat, vivat! vous ne direz pas cela demain, et nous verrons si la vertu de votre belle vous enchantera longtemps.

— Elle me ravit!

— Aujourd'hui, mais demain? mais dans huit jours, mais dans un mois?

— Dans un mois?... Il y aura belle lurette dans un mois...

— Dans un mois, interrompit Surin d'un air moqueur, vous serez tout juste aussi avancé qu'aujourd'hui.

— Vraiment! riposta Georges sur le même ton... Je croyais que monsieur le Conciliateur m'avait fait l'honneur de me dire qu'il était au courant de l'histoire de M^lle^ Brimard.

— Pardon, monsieur le vicomte, pardon; le cas est tout différent. Denise n'avait que de vulgaires défenseurs dans son père et dans ses frères, tandis que la belle dont il est présentement question, a pour protecteur quelqu'un qui vaut son pesant d'or!... quelqu'un qui connaît vos projets et qui les déjouera à plaisir...

— Vous, sans doute?
— Moi-même, monsieur le vicomte.
— Et pourquoi protégerez-vous cette jeune fille?
— Pourquoi?... Mais par amour de la vertu!...
Georges se leva, toisa le Conciliateur et :
— Assez! monsieur, assez! Je n'ai pas besoin de vous!

Surin regarda le vicomte dans les yeux et répliqua nettement :

— C'est juste, M. de Cerny a ses gens en général et Dupré en particulier! sans oublier la vénérable douairière de Chevalnay, de son vrai nom Léonie Chapuzot.

Georges alla droit à Surin, qui l'attendit de pied ferme, mit la main sur l'épaule du Conciliateur et dit.:

— Conciliateur, mon ami, qui que vous soyez, souvenez-vous de ceci : « Toute bête malfaisante qui se trouve sur le passage de M. de Cerny, M. de Cerny met le pied dessus, M. de Cerny l'écrase!.. .»

— Parfait, monsieur le vicomte, parfait!... Monsieur le Conciliateur est taillé tout d'une pièce comme vous!... Quand quelqu'un le gêne, il le supprime!

Les deux hommes se regardèrent un instant; Georges haussa les épaules, prit son chapeau, jeta un louis sur le comptoir et sortit.

Surin acheva tranquillement sa bouteille, puis il dit à Fleur-d'Ebène :

— Allons, hop! il est temps de filer!

Ils virent alors Georges caché dans l'angle de la grille même de la maison d'en face, le nez collé aux lames des persiennes, regardant avidement au premier étage une fenêtre servant de cadre à trois têtes ravissantes. Deux petites filles de sept à dix ans, familièrement enlacées aux bras de l'inconnue, regardaient, en jetant de joyeux petits cris, un ballon, probablement parti de l'hippodrome, et que le vent poussait de ce côté.

Surin jaugea d'un coup d'œil la situation. Prenant le bras de Fleur-d'Ebène, il emmena la belle fille en disant :

— Bébelle, ça va marcher comme sur des roulettes.

Le couple fila tranquillement, jeta un regard indifférent sur le ballon, passa devant Georges sans même l'honorer d'un regard. Georges respira. La jeune fille avait laissé passer inaperçus ces gens sans importance; on ne l'avait pas dénoncé; tout était bien!

Trois pas plus loin, Surin se retourna, leva la tête vers la

fenêtre et fit de la main un salut à l'inconnue, en se mettant à rire. Georges devint blême; le store s'abaissait de nouveau, la vision venait de disparaître une fois encore.

Georges n'avait plus qu'à rentrer directement chez son père, à Saint-Cloud; il était en retard d'ailleurs; il allongea le pas, prit la droite de la route pour s'épargner de passer trop près de Fleur-d'Ebène et de Surin, qui marchaient à gauche, et dépassa bien vite le couple qui continuait à rire, comme pour le narguer jusqu'au bout. Comme il arrivait à la bifurcation de la route, il s'arrêta regardant machinalement en arrière, comme fait toute personne entendant un cri d'appel inattendu. Le Conciliateur et Fleur-d'Ebène accouraient vers lui, les bras en l'air, agitant quelque chose qu'on voulait évidemment lui faire remarquer.

— Pardon, monsieur, dit la belle fille, vous venez, je crois, de perdre ceci.

Et elle lui tendit un petit carton, en disant :

— J'ai vu ceci tomber de la poche de M. le vicomte.

Georges, passablement stupéfait, regarda ce qu'il tenait à la main. C'était un morceau de carton coupé en forme de carte de visite, sali par un long séjour dans un portefeuille graisseux; il le retourna et lut alors ceci :

AU TOMBEAU DES SECRETS

SURIN

conciliateur

quai d'Orléans, près de la Morgue

— Ah! ah! dit-il..., M. le Conciliateur a tenu à me donner sa carte!... Voici le cas que j'en fais.

Il la déchira et la jeta aux quatre vents du ciel.

Dix minutes plus tard, comme il franchissait la grille de la maison paternelle, un grand et bel homme, à la figure souriante et franche, accourut vers lui, les mains tendues, en s'écriant :

— Allons donc, retardataire, allons donc. Avez-vous oublié que nous soupons à Paris ?

— C'est vrai, c'est chez cette chère Galathée que nous soupons aujourd'hui.

— Un repas de baptême; M. de Maffrely doit nous présenter sa nouvelle compagne, une inconnue que nous devons sacrer Parisienne, et dont j'ai accepté

d'être le parrain, avec notre belle Galathée pour commère.

— Mon cher Lavinio, répondit Georges, dites à Tom d'atteler ; je suis à vous dans dix minutes.

Celui que Georges venait d'appeler Lavinio était un ténor retraité, ancien condisciple du comte de Cerny, dont les hasards de la vie l'avaient fait deux fois, non pas le témoin, mais bien le second, et qui, depuis quelques années, demeurait à Saint-Cloud, chez le comte, dans un petit pavillon, au fond du parc du château de Cerny.

Joyeux compagnon, il était vite devenu le Mentor d'abord, ensuite le compagnon de Georges, qu'il aimait comme un fils.

Cela dit, revenons à Georges. Dans son appartement, le vicomte trouva son valet de chambre Dupré attendant impatiemment son maître, à qui il voulait demander la permission de toute la nuit.

— La permission de votre nuit, Dupré? Oh! oh! il s'agit donc d'une bonne fortune?

— Une bonne fortnne, en effet, qui se pourrait terminer aujourd'hui à Garches, après avoir été ébauchée près d'ici.

— Près d'ici?

— Au cabaret de la *Grenouille en goguette*.

— Parbleu, Dupré, puisque vous connaissez le cabaret de maître Lesiffleur, vous devez connaître la villa qui lui fait face.

— La villa Triste?

— Ah! c'est ainsi qu'on l'appelle?

— Oui, monsieur le vicomte, les arbres sont hauts et jettent une ombre épaisse sur toute la propriété; puis, derrière les grilles, sur la route, il y a d'abord des persiennes et ensuite un véritable mur de plantes grimpantes pour gêner les curieux. Enfin, on ne voit jamais personne aux fenêtres qui sont toujours fermées, d'où son nom de villa Triste.

— On sait du moins qui l'habite?

— Son propriétaire, M. le comte de Morlac.

— Un gentilhomme de vieille race, parbleu! Oui! c'est lui qui habite là, avec ses gens?

— Oh! monsieur, cela fait partie des mystères de la maison; ce qu'il y a de certain, c'est que la maison est à M. de Morlac et qu'elle est en tout temps sous la garde

d'un portier, jardinier que l'on voit à peu près autant que son maître, que l'on ne voit jamais; pour le reste, on en peut causer, mais celui qui pourrait certifier ceci ou cela serait bien malin. Pensez donc que maître Lesiffleur, un voisin, qui est aux premières loges pour bien voir, en sait tout juste autant que moi qui ne sais rien.

— Dupré, je n'ai pas l'habitude de prendre les sentiers de traverse; vous savez qui je suis... Eh bien, je veux... vous m'entendez, je veux savoir le secret de votre villa Triste. M. de Morlac est chez lui en ce moment; j'ai vu, moi, tantôt, du monde à l'une des fenêtres du premier étage.

Dupré regardait son maître, un sourire aux lèvres, l'œil en éveil, avec un air de chien de chasse qui voit le maître endosser le carnier et décrocher le fusil; car c'était un maître homme que M. Dupré, heureux dans l'intrigue comme un poisson dans l'eau, trouvant amusant de tromper la vigilance des gardiens de la vertu féminine; heureux d'un bon tour réussi, fier d'une ruse troussée à point; ne s'engraissant pas comme un vulgaire imbécile ou bien comme un méprisable égoïste dans le repos et la quiétude; maigrissant au contraire dès qu'il ne fallait pas courir, trembler, espérer, inventer; Mascarille ou Scapin.

Il cligna de l'œil, ce maître en ruses et mensonges, et dit à demi-voix : — Une jeune fille charmante?

Georges sourit à son tour et répondit : — Adorable! Puis il ajouta, en allumant un cigare : — Je vous donne votre nuit, Dupré; mais vous serez demain ici, frais et dispos, à dix heures; mon père part à cette heure pour Cannes, avec ma mère et M^lle^ de Nezel; sitôt après leur départ, nous causerons.

— A propos, fit-il, est-ce que vous connaîtriez, par hasard, un certain Surin, qui se fait appeler le Conciliateur?

— Le Conciliateur, répéta Dupré, tout ébahi; ma foi, non. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Probablement un ennemi.

— Ah!

— Mais cela fait partie de ce que j'aurai à vous raconter demain, Dupré... Bonsoir!

Bientôt le vicomte de Cerny filait vers Paris, en compagnie de son ami Lavinio auquel il racontait pittores-

quement l'histoire de sa journée, son enthousiasme pour l'inconnue blonde et son dégoût pour maître Surin dit le Conciliateur.

A la même heure, Surin racontait la même histoire à Mlle Denise Brimard, à qui il disait :

— Réjouissez-vous, Galathée, réjouissez-vous!... Nous tenons le vicomte!

CHAPITRE IV

PUR SANG

Georges de Cerny, dernier espoir d'une des plus anciennes et des plus riches familles de France, était fils unique de M. le comte Sosthène de Cerny, baron de Boisgobert, chevalier de Preslaye, colonel des dragons de Sa Majesté Charles X, rallié à la branche cadette après cinq ans de fidélité transformée ainsi en bouderie, nommé pair de France en 1839, élu député pour la Maute-Marne aux Assemblées révolutionnaires, un des membres actifs du groupe de la rue de Poitiers, rentré dans la vie privée depuis décembre 1852.

La santé de Georges, vigoureuse aujourd'hui, avait été fort délicate jusqu'aux dernières années de l'adolescence ; nécessairement, son éducation s'était ressentie des craintes qu'il inspirait ; on l'aimait d'ailleurs éperdûment : sa mère, de toute son âme ; son père, de tout son cœur et de tout son orgueil ; il avait donc pris, dès l'enfance, l'habitude de ne pas bien comprendre quelles raisons il pouvait y avoir à ne pas satisfaire ses désirs ; comme presque toujours, l'enfant gâté s'était épanoui en égoïste inconscient.

Au moral, à vingt-quatre ans, c'était un excellent garçon, ami dévoué, fils respectueux et tendre ; promettant un époux charmant et un père Irréprochable ; mais, en attendant, c'était surtout un parfait gentleman, membre du Jockey, un des fondateurs du Mirliton, grand soupeur, grand coureur d'aventures galantes, aimant jouer, mais adorant parier, allant aux courses, pour les poules et pour les cocottes — (l'expression était de lui), — trouvant que tout était bien dans le meilleur des mondes, si

l'on pouvait à sa guise manger ses revenus et parfois toucher au capital; d'autant plus charmé de vivre ainsi que son père, pour des raisons très-particulières, paraissait enchanté des fredaines de son fils et laissait largement ouverte la bourse paternelle.

Au physique, ainsi que Galathée l'avait déjà dit à Surin, c'était un beau garçon, fort capable de faire battre plus d'un cœur et sachant admirablement bien se vêtir, se coiffer, s'adorner de façon à faire ressortir ses avantages naturels; il avait, plus que beaucoup de ses amis de cercle, le grand art d'obéir au goût du jour, tout juste ce qu'il faut pour satisfaire tout le monde et ne point blesser les délicats; il évitait adroitement le ridicule si souvent caché dans les plis d'un vêtement nouveau, restant toujours un courtisan de la mode, mais évitant de jamais paraître son humble serviteur.

Jusqu'à cette aventure, Georges n'avait été que quelqu'un dans la foule, mais quelqu'un de promis à de nombreux et retentissants succès; peut-être parce qu'il était venu fort tard prendre place parmi les coureurs d'aventures, il avait mis une telle ardeur, une telle fougue en ses moindres actions, qu'il avait donné l'éveil à bien des jalousies comme à bien des espérances; on avait pris cela pour de la passion véritable; il avait paru posséder un tempérament de véritable viveur; au fond, c'était simplement l'avidité gourmande d'un enfant qui goûte un fruit nouveau, le trouve agréable et veut en manger encore jusqu'à la satiété.

M^me^ de Cerny, retenue par l'âge, dans son hôtel l'hiver, dans son château de Saint-Cloud l'été, ne savait que fort peu de chose des prouesses galantes et bachiques de monsieur son fils; mais elle adorait Georges à ce point que, tout ce qui le rendait heureux lui paraissait presque impossible à critiquer; et puis, on ne doit pas, on ne peut pas élever un garçon comme une demoiselle; il faut que jeunesse se passe; un peu de folie vous donne plus tard beaucoup de sagesse; il faut bien savoir ce que c'est que la vie; lorsqu'on a vu ce que c'est que les joies éphémères du plaisir, on comprend et l'on apprécie mieux les véritables joies de la famille, et toutes les autres banalités que l'on se dit à soi-même pour se convaincre qu'il ne faut pas gronder son fils bien-aimé.

Pour M. de Cerny, le cas était tout différent; il savait

absolument tout ce que faisait son fils, non point par le détail, ce qui importait peu à ses projets, mais dans le résultat, ce qui était nécessaire; il avait lui-même, sans que Georges en eût le moindre soupçon, conduit son fils en cette aristocratiquement mauvaise et banale compagnie, où le jeune homme avait trouvé des professeurs de vice élégant; en lui-même, il avait jugé bon que le vicomte de Cerny fût, pendant deux ans et demi, trois ans, un des membres actifs des clubs de la haute vie parisienne; il avait condamné Georges à faire toutes les folies qui lui passeraient ou, qu'au besoin, on lui ferait passer par la tête, et cela pour que la famille de Cerny pût s'allier à la famille de Troismont.

Ce mariage était en effet le rêve implacable de M. de Cerny; il faisait de son fils le plus riche gentilhomme de France, car Mlle Eglé de Troismont avait cinq millions de dot et trente-sept millions d'espérances.

Mais la jeune fille avait quatorze ans et sept mois seulement, et le mariage, convenu depuis longtemps déjà, ne devait avoir lieu qu'après que Mlle de Troismont aurait atteint sa dix-septième année; c'était plus de deux ans à passer, deux ans terribles, deux ans qu'il fallait faire s'écouler sans qu'ils pussent paraître longs. Or, qui pourrait, mieux que le plaisir, faire oublier le temps à un jeune homme ardent, fait pour plaire, riche et guidé dans l'ivresse par un invisible et prudent ami?

D'ailleurs, il n'y avait pas à hésiter: il fallait permettre les amours qui laissent libre pour éviter l'amour qui prend tout l'avenir; des femmes, soit; mais pas une de celles-là que l'on puisse, que l'on doive épouser.

M. le comte de Cerny avait eu trop grande peur une première fois pour ne pas prendre de bonnes précautions.

Près de Mme de Cerny, en effet, il y avait une adorable jeune fille de dix-huit ans, Mlle Jeannette de Nezel, que Georges avait cru aimer d'amour, que Georges avait parlé d'épouser.

Or, il avait fallu compter avec cette passion, vu qu'on devait à la mère de Jeannette la vie de Georges.

Après dix ans de mariage stérile, Mme de Cerny avait eu la joie immense d'être mère. Malheureusement, les suites des couches furent si laborieuses que Mme de Cerny ne put nourrir la frêle créature à qui le sein était nécessaire, indispensable. Cette idée de confier son fils à une

étrangère torturant la comtesse, une de ses amies, qui avait un fils âgé de treize mois, sevra son enfant et donna le sein à Georges. Hélas ! Georges fut sauvé, mais le petit garçon de Mme de Nezel, trop tôt sevré, mourut au bout de quelques mois.

La douleur de tous ne se calma que lorsque Dieu sembla vouloir récompenser Mme de Nezel et payer un peu de la dette de la famille de Cerny. Quinze mois après le salut de Georges, Mme de Nezel devint grosse, mais il était dit que son dévouement ne devait point être récompensé sur terre. Elle mourut en donnant le jour à une fille et en emportant de son amie le serment que cette enfant serait la seconde enfant de la maison de Cerny.

Il n'avait donc pu être un instant question d'éloigner Mlle de Nezel. Et puis, c'est qu'elle était adorable, cette sœur de lait, cette amie d'enfance, cette fiancée du berceau; c'était une belle fille au doux regard, souriant et tranquille, portant sur un front large et merveilleusement modelé une forêt de cheveux châtains, dorés au soleil, sombres à l'ombre; vive, rieuse comme une brune; douce et charmeuse comme une blonde. Elle avait encore le charme, l'esprit et le cœur. Enfin elle avait des doigts de fée, et c'est à prix d'or, aux ventes de charité, que l'on se disputait ses broderies, qu'elle vendait elle-même, jouant à la marchande comme il est de mode depuis quelques années, le sourire aux lèvres, voletant comme un oiseau autour de Mme de Cerny, gravement déguisée en caissière et mettant bravement ses lunettes sur son nez pour compter la recette des pauvres; enfin et surtout, elle avait une voix splendide, pleine et chaude, doucement sonore, ample, merveilleusement souple, capable de la rendre célèbre en une heure et riche en un jour.

C'eût été un miracle que deux enfants, ainsi élevés l'un près de l'autre, se sachant tout autre chose que frère et sœur, se devinant peut-être fiancés dans le secret de vieilles espérances intimes, n'eussent pas eu quelques velléités d'amourette : donc, Georges et Jeannette avaient cru s'aimer très-sérieusement; ils s'aimèrent si bien même que leur union parut inévitable aux amis intimes de la famille, d'ailleurs instruits du dévouement de Mme de Nezel, et voyant dans ce mariage une façon délicate de payer à la fille ce que l'on devait à la mère.

Seuls peut-être, M. et Mme de Cerny ne voyaient rien.

Pourquoi? Par l'éternelle raison que ceux qui poursuivent implacablement un but n'aperçoivent jamais le grain de sable qui fait verser le char.

Un jour, en voyant entrer Georges et Jeannette bras dessus, bras dessous, riant à belles lèvres en devisant de bagatelles, se taquinant, se renvoyant épigramme pour épigramme et se disant des yeux tout le contraire de ce que disait la bouche, un ami demanda à M. de Cerny si le mariage de ces enfants allait bientôt avoir lieu.

Le jour même, M. de Cerny eut un entretien sérieux avec la comtesse; la brave mère était facile à tromper; il s'agissait des intérêts, de l'avenir, du bonheur de son fils; il lui fit facilement entendre que les enfants n'en étaient qu'à l'amité et qu'il fallait veiller à ce que cette amitié ne devînt pas de l'amour.

Le soir, Georges fut prié, par son père, de venir lui parler en particulier. Les grâces présentes et futures, l'immense fortune de M^lle^ de Troismont, furent alors l'objet d'un éloge pompeux et même enthousiaste jusqu'au lyrisme; renoncer à pareille union, ce serait une folie inqualifiable. Georges protesta; M. de Cerny insista; Georges fit alors une charge à fond de train contre les mariages d'ambition et d'argent. M. de Cerny, en véritable parlementaire qu'il avait été, fit adroitement volte-face et parut convaincu. Tendant alors la main à son fils, il lui dit : Soit, je n'avais jamais eu l'intention que tu pa rais me supposer de faire passer les questions d'intérê avant les raisons du cœur, mais il suffit que tu puisses me soupçonner de ce sentiment indigne de nous pour que je tienne à me disculper; je vois ton bonheur d'un côté, tu crois le trouver d'un autre, soit; ne discutons plus; tu es trop jeune; celle que tu crois aimer et celle que je te destinais sont trop jeunes aussi pour que nous ayons besoin de nous convaincre tout de suite; voici ce que je crois devoir te proposer : — Demain, nous partons; nous visiterons la Suisse, l'Italie, les pays que tu désireras connaître; je suis à tes ordres comme cicérone; nous voyagerons un an; tu vas me donner ta parole, et je donne ici la mienne, de ne jamais parler ni de M^lle^ de Nezel, ni de M^lle^ de Troismont pendant cette année de voyage. A notre retour seulement, sur ta demande seule, nous causerons, si tu le juges utile, et je te le jure, tu seras

libre d'écouter alors ou ton cœur seul ou mon expérience et mon amitié.

Georges, radieux, avait accepté, en murmurant : — Dans un an, Jeannette, je serai donc ton époux!

Quinze mois après, Georges s'amusait comme un fou; il jouait, il aimait, il vivait largement, et Mlle de Nezel, pas plus que Mlle de Troismont, ne troublait ses nuits de plaisir; il était, d'ailleurs, dans l'ivresse du premier triomphe; ce qu'il venait de faire l'avait rendu célèbre; on ne parlait que de lui : au théâtre, on se le montrait et on le lorgnait autant que le premier ténor ou que l'artiste en vogue; les hommes l'enviaient, les femmes le regardaient de l'air le plus charmant du monde.

Pensez donc! Le jour de la légendaire promenade au Bois, au milieu d'un souper où s'était retrouvée toute la galanterie parisienne, le jeune duc de Bouchy, au nom du high-life, avait porté un toast à Georges; après quoi, la grande Cora, qui avait réussi à apprendre par cœur la phrase suivante, s'était écriée :

— Richelieu est mort, vive de Cerny!

CHAPITRE V

DÉCLARATION DE GUERRE

Dans un délicieux petit salon fumoir, autour d'une table en laque de Chine, merveille de l'art oriental, une dizaine de personnes sont librement groupées, fumant, causant, riant en attendant l'entrée majestueuse du valet venant annoncer que madame est servie.

Sur la table, au milieu des verres, pareilles à des clochers au milieu des villes, des bouteilles de forme et de grandeur diverses allongent leur col élégant : absinthe, vermouth, madère. Il y a là des spécimens de tout ce que le distillateur a pu inventer pour satisfaire le gourmet et promettre de l'appétit aux estomacs les plus rebelles et les plus paresseux.

Ces dix personnes sont la fine fleur d'un coin du Paris viveur, la carte d'échantillons du high-life contemporain.

Près de Galathée, la couvrant amoureusement du regard, n'attendant qu'un signe pour obéir aux caprices de sa souveraine, assez nonchalamment étendue sur une chaise longue, un verre de madère à la main, voici d'abord un grand garçon, plutôt maigre que gras, ni blond, ni brun, ni laid, incontestablement vulgaire de figure et d'esprit, mais distingué, de l'aveu de toutes ces dames, c'est-à-dire ayant une certaine audace polie qui ne permet pas qu'on le confonde avec un domestique, malgré la superbe paire de favoris châtain-clair, dont il est fier, et qu'il a grand soin d'aller regarder toutes les heures dans la première glace venue. Son nom? Jules de Bayolles. Son âge? trente ans. Sa position? rentier à cinq cent mille livres. Ses opinions politiques et sociales? sportsman, faisant courir, courant lui-même, membre du Jockey. C'est le maître *in partibus* de la maison, Galathée étant la maîtresse en titre, par devant notaire.

Du jour où Galathée a senti son amour irrévocablement changé en haine, c'est M. de Bayolles qu'elle a choisi pour être d'abord son heureux vainqueur, et, plus tard, son collaborateur docile. Cinq cent mille livres de rente, c'est une bonne arme de guerre. D'ailleurs, Galathée avait vite jugé l'utilité des rentes et du rentier. M. de Bayolles l'adorait depuis le premier jour; si jamais il se croyait aimé, ce serait le plus humble, le plus docile, le plus dévoué, le plus féroce des complices. Et puis Georges lui déplaisait. Georges n'avait-il pas conseillé à Galathée de lui donner Jules pour successeur!

A deux pas, jugeant de haut les événements du jour et les hommes de l'époque, tranchant les questions d'un mot, un jeune homme irréprochablement bien mis disserte avec trois autres jeunes gens, non moins irréprochablement vêtus, Conrad de la Bertholière, Axel de Courtenoy, deux inutiles, et M. de Maffrely, capitaine au 10e chasseurs, actuellement en congé, et qui cause plus qu'amicalement avec une brunette ravissante qui lui abandonne volontiers sa main, digne d'une demoiselle de haute et pure lignée. La femme se nomme Joséphine; c'est elle qui doit être baptisée Parisienne, ayant Lavinio pour parrain et Galathée pour marraine.

Deux jeunes gens sont encore là, insignifiants, comparses de la vie, se croyant des artistes de primo cartello, figurants fiers comme des premiers sujets, gandins

d'hier, gommeux d'aujourd'hui, banals échantillons de la sottise et de la fatuité humaines, produits du désœuvrement et de la vanité.

Au milieu de ces personnages, allant de l'un à l'autre, brillantes et bruyantes, riant de leurs propres paroles, libres et savamment folles, nous remarquons quatre filles assez jolies, ayant un supplément de cheveux, de couleurs et de formes, baptisées par Rochefort du nom de pintades; vierges folles, comètes de l'amour, courtisanes éternellement enviées et méprisées, que l'on retrouvera dans dix ans dans une loge de portière, un chat sur les genoux, ou bien sur le trottoir, un balai sur l'épaule, sinon à l'hôpital, espoir du scalpel des carabins.

—Enfin! tel fut le cri poussé par tout ce monde, lorsque Georges parut au bras de son ami Lavinio.

— Des excuses, puis, à table, dit M. de Bayolles en se levant.

— Non pas, répliqua Galathée, à table d'abord. Les excuses viendront ensuite.

On entra dans la salle à manger; Galathée fit asseoir Georges à sa gauche, et pria M. de Maffrely de prendre place à sa droite; en face d'elle, M. de Bayolles et Lavinio s'assirent, ayant Joséphine entre eux; les autres convives se placèrent à leur guise.

La chère était exquise, les vins datés et signés; le dîner fut bientôt des plus bruyants.

Et, pendant que l'on riait et que l'on divaguait, Georges et Galathée causaient à demi-voix.

La conversation avait commencé par une plaisanterie banale : Galathée ayant offert du Marsala à Georges, le vicomte lui dit :

— Votre parole qu'il n'est pas un tantinet empoisonné ?

— Rassurez-vous, cher, répondit Galathée, je serais désolée de vous voir mourir avant que vous ayez joué le rôle que je vous destine dans une comédie de mon invention.

— Une comédie? Tiens, tiens, tiens! Et j'ai un rôle dedans?

— Un premier rôle!

— Rôle de jeune premier?

— Non... de premier comique.

— Oh! oh! dites tout de suite de queue-rouge!

— Vous avez toujours l'esprit subtil que je vous ai connu.

Georges se mordit un peu la lèvre, puis sourit, et tendant son verre à Galathée :

— Queue-rouge!... c'est bientôt dit, chère belle; je croyais pourtant avoir prouvé que les autres me servaient de hochets.

Galathée ne sourcilla pas.

— Vicomte, lui dit-elle crânement, les jeunes premiers sont polis, tendres et fades... les queues-rouges sont grossiers et aveugles. Je vous pardonne, venant d'apprendre que vous aviez répété aujourd'hui.

— J'ai répété aujourd'hui?

— Le premier acte de la comédie dont je vous parlais tout à l'heure.

— Vraiment?

— Vraiment!... N'êtes-vous pas amoureux d'une blondinette merveilleusement jolie?

Stupéfait, Georges regarda Galathée.

— Comment savez-vous?... interrogea-t-il involontairement.

Gravement, Galathée répondit :

— J'ai ma police.

Ainsi que l'on voit tout à coup une silhouette se dessiner à la lueur d'un éclair, Georges vit passer devant ses yeux Fleur-d'Ebène et Surin; et leur éclat de rire résonna de nouveau à son oreille.

— Je sais qui vous a raconté tout cela, chère Galathée. Votre police a de rudes jambes pour m'avoir précédé chez vous!... En tout cas, je ne vous fais pas mon compliment des gens que vous employez pour espionner vos amis... Peuh!... un rustre... et une fille abrutie par l'eau-de-vie et la débauche.

— Vicomte, on fait ce qu'on peut, sifflota impertinemment Galathée.

Georges se mit à rire, puis reprit gaiement :

— Pardieu, puisque nous en sommes là, jouons cartes sur table. Qu'est-ce que c'est que M. le Conciliateur?

— Vous allez le savoir tout à l'heure.

— Comment cela?

— Joséphine doit nous raconter son histoire. Eh bien, Surin y joue un rôle qui vous aidera à connaître votre homme.

— Voyons! fit Georges après un silence, finissons-en! dites tout de suite ce que vous avez à dire. Qu'est-ce que vous rêvez contre moi?

— La chose la plus épouvantable du monde, cher vicomte; je rêve de vous empêcher de commettre une nouvelle infamie.

— Bah!

— Je rêve de ne pas vous permettre de tromper votre inconnue comme vous avez trompé Denise; je rêve tout simplement de vous forcer à respecter la vertu.

— Mais, Dieu me damne! vous allez me faire croire que vous prétendez au prix Monthyon... Mais, une question? Vous connaissez ma jolie blonde?

— Je la connais!

— Sérieusement?

— Sérieusement!

— Eh bien, franchise pour franchise!

Oui, cette inconnue m'a séduit par sa grâce; oui! je la trouve adorablement belle; oui! je l'aime!. . Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, jamais, jamais.

Il regardait Galathée en parlant ainsi, croyant à une révolte de son amour-propre blessé. Galathée sourit au contraire et répliqua :

— Je le sais, et cela me réjouit fort!

— Parce que?

— Parce que, cette fois, vous ne réussirez pas, vicomte; parce que celle que vous aimez est belle et vertueuse.

— Denise était vertueuse et belle!...

— Parce que cette enfant est gardée par un père clairvoyant et courageux.

— Denise avait un père et deux frères pour la protéger!...

— Parce que cette jeune fille est défendue par quelque chose que je n'avais pas, moi.

— Quoi donc?

— L'amour.

— Elle aime! jeta impétueusement Georges, oubliant cette fois qu'ils n'étaient pas seuls.

Galathée se mit à rire.

— Oui, continua-t-elle, cette adorable jeune fille aime, honnêtement, mais passionnément, un beau garçon qui est toute sa joie et tout son avenir.

Galathée inventait cela pour les besoins de sa cause, sachant fort bien que rien n'irrite tant un amant que de savoir que celle qu'il adore lui préfère un rival.

Après un silence, Georges, essayant d'esquisser un sourire ironique, dit à Galathée :

— Mais, ma charmante, c'est une vraie déclaration de guerre que vous me faites là!

Galathée répondit tranquillement :

— C'est une déclaration de guerre.

Lavinio, la face ensoleillée d'une franche gaieté gauloise, interrompit cette intéressante conversation en disant brusquement :

— Ah çà! est-ce que nous n'allons pas bientôt baptiser Joséphine?

Aussitôt tous s'écrièrent :

— Le baptême! le baptême!

— D'abord, clama Lavinio, debout à la gauche de sa filleule, je déclare le nom de Joséphine absolument impossible; c'est bête, c'est poncif, c'est rococo; il n'en faut pas, voilà mon opinion.

— Et je la partage, ajouta Galathée, debout à la droite de son amie...

M. de Maffrely fit trois pas en avant, et, se trouvant ainsi à égale distance de sa maîtresse et de ses amis :

— Je demande, dit-il, à choisir moi-même le nom que vous devez donner à votre chère et jolie filleule!... et je choisis celui d'Emeraude.

Un frénétique hurrah! répondit à M. de Maffrely; Galathée debout, une coupe de champagne à la main, passa derrière Joséphine assise, laissa tomber trois ou quatre gouttes dans les cheveux de la belle et dit :

— Au nom du champagne, au nom des truffes, au nom de l'amour, Joséphine, tu t'appelles Emeraude.

Emeraude prit la coupe que lui tendait Galathée, se leva, sourit à M. de Maffrely et but d'un trait, en saluant ses amis. Dix minutes après, embrassée, fêtée, elle avait aux oreilles, aux doigts, aux bras, au corsage, au col, pour une quarantaine de mille francs de bijoux, cadeaux de bienvenue, offerts par les amis de son amant, par son amant surtout, enchanté du succès de sa maîtresse.

— Parbleu, capitaine, dit enfin Lavinio à M. de Maffrely, vous êtes un homme heureux; mais il me semble que l'on nous avait promis l'histoire de votre triomphe.

— A quoi bon? murmura Emeraude. Elle manque de gaieté.

— Qu'importe! dit Galathée. Pour ma part, ce que j'en sais me donne une furieuse envie de savoir le reste.

— Soit, répondit Emeraude. Mais je vous ai prévenus... nul n'y trouvera le petit mot pour rire.

Georges sentit soudain un indicible effroi envahir tout son être.

Galathée vint se rasseoir près de lui, puis elle murmura à son oreille :

— Ecoutez bien, vicomte, écoutez bien!... je vous jure Dieu que cette histoire vous intéressera tout particulièrement!

Et, d'un ton enjoué :

— La parole est à ma filleule!

En quelques mots, voici l'histoire de Joséphine :

Toute jeune, elle avait perdu sa mère.

Elle avait dix-huit ans quand son père, modeste ouvrier et libre-penseur, mourant à son tour, l'avait laissée sans ressources et seul soutien de deux petites sœurs et de deux petits frères. Les bonnes âmes du quartier, scandalisées de ne point la voir *pratiquer*, lui avaient déclaré la guerre et avaient fait feu des quatre pieds pour l'amener à composition en l'empêchant de trouver de l'ouvrage.

Un jour, brisée par les tortures morales et physiques, elle avait songé à mourir. Le réchaud fatal était déjà allumé quand elle avait reçu la visite du Conciliateur.

Ce mot fit faire un brusque mouvement à Georges et amena sur les lèvres de Galathée un sourire ironique.

Continuant son histoire, Emeraude apprit à ses auditeurs que le Conciliateur lui avait été dépêché par un certain M. Benoît, la Charité faite homme, qu'elle avait su un peu plus tard, être son propriétaire, M. le comte de Morlac, un des gros bonnets de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

A ce nom, Georges poussa un cri.

Emeraude s'arrêta, surprise.

— Continuez, je vous prie, lui dit doucement Georges faisant tous ses efforts pour garder son sang-froid.

La fin de l'histoire d'Emeraude apprit à tous que, grâce aux machiavéliques combinaisons de Surin, la pauvre

fille, après avoir voulu vainement mourir une seconde fois, était devenue la maîtresse du comte, un raffiné d'amour, qui emmenait ses maîtresses à Montretout passer la lune de miel.

Georges pâlit. Mais alors, la jeune fille qu'il avait vue le jour même avait donc remplacé Emeraude?

Si elle avait remplacé Emeraude, elle n'était donc pas pure comme le prétendait Galathée, et n'avait point un saint amour au cœur.

Aussi, les bras croisés, l'œil ardent, se tourna-t-il vers son ancienne maîtresse et lui dit-il :

— Que dois-je penser, à présent, de la vertu de celle dont vous me parliez tout à l'heure?...

— Cette jeune fille, répondit Galathée, n'est pas la maîtresse de M. de Morlac.

— De quelle jeune fille parlez-vous? demanda Emeraude.

— D'une blonde idéale entrevue aujourd'hui par le vicomte à Montretout, chez M. de Morlac.

— Cette jeune fille, dit Emeraude, ne peut qu'être M^lle Caroline, la fille aînée du comte, élevée par l'austère M^me de Chabrins, sa tante. Or, elle se marie mardi.

— Mardi? s'écria Georges.

— Mardi... Ce mariage consolera peut-être M. de Morlac de mon départ, car il me fait l'honneur de me pleurer, depuis que je lui ai préféré M. de Maffrely.

Georges était devenu sombre; Galathée semblait méditer.

— Messieurs, s'écria M. de Courtenoy, si nous taillions un petit bac?

Sur ce mot, tout le monde s'assit devant une table de jeu.

— La fille de M. de Morlac! murmura Galathée... et elle se marie mardi... Hé! hé! il serait peut-être bon que le Conciliateur connût cela tout de suite!...

CHAPITRE VI

AU TOMBEAU DES SECRETS

Galathée alla prendre place à la table de jeu, et, après avoir taillé gaiement une banque, demanda à ses

hôtes la permission de se retirer une heure dans sa chambre :

— Je suis un peu fatiguée, dit-elle; accordez-moi une heure de repos, et je prends l'engagement de venir vous décaver tous.

Elle disparut aussitôt.

Maîtresse absolue d'elle-même pendant le récit d'Emeraude, Galathée n'avait rien laissé paraître des sentiments divers qui l'avaient agitée. Elle avait bien prévu, d'après ce qu'elle connaissait de l'histoire de sa filleule, que le nom de Surin et le rôle que le Conciliateur avait joué dans la chute de Joséphine impressionneraient le vicomte; mais elle ne s'était point doutée des surprises que le hasard lui avait ménagées.

En effet, non-seulement Surin inquiétait et irritait Georges, mais voilà que Georges était amoureux d'une belle inconnue qui allait se marier sous peu de jours, et que cette inconnue était la fille de M. de Morlac.

Elle estima qu'il fallait immédiatement prévenir le Conciliateur, qui paraissait ignorer que M. de Morlac eût une fille.

Une fois dans son boudoir, elle appela demoiselle Rose, sa digne camériste. Elle jeta un mantelet sur ses épaules, mit quelques louis dans sa poche, prit un petit couteau poignard, adorable bijou à manche d'ébène incrusté d'argent, un joujou de femme pouvant tuer un homme, et sortit en recommandant le secret à sa femme de chambre.

— Nul, dit-elle, ne doit entrer chez moi avant une heure et demie.

Dans la rue, elle héla le cocher d'un remise et monta dans la voiture en disant à l'automédon:

— Rue Saint-Louis-en-l'Ile, au coin du quai d'Orléans. Je vous prends à l'heure : un louis l'heure.

Le cocher rassembla les rênes, poussa un petit grognement de satisfaction, cingla ses bêtes d'un vigoureux coup de fouet et partit ventre à terre.

Vingt minutes après, Galathée était devant l'échoppe de maître Surin; les volets étaient mis, la porte était fermée, mais un peu de lumière filtrait çà et là. Galathée doubla le pas, et brusquement, sans frapper, elle poussa la porte du bouge !

Elle ne vit que Fleur-d'Ebène, une bouteille devant

elle, le verre en main, la figure empourprée, l'œil vacillant et phosphorescent par intervalles, un large sourire épanoui sur les lèvres.

En apercevant ainsi soudainement Galathée, la marquise se leva, se plaçant d'instinct devant son verre et sa bouteille. Galathée se mit à sourire, et dit :

— Bonjour, Fleur-d'Ebène; toujours gourmande, à ce que je vois.

Fleur-d'Ebène répliqua, stupéfaite :

— Tiens, madame me connaît?

— Où est Surin? reprit Galathée.

— Le maître!... Ah! dame! je crains bien qu'il ne vienne pas ce soir. Il m'avait dit de l'attendre jusqu'à minuit, et les trois quarts viennent de sonner.

— Baste! il peut être en retard de quelques minutes; attendons encore.

— D'ailleurs, s'il ne vient pas, madame sera toujours certaine de le trouver chez lui, rue de Bièvre.

— Soit! attendons-le.

Galathée reprit en souriant :

— Nous aimons donc toujours notre petite goutte de vieille? Celle-ci est-elle bonne?

— Oh! madame...

— Allons, donnez-moi un verre, que je goûte!

Dix minutes après, Galathée savait que Surin avait été, dans la matinée à Orvilliez, dans la journée à Montretout.

En cessant de parler, Fleur-d'Ebène avait fermé les yeux et s'était endormie. Galathée prit alors un morceau de papier et se mit à écrire, en disant :

—Si dans un quart d'heure il n'est pas ici, je pars; ce petit mot le fera venir chez moi demain à la première heure.

Elle plaça sa lettre, bien en vue, sur le bureau de Surin; puis, les deux coudes sur le pupitre, elle se dit mentalement :

— Je voudrais bien savoir ce que le Conciliateur a été faire à Orvilliez!...

Or, maître Surin s'était, en effet, occupé, dans la matinée, de toutes autres affaires que de celles de Galathée. Ce n'était que sur le midi qu'il avait gagné Saint-Cloud et Montretout, pour aller quêter quelques nouvelles. Nous avons vu comment, aidé par les renseignements que lui avait fournis la belle, comment, protégé surtout par le hasard, il avait rencontré, reconnu et fait jaser

M. de Cerny. A son retour à Paris, il avait raconté son odyssée à Galathée, mais n'avait point parlé de sa présence à Orvilliez.

En sortant de l'hôtel de son alliée, le Conciliateur avait renvoyé Fleur-d'Ebène à l'échoppe, en lui recommandant de l'attendre seulement jusqu'à minuit; après quoi, ayant écrit une lettre chez un mastroquet, il avait été en personne la remettre chez le concierge d'un fort bel hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, recommandant que cette lettre fût remise sans retard à M. le baron de Chabrins.

Au lieu d'aller rejoindre la marquise, Surin était allé s'attabler chez un traiteur. Après un frugal repas, qu'il avait fait durer plus d'une heure, il avait demandé un gloria et un journal. La lecture dudit l'inquiétait peu pourtant, car, à chaque instant, il collait l'œil au vitrage, examinant avec soin tous les passants.

De huit à onze heures, ce que maître Surin consomma de jurons énergiques est impossible à décrire. Tout à coup, sa figure s'illumina. Il se leva, passa rapidement devant le comptoir sans demander la monnaie de la pièce de cent sous qu'il jeta sur le zinc, traversa rapidement la rue, et, sans avoir l'air de le connaître, frôla un élégant jeune homme qui fumait un londrès et semblait bayer aux étoiles.

Il dit simplement :

— Eh bien?

L'autre répondit tout bas :

— Ce soir, minuit et demi, au Tombeau.

Chacun s'était éloigné, l'un dans la direction de la place Beauveau, l'autre du côté de la rue Saint-Honoré.

Surin avait trois bons quarts d'heure devant lui. Il alluma un algérien, s'il vous plaît, et se rendit chez lui doucettement, en prenant le chemin des écoliers.

Auprès de Fleur-d'Ebène endormie, Galathée songeait. Les affaires de M. Surin? Eh! eh! cela devait être intéressant à connaître, à en juger par les services qu'il avait rendus à M. de Morlac et qu'il avait juré de rendre à M^lle^ Brimard. Le connu donnait un singulier relief fantastique à l'inconnu. Jusqu'où Surin osait-il aller dans le dévouement à prix fixe? Galathée était femme, c'est-à-dire curieuse au premier chef.

N'ayant rien à faire, elle regarda l'échoppe en ses

moindres détails, du même coup d'œil assuré qui est commun aux juges d'instruction, aux commissaires-priseurs et aux filles d'Eve. Quelques morceaux de bois cloués sur des traverses, c'était toute la maison ; sur le côté, la porte vitrée où s'adaptait le soir une planche formant volet; à gauche de la porte, un vitrage servant de fenêtre, fermé la nuit par deux volets montés sur charnières.

Au-dessous de ce vitrage, la table de travail de l'écrivain public, en chêne, provenant d'une vente, mouchetée d'encre et de graisse, table de cabinet et de salle à manger, table à tout faire, avec un pupitre en bois blanc posé au milieu; près de la table, formant angle droit avec elle, sous la main de l'écrivain, un cartonnier; au fond, derrière un rideau en percaline verte, une grande armoire; dans un coin, un poêle en fonte, une brique rouge sous chaque pied.

Pendant cet examen, l'esprit de Galathée fermentait à plaisir. Pourquoi Surin avait-il dit à la marquise de l'attendre, au lieu de lui permettre d'aller dormir rue de Bièvre? Quelqu'un devait donc venir!... Quoi faire?... Pourquoi Surin, au lieu d'aller se promener le matin à Orvilliez, n'avait-il pas été tout de suite à Saint-Cloud reconnaître les aîtres et la place?

Machinalement, elle ouvrit le tiroir de la table.

Elle faillit pousser un cri d'effroi.

Elle venait d'apercevoir un énorme couteau, de ces couteaux dits catalans, à lame longue, large, effilée.

— Oh! oh! dit-elle, voilà qui fait une autre blessure que mon pauvre petit poignard. J'aurais dû prendre un revolver.

Elle se leva et gagna discrètement l'armoire.

— Une cachette, une vraie cachette! ajouta-t-elle. J'ai bien envie d'entrer là-dedans, ma petite lame au poing. Il est clair que si maître Surin va d'abord rue de Bièvre, il s'inquiètera de ne pas voir Fleur-d'Ebène et reviendra ici. D'un autre côté, s'il vient ici, et s'il renvoie la marquise, c'est que cette nuit même il devra se jouer un drame dans l'échoppe de M. le Conciliateur. C'est tentant!... Oui, c'est tentant, mais c'est passablement dangereux...

A ce moment, des pas résonnèrent sur l'asphalte du trottoir. Quelqu'un venait en fredonnant le refrain d'une

chanson nouvelle. Sans plus réfléchir, d'un bond, Galathée disparut dans l'armoire. La porte se referma en laissant retomber sur elle son grand rideau vert.

Presque au même instant, Surin entra.

Il eut grand'peine à réveiller Fleur-d'Ebène. N'en pouvant tirer un mot, il allait se fâcher, quand il aperçut sur la table la bouteille vide.

— Oh! dit-il, la belle a son compte! Inutile d'insister!...

Secouant Fleur-d'Ebène qui paraissait dormir tout debout, il la conduisit résolûment dehors en lui disant :

— Allez coucher, marquise, allez coucher!

Fleur-d'Ebène sortie, Surin murmura :

— Maintenant, M. de Chabrins peut venir!

En se retournant, il aperçut la lettre de Galathée. Il la prit vivement.

— Rendez-vous demain, à la première heure, dit-il... Il y a donc de grosses nouvelles!... C'est bien, on ira!... Mais, pour le moment, soyons tout entier à notre cher baron!

Sur ces mots, on frappa un petit coup sec à la porte de l'échoppe.

Le Conciliateur courut ouvrir.

Alors apparut un grand et beau garçon, mis à la dernière mode, irréprochablement ganté, le cigare aux lèvres, le monocle à l'œil, la moustache fine et brune, coquettement retroussée à la mousquetaire.

Surin s'inclina respectueusement en disant :

— Monsieur le baron, je suis à vos ordres!

— Pas de phrases! dit brièvement le nouveau venu. Arrivons vite aux faits. Le mariage a lieu mardi.

Galathée eut un frisson.

— Êtes-vous prêt? reprit le baron.

— Je suis prêt. On enterre Cécile demain.

— Elle est morte de mort naturelle?

— De mort naturelle!... Une lettre d'elle affirme qu'elle s'est pendue pour ne pas survivre à son déshonneur.

— Vous agirez...

— Mardi soir!

— C'est bien!... Voici ce que vous m'avez demandé.

Et le baron de Chabrins remit à Surin un mignon porte-monnaie en ivoire, doublé de moire blanche, orné

d'initiales en argent ciselé, puis il ajouta en souriant, d'un air satisfait :

— C'est surtout cette fraise au genou qui est une trouvaille!

— Cela, dit Surin, c'est un cadeau du sort!

— Je crois, en effet, continua M. de Chabrins, que ce ne sera pas d'une mince importance pour dérouter les incrédules!

— Tout le monde sera convaincu, soyez-en sûr, le père comme le mari, la justice et tout le monde. Tous n'y verront que du feu!

— Maître, vous avez un homme sûr?

— Je ferai la besogne moi-même!

— Parfait! Vous avez une arme de choix?

— Voici l'objet, dit Surin en ouvrant son tiroir et en montrant au baron le terrible couteau catalan. Avec ça, j'éventrerais un bœuf et je le découperais comme un autre ferait d'un poulet!

— Mais la tête de la jeune fille, interrogea le baron, qu'en ferez-vous?

Si les deux hommes n'avaient été si actionnés, ils auraient entendu comme un râle dans l'armoire.

— La tête de la jeune fille, répondit Surin, c'est l'affaire de Jeannic! On peut être sûr de lui.

— Très-bien! en ce cas, à mardi soir!

— Mardi soir, à dix heures, je serai au Trou-du-Canardier!

— Je m'en souviendrai! A mardi!

Et M. de Chabrins sortit allègrement de l'échoppe.

Surin suivit de l'œil son client, et murmura :

— A la bonne heure! voilà un homme! Ça invente des causes célèbres et c'est tranquille comme Baptiste. Il y a du plaisir à travailler pour des gens comme ça. On est apprécié à sa juste valeur!

Ce disant, Surin remit toutes choses en place, mit les verrous aux volets, éteignit la lampe, ferma consciencieusement la porte de l'échoppe et gagna la rue de Bièvre.

Le lendemain matin, comme Surin était chez Galathée, Fleur-d'Ebène alla ouvrir l'échoppe.

Elle demeura interdite en voyant la porte entr'ouverte.

Elle bondit plutôt qu'elle n'entra dans le bureau.

Rien n'était dérangé.

En poursuivant ses investigations, Fleur-d'Ebène poussa tout à coup un cri.

— Un poignard! dit-elle...

Elle se baissa et ramassa en effet un amour de stylet.

— Voilà qui est étrange, dit la marquise. Je ne me vois pas blanche, si je raconte cela au Conciliateur.

Elle eut un frisson et finit ainsi :

— Si j'allais demander un conseil à l'Agouti?

CHAPITRE VII

LE MAL D'AMOUR

Le lendemain de cette journée folle où Georges, uniquement pour braver et son ancienne maîtresse et Jules de Bayolles, un de ses meilleurs *amis*, qui ne perdait jamais l'occasion de lui être désagréable, s'était oublié à aller dîner chez Galathée, une scène navrante se passait à Saint-Cloud.

Une jeune fille qui n'avait eu que le tort de grandir tous les jours en beauté et en grâce, d'acquérir chaque jour un don de plus de l'esprit et du cœur, se préparait dans le plus grand calme à une mort horrible.

Jeannette de Nezel s'était, par la force des choses, laissée aller à aimer Georges. Présente lorsqu'un ami indiscret avait demandé à M. de Cerny quand on marierait les deux enfants, elle connut la douleur pour la première fois. Au regard que lança le comte à l'interrogateur, à la pirouette qu'il dessina en jetant au curieux une réponse sèche et un adieu glacial, Jeannette sentit son pauvre petit cœur se serrer. Une larme roula dans ses yeux, et vaguement elle comprit qu'elle allait avoir une lutte à soutenir, un chagrin à supporter, un ennemi à vaincre.

Le baiser maternel que le soir lui donna la comtesse lui parut plus tendre que de coutume. C'est qu'il était nuancé de tristesse.

A l'aurore nouvelle, la fauvette du jardin fit entendre ses joyeuses roulades; sa sœur du château ne lui répon-

dit pas. N'était-ce pas ce matin même, sous quelques heures, que Georges allait partir avec le comte pour un an, deux ans peut-être? Oppressée, elle écoutait descendre et charger les malles. Mais si la douleur est toujours près de la joie, la joie est aussi presque toujours près de la douleur.

A l'heure du départ, Jeannette rayonna. A la pression de main, au baiser, à la parole de Georges, l'enfant sentit l'espoir renaître dans son cœur.

En la pressant sur sa poitrine, le jeune homme avait dit à sa compagne d'enfance : Au revoir, vicomtesse !

Pauvre Jeannette ! Elle n'écouta que cette voix, elle n'entendit que ce mot, deux mélodies pour elle. Elle ne surprit pas le regard désolé de Mme de Cerny, auquel répondit le sourire sarcastique du comte.

Elle supporta gaiement les premiers mois de l'absence du bien-aimé, car alors Georges écrivait toutes les semaines à *sa chère petite vicomtesse*.

Au bout de trois mois, les lettres se firent plus rares et la pauvre Jeannette n'était plus que *ma chère Jeannette*. Plus tard, il fallut encore en rabattre : on ne l'appelait que *ma chère enfant*. Enfin, vint le jour où on ne connut plus de nouvelles de Georges que par M. de Cerny, le jour où la comtesse ne donna pas à Jeannette la lettre du comte à lire, le jour où Mme de Cerny laissa savamment tomber de sa poche la lettre de son mari.

Vous l'avez deviné! Jeannette la ramassa, cette lettre. Elle la lut ; elle apprit que Georges, amoureux fou de la comtesse Castellanova, ne parlait rien moins que d'épouser la belle Napolitaine.

Vaillante fille, elle ne voulut rien laisser voir de sa douleur à personne, elle cacha à tous et les battements de son cœur, et ses pensées intimes et ses espérances si brutalement dispersées.

Une seule personne surprit le secret de la jeune fille, mais le garda au profond de son cœur. Lavinio, qui demeurait au fond du parc, dans un pavillon qui faisait face au pavillon de Georges, Lavinio vit maintes fois Jeannette, aux premières et aux dernières heures du jour, alors que la comtesse était seule chez elle, venir errer sous le petit berceau qui encadrait la fenêtre du cabinet du vicomte, soigner mélancoliquement les fleurs que Georges préférait, et, jetant un regard à travers la croi-

sée, envoyer avec un timide sanglot un baiser à l'image du bien-aimé.

Pauvre Lavinio ! Il avait été vingt fois sur le point d'ouvrir son cœur à la comtesse. A quoi bon ? Ce n'était pas la comtesse qu'il fallait avoir dans son jeu, mais bien le comte, le comte poursuivant implacablement son but. Et Lavinio avait gardé le silence, mais voué une tendresse de père à M^lle^ de Nezel.

Georges revint. A peine si on le vit à Saint-Cloud. Georges tenait maison à Paris... à Paris où il faisait scandale.

Infortunée Jeannette ! Elle avait eu une heure, une seule heure de révolte. Elle avait songé un instant, le jour du retour, à aller se jeter dans les bras de M^me^ de Cerny, à crier à l'aide, à réclamer sa protection, à lui avouer son amour ; elle avait pensé à tomber aux pieds du comte, à lui rappeler brutalement qu'on devait à sa mère la vie de Georges, que les jours de son frère avaient payé les jours de Georges, que Georges était à elle, qu'elle aimait Georges, qu'il fallait l'unir à Georges !

Mais cette heure de courage, elle n'avait jamais marqué au sablier du temps. L'accueil cordial mais léger du vicomte tua toute bravoure chez l'enfant.

Se voyant dédaignée, oubliée, elle se dit qu'elle ne tendait plus à aucun but ici-bas, et alors elle se laissa aller à la désespérance, cette épouvantable maladie qui vous rend pâle, qui vous bistre les yeux, qui vous cave les joues, qui vous rend le corps diaphane, qui vous fait muet jusqu'au jour où, comme la fleur languissamment penchée sur sa tige et qui meurt à la dernière caresse du soleil couchant, on quitte dans un râle joyeux cette terre de misère et d'ingratitudes.

Quelque égoïste qu'il fût, le comte s'aperçut de l'état de Jeannette. Il s'émut.

Malheureusement, il pensa ou il voulut penser que ce qui lui avait si bien réussi pour Georges devrait aussi sauver Jeannette.

Et un beau jour, l'air tout joyeux, il annonça à la comtesse et à M^lle^ de Nezel que, comme il ne voulait pas faire de jaloux, on allait voyager.

Jeannette sauta au cou de M. de Cerny.

L'enfant se sentait si heureuse d'aller voir la mer bleue, d'aller rêver sous les lauriers roses, d'aller dormir

sous les orangers, d'aller mourir à la porte des pays du soleil !

Par exemple, elle voulut voir Georges.

N'avait-elle pas à lui dire adieu... adieu pour toujours !

Donc, le matin de ce jour, M. et Mme de Cerny devaient partir avec Jeannette pour gagner en touristes les environs de Cannes, s'arrêter aux sites pittoresques de la route, et voyager du reste par le chemin des écoliers.

Il était neuf heures du matin à peine. Dans le grand parc, sous l'ombre des arbres séculaires, les rouges-gorges, les fauvettes, les pinsons, tous les adorables chanteurs des bois gazouillaient en voletant, chez eux, familiers et joyeux ; au travers des ramures humides, la lumière tombait goutte à goutte, douce et comme mouillée par la rosée du matin.

Blanche comme un lys, Mlle de Nezel se promenait lentement, pensive, triste, indifférente aux charmes du matin dont les parfums montaient vers le ciel, encens de reconnaissance. Elle s'assit, l'œil fixé sur un petit pavillon que l'on apercevait entre les arbres, un réduit de garçon, complaisant et discret, une cage aux barreaux volontairement trop larges.

Un éclair de joie brilla enfin dans ses yeux ; la porte du pavillon venait de s'ouvrir ; Georges venait d'apparaître sur le perron.

— Enfin ! dit-elle, j'ai vraiment cru que tu me laisserais partir sans venir m'embrasser.

Georges lui prit la main, déposa deux gros baisers sonores sur ses joues, et répondit en souriant :

— Menteuse, va ; comme si tu ne savais pas que vous êtes, ma mère et toi, ce que j'aime le plus au monde.

Ainsi, c'est donc vrai, vous allez partir, et je serai de longs mois sans vous voir ! Tu m'écriras, du moins ?

— Auras-tu le loisir de lire quatre grandes pages de bavardages comme les miens ?

— Mais dix pages, au contraire !

— Vraiment !

— Je ne sais rien d'adorable et de réconfortant comme les lettres d'une sœur bien-aimée. Je veux tes impressions de voyage, tes réflexions, tes confidences.

— Tu seras content !

Et la pauvre Jeannette regardait éperdûment Georges,

espérant un mot qu'elle croyait sur ses lèvres ; prête à crier :

— Je reste : l'univers est ici ; mon tout, c'est toi !

Georges répondit en regardant le bout de ses bottines

— Très-content. Je suis certain que les riens que tu me raconteras seront les choses les plus ravissantes du monde.

— Et toi, dit-elle, que feras-tu pendant notre absence ?

— Oh ! moi, fit Georges, lançant un regard de joie et de défi, moi, je penserai à vous, certainement ; mais je ne serai pas seul comme vous au bord de la mer ; j'aurai des amis, des distractions, des luttes.

— Prends garde, Georges ; tu es l'espérance et la vie de ta mère !

— Oh ! ne crains rien !

On était arrivé devant le château, dont le service était en mouvement.

— Je monte embrasser ma mère, dit Georges ; à tout à l'heure.

Et Jeannette resta seule. S'enfonçant une dernière fois sous les arbres, elle jeta un regard désespéré vers le pavillon et fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, elle se leva résolûment et dit :

— Allons, tout est bien ainsi ! puisqu'il ne m'aime plus, partons !... Mieux vaut mourir là-bas que de mourir ici !

Un quart d'heure après, elle montait en chaise de poste.

Pendant que la pauvre Jeannette regardait les toits du château s'effacer lentement à l'horizon, le cœur serré, criant intérieurement un suprême adieu à ce berceau de ses rêves, Georges courait chez lui retrouver maître Dupré.

A Dupré, en effet, retour de Garches, le vicomte avait tout intérêt à raconter les faits de la veille et l'histoire de la nuit.

CHAPITRE VIII

OU LE CONCILIATEUR SE TROUVE BIEN D'ENTRER DANS UNE ÉGLISE

Ce même jour, dès six heures du matin, maître Surin s'était dirigé vers le petit hôtel de Galathée, qui le reçut aussitôt vêtue d'un ravissant peignoir; adorable en son négligé du matin, on eût dit qu'elle venait de s'éveiller. Allant droit à Surin, en extase devant elle, elle tendit la main à son complice et murmura dans un sourire :

— Merci d'être venu à mon premier appel.

Surin, ébloui, sentit courir dans ses veines une ardeur inconnue et répondit avec élan :

— Vous savez bien que je suis à vos ordres.

— Hier, reprit Galathée, nous avions résolu de ne nous revoir que ce soir au plus tôt; vous deviez aller surveiller les abords de la villa de Montretout. Je devais, moi, faire parler Georges. Pour que j'aie été moi-même, vers les onze heures et demie, vous porter la lettre qui vous amène aujourd'hui si matin chez moi, il faut qu'il soit survenu quelque chose d'étrange.

— Cette sotte de Fleur-d'Ebène ne m'a rien dit...

— Elle dormait, sans doute, comme lorsque je suis partie, auprès d'une bouteille à moitié vide.

— Justement! Mais que s'est-il donc passé depuis hier?

— Vous savez que je donnais à dîner ici à quelques amis, au nombre desquels j'avais réussi à avoir Georges. Savez-vous bien qui me faisait face? Tout simplement Joséphine Vergeron.

— La maîtresse de M. le comte de Morlac.

— Non pas!... L'ex-maîtresse de M. de Morlac et maîtresse aujourd'hui de M. de Maffrely, capitaine de chasseurs.

— Eh bien?

— Eh bien! elle nous a raconté son histoire et nécessairement, votre nom a été prononcé.

— Et le vicomte a fait la grimace?

— Oui, maître.... malheureusement j'ai fait comme lui!...

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Que nous avons fait fausse route, en croyant le vicomte amoureux d'une belle et pure jeune fille !

— Madame, je suis physionomiste, moi, et je vous affirme que la jeune fille que j'ai vue est aussi pure que belle !

— Comment se fait-il alors, que cette jeune fille ait remplacé Emeraude chez M. de Morlac ?

— Quoi ! cette villa qui fait face au cabaret de la *Grenouille en goguette* appartient au comte ?

— Vous devriez le savoir !...

— Ah çà, dit Surin en bougonnant, il a donc des villas partout, ce sacripant-là !... Et le vicomte, ajouta-t-il, sait qui est le propriétaire de cette succursale de la Trappe ?

— Il le sait !

— A cette heure alors Dupré le sait aussi ?...

— Naturellement !...

Surin fit la moue et dit :

— Donc, Dupré a de l'avance sur nous !... Il sait le nom de l'inconnue qu'adore le vicomte !...

— Nous le savons aussi..., puisque je le sais, moi !...

— Quel est le nom de cette beauté ?

— C'est tout simplement la fille aînée de M. de Morlac !...

Surin fut tellement abasourdi, que, pour la première fois de sa vie peut-être, il s'oublia.

— La future marquise de Bour... commença-t-il...

Il n'acheva pas... Après s'être mordu les lèvres, il finit d'un air bonasse.

— Elle se marie prochainement ?...

— Mardi, dit brièvement Galathée.

— Mardi... vous savez ?..

— Comme vous, maître, je sais tout ce que j'ai intérêt à savoir !...

Surin regarda Galathée avec admiration, puis d'un ton bref :

— Madame, dit-il, voici des nouvelles qui peuvent nous mener loin !... Si notre inconnue est la vicomtesse de Morlac, bonne affaire !... Elevée par M^me^ de Chabrins, je vous la garantis non moins sage que belle. Par conséquent, M. de Cerny va se jeter à la traverse de ce mariage, et m'est avis qu'il attrapera quelque mauvais coup dans la bagarre.

Si la belle est tout simplement la maîtresse actuelle de

M. de Morlac, il faudra attendre une autre occasion, parce qu'il est de la dernière évidence que nous ne tiendrons bien le vicomte qu'autant qu'il sera amoureux fou d'une aimable rosière !...

Mais, madame, si celle qui nous occupe n'allait être ni la maîtresse ni la fille de M. de Morlac !...

Par les cornes du diable voilà ce qu'il faut savoir tout de suite !...

Mazette ! il ne faut pas se laisser distancer par Dupré !...

Adieu, belle Galathée, je vole aux renseignements !... Autant que possible, ne bougez pas d'ici !...

Comme il s'inclinait, Galathée s'avança souriante et lui tendant la main, elle lui dit :

— Prenez du courage, maître !...

Surin posa ses lèvres sur les doigts mignons de la belle et sortit les yeux injectés de sang.

Le grand air lui rendit tout son sang-froid.

— Vite, vite, rue de Provence, dit-il ; allons aux renseignements à l'hôtel de Morlac !

A un quart d'heure de là, le Conciliateur entrait dans la cour de l'hôtel, par la petite porte de service. Il se trouva près de la loge du suisse.

Tête nue et le sourire aux lèvres, il demanda naïvement si M. le comte reviendrait bientôt de la campagne.

Après avoir toisé le nouveau venu, le suisse daigna répondre que M. le comte était de retour à Paris.

— Avec sa famille ? dit Surin.

— Avec sa famille !

A ce moment, on entendit des chevaux piaffer dans la cour de l'hôtel. Le suisse se précipita, bousculant l'intrus, pour ouvrir la porte cochère.

Le fond de la calèche était occupé par une belle et blonde jeune fille de dix-huit ans, au milieu de deux petites brunettes de huit à dix ans, ayant une femme de chambre des plus accortes en face d'elles.

— C'est sans doute les demoiselles de M. le comte de Morlac que je viens d'avoir l'honneur d'apercevoir ? demanda Surin au suisse.

— Avec M^lle^ Marjolaine, répondit l'autre.

Surin salua obséquieusement et disparut.

— Belle fille, murmurait-il en marchant, belle fille que la future marquise de Bournonches !... Mais ce n'est pas notre blonde de Montretout !... Alors qui est donc cette

jeunesse à qui M. de Morlac permet la compagnie de ses deux petites dernières?... Car il n'y a pas à dire, ces deux petites brunes que je viens de voir sont bien celles que j'ai vues à Montretout, à la fenêtre de la villa du comte!... Pour moi qui connais le paroissien, j'affirme que notre inconnue n'est pas la maîtresse de M. de Morlac. Il n'est pas homme, notre austère chef de section de la Société internationale de bienfaisance, à jamais laisser jouer ses enfants avec une personne qui prêterait seulement au soupçon!... Tiens! tiens! voilà qui devient tout à fait intéressant!,..

En marchant tout droit devant lui, plongé dans ses réflexions, indifférent à la route suivie, seul dans la foule, Surin était arrivé devant l'église Saint-Louis-d'Antin. Une voiture de maître stationnait; Surin leva les yeux et reconnut la voiture du comte de Morlac.

Sans trop se rendre compte de la raison qui le faisait agir, Surin traversa la rue et pénétra dans l'église.

Il ne tarda pas à apercevoir les trois demoiselles de Morlac, dont l'aînée semblait écouter une messe basse, d'un air fort édifiant, son livre d'heures à la main.

Vite redevenu son maître, Surin se frappa le front et alla droit à la préposée aux chaises, à qui il glissa discrètement dix francs dans la main. Puis il lui montra M^lle^ de Morlac à qui il priait dame Gertrude d'aller demander un tout petit renseignement.

Dame Gertrude sourit benoîtement et s'approchant de M^lle^ de Morlac :

— Pardon, mademoiselle, lui dit-elle, en se conformant à la leçon que venait de lui faire le Conciliateur, mais hier, à Montretout, j'ai aperçu à l'une des fenêtres du château de M. le comte, au milieu des deux petites sœurs de mademoiselle, une jeune personne blonde que j'ai cru reconnaître pour la fille d'une de mes amies de Suresnes. Elle a disparu si vite que je ne sais à quoi m'en tenir. Mademoiselle veut-elle m'autoriser à lui demander si cette belle enfant ne s'appelle pas Marguerite Viellard?

— Vous vous êtes trompée, répondit obligeamment la vicomtesse. Cette jeune fille est de Saint-Cloud et s'appelle Gabrielle Probus.

— Ah! voilà qui est fort étonnant!... La ressemblance es' frappante!... Merci, mademoiselle; votre servante.

Alors, la chaisière s'approcha de Surin et lui dit onctueusement :

— Je sais ce que monsieur désire.

— Dites vite! jeta Surin.

— Je recommande mes pauvres à monsieur, répondit doucement l'autre.

Surin, qui était très-intelligent, comprit tout de suite ce qu'on lui voulait. Il tira de sa poche une seconde pièce de dix francs et la glissa discrètement dans la main de la chaisière, en disant :

— Pour vos pauvres, ma bonne mère !

La bonne mère soupira pieusement et dit :

— Gabrielle Probus, à Saint-Cloud.

— Amen ! répondit Surin !

CHAPITRE IX

OU IL FST QUESTION D'UNE CORDE DE PENDU

Il y a peu de temps encore, en venant de Paris, vous n'aviez qu'à traverser le pont de Saint-Cloud et à obliquer à droite, pour vous trouver, en longeant la Seine, sur votre gauche, à trois cents mètres de la tête du pont, devant la forge de maître Probus, une belle forge au brasier flamboyant, docile au rhythme du soufflet, et semblant toujours prête à éclater comme une grenade mûre et à éparpiller ses grappes d'étincelles.

Elle était gentille, la maison du serrurier. Au milieu le beau trou, lustré de noir, fait par la forge, à droite une petite salle à manger, à gauche le bureau, avec ses livres, son casier et sa caisse, scellée au mur. Au premier deux chambres coquettes coupées, ma foi, par un salon des plus mignons. Derrière la maison, il y avait un jardinet plein de fleurs, avec un grand cerisier bien connu des oiseaux.

Dame ! c'est que le père Probus était un vaillant frappeur d'enclume, ne chantant jamais qu'au rhythme du marteau, lequel marteau rendait toute la journée un bruit sonore. Bien qu'il eût la quarantaine, plus d'une, comme il était veuf, avait souvent guigné d'un œil

d'envie le père Probus qu'elle trouvait plaisant à voir avec ses larges épaules, son cou brun, ses bras nerveux, son torse vigoureux aun lignes harmonieusement viriles et sa bonne figure épanouie.

Nous savons qu'il avait une fille, la blonde et belle Gabrielle, entrevue à Montretout au même instant par le vicomte de Cerny et par le Conciliateur.

Ayant de bonne heure perdu sa femme, le père Probus, qui adorait sa fille, que tout Saint-Cloud tenait pour une patricienne de la beauté, aussi belle, d'aucuns disaient plus belle, que la Jeannette de M^me^ de Cerny, le père Probus, vieux Breton, fils de chouan, croyant fanatique, avait confié tout naturellement sa fille aux bons soins des sœurs grises de la localité.

Lors que les sœurs eurent fini d'apprendre à Gabrielle tout ce qu'elles savaient elles-mêmes, c'est-à-dire la lecture, l'écriture, le calcul, une orthographe passable, un tantinet de géographie et beaucoup d'histoire sainte, lorsqu'elles lui eurent inculqué l'amour de Dieu et du Roy et l'horreur de la République, elles la rendirent à son père. Mais il fut convenu, en attendant qu'on trouvât à Gabrielle un parti digne d'elle, que l'enfant, sous aucun prétexte, ne quitterait jamais la maison paternelle sans l'avis préalable des sœurs et du curé. Travaillant comme une petite fée, Gabrielle ne faisait montre de ses talents qu'autant que le client avait mérité la confiance du presbytère ou de la communauté.

Inutile de s'étonner qu'on l'eût vue chez M. de Morlac, qui était venu passer une quinzaine dans son château avec toute sa famille. M. de Morlac, un des dignitaires de la Société internationale de bienfaisance, marguillier de Saint-Louis-d'Antin, légitimiste à outrance, était en odeur de sainteté près du curé de Saint-Cloud.

Jusqu'ici les soupirants n'avaient certes pas manqué, mais nul n'avait encore eu l'audace grande de se déclarer. Non seulement Gabrielle était merveilleusement belle, elle était encore excellente ouvrière ; enfin elle avait une dot assez ronde.

Un monsieur seul est digne de Gabrielle, disaient les ouvriers.

Quant à Gabrielle, jusqu'ici elle n'avait songé qu'à adorer Dieu, à chérir son père, à admirer la nature et à

tuer le temps, son aiguille à la main. Le travail et la promenade suffisaient à ses plaisirs.

Or, le jour où Georges avait si ardemment contemplé cette ravissante enfant, pendant que maître Probus donnait un dernier coup de marteau sur un fer rouge, voilà qu'une belle brunette de dix-huit à vingt ans entra, la chanson aux lèvres chez le serrurier.

— Augustine !...

— Elle-même, cousin !... qui vient passer deux jours avec vous !

— Vivat !

— Et Gabrielle ?

— En journée !...

— Je l'aurais parié !... Enfin, voici qu'il est quatre heures, je ne l'attendrai pas longtemps.

— En effet, elle sera ici pour sept heures !... Et puis nous irons au devant d'elle.

La jeune Augustine Voinot s'assit dans le bureau et se mit à broder.

— Tu ne chantes pas, Augustine? dit le père Probus.

— Non, cousin... Vraiment je n'ai guère le cœur aux chansons !

— Pourquoi cela ?

— Depuis qu'une de nos voisines, la pauvre Cécile Husson s'est pendue !

— Pendue... la malheureuse !

— Oui, pendue !... Ah ! que ce crime retombe sur la tête de son séducteur !... Tenez, cousin, parlons d'autre chose... d'autant plus que je ne suis pas contente de moi !...

— Toi ! Augustine ! toi, mon enfant, qui vaux ma Gabrielle !... Qu'as-tu à te reprocher?...

— Je vais vous le dire, bien que je n'aie pas osé le confier à ma mère !... Eh bien, cousin, j'ai acheté au bchien du commissaire la corde qui a servi à Cécile pour se donner la mort !

— Mon Dieu, mon enfant, il n'y a pas grand mal ! Affaire de superstition, n'est-ce pas? Parce que tu as entendu dire que la corde de pendu portait bonheur !

— Oui ! cousin.

— Eh bien, jette-la !... ou donne-la !

La jeune fille fouilla dans sa poche, en tira un bon bout de corde qu'elle lança à la volée sur la route.

— Au hasard! dit le serrurier en riant.

Sur les cinq heures, le père Probus parut dans le bureau et dit à Augustine :

— Ma fille, je n'ai plus rien à faire aujourd'hui... Allons faire un tour!...

— Courons au-devant de Gabrielle!...

— C'est ce que j'allais dire!,..

Cousine-germaine de Gabrielle du côté maternel, Augustine demeurait chez sa mère à Orvilliez, près de Saint-Denis. Souvent les jeunes filles passaient deux ou trois jours l'une chez l'autre, arrivant à l'improviste. Libre ce jour-là et les jours suivants, Augustine était venue passer quarante-huit heures à Saint-Cloud.

Comme la belle enfant se levait, en battant des mains, et passait devant la glace pour voir si son bonnet était bien planté sur l'oreille, la porte s'ouvrit, rudement poussée, et Gabrielle entra, les joues rouges, essoufflée, haletante.

— Gabrielle ! s'écrièrent à la fois Augustine et le père Probus.

— Mais qu'as-tu donc, poursuivit le serrurier... tu as couru... aurais-tu eu peur ?...

— Je n'ai rien du tout... personne ne m'a fait peur, répondit Gabrielle, en essayant de sourire.

— Enfin, comment se fait-il que tu sois déjà de retour... tu ne devais pas être rentrée avant sept heures?...

— Oh! cela, c'est fort simple!... A une heure, M. de Morlac m'a priée de mettre les points doubles, parce qu'entre quatre et cinq heures il rentrerait à Paris avec toute sa famille. Et, de fait, il n'y a plus personne au château. Le départ a eu lieu à quatre heures et demie.

Quelques minutes avant de descendre, M. de Morlac m'a fait appeler et m'a payée, en me recommandant bien de présenter ses respects à nos bonnes sœurs et à M. le curé. Tiens! il m'a donné toutes pièces neuves, toutes pièces à l'effigie de notre saint père le pape!

— Pourquoi es-tu revenue si vite, en courant comme une biche effarouchée? insista le père, insensible à la beauté des pièces du pape.

— Parce que j'ai eu peur... et peur sans savoir pourquoi... Ça m'a prise tout d'un coup... au milieu de la route.

— Et tu n'as vu personne sur la route ?...
— Personne !
— C'est peut-être pour ça, dit assez sensément Augustine.

Le père Probus s'assit, tambourina des dix doigts sur la table, puis, se levant :

— Allons ! allons ! cria-t-il gaiement, à table !

Au dessert, revenant à son idée fixe :

— Dis donc, fillette, fit-il négligemment, c'est drôle tout de même la frayeur que tu as eue tantôt comme ça pour rien... raconte-moi un peu toute ta journée... dans ses menus détails.

— Je veux bien, répondit gaiement Gabrielle.

Et, depuis son départ de sept heures du matin, elle raconta naïvement les riens qui avaient composé sa journée.

— Vers trois heures, finit-elle, M^lle^ de Morlac qui travaillait auprès de moi, se leva pour aller causer avec son père. Je restai seule. J'avais les doigts engourdis ; je me donnai deux ou trois minutes de repos et je relevai un des stores de la fenêtre devant laquelle je travaillais. Comme je respirais les parfums qui me venaient de partout, comme j'admirais la campagne au loin resplendissante, comme je respirais l'air pur avec délices, je laissai tout à coup et vite retomber le store et me remis à travailler. Au-dessous de moi, sur la route, à l'angle d'un petit cabaret qui fait face au château, je venais d'apercevoir un jeune homme qui me regardait un peu trop fixement.

— Comment était-il ? demanda Augustine.

— Mais, très-bien, à ce qu'il m'a semblé. Joli garçon et l'air très distingué. Peu après, comme je travaillais, les deux petites sœurs de M^lle^ de Morlac firent irruption dans la chambre en criant : « Mademoiselle ! oh ! mademoiselle, levez le store, que nous voyions le ballon ! »

Je leur obéis, et, comme elles, je regardai un grand ballon que le vent poussait du côté de Rocquencourt.

Un méchant éclat de rire me fit jeter les yeux sur la route. J'aperçus alors...

— Le beau jeune homme ? dit Augustine.

— Lui d'abord, caché dans un des angles de la grille, puis un homme horrible, horrible, horrible, qui donnait le bras à une femme encore jeune et belle. Cet homme

me regarda et me dit bonjour de la main. Étonnée, effrayée, j'entraînai les enfants et je fermai la fenêtre.

— Cet homme était si laid que cela?

— Un monstre, ma chère!

— Tu ne l'as jamais vu? interrogea le père.

— Jamais!

— Et l'autre, le jeune homme?...

— Jamais non plus!

— Et ensuite?

— Ensuite je repris ma besogne que je ne tardai pas à achever. Peu après, M. le comte me congédia: je partis, et me voici!

— D'où t'est venue cette sotte frayeur sur la route?

— Je ne sais... En quittant le château, j'étais heureuse, gaie, j'avais envie de chanter. En marchant, à cent mètres de la villa, sans savoir pourquoi, ni comment, j'ai eu une peur vague de tout ce qui m'entourait. Il me semblait que des fossés qui bordent la route allait surgir un diable, aussi laid que l'homme que j'avais vu une heure auparavant... Cet effroi ne faisant que croître, je me suis mise à courir, à courir, à courir!... Eh bien, père, comprends-tu quelque chose à cela?

— Je comprends que tu es une petite folle d'avoir peur dans la campagne, en plein jour, quand on voit autour de soi à une lieue à la ronde!...

Enfin, te voilà, honteuse toi-même de ta frayeur! N'en parlons plus!... Taillez une petite bavette, mesdemoiselles; moi, je vais fumer ma pipe!

Et le bonhomme bourra sa Gambier avec la gravité qui sied à un fumeur émérite, après quoi il passa dans la forge.

Là, il s'assit, un coude sur un genou, le menton dans une main.

Tout à coup il se leva, secoua la cendre de sa pipe, fit quatre ou cinq tours dans la forge en disant: Il ne faut pas jouer avec les pressentiments!...

Étant rentré dans la salle à manger où babillaient les enfants:

— Fillettes, dit-il en souriant, il vient de me venir une bonne idée. J'ai beaucoup à travailler ces jours-ci, et je ne vois guère de temps devant moi pour vous mener promener. Puisque vous êtes libres toutes deux pour quelques jours, je vais changer le programme des vacances.

Au lieu que ce soit Augustine qui demeure ici avec Gabrielle, c'est Gabrielle qui va aller passer quelques jours chez la mère Voinot. Qu'en dites-vous?

— Parfait! dit Augustine; maman nous promènera.

— Partons pour Orvilliez! ajouta follement Gabrielle.

— Minute! fit le père Probus; il sera temps demain matin!... Demain, à six heures, je vous réveille et, à sept, je vous embarque au chemin de fer. Causez, causez, fillettes; bien le bonsoir!

Mais, au lieu de monter dans sa chambre, le père Probus alluma une seconde pipe qu'il fuma au seuil de la forge.

Au bout de quelques minutes, il dit :

— Tiens!... personne n'a ramassé la corde qu'Augustine a jetée à la volée!...

Sa pipe fumée, le père Probus gagna le chemin de halage, ramassa la corde, en ceignit ses reins et dit sombrement :

— A qui mal veut, mal arrive!

CHAPITRE X

LES EXPLOITS D'UN IVROGNE

Le lendemain, vers les huit heures, maître Honoré Lesiffleur vit entrer chez lui un gaillard au torse puissant, aux cheveux moutonnés s'argentant sur les tempes, à la face réjouie, et portant sur l'épaule un sac de grosse toile gonflé d'outils.

L'inconnu entra tout droit dans le cabaret comme chez lui, s'assit à la grande table dans l'encoignure, près de la fenêtre, mit son bissac dans un coin sur le bout d'un banc, et donna sur la table un de ces coups de poing qui donnent à réfléchir à l'observateur.

Le cabaretier parut quelque peu inquiet sur le sort de sa table.

— J'ai aussi faim que soif, aussi soif que faim, papa!... Avez-vous quelque chose à me mettre sous la dent et dans le cornet?

— Que diriez-vous d'une omelette au lard?

— Venez que je vous presse dans mes bras !

Maître Honoré recula prudemment de deux pas, en murmurant :

— Merci ! il m'écrabouillerait !...

— Marchez pour une omelette de douze œufs et apportez un litre... de la bouteille !...

Maître Honoré lança un regard affectueux sur son client et tourna lestement les talons. Il reparut presque aussitôt un litre à la main.

— Dans cinq minutes, dit-il, je reviens avec l'omelette !

Quand il servit l'omelette, il constata avec admiration que le litre de tout à l'heure était vide.

— Un second litre ! commanda l'inconnu.

La seconde fiole fut absorbée en quatre temps, quatre mouvements, et ce, en présence de maître Honoré, qui avait des démangeaisons d'aller serrer les mains à ce buveur émérite.

— Un peu de fromage, papa, et un troisième litre !

Aussitôt que le cabaretier eut le dos tourné, le reste de l'omelette disparut dans le bissac de l'inconnu.

Maître Honoré ne tarda pas à se montrer avec le litre et le fromage demandés.

Il allait s'asseoir, entrer en conversation avec ce frère en chère-lie, quand l'autre lui dit :

— Vous êtes homme à me faire une bonne tasse de café ?

— Je vous crois... Vous me direz des nouvelles du café de maître Honoré Lesiffleur, patron de la *Grenouille en goguette*, votre serviteur.

Seul, l'inconnu toucha fort peu au fromage, qui alla rejoindre l'omelette dans le bissac, et vida vivement par la fenêtre le contenu du troisième litre apporté par le cabaretier.

Cela fait, il bourra pieusement sa pipe.

Elle était à moitié fumée quand maître Lesiffleur, battant des narines, déposa cognac et café devant son hôte.

La vue du troisième litre, complétement vide, la disparition totale du morceau de gruyère par lui servi tout à l'heure, poussa maître Honoré à l'attendrissement.

Il versa lui-même le café.

— Excellent, dit l'inconnu.

— Goûtez-moi ce cognac !

— Ho ! ho ! du chenu !... Parbleu ! nous trinquerons ensemble !

Une larme perla dans l'œil de maître Lesiffleur.

— Combien vous dois-je, papa? demanda l'inconnu.

— Trois litres, deux francs quarante ; pain, vingt centimes ; omelette, deux francs ; fromage, trente centimes, et gloria, quarante ; en tout, cinq francs soixante-dix.

— Eh bien, redoublons la goutte et voilà six francs !...

— Grand merci !...

— Dites donc, papa, ça vous gênerait-il que je fisse un somme dans un coin ?

— Par exemple !... dormez à votre aise !... Je vous réveillerai sur le coup de midi !

— Ça va !...

L'inconnu rebourra une pipe, s'allongea sur le banc, la tête sur son bissac qui lui servait d'oreiller, cligna de l'œil en continuant de fumer, puis, sa pipe finie, la posa sur la table, ferma tout à fait les yeux et, à deux minutes de là, ronfla comme le bourdon de Notre-Dame.

Il y avait quelque vingt ou trente minutes qu'il dormait, quand un second client entra dans la salle.

— Maître Honoré, cria le nouveau venu, une bouteille de blanc, toujours le même !

Quelques secondes s'écoulèrent et le digne cabaretier parut avec une bouteille dont l'aspect était vraiment vénérable.

— Ça, maître, dit l'autre, est-ce donc du poison que vous m'apportez là, que je ne vois qu'un verre ?

Rouge comme une belle pivoine, maître Honoré s'écria :

— C'est trop d'honneur, monsieur Dupré !

Pendant que le tavernier allait chercher un verre, Dupré prit une chaise dans la salle, se mit à cheval dessus et tomba en extase devant le dormeur. Les trois litres étaient restés en bataille sur la table, flanqués du carafon de cognac tout à fait vide.

— Mazette ! Est-ce que ce particulier-là a absorbé ça tout seul? demanda-t-il à maître Honoré, son verre à la main.

— Avec une omelette au lard de douze œufs, un demi-quart de gruyère et une bonne livre de pain ! Aussi, écoutez-moi ça !... un vrai canon !

— Respect au sommeil du juste et goûtons le blanchet, dit Dupré. Belle couleur, maître Honoré ! de l'ambre !...

et du bouquet, comme une mariée le jour de ses noces!... A votre santé.

— Et comment se fait-il qu'on vous voie par ici à cette heure, monsieur Dupré?...

— C'est toute une histoire!... Tel que vous me voyez, je viens de Garches..., où j'ai passé une nuit... Ah! maître Honoré, une de ces nuits qui font époque dans la vie!

Mais ce serait trop long à vous raconter... Il faut que je sois chez monsieur le vicomte avant dix heures... Ce sera pour ma prochaine visite!... Allons, un dernier verre, et je pars!...

Dupré mit le verre à la hauteur de son œil et :

— A propos, maître Honoré, depuis quand ouvre-t-on les fenêtres en face chez M. de Morlac?...

— On a ouvert les fenêtres en face... Quand?

— Hier!...

— Monsieur Dupré, voilà qui est bien invraisemblable!

— Invraisemblable ou non, cela est!... A tel point qu'à une de ces fenêtres M. le vicomte a aperçu hier la plus adorable blonde du monde!...

Les ronflements du dormeur s'éteignirent tout doucement.

— Eh bien, monsieur Dupré, en voici la première nouvelle! Ce que je peux vous affirmer, par exemple, c'est que tout le monde est parti hier entre quatre et cinq heures!...

— Bon!... Les anicroches qui commencent!...

— Que voulez-vous dire?

— Parbleu, que M. Georges, mon maître, s'est toqué de cette blonde et qu'il va falloir peut-être courir au diable pour savoir où elle demeure!...

Un coup fortement frappé sur le comptoir fit faire volte face à maître Honoré qui disparut aussitôt.

Il est vrai qu'il rentra bientôt, précédant un troisième client.

En débouchant une bouteille de vin blanc, le cabaretier dit à Dupré :

— Vous partez déjà, monsieur Dupré ?

— Oui, maître Honoré, sur l'heure... Ce que je viens d'apprendre me presse encore davantage!

Le dernier venu avait levé la tête en entendant maître Honoré prononcer le nom de Dupré. Après avoir savamment dévisagé le valet de chambre de Georges il lui cria, comme il sortait :

— Monsieur Dupré !

Maître Lesiffleur regarda Dupré d'un air d'étonnement. Celui-ci s'arrêta, toisa son interlocuteur et...

— C'est à moi que monsieur s'adresse ? dit-il.

— A vous-même, si c'est bien vous M. Dupré, valet de chambre de M. de Cerny ?

— C'est bien moi !

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur Dupré, et permettez-moi de vous offrir un verre de vin.

— Monsieur, répondit Dupré, je n'ai point l'honneur de vous connaître et je ne bois qu'avec mes amis ! De plus, je suis pressé...

— Bah ! bah ! monsieur Dupré !... on a toujours le temps de porter une mauvaise nouvelle.

— Qu'est-ce à dire ?

— Asseyez-vous !... Vous voyez bien que nous avons à causer !

Un silence se fit, troublé seulement par les ronflements réguliers du premier client de maître Honoré Lesiffleur. Le nouveau venu tourna la tête et dit :

— Qu'est-ce que c'est que ça !

— Un maître buveur, répondit le cabaretier... Voilà par quoi il a commencé sa journée !

— C'est un maître ivrogne, riposta l'autre... Il ronfle à rendre le diable sourd !

Brusquement, Dupré ressaisit sa chaise par le dossier, lui fit faire un demi-tour et, la posant en face de l'inconnu, s'assit dessus, à cheval, les bras croisés sur le dossier, le menton sur les mains, l'œil fixe, regardant en face son interlocuteur.

Maître Lesiffleur disparut discrètement.

Dans son coin, la tête sur son bissac, l'homme aux trois litres dormait toujours d'un sommeil régulier et sonore.

— Monsieur Dupré, dit le dernier client de maître Lesiffleur, je crois que l'on ne m'a point trompé et que j'ai devant moi un homme véritablement intelligent.

— Monsieur est bien bon.

— Du reste, le passé parle en votre faveur !

— Ah ! ah ! monsieur sait quelque chose de mon passé ?

— Et quelque chose qui a tout simplement excité mon

admiration!... C'est vous dire que je connais la façon toute magistrale avec laquelle vous avez conduit l'affaire de Denise Brimard, la perle du Bas-Meudon.

Dupré sentit tout de suite quel désavantage il avait dans une conversation commencée sur ce ton; on le connaissait évidemment fort bien et il ne savait pas même le nom de son interlocuteur. Jouer serré devenait prudent.

Donc, maître Dupré répondit en riant :

— Ah! ah! vous connaissez l'histoire du Bas-Meudon?... oui, c'était assez bien machiné, j'en conviens... mais où diable avez-vous appris cela; savez-vous bien que vous m'intriguez?

— Je me plais à le croire, dit l'autre se rengorgeant, versant à boire, et tout à fait en belle humeur.

Dupré prit son verre et le tendit pour trinquer, en disant :

— Eh bien! ma foi, je ne suis pas fâché d'être jugé selon ma valeur, une fois par hasard. A votre santé, monsieur... monsieur?

— M. le Conciliateur!

— Hon! hon! fit tout bas Dupré, le vicomte a eu joliment tort de ne pas m'en dire plus long hier... Voilà un drôle qui a une rude avance sur moi!

Il reprit tout haut, d'un ton enjoué :

— Et quel bon vent vous amène, monsieur le Conciliateur?

— L'espoir de te rencontrer!

— C'est bien de l'honneur vraiment!

— Est-ce que tu ne t'attendais pas à me rencontrer un jour ou l'autre sur ton chemin?

— Moi?... ma foi non, pas du tout.

— Ou tu mens, ami Dupré, ou ton maître est un fier étourdi d'avoir, dans le récit de sa journée aux émotions, oublié de te raconter la petite conversation que nous avons eue hier ensemble.

— Il ne m'en a pas soufflé mot!

— Alors, pourquoi es-tu ici?

Dupré prenait un peu d'avantage. On l'interrogeait. Il répondit brutalement :

— Et toi, papa?

— Je suis franc, moi!... Je suis venu, persuadé que ton maître t'avait raconté la vive impression qu'avait

faite sur lui une belle blonde aperçue hier aux fenêtres de la villa d'en face ; je suis venu, certain que tu avais mission de savoir quelle pouvait être cette adorable jeune fille ; je suis venu, convaincu que tu serais ici à la première heure, quêtant des renseignements.

— Eh bien, tu dois être enchanté de ta course ; je suis venu, puisque me voilà.

— Donc, le vicomte t'a parlé de la blonde ?

— Mettons que j'aie deviné !

— Je le veux bien !... Et à cette heure, tu as déjà vu la belle, tu sais son nom ?

— Je sais le nom de la belle et je l'ai vue, dit audacieusement Dupré, plaidant le faux pour savoir le vrai.

Mais, fort tranquillement, les mains dans ses poches, regardant son homme d'un air de profonde commisération, gouailleur au possible, le Conciliateur se contenta de laisser tomber de ses lèvres ce mot énergique :

— Blagueur !

— Plaît-il ? fit Dupré.

— Oh ! mon Dieu, j'ai dit : blagueur ! voilà tout.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que tu n'as vu que les murs de la villa, mon fils, et que ces murs-là ne parlent pas... parce que tu ne sais pas même la première lettre du nom de ta blonde !

— Voyez-vous ça !

— Il n'y a point de voyez-vous ça !... ce que je dis est la vérité... Tu n'as pas même vu la belle, parce que tous les habitants du château sont partis hier soir et parce qu'ils sont aujourd'hui chez eux, quelque part, rue trouve-la si tu peux, numéro cherche. Ne ris donc pas, tu n'as pas envie de rire, ne sachant rien de ce que tu voudrais si bien savoir.

— Eh ! papa, si tu es certain que je ne sais rien, pourquoi es-tu venu ?

— Je te l'ai dit... Pour te voir !

— Et pour autre chose encore ?

— Non !... pour te voir, afin de pouvoir un jour te reconnaître !

— Très-logique !... Et maintenant que tu m'as vu ?...

— Je vais m'en aller.

— Comme ça, tout simplement ?...

— Tout simplement, comme ça !...

— En ennemi ?...

— En ennemi !

— Alors, papa, te voilà devenu le protecteur de l'innocence ?

— Absolument !

— Le défenseur de l'ingénuité ?

— Tu l'as dit !...

— Le paladin de la vertu ?

— Ça me change !...

— On te paye bon pour ça !...

— Je dois t'avouer qu'on est là-bas aussi *généreuse* que ton petit vicomte est pingre ici !...

— Chevalier, s'écria Dupré en riant à belles dents, vous êtes un preux ! Tout pour les dames !... C'était la devise de vos ancêtres !... C'est la vôtre !... Vous avez mon estime !...

Les deux drôles se mirent à rire ; Surin proposa le coup de l'étrier.

— Pardon, fit alors Dupré, mais on ne sait pas ce qui peut arriver... où trouverait-on papa, si on avait besoin de lui ?

— Ton maître a ma carte... enfin, retiens ceci : — Surin, conciliateur, quai d'Orléans, près de la Morgue.

— Merci !... Un dernier mot !... Toi, tu sais le nom de notre blonde ?

— Je sais son nom !

— Sa demeure ?

— Aussi !

— Eh bien, franchise pour franchise, dépêche-toi d'agir, car demain, aujourd'hui peut-être, j'en saurai autant que toi !

— Fais vite, mon fils, autrement tu pourrais trouver la cage ouverte et l'oiseau envolé.

Le Conciliateur ne savait certes pas si bien dire.

Et Surin sortit majestueusement, sans voir l'éclair qui jaillit des yeux de Dupré.

Dupré se mit à la fenêtre. Il vit Surin s'éloigner d'un pas lent et tranquille. Lorsque le Conciliateur eut fait cent mètres, Dupré s'élança à travers champs et gagna à grands pas le château de M. de Cerny.

Quelques minutes après le départ de Surin et de Dupré, le ronfleur ouvrit un œil, se laissa choir de son banc, se secoua un tantinet, jeta son sac sur son épaule et sortit le plus tranquillement du monde.

— Mon idée a été bonne de venir ici ! murmura-t-il... Pas trop bête, le père Probus, d'avoir envoyé la petite à Orvilliez ! Mais il s'agit d'avoir désormais deux yeux tout grands ouverts !... Je me méfie autant du protecteur de Gabrielle que de M. de Cerny !... Allez, mes drôles, allez ! vous me trouverez sur votre route, et malheur à qui me barrera le passage !...

Vingt minutes après, il était près du chemin de fer.

Il prit un billet pour Paris.

Aussitôt arrivé à la gare Saint-Lazare, il entra dans un café et demanda ce qu'il fallait pour écrire.

Dix minutes après, il mettait deux lettres à la poste.

L'une portait cette suscription : « Monsieur Dupré, au château de Cerny, à Saint-Cloud ; » l'autre : « Monsieur Surin, conciliateur, quai d'Orléans, près de la Morgue. »

Après quoi, il regagna Saint-Cloud par le convoi de midi trente.

Toute la journée, l'œil au guet, il battit le fer sur l'enclume, et la forge fut pleine du bruit sonore et cadencé du lourd marteau de l'ouvrier. Seulement, pas un refrain de ses chansons habituelles ne vint se joindre au *ronron* du soufflet de la forge.

CHAPITRE XI

SURPRISES SUR SURPRISES

Surin avait quitté le cabaret de la *Grenouille en goguette* en chantonnant, les mains dans les poches, du pas ordinaire de l'homme qui n'est point pressé d'arriver ; mais, au bout de trois cents mètres, le Conciliateur changea d'allure, cessa de chanter et doubla le pas.

— Pas de temps à perdre, mon bel ami, murmurait-il ; avant que d'aller revoir Galathée, il y a de la besogne pour tout le jour pour moi ! Il s'agit de profiter sagement de ma dernière journée de liberté.

L'escogriffe que je viens de quitter est un chenapan de premier ordre. Il vous a deux petits yeux gris-vert qui ne me disent rien de bon et un nez pointu à flairer des truffes là où il n'y en a jamais eu !... Attention !... A l'heure

qu'il est, le drôle doit courir à toutes jambes, et dans quelques minutes il racontera sa matinée au vicomte... Avant ce soir, ils sont capables tous deux, maître et valet, de commencer les opérations. Heureusement qu'ils vont perdre une partie de la journée à chercher si la blonde est bien la fille du comte de Morlac. Désabusés, dès demain au plus tard, ils seront bientôt sur la bonne piste. Je serais absolument idiot de croire qu'ils n'apprendront pas très-vite ce que j'ai si promptement découvert moi-même !... Il n'y a que les niais pour espérer de n'avoir jamais que des imbéciles pour adversaires !...

Je ferais peut-être bien de descendre tout de suite dans Saint-Cloud interroger par-ci par-là. D'un autre côté, qui me dit que déjà on ne me guette pas ?... Peuh!... J'enverrai un requinet ce soir... Non... un agouti... Il s'en tirera mieux que l'autre !... Pour le quart d'heure, filons vite sur Orvilliez, où ce bon Jeannic doit impatiemment m'attendre, sa bêche à la main au fond du cimetière !...

Le train de Versailles à Paris arrivait à Saint-Cloud. Surin sauta dedans. Une fois à Paris, il gagna vite Saint-Denis, grâce au chemin du Nord.

A sa descente de wagon, il prit la rue Compoise, la rue de Paris, et au barrage il obliqua à gauche, parcourut à peu près trois cents mètres, et s'arrêta devant un bouge d'assez bonne apparence sur la droite de la route.

A l'entrée de Surin, il y avait une dizaine de personnes dans la salle, entre autres, un individu long comme un peuplier, sec comme un échalas, manchot et boiteux, aux ordres de tout le monde, le chasseur de l'endroit.

— Le Maître ! clama le Manchot, à l'entrée de Surin.

— Bonjour, l'Osselet ! répliqua amicalement le Conciliateur.

A la vue de Surin, le Barbillon quitta vivement son trône et, la face épanouie, courut au-devant du Conciliateur, les deux mains ouvertes. Après s'être vigoureusement serré la dextre, les deux compères prirent place à une table tout près du comptoir.

— Ça va bien, papa ? commença le Barbillon.

— Mais superbement, mon fils... à part que je trouve qu'il fait soif.

— Une Fleury, cachet rouge ! cria le beau François, pour toute réponse.

— Peste ! mon fiston, du cachet rouge en mon honneur... Décidément il y a parti pris de me gâter.

— Jamais assez, papa Surin... mais, sapristi ! qui vous amène ici ? Je ne vous attendais que demain... Ah çà ! vous ne venez pas me dire que vous nous faussez compagnie demain ?... Le Barbillon se marierait et le Conciliateur ne serait pas là ! Ah ! bien, merci, ça serait du propre !

— Aussi, je serai là, mon fils, et des premiers, je t'en donne mon billet.

— A votre santé, papa !

— A la tienne, mon fiston, sans oublier la Claudine.

— Merci pour elle.

— Elle va bien ?

— Indisposée la veille de ses noces... je voudrais bien voir ça !... Et quoi de nouveau ?

— Peuh ! pas grand'chose ; j'ai quelqu'un à voir dans les environs.

— Tiens, il paraît que c'est le jour aux visites dans le pays.

— Parce que ?

— Il y a à peine une heure que, pour le même motif, Ratatin a passé par ici.

— Ratatin ? tiens ! tiens ! tiens !

Cette nouvelle si simple semblait rendre Surin rêveur.

Voyant la conversation tomber, le Barbillon remplit les verres et dit à tout hasard :

— Il y a des jours comme ça !...

— Oui, répondit Surin en trinquant ; seulement, c'est drôle que deux hommes comme nous, nous ayons justement besoin de faire des visites dans le même pays, le même jour, sans nous en douter ni l'un ni l'autre. A-t-il dit au moins de quel côté il allait, maître Ratatin ?

— Non, mais l'Osselet l'a rencontré sur les bords du canal faisant le lézard dans le trou du canardier.

— C'est bon !...

Sur ces mots Surin se leva tout d'une pièce, le sourcil froncé, puis :

— Mon fils, dit-il au Barbillon, si par hasard Ratatin revient par ici, dis-lui que j'ai besoin de le voir ce soir même, jusqu'à dix heures au Tombeau des secrets, après minuit, rue de Bièvre.

— Ça sera fait !

— Merci, mon fils, et au revoir, je repasserai probablement par ici en partant... en tout cas, à demain !

Une fois sur la route, Surin fouettant l'air avec son rotin se dit :

— Que diable l'Agouti vient-il faire par ici? Ah çà ! est-ce que par hasard il sera de ceux qui doivent jouer un rôle dans cette comédie? Ce satané baron de Chabrins connaîtrait donc Ratatin ?... Enfin, nous éclaircirons cela ce soir... En tout cas, il faut que je voie l'Agouti !..., c'est pardieu ! lui qu'il me faut pour second dans ma lutte contre M. de Gerny et son coquin de Dupré. Ratatin dans mon jeu, c'est la victoire assurée !

Un peu avant les premières maisons d'Orvilliez, Surin s'arrêta. Il se trouvait devant une magnifique propriété, entourée de murs et garnie d'arbres dont le plus jeune devait être centenaire.

— Mon rêve ! s'écria comiquement Surin. Mon rêve que ce château qui va faire ces jours-ci jaser toute la France !...

Il eut un gros rire, après quoi, tirant son chapeau, il dit :

— Monsieur le marquis de Bournonches, je vous souhaite mardi une bonne nuit de noces !

Il traversa le village, suivant dans toute sa longueur la grande rue, fit encore un kilomètre au moins, et ne ralentit le pas qu'en arrivant à la porte du cimetière d'Orvilliez. A droite, près de la grille, une petite maisonnette couverte en tuiles rouges servait d'habitation à maître Jeannic, gardien du champ du repos, à la fois concierge et fossoyeur.

Surin entra tout droit dans le cimetière, dont il gagna le coin le plus reculé, au milieu des ronces et des broussailles.

Il toussa ; le fossoyeur releva la tête, s'arrêta, mit les deux mains sur le manche de sa bêche et cligna de l'œil en disant à demi-voix : Voici l'endroit !

— Un endroit triste, maître Jeannic !... mais bah ! pour dormir le dernier sommeil, tous les endroits sont bons... Comment se fait-il que la cérémonie ne soit pas encore faite ?

— Oh ! des histoires à n'en plus finir... J'avais creusé une fosse à la suite des autres... mais il n'y a jamais eu moyen de faire entendre raison au curé... une suicidée, une damnée au milieu des chrétiens, c'était un sacri-

lége... il ne voulait même pas qu'elle eût un coin dans le cimetière. Heureusement que M. le maire a dit qu'on ne pouvait pas l'enfouir en plein champ... Enfin, on a décidé qu'elle serait enterrée à part, dans un coin, loin de tout le monde... et j'ai choisi ce coin-là moi-même.

Puis, en riant d'un air malin :

— Ce sera très-commode, cet endroit-là.

— Très-commode, en effet ! Cela suffit. Et la cérémonie aura lieu ?

— Demain, de grand matin.

— Parfait ! Allons boire un coup ; en vidant une bouteille, nous terminerons notre affaire.

Sur ce, les deux compères gagnèrent allégrement, en jasant, le cabaret le plus voisin.

Mais c'était décidément un jour de fortune pour Surin, car à peine était-il assis sous une tonnelle et portait-il son verre à ses lèvres, qu'il jeta un petit cri de joyeuse surprise.

Deux jeunes filles passaient, causant, babillant, sautillant, joyeuses et vives comme des chevrettes en liberté, charmantes toutes deux; au petit cri de Surin, elles tournèrent la tête.

L'une d'elles alors devint toute pâle et, saisissant le bras de sa compagne, se sauva vers le village, en courant comme une folle.

Jeannic se mit à rire en disant à Surin :

— Bon ! voilà que vous venez de faire peur aux plus jolies filles du pays.

Surin vida son verre et répondit :

— Que leur faut-il donc, si elles se sauvent en voyant un beau garçon comme moi !

Le père Jeannic éclata de rire et :

— Quand on dit de ces jolies choses-là, cria-t-il gaiement, on les arrose d'une deuxième bouteille.

Pendant ce colloque, Gabrielle disparaissait derrière les premières maisons du bourg, entraînant toujours sa cousine Augustine, et ne répondant à ses questions que par ces mots :

— C'est lui ! lui !... le monstre dont je t'ai parlé; c'est lui, sauvons-nous !

Inutile de dire que, dix minutes après, en faisant jaser le père Jeannic, Surin savait que la jeune fille brune se nommait Augustine Voinot, demeurait à l'entrée du

bourg, dans une maison en briques rouges ; que cette Augustine était la cousine de l'autre jeune fille blonde, laquelle se nommait Gabrielle Probus, était fille de maître Probus, serrurier, et demeurait chez son père, à Saint-Cloud, où depuis deux ans on l'eût couronnée rosière, si Saint-Cloud, comme Suresnes, se fût payé le luxe d'un rosiérat annuel.

Là-dessus, Surin, enchanté de sa journée, de Jeannic, du hasard surtout, serra vigoureusement la main du fossoyeur et se leva en disant :

— Compère, à mardi !...

Une demi-heure après, il était à la gare de Saint-Denis, une heure après, au Tombeau des secrets. Là, pour que la journée fût complète, une dernière surprise l'attendait.

A peine fut-il assis que Fleur-d'Ebène lui tendit une lettre écrite par une main un peu lourde et fort peu savante dans l'art de diriger une plume.

Surin fit sauter le cachet et lut ceci :

« Monsieur le Conciliateur,

» A qui mal veut, mal arrive ! Vous voulez la perte de la jeune Gabrielle. Veillez sur vous ! Si, en quoi que ce soit, vous tourmentez cette jeune fille, vous serez certainement rossé d'abord, pendu ensuite ! »

Pas de signature.

Surin, stupéfait, retourna la lettre en murmurant :

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là ?

Au bout de deux minutes de réflexion, Surin se mit à rire assez bruyamment :

— Suis-je assez simple ! dit-il. Mais cette lettre est de Dupré !... Ah ! pas fort, mon pauvre Dupré ; pas fort !

Non moins brusquement, il cessa de rire. Le timbre de la poste portait : Gare Saint-Lazare, troisième levée.

— Ce n'est pas de Dupré, dit-il. Cette lettre a été jetée à la boîte à Paris entre dix et onze heures du matin... A cette heure-là, maître Dupré était certainement à Saint-Cloud, racontant notre entrevue au vicomte et prenant les ordres de son maître... Eh bien, alors, qui est-ce ?

Soudain, il frappa du poing sur son bureau :

— Ah ! butor ! cria-t-il, triple imbécile. Celui qui a écrit cette lettre, c'est le dormeur aux trois litres !...

Il fit deux ou trois tours dans son bureau et, cette fois, avec le plus grand calme :

— Voilà une faute ! dit-il. Et je n'ai même pas regardé le bout de son nez !... Ah ! ah ! l'affaire sera chaude !... En tous cas, je m'explique maintenant la présence de la blonde à Orvilliez !... Il serait plaisant qu'elle eût pris le même train que moi !... Quoi qu'il en soit, voilà un homme gênant !... Et puis, cette petite qui me connaît..., et qui ne doute pas que je ne l'aie filée... Il tombera du ciel des grives rôties quand ces gens-là me croiront leur allié !... Eh bien, tant mieux, j'aime les besognes difficiles !

Il se tourna vers Fleur-d'Ebène qui bâillait irrévérencieusement, et...

— Marquise, demanda-t-il, as-tu faim ?

— A oublier de boire !

— Mazette !... Alors, en route pour le Café Anglais !...

Et Surin sortit, fermant soigneusement la porte de l'échoppe.

Sur le volet il écrivit avec un morceau de craie ces quatre mots : « Fermé pour une heure ! »

Juste, à cette heure, sous la conduite de la mère Voinot, Gabrielle rentrait chez le père Probus.

CHAPITRE XII

CONSEIL DE GUERRE

Aussitôt après avoir dîné, Surin envoya Fleur-d'Ebène rouvrir le Tombeau des Secrets, avec ordre de retenir, autant que possible, tous ceux qui se présenteraient, et notamment Ratatin.

Pour lui, il se rendit chez Galathée.

La Sirène l'attendait avec impatience.

— Eh bien ? interrogea-t-elle anxieusement.

— Rude journée, madame, mais grandes nouvelles.

— Notre inconnue ?...

— N'est ni la fille ni la maîtresse de M. de Morlac.

— Vous savez son nom ?

— Et son adresse !

— Maître, je vous fais mes compliments !...

— Déjà !... Attendez, madame, attendez !... Je n'ai

encore rien fait!... Laissez-moi vous apprendre tout de suite que cette merveille de beauté est la candeur, l'innocence, la vertu en personne!

— Avant huit jours, le vicomte sera fou d'elle!

— Je le crois!

Et Surin, qui n'était prolixe que lorsque les bavardages étaient nécessaires, raconta fort succinctement à Galathée, et sa visite à l'hôtel de Morlac, et la rencontre qu'il avait espéré faire et qu'il avait faite de Dupré au cabaret de la *Grenouille en goguette*, et les renseignements qu'il avait tout de suite pris à Saint-Cloud sur la jolie blonde qui, finit-il, demeure chez son père, serrurier sur le quai de Saint-Cloud, et se nomme Gabrielle Probus.

Comme on le voit, le Conciliateur mentait un peu. C'est qu'il jugeait utile de ne parler à Galathée ni de sa course à Orvilliez, ni des renseignements fournis par le fossoyeur. La prudence lui commandait de taire le nom de Jeannic et de laisser croire à sa complice qu'il s'était renseigné sur Gabrielle à Saint-Cloud même.

— Que pensez-vous de Dupré? demanda Galathée.

— Une fine mouche, madame, un maître gredin, capable de toutes les ruses et de toutes les audaces, un adversaire des plus dangereux, un requin du grand monde! A l'heure qu'il est, s'il ne sait pas encore tout ce que je vous raconte en ce moment, il y a gros à parier que demain il sera aussi bien renseigné que moi.

— Alors, le jour de la bataille?

— Est arrivé!

— Ah! maître! je vais donc vivre!... Vous devez avoir déjà élaboré votre plan?...

— Oui, madame, et comme je n'ai pas l'habitude de déposer mes plans chez un notaire, je vais vous dévoiler tout ce que je vois à faire. Mais, avant tout, un mot, un mot d'une importance extrême. Pouvez-vous disposer d'une somme ronde?

— Maître, je vous autorise à tirer à vue sur moi pour quelque somme que ce soit!...

— Prenez garde, belle dame!... Le vicomte ne regardera lui, à rien, pour triompher...

— Moi non plus!...

— Permettez!... Vous doutez-vous de ce que j'entends par une somme ronde?

— Monsieur le Conciliateur, répliqua Galathée d'une voix sifflante, je sais ce que je fais! M. de Bayolles me donnerait jusqu'à sa dernière ferme pour me voir l'aimer et rendre Georges la fable de Paris. Or, M. de Bayolles est un petit nabab!...

— Eh bien, madame, je vous réponds qu'avant peu vos désirs seront comblés! Voulez-vous me permettre de vous donner quelques instructions?...

— Donnez des ordres, s'il vous plaît!...

— Ah! il y a plaisir à causer avec vous!... Demain, retenez M. de Bayolles près de vous!... Car demain vous aurez de moi visite ou lettre. Or, sur-le-champ, vous devrez agir. Il faudra vous vieillir de dix ans et revêtir un costume sévère, jouer à la duègne.

— Le temps nécessaire, et je serai vieille et laide.

— Dévote encore!

— Bigote, s'il le faut!

— Vous serez brune et vous porterez lunettes, des lunettes de coquin, de ces jolies lunettes à capuchon et à verres de couleur, qui rendent les gens méconnaissables.

— J'aurai la démarche solennelle.

— Superbe! cria Surin en riant.

Cela fait, vous partirez pour Saint-Cloud avec M. de Bayolles... en coupé fermé. Il faudra faire en sorte que M. de Bayolles soit aussi peu vu que possible! Sur les hauteurs de Saint-Cloud, vous chercherez une villa quelconque, bien entourée de murs, solitaire et vide. Vous la louerez.

— Au besoin, je l'achèterai.

— Comme il vous plaira! Vous la meublerez dans les vingt-quatre heures!

— C'est facile!

— Aussitôt la maison louée ou achetée, vous vous offrerez conduire chez M. le curé.

Stupéfaite, Galathée regarda le Conciliateur.

— Vous vous ferez annoncer sous le nom et le titre de MM. et Mme de Sainte-Croix du Reuillan. Voici vos cartes.

Galathée prit les cartes de visite que lui tendait Surin et lut: M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan, Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan.

— Ensuite? dit-elle brièvement.

— Vous raconterez au vénérable pasteur que M. le

comte, votre époux, part le lendemain pour l'Italie remplir une mission intime auprès du Saint-Père.

— Quelle mission ?

— Une mission quelconque... Par exemple, celle d'aller présenter à Sa Sainteté les respects monnayés de nombre de fidèles.

— Très-bien !

— Pendant cette absence, vous ajouterez que vous resterez à Saint-Cloud, où vous vivrez loin du monde, dans le recueillement, et que vous seriez bien heureuse si M le curé voulait vous honorer souvent et de ses bonnes visites et de ses excellents conseils.

— Et, pour le bien disposer, je lui offre, comme entrée de jeu, cinquante louis pour ses pauvres !...

— Oh ! si vous remuez les louis comme cela, notre affaire marchera comme sur des roulettes ! Une fois le pasteur dans votre manche, vous lui demanderez où vous pourriez bien trouver une demoiselle de compagnie, mais une demoiselle comme il y en a peu !...

— Comme il n'y en a guère !

— Comme il n'y en a pas !

Et Galathée et Surin de rire aux larmes.

— Voilà le point difficile ! reprit Surin. Il faudra trouver une combinaison pour amener le digne homme à vous offrir M^lle^ Probus.

— Ce que vous me demandez là est impossible !...

— Non, madame, non... Sachez qu'à cette heure le père Probus est embarrassé de la donzelle. Aussi faut-il se presser de la pincer, avant qu'il la loge ailleurs que chez vous !...

— Je ferai ce que vous voulez !

— Et moi, je vais vous aplanir la route. Pour arriver plus facilement à votre but, vous direz à M. le curé que vous avez besoin d'un peintre, d'un menuisier, d'un serrurier...

— J'y suis !... Il a dû élever la jeune Gabrielle..., il me parlera du père...

— Allons donc !

— La chose ira toute seule !...

— Passons maintenant à M. de Bayolles !...

— Nous disions que le lendemain matin...

— Il partait pour Rome... Vous le confinerez tout simplement dans une de ses terres.

— Hon ! hon ! fit Galathée.
— Il le faut ! appuya sèchement Surin.
— C'est dit ! mais qui veillera sur moi là-bas ?
— Votre maison... Entendons-nous, celle que je vais vous composer ! Une petite garnison composée de six domestiques mâles, un cocher, un cuisinier, un valet de pied, un sommelier, un jardinier et un suisse.
— Je ne peux pas me passer de femme de chambre. Vous me permettrez d'emmener Rose ?...
— Non pas... Rose... elle se vendrait !... Je vous donnerai une femme de chambre, puisque vous en voulez une, et celle-là, vous pourrez compter sur elle. Je vous la garantis fidèle, incorruptible, vaillante, un vrai chien de garde.
— Et vous nommez cela ?
— Fleur-d'Ebène, ma gouvernante !...
— Mais vous m'avez dit qu'elle était quelque peu folle !...
— N'ayez peur !... Vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Mais, par les cornes du diable ! ne prononcez jamais devant elle les mots de bol de vin chaud.
— Parce que ?...
— Parce que, si vous lui offriez un simple verre de vin chaud, la douce, l'excellente Fleur-d'Ebène, la femme de chambre soumise, dévouée, elle vous étranglerait net !...
— Ho ! ho ! Il y a une triste histoire là-dessous !
— Femme ! vous la devineriez en dix minutes, si vous vous donniez la peine de vouloir la connaître.
— J'y suis !... On l'a grisée un soir avec du vin chaud...
— Elle s'est réveillée déshonorée...
— Elle est devenue folle...
— Et, comme il y avait un peu de ma faute dans tout ça, et que je désirais que la rue de Jérusalem n'approfondît pas la chose, j'ai adopté la pauvre enfant !...
— J'accepte Fleur-d'Ebène. Ainsi, si nous réussissons à avoir Gabrielle, nous voici neuf chez moi !... C'est vous qui commanderez la garnison ?...
— Non, madame, non !... Je suis trop reconnaissable, moi !... Et puis, Gabrielle m'a vu, Gabrielle me tient pour un ennemi. Inutile de lutter contre cela. Ma protection lui ferait peur. Donc, je serai invisible ; mais l'invisible

saura tout ce qui se passera, par la simple raison que, de Paris, il tiendra les fils qui feront mouvoir toutes les marionnettes de notre comédie.

— Je me serais sentie plus forte, si je vous avais su près de moi.

— C'est impossible !... Mais rassurez-vous : je serai remplacé par un homme qui, le diable m'emporte, me vaut presque.

— Et le nom de ce phénix ?

— Ratatin !

— Ratatin !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ratatin, dit le Bombé, madame, c'est tout simplement le chef des Agoutis, comme moi je suis le chef des Requins. Si, dans vos moments d'accalmie, vous pouvez vous faire raconter l'histoire de Ratatin par Ratatin lui-même, je vous promets que vous prendrez plaisir à l'entendre.

— Je n'aurai garde d'y manquer, fort curieuse que je suis de savoir la différence qui existe entre le Requin et l'Agouti.

— Elle est des plus simples. L'Agouti est un maître peureux, disposé à tout faire du moment qu'il ne relèvera que de la correctionnelle ; le Requin, lui, ne craint pas la cour d'assises ; le Requin se moque de l'abbaye de Monte-à-Regret, tandis que le nom de Clairvaux donne le frisson à l'Agouti.

— Mais si l'Agouti est si peureux que cela ?...

— L'Agouti est un lion, belle dame, le jour où il protége l'innocence !... Or, que faisons-nous aujourd'hui ?...

— Une bonne action !...

— A tel point que je désespérerai de la justice de mes semblables si l'an prochain on ne nous donne pas le prix Monthyon ! — Au revoir, Galathée, au revoir !

Galathée tendit la main au Conciliateur.

— Un dernier mot, dit celui-ci ; pour toute votre maison actuelle, M. de Bayolles vous congédie !...

— Et que devient le service ?

— Il l'emmène avec lui, là où vous le confinerez !

— Et demoiselle Rose aussi !...

— Pauvre jeune homme !... Il faut bien lui passer une distraction !...

— Au revoir, maître, au revoir, dit Galathée ; j'agirai quand vous me ferez signe.

— Parbleu, dit Surin, on ferait peut-être bien d'agir sans désemparer !

— Voulez-vous demain?...

— Demain, soit !...

— Eh bien, demain, mon maître, j'aurai bien mérité de vous !

Surin baisa avec transport la main que lui tendit la sirène, et, radieux, regagna le Tombeau des secrets.

CHAPITRE XIII

OU ON FAIT CONNAISSANCE AVEC L'AGOUTI

Pendant que Surin causait avec Galathée, Ratatin arrivait au Tombeau des secrets.

Il n'y trouva que Fleur-d'Ébène.

A la vue du bossu, la marquise poussa un cri joyeux.

— L'Agouti ! dit-elle... Ah ! c'est le ciel qui vous envoie !...

— Qu'y a-t-il donc, ma mignonne? interrogea Ratatin.

— Chut ! fit-elle... Ecoutez moi !...

Et Fleur-d'Ébène raconta qu'un matin elle avait trouvé ouverte la porte de l'échoppe, derrière laquelle elle avait ramassé un petit poignard.

— Un bijou, dit Ratatin...

— Que pensez-vous de cela, maître Ratatin ?

— Que quelqu'un a eu intérêt à pénétrer dans le Tombeau des secrets dans l'espoir d'y trouver, non pas des billets de banque, mais des papiers dont pour lui le besoin se faisait sentir. Il aura forcé le pène avec ce bijou mignon qu'il aura laissé tomber sans s'en apercevoir..., à moins que, pour dérouter les gens, il ne l'ait perdu exprès...

— Si c'est le poignard d'une femme...

— Si c'est le poignard d'une femme, ma bébelle, c'est pour moi la preuve qu'un homme est venu.

— Ah !... faut-il parler de cela au Conciliateur ?

— Non, du moment que tu ne l'as pas fait tout de suite... Tiens ! confie-moi l'objet !... je tâcherai de découvrir à qui il appartient.

— Gardez-le, Ratatin, et surtout ne dites rien au Conciliateur !

— Sois tranquille, ma fille, je serai muet comme une carpe.

Cela dit, Ratatin mit le poignard dans sa poche et s'éloigna en disant :

— Avant une heure je serai de retour !...

Une heure après, Ratatin se promenait devant l'échoppe, en fumant un cigare et attendant Surin.

Ce n'était pas un bel homme que maître Ratatin, mais ce n'était pas un monstre comme le Conciliateur. C'était simplement un bossu d'une taille moyenne, aux jambes grêles, aux bras minces, à la figure couleur de cire vierge, aux petits yeux gris, à la bouche bien fendue ornée de lèvres sensuelles et moqueuses, aux pommettes des joues saillantes, au front large, à l'occiput garni de la bosse de la volonté.

Ratatin était le nom de guerre de ce bombé.

En effet, cet avorton était quelqu'un ; il avait le droit de porter un nom jadis illustre. C'était le représentant d'une vieille famille de Carcassonne. Il s'appelait véritablement Adolphe de Raffignac, fils légitime de feu le comte de Raffignac, capitaine aux gardes du roi, et de demoiselle Catherine Sulas, de son vivant couturière de M^me^ la marquise de Montabart, cousine du comte.

Agé de dix ans, Adolphe perdit son père et sa mère à trois mois de distance. M^me^ de Montabart se chargea du petit cousin qu'elle plaça chez les jésuites, qui le lui rendirent au bout d'un an, puis chez les laïques, qui le chassèrent au bout de six mois, enfin dans une administration où M. le comte ne travailla pas du tout, mais commit nombre d'indélicatesses. Par égard pour son nom, et surtout pour sa protectrice, on se contenta de l'envoyer se faire pendre ailleurs.

La marquise perdit patience. Elle lui signifia résolûment son congé, lui défendit son hôtel et, néanmoins, lui mit un rouleau de cinquante louis dans la main pour lui donner le temps de se retourner.

M. le comte mangea ses mille francs fort tranquillement, et pendant quelque trois ans assassina, tantôt de ses visites, tantôt de ses lettres, toutes les notabilités à la fois légitimistes et orléanistes de l'époque. N'ayant plus que le nom de son père pour tout bien, il en vivait.

Il en vécut même un certain temps assez grassement, mais, fatalement, avec des bohêmes de bas étage, des filles perdues et des grecs, gens fort aises d'avoir un ami dans la noblesse.

Un jour les protecteurs se lassèrent. Ne pouvant plus être l'amphitryon des drôlesses et des faquins au milieu de qui il vivait, il devint leur parasite. Ceux-ci se fatiguèrent tout de suite de lui et lui firent comprendre qu'il était devenu plus que gênant. De fainéant, il devint grec. Mais les grecs du bas-monde ont bien du mal à vivoter. Un soir, M. le comte fut obligé de se retirer aux Carrières-d'Amérique.

Trop lâche pour devenir escarpe, il se fit filou.

Par un jour de beau soleil, ayant quelques écus en poche, il eut une heure de sage réflexion. Il se dit qu'en continuant de vivre ainsi, il finirait bientôt, après avoir fait maigre chère, par paraître sur les bancs de la correctionnelle qui l'enverrait bien certainement à Clairvaux, piteuse fin pour un comte de Raffignac.

Pensant à Surin, dont il avait fait la connaissance, il se demanda pourquoi il ne suivrait pas la route tracée par le Conciliateur. Que diable ! Paris était bien assez grand pour contenir deux Surin. Il rentra dans la capitale, enchanté de lui. Mais quand il s'agit de mettre son idée à exécution, l'effroi le prit. Il ne se sentit pas de taille à jouer le rôle du maître. Ce damné bossu avait une peur atroce des tribunaux et des prisons.

Il changea ses batteries. Ayant reconnu que dans la grande ville grouillent nombre de coquins qui reculent au dernier moment devant un bon coup à faire, après l'avoir longuement et savamment préparé, il se demanda pourquoi il ne fonderait pas une société de simples coquins indicateurs, lesquels se contenteraient d'un quart, voire du cinquième des bénéfices faits par d'aventureux et fiers requins, toujours prêts à tout.

Ce jour là, notre poltron avait trouvé sa voie.

Il ne se fit pas écrivain public, ne voulant pas copier servilement le maître ; il fonda un bureau de placement, bureau borgne où la police, comme au Tombeau des secrets, trouvait parfois de précieuses indications, et ce, vers la barrière d'Italie.

A l'époque de la présente histoire, tout ce qu'il y avait d'interlope à Paris ne jurait que par Surin, le Requin, au

besoin prêt à tout, et que par Ratatin, dit le Bombé, l'Agouti de la ruelle du Saule, chef des Agoutis dont il sera parlé un peu plus tard, et ainsi nommés parce qu'ils sont poltrons comme des lièvres.

De ce qui précède, il est facile de conclure qu'un jour le Requin et l'Agouti se rencontrèrent dans la même affaire. La manière dont ils procédèrent força leur mutuelle admiration.

De rivaux, ils devinrent amis. Parfois, ils s'enlevaient bien un client, mais, en somme, ils aimaient à se savoir complices.

Etant donné l'habileté de ces deux drôles à préparer, à conduire et à dénouer une affaire, on s'étonnera peu de l'émotion de Surin, qui machinait quelque chose de remarquable du côté d'Orvilliez, en apprenant que Ratatin venait ce matin même d'aller flâner près de Saint-Denis, sur les bords du canal où il avait été *lézarder* dans le Trou du Canardier.

Cette promenade du Bombé inquiétait Surin.

Aussi revenait-il vite de chez Galathée vers le Tombeau des secrets, où il espérait voir Ratatin.

En le voyant se promener devant l'échoppe, le Conciliateur poussa un cri de joie.

CHAPITRE XIV

UN ET UN FONT QUATRE

— Bonjour, fils ! dit Surin en tendant amicalement la main au petit bossu.

— Bonjour, papa !..Exact au rendez-vous, fidèle au poste.

— Tu as vu le Barbillon ?

— Naturellement, puisque me voici.

— Entrons !

Entendant Surin ordonner à Fleur-d'Ebène de servir le vieux cognac de l'amitié :

— Ho ! ho ! dit Ratatin, il paraît que nous avons longuement à causer !...

— Longuement et cordialement, répondit Surin, en remplissant les verres.

— A ta santé, papa ! Voyons, qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

— Es-tu libre ?

— Complétement !

— Tu pourrais, dès demain, entrer au service d'une grande dame ?

— Pourquoi faire ?

— Pour jouer un premier rôle, s. v. p., dans une intrigue de ma façon.

— Qui a pour but ?

— De protéger une jeune fille aussi belle que vertueuse contre les entreprises d'un débauché.

— Eh bien, ça me changera et j'accepte !... je dirai même que je te remercie d'avoir pensé à moi... Je vais donc commettre une bonne action ! Cause, papa, je t'écoute avec recueillement.

— Il s'agit d'entrer, dès demain soir peut-être, au service de M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan... comtesse de mon invention...

— Quatre mots de trop, ceux-là !... je connais mon nobiliaire de France. Quel sera mon emploi ?

— Factotum, intendant.

— Ça me va !

— La dame habitera seule une maison isolée.

— Toute seule ?

— Toute seule, avec notre jeune fille pour demoiselle de compagnie, Fleur-d'Ebène pour femme de chambre, toi pour intendant et six gaillards sûrs et solides, nos créatures, qui représenteront le service de M^me^ la comtesse... As-tu cela sous la main ?...

— Je les aurai ce soir ?... je trouverai cela au cabaret du *Fumeron malade*... Et, nous n'aurons absolument qu'à défendre un ange ?

— Pas autre chose à faire ?

— Alors nous gagnerons tous notre paradis !... Deux mots encore !... Pourquoi protégeons-nous l'innocence ?

— Parce que nous sommes payés pour cela.

— Par ta fausse comtesse ?

— Justement.

— Alors précisons ! Est-ce par amitié pour la jeune fille que cette dame défend la pauvrette, ou bien est-ce par haine contre le séducteur ?

— Eh! eh! tu vas droit au but, mon fils... Eh bien, nettement, c'est parce qu'elle hait le Don Juan!

— Qui se nomme?

— Le vicomte Georges de Cerny.

— Celui qui a tant fait parler de lui à propos de la petite du Bas-Meudon.

— Oui, un adversaire digne de nous, comme tu le vois, ayant pour complice son valet de chambre, Dupré, qui rendrait certes des points à tous les Frontins du vieux répertoire.

— Et jusqu'où pousserons-nous la bataille?

— Jusqu'au bout.

Ratatin leva les yeux, frissonna malgré lui et regarda Surin.

Surin se mit à rire en ajoutant:

— Si loin que nous allions, mon fils, rien à craindre pour aucun de nous. Le jeune homme est amoureux; il deviendra fou de colère et de passion. Nous agirons en sorte qu'il ait de temps à autre de petites espérances qui se chargeront, en s'envolant, d'emporter un peu de sa raison avec elles. Une fois chauffé à blanc, il osera tout pour revoir son adorée.

— Et alors?

— Ah! dame! alors, voilà!... J'ai une idée à moi... une idée riche!... Alors, la surveillance se relâchera un peu; nous nous laisserons jouer comme des sots; le galant arrivera jusqu'à la porte de sa bien-aimée et se trouvera face à face avec quelqu'un qui fera de lui ce qu'il lui plaira.

— Et ce quelqu'un, ce sera?...

— Le père de la jeune fille.

Ratatin frissonna de nouveau, devinant la scène, prévoyant un meurtre, flairant le sang, mais il regarda Surin avec admiration et dit:

— Tope, je suis à toi, à ta comtesse... Tiens, à propos, comment s'appelle-t-elle donc ta comtesse?

Surin regarda Ratatin et dit:

— Denise Brimard, la perle du Bas-Meudon.

Cette fois, Ratatin jeta un cri et battit des mains.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il en se levant. Eh bien, à la bonne heure, voilà une maîtresse femme... Allons donc, cela se venge au moins... c'est du sang qui coule dans ces veines-là... Ah! c'est pour elle... Eh bien, dis-lui que Ratatin accepte son rôle dans ta comédie!

— Bravo ! mon fils, dit Surin enchanté de l'enthousiasme de son compère ; voilà donc qui est dit ; à partir de demain, tu ne quittes plus ta nouvelle maîtresse !

— A partir de demain ?... Ah ! mais, pardon, pardon !... j'aurai besoin d'une soirée ces jours-ci.

— Par exemple, fit Surin, se souvenant du voyage à Orvilliez...

— Ah ! j'ai donné ma parole !... il me faut une nuit, une seule, mais il me la faut.

— Et de quelle nuit auras-tu besoin ?

— De la nuit de mardi à mercredi, la semaine prochaine !

Surin éclata de rire et, frappant sur l'épaule de Ratatin, il dit à son complice :

— Tu auras ta nuit, mon fils ; M. le baron de Chabrins ne me pardonnerait pas de te retenir ce soir-là.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le baron de Chabrins ? s'écria Ratatin, stupéfait, mais payant d'audace.

— Ça, mon fils, c'est un jeune et beau garçon qui ne peut pas, mais qui veut épouser un jour une opulente héritière qu'on lui a très-nettement refusée et que l'on marie mardi matin. Or, mon fils, M. de Chabrins est encore un maître dramaturge, auteur, pour le présent, d'un drame en plusieurs actes, dont il a distribué les rôles à des gens dignes d'exécuter un chef-d'œuvre pareil au sien ; voilà ce que c'est que M. de Chabrins.

— Je ne comprends pas, dit Ratatin.

— Pas de bêtises avec papa !... nous sommes tous les deux chargés d'interpréter un rôle dans l'œuvre remarquable de M. de Chabrins !

— Tu en es ?

— Comme toi ! Est-ce bête d'avoir avec soi deux hommes comme nous et de ne pas nous dire franchement la chose.

— C'est insensé ! Qu'est-ce que tu fais, toi, dans cette histoire-là ?

— Le dernier acte, celui qui se passera entre minuit et une heure. Et toi ?

— Moi, dame, l'avant-dernier, sans doute, puisqu'il doit avoir lieu entre onze heures et minuit.

— Voyons, alors ; entendons-nous bien. Qu'est-ce que tu vas faire mardi soir à Orvilliez ?

— Je vais enlever, de son consentement, m'a-t-on juré, une jeune mariée. Et toi, papa?

— Moi, je vais l'assassiner! dit Surin tranquillement.

— Hein? murmura Ratatin, devenant pâle; on ne m'a pas dit ça, à moi; je n'entends pas qu'il y ait du sang. versé.

— On te connaît!

Rassure-toi! j'assassinerai ta jeune mariée comme tu l'enlèveras, de son consentement, et la dame se portera comme toi et moi.

— Ta parole?...

— Foi de Surin!

Comme ils trinquaient, on heurta à la porte; Fleur-d'Ebène ouvrit; M. le baron de Chabrins parut sur le seuil et s'arrêta un instant, regardant alternativement Ratatin et Surin, stupéfait de trouver ensemble ses deux complices.

— Ah! ah! fit enfin M. de Chabrins, vous vous connaissez, mes gaillards? Eh bien, tant mieux, me voilà certain du moins que vous agirez de tout cœur! Un mot seulement, et je pars. Êtes-vous prêts?

— Nous sommes à vos ordres, monsieur le baron, dit Surin en s'inclinant.

— Alors, à mardi!... En attendant, messieurs, pour vous permettre de passer le temps, voici pour chacun de vous.

Et il remit un billet de mille francs à chacun des deux drôles.

— Adieu, mes maîtres! reprit-il. Inutile de vous dire que je pars demain pour bien établir mon alibi!

— Cependant, s'il survenait quelque chose d'imprévu...

— Ne m'écrivez pas à mon régiment. En cas d'urgence, adressez-vous simplement à ma mère. Sur ce, bonne chance! au revoir!...

Et, aussi tranquillement qu'il était entré, M. de Chabrins sortit, le chapeau crânement posé sur l'oreille.

Les deux compères se regardèrent un instant sans mot dire.

— Eh bien, dit le Conciliateur, ce que c'est que les affaires! Hier, je croyais que nous n'étions que deux dans la comédie d'Orvilliez; ce matin je me suis douté que nous étions trois, et, ce soir, je m'aperçois que nous sommes quatre!...

— Dame, dit Ratatin, du moment que Mme de Chabrins a un rôle dans la pièce!

— Je m'en doutais, du reste. La chose était trop diabolique, trop corsée pour avoir été inventée par un homme seul. Je sentais qu'il y avait une femme là-dedans!

— Fière femme... et fier homme!...

— Oui! Il y a du plaisir à travailler pour ces gens-là! Mais que cette affaire ne nous fasse pas oublier l'autre!... Au revoir, mon fils!... Tout de suite au cabaret du *Fumeron malade!*...

CHAPITRE XV

LE PETIT FILS DE MASCARILLE

Du cabaret de la *Grenouille en goguette* au château de Cerny, il y avait bien trois quarts d'heure de marche. Dupré fit le trajet en vingt minutes.

Il arriva tout juste, pour présenter ses respects à M. et à Mme de Cerny qui montaient en voiture.

Immédiatement après la scène des adieux, le vicomte et son digne ami entrèrent dans le pavillon de gauche, au fond du parc, le pavillon habité par Georges.

Aux premiers mots de ce dernier, Dupré interrompit respectueusement son maître en lui disant que le temps le pressait et qu'il connaissait toute l'aventure de la veille.

— Et où avez-vous appris cela? interrogea le vicomte.

— Ce matin au cabaret de la *Grenouille en goguette.*

— Et par qui?

— Par le Conciliateur en personne!... un Caliban infect, gros, court, horrible!...

Et Dupré raconta à Georges sa conversation avec Surin.

A mesure que le valet parlait, le maître devenait soucieux.

— Dupré, lui dit-il, nous avons là un adversaire redoutable.

— Que non, monsieur le vicomte!... Ce monsieur-là

est un de ces mercenaires toujours prêt à rendre service à l'ennemi, si l'ennemi le paye plus cher que celui à qui il a vendu sa conscience et son bras.

— Je crois, Dupré, que vous faites fausse route!... Ce monsieur-là ne se vendra pas, parce que nous ne le payerons jamais aussi cher que Galathée.

— Par exemple !...

— Retenez ceci !... M. de Bayolles me serre la main... mais il me hait cordialement. M. de Bayolles, qui a cinq cent mille francs de rentes et qui vivrait fort bien avec cinquante mille seulement, mettra toute sa fortune au service de Galathée... De ce côté, nous ne pouvons donc tenter qu'une lutte honorable... Renonçons à acheter un homme à qui la belle a peut-être promis, en outre, une récompense...

— Monsieur le vicomte, jamais Galathée ne descendrait...

— Mons Dupré, pour réussir, les femmes sont capables de tout.

— Alors, dit Dupré, si cet homme compte sur cela, jamais il ne nous servira: il est l'allié implacable, incorruptible, fanatique de Galathée ! C'est son âme damnée!...

— En somme, Dupré, tout cela est aussi misérable que ridicule, peut-être plus ridicule que misérable! Où nos ennemis veulent-ils en venir?...

Sans plus se soucier de la présence du vicomte que de celle d'un intrus, Dupré se promenait de long en large, marmottant. Tout à coup il s'arrêta, et:

— Pardon!... monsieur le vicomte veut-il me permettre de lui adresser une interrogation? demanda-t-il respectueusement.

— Mais dix, Dupré!

— Une seule !... Monsieur le vicomte aimerait-il sérieusement cette belle blonde qu'en somme il n'a fait qu'entrevoir?

— Dupré, je l'aime!... Ce qui est plus terrible, c'est que je sens que je l'adorerai !...

— Alors, j'y suis!... Leur plan m'est connu!... Vos ennemis, monsieur le vicomte, vos ennemis vont, chose bizarre et qui va bien faire rire le père Satan dans sa barbe, si tant est que le père Satan existe, défendre la belle aux cheveux d'or contre nos entreprises. Notez que tous les avantages sont de leur côté. L'enfant est belle??

— Dupré, l'enfant est trois fois, dix fois plus belle que la splendide Galathée... Tenez, Dupré, figurez-vous une Jeannette blonde!...

— Elle serait aussi belle que Mlle de Nezel? jeta impétueusement Dupré.

— Plus belle, peut-être! s'écria Georges enthousiasmé.

— Eh bien! monsieur le vicomte, je le répète, tous les avantages sont du côté de l'ennemi. Non-seulement l'enfant est belle, mais elle est sans doute aussi sage que belle, sans quoi on n'eût cru qu'à un caprice, et on n'escompterait pas une passion future!... De plus, elle a peut-être une famille déjà prévenue contre nous... Enfin, ils ont le nerf de la guerre, l'argent, et ce qui est bien autrement terrible, ils ont pour eux la morale, c'est-à-dire le monde.

— Eh bien, Dupré? interrompit le vicomte, l'œil chargé d'éclairs.

— Eh bien, l'ennemi va tout employer pour exciter vos désirs : railleries, ruses, obstacles, piéges de toute sorte; il aura recours à tout pour que votre désir devienne passion et que votre audace se convertisse en témérité. Or, le téméraire, monsieur le vicomte, perd parfois à ce jeu-là et son honneur et sa vie!...

— Dupré!

Dupré répondit gravement :

— Dupré considère de son devoir de dire à monsieur le vicomte ce qu'il pense, ce qu'il croit. Avant que d'accepter la lutte, il est bon de savoir si le plaisir que promet la victoire mérite qu'on risque pour lui ce que peut coûter la défaite. Or, irrité, enflammé, comme me paraît monsieur le vicomte, ma conviction sincère est que monsieur le vicomte ira de l'avant aveuglément. La lutte, cette fois, sera assurément longue. A monsieur le vicomte de décider s'il accepte le combat! Sa décision prise, monsieur sait que je suis à lui, que j'irai jusqu'au bout.

Je suis aux ordres de M. le vicomte!

— Ah! s'écria Georges, il serait hardi celui-là qui penserait faire reculer le vicomte de Cerny!...

Ah! on m'a espionné lâchement; embusqué dans l'ombre comme le bandit au coin d'un bois, on a attendu patiemment l'heure de la vengeance!... Et quand on a cru que j'aimais, quand on a su que la femme aimée

était mille fois plus belle, plus sage, plus ravissante que toutes les Denise Brimard de la terre, quand on s'est tenu certain que j'avais rencontré l'ange de mes rêves, la vie enfin, on s'est dit que l'heure avait sonné de me ravir la joie, de me voler mon bonheur, de me rendre fou, de me rendre infâme, de me déshonorer, de me tuer!... Pardieu! nous allons voir!... Ah! Denise Brimard, à nous deux, ma fille, à nous deux!...

Dupré, j'accepte la lutte...

— C'est sur-le-champ, c'est sur l'heure qu'il faut agir!.. Monsieur le vicomte reconnaîtra que, dès hier, il fallait ouvrir le feu!

— Oui, Dupré!... Mais ce qui est fait, est fait! Ne récriminons pas!... Par où commençons-nous?

— Ce qu'il nous faut savoir tout de suite, c'est si cette jeune fille est la maîtresse de M. de Morlac?

— Une absurdité, Dupré!

— Soit!... Ce serait alors la fille du comte?

— Cela se peut!...

— Et elle se marie mardi?

— Mardi!... Nous n'avons donc que quatre jours devant nous!... Allez dire que l'on attelle!... Nous allons à Paris!...

— A Paris?

— Puisqu'il n'y a plus personne à la Villa-Triste!

— C'est juste!...

Comme il allait sortir pour aller donner l'ordre à Tom d'atteler, on frappa un petit coup au heurtoir de la porte du pavillon.

Georges s'élança à la fenêtre et...

— Ouvrez vite, dit-il, ouvrez vite, Dupré!... C'est Lavinio!

Une seconde après, parut Lavinio, une lettre à la main.

— Cher ami, dit le nouveau venu, en s'adressant à Georges et en agitant sa lettre, je vous apporte des nouvelles!

— Et de qui?

— De votre adorable blonde, répondit triomphalement l'ex-ténor.

Prêt à sortir, Dupré s'arrêta, échangeant vivement un regard avec son maître.

— Qui vous écrit? demanda Georges.

— Le marquis de Bournonches.

— Comment, le marquis de Bournonches vous parle de notre inconnue? j'avoue que je ne comprends pas.

— Attendez donc! attendez donc!... Le vieux marquis s'autorise de nos bonnes relations, si amicalement nouées dans le salon de votre cher père, pour me demander le service de chanter un *O Salutaris* à sa messe de mariage.

— Il se marie?

— Mardi!

— Allons donc!

— Mardi!... C'est tout simplement M. le marquis de Bournonches qui épouse M^lle^ de Morlac!

— Ce vieillard?...

— Eh! mon cher, un vieillard qui laissera deux ou trois millions à sa veuve.

— Cet odieux mariage ne s'accomplira pas, s'écria le vicomte; non, cet ange ne sera pas sacrifié aux calculs d'une famille ambitieuse... Ah! je suis certain qu'on lui impose cette ridicule union.

— Sans doute, fit enfin Dupré, mais je ferai remarquer à monsieur le vicomte que cette nouvelle ne fait que redoubler la nécessité d'une prompte visite chez M. de Morlac, vu qu'elle nous donne le moyen de pénétrer dans l'hôtel du comte et même de parler à M^lle^ de Morlac.

— Et comment cela, Dupré?

— Mais avec cette lettre, tout simplement. Vous êtes à Paris avec votre ami Lavinio, qui vient de recevoir cette lettre et qui se fait un plaisir d'être agréable à M. de Bournonches; certes, oui, vous chanterez un *O Salutaris* à la messe de mariage de M^lle^ de Morlac, cher monsieur Lavinio! De ce pas vous allez prendre les ordres de la fiancée, la priant de choisir elle-même entre l'*O Salutaris* d'Adam et l'*O Salutaris* de Cherubini.

— Sublime! Dupré, s'écria Georges; simple et sublime!

Puis, en quelques mots, pendant que Dupré faisait atteler, le vicomte de Cerny mit son ami Lavinio au courant des derniers événements.

Comme l'avait prévu Dupré, le comte de Morlac reçut avec une grande courtoisie Georges de Cerny et Lavinio; il jeta un coup d'œil sur la lettre du marquis de Bournonches, frappa sur un timbre, et ordonna à un domestique de prévenir M^lle^ Caroline de Morlac que l'on désirait lui parler.

Quand la porte du salon s'ouvrit et que l'on entendit le frou-frou d'une robe, Georges devint pâle, s'appuya au dossier de son siége et mit la main sur son cœur pour l'empêcher de battre si fort.

Mlle de Morlac entra, rayonnante de jeunesse et de beauté, le sourire aux lèvres : Georges sentit tous ses nerfs se détendre ; il crut presque qu'il allait tomber; deux petites larmes de déception humectèrent ses yeux : Mlle de Morlac n'était pas son inconnue.

Après cinq minutes de conversation, Lavinio et Georges se retirèrent, ayant hâte de retrouver Dupré qui les attendait près de leur voiture.

— Eh bien ? fit le valet, dès qu'il vit revenir son maître.

— Ce n'est pas sa fille, dit Georges.

— Ah ! diable ! exclama Dupré désappointé.

— Mais alors, qui est cette inconnue ? demanda Georges.

— Voilà le problème, dit Lavinio.

— Eh bien, je me charge de le résoudre, moi, fit Dupré crânement. Monsieur le vicomte, je serai ce soir à Saint-Cloud et, foi de Dupré, vous saurez le nom et l'adresse de votre adorée.

Et, laissant partir le vicomte, Dupré s'installa résolûment, en face de l'hôtel, caché derrière les rideaux d'un marchand de vin, attendant une occasion, prêt à tout exploiter.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que la porte de l'hôtel s'ouvrit, livrant passage à une calèche découverte, dans laquelle deux charmantes petites filles jouaient à la grande dame, droites, sérieuses, en compagnie de celle que le suisse avait appelée Mlle Marjolaine.

Dupré s'élança dehors, sauta dans un fiacre et suivit la voiture jusqu'aux Tuileries, ne sachant pas encore ce qu'il voulait faire, entraîné seulement par ce souvenir du récit de Georges : que l'inconnue s'était montrée à la fenêtre entre deux jeunes filles pour regarder un ballon !

La femme de chambre s'installa au pied d'un marronnier : les enfants se mirent à jouer autour d'elle, se renvoyant un gros ballon en caoutchouc.

Ce que Dupré avait prévu arriva bientôt. En jouant, les enfants s'éloignèrent de Mlle Marjolaine. Alors le drôle manœuvra de si belle façon qu'il reçut le ballon sur la tête.

Il ramassa le ballon, le mit derrière son dos et dit d'une grosse voix : Je le confisque.

Et les enfants de sauter autour de lui, demandant leur jouet, jurant de bien faire attention désormais.

— A la bonne heure, fit Dupré ; mais si cela vous arrive encore, je le garde.

Puis, tendant le ballon à l'une d'elles :

— Ah ! mon Dieu, dit-il, mais je ne me trompe pas... vous étiez hier à Montretout... je vous ai vues à une fenêtre, regardant un gros ballon?

— Oui, monsieur, répondit l'aînée, les mains tendues pour recevoir son joujou.

— Vous étiez avec votre grande sœur ?...

— Non, monsieur, nous étions avec Gabrielle...

— Qui demeure ?

— A Saint-Cloud.

— Chez son papa ?

— Qui fait des serrures, même qu'il a promis d'en faire une pour l'armoire à glace de ma grande poupée.

— Très-bien !... Voici votre ballon, mademoiselle; vous êtes une belle petite fille !

— Merci, monsieur, crièrent les fillettes s'envolant comme des oiseaux.

Dupré partit radieux. Gabrielle est à Saint-Cloud... Cela suffisait ; il était assuré désormais de savoir le reste de la vérité tant désirée.

Il se dirigea rapidement vers la gare Saint-Lazare et reprit la route de Saint-Cloud, réfléchissant pendant le trajet.

— M. Georges a raison, disait-il en lui-même ; ce n'est pas la maîtresse de M. de Morlac ! Il est de la dernière évidence qu'un père n'amène pas ses filles dans la maison de sa maîtresse. Gabrielle est donc une honnête fille..., probablement enfant d'un ouvrier, c'est-à-dire une ouvrière elle-même qui travaillait chez M. de Morlac. Allons, allons, connaissant les dehors du comte, je crois que je devine où j'aurai des renseignements sur les ouvrières qu'il peut employer.

En descendant du chemin de fer, au lieu de prendre la route impériale qui le conduisait au château de Cerny, Dupré gagna le haut de la côte, sur sa gauche, et descendit le petit escalier qui fait face à l'hospice.

Quelques minutes après, il sonnait chez les sœurs grises.

— Ma sœur, dit-il benoîtement à la sœur tourière, M. le comte de Morlac a donné hier à Mme la comtesse de Cerny l'adresse d'une ouvrière aussi pieuse qu'habile... une demoiselle Gabrielle... mais Mme la comtesse a perdu cette adresse.

— Trop heureuse d'être si facilement agréable à Mme la comtesse de Cerny, toujours si bonne pour notre maison, répartit mielleusement la sœur ; voici l'adresse du père de cette jeune fille : Probus, serrurier, quai de Saint-Cloud.

— Merci, ma sœur, dit Dupré, se hâtant de sortir, étouffant de joie et ayant envie de rire follement.

Le drôle avait besoin d'air.

Au lieu de descendre par la rue du Château, il gagna le quai par la grande route.

Il aspirait l'air à pleins poumons.

De plus, il pouvait se livrer au monologue qui l'étouffait.

— Ah ! disait-il entre ses dents, la petite est une voisine ! Eh bien, mais elle appartient au vicomte de par le vieux droit de jambage!... Courons vite voir la donzelle et le papa, puisque papa il y a !

Dupré fut bientôt sur le quai.

Sur le quai, notre maître fourbe marcha d'un pas modéré.

Avant d'entrer dans la forge, il leva le nez, comme pour s'assurer, en lisant l'enseigne, qu'il ne se trompait pas, mais en réalité, pour examiner les lieux et, si possible, les aîtres.

On ne lui en laissa guère le temps.

— Qu'as-tu à regarder en l'air comme ça, godelureau de carton ? cria une voix mâle passablement railleuse.

C'était le père Probus qui, reconnaissant un des drôles par lui si bien dévisagés au cabaret de la *Grenouille en Goguette*, cherchait à maîtriser son émotion en essayant de goguenarder.

— Monsieur Probus ? interrogea Dupré.

— Il est devant vous.

— On a besoin d'un serrurier chez mon maître... Êtes-vous libre ?..,

— A savoir !... Le nom du maître ?...

— M. de Cerny.

— Le père ou son gredin de fils ?

— Plaît-il? fit Dupré, tant soit peu désarçonné.

— Je demande si c'est le père ou son gredin de fils qui a besoin de moi !...

— Maître Probus, du moment que vous traitez ainsi M. le vicomte... inutile de continuer cette conversation !... Je n'ai plus besoin de vous...

— Alors, petit, tourne les talons !

Dupré ne se le fit pas dire deux fois.

— En voilà un ours mal léché, dit-il, après avoir fait quelques pas... Mais je le connais, ça me suffit pour le moment. De plus, je vois que nous ne lui sommes pas des plus sympathiques... c'est bon à savoir. A nous de manœuvrer en conséquence...

En arrivant au château, il se trouva en face du concierge, qui l'arrêta, une lettre à la main, branlant la tête et faisant triste mine.

— Eh ! bon Dieu, qu'y a-t-il donc, père François? fit Dupré ; vous avez l'air gai d'un croque-mort.

— Ah ! monsieur Dupré, ne plaisantez pas, répondit le suisse larmoyant, notre pauvre maître...

— M. Georges ! cria Dupré, perdant subitement son air joyeux et regardant autour de lui, effaré.

— Non, monsieur Dupré, non, pas M. Georges ; M. le comte.

— Mais parlez donc, lambin.

— Eh bien ! monsieur Dupré, comme M. Georges venait de rentrer avec M. Lavinio, il y a une heure, il est arrivé une dépêche télégraphique. En descendant du chemin de fer, à Orléans, M. le comte a été frappé d'un coup de sang.

— Mort ! M. le comte ?...

— Non, monsieur Dupré, non ; mais gravement atteint !... Qu'est-ce qui aurait dit ça, en le voyant partir ce matin, il y a quelques heures, si gai, si vigoureux !... et Mme la comtesse et Mlle Jeannette, dans quel état doivent-elles être?

— Et M. le vicomte ?

— En recevant la dépêche, il est monté chez lui au galop, a jeté quelques effets dans une valise et il est reparti tout de suite pour Paris avec M. Lavinio, laissant l'ordre qu'on vous prévînt aussitôt votre retour.

— Je vais le rejoindre par l'express, dit Dupré.

— Ah ! monsieur Dupré... voici une lettre pour vous.

— Merci, dit Dupré, saisissant la lettre et la mettant dans sa poche sans même la regarder.

Cinq minutes après, il partait pour Paris.

A deux heures de là, en chemin de fer, il se souvint de la lettre que lui avait remise le père François, il ouvrit la missive et lut ceci :

« Monsieur Dupré, à qui mal veut, mal arrive !... Vous » voulez le déshonneur de la jeune Gabrielle ; veillez sur » vous et sur votre coquin de maître. J'ai l'œil vif et la » main solide ; prenez donc garde d'avoir les reins cassés » par celui qui vous connaît et que vous ne connaissez » pas ! »

Pas de signature.

Dupré sourit tristement et murmura :

— Qui sait maintenant si de longtemps nous nous souviendrons qu'il y avait une belle blonde à Montretout !

Presque à cette heure, Surin recevait de Galathée le petit mot suivant :

« Mon cher maître, j'apprends à l'instant, par un des » amis de Georges, que M. le comte de Cerny vient d'être » frappé d'un coup de sang et que notre vicomte est » parti près de son père. Nous voici maîtres du terrain » pour quelques jours ; mettons vite le temps à profit » pour nous établir solidement sur le champ de bataille. » — Galathée. »

Surin se mit à rire bruyamment, puis il dit avec une onction joyeuse :

— Voilà ce que c'est que de protéger la vertu ; on a le bon Dieu pour complice !

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II

LE REQUIN ET L'AGOUTI

CHAPITRE PREMIER

EXPLOITS DE GALATHÉE

Ce même jour, après avoir déjeuné dans l'intimité avec de Bayolles, de qui elle obtint, en lui jouant une maîtresse comédie d'amour, de pouvoir puiser à indiscrétion dans sa bourse pour arriver à faire de Georges la fable de tout Paris, Galathée partit à trois heures pour Saint-Cloud, accompagnée de son amant qui avait en vain cherché à pénétrer le programme de la belle.

Au grand ébahissement de M. de Bayolles, Galathée, blonde encore tout à l'heure, était brune, Galathée, folle des toilettes éclatantes, portait une robe noire montante, Galathée enfin — abomination ! — Galathée portait des besicles... Galathée paraissait trente ans !

— Vrai Dieu, Galathée, lui dit plusieurs fois en route M. de Bayolles, vous êtes méconnaissable !

— Alors je réussirai dans ma difficile entreprise!

— Voyons, Galathée, un peu de confiance !... Vous savez que je suis un galant homme ! jamais il ne sera question entre nous des sommes folles que, me dites-vous, vous allez dépenser..., mais donnez-m'en au moins pour l'intérêt de mon argent !... Un mot : ne serait-ce que pour me récompenser d'avoir pris l'engagement de m'exiler demain avec toute ma maison pour trois mois dans mes terres !

— Vous n'obtiendrez pas un mot !... Contentez-vous de ce que vous verrez !

A quatre heures, les chevaux s'arrêtaient au bout du pont de Saint-Cloud.

Jules et Galathée descendirent aussitôt de voiture et se rendirent chez un pâtissier fort achalandé à cette époque, grâce à cette enseigne subversive : Aux Brioches de la place d'Armes !

Comme ils entraient, quelques mots qu'ils entendirent leur firent dresser les oreilles.

— Je viens de voir le père François, disait une commère à la pâtissière, c'est lui-même qui m'a annoncé l'accident.

M. Georges est parti pour Orléans, il y a quelque trois heures !

Galathée lança un regard oblique à Jules. Elle s'assit, demanda deux verres de madère, prit une assiette de gâteaux et écouta.

La pâtissière disait :

— Et c'est un coup de sang ?...

— Vous savez, répondit l'autre... les télégrammes n'en disent pas long !... Il paraît qu'il y avait sur le papier : M. de Cerny, attaque foudroyante ; Georges sur-le-champ !

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— A l'arrivée de la dépêche, le petit vicomte était justement à Paris avec son inséparable... vous savez, le gros et joyeux Lavinio ! Ils sont rentrés à deux heures... à deux heures cinq, ils étaient partis !

— Avec Dupré, sans doute ?

— Non, Dupré était sorti aussi. Il est rentré et parti vers trois heures ou trois heures et demie.

— Rejoindre le vicomte ?

Deux minutes après ce colloque, Galathée et Jules sortaient de chez la pâtissière :

— Je n'ai pas demandé ce début-là, dit Galathée, mais puisque Dieu a décidé ainsi du comte de Cerny, je serais bien sotte de ne pas profiter de tous mes avantages.

— En quoi cette catastrophe vous sert-elle ?

— Elle empêche le vicomte de se mettre immédiatement en campagne... J'ai quelques jours d'avance sur Georges... la victoire est à moi !

— Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce que nous faisons maintenant ?

— Courons aux renseignements sur ma protégée.

— Où ça ?

— Au restaurant; à la *Tête-Noire*.

Jules fit comiquement deux pas en arrière, et :

— Ciel! s'écria-t-il, voulez-vous me faire dîner dans la chambre de Castaing?

— Ça m'est bien égal!... Entrons...

Le patron était justement sur sa porte. Le grand air des nouveaux venus lui commanda un salut des plus respectueux.

Quand Galathée fut assise :

— Monsieur, dit-elle au patron de la *Tête-Noire*, à sept heures, mon mari et moi, nous viendrons dîner chez vous.

— Un cabinet, sans doute?

— Non, dit négligemment la belle, non ! nous dînerons au salon... Par exemple, nous voulons un dîner très-soigné!... Depuis quelques jours le temps fraîchit... Etes-vous sûr des huîtres?

— Comme de moi-même.

— Oh! alors, dit Jules en dissimulant un sourire, je suis tranquille! Mais me garantissez-vous votre moutonne?

— Monsieur sait qu'il y a moutonne et moutonne... Je vends souvent de l'un à deux cinquante, mais rarement de l'autre à six francs.

— Nous prendrons ce dernier! dit Jules. Je commence à croire que nous serons servis en conscience.

— Monsieur peut y compter. Potage ?

— Printanier... Quant au poisson...

— Si madame voulait me permettre un mot ?

— Dites !

— Entre autres barbillons, j'ai un barbillon-roi que je m engage à vous servir à la Saint-Laurent !

— Prenez garde, maître, dit Jules ! Les poissons de Seine à la Saint-Laurent offrent mille difficultés... D'abord, montrez-moi votre gril, ensuite votre papier !

— Oh ! oh ! il y a plaisir à causer avec des connaisseurs !... Vous aller voir.

Le patron de la *Tête-Noire* disparut deux minutes et rentra bientôt après armé de pied en cap ! — Voilà le papier, dit-il à Jules, en lui tendant une double feuille de papier de Hollande !

Galathée examinait le gril. Le gril était double et à roulettes. A peine le poisson était-il à point d'un côté,

qu'en tournant une vis à droite il retombait doucement sur le flanc contraire. Au-dessus du gril, une petite chambre, adroitement pratiquée pour menue braise, entretenait une douce chaleur sur la partie première rôtie. Des mains de Galathée, l'instrument de torture passa dans celles de Jules qui, rendant gril et papier au digne Vatel de l'endroit, lui dit : Bonnes armes ! Elles me répondent de la qualité de votre beurre et de la bonté de votre sauce blanche... Quelle sauce blanche ferez-vous ?

— Une sauce blanche canaise !

— Alors, mon digne hôte, va pour le barbillon !

— J'ai des cailles !

— Parfait !... Un petit panaché... Un rocher et des fruits assortis !... Nous continuerons le moutonne avec le barbillon !... Ensuite vous nous donnerez du larose... du larose, vous entendez?

— J'entends !... pour sept heures !...

— Pour sept heures !...

— Encore un mot, dit Galathée...

En attendant l'heure de dîner, nous allons visiter quelques maisons qu'on nous a recommandées et en louer une... l'acheter peut-être ! Sans aucun doute, nous aurons besoin d'un peintre, d'un menuisier, d'un serrurier, et cœtera !... Pourriez-vous nous indiquer des gens de confiance !

— Des gens sûrs, madame !... Comme peintre, Noubel !... Vasselet comme menuisier, et Probus comme serrurier !

— Pro... Comment dites-vous ça?

— Probus, madame !

— Un singulier nom !... joli nom du reste... un nom allemand ?

— Le père Probus est de Bretagne !

— Qu'importe !... Tous gens mariés ?

— Sauf Probus, qui est veuf !

— Veuf !... Ah ! le pauvre homme !... A-t-il des enfants?

— Il a une fille, madame... Qu'est-ce que je dis donc... un ange !

— Ah !... un ange de beauté?

— Ah ! madame, tellement belle que les autres jeunes filles ne songent seulement pas à en être jalouses !

— Peste ! fit Jules.

— Un malheur que tant de beauté, reprit gravement Galathée..., l'âge amènera des galants.

— Madame ne connaît pas Gabrielle!

— Elle s'appelle Gabrielle! Un nom charmant!

— Comme est charmante celle qui le porte!... Ah! madame, c'est sage!... Du reste, elle a été élevée, la chère enfant, comme une princesse! Pendant cinq ou six ans, elle n'a pas quitté nos bonnes sœurs grises. Elle a été particulièrement catéchisée par M. le curé... Enfin, madame, c'est une perle pour tout, une vraie perle!

— Je vois qu'elle n'a pas sa pareille?

— Ma foi, madame, il n'y a guère qu'une autre jeune fille, encore du pays, continua le patron de la *Tête-Noire*, en se rengorgeant, qui puisse lutter sans désavantage avec Gabrielle!... Mais celle-là n'est pas de sa sphère!

— Et qui donc?

— M^lle^ Jeannette de Nezel, la filleule de M^me^ la comtesse de Cerny.

— Allons, allons! Saint-Cloud, je le vois, ne chôme ni de belles filles, ni de filles sages!

— Et, ajouta Jules, Vatel est venu y ressusciter!

— Monsieur est bien bon!

— A sept heures!

— A sept heures!

Suivis de leur voiture, ils remontèrent la route impériale à pied.

— Où allons-nous maintenant? demanda M. de Bayolles.

— Maintenant, nous allons à la recherche... d'une maison isolée?

— Isolée... route impériale?...

— Il nous faut bien gagner les hau_eurs!

Arrivée devant le château de Montretout, Galathée eut l'idée d'obliquer à gauche.

Elle n'avait pas fait deux cents pas, qu'après s'être engagée dans la Sente-des-Roses elle aperçut en face d'elle une grille magnifique, à travers les barreaux de laquelle se détachait, à demi-caché par un rideau de beaux arbres, un castel de très-bonne apparence.

Ce castel terminait la Sente-des-Roses. Pas une maison ni à droite ni à gauche.

C'était évidemment la maison rêvée par le Conciliateur! La preuve, c'est que Galathée aperçut un petit écriteau sur lequel elle lut: A vendre ou à louer.

Jules poussa la grille, légèrement entre-bâillée. Un jardinier, qui râtissait à droite, accourut aussitôt.

— Cette maison est à louer? demanda-t-il.

— A louer... à vendre!

— Est-elle meublée? dit Galathée.

— Oui, madame...

— Il y a écurie?

— Et remises!

— Nous allons voir cela.

On gravit un perron fort coquet, et on commença par le rez-de-chaussée. A droite un très beau salon, richement, mais sévèrement meublé. Au fond, une porte conduisant dans la salle à manger qui donnait sur le jardin. La porte de gauche était celle de la salle de billard.

— Tout cela est parfait, dit Jules, c'est bien entendu, bien distribué, bien meublé.

— Tous dégagements sur le couloir, ajouta le jardinier.

— Gagnons la gauche, dit Galathée.

A gauche, face au salon, salon-bureau, suivi d'un joli boudoir et d'une chambre à coucher.

— Les cuisines dans le sous-sol? demanda Jules.

— Oui, monsieur.

Au premier, on visita un salon, deux chambres à coucher, deux boudoirs, une bibliothèque. Le second étage se composait d'une série de chambres en fort bon état, toutes destinées aux gens de la maison.

— Voyons le jardin, dit Galathée d'un air satisfait.

Le jardin était un véritable petit parc des mieux entretenus, entouré de murs, tous bordés par de grands arbres.

— Mais tout cela me plaît fort, monsieur le jardinier, dit Galathée... Et on peut entrer en jouissance?

— Aujourd'hui... à l'instant même!

— Cela se trouve à merveille. Je voudrais entrer demain.

— Le propriétaire? demanda Jules.

— Demeure à dix minutes d'ici.

— On loue cela pour le restant de la saison?

— Meublé, deux mille cinq cents francs.

— Allons voir le propriétaire.

Au bout de dix minutes, Jules et Galathée entrèrent,

avenue des Princes, chez M. Villejust, propriétaire du castel de la Sente-des-Roses.

— Monsieur, dit carrément M. de Bayolles à M. Villejust, je quitte demain la France pour deux ou trois mois. Mme la comtesse, ma femme, désire passer ce laps de temps à la campagne. Nous venons de voir votre villa de la Sente-des-Roses... elle plaît à madame, je viens la louer. Madame entrera demain... Voici deux mille cinq cents francs.

M. Villejust, enchanté, ne trouva que ceci à répondre :

— J'ai l'honneur de parler ?...

M. de Bayolles répondit sans sourciller :

— A M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan.

— Monsieur, dit Galathée au propriétaire, un mot encore... Je ne veux chez moi que des gens à moi !... Tout le temps que je resterai Sente-des-Roses, je voudrais remplacer par un de mes gens votre portier, qui acceptera ces dix louis à titre de consolation.

— Fort bien, madame. Jean partira demain, dès l'arrivée de Mme la comtesse.

— Adieu, monsieur, et souvenez-vous que je vous prie de venir me voir souvent à l'heure du dîner.

— Madame...

— Vous ne trouverez pas nombreuse société, mais elle sera choisie.

— C'est trop d'honneur, madame! J'irai quelquefois vous présenter mes hommages...

Jules et Galathée remontèrent en voiture et regagnèrent Saint-Cloud.

— Tout va bien, dit Galathée ; cette maison est celle que je désirais !

— Vous n'aurez pas peur, là dedans, toute seule ?

— Mais j'aurai une armée avec moi !

— Une armée !... Diable ! Et vous espérez le secret, avec une armée ?

— Tout mon monde sera muet comme carpe.

— Parfait !... Allons-nous faire un tour dans le parc?

— Attention ! nous allons chez M. le curé.

— Miséricorde !

La demie de cinq heures sonnait comme Jules et Galathée descendaient à la porte du presbytère.

Dame Monime vint ouvrir.

— M. le curé est-il chez lui ? demanda anxieusement Galathée.

A la vue du magnifique équipage de la visiteuse, dame Monime avait pris son plus gracieux sourire :

— Oui, madame, dit-elle. Madame veut-elle me suivre ?

Monime ouvrit la seconde porte du couloir, à gauche, et M. de Bayolles et sa maîtresse entrèrent dans l'oratoire du pasteur.

— Ce n'est ni le lieu ni l'heure de rire, dit tout bas Galathée à Jules, pendant que dame Monime allait prévenir son maître; faites et dites comme moi.

— Soyez tranquille, Galathée. Cet endroit ne prête pas à la gaudriole.

Le pasteur entra presque sur ces mots.

— Monsieur le curé, commença Galathée, après une cérémonieuse et digne révérence, nous vous demandons bien pardon, M. le comte et moi, de vous importuner à cette heure... Malheureusement, nous sommes pris par le temps.

— Je vous écoute, madame.

— Monsieur le curé, M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan, mon mari...

Jules se leva en même temps que le pasteur, et tous deux s'inclinèrent courtoisement.

— M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan, reprit Galathée, part demain, dans la journée, pour Rome!

— Seul?

— Affaire politique, dit Jules... Je vais en mission secrète auprès du cardinal Antonelli.

— M. le comte, continua Galathée, sera absent un mois, peut-être deux... J'ai eu l'idée de passer ce temps à la campagne!... M. le comte m'a loué, sur la hauteur vers l'avenue des Princes, une jolie villa, au bout de la Sente-des-Roses.

— Une magnifique propriété, madame!

— M. le curé la connaît?

— J'y ai été fort souvent, du vivant de cette excellente Mme Villejust!

— Espérons, monsieur le curé, que vous y reviendrez!

Le prêtre s'inclina.

— Je m'installe dès demain, reprit Galathée, avec toute ma maison !

— A mon tour de prendre la parole, dit Jules. Mon

sieur le curé, vous voyez devant vous tout simplement deux intrigants.

— De bonne maison, monsieur le comte !

— D'humbles solliciteurs, ajouta Galathée, avec beaucoup d'onction dans la voix.

— Que puis-je pour Mme la comtesse ?

— Mme la comtesse, dit Jules, est une pieuse personne qui va tous les jours prier à Saint-Thomas-d'Aquin. Elle est d'une bonté exagérée pour les pauvres !

— Ah ! exagérée, monsieur le comte !

— En conséquence, j'ai l'honneur de venir vous prier de vouloir bien, pendant mon absence, honorer Mme la comtesse de vos bonnes visites et de vos pieux conseils !

— Mais, puisque Mme la comtesse va devenir une de mes ouailles, je me dois tout à elle !

— Merci de ces bonnes paroles, jeta Galathée, avec une voix émue... et que les pauvres se réjouissent !

Et, brutalement, mais avec un geste charmant, la drôlesse se leva et mit dans la main de l'abbé un petit chiffon de papier, en disant : Prenez d'abord cette misère, mon père... et en même temps l'engagement de me signaler toutes les infortunes imméritées que vous connaîtrez !

La misère en question était un billet de mille francs.

Emu, l'abbé balbutia :

— Mais, madame, c'est l'ange de la bienfaisance qui est entré aujourd'hui chez moi !

— Eh bien, monsieur le curé, demanda Jules, est-ce convenu ? Puis-je partir tranquille ? Visiterez-vous souvent Mme la comtesse ?

— Trop souvent peut-être pour votre bourse, monsieur le comte !

— Dieu nous a faits riches... Demandez sans crainte, monsieur le curé !

— Demain soir, mon père, finit Galathée, avec une adorable câlinerie dans la voix, je serai installée... Faites-moi l'honneur de venir dîner avec moi, sachant que j'aurai un grand service à réclamer de vous !

— Madame, je n'accepterai que si vous réclamez sur l'heure ce service !

— Ah ! monsieur le curé, lança Jules en prenant des temps... C'est que ce service-là... est un grand service !

— Vous ne m'effrayerez pas ! Parlez !

— J'amène avec moi ma maison, dit Galathée, toute ma maison..., à l'exception de ma demoiselle de compagnie !... Vous voyez d'ici le service que nous osons attendre de vous ?

— Je vous promets, madame, dit l'abbé, de chercher... et de trouver la personne qu'il vous faut !...

— Une enfant que vous auriez comme élevée... sage, discrète, probe !

— Probe, surtout !... appuya Galathée.

Le curé jeta un petit cri.

— Qu'avez-vous, mon père ?

— Rien, rien, madame la comtesse, rien qu'une grande joie !... Cette exclamation qui vient de m'échapper est provoquée par le hasard et la satisfaction ! Le hasard, en ce que le dernier mot que vous avez prononcé a été pour moi un éclair, une révélation... La satisfaction, parce que je puis vous dire tout de suite : Soyez heureuse, madame, votre demoiselle de compagnie est trouvée.

A ce moment, un bruit de voix effarées se fit entendre dans le couloir.

Tous tendirent instinctivement l'oreille.

On entendit clairement dame Monime s'écrier :

— Tiens, Gabrielle !

En même temps une voix rude, quoique un peu altérée, disait :

— Il faut que nous voyions M. le curé tout de suite !

Jules et Galathée échangèrent un coup d'œil.

L'abbé s'écria :

— C'est Dieu qui l'envoie !

Avant que dame Monime eût eu le temps de répondre que M. le curé était bien chez lui, mais qu'il ne pouvait recevoir Gabrielle sur-le-champ, la porte de l'oratoire s'ouvrit et :

— Entrez, mon enfant; entrez, père Probus ! dit l'abbé.

Jules et Galathée s'étaient assis.

— Pardon, mon père, s'écria Gabrielle, à la vue des visiteurs, nous vous pensions seul !...

— Nous attendrons, ajouta le père Probus.

— Pas un instant, dit l'abbé, car c'est vraiment la Providence qui vous amène ici. Mais, avant tout, père Probus, le sujet de votre visite ?

Et, avant de prêter l'oreille aux explications du brave

serrurier, le curé prenant Gabrielle par la main, la conduisit devant Galathée :

— Madame la comtesse, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter la perle de Saint-Cloud, notre enfant chérie..., Gabrielle Probus !... N'est-elle pas vraiment jolie ?

— Elle est plus que jolie, mon père, répondit benoîtement Galathée... C'est la grâce, c'est la candeur même !

— Monsieur, demanda Jules, en désignant l'ouvrier, est le père de cette aimable enfant ?

— Lui-même, répondit l'abbé. C'est l'homme le plus heureux de la terre !

— Jusqu'ici ! laissa tomber le père Probus.

— Expliquez-nous ce vilain mot, dit l'abbé. Vous pouvez parler devant madame et devant monsieur... Ce sont déjà des amis de Gabrielle... de grands amis !

— Et, ajouta négligemment Jules, de puissants amis, si besoin est !

— Puissants ? s'exclama le serrurier, en regardant fixement M. de Bayolles.

— Très-puissants même, mon ami, dit Galathée. Est-ce que quelqu'un ou quelque chose vous menace ?

— Pas moi, répondit Probus.

— Qui donc ? fit Galathée, en se levant toute droite. Serait-ce cette enfant ?

Et, avec un geste que la plume ne saurait rendre, elle prit d'une main la main de la jeune fille, de l'autre lui enlaça la taille et l'attira sur son sein.

Gabrielle, émue, leva ses beaux yeux sur Galathée et lui adressa un muet remerciement.

Galathée se rassit et, ayant fait une place à côté d'elle à Gabrielle, elle dit au père Probus :

— Parlez, monsieur, parlez !

— Parlez, Probus, finit l'abbé.

— Eh bien, monsieur le curé, voici les faits.

Et, fort clairement, fort lucidement, le père Probus raconta à ses auditeurs ce qui était arrivé à Gabrielle depuis qu'elle avait aperçu Georges et Surin.

— M. le vicomte de Cerny, dit l'abbé, est un charmant garçon, mais un fort mauvais sujet !

— Capable de tout ! ajouta Probus.

— Singulier homme que ce monstre qui s'intitule le Conciliateur ! appuya Galathée.

— Oh ! c'est celui-là surtout qui me fait peur ! s'écria Gabrielle.

— Monsieur le curé, interrompit Probus, sous mon déguisement de ce matin, j'ai surpris les secrets d'une odieuse machination !... Il ne s'agit pas ici d'un débauché ordinaire... Celui-là est riche et puissant ! Il ne recule devant rien pour satisfaire ses passions... Je suis pauvre et seul ! Comment me défendre ? Tout d'abord j'avais cru bien faire d'envoyer Gabrielle chez la mère Voinot... L'événement me prouve que j'ai failli commettre une faute ! le Conciliateur avait découvert et filé Gabrielle !

— Mais chez mon père, je suis en sûreté, dit Gabrielle.

Le serrurier hocha la tête :

— Je suis souvent forcé de m'absenter, et un seul ouvrier et un roquet sont de pauvres défenseurs !

— Rassurez-vous, père Probus, dit le curé, Dieu est avec vous ! Gabrielle, embrassez Mme la comtesse qui, dans un élan tout maternel, vous a couverte tout à l'heure de sa tendresse et de sa protection. Vous n'avez rien à craindre si Mme la comtesse accueille l'humble demande que je vais lui adresser en votre faveur.

— Je vous comprends, mon père, interrompit doucement Galathée ; mais souffrez que ce soit moi qui vous remercie.

Le père Probus ouvrait de grands yeux, qui allaient du curé à M. de Bayolles, et de M. de Bayolles à Galathée.

— Père Probus, écoutez-moi, dit solennellement l'abbé, et n'oubliez pas que si Dieu éprouve parfois cruellement ses meilleurs serviteurs, il leur vient finalement toujours en aide. Père Probus, vous voyez devant vous M. le comte et Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, de grands amis du saint père. M. le comte part demain pour Rome. Pendant l'absence de son époux, Mme la comtesse résidera à Saint-Cloud.

— Avec toute ma maison, dit Galathée. Une maison nombreuse et sûre... tous gens incorruptibles !

— Quand vous êtes arrivé, père Probus, Mme la comtesse venait de me prier de lui trouver une demoiselle de compagnie...

— Et vous aviez pensé à Gabrielle ? jeta avec espoir le père Probus.

— J'avais pensé à Gabrielle !

— Et Gabrielle, si je ne lui fais pas peur, dit onctueu-

sement Galathée, Gabrielle trouvera chez moi tendresse et protection !

— Madame !... — Et les yeux humides de larmes de reconnaissance, Gabrielle se laissa tomber aux genoux de Galathée et lui baisa les mains avec effusion.

Cinq minutes avant de monter en voiture à Paris, Galathée, à tout hasard, avait acheté une jolie croix en or. Elle dénoua le cordon qui la lui tenait autour du cou, la passa autour du cou de Gabrielle et dit, en la baisant au front :

— Voici mes arrhes !

— Père Probus, dit Jules, en tendant la main au serrurier, les amis de notre saint père sont tous frères ! Votre main... et n'oubliez pas qu'à toute heure du jour et de la nuit, vous avez vos grandes entrées dans la maison où va résider votre fille ! N'oubliez pas surtout, mon ami, vous que cela intéresse particulièrement, de toujours rôder dans les environs, lorsque vous aurez un moment de libre.

— Recommandation inutile, monsieur le comte ; j'aurai l'œil sur tout et sur tous... Et, d'abord, je n'accepterai d'ouvrage que dans Saint-Cloud.

Jules se leva.

— Monsieur le curé, dit-il respectueusement, je suis attendu. Il faut que je prenne congé de vous... Je vous confie, presque dès aujourd'hui, M^me^ la comtesse. A demain !

— Demain, mon père, ajouta Galathée, ma voiture viendra vous prendre pour vous conduire Sente-des-Roses. Je compte recevoir Gabrielle de votre main.

— A demain, madame, dit l'abbé.

— A demain, mon enfant, dit Galathée, en attirant Gabrielle sur son sein, à demain !... Père Probus, vous dînerez avec nous...

.....

A sept heures, Jules et Galathée se mirent à table à la *Tête-Noire*.

— Ma foi, dit gaiement Jules à Galathée, je ne sais ce qu'il adviendra de ce beau roman-là, mais, ma belle, il faut convenir que vous commencez la partie avec tous les atouts dans votre main !

— On n'a pas plus de veine, en effet, répondit-elle... mais il faut savoir en user !

A neuf heures et demie, Galathée était de retour chez elle, à Paris :

— Mon ami, dit-elle à Jules, allez à votre cercle jusqu'à minuit !... Mais, à minuit, n'oubliez pas que je vous attends ! Vous me quittez demain pour un ou deux mois, Jules... vous me devez quelques heures !

— Ah ! câline ! ah ! friponne ! Ah ! démon ! s'écria Jules entre trois baisers.

Galathée passa dans sa chambre et attendit impatiemment Surin.

A dix heures et demie, quelle ne fut pas sa surprise de voir entrer chez elle le Conciliateur avec Fleur-d'Ebène et Ratatin ?

Lorsque Surin eut régulièrement présenté Ratatin à Galathée, celle-ci, sans perdre de temps, mit les nouveaux venus au courant de tout ce qu'elle avait fait dans la journée.

— Vous avez fait tout cela de midi à sept heures? dit Surin avec admiration.

— Pardon! de trois heures à sept, seulement!

— Madame, dit solennellement Ratatin, vous êtes une maîtresse femme !

— Et maintenant ? interrogea Galathée.

— Il n'y a plus qu'à laisser faire, répondit Surin.

— Alors, rien de changé. Demain j'arrive à Saint-Cloud ?

— Sur les trois heures, avec Fleur-d'Ebène et votre nouveau cocher.

— Vous êtes bien sûr de votre monde, monsieur Ratatin ?

— Ah ! madame ! ce monde-là travaille à la fois pour l'argent et pour la gloire! Et puis nous distribuerons des arrhes !

— A tout le monde? interrogea Galathée.

— Fi donc, madame, à la canaille seule! Surin et moi, nous attendrons le bon plaisir de madame.

— Où prendrai-je Fleur-d'Ebène?

— A la Madeleine.

— Et vous, Surin, quand vous reverrai-je ?

— En temps utile. Tous les jours, s'il le faut. Pour le moment, je reste à Paris. Il est bon que Dupré, à son retour, ne me voie pas trop rôder par là-bas.

— A quand l'ennemi ?

— A son retour. Mardi ou mercredi probablement.
— Alors, jeudi ou vendredi ?
— Bataille ! s'écria Ratatin.

CHAPITRE II

LE CABARET DU FUMERON-MALADE

Après avoir quitté Galathée sur les onze heures du soir, Ratatin accompagna le Conciliateur et Fleur-d'Ébène jusque chez eux, rue de Bièvre.

En route, ils convinrent de tout ce qu'ils avaient à faire.

Vingt minutes après, au quart de minuit, Ratatin, qui avait des jambes de cerf, entrait, barrière d'Italie, dans un cabaret borgne de la ruelle du Saule, lequel cabaret avait pour enseigne : *Au Fumeron-Malade!*

Les enseignes sont presque toujours des trompe-l'œil. *Au Fumeron-Malade* était une enseigne réaliste.

Le cabaret du *Fumeron-Malade* se composait d'un rez-de-chaussée, tout d'une pièce. Rien que des tables et des escabeaux. Au milieu du plafond pendait un gros fil d'archal, retenant suspendue une misérable lampe, gorgée d'huile fétide, répandant à la fois mauvaise odeur et douteuse lumière, d'où un loustic avait baptisé le cabaret : *Au Fumeron-Malade!* — Au fond, exhaussé sur une planche, un vulgaire comptoir.

Dans ce cabaret on ne vendait que deux choses : du vin détestable et de l'eau-de-vie plus détestable encore. Sous le comptoir, la cave. En soulevant un anneau, scellé dans le chêne, on apercevait un trou : une échelle conduisait dans la cave, constamment habitée par deux pièces de vin et deux pièces d'eau-de-vie; nous ne parlons pas des rats.

La bicoque avait un premier étage qui se composait de deux pièces, une grande et une petite. La petite était la chambre du maître de l'établissement, solide gaillard, taillé en hercule, lequel répondait au nom de maître Prudent. La grande était uniquement meublée de vingt paillasses rembourrées, disaient les délicats du lieu

avec des noyaux de pêches. Moyennant dix centimes, payés d'avance, on pouvait pénétrer dans le dortoir à minuit et demi et y ronfler à son aise jusqu'au lendemain, huit heures du matin.

Le Fumeron-Malade, point n'est besoin de le dire, était une espèce de sentine, en tout semblable aux bouges si bien décrits par Sue, rendez-vous de coquins de toute espèce, mais, entendons-nous bien, de coquins n'ayant jamais eu maille à partir avec dame Justice. Maintes fois la police était descendue chez maître Prudent ; maintes fois elle avait fait râfle de tous les dormeurs, mais toujours elle lès avait rendus. Les habitués du *Fumeron-Malade* formaient cette classe de coquins à part des agoutis, classe plus nombreuse qu'on ne croit des coquins timides, tête toujours, bras jamais !

Exemple : un agouti est à votre service ; l'or, l'argenterie, le linge sont à sa disposition : il n'y touche jamais. Il donne des indications au pègre, jamais à l'escarpe. S'il y a un escarpe dans l'affaire, c'est le pègre qui l'amène, sans en avertir l'agouti. Quand on fait le coup, le timide est toujours absent, aux côtés de son maître. Impossible de le prendre la main dans le sac. Quant à sa part, il ne l'accepte qu'en argent.

Il est toujours quelque peu lésé ; il ne se plaint jamais, ne courant pour ainsi dire aucun risque. Bien qu'il soit collaborateur principal, il semble approuver qu'on le traite en comparse. On a rarement vu dénoncer un timide vu que lorsqu'un agouti est pincé, immédiatement tous ses compaings arrêtent les affaires, et il y a chômage tant pour les escarpes que pour les pègres. La reprise des affaires n'a lieu que lorsque le timide est vengé.

Jugez de quel puissant secours est le timide lorsqu'on l'emploie pour une bonne action ! L'agouti devient lion ; le timide marche au feu avec cœur.

Ratatin était le chef des agoutis.

Avec Ratatin, le timide et le madré par excellence, rien à craindre. Aussi quand Ratatin proposait une affaire, était-elle acceptée sans discussion.

Comme maître Prudent allait ouvrir le dortoir, Ratatin entra.

Depuis quelques jours on ne l'avait pas vu. Aussi son entrée fut-elle saluée par une enthousiaste acclamation.

Ce soir-là les timides n'étaient que douze et, seuls, tous les douze dans le cabaret.

D'un coup d'œil Ratatin reconnut tout son monde :

— Père Prudent, cria-t-il, je régale !... L'eau d'aff à discrétion !

— Y a une affaire ? demanda un agouti.

— Et une belle, répondit Ratatin, une affaire où il n'y a qu'à se baisser pour récolter bonne chère, bon vin, beaux écus et tranquillité à rendre jaloux les lézards !

— Vive Ratatin !

— Enfants, reprit le bossu, il se fait tard et la chose presse... Souffrez donc que je ne barguigne pas ! haut du coude, et écoutons !

On vida les verres et on écouta.

— Milord, cria Ratatin, avance à l'ordre !

Un grand et beau gars se présenta.

— Passe derrière moi, lui dit le bossu, tu es l'homme de l'emploi... Je t'arrête !

Milord passa précipitamment derrière Ratatin, comme s'il eût craint que quelqu'un ne lui volât sa place ou que le bossu ne se ravisât.

— César, cria Ratatin, à l'ordre !

Un gros garçon à figure réjouie parut aussitôt au premier rang des timides.

— Tu n'as pas oublié, demanda sévèrement Ratatin, tout ce que tu dois à Carême ? et tu te sens aussi capable, pour faire un poulet à la reine, de triompher aussi bien du chef du café Anglais que Milord se sent sûr demain de rendre des points au cocher de Sa Grâce le duc d'Hamilton ?

— Vous serez content de moi, répondit César.

— C'est bien ! range-toi près de Milord. Pardieu, continua Ratatin en riant, je suis veinard, ce soir. Je trouve à point ceux qu'il me faut. Avance, Barnabé, et ne fais plus piteuse mine : je t'embauche. Tudieu ! il était temps ! Tu tournes au diaphane, chéri !

— Hélas ! répondit Barnabé, ce siècle bourgeois a rompu avec les fleuristes... Il ne connaît plus que les jardiniers !

— Réjouis-toi, Barnabé, il est encore des amateurs !... Passe... A un autre ; car il me faut un portier.

— Sacré nom ! dit tout bas un agouti à un camarade, c'est toute une maison qu'il monte là.

— Voilà une place qui ferait bien mon affaire, répondit le compaing.

Et il bondit, car Ratatin venait de crier :

— Ici, Trompe-la-Rate!... Mon jeune ami, ajouta le bossu, tu t'appelleras Jérôme.

Maître Prudent qui, sur un signe de Ratatin, remplissait les verres, dit tout bas au bossu :

— Pensez à Bibichard, c'est lui qui a monté l'affaire de la rue du Puits!

— Vrai?... Bibichard, cria Ratatin, venez causer avec papa!

Telle était la vénération qu'inspirait le bossu, que Bibichard, qui avait à moitié vidé son gobelet, s'arrêta net, le jeta sur la table, et accourut vers Ratatin.

— Passe derrière, lui dit simplement celui-ci.

Et il ajouta bientôt :

— Eusèbe!

Eusèbe n'interrogea pas plus que les autres.

En deux bonds il fut derrière Ratatin.

— Mes enfants, dit le bossu, ma maison est montée, salut!... Père Prudent, finit-il, en jetant un louis au cabaretier, voici un jaunet pour la dépense faite et à faire!

— Vive Ratatin!

Et Ratatin une fois dehors avec les six timides qu'il venait d'embaucher :

— Mes amis, leur dit-il, les rassemblements sont défendus! Poussez-vous de l'air!... et, dans une demi-heure, deux par deux, arrivez chez moi chercher vos instructions!

Avant deux heures du matin les six membres de la tribu des agoutis étaient réunis chez le bossu.

— Mes amis, leur dit Ratatin, vous allez tous passer la nuit ici. Ce matin, à la première heure, vous irez tous vous baigner, vous parfumer, vous pomponner, puis vous vous trouverez à sept heures précises au Tombeau-des-Secrets. Mais, avant tout, prenez ceci!

Tous, les yeux ouverts, tendirent la main.

A chacun Ratatin compta cinq louis :

— Une fois au Tombeau-des-Secrets, reprit le bossu, vous vous costumerez. Milord qui, à partir de cet instant, répondra au nom d'Antoine, passe cocher de M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan!

— Mazette ! fit Milord enchanté.

— Paix ! cria Ratatin.

César laissa lourdement tomber son poing sur l'épaule de Milord. C'était sa manière d'imposer le silence. Ratatin approuva du regard et continua ainsi :

— César garde son nom et devient le Vatel de la dame. Barnabé sait qu'il est jardinier-chef ; il gardera son nom. Trompe-la-Rate, déjà baptisé Jérôme, est le portier du château où Bibichard fait l'office de valet de pied et Eusèbe celui de sommelier. — Vous êtes tous, depuis trois ans, au service de M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan, lequel part ce matin pour Rome. N'oubliez pas que vous êtes tous pieux à désespérer les bedeaux du saint-père, si tant est que le saint-père ait des bedeaux !

Et Ratatin sourit. Les agoutis éclatèrent de rire, ce qui prouve bien que, en haut comme en bas, l'homme est avant tout un plat courtisan.

— Demain, à neuf heures, finit Ratatin, tous, Antoine et Bibichard exceptés, vous serez avec moi à Saint-Cloud où je vous donnerai mes dernières instructions, lesquelles pourront se résumer en une seule : Ordre à tous d'être muets comme des décapités ! Antoine et Bibichard quitteront le Tombeau-des-Secrets avec Fleur-d'Ébène et iront prendre M^me^ la comtesse là où il leur sera dit ultérieurement. Sur ce, bonne nuit, et ne faites pas de mauvais rêves !

Le lendemain samedi, pendant que Surin se rendait à Orvilliez, la bande des agoutis, Ratatin en tête, envahissait le castel de la Sente-des-Roses et à quatre heures promettait purement et simplement à Galathée de la servir fidèlement.

A cinq heures, la voiture de Galathée allait chercher M. le curé de Saint-Cloud en son presbytère, et, à cinq heures et demie, le digne pasteur entrait, avec le père Probus et Gabrielle, dans le castel de la Sente-des-Roses.

Le ministre de Dieu livrait l'ange au démon.

Le lendemain samedi, 8 septembre, à neuf heures du matin, dans l'impasse du Désir, à Orvilliez, quatre croque-morts clouaient une bière. A neuf heures .cinq, ils se mettaient en marche, directement pour le cimetière. Ils ne se rendaient point à l'église. Le corps qu'ils portaient au champ du repos était la dépouille mortelle de Cécile

Husson, jeune et belle orpheline d'Orvilliez, laquelle, de son vivant, avait commis l'imprudence d'écouter les tendres propos d'un freluquet de Paris. Savamment séduite, puis lâchement abandonnée, la pauvre ouvrière s'était suicidée. M. le curé d'Orvilliez, ne plaisantant pas sur le chapitre de la moralité, avait refusé à la défunte les dernières prières de l'église, et ce, malgré les supplications de son jeune vicaire et de M. le maire lui-même, lesquels prétendaient que la religion ne pouvait que gagner à se montrer clémente.

Une fois dans le cimetière, les croque-morts tournèrent à gauche, gagnèrent le fond du champ et s'arrêtèrent bientôt dans un coin où croissaient en toute liberté quelques bruyères. Un trou était béant. On y jeta plutôt qu'on y déposa la bière. Débarrassés de leur fardeau, les croque-morts s'éloignèrent.

Au bout de quelques minutes, Jeannic le fossoyeur se rencontra à la porte du cimetière avec Surin, qui lui dit tout bas :

— A mardi soir ; sois seul !

— Je serai seul; répondit le fossoyeur.

Sur ce, Surin se rendit à l'église assister au mariage du beau François, dit le Barbillon, avec la Carogne.

CHAPITRE III

OU RATATIN DÉCOUVRE A QUI APPARTIENT LE POIGNARD

Georges arriva à Orléans le samedi matin et Dupré sur le coup de midi. La joie régnait alors à l'hôtel. Appelé à temps, un célèbre médecin avait pratiqué sur le malade une saignée salutaire : M. de Cerny était sauvé.

Le dimanche, M. de Cerny était tout à fait bien. Le lundi, à déjeuner, le comte parla de se remettre bientôt en route.

La satisfaction de Georges fut tellement visible que Lavinio dit aussitôt, mais avec bonhomie :

— Alors, Georges et moi, nous pouvons repartir ce soir?

— Sitôt, dit la comtesse!... pourquoi?...

— Mon Dieu, madame, continua Lavinio avec la même placidité, c'est que demain, mardi, je me suis engagé à chanter l'*O Salutaris* de Cherubini à la messe de mariage de M. le marquis de Bournonches !...

— Et comme Georges et Lavinio ne se quittent jamais, dit le comte, Lavinio tient à partir avec Georges!... Je vais bien !... partez !

— Mais, mon père, interrompit Georges...

— Tu ne voudrais pas être en reste avec notre excellent ami... Il t'a accompagné... accompagne-le !...

Georges, Lavinio et Dupré quittèrent Orléans par l'express de quatre heures.

Aussitôt en wagon, Dupré raconta à son jeune maître tout ce qu'il avait fait depuis qu'il l'avait quitté :

— J'allais terminer par un coup de maître, dit-il, c'est-à-dire par voir M^lle^ Gabrielle, lorsque j'ai trouvé au château l'ordre de M. le vicomte d'avoir à le rejoindre à Orléans.

— Dupré, répondit Georges, vous êtes toujours l'habile homme que je connaissais ; nous reprendrons bientôt les opérations ; l'ennemi n'a qu'à bien se tenir.

Dupré montra alors au vicomte la lettre qu'il avait trouvée au château et qu'il attribuait au Conciliateur.

— Peste, s'écria Georges, c'est court, mais c'est complet !

Et tous de rire.

Le lendemain, ils étaient à Paris.

Personne ne songait à Jeannette.

Le lendemain mardi, sur les huit heures du matin, Fleur-d'Ebène entra chez Galathée et lui dit :

— Madame, Ratatin voudrait vous parler... c'est pressé !

— Qu'il entre, répondit Galathée.

Ratatin entra sur ce mot :

— Madame, dit-il carrément, le vicomte est arrivé !

— Alors, s'écria-t-elle, l'œil en feu, les hostilités vont commencer ?

— Dupré est peut-être déjà en campagne !

— Votre monde est sur pied ?

— Nous sommes tous sous les armes.

— Nous commençons ?

— Par attendre !

— Il faut prévenir Surin.

— J'irai le prévenir moi-même, ce soir.

— Ce soir !... Vous vous absenterez ce soir ?

— Il faut bien que je m'entende avec Surin !

— Pourquoi plutôt ce soir que demain, que dans la journée ?

— Dans la journée, je ne peux pas le trouver !

— Ah ! c'est bien pour cela que vous voulez vous absenter ce soir ?

— Et pourquoi donc ? demanda Ratatin en dressant l'oreille.

— Que sais-je, moi ! répondit précipitamment Galathée ; il est tout simple, il me semble, que je trouve étonnant que vous vous absentiez le soir même du jour où l'ennemi arrive, où l'ennemi peut attaquer !

— Rassurez-vous, madame. L'ennemi ne tentera rien cette nuit... et, dût-il attaquer, il serait mal reçu...

— Très bien ! Et puisque vous êtes sûr de voir Surin ce soir... sortez ce soir ! Un moment, je vous prie... que je me lève...

Ratatin sortit un peu songeur. Le « ah ! » de Galathée lui revenait à l'esprit.

— Ah çà ! se dit-il, en faisant un tour dans le parc, que signifie cette insistance de la belle à me garder ce soir, et cet étonnement en m'entendant dire que, ce soir, je suis sûr de voir Surin ?... Est-ce que, par hasard ?... Mais je suis fou !... Comment aurait-elle même l'idée ?... Idiot, va !

Mais le soir, à six heures, qui fut bien surpris ? Ratatin !

Comme il venait de prendre congé de Galathée, celle-ci le rappela tout à coup et lui dit :

— A propos, monsieur l'intendant, prendrez-vous par le boulevard des Italiens ?

— Oui et non, madame... Oui, si vous voulez.

— Un bon poignard est toujours une bonne chose, même pour une femme !

— Pour tout le monde, madame.

— J'en avais un jadis... et je l'ai perdu.

Ratatin ouvrit de grands yeux, mais dit avec impassibilité :

— Ah ! Et madame voudrait ?...

— Le remplacer. Entrez donc chez Lefort !

— Boulevard des Italiens ?

— Oui, vous lui demanderez un poignard, tout à fait semblable à celui qu'il m'a déjà vendu !

— Si madame voulait me décrire? dit Ratatin dont le cœur battait avec force.

— Inutile !... mon nom suffira... Galathée !

— Un poignard..., à manche d'ébène, incrusté d'argent? dit Ratatin...

— Pourquoi à manche d'ébène, incrusté d'argent?...

— Dame, pour qu'il soit tout à fait semblable à celui que madame a perdu... au Tombeau-des-Secrets !...

— Vous dites? jeta Galathée oppressée.

— C'est moi qui l'ai trouvé, dit Fleur-d'Ebène.

Galathée jetait des yeux effarés autour d'elle.

Ratatin eut un petit rire gouailleur :

— Ha! ha! ha! dit-il, je m'explique maintenant pourquoi madame me demandait ce matin si j'étais sûr de trouver Surin ce soir !... Madame savait...

— Eh bien, dit résolûment Galathée, vous y êtes !... Je savais que ce soir Surin appartenait tout à M. de Chabrins..., et je devine que vous êtes de l'affaire !... Après?

— Après? dit Ratatin... Rien, madame !... Il se trouve seulement que, au lieu de deux, nous sommes trois à connaître cette affaire! Voilà tout !

— Voilà tout, dit carrément Galathée.

— Voilà tout, reprit Ratatin... Au revoir, madame, et mes compliments !... Vous êtes, je le répète, vous êtes une maîtresse femme !

CHAPITRE IV

LA PREMIÈRE NUIT DE NOCES DU MARQUIS DE BOURNONCHES

Presque à la même heure où Dupré rejoignait le vicomte à Orléans, où Surin et Galathée se rendaient, l'un à Orvilliez et l'autre à Saint-Cloud, voici ce qui se passait, rue de Provence, chez M. le comte de Morlac.

Mlle Caroline de Morlac recevait gracieusement son futur, le marquis de Bournonches, et obtenait facilement du vieillard que, aussitôt après la célébration de leur

mariage, ils iraient passer quelques jours à Orvilliez, dans la magnifique propriété du marquis.

Ravi de la réception qui lui était faite, éperdûment épris de sa fiancée, le marquis promit tout ce que celle-ci demandait.

Aussitôt M. de Bournonches sorti, un étrange conciliabule se tint entre Caroline et sa tante, veuve depuis quinze ans environ du baron de Chabrins, et Marjolaine, une fine mouche, femme de chambre de la baronne.

Mais, pour bien comprendre la portée de ce conciliabule, remontons un peu.

Mlle Aldegonde de Morlac, sœur du comte de ce nom, jeune personne quelque peu contrefaite, de méchant esprit, d'humeur acariâtre, envieuse par dessus tout, avait jadis épousé le baron de Chabrins. Au bout de douze ans de mariage, celui-ci, qui avait mené trop grand train, mourut, complètement ruiné, à la suite d'un effroyable désastre de Bourse.

Aldegonde, au temps de sa prospérité, s'était aliéné tous les cœurs. Tout le monde s'empressa de la laisser seule avec sa misère. Seuls, son frère et la comtesse, sa belle-sœur, vinrent à son secours. Ils lui constituèrent une rente de douze mille francs, ce qui, joint aux épaves de sa fortune personnelle, lui représentait quinze mille livres de rente. Elle pouvait donc vivre et élever honorablement son fils.

Comprenant un peu tard qu'elle avait fait fausse route, Aldegonde parut s'amender. Mais il n'en fut rien. Le cœur foncièrement mauvais, Aldegonde fit une fausse conversion. L'hypocrisie ne lâcha point sa proie. La baronne joua admirablement son jeu : tous crurent que Mme de Morlac avait reconquis une âme à la vertu. Aldegonde ne cessa d'entourer de soins sa belle-sœur et sembla prendre à tâche de la fatiguer de sa reconnaissance. Il en résulta qu'à la mort de la comtesse, M. de Morlac, touché des bons soins de tous les instants que la baronne avait prodigués à sa femme, crut plus que jamais à une conversion sincère et se prit à aimer de tout son cœur sa méchante sœur. Il lui confia l'éducation de ses filles : la plus jeune avait alors un an, la cadette deux, et Caroline, l'aînée, entrait dans sa onzième année.

Melchior de Chabrins, lui, avait alors seize ans et déjà il promettait, ce qu'il tint, d'être un franc mauvais sujet.

La baronne conçut et nourrit l'idée de marier Melchior avec Caroline, chose d'autant plus difficile que le comte, ayant eu connaissance des écarts d'abord, des infamies ensuite de son neveu, lui ferma sa porte. Melchior avait alors vingt-quatre ans.

M. de Morlac, enragé clérical, ambitieux, et fort lié avec le marquis de Bournonches, président de la Société Saint-Exupère, se trouvant seul, donna suite à ses goûts premiers de libertinage, se reposant sur sa sœur du soin d'élever ses enfants, qu'il ne vit bientôt plus que rarement. Il oublia que la baronne avait pétri à loisir l'âme de sa nièce, et qu'insensiblement elle était arrivée, en flétrissant la scandaleuse conduite de son frère, à faire mépriser un père par sa fille, qui ne tarda pas à haïr vigoureusement son fiancé, le vieux marquis de Bournonches, que sa tante lui disait être le compagnon de débauche du comte.

Aussi, le jour où M. de Morlac laissa assez clairement entendre sa volonté, Caroline résista-t-elle bravement à son père, et finit-elle, à l'heure où il lui donna à choisir entre le marquis et le couvent, par se donner à son cousin dans un moment de fièvre savamment exploité par Melchior.

L'heure sonna bientôt où sa faute n'allait plus être un mystère pour personne. Sur les conseils de sa tante, la jeune fille consentit à épouser M. de Bournonches.

C'est alors que M. de Morlac, abandonné par Émeraude, emmena toute sa famille à Montretout.

Pendant son absence, secondée de son fils, M^me^ de Chabrins conçut le drame dont l'exécution fut pendant une semaine l'entretien de tout Paris.

Mais n'anticipons pas, et revenons au début de ce chapitre, à l'heure où, le surlendemain de son retour de Montretout, M^lle^ de Morlac, après avoir obtenu du marquis qu'ils passeraient leur lune de miel à Orvilliez, entrait dans la chambre de sa tante.

— Petite mère, s'écria-t-elle joyeuse, c'est convenu. En sortant de Saint-Thomas d'Aquin, nous nous rendons à Orvilliez !

— Alors, ma chérie, la partie est gagnée! Avant deux ans tu t'appelleras M^me^ la baronne de Chabrins!

A midi, le mardi 11 septembre, le grand monde se pressait à Saint-Thomas-d'Aquin où, par dispense spé-

ciale, se célébrait le mariage de Mlle Caroline de Morlac avec M. le marquis de Bournonches.

Dix minutes après l'*O Salutaris*, magnifiquement enlevé par Lavinio, la foule des nobles invités envahissait la sacristie.

Le défilé dura près d'une heure. C'était à qui complimenterait le vieux et heureux marquis. La jeune mariée, félicitée de toutes parts, semblait avoir une unique réponse stéréotypée sur les lèvres:

— J'ai un second père!

D'aucuns, il faut le reconnaître, s'éloignèrent en souriant.

Après une légère collation chez M. de Morlac, la famille partit pour Orvilliez, cédant en cela au caprice de la jeune marquise, caprice fort justifié, du reste, par la beauté et du castel et du petit parc.

Après le dîner à Orvilliez, les époux devaient demeurer seuls avec leur maison au château.

La journée se passa gaiement et sans autre incident que celui-ci.

Sur les cinq heures, la marquise, au bras de son époux, visita le parc. En revenant, Caroline prit à droite et, tout à coup, jeta un petit cri d'étonnement.

— Eh, mon Dieu, qu'avez-vous? demanda avec intérêt le marquis.

— Quelle est cette porte? répondit Caroline.

— Une sortie sur la campagne.

— Ah! mais, c'est dangereux!... On peut pénétrer facilement dans le parc, en forçant cette porte.

Le marquis sourit.

— Vous riez! interrogea Caroline...

— Ma belle châtelaine, répondit M. de Bournonches, on entre dans un parc aussi bien en sautant par dessus un mur qu'en forçant une porte... Mais, rassurez-vous! D'une part, les murs sont élevés et leur crête est dangereuse... d'autre part, cette porte est une merveille, comme qui dirait une porte-fée!... On ne peut l'ouvrir du dehors.

— Vraiment?

— Vraiment! De plus, pour l'ouvrir en dedans, il faut connaître un secret, lequel est le secret de deux personnes, l'inventeur et moi. Or, l'inventeur est mort. Pour moi, j'ai consigné dans mes papiers le secret de cette ouverture.

Aujourd'hui, chère enfant, puisque le hasard nous a amenés par ici, nous allons de nouveau être deux à connaître ce secret!

— Marquis, je n'y tiens pas!

— Pardon! madame la marquise de Bournonches doit savoir ce que je sais.

Le marquis s'approcha du mur qui était lisse de partout. Sur un certain endroit, M. de Bournonches appuya le médium. La porte s'ouvrit brutalement toute grande.

— Mais c'est merveilleux! s'écria la marquise stupéfaite.

Après avoir vivement refermé la porte, elle dit avec un gracieux effroi :

— Marquis, j'ai peur !... Rentrons!

Peu après on se mit à table.

Pendant le repas, Caroline témoigna de son mécontentement de n'avoir point vu son cousin.

— M. de Chabrins, dit M. de Morlac, a rejoint samedi par ordre supérieur... Il ne pouvait décemment demander un congé pour aujourd'hui!

Après le dîner, on passa dans le salon et l'on fit de la musique.

Avant dix heures, tout le monde était parti.

— Ma chère Caroline, dit placidement M. de Bournonches, voulez-vous rentrer chez vous?

— Volontiers!

Le marquis sonna.

Marjolaine entra aussitôt.

— Eclairez! dit le marquis.

M. de Bournonches offrit galamment le bras à sa femme.

Une fois la marquise dans sa chambre avec son époux, Marjolaine se retira, mais, en sortant, elle lança un singulier et presque impérieux regard à sa maîtresse.

— Ma chère enfant, dit bientôt le marquis à sa jeune épouse, rappelez Marjolaine... je me retire!

— Pas encore, répondit Caroline... Je veux, en votre présence, recommencer... ce que j'ai fait hier... que dis-je hier... toutes ces dernières soirées!...

— Quoi donc?

— Ah! voici que j'ai peur de vous le dire!

— Dites, dites !...

— Eh bien... je veux faire... une réussite !...

Le marquis éclata de rire.
Il reprit bientôt :
— Vous jouez donc aux cartes, marquise ?
— Non... mais les réussites m'amusent.
— Va pour une réussite !
— A deux jeux, marquis ?
— A deux jeux... miséricorde !
— C'est à prendre ou à laisser !
— A quatre jeux, si vous le désirez, dit le bon vieillard.

Le timbre de la marquise vibra.

— Marjolaine ! dit la marquise à la camériste, vite au salon et remontez avec deux jeux de cartes !

Marjolaine sembla avoir un éblouissement, ce qui égaya fort le marquis.

— Allez donc, Marjolaine, allez donc ! reprit vivement Mme de Bournonches.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que les deux époux étaient assis côte à côte devant une petite table.

La marquise battit les cartes avec grâce et solennité.

— Savez-vous bien que je tremble, marquise ! dit M. de Bournonches avec une pointe d'ironie patriarcale...

— Tremblez !... Moi, je pars bravement !

Elle dit et posa les soixante-quatre cartes devant elle

Cela fait, elle essaya d'expliquer au marquis, fort attentif, du reste, la marche de la réussite.

Le bon vieillard suait littéralement à essayer de comprendre ce que lui disait sa jeune épouse.

Tout à coup, la marquise s'interrompit et dit en riant :

— Ah ! marquis, vous me donnez bien du mal !... j'ai chaud !...

— Et moi donc ! répondit-il.

— Vraiment !... que ne le disiez-vous

Marjolaine, sonnée de nouveau, rentra avec un certain air ahuri.

— Marjolaine, dit la marquise, apportez-nous deux verres... de grenadine !...

Et se retournant vers le marquis :

— Et nous, monsieur, finit-elle gracieusement, reprenons notre explication.

Marjolaine reparut bientôt avec deux verres de grenadine.

— Marquis, à votre santé ! dit Caroline.

— Marquise, répondit M. de Bournonches, Dieu vous accorde de longues et belles années... et vous inspire l'horreur des réussites !...

De nouveau, Marjolaine était sortie.

— Çà, marquis, reprit Caroline, écoutez et regardez avec attention !

Et la jeune femme se mit à parler avec volubilité et à déplacer, tirer, replacer et retirer plusieurs cartes.

En faisant le jeu, Caroline parlait toujours, et de temps en temps s'arrêtait pour demander à son mari :

— Marquis, comprenez-vous bien ?

Tout d'abord, M. de Bournonches répondit affirmativement ; mais peu à peu sa tête sembla vaciller ; bref, au bout d'un quart d'heure, il parut sommeiller.

Alors Caroline s'arrêta et, se tournant vers lui :

— Dieu me pardonne, marquis, lui dit-elle, mais je crois que vous dormez ?...

M. de Bournonches ne répondit pas.

— Marquis ! marquis ! appela Caroline.

Point de réponse encore.

Caroline appuya fortement sur le timbre.

M. de Bournonches ne bougea pas.

Le timbre résonna trois fois.

Même immobilité de la part du marquis.

A ce moment, Marjolaine entra.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le vieillard, Marjolaine dit à sa maîtresse :

— Madame, l'heure est arrivée !... Veuillez passer dans votre boudoir !... Tout est prêt !. . Mais commencez d'abord par écrire la lettre !

Caroline se leva et passa dans son boudoir.

Marjolaine et le marquis restèrent seuls.

Marjolaine commença par fermer la porte au verrou et appliqua une carte sur la serrure.

— Voilà pour les curieux, dit-elle en riant, s'il s'en présente !

Cela fait, notre camériste gagna le lit. Elle en fit lestement la couverture, après quoi elle revint auprès du marquis. Elle s'assit à ses pieds et le déchaussa doucement. Une fois M. de Bournonches déchaussé, Marjolaine se releva et déshabilla son maître, puis, prenant le vieillard dans ses bras, elle le déposa dans le lit de la marquise.

— Bonne nuit, monsieur le marquis, dit-elle en gagnant le boudoir, et surtout ne faites pas de mauvais rêves.

Marjolaine trouva sa jeune maîtresse en proie à un grand accablement.

Assise devant un petit bureau, la marquise avait devant elle une feuille de papier à lettre. Sur cette feuille, elle avait écrit une quinzaine de lignes, et elle avait signé.

— Madame? dit doucement Marjolaine.

— Ah! s'écria la marquise... j'ai peur!

— Peur!... et pourquoi?

— Qu'ai-je écrit là, Marjolaine? qu'ai-je écrit là?

— Votre salut, madame, votre bonheur futur!...

— Ah! j'ai besoin de ces dernières paroles pour finir de jouer cette odieuse comédie!

— Plus bas, madame, plus bas!

— Craignez-vous donc que le marquis ne se réveille? demanda Caroline avec épouvante.

— Oh! de ce côté, madame la marquise peut être tranquille!... M. le marquis ne se réveillera que demain matin... assez tard... Mais le temps marche, madame... occupons-nous du dénouement!

Sans répondre, Caroline se déshabilla.

Chose étrange, une foi déshabillée, elle se rhabilla. Seulement cette fois elle portait un tout autre costume que sa ravissante toilette de mariée. Elle n'en garda absolument que ses souliers de satin blanc et ses bas. Elle revêtit une robe d'indienne foncée, se jeta sur les épaules une pèlerine noire et se coiffa d'un simple madras.

Marjolaine fit un petit paquet de la robe, du voile et du mouchoir de la mariée.

— Le porte-monnaie? demanda Caroline.

— Mais le porte-monnaie ne regarde pas madame...

— C'est juste!... Alors tout est prêt?

— Tout, madame!...

— Il est...

— Onze heures..., presque le quart!...

— Quoi! il faut que je reste encore tout près d'une heure ici... et seule?

— Et seule! Seule, madame!... De même que, seule encore, il faut que vous vous rendiez à la petite porte du parc!

— Je serai aperçue!...

— Excepté le valet de chambre de M. le marquis, madame et moi, tout le monde dort dans la maison!...

— Mais ce valet de chambre?...

— Madame sait qu'elle peut compter sur tout mon dévouement!...

— Marjolaine!

— Que madame ne craigne rien!... à minuit, le valet de chambre de M. le marquis ne songera pas à mettre le nez à la fenêtre!... Adieu, madame!

— Adieu, Marjolaine!...

En s'en allant, Marjolaine ôta la carte qui défendait la serrure contre tout regard indiscret, la jeta sur la table, puis gagna sa chambre. Elle passa devant l'appartement de M. de Bournonches.

Un grand et beau gars de trente ans sommeillait dans l'antichambre.

En passant, Marjolaine toussa légèrement.

Le valet bondit :

— Ah ! c'est vous, Marjolaine?

— Quoi, Dubois, répondit-elle, vous n'êtes pas encore couché?

— J'attends M. le marquis !

Marjolaine sourit.

— Vous riez, Marjolaine... Pourquoi riez-vous?

— Pourquoi? Au fait, je puis vous le dire... C'est que, si vous attendez, pour vous coucher, que M. le marquis vienne, l'aurore vous trouvera debout.

— Qu'est-ce que vous me chantez-là, Marjolaine ?

— Je ne chante pas; je vais me coucher.

— Vous allez vous...? Ah ça ! où est M. le marquis ?

Marjolaine sembla vouloir étouffer un grand éclat de rire.

Dubois sourit à son tour.

— Ah ça! dit-il, est-ce que le vieux marquis jouerait au céladon?

— Ah! Dubois, à quel âge les hommes deviennent-ils donc sages?

— Vrai... le marquis... Vous savez?... Contez-moi donc cela, Marjolaine.

— Bah ! J'ai pitié de vous !... Je l'aime, moi, ce pauvre Dubois... et si demain il a les yeux battus, je ne veux pas que ce soit d'insomnie !

— Ma jolie Marjolaine, je suis tout oreilles.

— Ah ! ça ne va pas être bien long !... Le marquis a accompagné ma maîtresse... une fois qu'il a été dans la chambre de madame... vous ne devineriez jamais...

— Ne gazez pas, Marjolaine !... Je suis un homme !

— Eh bien, après que nos galants eurent conversé entre eux quelques minutes, ils m'ont sonnée... pour me demander...

— Quoi donc ?

— Des cartes !

— Des cartes !... Vous vous moquez de moi !

— Des cartes !... deux jeux !... A dix minutes de là, nouveau coup de timbre !

— Vous entrez...

— On me demande deux verres de grenadine...

— Ensuite ?... Allez donc, Marjolaine, je dessèche sur pied !...

— J'ai apporté les verres et je suis sortie.

— Et puis ?

— Et puis ?... Mais c'est tout, monsieur Dubois.

— C'est impossible, Marjolaine ; vous riez. Voyons, ma petite Marjolaine, un bon mouvement !... ne voyez-vous pas que je suis sur le gril ?...

— Eh bien, monsieur Dubois, lasse d'attendre, je me suis approchée... N'entendant rien, j'ai voulu voir...

— J'y suis ! Vous avez appliqué l'œil au trou de la serrure, et vous avez vu ?...

— Ah ! Dubois !... j'ai vu que je pouvais aller me coucher avec la certitude de ne pas être dérangée... Sur ce, bonsoir, je gagne ma chambre !

— Une minute !... je gagne la mienne !

Marjolaine entra chez elle.

Dubois la suivit.

— Dites donc, monsieur Dubois, s'écria la soubrette avec un petit air mutin, c'est ma chambre !

— Ah ! Marjolaine, soupira Dubois, je donnerais des années de ma vie pour pouvoir dire : C'est notre chambre !

— Monsieur Dubois, répondit-elle avec émotion, n'abusez pas des quelques paroles que j'ai laissé échapper tout à l'heure, et je vous aimerai davantage !

Dubois s'empara des mains de Marjolaine.

— Marjolaine, dit-il avec feu, je vous aime !... Ah ! si vous saviez comme je vous aime !

— Monsieur Dubois, balbutia Marjolaine en se défendant pour la forme...

— Marjolaine !

Et, en même temps que tintait le dernier coup de la douzième heure, entre deux baisers, on entendit dans la chambre de la camériste seulement ces deux mots murmurés avec passion : Dubois ! Marjolaine !...

Cinq minutes avant minuit, toute à ses pensées, la jeune marquise se sentit devenir folle.

Au premier coup de minuit, elle jeta un regard farouche autour d'elle. Faut-il partir? faut-il rester et déchirer cette lettre? se demanda-t-elle.

Elle reprit après un silence de quelques secondes :

— Rester auprès de ce vieillard qui, en demeurant généreux, a été implacable ! Non, je pars!

Elle dit, et saisissant précipitamment le petit paquet soigneusement préparé par Marjolaine, elle traversa, en retenant son souffle, la chambre nuptiale.

Après avoir descendu le premier étage, elle fut bientôt sur le perron. La porte était ouverte. Caroline descendit rapidement les marches du perron et se trouva dans le jardin. Assourdissant autant que possible le bruit de ses pas, elle gagna le parc. Une fois dans le parc, elle respira plus librement. Après un arrêt de quelques secondes, elle reprit sa marche et gagna le mur. Bientôt elle fut près de la petite porte dont nous avons parlé, et elle toussa légèrement trois fois.

Aussi légèrement qu'elle, quelqu'un toussa trois fois de l'autre côté du mur.

La marquise, sans hésiter cette fois, posa la main contre la muraille et fit jouer le secret qui permettait à la porte de s'ouvrir.

Un petit bonhomme passablement voûté, parut aussitôt sur le seuil et, tenant respectueusement sa casquette à la main, il dit brièvement à Mme de Bournonches :

— Par ici!...

La marquise suivit l'avorton.

Au bout d'une demi-heure, elle se trouva sur les bords du canal.

— Asseyez-vous là, madame, lui dit le bossu, et veuillez m'attendre deux minutes !

La marquise s'assit.

— Le petit paquet de madame? demanda poliment l'étrange conducteur de Mme de Bournonches.

Caroline tendit son paquet au bossu, qui réclama encore à la marquise un soulier de satin blanc.

Caroline était à vingt-cinq pas du trou du Canardier.

Dans ce trou, le bossu jeta le paquet emporté par la marquise, la robe exceptée, et revint vers Mme de Bournonches à dix pas de laquelle il laissa tomber le soulier de satin blanc qu'il venait de lui demander, puis : Madame, dit-il en reparaissant, debout, trois pas encore, et vous êtes libre!

Quand elle eut fait trois pas, le bossu lui dit : Votre main, madame?

Elle mit sa main dans la main de son guide, lequel lui dit : Sautez!

La marquise se trouva dans une barque qui glissa silencieuse sur le canal.

A un quart d'heure de là, un homme sortit du Trou du Canardier. A deux pas du trou, il jeta, tout ouvert, mais vide, un porte-monnaie.

Puis il se livra à une effroyable besogne.

Armé d'un couteau catalan qui pouvait, comme force, lutter avec le couperet du boucher, cet homme semblait dépecer un corps. D'une main sûre, il trancha la tête du sujet. De cette tête, il arracha des cheveux qu'il mit soigneusement de côté. Cela fait, il travailla avec acharnement, mais avec tranquillité sur le reste du cadavre. Il le découpa en mille morceaux. Deux de ces morceaux avaient, seuls, l'un quinze et l'autre vingt centimètres de longueur.

Quand ce misérable eut terminé son effroyable besogne, il enveloppa soigneusement, dans une partie du voile de la marquise, le cadavre coupé en morceaux des plus exigus et lança le paquet dans le canal. Sur les bords du canal, il jeta la petite poignée de cheveux qu'il avait réservés et un des deux morceaux de chair, lequel mesurait vingt centimètres. Quant à l'autre, il finit, après quelques secondes de réflexion, par le lancer aussi dans l'eau. Après avoir jeté sur les bords de la route le reste du voile de Caroline, il ramassa la tête du sujet et gagna précipitamment le Trou du Canardier.

Une fois dans son repaire, il s'accroupit et ouvrit une petite boîte carrée, pleine aux trois quarts de son. Dans

cette boîte, il plaça la tête du cadavre, se leva, sortit du trou, et fila, en sautillant, sur les bords du canal.

Après une marche d'une heure, cet homme se trouva derrière le cimetière d'Orvilliez.

Il s'arrêta et frappa trois petits coups dans ses mains.

Une tête d'homme apparut sur la crête du mur.

Maître Jeannic, c'était le fossoyeur, tendit la main et la releva, munie d'une petite boîte carrée.

Jeannic disparut dans le cimetière et l'homme s'éloigna.

A cinq heures du matin, cet homme entrait dans la rue de Bièvre où il demeurait.

Il fut bientôt chez lui.

En posant la tête sur son traversin, ce lugubre travailleur de nuit dit simplement en fermant les yeux : Faisons un bon somme ! Je ne l'ai pas volé !

. . . . . .

A douze heures de là, on lisait dans tous les journaux du soir :

CRIME HORRIBLE ET MYSTÉRIEUX

Aujourd'hui, à midi, tout le village d'Orvilliez, près de Saint-Denis, était dans la consternation, à deux heures tout Paris était dans la stupeur.

Sur les onze heures, des mariniers se présentèrent chez M. Doublemard, commissaire de police à Saint-Denis. L'un d'entre eux avait retiré du canal, non pas un cadavre, mais les mille morceaux d'un cadavre, enveloppés dans un lambeau de voile de mariée, en point d'Angleterre. Un autre présentait au magistrat deux morceaux de chair humaine, longs de quinze à vingt centimètres, le premier, retiré du canal, le second, ramassé sur la rive. Un troisième apportait un lambeau de voile, trouvé sur la route, voile également en point d'Angleterre.

En outre, ce dernier remettait entre les mains de M. Doublemard un soulier de satin blanc, tout poudreux, soulier de mariée, et un joli porte-monnaie vide. Sur un des côtés du porte-monnaie sont gravées les lettres C et M, surmontées d'une couronne comtale. Enfin, le magistrat stupéfait recevait dans ses mains une vingtaine de longs et fins cheveux blonds.

En attendant l'arrivée du préfet de police et de M. le

procureur impérial, immédiatement avisés, le commissaire de police central se transporta sur le lieu des découvertes.

Dans un endroit, dit le Trou du Canardier, le magistrat constata que le crime avait dû être perpétré, à partir de cette excavation, dans un périmètre de vingt-cinq à trente pas environ. En effet, l'herbe était foulée et maculée. Là encore on retrouva quelques lambeaux de voile et quelques morceaux de chair.

Le terrain avait été foulé par des pieds de femme et d'hommes. Les pieds de femme s'adaptaient parfaitement au soulier trouvé par les mariniers. Les assassins devaient porter des espadrilles.

Comme le magistrat faisait ses premières constatations, voilà qu'un domestique de grande maison, à la livrée du marquis de Bournonches, apparut tout effaré.

Le vieux marquis de Bournonches s'est marié hier. A l'issue de la bénédiction nuptiale, il est parti avec sa jeune épouse, M^lle^ Caroline de Morlac, pour sa magnifique terre d'Orvilliez. Or, à dix heures du soir, la marquise est entrée dans sa chambre. On n'a plus revu M^me^ de Bournonches. Ce matin, toute la maison du marquis s'est mise en campagne.

Affolé d'effroi, le serviteur du marquis de Bournonches a appris de la bouche de M. le commissaire les détails du crime :

— Nul doute, s'est-il écrié, la victime est M^me^ la marquise !

Et, de fait, le doute n'est guère possible.

A l'heure où nous mettons sous presse, nous apprenons que le chef de la police de sûreté, que M. le procureur impérial, que les familles de Morlac et de Bournonches sont à Orvilliez.

On procède. A demain.

Le lendemain, on lisait dans les journaux du matin :

CRIME D'ORVILLIEZ. — La lumière se fait un peu sur le crime horrible et mystérieux d'Orvilliez.

Les détails particuliers relatifs à ce meurtre abominable sont de telle nature que la plus grande prudence nous est recommandée de peur d'entraver la justice. Voici ce que nous pouvons dire sans inconvénient :

Il est malheureusement avéré qu'un assassinat a été commis, la nuit dernière, sur les bords du canal, et que

la personne mutilée est la jeune, jolie et intéressante Caroline de Morlac, d'hier marquise de Bournonches.

Dans cette affaire, les ténèbres commencent entre dix et onze heures du soir.

Presque fou de désespoir, le marquis affirme qu'il est entré chez sa femme à dix heures, avec l'intention bien arrêtée de se retirer au bout d'un quart d'heure. Il ne peut comprendre comment, le lendemain matin, il s'est trouvé dans le lit de la marquise.

Nous ne pouvons révéler les dires, tant de la femme de chambre de la marquise que du valet de chambre du marquis. Il y a là-dessous une certaine histoire de verres de grenadine qui a besoin d'être élucidée.

Quoi qu'il en soit, il demeure constant que la marquise a disparu pendant la nuit.

On a relevé les traces de ses pas jusqu'à une petite porte du parc donnant sur une sente vicinale. La trace des mêmes pas a été suivie jusque sur les bords du canal.

Des traces d'autres pas, de pas d'homme, ont également été relevées.

Nous nous bornerons, sans attendre l'invitation de la justice, nous nous bornerons aujourd'hui à constater le fait matériel.

Mme la marquise de Bournonches a été, avant-hier dans la nuit, assassinée sur les bords du canal Saint-Denis. Il y a eu nécessairement lutte entre elle et ses assassins, puisque son voile a été retrouvé lacéré, puisque qu'on a encore retrouvé nombre de cheveux blonds, nuance de l'infortunée, puisque, sur les bords du canal, on a enfin retrouvé son porte-monnaie vide.

Maintenant, pourquoi cet acharnement après le cadavre ?

Une dernière remarque : on n'a pas, jusqu'ici, retrouvé la tête de la marquise.

Une petite circonstance, nous ne dirons plus que cela, a prouvé jusqu'à l'évidence que c'était bien la jeune marquise qui avait été assassinée. En plus du voile, des cheveux et du porte-monnaie, ensuite du mouchoir et d'un des souliers de Mme de Bournonches, la justice a recueilli une preuve décisive. Mme la baronne de Chabrins, qui a servi de seconde mère à la jeune Caroline depuis la mort de Mme de Morlac, Mme la baronne de Chabrins, disons-nous, appelée par M. le procureur impérial à don-

ner quelques détails sur la conformation physique de sa nièce, a déclaré que celle-ci portait à la hauteur du genou droit une petite fraise. Or, sur un des deux morceaux de chair dont nous avons parlé, on a constaté la présence de ce signe.

A l'heure où nous écrivons, toute la maison de M. le marquis de Bournonches est au secret.

On craint pour les jours de M. de Morlac et de M. de Bournonches, et pour la raison de Mme de Chabrins.

DERNIÈRE HEURE. — Une lettre de la jeune épouse à son mari, lettre trouvée dans le boudoir de la marquise et appelée à jeter un grand jour sur cette affaire, est entre les mains de la justice.

CHAPITRE V

BELLE ATTAQUE, BELLE DÉFENSE

Georges et Lavinio étaient arrivés le mardi matin à Paris avec Dupré.

Accompagnant Lavinio à Saint-Thomas-d'Aquin, le vicomte laissa Dupré libre de commencer les hostilités.

A dix heures, sans plus attendre, le Frontin se mit en campagne.

A onze heures, il pêchait en pleine Seine, en face de la maison du serrurier. Apercevant le brave ouvrier sortir, Dupré se hâta de gagner la berge.

Quand le serrurier eut fait quelque cinquante pas, le valet de chambre entra dans la boutique.

— M. Probus ? demanda-t-il à un ouvrier.

— Ah ! monsieur, il vient de sortir, il y a à peine deux minutes.

— Mlle Gabrielle est-elle ici ?

— Non, monsieur.

— C'est bon, je reviendrai tantôt.

— Ah ! songea Dupré, la donzelle n'est pas à la maison. C'est juste ! Dans la journée, le père s'éloigne... et il ne veut pas laisser la petite à notre merci... Bien raisonné !... Mais, moi, je veux savoir où est la colombe... et où va papa Ramier...

Là-dessus, Dupré pressa le pas.

Après avoir gravi la route impériale, le père Probus se trouva devant le château de Montretout. Il tourna à gauche et disparut presque aux yeux du valet de chambre.

— Il va bien loin ! pensa celui-ci.

Un gamin, à la mine éveillée, jouait alors sur la route.

— Hé ! moucheron ! cria Dupré.

L'enfant accourut.

— Tu vois bien cet homme là-bas, lui dit le Frontin... Suis-le, sans faire semblant de rien, et reviens me dire où il est entré et, si tu peux, apporte-moi quelques renseignements sur les gens de la maison... Si tu travailles bien, je te donnerai une belle pièce de vingt sous !

— Ousque je vous retrouverai ? interrogea le gamin.

— Au cabaret de la *Grenouille en goguette*.

L'enfant détala, après avoir préalablement ramassé deux gros cailloux.

Quand Dupré ne vit plus le gamin, il prit la route de Rocquencourt.

Il trouva maître Honoré jouant au piquet avec un client dans la salle commune.

— Ah ! dit Dupré, nous jouons aux cartes !...

— Histoire de s'amuser un brin, monsieur Dupré. Voulez-vous faire comme nous ?

— Mais je ne suis pas venu ici pour y moisir, maître Honoré, un verre donc et une bouteille... du bon ! Je vais tenir vos cartes, si monsieur le permet ?

— Comment donc ! répondit le client... avec plaisir... Monsieur tombe bien... c'est à moi à donner !

Au bout de deux minutes, maître Honoré rentrait, et Dupré s'écriait :

— Seizième major et quatorze de boutons de guêtres ! Seize et six vingt-deux ! Vingt-deux et quatorze quatre-vingt-seize...

— Vous n'avez pas encore quelque chose avec ça ? demanda Lesiffleur avec un gros rire.

— Voulez-vous que je sois capot ? grogna l'adversaire, ne vous gênez pas !

En jouant, l'adversaire de Dupré apprit au valet de chambre de Georges l'arrivée de M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan chez M. Villejust, nouvelle à laquelle le fin limier ne prêta attention que lorsqu'il sut que Gabrielle était chez elle.

Sur la fin de la troisième partie, un gamin entra dans la salle.

— Maître Honoré, dit Dupré, à votre tour, tenez mes cartes !... J'ai deux mots à dire à cet avorton.

Une fois sur la route avec le gamin, Dupré lui dit laconiquement :

— Eh bien ?

— M'sieu, j'ai fait comme vous m'avez dit... J'ai suivi le père Probus !

— Tu le connais ?

— Pardi !... Qui donc ne connaît pas le père Probus à Saint-Cloud ?

— Alors, tu connais aussi sa fille ?

— Si je connais mamzelle Gabrielle !... En v'là une bonne !... Et même que je viens de la voir !

Dupré eut un éblouissement.

— Tu viens de voir Gabrielle ?

— Il y a dix minutes.

— Où ça ?

— Ah çà, dit l'enfant avec assez de logique, par qui qu'il faut que je commence ? Par la fin ou par le commencement ?

— Tu as raison, moutard !... Par le commencement.

— Donc, que j'ai cherché d'abord à rattraper l'homme que m'sieu m'avait montré... Une fois à dix pas de lui, j'ai fait semblant de jouer au palet avec deux cailloux... je l'ai dépassé... et c'est alors que j'ai reconnu le père Probus... à preuve que j'y ai parlé... j'y ai dit comme ça :

— Bonjour, m'sieu Probus !

— Et il t'a répondu ?

— Certainement !... à preuve encore qu'il m'a dit :

— Comment, faignant, tu joues au lieu de travailler !...

— Il t'a appelé ?

— Faignant !... Et ça m'embête, vu qu'il m'appelle toujours comme ça !

— Bon ! pensa Dupré... Un nouvel auxiliaire pour nous que ce gamin !

Celui-ci reprit :

— Vexé, j'y ai pas répliqué, et j'ai continué à jouer. Tout à coup, il a quitté la grande avenue des Princes pour s'engager dans la sente des Roses.

— Ensuite ? dit Dupré.

— Il est entré chez M. Villejust !

— Ah!... Et où as-tu vu Gabrielle?

— Devant la grille!... Elle a sauté au cou de son papa en lui disant :

— Père, vous êtes en retard!... Et puis j'ai plus rien vu, ni rien entendu, car ils sont entrés dans la maison... Alors je suis venu jusqu'ici, toujours en jouant au palet, pour faire semblant de rien, comme M. Dupré m'avait dit...

— Tu sais mon nom? dit Dupré ébahi.

— Est-ce que je connais pas tout Saint-Cloud, moi? répondit le gamin...

— Très-bien, mon fils!... Tiens! au lieu de vingt sous, en voici quarante!...

— Quarante!... Une pièce neuve!... Ah! m'sieu Dupré, si vous avez besoin de moi, ne m'oubliez pas... Je suis toujours sur les places!...

— C'est bon, môme, c'est bon!... A une autre fois, si tu ne jases pas!...

— Si je!... mais pour la discrétion, m'sieu Dupré, je défie un goujon!

Dupré rentra dans le cabaret.

— Hé! hé, se dit-il, la chose se corse!... Je nage à cette heure dans un clair-obscur!... Il faut que je voie M. le vicomte avant d'aller plus loin... Qu'est-ce que c'est que ces Sainte-Croix du Reuillan?... Et comment, à point nommé, notre Gabrielle est-elle chez eux? Deux heures!... M. Georges doit être de retour...

— Monsieur Dupré, cria joyeusement maître Honoré, en apercevant le valet de chambre, vous avez encore gagné!

— Si je continuais, dit Jean, je gage qu'avant ce soir je perdrais toute la cave de Lesiffleur!

— Consolez-vous, répondit Dupré, je paie une juliénas... une juliénas de derrière les fagots!... Ah! à propos, mon cher adversaire, savez-vous d'où ils viennent, vos nouveaux locataires?

— De Paris!

— C'est de la haute noblesse?... épée ou robe?...

— Ah! je ne sais pas!... j'ai vaguement entendu dire, chez M. Villejust, que la comtesse était parente du préfet de police!

— Bigre! laissa échapper Dupré. Ça n'est pas de la petite bière!

— Et ça non plus, dit maître Honoré, en rentrant avec une bouteille.

— Vite, mon maître, je suis pressé.

Cinq minutes après, Dupré se rendait chez le vicomte.

— Grandes nouvelles, messieurs! s'écria Dupré en pénétrant chez son maître.

— Et bonnes nouvelles? demanda le vicomte.

— Hum! hum! répondit Dupré... Il y a du pour et du contre!

— Le pour d'abord.

— Je sais où est la belle!

— Chez son père?

— Non pas! M^lle^ Gabrielle est à Montretout... sente des Roses!

— A deux cents pas d'ici!... Vivat!

— Pardon! interrompit Lavinio... Chez qui est-elle?

— Voici le contre, répondit Dupré... La demoiselle est chez la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan...

— Où est le mal, Dupré?

— Je l'ignore, mais je le flaire!... Il paraît que les Sainte-Croix du Reuillan sont des parents du préfet de police!...

— Diable! firent en même temps Georges et Lavinio.

Il y eut une pause de quelques instants.

— N'avez-vous pas d'autres détails, Dupré? interrogea Lavinio.

— Non... Mais, quand je manque de détails, je cherche à les deviner... Or, voici ce que j'ai trouvé. Le père Probus a été admirablement servi par notre absence... et un peu... beaucoup, peut-être, par cet être étrange que vous appelez le Conciliateur et que je nomme, moi, tout simplement un requin d'eau douce!

— Cela se pourrait bien! dit Georges...

— Cela est, appuya Dupré... Le hasard, tout grand maître qu'il est, ne fait pas tout, tout seul!... Il faut l'aider... et maître Surin a aidé le hasard.

— Doucement, Dupré! dit le vicomte. Ne nous égarons pas, mais procédons par ordre!... A l'heure de mon départ, le père Probus apprenait seulement mon amour pour sa fille...

— Pardon! Il savait plus!... Il n'ignorait pas que M. le vicomte et moi nous avions juré de la conquérir!

— Alors?

— Alors, le père Probus, qui est au mieux avec tout ce qui tient à l'Eglise, le père Probus aura été trouver M. le curé!

— Qui ne peut me sentir! interrompit le vicomte...

— Un mauvais point de plus pour nous!

— Et M. le curé?

— Et M. le curé, probablement, aura donné au père Probus le conseil de mettre sa fille en lieu sûr...

— Jusqu'ici, Dupré, dit Lavinio, je crois que vous êtes dans le vrai!

— A présent, dit Dupré, commence le rôle du hasard... Comme nos gens se demandaient où il fallait mettre la belle en cage, Mme de Sainte-Croix du Reuillan est venue louer une maison de campagne sente des Roses...

— Tous les jours, Dupré, des gens viennent louer des maisons de campagne!...

— Aussi trouvé-je cela tout naturel... Mais, qui a si vite mis en relation d'amitié les Sainte-Croix du Reuillan, le père Probus et le curé?

— Parbleu, s'écria Lavinio, nous sommes bien simples!... Les Sainte-Croix du Reuillan, nous avez-vous dit tout à l'heure, sont alliés au préfet de police?...

— Oui!... Eh bien?

— Eh bien, ami Dupré, tout s'explique! Je parierais cent louis contre cent francs que notre curé, qui n'est pas un brave, a commencé par aller faire une visite à notre commissaire de police.

— J'y suis! clama Dupré... Le commissaire a instruit le curé de l'arrivée de la comtesse. Monsieur de la soutane a été rendre une visite à la dame ou la dame à monsieur de la soutane!... La comtesse est une pieuse personne... On lui a raconté l'histoire de Gabrielle, et l'histoire et la jeune personne ont intéressé la respectable matrone!...

— Et, finit Lavinio, Mme de Sainte-Croix du Reuillan a repris Gabrielle chez elle!

— Là ou autre part, qu'importe? dit Georges...

— Qu'importe! répondit Dupré... Mais tout, monsieur le vicomte!... Monsieur le vicomte a-t-il donc oublié que la police a une dent contre lui? Or, la police a de la mémoire...., et elle pense bien tenir sa revanche!

— Eh bien, Dupré, dit Georges, en se levant, cela va être drôle!... Bataille!

— Bataille ! répétèrent avec élan Lavinio et Dupré.

Comme on le voit, les assaillants faisaient un peu fausse route. Ils le devaient à Ratatin.

Le jour de l'arrivée de la fausse comtesse à Montretout, Ratatin, de la part de sa maîtresse, avait été saluer M. Villejust, et, nonchalamment, avait laissé tomber dans la conversation que les Sainte-Croix du Rueillan tenaient au préfet de police par les femmes.

Mais, si Ratatin ne dormait pas, le Conciliateur, lui, veillait.

Au moment où Ratatin jetait un peu le désarroi dans le camp ennemi, ce même mardi, à cinq heures du soir, une lettre à l'adresse du vicomte de Cerny arriva du fin fond du Morbihan à Saint-Cloud.

La lettre était signée : « Jules de Bayolles. »

Il y avait un post-scriptum, et ce post-scriptum était signé : « Galathée. »

Jules et Galathée priaient instamment Georges de venir avec Lavinio passer une quinzaine de jours chez M. de Bayolles.

C'était Surin qui avait dicté cette lettre.

Le vicomte ouvrit donc le feu avec un désavantage marqué. Il dut croire à l'éloignement d'une puissante ennemie, ce qui permettait à Galathée la liberté de tous ses mouvements ; il dut croire encore qu'un redoutable auxiliaire, en la personne de la police, s'était jeté en travers de ses amours.

Il fallait plus que de la bravoure pour entamer la lutte, il fallait de la passion !

Brave et amoureux fou, le vicomte attaqua.

Sur le coup de midi, le père Probus était entré dans le castel de la sente des Roses.

On l'attendait un peu plus tôt. Nature aimante, inquiète, Gabrielle courait toutes les cinq minutes à la grille.

Nous savons, par le gamin, le dernier allié de Dupré, que la belle enfant avait grondé son père pour s'être fait attendre.

— Que veux-tu ? avait répondu le brave homme. C'est la faute d'une pièce que, seul, je pouvais finir.

Et il entra avec Gabrielle dans un petit salon où brodait Galathée.

Après avoir échangé quelques paroles affectueuses avec le serrurier et sa fille, Galathée, sous un spécieux pré-

texte, éloigna Gabrielle et, une fois la jeune fille sortie, elle dit à l'ouvrier :

— Père Probus, le vicomte est arrivé ce matin!

Le père Probus tressaillit.

— N'ayez pas peur, dit Galathée, nous sommes sur nos gardes. Je vous jure que, avant quinze jours, le beau vicomte sera jaune et maigre à inspirer des inquiétudes... et qu'avant un mois il sera las!...

— Plaise à Dieu, madame!

— Reposez-vous de tout sur moi.

Gabrielle rentra.

— Mademoiselle, lui dit Galathée, embrassez votre père et mettons-nous au travail!

Le soir, le père Probus dîna au castel. A huit heures, quand il se retira, Galathée lui dit :

— Père Probus, je vous donne une heure pour aller fermer votre maison et pour revenir. Cette nuit vous coucherez ici.

— Bien, madame!

— Allez, et faites vite!

En l'absence de Ratatin, Galathée n'était pas fâchée d'avoir le père Probus chez elle.

Mais la nuit se passa sans encombre...

Le lendemain matin, Ratatin était à son poste de combat.

Si le père Probus n'avait point fermé les yeux, Galathée, elle, ne s'était endormie qu'à l'aurore.

Elle ne reçut point avant onze heures.

A onze heures, elle sonna Fleur-d'Ebène, et ses premiers mots furent ceux-ci :

— Ratatin est là?

— Il a déjà demandé deux fois à voir madame!

— Faites-le venir!

Aussitôt Ratatin entré, elle lui dit :

— Eh bien, maître?

Ratatin s'approcha du lit et répondit :

— Voici le poignard de madame.

— Mais, c'est l'ancien!

— Si madame en préfère un autre?

— Non!... donnez!... merci!

Elle le plaça sous son oreiller.

— Et la nuit, reprit-elle, la nuit a été bonne?

— Très-bonne, madame!... Je recommande à madame

la lecture des journaux du soir et celle des journaux de demain matin!

— Ayez donc soin que j'aie la *Gazette des Tribunaux!*

— Mes ordres sont déjà donnés.

— C'est tout ce que vous avez à me dire?

— Tout!... Ah!... hier soir, le vicomte a dû recevoir une lettre de M. de Bayolles!

— Avec un mot de Galathée... Je sais!... La lettre est arrivée à pic!... Et maintenant?

— Nous attendons!

— Vous n'êtes pas causeur, maître Ratatin!

— Madame, un sage a dit : Le silence est d'or!

— Vous devez être bien riche!... Au revoir!

Et Galathée se leva.

Chez M. de Cerny, on avait presque passé la nuit à élaborer un plan de campagne.

A neuf heures du matin, le lendemain de son arrivée, Dupré était sur le quai d'Orléans.

Il aperçut un homme qui ouvrait les volets de l'unique fenêtre qui éclairait le Tombeau des Secrets. Il s'approcha et reconnut le Conciliateur.

Maître Surin entrait chez lui. Dupré lui frappa familièrement sur l'épaule, et :

— Bonjour, papa, lui dit-il.

Surin se retourna :

— Toi, mon fils?

— Moi-même... désireux d'une audience!

— Entre donc!

Et tous deux entrèrent dans l'échoppe du Conciliateur.

— Prends ce fauteuil, mon fils, dit Surin à Dupré, et, une fois bien à ton aise, jase! Je t'écoute avec onction.

— A la bonne heure!... papa, je n'irai pas par quatre chemins!... Je ne viens point vers vous de moi-même, mais de la part de M. le vicomte.

— Et que veut-il, le petit vicomte?

— Il veut Gabrielle!

— Rien que ça!

— Gabrielle seulement!

— Comment, à peine arrivé, il s'adresse à moi!...

— Papa sait que nous sommes arrivés?

— Hier matin, à sept heures!

— Cet animal-là sait tout, pensa Dupré tout haut...

— Mon fils, tu n'es pas poli!... Veux-tu prendre un verre de cognac?

— Volontiers!

Surin tira du placard de gauche une petite fiole et deux verres. Il remplit ces derniers d'eau-de-vie.

— A ta santé, mon fils!

— A la vôtre!

— Je t'écoute.

— Papa, voici la chose! Aussitôt arrivé, je n'ai pas flâné...

— Et tu as découvert?

— Que notre adorée demeurait à Montretout.

— Sente des Roses?

— Chez Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan.

— Dis-tout, mon fils!... Chez Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, assez proche parente...

— Du préfet de police!

— Cet animal-là découvre tout! dit Surin en riant.

— Bien rendu, papa! répondit Dupré gaiement.

— Dame!... Surin aime à rire!

— Ce qui prouve que Surin est un bon garçon.

— Ah! tu sais!... à ses heures!...

— Voyant que vous aviez mis la police à nos trousses, car c'est vous qui avez fait ce coup là!... j'ai fait la grimace...

— Je comprends ça!... Le préfet de police est, sous tous les régimes, un monsieur qui n'entend pas la plaisanterie!...

— Surtout, quand on l'a roulé une fois.

— Une belle victoire, mon fils!... Le chef du service de sûreté en a été huit jours malade... Une seconde défaite le tuerait!

— Il faut la lui épargner.

— Ça, c'est d'un cœur chrétien... Alors, tu lui cèdes la victoire?...

— Si vous voulez être avec nous!

— C'est-à-dire vous livrer...

— Gabrielle?

— Non!

— Trois lettres qui valent cher, papa. Heureusement que nous avons une sacoche bien garnie!... Regardez-moi un peu ces jaunets-là!... Savez-vous bien qu'ils sont trois cents qui demandent de passer de ma poche dans la vôtre?

— Tu m'offres six mille francs?
— Un joli denier !...
— Rafalé, va!
— Vous dites?
— Rafalé !
Dupré se leva et, froidement :
— Assez de verbiage, dit-il... Ton prix, Surin ? il sera le nôtre !...
— Mon fils, reprit Surin, à ce chiffre de trois cents, ajoute un zéro...
— Trois mille louis ! jeta Dupré avec stupeur... trois mille louis !... Ah çà, Surin, oubliez-vous que trois mille louis font soixante mille francs?
— Je l'oublie si peu, mon fils, que j'ajoute ceci :
Ça ne serait pas assez !
Dupré regarda Surin avec effarement.
— Quel prix vous êtes-vous donc vendu ?
— Rien.
— Rien ! Vous défendez Gabrielle pour rien !... A d'autres, papa, à d'autres !
— Je défends cet ange par amour pour la vertu !
— Ah çà ! s'écria Dupré en se frottant les yeux, suis-je bien éveillé? Un requin qui parle de vertu?...
— Mon fils, dit Surin avec une certaine solennité, je me fais vieux et j'ai quelques peccadilles à me reprocher... On m'a dit dans ma tendre jeunesse qu'une seule bonne action pouvait racheter toutes nos fautes... Je tiens une bonne action... Je m'y accroche, je m'y cramponne !
— Alors, Surin, c'est la guerre ?
— C'est la guerre !
— Eh bien, soit ! Je l'accepte !
— A la bonne heure ! voilà qui est bravement parler !
Dupré ouvrait la porte.
— Mon fils, dit Surin, on ne s'en va pas sur une jambe, ça porte malheur ! Un autre petit verre ?
— Certainement, gouailla Dupré... Et, à ta défaite !
— Vois comme je suis bon père... Moi, je bois à ta victoire !
A onze heures, Dupré retrouva Georges et Lavinio à Saint-Cloud.
— Monsieur le vicomte, dit Dupré, attention !... Il s'agit cette fois d'un duel où l'on peut laisser plus que sa vie... son honneur ! Le Conciliateur est contre nous.

Les événements ont marché jusqu'ici avec tant de rapidité — l'action a commencé le 6 septembre et nous sommes au 12 — que c'est à peine si nous avons pu dire un mot des sentiments de Gabrielle sur Georges.

Parlons un peu de la fille du père Probus.

Jeune, belle et candide, telle était notre Gabrielle. De l'amour, elle ne connaissait que l'amour filial ; en d'autres termes, son petit cœur n'avait point encore parlé pour personne. La première fois que, des fenêtres du château de M. de Morlac, elle aperçut Georges, elle ressentit une vague commotion dans tout son être.

Quelques secondes seulement, ses regards s'étaient arrêtés sur le jeune et beau cavalier dont les yeux semblaient lancer des flammes, mais ces quelques secondes avaient suffi pour émouvoir l'enfant. Certes, la jeune fille avait déjà eu à souffrir de l'obsession de certains regards indiscrets, mais ces regards avaient été empreints de tant d'étonnement, d'admiration, de respect, que jamais ils ne l'avaient effarouchée. Elle avait rougi, baissé la tête, détourné les yeux, pressé le pas, et tout avait été dit.

Georges la troubla. Sans s'en rendre compte, quand elle se remit au travail, Gabrielle se demanda qui était ce beau jeune homme, comment il se trouvait là, pourquoi il l'avait regardée avec tant de ténacité? Le hasard ! se répondit-elle.

Elle voulut en vain penser à autre chose. Son cœur semblait prendre un malin plaisir à lui susurrer doucement : Il est bien beau, ce jeune homme ! quel regard doux et limpide ! quelle noble prestance !...

Se sentant tout agitée, elle se leva et regagna la fenêtre. Elle plongea ses deux yeux à travers la jalousie protectrice. Elle s'arrêta oppressée. Le bel inconnu était à la même place, les yeux fixés sur la fenêtre, non plus chargés d'éclairs charmants comme tout à l'heure, mais tristes, découragés, humides.

Tout à coup, elle tressaillit. C'est que le jeune homme s'était détourné tout d'une pièce, comme avec colère, et elle se demanda pourquoi il entrait avec une précipitation furieuse dans le cabaret de la *Grenouille en goguette*.

Pensive, elle retourna à sa place. A quelques instants de là, dans le grand salon du premier étage, elle regardait avec les petites sœurs de M^lle^ de Morlac le ballon de l'Hip-

podrome, et, machinalement, de l'œil, elle fouilla la route.

Nous savons l'horreur que la vue de Surin produisit sur elle. En revanche, elle éprouva une vague satisfaction en voyant Georges repousser avec dégoût la société du Conciliateur. Peu après, M. de Morlac était survenu, annonçant son départ pour cinq heures. Heureuse diversion! Gabrielle reprit son aiguille, aida M^lle^ Caroline dans tous ses apprêts et oublia à la fois Georges et Surin.

Mais quand elle se trouva seule sur la route de Rocquencourt, elle eut peur. Peur de qui? Peur de quoi? Est-ce qu'on se rend compte de la peur? Elle eut peur, voilà tout! Peur sans doute de rencontrer le misérable qui avait osé la saluer d'un geste amical alors que Georges n'avait gardé devant elle qu'une attitude de muette et respectueuse admiration.

Une fois chez son père, Gabrielle ne songea plus aux événements du jour, et, le lendemain, à Orvilliez, elle raconta à la vieille mère Voinot son aventure de la veille avec un très-grand sang-froid, mais à la vue de Surin, sa tranquillité l'abandonna. Il lui sembla étrange que ce misérable se trouvât sur son passage et, prise d'effroi, elle retourna à Saint-Cloud.

Le père Probus, que sa matinée chez maître Honoré avait passablement agité, parut foudroyé de cette rencontre de Surin et de Gabrielle.

Après quelques minutes de réflexion, il se rendit chez le curé de la commune.

Il y trouva la fausse comtesse de Sainte-Croix du Reuillan. Nécessairement, Gabrielle apprit au presbytère quelques détails qu'elle ignorait. Tous chargèrent Georges ; elle ne songea, elle, qu'à charger Surin. Il lui semblait impossible que Georges, avec des yeux si doux, pût avoir l'âme si noire.

Toute la nuit l'enfant se demanda pourquoi tout le monde, à commencer par le père Probus, prêtait d'aussi exécrables desseins à M. de Cerny.

La naïve enfant se dit que peut-être Georges, fils de famille trop gâté, pourrait avoir sur elle des idées réprouvées par l'honnêteté, mais qu'en voyant qu'il s'attaquait à une honnête fille, il se détournerait, de lui-même, de sa route. Trop riche pour m'épouser, trop noble pour tenter une séduction qu'il saurait ne devoir pas aboutir,

ce jeune homme, se dit-elle, fera comme moi, il m'oubliera... comme moi, finit-elle avec une certaine émotion... je l'oublierai !

Le lendemain Gabrielle était au pouvoir de Galathée.

Galathée commit alors une grande faute.

Au lieu de laisser Gabrielle à ses pensées, à ses occupations, à ses leçons nouvelles, Galathée ne cessa de lui dépeindre le vicomte sous le plus noir aspect... Ce jeune homme, disait-elle, un bellâtre, un gentillâtre, n'a ni cœur ni âme ! Froid, hautain, impérieux, sec, passionné, il ne recule devant rien pour satisfaire ses grossiers appétits. C'est la douleur de sa famille, la honte de sa caste, la terreur du monde !

Stupéfaite, émue, Gabrielle écoutait; mais la pitié, seule, et non la haine, envahissait son cœur. Une fois seule, elle songeait à tous les dires soit de la journée, soit de la soirée, et alors la généreuse enfant se prenait d'abord, puis se plaisait à douter de tous les vices et même des plus simples défauts qu'on prêtait au pauvre vicomte. Au bout de quelques jours, elle en rit. Oui, elle en rit. Le cœur des femmes est ainsi fait. Plus vous leur direz du mal de Don Juan, plus Don Juan saura leur plaire !

Un beau soir, Gabrielle, qui n'entendait parler de rien, qui ne voyait encore rien venir, Gabrielle se demanda à quoi bon toutes ces terreurs. Le diable était-il donc descendu sur la terre tout exprès pour M^lle^ Probus? Certes, le diable devait avoir autre chose à faire !

Pauvre M. Georges !... Rirait-il assez, s'il savait que, dans un petit coin de Montretout, on lui faisait l'injure de croire qu'il ne s'occupait que d'une pauvre paysanne ! Certes, que c'était Gabrielle qui avait tort de trop souvent penser à ce brillant vicomte, qui l'avait vue une fois et, l'ayant trouvée plutôt avenante que jolie, l'avait un instant contemplée comme on regarde une jolie statue... puis qui s'en était allé sagement... trop sagement peut-être !

Eh oui, trop sagement!... Vous ne faites que dire à une candide enfant que Don Juan la menace, que Don Juan va venir, que Don Juan est aux portes... et Don Juan n'apparaît pas... Eh bien, la jeune fille qui ne pensait pas à Don Juan finit par se demander pourquoi Don Juan ne vient pas !... et elle rêve à Don Juan.

En somme, si le Conciliateur, d'un côté, et Ratatin, de l'autre, avaient jeté le trouble dans le camp du vicomte, Galathée, en voulant trop faire, n'avait pas perdu Georges dans l'esprit de Gabrielle. Au contraire! Gabrielle avait fini par trouver Georges intéressant.

Intéressant, mais voilà tout! C'était bien assez. Si le vicomte et son entourage s'étaient quelque temps tenus cois, Gabrielle, assurément, à force de penser à Georges, aurait fini tout doucement par l'aimer, et, un beau jour, presque sans coup férir, Georges eût emporté d'assaut le cœur de Gabrielle!

Mais Surin et Dupré embrouillèrent si bien les affaires que l'escarmouche dégénéra en bataille.

A propos de Surin, disons tout de suite qu'il n'en était jamais question devant Gabrielle. Ratatin en avait fait une condition expresse de son concours. Jamais, avait-il dit judicieusement, jamais nous n'aurons la confiance de Gabrielle, si la jeune fille apprend que nous avons la moindre accointance avec l'homme dont la vue, dont le souvenir seul est pour elle un épouvantail.

Le 12, à deux heures de l'après-midi, Ratatin entra dans le petit boudoir de Galathée.

— Madame, lui dit-il, je viens de voir le Conciliateur.

— Grandes nouvelles?

— Mais oui! Dupré est allé ce matin chez lui pour l'acheter!...

— Comment le vicomte a-t-il consenti à avoir tout de suite recours à Surin?

— C'est que Dupré, qui est un joli travailleur, ayant découvert que Gabrielle était sous la sauvegarde d'une parente du préfet de police, ne se souciait que fort médiocrement d'engager la lutte!

— Une jolie idée que vous avez eue là, maître Ratatin!

— Dupré a été droit au but! Il a proposé à Surin que, moyennant finances, le Conciliateur se chargeât de tout.

— Et Surin ayant refusé?...

— Dupré lui a jeté le gant en lui disant pour adieu : Bataille! — Maintenant, madame, votre très-humble serviteur vient vous prier de ne pas bouger, de ne rien faire, de ne rien dire, de ne pas penser même, sans le consulter, vu que nous allons avoir à soutenir une guerre sourde... une guerre de ruses plus simples et plus formi-

dables les unes que les autres!... L'auteur du drame de l'enlèvement de Denise Brimard va nous tailler de la besogne!

— Monsieur Ratatin, vous savez que vous n'avez pas à vous préoccuper de la question d'argent!...

— Bonne chose, madame!... C'est le nerf de la guerre!... Vieux mot! vieille vérité!

— Vous n'avez qu'à demander!... je suis généreuse avec mes amis... Comptez de plus sur toute ma reconnaissance!...

Et la belle décocha au bossu un regard fascinateur.

Ratatin tressaillit, puis froidement :

— Pardon, madame, mais les bons comptes font les bons amis!... Qu'entendez-vous par votre reconnaissance?

Un peu désarçonnée, Galathée répliqua :

— Mais..., j'entends... ce qu'on entend par ce mot... La reconnaissance envers quelqu'un implique... tout!

— Tout quoi? demanda le bossu positif.

— Tout quoi? Mais je ne vous comprends pas, monsieur l'intendant.

— Je désire savoir, si, en cas de succès, madame n'a pas déjà promis à Surin, en plus d'une grosse somme, qui a besoin d'être fixée... toute... toute sa reconnaissance?

— Non, monsieur, non! répliqua froidement Galathée.

Il parut à Galathée que Ratatin respirait.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle avec douceur.

— Rien, madame, rien!... Mais l'heure est venue de causer affaires d'argent... Madame veut-elle me faire la grâce de m'écouter?

— Mais certainement!... Avec d'autant plus de plaisir, que je ne serais pas fâchée de savoir ce que cette affaire pourra coûter à M. de Bayolles.

— Quelque chose, madame, comme quarante ou cinquante mille francs!

— Seulement! dit impétueusement Galathée. Seulement cela?

— Seulement cela, madame!

— Mais c'est pour rien!

— Cela est vrai!

— Et pourquoi cela me coûtera-t-il si peu cher?

— Parce que Ratatin est un intendant modèle, qui prend les intérêts de madame!

—Il y a bien encore quelque chose? insista doucement la fausse comtesse.

— Je l'avoue !... Cela ne coûtera guère que quarante mille francs à madame, au lieu de cent mille... parce que madame... ne sera pas reconnaissante envers Surin !

— Un autre, monsieur Ratatin, prétendrait-il à toute ma reconnaissance?

— Non, madame, non!... mais, s'il n'y prétend pas, il ne veut pas que d'autres y prétendent!

— Ah!... vous m'intéressez fort, monsieur Ratatin!... Finissons-en avec nos comptes!...

— Vingt mille francs à Surin, douze mille à la valetaille, quinze ou dix-huit mille de frais de maison font, sauf erreur, de quarante-cinq à cinquante mille francs!

— Je ne vois rien pour vous dans tous ces comptes, monsieur Ratatin?...

— Moi, madame!... j'aurai le plaisir de vous avoir été agréable!

— Mais, c'est du dernier galant, monsieur Ratatin!... Il me semble que la reconnaissance de Galathée ne vous serait pas désagréable!...

Ratatin se redressa le plus qu'il put et dit à la fois avec solennité et émotion :

— Madame, je m'appelle comte de Raffignac!... Mon père a jadis perdu sa fortune au service de son roi... j'ai le droit, moi, de travailler pour rien pour ma dame!

Il salua et sortit.

Galathée était abasourdie.

— Comte de Raffignac! s'écria-t-elle, au bout de quelques secondes... Lui! ce bossu! ce coquin!... comte de Raffignac!... Et il m'aime!...

Galathée devint songeuse.

Quelques minutes après, elle se promena de long en large dans son boudoir et se dit :

— Mais il avait tout à fait grand air tout à l'heure, ce petit bossu! Comment diable en est-il arrivé à exercer le singulier métier qu'il fait?... Il faudra que, sous peu, il me conte son histoire!... Si elle est intéressante, eh bien! mais, bossu, mon ami, c'est peut-être vous qui serez payé le plus cher! Et puis, j'y songe, vous êtes comte, monsieur Ratatin!... comte de Raffignac... Mais ce nom-là sonne assez bien à l'oreille!... Tiens! tiens! Il me semble que je suis née pour être comtesse, moi! Madame la com-

tesse de Raffignac! Il me plairait assez qu'on m'appelât madame la comtesse de Raffignac!

A l'heure où Ratatin entrait chez Galathée, Dupré, après une grande conférence avec Georges et Lavinio, repartit pour Paris.

En se rendant au chemin de fer, il rencontra le gamin qui l'avait si bien servi la veille.

Dupré siffla.

Le gamin dressa l'oreille, se retourna et accourut.

— Puisque tu me connais, dit Dupré, tu sais où je demeure?

— Pardi!

— Eh bien, viens me trouver ce soir à huit heures!... Maintenant, file!

— C'est dit!

Et le gamin attrapa au vol une nouvelle pièce de monnaie.

— Bon début, se dit Dupré en montant en wagon.

Aussitôt à Paris, le petit-fils de Mascarille entra dans la boutique d'un gros fripier. Là, il acheta divers vêtements, passablement bizarres, et en remplit deux malles.

De chez le marchand d'habits, Dupré se rendit au Coin de Rue, où il acheta pour quelque quinze louis de petites chemises, camisoles, bas et enfin de menue lingerie à l'usage d'enfants en bas âge. A la caisse, il donna l'ordre d'expédier ses emplettes pour le soir de ce même jour, neuf heures, à Saint-Cloud, chez M. de Cerny.

Après cette seconde acquisition, notre déluré compagnon gagna la grande avenue des Champs-Elysées. A cent mètres du rond-point, il entra chez le carrossier Jonathan.

— Mon maître, lui dit-il, veut changer ses équipages. Il lui faut absolument ceux de M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan.

— Je saurai ce soir qui les a fournis!

— Très-bien!... Demain il faut être à l'œuvre!... La chose presse! Donc, jour et nuit au travail!... On payera en conséquence!... Le secret surtout!... Des sommes énormes sont engagées!

— Ah! ah!... Il y a un pari là-dessous!...

— Un gros pari!... Et pour que nous le gagnions, il nous faut carrosse, chevaux et livrée.

— A tromper l'œil du maître!

— Je vous répète, Jonathan, que l'on payera en conséquence!...

— Et il vous faut cela?

— Pour demain!

Jonathan eut un accès de fou-rire.

— Je demande trois semaines, répondit-il.

— Je ne vous en accorde pas même une!

— Si, d'ici à six jours, je ne suis pas prêt, je garde tout pour compte!

— A la bonne heure!... Voici cent louis d'arrhes!... A dans trois jours!

— Au nom de qui?

— Je viens de vous donner cent louis, cher monsieur Jonathan, et je ne vous ai point demandé de reçu...

— C'est bon!... monsieur Anonyme, une seule indication? L'adresse du comte de Sainte-Croix du Reuillan.

— A Montretout, Sente des Roses!

— Au revoir, monsieur... Repassez dans trois jours, et vous vous convaincrez par vous-même que Jonathan est un habile homme!

— Je n'en doute pas. Au revoir!

Dupré remonta dans son fiacre et arriva une heure après à Saint-Cloud avec ses malles.

Le soir, à huit heures, le gamin au palet se présenta à la grille du château de M. de Cerny.

Dupré l'attendait.

Dans le petit pavillon où demeurait Georges, le valet de chambre introduisit l'enfant, qui se trouva en présence de Georges et de Lavinio.

— Ton nom? demanda Dupré au gamin.

— Jean Pitou.

— Ecoute, Pitou, et retiens bien!... Si on est content de toi ici, on te donnera tout ce que tu voudras... Tu entends... tout ce que tu voudras!... C'est-à-dire que tu pourras te gaver de chaussons aux pommes, de sucre d'orge et de verres de cocσ à perpétuité.

— Nom d'une pipe! s'écria Pitou, quoi qu'il faut faire?

— Il faut, demain, aussitôt que possible, te trouver sur le passage du père Probus.

— C'est pas malin, ça.

— Tu joueras... à n'importe quoi.

— Aux billes... pour changer.

— C'est cela, aux billes.

— Ah! fit tout à coup Pitou en se grattant l'oreille, c'est qu'y a une difficulté...

— Déjà?

— J'ai pas de billes!

— Tu en achèteras, imbécile!...

— J'ai plus de ronds!

Tous les assistants se mirent bruyamment à rire.

— Maître Pitou, dit Georges, m'est avis que vous demandez des arrhes!... Voilà quarante sous!

— Merci, m'sieu le vicomte!... j'achèterai des billes en stuc!

— En agate, si tu veux, reprit Dupré... mais écoute!

— Allez! je perds pas un mot!

— Quand le père Probus passera devant toi, tu lui diras, comme la première fois :

— Bonjour, monsieur Probus!

— Merci !... pour qu'il me réponde : Bonjour, faignant!... toujours à jouer au lieu de travailler!...

— C'est ce que nous demandons!

— Alors on le lui dira!

— Tu grogneras... et tu laisseras le père Probus passer... puis, quand il aura fait une dizaine de pas, tu courras après lui et tu lui diras benoîtement : Dites-moi donc, monsieur Probus, pourquoi donc m'appelez-vous toujours fainéant?... Ça m'ennuie à la fin!...

— Ça, c'est vrai qu'il m'embête!

— Ecoute et n'interromps pas !... Le père Probus rira ou prendra un air sévère...

— S'il rit, je reste!

— S'il prend un air sévère, tu resteras encore!...

— Ah!

— Le père Probus te répondra : Si je t'appelle toujours fainéant, petit drôle, c'est parce que je te vois constamment jouer, mais jamais travailler! — Alors, tu baisseras la tête quelques secondes, puis tu la relèveras comme ça avec un air d'orgueil, et tu diras : Est-ce que vous voudriez m'apprendre à travailler, vous?

— Je lui demanderai jamais ça?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me prendrait au mot.

— Nous voulons justement l'amener à ce qu'il t'accepte pour apprenti.

— Plus souvent!

— Alors, adieu les chaussons aux pommes!
— Les tartelettes, les billes, les sirops de groseille!
— Et les belles pièces de quarante sous!
— Minute, dit Pitou. Continuez.

— Une fois, reprit Dupré, une fois que le père Probus aura consenti à te prendre chez lui, tu ajouteras : Père Probus, faut profiter de l'occasion! Demain je n'aurais peut-être plus la même résolution!... A la besogne tout de suite!... Donnez que je porte votre sac; c'est l'affaire de l'apprenti!

— Alors me v'là embauché?

— Sois tranquille! On ne te demande que huit ou dix jours de travail, mais d'un travail exemplaire!

— Et pour ces huit jours-là j'aurai droit...

— A tout ce que tu voudras.

— Eh bien! ça y est... Mais si le père Probus ne veut pas de moi?

— Si tu sais t'y prendre, il voudra.

— C'est tout ce que j'aurai à faire?

— Non pas; tous les soirs, en quittant le père Probus, tu passeras par la route Impériale... devant notre maison...

— Et puis?

— Et puis, si j'ai besoin de toi, je serai là et je te donnerai tes instructions.

— Bon!

— Un dernier mot!... Si tu jases...

— Rien de fait!... Soyez tranquille, monsieur Dupré... y a pas moins bavard que moi!... pour la discrétion, j'enfonce mame la carpe!...

— Voilà qui est dit!... Salue et détale!... A demain soir!...

— A demain soir!... salut la compagnie!

Comme neuf heures sonnaient, l'enfant quitta le château.

Au quart, arriva la commande faite par Dupré au Coin de Rue.

Après avoir beaucoup ri de l'explication que leur fournit le valet de chambre à propos de toute la lingerie qui encombrait le salon de Georges, après avoir admiré les costumes qui venaient de chez le fripier, Lavinio et Georges dirent à Dupré :

— A côté de vous, Dupré, Mascarille et Frontin étaient deux cuistres!

Le lendemain matin, sur les neuf heures, après la messe basse de M. le curé, Lavinio, accompagné d'un domestique à la livrée de M. de Cerny et porteur d'un volumineux paquet, sonnait chez les sœurs grises.

— Ma sœur, dit Lavinio à la tourière, je voudrais parler à votre bonne mère Philomèle... Je viens de la part de M^me^ la comtesse de Cerny.

L'ex-ténor fut bientôt devant la sœur Philomèle, la supérieure des bonnes sœurs grises.

— Posez ce paquet sur cette table, dit Lavinio au valet, et laissez-nous ! Ma sœur, ajouta-t-il doucereusement, je vous apporte un petit souvenir de M^me^ la comtesse de Cerny.

— Ah !

Et la figure sévère de sœur Philomèle se dérida subitement.

— Avant tout, monsieur, reprit la supérieure des sœurs grises, donnez-moi des nouvelles de M. le comte?

— Ce n'était qu'une fausse alerte, ma sœur! Le comte, à cette heure, est tout à fait rétabli. Nous avons reçu hier d'excellentes nouvelles !

— Dieu soit loué ! Et M^me^ la comtesse et sa chère filleule ?

— La santé de toutes deux ne laisse rien à désirer... Maintenant, ma sœur, passons à ce qui m'amène !... Bien qu'en voyage, la pieuse et bonne comtesse entend se souvenir toujours des pauvres petits enfants de Saint-Cloud. Elle a écrit à un grand magasin de Paris et lui a fait la commande que voici, laquelle a été apportée hier soir au château. Voyez !...

Sœur Philomèle coupa les ficelles et se trouva presque mal de satisfaction à la vue d'un nombre considérable de petites pièces de lingerie.

— Ce n'est pas tout, ma sœur, continua Lavinio. La comtesse a chargé M. le vicomte, son fils, de vous faire remettre en mains propres la petite somme que voici pour être distribuée par vous à vos pauvres !

Et, ce disant, Lavinio tira de son porte-monnaie dix louis qu'il mit dans la main de la bonne sœur.

— Ah ! la pieuse dame, la bonne dame ! s'écria sœur Philomèle. Ah ! monsieur, quand vous lui écrirez, dites-lui bien...

— Ma sœur, interrompit Lavinio, M. le vicomte répond

aujourd'hui même à sa mère... Si vous estimez qu'il est plus convenable que vous la remerciiez vous-même, j'attendrai votre lettre, qui partirait sous le pli de M. Georges.

— Comment donc ! Mais certainement, monsieur !... Accordez-moi quelques instants et je vais vous remettre une lettre de remerciements.

— Faites, ma sœur, je ne suis point pressé !...

Et Lavinio tira de sa poche le journal du révérend père Veuillot et se mit gravement à le lire.

Dix minutes après, il quittait la communauté, emportant à l'adresse de Mme de Cerny la lettre de sœur Philomèle.

Il était à peine entré chez Georges que celui-ci lui cria :

— Et la lettre ?

— La voici !

— Tout va bien, dit Dupré.

Georges passa la lettre de sœur Philomèle au Frontin.

— Facile écriture, dit Dupré. Adieu, messieurs !

Et le drôle fila sur Paris.

Sur le coup de deux heures, Jean Pitou rencontra le père Probus sur le quai.

L'enfant jouait aux billes.

Quand le père Probus fut à ses côtés, le gamin lui dit :

— Bonjour, m'sieu Probus.

— Bonjour, fainéant, répondit le serrurier.

— Faignant..., pourquoi ça, faignant? demanda Jean.

— Parce que, au lieu de travailler, je te vois toujours jouer !...

Et le père Probus continua sa route, comme l'enfant grognait.

Tout à coup, le serrurier se sentit accroché. C'était Pitou qui le tirait par sa veste.

Le reste de la scène se passa comme Dupré l'avait prévu. Le serrurier commença par rire... Jean insista. Le père Probus ouvrit de grands yeux et de grandes oreilles, et, finalement, comme l'ouvrage donnait, comme il n'avait pas d'apprenti, il dit à Pitou :

— Ah çà, moucheron, c'est donc sérieux ?

— Eh bien oui, na ! répondit Jean... A la fin ça m'embête que tout le monde m'appelle faignant !

— Bien !... je verrai ta mère bientôt..., et si elle consent...

— Si elle consentira..., mais elle en pleurera de joie !

— Allons, c'est bon ! je vois que tu as encore quelque chose là !... C'est entendu ! Je verrai maman Pitou tantôt ou ce soir, et demain matin, à six heures, tu pourras venir à la maison !

— Dites donc, m'sieu Probus, vous ne me battrez pas ?

— Je ne bats personne, gamin ! Quand je ne suis pas content des gens, je les mets à la porte !... Tu seras bien nourri, et si je suis content de toi, tous les dimanches, je te donnerai quelques sous !

L'enfant sauta de joie.

— A demain, Pitou, à demain !

— A demain, m'sieu Probus, à demain !

Dupré ne reparut qu'à sept heures.

— Je commençais à être inquiet, lui dit Georges...

— C'est que j'ai eu l'idée de passer chez Jonathan !

— Une bonne idée ! Et ?

— Il a tous les modèles... c'est son voisin Simon qui a tout fourni.

— Et il n'a pas fait plus de difficultés qu'hier ?...

— Non !...

— Très-bien ! Et la lettre ?

— La voici !

Et Dupré sortit de son portefeuille deux lettres. Il les donna à son maître en disant :

— Qu e monsieur le vicomte confronte !

Georges poussa un cri :

— C'est exactement la même écriture ! dit-il.

— Il y a d'habiles coquins, ajouta Lavinio.

— Le tout, reprit Georges, c'est de faire tenir cette lettre à Gabrielle !

— Je vais voir si Jean Pitou est là, dit Dupré.

Cinq minutes après, il revenait avec le gamin.

— Eh bien ? demanda Georges.

— L'affaire est dans le sac, répondit Jean.

— Tu entres demain chez le père Probus ?

— Comme apprenti... Et je crois que je lui en ferai voir des vertes !

— Maître Pitou, cria Dupré, faites silence et écoutez !... Vous voyez cette lettre ?

— Oui !

— Vous allez la serrer aussi discrètement et aussi proprement que possible dans votre poche. Demain, il est plus

que probable que le père Probus ira travailler Sente des Roses et vous emmènera avec lui... Vous aurez l'intelligence, ou alors vous n'êtes bon à rien, de vous trouver un moment seul avec Mlle Gabrielle... Choisissez bien l'instant !... Alors vous remettrez cette lettre à la belle enfant, en lui disant :

— Lisez cela en cachette !... C'est de la part de sœur Philomèle !...

— As-tu bien compris ? demanda Georges.

— As-tu bien retenu ? appuya Lavinio.

— Comme c'est difficile ! répondit Jean. Mamzelle, lisez cela en Philomèle ! c'est de la part de sœur Cachette !

— Parfait ! dit Dupré, en riant aux éclats. Voici la lettre ! A demain soir ! à demain soir !

— A demain soir, m'sieu Dupré.

— Encore un mot ! Si par hasard tu te fais prendre... on te tirera durement les oreilles...

— Y a pas de plaisir sans peine ! répondit philosophiquement l'enfant.

— A merveille ! Alors on voudrait te faire jaser... sans difficulté, tu avouerais que cette lettre, c'est moi qui te l'ai confiée !

— C'est pas malin ! J'ajouterais que je croyais pas mal faire !

— Très-bien ! si le secret est surpris, comme il n'y aura pas eu de ta faute, notre marché tiendra toujours ! Tu seras récompensé tout de même !

— Ah bien, m'sieu Dupré, je ne vous dis que ça !... Vous pouvez compter sur Pitou !

Et le gamin sortit en faisant la roue.

Le soir de ce jour-là, Galathée disait à dîner :

— Pas la moindre attaque du côté du vicomte !... C'est inquiétant !...

— Madame, répondit timidement Gabrielle, je crois qu'on s'occupe beaucoup plus ici de M. de Cerny que M. de Cerny ne s'occupe de moi... de nous ! corrigea-t-elle en rougissant.

Ratatin se mit à rire.

— Vous ne connaissez pas le vicomte, répliqua Galathée... Il ourdit sa trame... il guette l'occasion... il apparaîtra alors qu'on ne l'attendra pas !

Gabrielle n'osa répliquer.

Le lendemain, le père Probus arriva Sente des Roses d'assez grand matin.

Jean Pitou l'accompagnait.

Après avoir embrassé son père, Gabrielle remarqua la présence de l'apprenti.

Jean Pitou avait un air crâne.

— Tiens! s'écria Gabrielle, qu'est-ce que le petit Pitou vient faire ici?

— Ce garnement s'est pris à flamber comme une allumette, répondit le serrurier en riant... Il veut mordre au travail!... Il m'a prié de le prendre comme apprenti!

— Jean Pitou... travailler! dit Gabrielle... voilà du nouveau!... c'est beau de sa part!... Pitou, mon ami, vous aurez du sucre tantôt, si papa est content de vous!

— C'est comme si je l'avais! dit le gamin.

— A l'ouvrage! cria Probus... Lestement, grimpons au premier!

Pitou s'élança derrière lui.

A la cinquième marche il s'arrêta, et, se retournant, il dit à Gabrielle restée sur le palier :

— Mam'zelle, si vous me faisiez une avance, ça me donnerait joliment du cœur!

— Viens! répondit Gabrielle.

L'enfant ne fit qu'un bond et suivit la jeune fille dans le petit salon de droite.

Jean Pitou et Gabrielle étaient seuls.

Gabrielle cueillit un gros morceau de sucre dans un sucrier en cristal, et le présenta au gamin, en disant :

— Sans préjudice du courant!

— Mam'zelle, dit tout bas Jean, sommes-nous seuls?

— Oui, répondit Gabrielle étonnée...

— Alors, continua Jean, prenez et serrez vivement cette lettre!... Vous la lirez en secret!... c'est de la part de sœur Philomèle!

Interdite, Gabrielle avait pris la lettre.

Le gamin, lui, avait gagné la porte. Il l'ouvrit toute grande, mit son morceau de sucre dans sa poche et monta l'escalier, en criant sur la première marche :

— Merci, mam'selle, merci! Le père Probus sera content de moi!

Sur ces mots, Gabrielle revint à elle et elle serra la lettre dans son corsage. Mais bientôt se sentant de nou-

veau envahir par l'émotion, elle vola vers la fenêtre, l'ouvrit et respira.

Une lettre de sœur Philomèle!... Mais la chose était toute naturelle... Ce qui devenait extraordinaire, c'était que cette lettre arrivât par la voie Pitou..., avec cette recommandation de lire la missive en secret.

La jeune fille n'était réellement seule que le soir :

— Oh! s'écria-t-elle... que je voudrais être à tantôt!... Que peut me vouloir ma bonne mère Philomèle?... Elle me reproche sans doute d'être restée bien longtemps sans aller la voir... Elle a peut-être appris les aventures de ces derniers jours. Mais, elle, qui l'empêche de se présenter ici... où elle serait si bien accueillie?... Qui l'empêche de me faire demander?... Pourquoi surtout cette lettre par Pitou... par Pitou qui, à point nommé, se trouve être depuis ce matin l'apprenti de mon père?... Ah! la soirée n'arrivera jamais assez vite!... Cette aventure est étrange!

Tout à coup elle poussa un petit cri :

— Ah! se dit-elle, pendant que son sein battait avec violence, est-ce que M. Georges?...

Elle devint pourpre, puis pâle et éprouva le besoin de s'asseoir.

Elle avait instinctivement deviné que le vicomte était pour quelque chose dans l'envoi de cette lettre.

A ce moment Galathée sonna.

Fleur-d'Ebène sortit de la pièce voisine.

Gabrielle tressaillit :

— Vous étiez là, Marie?...

— Je finissais la chambre de mademoiselle...

— Ah!... Et Gabrielle sembla respirer.

— Pardon, si je vous quitte, mais M^me^ la comtesse a sonné.

— Allez, Marie, allez!

A peine Fleur-d'Ebène sortie, Gabrielle se précipita dans le boudoir et du boudoir dans sa chambre.

Oh! les femmes!

Gabrielle mit le verrou à la porte du boudoir et à la porte qui, de sa chambre, donnait dans la salle de billard, et cela si doucement, que l'oreille la plus exercée, voire même celle de Ratatin, n'aurait rien pu entendre. Ensuite la jeune fille tira les rideaux des fenêtres pardessus les stores.

Ce n'était pas assez de précautions. Elle ouvrit sa toilette. On pouvait surprendre l'enfant. Sa réponse était prête : Je m'habille.

Sa main s'empara fièvreusement de la lettre de sœur Philomèle.

Et Gabrielle dévora ceci :

« Ma chère Gabrielle, ma chère fille,

» Je reçois à l'instant une lettre d'une dame aussi pieuse que bonne, de Mme la comtesse de Cerny, en ce moment en voyage.

» Cette lettre me rend à la fois bien joyeuse et bien rêveuse. En substance, voici ce qu'elle contient :

» La comtesse me demande si je vous connais et, en cas de négative, me prie de prendre sur votre compte les plus minutieuses informations. « Mon fils, ajoute-t-elle, mon fils, qu'un accident a fait venir ces jours derniers auprès de moi, m'a paru songeur, triste. Je l'ai pressé de questions, et j'ai obtenu qu'il me confiât ses peines.

» Oh ! le lourd secret, ma chère sœur ! Mon fils est amoureux, mais amoureux fou. Celle qu'il aime est d'une naissance obscure, mais il me jure que cette enfant est si merveilleusement belle que les princesses des contes de fées seraient à peine dignes d'être ses femmes de chambre. Cela est peu pour moi, mais Georges ajoute que la vertu de celle qu'il aime n'a d'égale que sa beauté... »

— Mon Dieu ! s'écria Gabrielle, en interrompant sa lecture, cet homme ne saurait être le monstre que l'on me dépeint tous les jours... et je m'applaudis d'avoir intérieurement pris sa défense !

Elle continua avec émotion :

« Belle et vertueuse ! Deux grands points, ma sœur ! Mon fils m'affirme qu'elle appartient à une honnête famille... Vous voyez d'ici où cela peut nous conduire !

» Veuillez donc me dire si vous connaissez Mlle Gabrielle Probus et me donner tous renseignements sur elle et sur sa famille. Georges a juré qu'elle lui appartiendrait, dût-il, pour forcer le consentement de son père et le mien, se porter aux dernières extrémités. Or, moi, ma sœur, je mourrais de chagrin si, seulement pour satisfaire mon orgueil, je forçais mon fils à me faire un jour ces sommations qu'on appelle si étrangement des sommations respectueuses.

» Vous connaissez ma piété ! La piété ordonne à ceux et

à celles de ma caste de ne point repousser de parti pris une obscure alliance, quand de cette alliance on n'a pas à rougir.

» Si cette jeune fille est de bonne famille, si elle est aussi sage que belle, si mon fils ne doit être heureux qu'avec elle, à cette jeune fille j'ouvrirai mes bras et je ferai en sorte que M. le comte de Cerny ne s'oppose pas à cette union.

» La chose, ma sœur, est des plus graves, des plus épineuses. J'attends une lettre de vous, deux, trois, si vous le jugez nécessaire, pour m'apprendre si je dois revenir à Saint-Cloud.

» Si cette jeune fille mérite de devenir vicomtesse de Cerny, dites-le moi sans crainte! J'accours! je la prends chez moi et, avec moi et Jeannette, je veux que, avant deux mois, la future vicomtesse ait les airs de la patricienne! »

Machinalement Gabrielle se regarda dans la glace. Modestement elle baissa la tête et poursuivit sa lecture :

« Ma chère Gabrielle, — finissait sœur Philomèle, — la comtesse me dit que tout cela doit demeurer entre nous. Avant de répondre, je veux vous consulter et, en même temps, vous donner un conseil.

» Connaissez-vous M. Georges de Cerny? Si oui, je n'ai qu'à vous passer la parole; si non, voici son portrait :

» Au physique, beau cavalier; au moral, un aimable garçon, mais assez mauvais sujet jusqu'ici; malgré quoi tout le monde lui reconnaît un grand et noble cœur. Ses vices sont inhérents à sa jeunesse, à son monde, et tiennent un peu, je crois, à ce que la bonne comtesse a trop gâté ce fils unique qu'elle adore. Au demeurant, si j'admets qu'en vous il a été touché par la grâce, c'est un beau et bon parti.

» Jusqu'ici, ma fille bien-aimée, le conseil que je vous donne se devine aisément.

» Si votre cœur est libre, acceptez, acceptez tout de suite ce cadeau que Dieu donne en récompense à votre vertu! Que l'avenir ne vous inquiète pas. Dans le siècle où nous sommes, ce qu'on appelait autrefois des mésalliances, n'a plus raison d'être. Mais si votre petit cœur n'est pas des plus libres, oh! ma chère fille, dites non, non tout de suite !

» Devenir grande dame par ambition, jurer aux pieds

des autels amour, obéissance et fidélité à son époux avec un souvenir au cœur, lequel souvenir prête à un triple blasphème, c'est le plus grand malheur qui puisse frapper une femme !

» J'attends donc un petit mot de vous !

» Réfléchissez bien avant d'écrire... Je vous accorde trois jours... dans trois jours je répondrai à Mme de Cerny.

» Vous me ferez tenir votre lettre par le petit Pitou. Un de ces jours j'irai vous voir ou je vous ferai demander et je vous expliquerai, ce qui me prendrait trop de temps aujourd'hui, pourquoi ce mystère dans notre correspondance ! Que ce mot vous suffise : avant de causer avec votre père, cœur excellent mais esprit un peu rude, il faut que je connaisse vos sentiments ! Ne vous voyant point, je ne vous influence pas !

» A bientôt, ma chère Gabrielle !

» Pas un mot à qui que ce soit !

» Je vous embrasse, ma chère fille ; je vous bénis !

» Sœur PHILOMÈLE. »

Gabrielle n'eut pas le temps de réfléchir, même une seconde.

Comme elle finissait de lire l'épistole de sa bonne mère, on frappa à la porte du boudoir.

— Gabrielle, demanda une voix féminine bien connue, vous êtes enfermée ? C'est moi ! Ouvrez !...

Gabrielle dégraffa prestement sa robe et cacha la lettre de sœur Philomèle dans son corsage.

Puis, souriante, elle alla tirer le verrou de la porte du boudoir.

— Dieu, fit Galathée, en entrant, qu'il fait sombre chez vous !

— Madame, répondit Gabrielle, je finissais de m'habiller..., et tout ce que vous me dites tous les jours, vous et M. l'intendant, me cause tant de frayeur...

— Que vous vous barricadez pour mettre des papillotes ! Je ne vous blâme pas, ma chère enfant ! Au contraire ! Nous ne saurons jamais assez prendre de précautions contre un ennemi dont l'habileté m'est trop connue !

— Arrêtez, madame !... Je n'oserai plus me montrer, même dans le jardin ! dit Gabrielle, en esquissant un sourire !

— Vous souriez !... Elle sourit, la petite brave !... Je

crois vraiment qu'elle doute de ce que M. l'intendant et moi nous lui disons du vampire qui rôde peut-être à cette heure autour de nous! Mais, pour vous convaincre que ce misérable est le dernier des hommes, vous verrez qu'il faudra raconter à cette petite l'histoire de la Perle du Bas-Meudon!

— Qu'est-ce que cette histoire, madame? demanda aussitôt Gabrielle. Hélas! sans doute celle d'une pauvre jeune fille mise à mal par un démon, comme celui qui s acharne après moi ?

— Oui, mon enfant! L'histoire de la Perle du Bas-Meudon commence comme la vôtre, et priez Dieu, Gabrielle, que le dénoûment soit autre pour vous!

Sur les conseils de Ratatin, Galathée venait chercher Gabrielle pour aller bravement faire un tour de promenade dans Saint-Cloud avant le déjeuner.

— Puisque l'ennemi ne se montre pas, avait dit Ratatin, montrons-nous!

— Montrons-nous! avait répondu Galathée.

Ratatin et Galathée ne se doutaient guère que, dans la maigre personne de Jean Pitou, l'ennemi était dans le cœur de la place.

Toujours sanglée dans son long et disgracieux fourreau de soie noire, la figure encadrée dans de longues boucles brunes, de vrais repentirs, un épais voile noir sur la figure et des lunettes d'or à verres bleu foncé sur les yeux, Galathée monta en voiture avec Gabrielle : Ratatin s'assit en face d'elles.

Galathée pouvait se promener sans crainte d'être reconnue, sans crainte d'être arrêtée.

Milord, froidement assis sur le siége, avait la mine passablement rébarbative. Quant à Barnabé et à Bibichard, ils avaient l'air si raide, si pincé, si peu avenant, qu'il arrêtait sur les lèvres du curieux le plus intrépide toute question indiscrète.

De plus, tous ces gaillards-là avaient la poigne solide, et d'autant plus solide, que Ratatin leur avait dit :

— Vous pouvez, sur mon ordre, assommer et tuer; je réponds de tout. Nous sommes la bonne cause!

Les Timides étaient forts.

Ne point oublier qu'ils ne sortaient jamais sans un poignard et un casse-tête dans une poche, sans un revolver dans l'autre.

La calèche descendit la route Impériale.

— Madame, dit Gabrielle, vous plaira-t-il qu'un jour j'aille voir sœur Philomèle ?

— Sœur Philomèle... la supérieure des Sœurs-Grises... mais, quand il vous plaira !...

— Un de ces jours, madame !

-- A votre aise!... Mais pourquoi la voiture est-elle arrêtée ?

Ratatin prit la parole :

— Barnabé est descendu arranger la gourmette d'un de nos chevaux.

— Regardons donc cette magnifique propriété ! dit Galathée...

Ratatin reprit :

— C'est là que demeure le vicomte, madame,

— Raison de plus !...

Il paraît que c'était chose fort difficile que d'arranger une gourmette, car la voiture de Mme de Sainte-Croix du Reuillan stationna bien dix minutes devant la grille de M. de Cerny.

Le hasard, sur lequel avait compté Ratatin, amena Dupré.

Dupré n'en pouvait croire ses yeux. Tout à coup il tourna les talons et disparut, en courant.

— C'est Dupré, dit Galathée.

— Je suis bien aise de l'avoir revu, répondit Ratatin... Maintenant, je serai fort étonné si, sous quelque déguisement qu'il prenne, je ne le reconnais sur l'heure !

Comme Galathée, plus que Galathée, Gabrielle regardait à travers la glace.

Deux hommes débouchèrent par la gauche et, sans qu'on s'y attendît, parurent devant la grille.

Gabrielle poussa un petit cri et se jeta derrière Galathée.

Gabrielle venait de voir Georges.

Georges aussi avait vu Gabrielle.

On eût dit que Ratatin avait attendu l'échange de ces deux regards pour faire jouer un petit ressort qui avait bien son utilité, car à peine M. l'intendant eut-il pesé sur certain bouton de cristal, placé au-dessus de sa tête, que, au risque d'écraser Barnabé qui n'en finissait pas avec la gourmette du coursier de gauche, Milord cingla ses nobles bêtes qui partirent à fond de train.

Dupré rejoignit alors le vicomte et Lavinio.

— Mais cette halte était préméditée, dit ce dernier.

— Quoi qu'il en soit, répondit Georges radieux, merci à la comtesse ! J'ai revu Gabrielle plus belle que jamais !

— Voilà, grommela Dupré, des gens bien sots ou des gens bien forts et bien impertinents !

—Vous avez bien examiné les figures, Dupré ? demanda Lavinio.

— Et en voilà pour la vie !... Je reconnaîtrai le cocher et les valets de pied entre mille, et entre cent mille l'avorton qui était dans la voiture en face de ces dames !

— Qui peut être cet individu-là, Dupré ?

— Un gaillard, monsieur le vicomte ! C'est le second de Surin, j'en mettrais ma main au feu... Ça doit être une mouche de première catégorie !

— Soit ! Mais je jure Dieu que, avant peu, je rendrai sa visite à Mme la comtesse.

Le cri de Gabrielle n'occupa point Galathée, et Ratatin le trouva tout naturel.

De retour Sente des Roses, on déjeuna.

Avant le déjeuner, Gabrielle alla embrasser son père. En le quittant, elle lui demanda s'il était content de maître Jean.

— Il est fûté tout plein, répondit le serrurier. Je crois que j'en ferai quelque chose.

— Pitou, dit Gabrielle, venez chercher du gâteau.

Sur le palier, la jeune fille dit tout bas au gamin :

— Ce soir ou demain je répondrai à sœur Philomèle !

Pitou retrouva le père Probus grondant. Le brave ouvrier avait oublié un outil important. A la vue de Jean, il s'écria :

— Parbleu ! voilà un apprenti qui me tombe du ciel ! Pendant qu'il sera en route, je ferai autre chose ! Çà, Pitou, as-tu des jambes ?

— Regardez-moi ça !

—Eh bien, mets tes fuseaux au bout de ton cou et file à la boutique ! Tu demanderas à Châtel mon plus gros ciseau.

Pitou détala comme un jeune daim à son premier coup de feu.

En courant, le drôle se dit qu'il ferait bien de passer chez M. Dupré.

Il ne songea pas qu'il pouvait être aperçu. Encore novice, Jean Pitou.

Au lieu de recevoir des compliments, le malheureux faillit recevoir des bourrades.

— Comment, jeune idiot, lui dit Dupré, tu entres ici en plein jour comme dans une cathédrale !... Tu veux donc tout perdre ?

Pitou avait l'air si penaud, si malheureux, que Georges eut pitié de lui :

— Assez, Dupré, cria-t-il, assez ! Maître Jean ne recommencera plus ! Maintenant, dis-nous ce qui t'amène ?

— Dame ! J'ai cru bien faire !... C'est une réponse à la lettre !

Une triple exclamation se fit entendre, cri de surprise, cri d'admiration, cri de joie.

— Ce petit Pitou !

— Ce diable de Pitou !

— Ce brave Pitou !

— La réponse ? dit Dupré.

— Mamzelle Gabrielle m'a dit comme ça tout à l'heure: Ce soir ou demain, je répondrai à sœur Philomèle !

— Elle t'a dit cela ? cria Georges.

— Bravo ! clama Lavinio.

— Victoire ! finit Dupré, victoire !

Or, Georges et Lavinio finissaient de déjeuner.

— Qu'est-ce que tu veux, Pitou ? demanda le vicomte.

— Veux-tu du perdreau ? finit Lavinio.

— Avec du biscuit, répondit Pitou.

— Pêche à tort et à travers ! dit Georges. Mais, ce soir, rapporte-moi une lettre !

— Ce soir ou demain ! répliqua Pitou, la bouche pleine.

— C'est juste !

— Avec tout ça, on m'attend, dit Pitou...

— Bourre tes poches, et file !

Dupré fit sortir Pitou par la petite porte du parc.

Une demi-heure s'écoula et Pitou rejoignit le père Probus avec le ciseau demandé.

Comme, au rez-de-chaussée, on finissait de déjeuner, Galathée, curieuse de connaître l'histoire de Ratatin, pria Gabrielle de la laisser seule avec M. l'intendant.

Gabrielle se retira dans sa chambre.

Quand elle se fut assurée que Fleur-d'Ebène travail-

lait dans le petit bureau, Gabrielle se dit qu'il était inutile d'attendre jusqu'au soir pour répondre à sœur Philomèle.

Elle prit dans son buvard une feuille de papier à lettre et écrivit ceci :

« Ma bonne mère, je ne sais vraiment si je suis dans mon bon sens, ou si je rêve ! Plus je relis votre lettre, plus mon étonnement redouble !

» Gabrielle... aimée de M. de Cerny !... Y pensez-vous?

» Oui, je connais M. Georges... Oui, M. Georges m'a vue..., aujourd'hui même, je crois, pour la deuxième fois. Et vous voulez que ma beauté soit telle que M. de Cerny m'adore au point de vouloir m'épouser ! Mais, ma bonne mère, cela ne se voit que dans les contes de fées, et encore, dans les contes de fées, l'héroïne est-elle toujours une princesse !

» Que suis-je, moi? Gabrielle ! Gabrielle Probus ! Gabrielle, la fille d'un serrurier ! Belle, soit ! Sage, cela est vrai... Mais voilà tout ! Cette alliance est impossible, ma bonne mère ! non pas que j'aime ailleurs... Non ! mon cœur est libre, et, je l'avouerai, M. Georges m'est sympathique ! C'est tout !... Que je sois assez folle pour me laisser aller à un amour sans résultat, non, non, ma bonne mère !... Je ne pense pas à M. de Cerny... Je ne veux pas penser à M. Georges ! Je rirais trop de moi et vraiment je prêterais trop à rire aux autres au jour de ma déconvenue. Donc, ma bonne mère, répondez à madame la comtesse qu'elle me fait vraiment trop d'honneur et que Gabrielle Probus est née pour être, non comtesse, mais la femme d'un honnête et brave ouvrier comme le serrurier Probus.

» Je termine, chère mère, en vous embrassant de tout mon cœur. Un de ces jours, si vous m'appelez, j'irai vous voir..., si vous tardez trop, j'irai vous surprendre !

» GABRIELLE. »

Emue plus que nous ne saurions le dire, Gabrielle plia ou plutôt roula sa lettre et la mit dans sa poche. Puis, ayant rangé son buvard, elle monta voir son père.

A un moment propice, elle glissa son billet entre les mains de Pitou et, songeuse malgré elle, elle redescendit dans sa chambre.

Quant à Pitou, il crut que la journée ne finirait pas.

A neuf heures du soir, il remettait la lettre de Gabrielle entre les mains du vicomte.

Georges dévora la lettre de Gabrielle.

Impossible de peindre sa joie quand il sut que la jeune fille avait le cœur libre, son délire, en apprenant qu'elle ressentait une secrète sympathie pour lui.

— Que disait donc Galathée, s'écria-t-il, quand elle affirmait que Gabrielle avait un amour au cœur? L'enfant ne sait pas mentir... Elle n'aime personne!... Elle est en voie de m'aimer!...

— Monsieur le vicomte, dit doucement Dupré, ne nous grisons pas! soyons froids et positifs surtout!... Cette lettre est charmante... Ne compromettons rien!... Répondez vite!... Il faut qu'avant minuit j'emporte le brouillon de la réponse à Paris et que je revienne avec le net de mon habile calligraphe.

— Dupré a raison, appuya Lavinio. A l'œuvre, vicomte, à l'œuvre!... Et écrivez quelque chose d'aussi sensé que possible!

A dix heures, Dupré partit pour Paris.

Il rentra vers une heure du matin, se coucha aussitôt et dormit fort paisiblement.

Le vicomte dormit peu. Dix fois, il se leva pendant la nuit, dix fois il courut vers son bureau et relut la lettre de sa bien-aimée: Monsieur Georges m'est sympathique, murmurait-il avec ivresse!... Et il se recouchait avec la fièvre et, tout éveillé, faisait des rêves d'or.

Le lendemain matin, Gabrielle se trouva sur le passage de son père. Le serrurier était encore accompagné de Pitou.

Gabrielle et Jean échangèrent un regard.

La jeune fille comprit que Pitou avait une lettre pour elle.

Elle retint maître Jean sous le prétexte de lui donner un biscuit. Pitou prit le biscuit et Gabrielle la seconde missive, signée Sœur Philomèle.

Pendant que Fleur-d'Ebène était chez Galathée, Gabrielle lut la lettre de sa bonne mère.

Voici ce que lui écrivait sœur Philomèle:

« Ma chère fille, je sais tout ce que je voulais savoir. Le vicomte de Cerny, dites-vous, vous inspire de la sympathie... N'ayez crainte et laissez-vous aller à ce doux courant! J'écris à l'instant à Mme de Cerny. J'aurai sa ré-

ponse lundi ou mardi. A mardi donc une nouvelle lettre de moi. Après quoi, j'irai vous voir ou je vous manderai auprès de moi. Le lendemain je m'ouvrirai à votre père!

» Ma chère fille, je vous embrasse avec mon cœur.

» Sœur **PHILOMÈLE.** »

Dans un *post-scriptum* la bonne mère recommandait toujours le même mystère à Gabrielle.

Celle-ci crut bien faire de brûler les deux lettres qu'elle avait reçues.

Elle ouvrit une fenêtre et jeta les cendres des deux missives au vent.

Ratatin déboucha tout à coup par la gauche.

Gabrielle ferma vivement la croisée.

Cinq minutes s'écoulèrent, et Fleur-d'Ebène vint dire à Gabrielle que Galathée la demandait.

A peine Gabrielle fut-elle entrée chez Galathée que Ratatin pénétra dans la chambre de Gabrielle.

M. l'intendant se dirigea tout droit vers un délicieux petit meuble de Boule, qui n'était autre qu'un chiffonnier-secrétaire.

Le meuble était fermé et la clé était absente.

Ratatin tira une petite clé de sa poche. C'était sans doute une clé-fée, car le secrétaire s'ouvrit presque tout seul. Sur une tablette le bossu vit un buvard. Il l'ouvrit et prit un cahier de papier à lettre. Il en compta les feuilles.

Il se retourna alors vers Fleur-d'Ebène, qui n'avait point accompagné Gabrielle chez la comtesse.

— Il n'y a plus que cinq feuilles! dit M. l'intendant.

— Je n'ai rien vu, répondit Fleur-d'Ebène.

— Une belle gardienne que nous avons là! murmura Ratatin sans colère.

Et il sortit après avoir tout remis en ordre et en place dans le chiffonnier.

Il gagna l'appartement de Galathée, en se disant: Les cendres que Gabrielle a jetées au vent tout à l'heure proviennent évidemment d'une lettre... Elle a donc reçu... et brûlé une missive!... De qui? Par qui? Il manque une feuille au cahier que je viens de visiter... La belle a donc répondu... Ah! Mons Dupré n'est pas un maladroit !... Mais, moi non plus, de par le diable, je ne suis pas manchot!

Çà, courons au plus pressé!... Sachons si Gabrielle est

avec nous ou contre nous! Contre nous!... Voilà qui serait curieux, par exemple, que cette petite fille que nous voulons tirer des griffes du vautour voulût se livrer à son plus cruel ennemi!... Oh! les femmes! les femmes! qui pourra donc jamais se flatter de déchiffrer cette énigme?

Il était à la porte de la salle à manger.

Il entra. Galathée et Gabrielle déjeunaient ensemble.

Ratatin échangea un rapide regard avec la comtesse, puis brusquement:

— Mademoiselle Gabrielle, dit-il, pourquoi donc avez-vous une tache d'encre au médium de la main droite?

— Une tache d'encre? fit Galathée.

Devenue pourpre, Gabrielle ne répondit pas et regarda précipitamment sa main.

Elle respira.

— Mais je n'ai aucune tache d'encre au doigt! répondit-elle avec assurance.

— Pardon, fit Ratatin. Voulez-vous montrer votre main à Mme la comtesse?

— Voyons, dit Galathée avec douceur, est-ce que vous avez écrit une lettre, ma mignonne?

— Voici ma main, madame la comtesse, éluda Gabrielle.

— La tache est visible, appuya Ratatin. Du reste, mademoiselle, il n'y a pas de mal à écrire une lettre!

— Certes non! dit Galathée... Mais à qui donc avez-vous écrit?

— Je n'ai pas écrit de lettre, madame! répondit faiblement Gabrielle.

Ratatin regarda la jeune fille en face et répliqua avec un peu d'ironie:

— Comment donc se fait-il, mademoiselle, qu'il manque une feuille au cahier de papier à lettre que j'ai mis dans votre buvard?

Gabrielle jeta un regard effaré sur le bossu.

Fixant sévèrement l'enfant, Galathée lui dit:

— Répondez!

— Madame, dit Gabrielle en appelant à son secours tout son courage et toute sa présence d'esprit, j'ai eu l'idée d'écrire à sœur Philomèle pour lui annoncer notre prochaine visite!

— Et?... insista Ratatin.

— Et, après avoir écrit quelques lignes, je me suis dit qu'il valait bien mieux aller la surprendre!

— Alors, interrompit vivement Galathée, vous avez déchiré votre lettre?

— Non, madame, répondit intrépidement Gabrielle, je l'ai brûlée... et j'en ai jeté tout à l'heure les cendres dans le jardin!

— Parfait, dit placidement Ratatin, parfait!... Prenez en bien, mademoiselle, les questions que j'ai eu l'indiscrétion de vous adresser!... Seul, l'intérêt que je vous porte m'a guidé... Et vous êtes entourée d'ennemis si habiles, que mon devoir est de me défier de... moi-même!

— Monsieur l'intendant, répondit Gabrielle, je vous suis très-reconnaissante de toutes vos bontés, et je vous prie de me les continuer!

— Allez voir votre père, Gabrielle! dit Galathée.

Tout bas, Gabrielle remercia Dieu. Elle allait pouvoir prévenir Pitou.

Elle sortit avec calme, un biscuit dans une main.

Elle gravit lestement le premier étage et, du palier, héla doucement l'apprenti.

Le père Probus leva la tête.

Il vit Gabrielle avec son biscuit à la main. Il se mit à rire et dit à Pitou :

— Va chercher, drôle, je suis content de toi!

Gabrielle donna le biscuit à Pitou et lui dit tout bas :

— Quoi qu'on te dise, tu ne m'as rien remis... je ne t'ai rien donné!

— Bien, répondit l'enfant. Et il retourna près du père Probus.

Gabrielle descendit dans le jardin et se dit : Ici ils ont tous peur de leur ombre!

Au même moment, Fleur-d'Ébène entra chez Galathée, comme celle-ci disait à Ratatin :

— Comment! vous croyez encore que Gabrielle ment?

— J'en suis sûr, madame. Ah! Fleur-d'Ebène, quelle nouvelle?

— Mademoiselle vient de donner un biscuit au petit Pitou et lui a parlé tout bas...

— Eh bien! dit Ratatin triomphant, à Galathée.

— Vous pensez que ce petit Pitou?

— Je ne pense plus, madame. A cette heure, j'affirme! J'affirme que ce damné mioche est une créature de Dupré, et qu'il a remis à Gabrielle une lettre..., sinon deux!

— Par exemple, voilà qui serait fort! s'écria Galathée furieuse. J'espère bien que vous allez arracher les oreilles à ce petit bandit?

— Nenni ! fit Ratatin. Peste, madame, comme vous y allez ! Du tout ! j'entends que le drôle ne s'aperçoive de rien. Sans quoi Dupré se tiendrait sur ses gardes.

Galathée se promenait avec irritation dans la salle à manger. Tout à coup elle s'arrêta et dit avec calme :

— Eh bien! non, jusqu'à preuve palpable, je ne croirai pas que Gabrielle, l'innocence même, pactise avec nos ennemis, les siens !

— Madame, l'innocence de Gabrielle ne fait pas un doute pour moi ; mais, je vous le répète, l'enfant nous trompe, sans se douter qu'elle sert le vicomte. Ce qu'il faudrait connaître, c'est le contenu de la lettre qu'elle a reçue... et Dieu veuille qu'elle n'en ait reçu qu'une !

— Un homme comme Ratatin, répondit Galathée avec dépit, devine ce qu'il ignore !

— Je devinerai, madame ! répliqua froidement Ratatin.

— Pardon, corrigea doucement Galathée... Pardon, monsieur Ratatin !

Et elle tendit la main au bossu.

Ratatin serra cette main à l'anglaise.

— Peuh ! fit gracieusement Galathée... j'ai en horreur les gens et les coutumes des gentilshommes des Trois-Royaumes !

Ratatin s'inclina, prit la main de Galathée et baisa avec feu le bout des doigts de la sirène.

— En chasse ! dit alors Galathée en riant.

— En chasse ! répéta Ratatin, en s'adressant à Fleur-d'Ebène.

Le soir venu, quand le père Probus partit, Pitou ne chercha pas du tout à s'approcher de Gabrielle.

— Malin singe, grommela Ratatin, tu ne t'attends pas au coup de jarnac de tout à l'heure !

A neuf heures, Jean, qui avait des yeux de lynx, remarqua qu'il était bien seul dans la sente sur laquelle s'ouvrait la petite porte du parc de M. de Cerny. Il glousSa. La porte s'ouvrit.

A peine Pitou fut-il devant le vicomte, que celui-ci lui demanda si sa seconde lettre était parvenue à son adresse ?

— Pardi, répondit le gamin avec fatuité... Seulement...

— Hein ! fit Dupré en dressant l'oreille.

— Seulement, continua Pitou, sur le coup de midi, Mlle Gabrielle est venue me dire :

— Quoi qu'on te dise, tu ne m'as rien remis... Je ne t'ai rien donné !

Lavinio et Georges regardèrent Dupré.

— Ami Pitou, dit froidement le valet de chambre, tu es découvert !

— Mais le père Probus va me casser les reins ! s'écria Pitou, qui devint blême.

— Imbécile ! ricana Dupré... La tête sur le billot, ta complice ne te vendrait pas !

— Alors, vous n'avez plus besoin de moi ici ?

— Plus que jamais nous avons besoin de toi ! Si tu es habile, Pitou, tu auras le dernier !

— Quoi qu'il faut faire ?

— Plus rien !

— C'est fait !

— Attends donc !... plus rien que te montrer jusqu'à nouvel ordre !... jusqu'à lundi..., ou mardi..., ou mercredi... Il faudra surtout ne pas paraître éviter Gabrielle !

— Et lundi, ou mardi, ou mercredi ?

— Ton rôle sera à tout jamais terminé !... Tu remettras une dernière lettre à Mlle Gabrielle.

— Mâtin, dit l'enfant, ça ne sera pas facile ! Comment que je ferai ?

— On te le dira !... En attendant, ne reviens plus ici !... C'est une faute que d'être venu ce soir !...

— Vous vous chargez de me trouver ?

— Je m'en charge !

— Alors, bonsoir la compagnie !

— Bonsoir, Pitou !... Tu peux, sans inconvénient, filer par la route Impériale !... Vas-y carrément ! On doit savoir que tu es ici !

Une fois l'enfant sorti, nos conspirateurs s'entre-regardèrent.

— Tout dépend de la troisième missive ! dit Dupré.

— Comment la faire remettre ?

— Tout est là, monsieur Lavinio ! Mais M. le vicomte a assez confiance en moi, n'est-ce pas, pour penser que je ne le laisserai pas en plan avec l'affaire Jonathan sur

les bras !... D'ici mardi, j'aurai trouvé le moyen ! Et le Conciliateur sera bien le diable en personne s'il empêche notre lettre d'arriver à son adresse !

En attendant, messieurs, causons un peu, s'il vous plaît, de l'attaque de demain !...

Dupré ne s'était pas trompé en affirmant qu'on devait savoir, Sente des Roses, que Pitou, ce soir même, était venu chez le vicomte. En effet, M. l'intendant avait fait filer maître Jean par Barnabé et son digne acolyte Bibichard.

A neuf heures et demie, il savait que Pitou était un ennemi.

Cinq minutes après avoir conversé avec eux, Ratatin frappa discrètement à la porte de Galathée.

— A neuf heures, dit-il, le Pitou est entré chez M. de Cerny.

— Alors, il est clair...

— Que Pitou est un émissaire du vicomte..., il est évident que Pitou a fait l'office de boîte aux lettres !

— Pardon, monsieur Ratatin..., si le vicomte avait écrit à Gabrielle, nul doute que Gabrielle...

— N'eût remis la lettre ? interrompit Ratatin... Pardon, madame, mais ceci ne m'est pas prouvé du tout ! Les femmes sont si bizarres ! Enfin, pour vous être agréable, je veux bien le supposer !... Est-ce que cela prouve, si le vicomte fait remettre des lettres, que le vicomte écrive des lettres ? Pas le moins du monde !

— Mais de qui seraient alors ces lettres ?

— Madame, un peu de patience ! .. Tantôt, vous demandiez ce que contenaient les lettres... Vous demandez maintenant de qui sont ces lettres ? Je vous ai répondu que je devinerais... Je devinerai !... Accordez-moi un peu de temps !

— C'est que ce n'est pas seulement ma curiosité qui est excitée, monsieur l'intendant !... mais c'est que l'inquiétude commence à m'envahir !...

— Peuh !... Mais la lutte ne fait que commencer !

— Votre calme me plaît et me rend espoir et courage !... C'est demain dimanche... Comme délai, je vous accorde...

— Je demande jusqu'à lundi !... Si, lundi soir, je n'ai pas découvert le nom du signataire des missives certainement reçues par Gabrielle, tenez Ratatin pour le

dernier des cuistres !... Car alors, la partie deviendrait bien mauvaise pour vous !

— Perdre la partie ! s'écria Galathée... Par exemple !... Ça, monsieur Ratatin, songez...

— Je songe, madame, que j'en mourrais de douleur!

— Mon joli petit Ratatin, dit Galathée de sa voix la plus câline, les hommes aiment les jolies femmes... mais les jolies femmes, sachez-le bien, se moquent des jolis hommes !... Elles aiment les hommes !

— Madame ! s'écria Ratatin, la flamme dans les yeux.

— Bonsoir, mon joli petit Ratatin, bonsoir !... A demain !

Cette année-là, le deuxième dimanche de la fête de Saint-Cloud tombait le 16 septembre. A dix heures un quart, la grille qui fermait la Sente des Roses s'ouvrit toute grande et livra passage à un dog-cart de fort bonne mine et signé Simon.

L'intendant de M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan conduisait en personne. Un domestique, à la livrée de la comtesse, accompagnait M. l'intendant. Certes, si les habitués du cabaret du *Fumeron-Malade* se fussent trouvés là, ils se seraient écriés tout d'une voix : Bigre ! comme César est fignolé !

Derrière le dog-cart, qui filait fort paisiblement, venait la calèche de la comtesse. Toujours majestueux et toujours des plus compassés, Milord était sur le siége. Non moins majestueux et peut-être plus raides que lui encore, Barnabé et Bibichard se tenaient droits derrière la voiture. Celle-ci était occupée par la comtesse et Gabrielle, toutes deux sur les coussins du fond, et par Fleur-d'Ebène, gravement assise sur le devant et se demandant si elle était bien éveillée.

Tout ce monde-là allait entendre la grand'messe.

Il ne resta à la Sente des Roses que Trompelarate.

Aussitôt que la maison fut vide, Trompelarate, que Gabrielle ne connaissait que sous le nom de Jérôme, ferma solidement et la grille et la petite porte, prit un fusil à deux coups sous son bras et, jusqu'au retour de la comtesse, se promena dans le parc.

L'arrivée de M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan fit sensation. Les curieux, ils sont nombreux devant le portail d'une église, s'extasièrent d'abord devant l'équipage et la livrée de la comtesse.

Mais l'étonnement simple se changea bientôt en stupéfaction à la vue de Gabrielle, connue de tous, simplement mais délicieusement mise, descendant de voiture avec Galathée. Mme de Sainte-Croix du Reuillan, toute de noir habillée, la figure presque cachée sous un voile épais à travers lequel luisaient les branches de ses lunettes d'or, Mme du Reuillan gagna l'entrée de l'église sans se presser, puis raide, empesée, anguleuse, traversa la nef, Gabrielle et Marie à sa suite.

Des places lui avaient été réservées au milieu du troisième rang de droite. Chaque rang de chaises contenait huit places. La troisième chaise fut occupée par Marie, la quatrième par Gabrielle, la cinquième par Galathée, et la dernière par M. l'intendant.

Pendant ce temps, César gardait le dog-cart et Milord demeurait impassible sur son siége. Barnabé et Bibichard avaient pris place dans la galerie de droite, sur le même rang que Ratatin, à quatre pas de lui à peine, sur des chaises qu'Eusèbe leur avait gardées. Si quelque désœuvré se trouva par hasard ce dimanche-là à côté d'eux dans l'église, il put remarquer que les gens de Mme de Sainte-Croix du Reuillan parurent s'occuper fort peu de la messe, mais eurent constamment les yeux fixés sur M. l'intendant, qui cependant ne ressemblait pas du tout à M. le curé.

M. de Cerny demeurait à dix minutes de l'église.

La grand'messe commençant vers les dix heures, Dupré, à dix heures moins le quart, se promena devant la maison du Seigneur.

En fumant sa cigarette, le Frontin se disait : La pieuse dame doit évidemment venir avec Gabrielle à la messe ! Il y a longtemps que M. le vicomte n'a été au prône.

Mme de Sainte-Croix du Reuillan ne se fit pas attendre. Dupré se mêla aux curieux et accompagna la comtesse et sa suite jusque dans l'église. Il ne remarqua pas que Ratatin fermait la marche et il n'entendit pas que M. l'intendant dit à Barnabé et à Bibichard :

— Ce drôle qui marche derrière la comtesse, c'est le Dupré dont je vous ai parlé. Dévisagez-le bien !

Aussitôt la comtesse assise, Dupré courut au château.

— Monsieur le vicomte, s'écria-t-il en entrant impétueusement chez Georges, bataille à ciel ouvert ! La comtesse est à l'église avec presque toute sa maison !...

Monsieur le vicomte ferait bien d'aller prier Dieu... Pendant ce temps, avec M. Lavinio, j'irais faire un tour Sente des Roses.

Georges s'habilla lestement.

Sur le troisième rang de gauche, Mme de Cerny était propriétaire de quatre chaises, les quatre premières ouchant à l'allée de la nef.

Ces chaises, par autorisation spéciale de M. le curé étaient, vu l'absence de la comtesse, occupées, la pre mière par un vieux monsieur, les trois autres par la femme et les deux filles dudit sexagénaire. Georges entra dans l'église, traversa la nef et pria fort civilement, mais fort carrément le petit vieux de lui céder sa place. L'autre maugréa bien un peu, mais dut obéir.

Georges ne tarda pas à bientôt plonger des deux yeux sur ses voisins de droite. A la vue de Fleur-d'Ebène, qu'il aperçut la première, il faillit pousser une exclamation passablement insolite en pareil lieu : « La marquise ! la marquise ici ! » se dit-il intérieurement... C'était bien là le nom que le Conciliateur avait, en raillant, donné à Fleur-d'Ebène devant Georges, lors de la première rencontre de Surin et du vicomte au cabaret de la *Grenouille en goguette*.

— Je dois rêver ! continua de se dire Georges. Fleur-d'Ebène chez la pieuse comtesse !... Mais Galathée, Surin, la police et les Sainte-Croix du Reuillan ne font donc qu'un contre moi ! Pardieu ! Voilà qui est fort !... Voilà qui irrite !... Voilà, voilà, finit-il un peu sourdement, voilà qui est mystérieux et peut-être fatal !

Un mouvement général le tira de ses réflexions. Tout le monde venait de se lever. Presque aussitôt que les autres, Georges fut debout. Il lui sembla que Mme de Sainte-Croix du Reuillan, qui avait changé de place avec Gabrielle, prenait un malin plaisir à lui cacher la jeune fille. Quant à elle, personnellement, la comtesse se présentait de face, mais, de fait, elle n'était guère visible. Le voile épais qui lui couvrait le visage avait plutôt l'air d'un masque que d'un voile. Les larges et longs repentirs qui lui descendaient jusque sur la figure la rendaient plus sombre encore. Ses lunettes enfin achevaient de donner à la dame un air des plus durs. De plus, elle se tenait si correctement droite et était si barbarement fagotée dans le fourreau de soie, qui avait la prétention

d'être une robe, que Georges s'écria mentalement : Parbleu ! M. de Sainte-Croix du Reuillan a dû commettre un crime pour avoir osé épouser cette chanoinesse du diable !

Galathée réussissait admirablement en livrant la bataille du premier acte. Succès de costume, succès de tenue, succès de maquillage !

Or, c'était à peine si, en se donnant tout le mal possible, Georges pouvait apercevoir Gabrielle qui, elle, ne se doutait pas que le vicomte était près d'elle.

Le moment de la quête arriva.

Au grand étonnement et à la grande joie du vicomte, Gabrielle prit la bourse que lui présenta le suisse. Mais cette joie dura peu. En même temps que Gabrielle, Ratatin se leva. Ratatin conduisait la jeune fille.

Quand Gabrielle tendit la bourse à Georges, celui-ci dit tout bas à la jolie quêteuse, en laissant tomber cinq louis dans son aumônière : A Notre-Dame des Anges !

Gabrielle, que Ratatin avait défendu que l'on prévînt de l'arrivée du vicomte, Gabrielle qui, avons-nous dit, toute à ses dévotions, n'avait point aperçu Georges, Gabrielle leva les yeux, reconnut M. de Cerny et chancela.

Cela dura une seconde. Ratatin ne laissa pas à la jeune fille le temps de tendre sa bourse à la dame et aux deux demoiselles qui étaient à côté de Georges; il la fit savamment pirouetter et, sans qu'elle s'en doutât, l'enfant se trouva quêter dans le quatrième rang.

Le vicomte lança bien un regard furieux à Ratatin, mais celui-ci répondit par un sourire des plus gouailleurs.

Sentant que la colère l'envahissait, le vicomte quitta prudemment l'église et fit quelques pas de long en large devant le portail, puis il rentra chez lui.

Lavinio et Dupré travaillaient alors pour Georges. L'ex-ténor et le valet de chambre étaient partis de compagnie pour reconnaître l'extérieur de la propriété de M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan.

Ça n'avait été ni long ni difficile. Des murs partout, excepté sur la Sente des Roses où il y avait une grille.

Ils avaient commencé par là et constaté tout simplement qu'on entrait Sente des Roses dans le castel de la comtesse, par la grille, en voiture, par la petite porte, à pied. A travers la grille ils avaient, à leur aise, distingué la maison, au perron de laquelle on n'arrivait, en équi-

page, que par une avenue circulaire. S'il voulait traverser une magnifique pelouse, bordée par de gracieuses corbeilles de fleurs, le piéton, lui, pouvait tout droit gagner le perron du castel.

En faisant un assez long détour, Dupré et Lavinio avaient atteint les derrières. Les murs mesuraient deux mètres de hauteur. Lavinio fit la courte-échelle à Dupré. A peine le Frontin, les pieds sur les épaules de Lavinio, risquait-il un œil au-dessus de la crête du mur et s'apprêtait-il à inspecter consciencieusement le parc, qu'il aperçut quelque chose de long et de luisant que l'on braquait sur lui. Instinctivement et précipitamment il baissa la tête.

Au même moment, il entendit un coup de feu.

— Peste ! fit Dupré, en sautant à terre, on fait bonne garde là-dedans !

— Et on ne se gêne guère, continua le chanteur courroucé...

— Si on patrouille ainsi dans le jour, monsieur Lavinio, qu'est-ce que ça doit être la nuit ?

— Dupré, Dupré, répondit Lavinio devenu tout soucieux, m'est avis que nous nous sommes embarqués dans une méchante aventure !... L'ennemi est sur ses gardes !

— Que voulez-vous, monsieur Lavinio ! C'est la guerre ! A belle attaque, belle défense !

— Dupré, en voilà assez pour ce matin !

— A tantôt donc, monsieur Lavinio !

Ils retrouvèrent Georges au château.

Le coup de feu essuyé par son valet de chambre, et ce en plein jour, émut à son tour le vicomte :

— Ah çà, s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que cette guerre-là ?... Si c'est ainsi qu'on accueille les éclaireurs, que sera-ce de l'ennemi en rase campagne ?

— Monsieur le vicomte, répondit Dupré, ne nous plaignons pas de ce coup de feu... C'est toute une révélation ! Il nous prouve la puissance de nos ennemis, qui savent, s'ils nous trouent la peau à coups de poignard ou à coups de fusil, que les tribunaux leur voteront des remerciements..., et peut-être une couronne civique, tandis que nous..., je ne dis pas si nous attaquions, mais seulement si, en ripostant, nous blessions le dernier des marmitons de M^me^ de Reuillan, nous passerions certainement en cour d'assises !

— Et vous concluez, Dupré ?

— Jour de Dieu ! je conclus qu'étant les plus faibles, nous devons être les plus malins !... Il me semble; après tout, que si nos affaires ne vont pas très-bien, elles ne vont déjà pas si mal !

— Certes, dit Lavinio. Mais il reste toujours dans toute cette affaire un point des plus obscurs, l'alliance étrange de tous ces gens-là. La présence de Fleur-d'Ebène chez la comtesse me confond !

— Quoi de plus simple pourtant ! répliqua Dupré. Oubliez-vous donc que le feu a commencé par Galathée et par le Conciliateur? Pendant notre absence, la sirène et le requin ont circonvenu le père Probus, qui n'a pas eu de mal à s'assurer le concours des honnêtes gens. Or, les honnêtes gens ne sont pas toujours bêtes. Les nôtres ont compris qu'il n'y avait de salut réel pour eux que s'ils traitaient avec un coquin qui leur garantît la victoire. C'est mons Surin qui, de loin, mène tout.

— Mais mons Surin est un gredin ! s'écria Georges. Tout d'abord il m'a offert de se vendre.

— Et depuis, dit Lavinio, un autre l'a acheté.

— Et, ajouta Dupré, il n'y a rien de loyal comme les coquins, à moins d'une foudroyante surenchère !... Mais inutile de songer à cela ! Galathée a probablement payé ou promis de payer à Surin un prix tel qu'il est inutile que je retourne au Tombeau des Secrets.

— Elle est, reprit Georges les dents serrées, elle est femme à avoir promis à Surin autre chose que de l'or !... Ah ! mon dernier entretien avec elle m'a prouvé qu'elle me hait autant qu'elle m'a aimé !...

— Eh bien ! dit Dupré en riant, soit dit sans flatter monsieur le vicomte, voilà une haine qui doit être formidable !

— Son jeu est des plus simples, messieurs. Elle aura dit à Surin : Irritons-le bien !... Je connais l'homme ! Il ira au feu, tête baissée, et se fera tuer ou tout au moins écloper, doux moment que je choisirai pour apparaître, soit à son chevet, soit sur sa tombe, et ricaner : Mon petit vicomte, c'est à moi que tu dois ça !

— Bravo, monsieur le vicomte ! Vous connaissez bien la belle !... Donc, au feu !... mais, pas tête baissée !... Aussi, au lieu de lever inconsidérément le rideau sur la première représentation de notre pièce, allons-nous répéter généralement !

— Et si la répétition marche bien?

— Alors, monsieur Lavinio, nous jouons samedi..., en admettant que nous échouions mardi en menant mal l'affaire Jonathan-Philomèle!

— Si la combinaison Jonathan-Philomèle ne réussit pas, répondit Lavinio, je désespère d'avance de toutes les autres!

— Un grand tort! De bonnes pièces tombent souvent, alors que des turpitudes réussissent!

Le lendemain, dans la journée, Dupré passa chez Jonathan.

Le carrossier avait fait merveille :

— Je jure de livrer demain soir! dit-il au valet de chambre.

— Allons, pensa Dupré, nous ne livrerons bataille qu'après-demain!

Pendant ce temps Ratatin épiait Jean Pitou.

Le petit Pitou joua d'autant mieux son rôle que, n'ayant rien à dire, rien à remettre à la fille de son patron, il ne s'occupa pas du tout d'elle.

Cette innocence de maître Jean ne fit aucune impression sur Ratatin : Un petit bonhomme qui ira loin, se dit-il en lui-même. J'aurai l'œil sur lui.

En revanche, il sembla à Ratatin que Gabrielle recherchait Pitou.

— Qui diable lui a donc écrit? se demanda-t-il en se rongeant les ongles. La lettre sort de chez le vicomte, c'est clair! sinon la lettre, du moins l'inspiration de la lettre!... Et encore, qui sait!... Les femmes sont si scélérates... ou si niaises!... Ah! ma petite Gabrielle, tenez-vous bien, je vous surveille!...

Le soir de ce jour, lundi 17, Galathée dit à Ratatin :

— Vous n'avez pas deviné ce qu'il y avait dans la lettre... vous n'avez pas deviné de qui était la lettre... Ah! mons Ratatin, je vous croyais plus fort que cela!

— Madame, répliqua humblement Ratatin, patience et longueur de temps font plus que force et que rage, a dit le fabuliste. Moi je dis, en d'autres termes : tout vient à point à qui sait attendre!

— Mais il me semble, dit Galathée d'un ton sec et d'un air assez méprisant, il me semble, monsieur Ratatin, que voici trois jours que j'attends!

Ratatin courba la tête et sortit sans répondre.

Lorsque Dupré revint le lundi soir, à Saint-Cloud, avec la bonne nouvelle que Jonathan serait prêt pour le lendemain, on poussa des cris de triomphe dans le petit pavillon qu'habitait le vicomte.

— A mercredi! s'écria Lavinio.

— Oui, mon ami, à mercredi, répéta le vicomte radieux.

Le lendemain, mardi, à sept heures du matin, Dupré entra tout rayonnant dans la chambre à coucher du vicomte. Celui-ci, en dépit de son amour, dormait d'un profond sommeil.

— Debout, monsieur le vicomte, debout! cria le valet de chambre d'une voix retentissante... J'ai trouvé!...

— Trouvé quoi? demanda Georges en se frottant les yeux.

— Debout et habillez-vous! Je vous dirai cela tout à l'heure... Je cours réveiller M. Lavinio!... Nous avons besoin de lui tout de suite!

Et le drôle courut chez l'ex-ténor qu'il fit se lever précipitamment.

Lavinio et Dupré, en entrant chez Georges, trouvèrent le vicomte habillé.

— Messieurs, dit Dupré, nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons attaquer demain! Souffrez donc que je commence sans ambages!... Voici les conseils de la nuit...

Georges et Lavinio furent tout oreilles.

— Monsieur Lavinio, reprit posément Dupré, vous allez nous rendre auprès de M. le curé le service que vous nous avez déjà rendu auprès de sœur Philomèle.

— Comment ça?

— Monsieur le vicomte, c'est d'une simplicité primitive!... M. le curé dit sa messe à neuf heures... A neuf heures et demie la chose est faite, et le pasteur retourne au presbytère...

— Eh bien?

— Il y trouvera M. Lavinio! M. Lavinio, de la part de Mme la comtesse de Cerny, souhaitera un pieux bonjour à M. le curé et lui remettra vingt-cinq louis pour ses pauvres. Le pasteur remerciera avec effusion M. Lavinio, qui ajoutera que Mme votre mère serait heureuse d'avoir des nouvelles de son directeur spirituel.

— Je vois cela d'ici, interrompit Lavinio en riant... Comme sœur Philomèle, le digne prêtre écrira à Mme la

comtesse de Cerny, et je me chargerai de lui faire tenir la missive.

— Parfait! Vous revenez ici avec la lettre, vous me la donnez, je me rends à Paris et, tantôt, vous me direz des nouvelles de mon idée!

— Deux mots seulement, Dupré!

—Je le veux bien! Armé de l'écriture du révérend père, je cours chez mon calligraphe ordinaire! celui-ci l'étudie et, au bout d'une heure ou deux, écrit la lettre que je lui dicte!

— Cette lettre?

— Cette lettre, messieurs, parviendra demain avant midi à Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan.

— Et?

— Et, demain, à une heure, si Mlle Gabrielle n'est pas en notre pouvoir, il n'y aura pas de ma faute!

— Lavinio, cria Georges, en route!

— Un instant, dit Dupré, il n'est pas neuf heures, et j'ai le temps de vous développer mon plan.

A dix heures, Lavinio sortit du presbytère, avec force salutations et compliments de la part du pasteur pour Mme de Cerny et avec la lettre si désirée.

Dupré s'en empara, et sur l'heure partit pour Paris.

Georges attendit avec fièvre le retour de son puissant auxiliaire. Après avoir pris connaissance de la lettre rapportée par Dupré il s'écria :

— Jamais M. de Richelieu ne fut si bien servi que moi!

— Monsieur le vicomte est bien bon! répondit Dupré... Je le prie maintenant de ne point oublier que l'heure est venue d'aller régleravec Jonathan.

Cette nuit là aucun de nos trois complices ne coucha à Saint-Cloud.

Ainsi qu'il l'avait épié, le lundi, Ratatin, le mardi, surveilla Pitou.

Naturellement Pitou demeura impénétrable.

— Cependant, se dit Ratatin, ce petit drôle ne va pas pour des prunes chez le vicomte!...

Rien non plus du côté de Gabrielle!

Le soir venu, Galathée se contenta de lui dire d'un petit air impertinent :

— Eh bien! monsieur l'intendant?

Ratatin répondit simplement :

— Rien de nouveau encore !
— Ah ! fit-elle en esquissant un sourire railleur.
— Madame ne perdra rien pour attendre ! répondit le bossu. Je suis de ceux qui paient en même temps intérêts et capital.

— Possible, monsieur Ratatin ; mais je crois que nous ferions bien d'aller rendre une petite visite au maître !

— Je prie madame de ne pas me retirer sa confiance et d'attendre encore un peu !...

— Soit ! mais j'avoue que je commence à me lasser !

Après une pause, elle reprit d'un ton sévère :

— Je m'étais laissé dire que la collaboration de M. Ratatin était synonyme de victoire.

— Madame, répondit un peu sèchement le bossu, il n'y a que les... infatués qui ne se trompent pas. Il me semble que rien n'est perdu. Je vois nos affaires en bon état!...

— Vous avez raison, monsieur, dit doucement Galathée, que l'expression polie employée par Ratatin avait rappelée à de meilleurs sentiments et à une plus juste manière de considérer les choses.

Elle sourit à M. l'intendant, et, lui tendant la main, elle lui dit amicalement :

— Ne pensez plus aux propos d'une folle ! Pardonnez-moi, monsieur Ratatin, songeant qu'on m'a beaucoup gâtée !

Le lendemain, mercredi, entre onze heures et midi, comme Galathée déjeunait avec Gabrille, Fleur-d'Ebène entra avec une lettre qu'on venait de déposer chez Trompelarate.

Sur le vu de la signature, Galathée dit à Fleur-d'Ebène :

— Marie, qui a apporté cela ?

— Je ne sais pas, répondit-elle... C'est Jérôme qui m'a priée de porter cette lettre à madame !

Trompelarate, mandé et interpellé, déclara que cette lettre lui avait été remise par une dame d'un certain âge, de manières respectables, une femme enfin qui avait l'apparence d'une duègne de bonne maison.

— Dame Monime, sans doute ! dit Gabrielle.

— Vous y êtes, mon enfant, répondit Galathée... c'est Dame Monime !

Après avoir lu la lettre, Galathée quitta la table, fit un signe à Ratatin et sortit avec M. l'intendant, laissant Gabrielle seule et stupéfaite.

Une fois dans le jardin avec le bossu, Galathée tendit la lettre à Ratatin.

Voici ce que lut M. l'intendant :

« Madame la comtesse, je viens de voir sœur Philomèle. Sœur Philomèle, supérieure de la communauté de nos bonnes Sœurs-Grises, a pour ainsi dire élevé Gabrielle. Je crois pouvoir affirmer que, si sœur Philomèle aime Gabrielle comme sa fille, Gabrielle aime et révère sœur Philomèle comme sa mère ! — Or, sœur Philomèle vient de venir au presbytère. Elle m'a confié tout un roman, roman des plus étranges, où il n'est question que de Gabrielle. N'ayant pas le temps, madame la comtesse, de vous écrire un volume et étant dans l'impossibilité de pouvoir vous voir avant une heure de l'après-midi, je me borne à vous prier de vouloir bien vous trouver à une heure précise à la cure. Veuillez, madame, amener Gabrielle avec vous et surtout M. votre intendant.

» En venant, vous aurez soin de jeter Gabrielle chez sœur Philomèle. Pendant que nous causerons en secret de ce que la bonne mère m'a confié, celle-ci se chargera de confesser la fille du père Probus. De graves événements se préparent. Je vous aurai tout laissé entendre quand je vous aurai dit que nous avons engagé la lutte avec un ennemi dont l'habileté est démoniaque, puisque notre innocente, sans s'en douter, est presque pour lui ! A une heure ! Recevez... »

Cette lettre portait la signature du curé de Saint-Cloud.

Ratatin regarda Galathée en riant.

— Vous riez ? dit celle-ci, fort émue.

— Il y a de quoi ! répondit le bossu..... Je tiens la clé de l'énigme !...

— Vraiment ?

— Madame, si je ne sais encore de qui était signée la lettre qu'a reçue Gabrielle, je sais maintenant ce qu'elle contenait !

— Dites-le moi donc, monsieur Ratatin !...

— Madame, reprit posément le bossu, vous souvient-il d'une belle et honnête jeune fille du Bas-Meudon..., laquelle portait le nom de Denise Brimard?

Galathée sourit.

Ratatin continua :

— Aussi belle que sage, aussi sage que belle, Denise

eût-elle adoré M. le vicomte de Cerny si Georges l'eût brutalement possédée le soir même de l'enlèvement?

— Non, certes!

— Le vicomte a joué son va-tout sur l'heure... mais un va-tout si bien calculé que le gain de la partie lui était assuré d'avance. Il a employé quinze grands jours à se faire aimer, avant de déshonorer la belle qui, le cœur tout plein d'amour, a couru d'elle-même au déshonneur!

— Denise, interrompit Galathée en rugissant sourdement, Denise, à cette heure suprême, se croyait et devait se croire aimée du vicomte.

— Eh bien, madame, les plus courts chemins sont toujours les meilleurs!... Et le vicomte a coupé court!... Avec Gabrielle, il joue le jeu qu'il a joué avec Denise!

Galathée se mordait les lèvres au sang.

— Le vicomte, reprit Ratatin, ne pouvant voir Gabrielle, et bien sûr qu'on le perdrait tout d'abord dans l'esprit de Gabrielle, le vicomte s'est dit qu'il fallait commencer par elle et finir par nous!... Alors il a fait tenir une lettre à son adorée...

— Comment?

— Oubliez-vous donc Pitou?... Ce qu'il nous faut savoir, c'est le nom du signataire de cette lettre!... Signée du vicomte, la missive n'eût point été lue par Gabrielle... Gabrielle nous l'aurait remise!

— Il a peut-être imité l'écriture de Mme de Cerny.

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure. Ce qu m'intrigue le plus, c'est que ce soit la sœur Philomèle qui ait découvert le pot aux roses!

— Le vicomte ne doute de rien, monsieur Ratatin... Il a peut-être cherché à mettre la sœur dans ses intérêts... Celle-ci l'aura laissé s'enferrer et, au moment qu'elle a cru opportun, elle a tout dit à M. le curé!...

— Tout est possible! répondit sentencieusement Ratatin. Pour le moment, allons au plus pressé et soyons à une heure au presbytère.

— Faites atteler! nous allons partir.

— Nous avons le temps, madame... Il est à peine midi un quart! Rentrons paisiblement et voyons Gabrielle.

Ils rentrèrent, fort calmes, dans la salle à manger. Gabrielle n'y était plus.

— Elle est allée retrouver Pitou! dit Ratatin.

— Gabrielle, holà, Gabrielle! cria Galathée.

Fleur-d'Ebène apparut et dit :

— Mademoiselle est dans sa chambre!

— Ah! fit le bossu, avec un soupir de soulagement... et elle n'a pas vu Pitou?

— Pitou est en haut!...

Gabrielle survint et dit à Galathée :

— Vous m'appelez, madame?

— Ma chère enfant, répondit la comtesse, allez vous habiller!... Nous sortons dans une heure!

Gabrielle sortait discrètement, quand Galathée ajouta vivement :

— Vous ne me demandez pas où nous allons?

— Que m'importe! répondit gracieusement l'enfant... Ne suis-je pas toujours heureuse en compagnie de madame la comtesse?

— Charmante!... embrassez-moi!...

Gabrielle revint près de Galathée.

— L'autre jour, reprit cette dernière, vous aviez manifesté le désir de rendre une petite visite à sœur Philomèle?...

— Et nous allons la voir? interrompit joyeusement Gabrielle... quel bonheur!

— Vous allez la voir!

— Vous m'y envoyez seule? demanda Gabrielle avec effroi...

Cet effroi ne déplut pas à Ratatin.

— Pas tout à fait! répondit Galathée... Sœur Philomèle désire vous voir d'abord, toute seule!

— Ah!...

Une rougeur subite colora le visage de Gabrielle.

— Oui!... elle a à causer avec vous de choses... graves...

— Etonnantes! appuya le bossu.

Gabrielle devint cerise.

Cette fois, cette rougeur déplut à Ratatin.

Il murmura :

— Je ne me suis pas trompé!

Galathée ajouta :

— Moi, je vais chez M. le curé... Je vous déposerai chez sœur Philomèle, en passant.

— Je vais m'habiller, dit vivement Gabrielle.

— Allez!

Gabrielle ouvrait la porte.

— Ah! à propos, jeta doucement Galathée, vous do u-

tez-vous quelque peu, Gabrielle, de cé que sœur Philomèle peut vous vouloir?

Nouvelle rougeur de Gabrielle. La jeune fille baissa les yeux et répondit :

— Non... non, madame!...

— C'est bien!... Allez! et faites vite!

Quand Ratatin se trouva seul avec la comtesse, il lui dit :

— Ces bonnes sœurs!... Quelles fines mouches!...

— Alors vous croyez que Gabrielle?...

— Madame, comme Denise Brimard jadis, Gabrielle aujourd'hui se voit déjà vicomtesse de Cerny!...

— Gabrielle, dit durement Galathée, Gabrielle restera Gabrielle..., et sage... ce qui est déjà bien joli!

Et elle gagna sa chambre.

Ratatin alla donner ses ordres à Milord.

A une heure moins le quart, Galathée et Gabrielle montèrent en voiture avec M. l'intendant.

Milord conduisait, et Barnabé et Bibichard étaient à leur poste derrière la calèche.

A une heure moins cinq, l'équipage s'arrêta devant la communauté des sœurs grises.

Ratatin descendit et sonna.

Gabrielle avait suivi Ratatin.

Sœur Marthe ouvrit, et, à la vue de la jeune fille :

— Ah! notre Gabrielle! s'écria-t-elle. Y a-t-il longtemps, sainte Vierge, qu'on ne l'a vue!

— Bonjour, ma bonne Marthe, répondit Gabrielle, je viens voir notre bonne mère!...

— Montez, mon enfant, montez!... Elle est absente, mais...

— Sœur Philomèle n'est pas là? dit Ratatin en dressant les oreilles.

— Elle est au chevet de cette pauvre Mme des Rozans, répondit sœur Marthe... Mais elle sera ici dans dix minutes.

— Montez, mademoiselle, dit Ratatin, et ne bougez pas avant que Mme la comtesse ne vienne vous chercher!

Gabrielle monta au premier.

Ratatin salua sœur Marthe et rejoignit la comtesse.

Milord fouetta ses chevaux.

Une fois l'équipage lancé sur le chemin du presbytère, un gamin, tout le portrait de Jean Pitou, sortit de chez

un marchand de vins qui faisait face à la communauté et courut en sens contraire du chemin que suivait Milord.

A une heure cinq, Mme de Sainte-Croix du Reuillan était devant le presbytère.

Cette fois la comtesse et Ratatin descendirent ensemble.

Dame Monime vint ouvrir.

Une fois les visiteurs introduits dans l'oratoire du pasteur, elle leur dit de son ton le plus naturel :

— Veuillez attendre un instant!... M.le curé ne saurait tarder.

Déjà assis, Ratatin se leva :

— M. le curé est avec quelqu'un? demanda-t-il.

— M. le curé est sorti, répondit dame Monime.

Ratatin et Galathée s'écrièrent ensemble :

— Sorti!...

Laquelle exclamation étonna fort dame Monime.

— Dame Monime, interrogea Ratatin, sans indiscrétion, peut-on vous demander chez qui est M. le curé?

— Hélas, répondit dame Monime en larmoyant, au chevet de cette pauvre baronne des Rozans!...

— Ah! s'écria Ratatin, très-bien!... Je sais!...

— Avant dix minutes, reprit dame Monime, M. le curé sera de retour!...

Elle dit, salua et se retira.

Ratatin et Galathée s'assirent.

Au bout de dix minutes, le bossu se leva et se promena de long en large en maugréant.

Cinq minutes s'écoulèrent encore.

Galathée appela dame Monime.

— Dame Monime, dit-elle à la gouvernante, où demeure Mme des Rozans?

— Tout près d'ici, madame...

— Voudriez-vous envoyer prévenir M. le curé que je suis ici?...

— Il me faudrait aller loin, madame!

— Comment? fit Ratatin inquiet...

— Hélas! monsieur, ce n'est pas chez elle que la pauvre baronne a été frappée!...

— Frappée de quoi?

— D'une attaque d'apoplexie, monsieur!

— Et où donc?

— Chez sa sœur, Mme la baronne de Bonvilliers.

— Et Mme de Bonvilliers demeure?

— A Boulogne!

Ratatin fit un bond.

— A Boulogne? s'écria-t-il.

— Depuis quand M. le curé est-il parti? demanda Galathée.

— Depuis trois quarts d'heure.

— Mais il arrive à peine, alors!

— On est venu chercher M. le curé en voiture.

— Ah!...

Et Ratatin respira.

Galathée se contenta de dire:

— Voilà un fâcheux contretemps!

— Si M. le curé, dit bassement dame Monime, avait été prévenu de la visite de madame la comtesse, il eût envoyé M. le vicaire à sa place!...

— Mais, ma bonne, M. le curé était prévenu, puisque c'est lui qui m'a écrit de venir le voir à une heure!

— Ah! si M. le curé a écrit à madame!

— Mais, dit Ratatin, ouvrant tout à coup des yeux énormes, n'est-ce donc pas vous qui avez apporté la lettre chez M^me^ la comtesse?...

— Oh! mon bon monsieur, je n'ai pas bougé d'ici!...

Ratatin et la comtesse échangèrent un regard de détresse.

Ratatin se retourna vers dame Monime et :

— Ma bonne, lui dit-il, pourriez-vous m'affirmer que M. le curé n'a point écrit de lettre aujourd'hui?

— Bien sûr, monsieur!... C'est moi seule qui porte les lettres, soit à la poste, soit en ville!

— Madame, cria Ratatin, en s'adressant à Galathée, nous sommes joués!

— Joués? dit Galathée terrifiée.

— Et bien joués!... je parierais ma tête qu'à cette heure Gabrielle est enlevée!

— Gabrielle!

— Enlevée!

Ces deux exclamations sortirent en même temps de la bouche de la comtesse et de celle de dame Monime.

— Madame, continua Ratatin, pâle de rage, attendez, moi ici!... Si dans un quart d'heure je n'ai pas reparu-volez rue de Bièvre!

Et il s'élança.

A peine sur le seuil :

— A moi, Barnabé ! à moi, Bibi ! cria-t-il. Ventre à terre !

Milord allait cingler ses chevaux.

Ratatin se retourna et dit :

— Reste là !

Le presbytère était à quelque cinq minutes de la communauté.

En trois minutes, Ratatin, Barnabé et Bibichard dévorèrent l'espace.

Vrai Dieu ! ce fut une course vertigineuse !

Ils étaient à vingt-cinq pas de la communauté, lorsque les trois hommes eurent comme un éblouissement : ils venaient d'apercevoir la voiture de Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan devant la porte des Sœurs-Grises.

Ils s'arrêtèrent net.

Une seconde !

La porte de la communauté s'ouvrait, et un grand gaillard, à la livrée des Sainte-Croix du Reuillan, sortait, précédant Gabrielle.

Ratatin comprit tout :

— Dupré ! s'écria-t-il, l'écume aux lèvres.

Il se retourna vers Barnabé et Bibichard :

— En course, enfants, et, s'il le faut, tout à l'heure, le pistolet au poing !

Pendant que les Timides reprennent leur course, expliquons les manœuvres machiavéliques de Dupré.

A onze heures précises du matin, un domestique de grande maison avait sonné à la porte de la communauté. Il venait de la part de Mme la baronne des Rozans, pieuse et charitable dame, prier sœur Philomèle d'attendre la baronne à midi.

Dix minutes après, ce même valet sonnait à la porte du presbytère, et, de la part de la même dame, faisait la même commission auprès de M. le curé.

M. le curé et la sœur Philomèle, qui n'avaient qu'à se louer de la piété et des générosités de la baronne, attendirent Mme des Rozans.

Entre onze heures et midi, on se rappelle qu'une vieille femme avait déposé chez Trompelarate la lettre de M. le curé à Galathée.

Or, à midi un quart, une voiture de maître s'était arrêtée devant la communauté.

La figure toute bouleversée, des pleurs dans les yeux, des hoquets de douleur dans la voix, le domestique, venu il y avait à peine une heure, annonçait à sœur Philomèle que Mme la baronne des Rozans, en visite chez sa sœur à Boulogne, tout près du bois de ce nom, venait d'être frappée d'une attaque d'apoplexie, au moment où elle montait en voiture pour se rendre à Saint-Cloud. En tombant, la bonne dame s'était écriée : Sœur Philomèle ! monsieur le curé !

Sans demander d'autres explications, sœur Philomèle descendit les escaliers quatre à quatre et se jeta dans la voiture qui venait la chercher. A cinq minutes de là, la voiture s'arrêta devant le presbytère.

Le même valet joua la même scène devant M. le curé. A peine eut-il fini d'annoncer la fatale nouvelle au digne pasteur, que celui-ci s'élança à son tour dans la voiture, pressé d'aller porter les derniers secours de la religion à l'infortunée baronne.

Fatalité! Quatre fois la voiture s'arrêta en route. Et le valet et le cocher descendirent chaque fois ensemble. La première fois, c'était le cocher qui avait lâché les rênes et laissé tomber son fouet; la seconde fois, on venait demander à M. le curé ce qu'il désirait.

— Mais, répondit-il, je n'ai pas sonné !

Une troisième fois le harnachement laissa à désirer.

— Nous n'arriverons jamais à temps ! dit sœur Philomèle.

— Ces pauvres gens se sont pressés, répondit le bon abbé... Ils auront harnaché tout de travers.

A cinq minutes de la porte du bois, nouvel arrêt.

— Ah ! dit l'abbé, nous sommes presque arrivés !... Descendons, ma sœur !

— Descendons, monsieur le curé !

Pendant que la sœur et l'abbé marchaient, le cocher et le valet de pied s'empressaient autour des chevaux.

Comme le pasteur sonnait à la grille de Mme la baronne de Bonvilliers, le cocher remontait prestement sur son siége, et le valet de pied, non moins lestement, derrière la voiture.

A peine sœur Philomèle et M. le curé furent-ils entrés chez la baronne, que les chevaux qui avaient amené chez Mme de Bonvilliers la sœur et l'abbé, chevaux qui paraissaient courir de piètre façon, partirent tout à

coup à fond de train et disparurent dans le bois de Boulogne.

— Où est Mme la baronne? demanda l'abbé au suisse.

— Mme la baronne déjeune présentement, monsieur le curé.

— Elle déjeune? jeta le curé, stupéfait.

— Oui, monsieur le curé...

— Mais, Mme des Rozans? cria sœur Philomèle.

— La sœur de Mme la baronne... Mais il y a trois ou quatre jours que nous ne l'avons vue!...

Sœur Philomèle était anéantie.

— Mon ami, dit l'abbé, allez vite prévenir votre maîtresse! Il y a un crime dans l'air!...

— Un crime, monsieur le curé?...

— Mais, allez donc, mon ami, allez donc!...

La baronne de Bonvilliers survint au bout de quelques secondes.

L'explication ne fut ni longue, ni confuse, mais enfin elle prit encore quelque temps.

— Voyons ce valet! voyons ce cocher! dit la baronne.

Plus de cocher, plus de valet, plus de voiture!

La baronne s'écria :

— C'est une machination du diable!

Sœur Philomèle se signa.

— Partons, partons!... dit l'abbé.

— Monsieur le curé, dit la baronne, l'important c'est d'arriver vite!... Attendez donc cinq minutes, nous les regagnerons bien! Je vais ordonner de faire atteler... Nous partirons ensemble!...

Mais il s'écoula encore bien dix minutes avant que la voiture de Mme de Bonvilliers filât sur Saint-Cloud.

Quant à Gabrielle, que nous avons laissée à son entrée dans la communauté, Gabrielle, une fois dans l'oratoire de sœur Philomèle, attendit impatiemment la supérieure. Elle feuilleta d'abord un livre de piété, l'abandonna, le reprit et, passablement agitée, se leva et tourna dans l'oratoire. Un grand quart d'heure s'écoula. Lasse, énervée, elle se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur la rue. Alors elle poussa un petit cri, cri d'étonnement, cri de contrariété. Elle venait d'apercevoir la voiture de Mme de Sainte-Croix du Reuillan.

— On vient me chercher? dit-elle... Déjà!... Et je n'ai pas vu ma bonne mère!

Elle ne se trompait pas. On venait la chercher.

— Mme la comtesse vous demande, Gabrielle ! dit sœur Marthe.

— Ma sœur, répondit Gabrielle dépitée, dites bien à notre bonne mère de venir au plus tôt Sente des Roses... ou de me faire demander le plus vite possible... J'ai besoin de la voir !...

— Je n'y manquerai pas ! dit sœur Marthe.

Un grand gaillard, tout à fait semblable à Bibichard, attendait dans le couloir.

A la vue de Marthe et de Gabrielle, il se détourna prestement et ouvrit la porte.

Une fois sœur Marthe et Gabrielle descendues et s'engageant dans le couloir, notre homme sauta sur le trottoir, ouvrit la portière de la voiture et, la tête baissée, il cria à Gabrielle, qui adressait une dernière recommandation à sœur Marthe :

— Vite ! vite !

Comme Gabrielle mettait le pied sur le premier degré du marchepied, un petit homme bondit tout à coup et cria :

— Gabrielle !...

La jeune fille s'arrêta.

Le valet de pied se retourna et devint pâle en reconnaissant le petit homme, qui cria une seconde fois :

— Gabrielle !...

Gabrielle quitta le marchepied et courut vers le bossu, disant :

— Monsieur l'intendant, qu'y a-t-il ?...

Au même moment, au grand effroi de la jeune fille, deux hommes sautaient à la gorge du valet de pied.

Barnabé et Bibichard étranglaient consciencieusement Dupré.

Dupré râla plutôt qu'il ne cria :

— Fouette !

La voiture s'ébranla et les coursiers filèrent comme le vent.

Haletant, Ratatin cria à ses deux aides :

— Lâchez !

Barnabé et Bibichard lâchèrent aussitôt Dupré.

Il était temps ! Le pauvre garçon était violet.

Instinctivement, Gabrielle avait pris le bras de Ratatin.

— Mademoiselle, lui dit-il, venez !

Se retournant vers le valet de chambre, M. l'intendant ajouta :

— Bien joué, maître Dupré !... Vous avez perdu de deux minutes.

Dupré fut quelques secondes à se remettre.

— Ah ! bossu du diable, rugit-il une fois revenu à lui, nous nous reverrons !

Souriant, M. l'intendant s'éloigna, suivi de Barnabé et de Bibichard, dans la direction du presbytère.

Emue, tremblante, presque folle, Gabrielle garda le silence.

Devant le presbytère, elle revit la voiture de Mme du Reuillan.

— Ah ! s'écria-t-elle, je comprends !

Et elle tomba sans connaissance dans les bras de Ratatin.

Au même moment, Mme de Bonvilliers descendait de voiture avec sœur Philomèle et M. le curé.

Tous nos personnages se retrouvèrent dans le salon. Aussitôt que Gabrielle eut repris ses sens, ce fut un feu croisé d'interpellations.

Voyant qu'on s'embrouillait, Ratatin pria tout le monde de faire silence et prit seul la parole.

Il eut bien vite tout tiré au clair.

A peu près rassurée, Mme de Bonvilliers se hâta de voler chez sa parente.

Quand le curé, sœur Philomèle, Galathée, Gabrielle et Ratatin furent seuls, le bossu dit respectueusement à la fille du père Probus :

— Maintenant, mademoiselle, que vous voyez clairement à quel danger vous venez d'échapper, vous plaît-il, pour nous récompenser, de vouloir faire acte de franchise ?

— Monsieur, murmura Gabrielle, que voulez-vous que je vous dise ?

— Je désire que vous conveniez que, ces jours derniers, vous avez reçu une... ou plusieurs lettres... que vous nous disiez encore ce que contenaient ces lettres... que vous nous appreniez enfin de qui ces lettres étaient signées !

— Ma mère ! ma mère ! s'écria Gabrielle éperdue en se jetant dans les bras de sœur Philomèle.

— Ma chère fille, dit celle-ci en couvrant Gabrielle de

baisers, au nom de Dieu, je t'adjure de dire la vérité... toute la vérité !

Gabrielle se dégagea de la maternelle étreinte de la bonne sœur, la regarda d'un œil hagard et dit :

— Vous voulez que je parle ?

— Au nom de Dieu ! répondit la sœur.

— Ma mère... ma mère... n'est-ce donc pas vous qui m'avez écrit ?

— Ah ! jeta Ratatin d'une voix tonnante, nous y sommes !

Pressée de questions bienveillantes, accablée des marques de la plus vive tendresse, Gabrielle fit enfin sa confession franche.

— Embrassez-moi, chère enfant, dit la comtesse, et ne craignez pas de reproches !

— Jeune Pitou, dit gaiement Ratatin, si vous tenez à vos oreilles, ne revenez plus chez nous !

Une demi-heure après ces événements, Mme de Sainte-Croix du Reuillan rentrait Sente des Roses.

Gabrielle sauta au cou de son père et lui fit jurer de ne point faire de mal à Jean Pitou.

— Gabrielle, répondit le père Probus tout frémissant, l'oubli du passé, soit !... Mais si le gamin, à l'avenir, s'occupe encore de toi et se trouve sur mon passage... je l'écrase !

Informé de tout par Bibichard, qu'on lui expédia sur les cinq heures, Surin se contenta de répondre :

— Rude chien de chasse que Dupré !... Ouvrez l'œil !

Le soir venu, quand Ratatin prit congé de Galathée :

— Madame est-elle contente ? demanda-t-il humblement.

— Monsieur Ratatin, répondit-elle, voilà une journée qu'une défaite, seule, pourrait me faire oublier !...

— Ce jour-là, madame, Ratatin sera mort !

— Qu'il vive ! qu'il vive, répliqua-t-elle avec élan, se souvenant qu'il est de ces services qu'on ne paye pas avec de l'argent.

Tout maître de lui qu'il était, le bossu chancela.

Galathée rentrée chez elle, Ratatin gagna le jardin et, tout en se promenant, murmura à plusieurs reprises et comme en extase :

— Les services qu'on ne paye pas avec de l'argent... c'est le cœur... c'est le cœur qui les paye !...

Quant à Gabrielle, lorsqu'elle se trouva seule avec elle-même, elle fut plus effrayée, plus attristée surtout que furieuse et indignée. En faisant sa prière, elle murmura, des larmes dans les yeux :

— Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !

Elle s'arrêta, puis relevant doucement la tête :

— Je lui pardonne, dit-elle, bien qu'il m'ait fait bien du mal !

Insensiblement le cœur de la vierge s'était éveillé à l'amour.

Si, dans son petit pavillon, où il s'entretenait alors avec Dupré et Lavinio, Georges eût entendu le pardon de Gabrielle, Georges, malgré sa défaite, se fût tenu pour le plus heureux des hommes !

Lavinio, lui, avait la figure passablement renfrognée.

Georges était à la fois soucieux et furieux.

Seul, Dupré était de bonne humeur.

— Messieurs, s'écria-t-il après un assez long silence, citez-moi donc beaucoup de défaites aussi honorables que celle-là !

— Ça n'en est pas moins une défaite, répliqua Lavinio d'un ton assez bourru.

— Et vous battez en retraite ?

— Non, mais...

— Mais, interrompit Dupré en éclatant de rire, vous ne pouvez vous consoler d'avoir joué pour rien le rôle du cocher !... Vrai ! monsieur représentait bien !

Georges sourit en regardant son ami.

— Impossible, dit-il, d'être longtemps de mauvaise humeur avec Dupré !

— C'est que, depuis longtemps, monsieur le vicomte, je sais que la mauvaise humeur ne mène qu'à faire des sottises. L'homme calme peut être battu, mais à la longue il bat les autres !... Du calme donc !... Nous avons été battus aujourd'hui !... Consolons-nous en nous disant qu'un instant nous avons tenu la victoire entre nos mains !

— C'est là ce qui m'irrite, moi, dit Lavinio... Cinq minutes... que dis-je? deux minutes de plus et nous filions avec Gabrielle !

— Monsieur Lavinio, nous filerons avec M^lle^ Gabrielle samedi !

— Taratata !... Ils seront sur leurs gardes !

Dupré reprit :

— Nous avons encore deux grands jours devant nous, messieurs ; sachons en user !

— Si cette fois j'échoue, dit Georges d'un air sombre, je ne sais pas ce que je ferai !...

Dupré regarda Lavinio, qui baissa tristement la tête.

— Dupré, s'écria le vicomte, avez-vous foi dans le succès de notre entreprise de samedi ?

— Foi complète !

— Et vous, Lavinio ?...

— Foi complète ! répondit vivement celui-ci.

— Alors, dit énergiquement Georges, à samedi !

Le samedi, 22 septembre, était la veille du troisième et dernier dimanche de la fête de Saint-Cloud.

Sur les deux heures de l'après-midi, Galathée et Gabrielle se promenaient dans leur petit parc avec M. Villejust.

Tout à coup, nos trois promeneurs s'arrêtèrent en même temps.

Le son d'une musique lointaine venait de frapper leurs oreilles.

— D'où vient donc cette musique ? interrogea Galathée.

— Sans doute un régiment qui passe, répondit le propriétaire de la Sente des Roses.

— C'est dans l'avenue des Princes ! ajouta Gabrielle.

— Allons vers la grille, dit alors Galathée... nous verrons peut-être passer les musiciens !...

On tendit vers la grille.

Trompelarate, qui avait également entendu la musique, avait quitté sa loge et gagné l'extrémité de la Sente des Roses.

Il tournait le dos à la grille et regardait à gauche dans l'avenue des Princes.

Ratatin était devant la grille.

— Monsieur l'intendant, dit Galathée, appelez donc Jérôme !

Ratatin siffla.

Trompelarate, c'est-à-dire Jérôme, se retourna, aperçut le bossu et accourut.

— Ne quittez jamais votre loge ! lui dit sévèrement Ratatin.

— Jérôme, ajouta la comtesse, qu'est-ce que cette musique ?

— Madame, répondit Jérôme, c'est la fanfare des artistes du cirque Belrosa !

— Ah ! s'écria M. Villejust, j'y suis ! En effet, c'est aujourd'hui samedi, la veille du dernier jour de la fête !... Messieurs les écuyers font leur promenade traditionnelle dans tout Saint-Cloud et dans tous les environs, pour annoncer leur avant-dernière représentation !... C'est très amusant, madame la comtesse ! Devant toutes les propriétés de bonne apparence ils s'arrêtent, donnent une aubade et distribuent des programmes.

— Oh ! dit Gabrielle, s'ils pouvaient venir par ici !

— Ils vont venir, mademoiselle ; n'ayez garde d'en douter !... Jadis, quand je demeurais ici, ils venaient tous les ans... Le cirque Belrosa est un de mes abonnés !

M. Villejust finissait à peine de parler, que les premiers cavaliers apparurent à l'extrémité de la sente.

— Les voici ! s'écria Gabrielle joyeuse. Ah ! mon Dieu ! ils s'arrêtent !... Ils ne vont pas venir !...

— S'ils ne viennent pas, petite folle, dit Galathée, je les enverrai chercher !... Est-ce que je vous refuse jamais une distraction ?

— Vous êtes si bonne, madame !... Aussi, je vous aime bien !...

— C'est bon, câline, c'est bon !...

Les cavaliers s'étaient en effet arrêtés et, de plus, la musique avait cessé.

— Qu'ont-ils donc ? demanda Ratatin.

— Ils se consultent sans doute, répondit M. Villejust.

— Finissons-en, dit Galathée... Un signe, et leur hésitation va cesser !... M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan aime et protége les artistes..., surtout les petits...

Et Galathée et Gabrielle agitèrent leurs ombrelles.

Les cavaliers comprirent probablement qu'on les appelait et qu'un bon accueil les attendait au castel de la Sente des Roses ; car, aussitôt, la cavalcade s'ébranla et, sur trois de front, les écuyers s'engagèrent dans la sente.

Mais de musique point !

— Comme on les voit mal ainsi ! dit la comtesse.

— Gagnons le perron, madame, répondit M. Villejust.

— C'est juste !... Jérôme, ouvrez la grille !

— Au perron, au perron ! cria Gabrielle, en s'élançant à travers la pelouse...

Galathée avait accepté le bras de M. Villejust :

— Nous serons en effet très-bien sur le perron, lui dit-elle... Nous prendrons des siéges... La cavalcade défilera devant nous par la grande allée circulaire, et nous jouirons de tout le coup d'œil !...

Et, se retournant vers Ratatin :

— Monsieur l'intendant, ajouta-t-elle, voyez-vous quelque inconvénient à cela?

— Aucun, madame, aucun !...

Les écuyers approchaient.

— Au perron, au perron! cria encore Gabrielle qui, avec Fleur-d'Ebène, avait déjà apporté fauteuils et chaises.

Galathée ne put s'empêcher de sourire, et dit à M. Villejust :

— Cette petite est folle de la musique! Elle adore jusqu'aux orgues de Barbarie!

Fleur-d'Ebène disposa trois fauteuils sur la plate-forme du perron. M. Villejust prit place à gauche de Galathée, qui avait Gabrielle à sa droite.

Un peu derrière la comtesse, le gendarme Fleur-d'Ebène se tenait debout.

Tous les gens de M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan se tinrent au bas du perron, qui à droite, qui à gauche.

Seuls, Trompelarate et Ratatin demeurèrent près de la grille.

Les chevaux la touchèrent bientôt de leurs nazeaux.

— Ah! s'écria follement Gabrielle, comme c'est joli! ils sont tous en costume!

— Monsieur Belrosa ! cria Ratatin.

— C'est moi, monsieur, répondit un des trois premiers cavaliers, celui qui occupait le milieu du premier rang.

— Monsieur Belrosa, reprit le bossu, voulez-vous entrer chez nous et défiler avec toute votre compagnie par la grande allée circulaire devant M^me^ la comtesse?

— Devant M^me^ la comtesse! répondit Belrosa avec enthousiasme, à pied, à cheval, monsieur le comte!

— Pardon, dit Ratatin en riant, appelez-moi simplement monsieur l'intendant!

— Oui, monsieur l'intendant! Et je vous promets que nous allons régaler M^me^ la comtesse de nos plus jolis morceaux... Si M^me^ la comtesse n'est point satisfaite et ne

nous honore pas ce soir de sa visite, je consens à me donner au diable!

— Soyez tranquille, mon maître! Si Mme la comtesse est contente et cependant ne va pas vous voir ce soir, vous n'aurez point à vous plaindre de sa générosité! Jérôme, ouvrez la grille à M. Belrosa!

Jérôme obéit.

— Fanfare! cria au même instant Belrosa.

Les musiciens semblaient avoir attendu cet ordre. La fanfare éclata comme une bombe.

La compagnie de Belrosa comptait vingt-quatre chevaux. Douze défilèrent par la gauche, douze par la droite, après que, préalablement, tous les vingt-quatre eurent d'abord défilé devant les hôtes du castel, en prenant par la gauche.

Au second tour seulement, la troupe se sépara en deux. Lorsque, des deux côtés, les chevaux se trouvèrent aux deux extrémités du perron, Belrosa et les deux clowns, qui étaient à ses côtés, vinrent prendre place devant le perron même, en face de Mme la comtesse du Reuillan.

Belrosa n'était point grimé, et seul il était en simple costume d'écuyer. En revanche, les clowns qui l'entouraient étaient bien les deux plus drôles de corps, les deux têtes les plus originales qu'on pût rêver.

Jamais Boswel, de joyeuse mémoire, n'eut la tête de ces clowns de Belrosa.

Sur le sinciput, ils avaient un chapeau en forme de triangle, parsemé de grelots, qui faisaient un magnifique diguediguedindinn, chaque fois qu'ils agitaient leur cou tout peinturluré. Quant à la figure, c'était quelquechose d'impossible. Ils étaient maquillés avec un art telqu'on les eût crus tatoués de partout. Ils étaient hideuxet réjouissants. Ils repoussaient et ils attiraient. Mais aussitôt qu'ils grimaçaient, la glace était rompue; il fallait rire à se tordre. Ils mirent de belle humeur jusqu'à Ratatin lui-même.

Ratatin dit un moment :

— Mais la laideur elle-même a donc son charme que ces gens-là, qui sont peut-être beaux et bien faits, se disloquent et s'enlaidissent à plaisir!

Tant que dura la musique, Belrosa resta impassible, et les clowns se contentèrent de grimacer à qui mieux mieux.

L'aubade finie, Belrosa prit la parole et :

— A mon tour, dit-il, à mon tour, madame la comtesse. Mesdames, messieurs et la compagnie :... Sur ces mots, les clowns saluèrent, et ce, si comiquement, la tête entre leurs jambes, que tous les spectateurs partirent d'un bruyant éclat de rire. Mesdames, messieurs et la compagnie, certes que si Démosthène et Cicéron paraissaient tout à coup devant moi, leur présence ne m'interloquerait aucunement, vu que, pour faire un discours, un discours digne d'être entendu de M^me^ la comtesse, je ne crains ni Cicéron, ni Démosthène. Mais, c'est peu que d'être orateur. Les anciens nous ont appris qu'il fallait non-seulement bien dire, mais encore amuser, autrement dit, être orateur et mime. Orateur suis, amuseur daigne, mais mime ne suis. En conséquence, malgré l'immense talent de parole que m'a généralement octroyé dame Nature, je demande la permission à madame la comtesse de passer la langue à ces deux seigneurs qui sont à mes côtés et qui sont à la fois orateurs et mimes.

Celui-ci qui est à ma gauche est l'illustrissime et incomparable Démosthène de las Blagarismas, dont le galoubet n'a d'égal que la platine de son célèbre confrère que vous voyez à ma droite, don Cicero de las Platinas!

Ça, mes seigneurs, songez devant qui vous êtes et, prenant votre plus belle voix, les airs les plus gracieux, dégoisez le programme!

Le clown de droite sauta à terre.

Il salua révérencieusement M^me^ la comtesse et la compagnie, si révérencieusement même que, comme tout à l'heure, debout sur son destrier, sa tête toucha ses pieds.

Gabrielle riait de tout son cœur.

Don Cicero de las Platinas commença ainsi :

— Illustrissimi, ce soir samedi, vingt-deux septembre, avant-dernière représentation donnée dans le parc de Saint-Cloud par le cirque de notre très-honoré et très-aimé seigneur et maître Belrosa!

Ici le clown fut obligé de s'arrêter.

L'assistance riait à en être malade.

Et il y avait de quoi.

Sans tenir compte du discours qu'il débitait, la voix de don Cicero de las Platinas était à elle seule tout un long poëme. Il avait des notes aiguës qui tenaient du chant d'un coq enrhumé, des notes graves qui imitaient le

rugissement du lion, et mille autres notes impossibles qui faisaient croire à la présence d'une chatte énamourée ou au bruit d'une crécelle attachée à la queue d'un roquet.

Ce n'était pas tout. De son côté, don Démosthène de las Blagarismas ne se tenait pas coi. Pendant que parlait son confrère don Cicero, Démosthène, impassible, récitait sur mille tons fantaisistes, tantôt plaisants, tantôt lugubres, des patenôtres à faire crever de rire M. de Laubardemont qui, dit-on, ne riait guère.

Une joie folle régnait Sente des Roses.

Mais, pendant que le rire homérique des habitants du castel permettait à nos clowns de respirer, mons Ratatin qui, posté près de la grille, riait de confiance, mons Ratatin fit une singulière remarque.

M. l'intendant constata que tous les chevaux des écuyers du cirque Belrosa, toutes bonnes bêtes qu'elles étaient et qu'elles parussent être, demeuraient parfaitement tranquilles sur place, tandis que les coursiers montés par les deux clowns accusaient par leur allure et par leur force des chevaux de sang, des chevaux de race.

Ratatin gagna la pelouse tout doucement.

Une remarque en amène une autre.

Notre bossu constata encore que Belrosa, pas plus que ses écuyers, n'avaient d'éperons, tandis que les clowns étaient des mieux éperonnés.

Ratatin se gratta le nez, ce qui, chez tous les penseurs, est l'indice d'une grande préoccupation, et, alors que don Cicero reprenait sa harangue, il tira doucement Belrosa par une des basques de son habit et lui dit tout bas :

— Senor, connaissez-vous bien vos clowns?

— Si je connais mes clowns!... répliqua tout haut Belrosa.

Le clown de gauche tressaillit et le clown de droite fit tout à coup trois pas en avant.

— Et d'abord, dit-il sans transition aucune, illustrissimi, voici le programme écrit.

Et, à droite et à gauche, don Cicero lança des programmes.

D'un bond, ensuite, il gravit quatre marches, et, comme Belrosa, se penchait vers Ratatin et lui disait :

— Pourquoi cette question, monsieur l'intendant?

Et comme Ratatin répliquait, en levant les épaules :

— Ne vous fâchez pas, senor, c'est parce que...

Un cri perçant, qui déchira les airs, coupa la parole au bossu.

Il leva la tête.

Don Cicero, avons-nous dit, venait d'un bond de gravir quatre marches. Il présentait des programmes à M. Villejust et à la comtesse. Gabrielle se pencha pour en attraper un. Alors plus prompt que la foudre, don Cicero, enlaçant la jeune fille de ses deux bras, l'enleva tout à coup, et, d'un second bond, sauta du perron sur la pelouse. Démosthène ouvrit les bras, reçut Gabrielle, tourna bride, et, piquant des deux, s'élança vers la grille, immédiatement suivi de don Cicéro qui, en moins d'un seconde, venait de sauter en selle.

Ratatin n'eut que le temps d'entrevoir don Cicéro jetant la jeune fille entre les bras de Démosthène, mais ce fut assez pour lui.

Quittant Belrosa, il cria à Trompelarate :

— Feu, Jérôme, feu!

Et, le premier, joignant l'exemple au précepte, il tira sur la monture de Démosthène.

En même temps Trompelarate faisait feu sur le coursier qui emportait don Cicéro.

Frappés à la tête, les deux chevaux s'abattirent.

— A la grille! cria Ratatin à Jérôme.

En une seconde la grille fut fermée.

— Bataille, les gars! hurla Ratatin, qui croyait Belrosa et ses écuyers les complices des deux clowns, dans lesquels nos lecteurs ont reconnu le vicomte et Dupré.

Tous les gens de Mme de Sainte-Croix du Reuillan apparurent le revolver au poing.

— Seigneur! Seigneur! s'écria Belrosa d'une voix lamentable, je ne suis pour rien là dedans! Amis, cria-t-il à ses écuyers, prêtez main-forte aux gens de Mme la comtesse!

Georges, en tombant, se trouva la jambe gauche prise sous son cheval. Mais il avait garanti Gabrielle dans sa chute.

Dupré, sain et sauf, avait volé vers son maître. Le premier, il releva Gabrielle évanouie et la remit entre les bras de Ratatin, en disant :

— Bien défendu, bossu du diable! mais tu me retrouveras sur ta route!

— Amen! répondit Ratatin, en remettant Gabrielle aux mains de Galathée.

Sur l'ordre de Ratatin, tous les écuyers du cirque Belrosa se rangèrent à gauche, ayant devant eux tous les Timides armés. Pendant que Dupré relevait son maître, qui avait la jambe gauche tout endolorie, peut-être le pied luxé ou foulé, Ratatin apprenait de Belrosa que ces messieurs avaient sollicité de remplir les rôles qu'ils venaient de jouer, arguant du simple désir de se trouver en face de deux femmes adorées dont la vue leur était interdite.

— Ils vous ont grassement payé, dit Ratatin, qui, au fond, ne demandait que le silence sur cette affaire; filez donc sans tambour ni trompette, et ne péchez plus! Mais débarrassez-nous du blessé et de son digne acolyte!

Puis, montrant les coursiers sans vie sur la pelouse :

— C'est bien assez, ajouta-t-il, que je me charge d'envoyer ces rosses chez l'équarisseur!

CHAPITRE VI

UN BOL DE VIN CHAUD BIEN SUCRÉ

Pendant un mois, Georges dut garder la chambre. En tombant de cheval, il s'était foulé le pied gauche.

Plus que la souffrance, la colère amena la fièvre. En effet, le surlendemain de sa dernière tentative contre Gabrielle, le pauvre garçon lut ceci dans un journal : « Nos lecteurs n'ont point oublié la brillante campagne du jeune vicomte de X... contre la belle fille qui échangea si crânement son nom vulgaire de Denise contre celui de Galathée, et l'énorme scandale qui s'en suivit. Mais il paraît que, au fond, furieuse de sa chute, l'exrosière avait juré de se venger. Elle vient de tenir parole. Sachant que le vicomte de X... était amoureux fou d'une jeune fille aussi sage que belle, Galathée jura de protéger et, mieux, de sauver une *D'Estrées* du peuple. Un pari formidable fut proposé et tenu. Nous ne sommes dans les secrets ni de l'attaque ni de la défense, mais nous pouvons cependant dire que, si la première a été des plus savantes, la seconde fut des plus remarquables. Finalement, le vicomte de X... a été outrageusement battu et,

à cette heure, cloué sur un lit de douleur, le moderne Lovelace, rongeant son frein, est obligé de convenir qu'il est difficile de lutter contre une femme. Sa dernière équipée a rendu notre gentilhomme la fable du petit village qu'il habite près de Paris. »

Il vint une heure où Lavinio eut réellement peur pour Georges. Heureusement, la jeunesse et la bonne constitution du vicomte finirent par triompher de la maladie. Au bout de quinze jours, la fièvre s'en alla. Quinze autres jours s'écoulèrent et Georges fut en pleine convalescence.

Une chose avait beaucoup inquiété Lavinio et Dupré : le silence de Georges à propos de Gabrielle. Ils ne soufflèrent mot de la jeune fille; ils eurent la prudence d'attendre.

Un matin, en déjeunant, le vicomte, qui était demeuré taciturne pendant la première partie du repas, dit tout à coup assez gaiement :

— Pardieu! voici que je vais tout à fait bien! L'estomac est bon!... la jambe est redevenue solide... Sous quelques jours, nous allons pouvoir reprendre les affaires!...

— Quelles affaires? demanda Lavinio avec émotion.

— Quelles affaires? répondit Georges avec un sourire amer. Quelles affaires!... Mais que voulez-vous qui m'occupe, sinon l'affaire Gabrielle?

— Monsieur le vicomte veut poursuivre cela? dit Dupré non moins ému que Lavinio.

— Seul, s'il le faut, répliqua Georges sèchement... N'avez-vous donc pas lu les journaux, maître Dupré?

— Si, monsieur le vicomte.

— Alors, vous avez dû voir comment ils m'ont habillé.

— Peuh! fit Lavinio.

— Mon ami, reprit Georges doucement, j'ai peu parlé pendant ma maladie. En revanche, j'ai beaucoup réfléchi... et je me suis avoué que nous n'avions pas été bien forts!...

— Il me semble pourtant... interrompit Dupré.

— Dupré, il vous semble mal! Nous avons presque tout le temps fait fausse route!

— Fausse route, monsieur le vicomte?

— Fausse route, monsieur Dupré!... La note des journaux m'a éclairé!... Nous n'avons point été battus par Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, secondée

par la police... Et la preuve, c'est que la police est restée muette à mon égard..., tout à fait muette!

— Mon cher ami, dit Lavinio, même à l'heure du triomphe, le bruit est une mauvaise chose pour une jeune fille!... Je sais pertinemment que M. le commissaire a voulu connaître de l'affaire et que ce n'est que sur les instances de Mme de Sainte-Croix du Reuillan, du curé, de sœur Philomèle, du père Probus... et enfin... sur les miennes, mon bon Georges, que le commissaire a négligé de faire complètement son devoir!

— Une preuve de plus, interrompit le vicomte, une preuve de plus, très-cher, que la police ne s'occupait pas de mes faits et gestes !... Mes amis, retenez bien ce que je vous dis, nous avons été battus par Galathée que secondait le Conciliateur. Du reste, relisez le journal!... Galathée, à deux cents lieues d'ici, n'a connu sa victoire que le lendemain..., or, le surlendemain..., elle s'est empressée de faire paraître contre moi cette note... qui lui coûtera cher!

— Et vous concluez?

— Je conclus que, croyant avoir à lutter contre la police, nous avons été gênés dans les entournures... au point de n'avoir pas été chercher nos auxiliaires là où nos adversaires ont été chercher les leurs!

— Mais...

— Il n'y a pas de mais !... Galathée est habile, mais le Conciliateur est plus habile qu'elle encore!... Le hasard, à point nommé, a amené Mme de Sainte-Croix du Reuillan à Saint-Cloud.., ils en ont profité!... Comment ces misérables s'y sont-ils pris pour circonvenir cette pieuse et noble femme..., c'est leur secret!... Le fait est qu'ils l'ont rangée de leur côté!... Et Gabrielle a été défendue par une bande d'experts coquins auxquels nous n'avons opposé que nous-mêmes !... Et m'est avis, messieurs, que Surin et Galathée, en somme, craignaient peut-être encore plus que nous l'intervention de la police dans cette affaire !... Qu'en dites-vous, maître Dupré, vous qui avez du flair?...

Dupré était devenu rêveur.

Brusquement interpellé, il répondit lentement :

— Monsieur le vicomte pourrait bien avoir raison!

— Dupré, j'ai raison !

Effrayé, Lavinio s'écria :

— Alors vous voulez..., vous allez... rentrer en campagne?...

— Et nous verrons, sifflotta le vicomte, qui, finalement, sera outrageusement battu, de Galathée ou de votre serviteur!...

— Georges, dit posément Lavinio, je vous blâme... mais je vous suivrai!...

— Merci!... Et vous, Dupré?

— Moi!... Ah! moi, si j'osais, je dirais que, plus peut-être que monsieur le vicomte, je désire le succès de notre entreprise!

Sur ces mots, un valet entra, portant une lettre pour M. de Cerny.

Georges regarda la suscription et dit :

— Je connais cette écriture-là!... Pardieu, c'est une lettre de Galathée!...

— De Galathée? jetèrent ensemble Lavinio et Dupré.

— De Galathée, messieurs!...

Le vicomte décacheta et lut :

« Paris, 21 octobre.

» Cher vicomte, je suis à Paris depuis hier. Etes-vous donc réellement malade? Non, n'est-ce pas?... Ce soir ou demain je compte que vous viendrez tomber à mes genoux... Je vous ferai peut-être grâce!...

» Bien à vous!...

» GALATHÉE.

» *P. S.* — Pressez-vous!... Je suis à Paris seulement pour quarante-huit heures! »

— Impertinente! s'écria Lavinio.

— Ravissante et folle! dit Georges. Dupré, faites atteler!... Lavinio, vous venez avec moi?...

— Le moyen de faire autrement!... Il ne faut pas laisser les fous sortir seuls!...

Un quart d'heure après, Georges et Lavinio filaient sur Paris avec Dupré.

Pendant les quarante-cinq minutes que leur demande leur voyage, allons faire un tour Sente des Roses.

Des bras de Ratatin, lequel s'expliquait avec Belrosa, Gabrielle était passée dans les bras de Fleur-l'Ebène. Celle-ci porta la jeune fille dans la chambre de la fausse

comtesse de Sainte-Croix du Reuillan et la déposa sur le lit de Galathée.

Gabrielle reprit bientôt ses esprits.

Galathée pensait que le premier mouvement de la jeune fille serait de sauter au cou de sa libératrice. Jugez de la surprise de la lionne quand elle entendit Gabrielle demander si le vicomte ne s'était point fait de mal en tombant sur la pelouse!

— Le vicomte! s'écria Galathée.. Le vicomte! Mais vous l'avez donc reconnu?...

— Madame, répondit Gabrielle, au moment où j'ai été enlevée, j'ai compris que M. de Cerny devait être là!

— C'est juste, répliqua l'autre, les dents serrées... Elle ajouta brièvement :

— On croit qu'il a la jambe cassée!

— Ah! pauvre jeune homme!

Galathée ne répondit rien. Elle tourna sur elle-même, se prit à sourire et se dit :

— Mais je crois qu'elle s'intéresse sérieusement à lui... Est-ce qu'elle l'aimerait? Ah! rugit-elle sourdement, petite pécore, je vais t'arranger ton amoureux!

Comme elle se retournait vers Gabrielle, celle-ci lui dit avec émotion :

— Ah! madame, comment vous témoignerai-je jamais ma reconnaissance?

— Vous croyez donc m'en devoir un peu, ma mignonne?

— Ne venez-vous pas de me sauver encore une fois, madame?

— Ne parlons plus de cela! Embrassez-moi!

Allons! allons! finit-elle intérieurement, la petite n'en est encore qu'à l'intérêt, mais c'est déjà trop!

Là-dessus Ratatin entra.

On fit des gorges-chaudes sur M. de Cerny, et M. Villejust ne tarit pas en éloges sur M. l'intendant.

Le soir de ce même jour, sur les dix heures, comme Gabrielle reposait dans sa chambre, Surin, que Ratatin avait envoyé chercher, Surin entra chez Galathée.

On arrêta la rédaction de la note qui parut le surlendemain dans les journaux.

Quatre jours après, quand on sut que M. de Cerny était assez gravement malade, le Conciliateur reparut un soir Sente des Roses.

— Madame, dit-il à Galathée, le vicomte vous a fait un mois de loisirs.

— Un mois !... mais c'est l'éternité ! Je ne m'amuse ici qu'autant qu'il y a bataille !... La trève ne me va pas... d'autant que si le vicomte persévère dans son amoureuse entreprise, il n'y a pas de raison pour que je ne reste pas tout l'hiver ici !...

— Alors, madame, brusquons le dénoûment !...

— Maître, nous ferions peut-être bien !... Les batailles de la veille nous garantissent que celles du lendemain seront peut-être telles que la victoire pourrait bien un jour nous faire défaut.

— Tout est possible, madame, surtout quand la belle qu'on défend éprouve, peut-être sans s'en rendre bien compte elle-même, la velléité de se rendre...

— Brusquons donc le dénoûment, messieurs !...

— C'est bien entendu, madame?

— C'est bien entendu !

— Eh bien, voici mon plan !... Ratatin, mon fils, écoute, et vois si tu as quelque chose à dire...

Et le Conciliateur soumit à Gabrielle et à M. l'intendant le plan que nous leur verrons bientôt exécuter.

Seuls, Galathée, Surin et Ratatin furent dans le secret. Fleur-d'Ebène elle-même ne fut mise au courant de rien. Comme les Timides, Fleur-d'Ebène n'était là qu'un instrument passif.

Le 20 octobre, Galathée coucha à Paris. Le 21, au matin, elle écrivit au vicomte la lettre que nous connaissons et attendit les événements.

A trois heures Georges et Lavinio entrèrent chez elle.

— Bonjour, cher Lavinio, s'écria Galathée, comment vous portez-vous?... Monsieur, ajouta-t-elle poliment en s'inclinant devant Georges, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

— Monsieur ? dit Georges étonné...

— Georges !... Georges, c'est vous, répondit-elle !... Ah ! mon Dieu, je ne vous reconnaissais pas... Comme vous êtes changé !...

— Changé... moi !...

— Maigre comme un loir d'hiver, cher ami... les yeux caves... le teint parcheminé !...

Lavinio se mit à rire.

— Appelez-le tout de suite squelette, dit-il, et, chère belle, finissez !...

— La petite guerre après la grande ! dit M. de Cerny...

— Ce pauvre vicomte !... Et c'est l'amour qui le rend comme ça !... Ah ! Georges, voilà un honneur que vous n'avez point fait à Denise Brimard !

— Que voulez-vous ? répliqua-t-il avec impertinence... Elle ne m'en a pas laissé le temps... Elle s'est tout de suite jetée à ma tête !

— C'est ce que ne fera pas Gabrielle, mon cher vicomte !...

— Peut-être, Galathée, peut-être !...

— Ah ! vous continuez la lutte ?

— Comment donc ! ce que j'ai fait jusqu'ici n'est pas même le premier acte du drame, ma chère Galathée !... c'est tout au plus un simple prologue !

— Prologue assez piteux, vicomte !... Des câbles pour ficelles !

— Mon Dieu ! pas si câbles qu'il vous plaît de le dire ; par deux fois ces câbles ont failli réussir ! ..

— Il est des gens avec qui l'on prend si peu de précautions !...

— Eh bien ! ma belle, prenez-en désormais, car j'ai la bonté de vous prévenir que la trame du drame sera si finement tissue que j'entends, presque du premier coup, prendre dans ma toile la plus adroite mouche de Paris !

— Etais-je donc simple ? dit Galathée en joignant les mains. Moi, qui croyais que mon pauvre vicomte venait me crier : Grâce !

— Nous sommes venus, ma charmante, prendre de vos nouvelles et savoir comment se porte M. de Bayolles...

— Mais, Jules et moi, nous nous portons à merveille !... Je repars demain... voulez-vous que je lui dise quelque chose de votre part ?

— Mille choses aimables... Mais pourquoi partez-vous dès demain ?...

— Jules me fait la grâce de m'aimer !...

— On a tant de temps à la campagne !

— Vicomte !...

Et Galathée foudroya M. de Cerny du regard.

— Holà, Galathée, dit Georges, vous semblez oublier que si je m'étais un peu moins penché sur le cou de Nita, c'est moi qui aurais probablement reçu dans la tête la balle qui a tué ma pauvre bête !...

— Ah ! vicomte, vous êtes par trop avantageux !...

Grand Dieu, que deviendrions-nous ici-bas si nous ne gardions un pantin pour nous distraire?

— Voulez-vous que je vous dise, s'écria Lavinio qui jugea à propos d'intervenir, vous êtes tous les deux énormément amusants ! Bref, belle Galathée, vous êtes venue à Paris?

— Uniquement pour voir le vicomte se rouler à mes pieds en criant merci!

Georges eut un bruyant éclat de rire. Galathée, l'œil h aineux, continua :

— Ou, pour lui annoncer que, cette fois, les défenseurs de Gabrielle pourraient bien, au lieu du cheval, viser le cavalier...

— Grand merci, Galathée !... A mon tour, je vais vous dire pourquoi je me suis rendu à votre invitation... C'est que je voulais lire dans vos yeux l'aveu qui vient de tomber de vos lèvres : que Galathée me haïssait...

— A mort, vicomte!..

Lavinio et Georges se levèrent et dirent en même temps :

— Galathée, Dieu vous garde!

Et ils sortirent.

Galathée avait reçu le vicomte et son ami dans son boudoir, lequel n'était séparé de la chambre à coucher de la jolie pécheresse que par un petit cabinet de toilette. A peine Lavinio et M. de Cerny furent-ils sortis que Galathée ouvrit la porte de sa chambre.

Un homme apparut. C'était Surin.

— Peste, dit-il avec un gros rire, c'est la guerre plus que jamais!.. Eh bien, madame, avouerez-vous que le vicomte est un de ces dangereux lutteurs avec lesquels il y a péril à continuer la petite lutte?...

— Je vous ai déjà dit que, le temps aidant, le vicomte était homme à nous battre.

— Il ne faut donc pas lui laisser le temps de se reconnaître et de dresser ses batteries. Au dénoûment, madame, au dénoûment!

— Au dénoûment, maître ! Et cette fois, ne l'épargnez pas !

Sur les huit heures du soir, ce même dimanche, comme Georges, Lavinio et Dupré causaient ensemble et élaboraient leur plan d'attaque, le concierge de M. de Cerny apporta une lettre pour Dupré.

Une fois le père François sorti, Georges dit à Dupré :

— Lisez !..

Le valet de chambre décacheta la missive qu'on venait de lui remettre, missive assez graisseuse, par parenthèse, et poussa un cri d'étonnement.

— C'est de Surin ! dit-il.

— De Surin !...

— Et que vous veut-il?...

— Il me donne rendez-vous pour ce soir, à neuf heures, au cabaret de la *Grenouille en goguette*.

— A neuf heures !... Pour qu'on vous assassine à votre retour !...

— Ho ! ho !... on n'assassine pas les gens comme cela, monsieur le vicomte !...

— Eh, fit Georges... ces gens-là sont capables de tout... Et puis, mon pauvre Dupré, il ne faut pas que votre dévouement vous aveugle !... N'oubliez pas que si Galathée me hait, Denise Brimard ne vous porte pas précisément dans son cœur !

— Aussi, monsieur le vicomte, irai-je bien armé !

A cinq minutes de cette conversation, Dupré, muni d'un revolver, se rendit tranquillement chez maître Honoré Lesiffleur.

A neuf heures moins un quart il entrait, sans avoir fait de fâcheuses rencontres, dans le cabaret de la *Grenouille en goguette*.

— Monsieur Dupré, lui dit maître Honoré, aussitôt qu'il l'aperçut, il y a en haut, dans ma chambre, quelqu'un qui vous attend avec impatience.

— Je monte.

Assis devant une table chargée de deux bouteilles et de deux verres, Dupré trouva Surin lisant le journal.

— Bonsoir, papa ! dit gaiement le valet de chambre en entrant.

— Bonsoir, mon fils !... Merci de ton exactitude !... Tu en seras récompensé !

— J'y compte bien.

— Buvons-nous un coup pour commencer?

Et Surin, après avoir décoiffé une bouteille, versa dans les deux verres et but le premier.

— A la bonne heure, fit Dupré... Eh bien, papa, j'écoute !... Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Comment va ton maître?

— Très-bien, Dieu merci !

— Tant mieux !... Je ne me serais jamais consolé s'il lui était arrivé sérieusement du mal !

— C'est pourtant vous qui avez commandé dans l'affaire ?

— Tu t'en doutes bien, mon fils !

— Et vous voici prêt à nous tailler de nouvelles croupières !...

— Au contraire !...

— Au contraire ?...

— Sans cela, mon fils, t'aurais-je écrit ?

— Parlez donc !... et lumineusement !

— Je vais être lumineux et précis ! Mon fils, tu te rappelles qu'un jour tu es venu me proposer d'être ton allié ?

— Et que vous m'avez répondu : Pour tout l'or de la Chine je ne me vendrais pas !

— Et j'ai dit vrai ! Aussi, aujourd'hui, ne viens-je pas te dire que, toute réflexion faite, je suis à vendre ! Je viens te dire carrément ceci : Je me donne !

— Pardon, papa, interrompit narquoisement Dupré, je vous trouve obscur !

Surin prit un air solennel :

— Mon fils, dit-il, écoute-moi sans m'interrompre... tu t'en trouveras bien !

— Pardieu ! je suis tout oreilles !

— Mon fils, reprit Surin avec éclat, les femmes ne valent pas le diable ! Ce sont toutes des enjôleuses !

— Une femme vous a enjôlé ? dit Dupré ébahi.

— Mis dedans comme un conscrit !

— Voilà qui est intéressant !... Allez donc !

— Mon cher ami, pour tourner au court, sache que la belle Galathée est venue me prier de la servir contre le vicomte... Tout d'abord il n'était question que de bafouer ton maître !

— Et, jusqu'ici, je dois reconnaître que vous avez assez bien réussi !

— Oui, cela a été assez bien mené ! Pour récompense, la belle me promit deux choses !

— Deux ?

— Deux ! De l'argent d'abord... et, de ce côté, je dois reconnaître que Galathée s'est bien exécutée ! Mais elle m'a promis autre chose... promis sur tout ce qu'il y a de plus sacré... et elle n'a pas tenu sa promesse !

Ah ! Dupré, finit-il en rugissant, malheur à qui se joue du Conciliateur !

Fort intrigué, presque ému, Dupré dit à Surin :

— Ah çà, qu'est-ce que la belle a bien pu vous promettre ? Vous ne lui avez pas demandé, je suppose, qu'elle vous honorât de sa tendresse ?

— Je n'ai point exigé de tendresse, moi... mais ses bontés !

Dupré fit un soubresaut d'abord, éclata de rire ensuite et finalement dit à Surin :

— Çà, papa, tu ne t'es donc jamais regardé dans une glace ?

— Hélas, si !

— Tu t'es vu, bien vu ! Et, après avoir contemplé Galathée, tu as osé rêver l'union du hibou avec...

— Mon fils, tu ne me diras jamais ce que je me suis dit ! Mais enfin, c'est comme ça !... J'ai rêvé cette chose impossible ! J'ai fait plus... j'ai compté sur son accomplissement, le jour où, éperdue de douleur, folle de rage, Galathée m'a dit en propres termes : Si tu mènes à bien ma vengeance, je te promets, monstre hideux, abject, repoussant, amer défi jeté par Dieu aux hommes de créer quelque chose de plus honteux, de plus vil que toi, je te promets, moderne Caliban, je te promets une de ces récompenses qui feront se pâmer d'aise les démons et rugir les anges !

La sueur perlait sur le front de Surin, ses yeux lançaient des flammes, sa parole devenait à la fois âpre, sonore, émue, et ses mains tremblaient la fièvre.

Dupré le regarda avec stupéfaction.

L'émotion du monstre le gagna même au point que la raillerie expira sur ses lèvres.

— Le Conciliateur, s'écria-t-il, Galathée vous a dit cela ?

— Galathée m'a dit cela !

— Et vous l'avez servie ?

— Comme tu as vu !... à rendre pour vous la victoire impossible, malgré tes savantes combinaisons, tes habiles manœuvres !

— Et quand a sonné l'heure du payement ?

— Galathée m'a donné de l'argent..., mais lorsque, laissant là l'or de la belle, je lui ai dit : Fi de votre or, Galathée, c'est Galathée seule que je veux, Galathée qui

s'est promise avant que je songeasse même à un désir impossible... Sais-tu ce qu'elle m'a répondu, la misérable? Elle m'a jeté tes paroles de tout à l'heure au visage, au milieu d'un rire méprisant : Galathée!... Galathée être à toi! m'a-t-elle dit... Çà, scorpion, ne t'es-tu donc jamais regardé en face?

— Et alors?

— Alors, je suis lâchement tombé à ses pieds... j'ai prié, j'ai pleuré, j'ai hurlé... en vain!... Prières, larmes, cris, elle les accueillit par un second éclat de rire!... Fou, ne sachant plus ce que je disais, j'ai crié à cette malheureuse : Mais dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse pour que vous teniez votre promesse! Dites, Galathée, dites! Quoi que vous ordonniez, je le ferai!...

Ah! la fille de l'enfer, elle m'attendait là!...

Son sourire méprisant, son rire insultant a cessé tout à coup. L'œil câlin, la voix féline, elle m'a dit : Ma promesse..., je la tiendrai..., sur ma tête, je la tiendrai... le jour où Georges ne sera plus de ce monde!

— La misérable! hurla Dupré... Mais qu'as-tu répondu?...

— J'ai accepté!

— Tu as?

— Accepté!

Dupré sortit son revolver de sa poche.

Surin ne bougea pas.

— Çà, dit Dupré, tu n'es ni fou ni ivre?

— Je suis altéré de vengeance... Voilà tout!

— Mais tu viens de me dire...

— Que j'avais accepté de la servir, cette belle pécheresse!... Oui!... mais j'ai réfléchi!...

— Tu t'es dit qu'en somme tu risquais ta tête?

— Ah bien oui!... Je n'ai pensé à cela que plus tard!... Une fois seul avec moi, je me suis dit que, la seconde fois comme la première, je serais payé de la même monnaie!

— Bien raisonné!... Et alors?

— Et alors, je ne sais pas si je n'ai pas eu pour elle plus de haine que de désirs!... Et alors, j'ai pensé à vous pour me venger d'elle!... Si vous refusez mon concours, vous ne m'aurez plus contre vous, c'est vrai, mais vous aurez contre vous un autre moi-même..., un autre moi-même, imprudemment choisi par moi, placé par moi...

l'intendant de la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, le célèbre Ratatin, Ratatin, le rival de Surin.

— Ah çà, comment ce bandit-là et comment cette coquine, que M. le vicomte a vue ici avec toi, sont-ils au nombre des gens de cette honorable dame?...

— Acceptez mes services et je dis tout! Acceptez si vous ne voulez point être battus à plate couture, acceptez si vous voulez réussir, acceptez si vous voulez que je vous venge en me vengeant moi-même!

Le siége de Dupré, une nature d'élite, le siége de Dupré fut bientôt fait.

— Ou tu mens, et alors tu nous tends un piége infâme, dit-il à Surin, ou tu dis vrai, et alors tu peux nous servir!... Mais comment savoir la vérité?...

— Acceptez mes offres, répondit Surin, et, je le répète, je dis tout!...

— Parle, dit Dupré, j'accepte!... que demandes-tu?..,

— Rien! cria Surin avec une énergie sauvage. Je ne demande rien!... J'accepterai ce que vous me donnerez, une fois l'affaire faite... Je ne réclame même rien d'avance... Je ne réclame même rien ensuite... Je veux me venger, voilà tout!...

— J'écoute, dit Dupré.

— Mais tu me jures que le vicomte acceptera mes services?...

— Je le jure!...

— Eh bien, voici les faits: La vengeance rêvée par Galathée est simple et terrible. Elle a patiemment attendu qu'un amour sérieux envahît le cœur du vicomte. Ce jour arrivé, elle s'est promis que l'objet de cet amour n'appartiendrait jamais à M. de Cerny.

— J'ai deviné tout cela!

— Alors, tu as encore deviné qu'on amènerait M. de Cerny à des entreprises du genre de celles que vous avez tentées, entreprises qui, avortant, couvriraient ton maître de ridicule?

— Oui! mais comme je connais les femmes mieux que toi, j'ai deviné que Galathée ne s'en tiendrait pas là et que, spéculant sur la fureur et la passion, on amènerait enfin M. le vicomte à continuer une guerre dans laquelle il laisserait peut-être et son honneur et sa vie!

— C'est ça même! cria Surin, tu y es, Dupré tu y es! Maintenant, je n'ai plus qu'à te raconter les détails... Et

ils méritent toute ton attention, car le hasard, lui aussi, s'est mis de la partie, et a servi notre adresse.

Presque aussitôt après avoir découvert que M. de Cerny aimait la jolie fille du père Probus, nous avons compris que l'honnête serrurier ne nous accepterait jamais pour auxiliaires. Comme il s'agissait de vous enlever au plus tôt et à tout prix Gabrielle et de la placer en lieu sûr, je m'ingéniai aussitôt à trouver une combinaison.

C'est alors que le hasard, ainsi que je te l'ai dit tout à l'heure, vint à notre aide.

Un soir, Jules de Bayolles, notre complice, annonça à Galathée qu'il dînait en ville, chez le comte de Sainte-Croix du Reuillan, qui, partant pour l'Italie, venait de louer à Saint-Cloud une maison de campagne pour sa femme. Je demandai machinalement qui étaient ces Sainte-Croix du Reuillan. Jules m'apprit que la comtesse était une pieuse personne, toute dévouée aux de Bayolles, qui avaient fait le mariage du comte et de la comtesse.

Je poussai un cri de triomphe. Immédiatement j'invitai M. de Bayolles à dire à la comtesse qu'il y avait à Saint-Cloud une belle et sage jeune fille dont un mauvais sujet avait juré la perte. Si M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan, lui dis-je, est habilement travaillée, elle consentira à prendre chez elle la jeune fille, et nul doute alors que l'enfant n'échappe à son mauvais génie.

M. de Bayolles, qui aime tout juste M. de Cerny, accepta avec empressement de plaire à Galathée en l'aidant à vous enlever M^lle^ Probus.

A dîner, il intéressa la comtesse à Gabrielle, si bien même que le lendemain, à peine installée Sente des Roses, la bonne dame se rendit chez le curé de Saint-Cloud et lui demanda de lui procurer une demoiselle de compagnie.

Le bon curé, à qui le père Probus venait de conter ses peines, proposa tout de suite à la comtesse de se charger de Gabrielle.

Emue, la comtesse accepta de couvrir Gabrielle de sa protection. C'est alors que nous sommes intervenus, toujours par le canal de M. de Bayolles. Jules a fait de ton maître et de toi un tel portrait à la comtesse, qu'il lui a inspiré et pour ainsi dire, imposé l'idée d'ajouter au

nombre de ses gens quelques individus que j'ai choisis moi-même, parmi lesquels Fleur-d'Ebène et Ratatin.

Comme tu le vois, Galathée et moi qui menions toute cette intrigue, nous n'avons point paru. Maintenant tu connais toute la situation. Si vous m'acceptez pour vôtre, je vous demande trois jours, et Gabrielle est à vous!

Dupré était étourdi de ce qu'il entendait.

Quand le Conciliateur eut fini sa confession, le valet de chambre se demanda s'il était bien éveillé et réellement dans le cabaret de la *Grenouille en Goguette*.

Comme il n'y avait pas à en douter, le frontin tendit la main à Surin, en lui disant: A demain soir, maître, à demain soir, au Tombeau des Secrets!

A minuit, Surin était chez Galathée, rue Notre-Dame-de-Lorette: après l'avoir mise au courant de ce qui venait de se passer, il regagna la rue de Bièvre.

Le lendemain, M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan avait reparu Sente des Roses.

Le matin de ce lundi, nous retrouvons Georges, Lavinio et Dupré causant encore de ce qui s'était passé la veille au soir entre Surin et le valet de chambre.

— Ceci change singulièrement les choses, dit Georges... Mais Surin dit-il vrai?

— En tous cas, insista Lavinio, nous sommes au courant de l'histoire... De ce côté, cet étrange personnage n'a pu mentir!...

— Il n'a pas menti, ajouta Dupré... Reste à savoir si nous devons nous fier à lui pour dénouer la comédie!... Je le verrai encore ce soir... Il ne faut pas agir à la légère... En nous livrant à lui, il est évident que nous réussirons sans coup férir ou que nous serons victimes d'un guet-apens! S'il dit vrai, il faut se hâter de profiter de sa fureur... autrement, sa passion sera la plus forte et, quoiqu'il n'ait plus la moindre confiance en Galathée, il reviendra à elle... et je ne saurais vous cacher qu'avec un adversaire comme celui-là, la victoire est douteuse!

— A ce soir une résolution définitive! clôtura Georges.

Comme on le voit, le Conciliateur avait bien travaillé. Il amenait ses ennemis à se livrer pieds et poings liés. Le soir, à huit heures, Dupré frappa à la porte du Tombeau des Secrets.

— Toujours exact, mon fils, dit Surin, en ouvrant la

porte de l'échoppe, c'est bien!.., Quelle nouvelle apportes-tu?

— La ratification de la parole que je vous ai donnée hier.

— Ah! s'écria Surin avec une grande joie, le vicomte accepte!... Il fait bien!... Galathée versera bientôt des larmes de sang!... Çà, mon fils, le temps est précieux... Ecoute!... Il faut agir tout de suite, tout de suite surprendre l'ennemi!

— C'est mon idée!

— Nous frapperons le grand coup jeudi!

— Soit! Mais pourquoi jeudi, mais comment jeudi?

— Je me fie à ta parole, mon fils; je ne vais te rien cacher! Écoute-moi bien; c'est simple comme tout! Je suis le maître de la situation, t'ai-je dit hier... Là-bas, on n'agit que sur mes ordres, aveuglément, sans répliquer, sans contester, sans réfléchir... Ceci dit pour t'expliquer pourquoi je te garantis que tout marchera comme sur des roulettes!

— J'écoute, répondit Dupré.

— Jeudi, reprit le Conciliateur, M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan dînera chez son voisin, M. Vilie-just...

— Avec Gabrielle?

— Non pas! Gabrielle restera Sente des Roses...

— Seule?

— Tu n'y penses pas!... Gabrielle restera Sente des Roses avec Fleur-d'Ébène, son fidèle chien de garde.

— Mauvaise affaire!

— Mais non!... Fleur-d'Ébène est mon âme damnée!... Jeudi soir, après le départ de la comtesse, Fleur-d'Ébène sera malade... Elle demandera à Gabrielle la permission de se retirer dans sa chambre... Cette chambre précède celle de Gabrielle, c'est vrai, mais peu importe!... sur mon ordre, Fleur-d'Ebène feindra un sommeil de plomb et n'entendra, ne verra rien de ce qui se passera chez M^lle^ Probus!...

— Vous en répondez?

— Sur ma tête!

— Maître, j'en prends note! Ensuite?...

— Les gens de la maison seront tous dans le sous-sol, fort occupés tous à boire et à jouer... De plus, après le départ de la comtesse, je leur aurai donné l'ordre de ne

bouger qu'à mon appel, quoi qu'ils voient, quoi qu'ils entendent!...

— Vous êtes si sûr que cela d'eux..., de Ratatin?...

— Ratatin, lui, sera ici. C'est un zélé..., et j'ai peur des gens qui montrent trop de zèle. Jeudi soir, à sept heures, un de mes fidèles lui portera un mot signé de moi. Ce mot l'appellera à Paris, au Tombeau des Secrets, pour recevoir une instruction secrète et personnelle. Il partira donc à sept heures de la Sente des Roses. Quelque diligence qu'il fasse, il ne sera ici qu'à huit heures moins un quart. Comme il ne trouvera personne à l'échoppe, il repartira aussitôt pour Saint-Cloud, où il ne saurait arriver avant huit heures et demie, heure à laquelle il y aura beau temps que nous aurons enlevé Gabrielle!

— Vous serez à Montretout?

— Un quart d'heure après que Ratatin aura quitté le castel.

— Vous jouerez le rôle?

— Du portier!

— Ah!... Le portier...?

— Sera avec les autres domestiques dans le sous-sol.

— Parfait!

— A huit heures précises, ton maître s'engagera Sente des Roses. Une fois devant la grille, il obliquera à droite, où il trouvera la petite porte ouverte Il filera tout droit devant lui et gravira les marches du perron sans être arrêté. Une fois là, le voici de plain-pied dans le vestibule, qui sera éclairé. Il trouvera à sa gauche une porte. Il ouvrira cette porte et sera dans un petit salon de travail. Là, il n'aura qu'à pousser une autre porte au fond, en face de la fenêtre. Il pénétrera alors dans la chambre de Fleur-d'Ebène. Fleur-d'Ebène, je te le répète, dormira comme une marmotte. Il ira tout droit devant lui, et alors... et alors, ami Dupré, ton maître sera chez Gabrielle!

— C'est ici qu'il faut ouvrir l'œil!

— Et tout prévoir. De deux choses l'une; ou la petite poussera un cri et s'évanouira, et alors le reste va tout seul, ou la belle jettera des cris de daine effarouchée et appellera au secours; alors je ne vois qu'une chose à faire.

— On la fera: le galant se résignera à bâillonner la belle!

— Alors tout est fini !... il l'enlève !... Avec son pré-ieux fardeau dans les bras, il traverse la chambre de leur-d'Ebène, puis le petit salon et le vestibule, franchit e perron et s'élance par la petite porte toujours demeu-ée ouverte... Ensuite, bonsoir ! je ne m'en mêle plus !... e fais comme lui, je file... et j'attends Galathée.

— Vous croyez qu'elle ira vous trouver?

— Dès le lendemain !... que dis-je, la nuit même !... Et ge de mon plaisir, de ma joie, de mon ivresse, en oyant ses pleurs, sa rage, en entendant ses impréca-ons !... Ah ! lui jetterai-je en plein visage : c'est ainsi ue vous payez vos dettes, ma belle, eh bien, moi, c'est nsi que je me venge ! Oui, l'oiseau est déniché... Et où colombier, belle dame ?... Seul, je le sais !... Or, de colombier Gabrielle ne sortira que demain matin pour re, par moi, jetée dans les bras du petit vicomte... à oins, ma mie, que vous ne fassiez honneur à vos enga-ments ?... Or, mignonne, je vous donne cinq minutes, nq minutes, entendez-vous, pour réfléchir !

— Mais, en travaillant pour nous, papa, vous ne vous ubliez pas, à ce que je vois !

— Est-ce que cela vous gêne que je me venge d'une ôlesse qui a pris plaisir à torturer un bon serviteur ?... t-ce que cela vous gêne que je veuille voir la plus belle s créatures se rouler à mes pieds, supplier, pleurer, gir, blasphémer ? Que vous importe que, la foudroyant regard, le sarcasme aux lèvres, je n'aie qu'un mot en oonse à ses pleurs, à ses cris, à ses prières, à ses inju-: Paye, Galathée, paye et, sur l'heure, je te rends dbrielle !

— Elle payera, maître !

— Elle payera, oui, elle payera !... Aussi, juge de mon œsse devant sa rage folle, alors que je lui crierai iro-quement : A bon chat bon rat, Galathée !... Gabrielle, ère belle, Gabrielle, va la chercher chez le vicomte. bien, est-ce affaire faite ?

— Pardon, maître, mais qui me garantit qu'une fois vicomte dans la bergerie, on ne le traitera pas comme loup ?

— Surin, mon fils, et voilà tout ! Dans ces sortes ffaires, il faut avoir confiance dans ses alliés ou agir l !

— Puissamment raisonné ! M. le vicomte appréciera...

Mais, pour moi, papa, je voudrais une preuve... m
rielle... bien palpable... de votre sincérité !

— Ah ! s'écria Surin d'une voix de tonnerre et en
levant tout d'une pièce, il vous faut des preuves m
rielles !

Eh bien, jeta-t-il, après une légère pause, dis à
maître de venir demain à midi et... cette preuve pal
ble... je la lui donnerai !...

— Faites-moi tout de suite porteur de cette bo
nouvelle, Surin, et je vous jure, je vous jure, entend
vous, que demain à midi vous verrez M. le vicomte et
vous n'aurez qu'à vous louer de lui !...

— Hon ! hon ! grogna Surin...

Le Conciliateur parut réfléchir !... En réalité, il pré
rait le coup de tonnerre du dénoûment.

— Surin, insista Dupré, qui crut avoir ébranlé le coq
Surin, ouvrez-vous tout entier à moi et je vous jure,
vous le répète, je vous jure que vous n'aurez qu'à v
applaudir de votre confiance en nous !...

— Tu me tentes? bourreau !...

— Parlez, Surin, parlez !

— Eh bien, oui, je vais parler ! jeta le Conciliateu
Tiens ! voici le bouquet !... Aussi bien je compre
qu'on hésite à se confier à moi... et puis, tout à l'heu
dans un moment d'emportement, ne me suis-je pas
blié, moi Surin, au point de dire que le lendemain,
la nuit même de l'enlèvement de Gabrielle, Galathée
rait chez moi !...

— Eh bien ?

— Eh bien, je m'étonne que tu ne m'aies pas
l'heure demandé comment Galathée, qui devrait être
deux cents lieues d'ici, pourraît se trouver si tôt c
moi !...

— C'est vrai !... Galathée sera?... Galathée est donc
Paris ?

— Galathée, mon fils, n'a jamais quitté Paris !... Je
trompe... Galathée n'a jamais quitté Saint-Cloud.

— Saint-Cloud !... Galathée ?...

— A toujours habité le castel de la Sente des Roses

— Chez la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan ? j
Dupré avec stupeur...

— Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, rica
le Conciliateur, Mme la comtesse de Sainte-Croix

Reuillan, mon fils, n'existe pas... Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan n'a jamais existé !

— Vous dites?

— Je dis que Mme de Sainte-Croix du Reuillan et Galathée ne font qu'une seule et même personne !

Dupré tomba littéralement foudroyé sur sa chaise.

Nous renonçons à dépeindre la stupéfaction de M. de Cerny et de Lavinio quand Dupré leur raconta le dernier entretien qu'il avait eu avec le Conciliateur au Tombeau des Secrets.

— Quoi, s'écria l'ex-ténor, Mme de Sainte-Croix du Reuillan n'est autre que Galathée ?

— Peste, ajouta Georges, peste, ma petite Denise Brimard, vous avez fait depuis peu un rude chemin !

— Monsieur le vicomte, dit Dupré, je crois aux paroles de Surin !

— Il n'y a guère moyen de faire autrement, Dupré !... Demain, nous irons voir ensemble le Conciliateur.

Le lendemain mardi, à midi, le vicomte et Dupré entraient de compagnie dans l'échoppe de Surin.

Celui-ci se leva et ôta respectueusement sa casquette.

— Maître, dit carrément Georges, je viens vous apporter ma parole... et des arrhes !

— La parole de monsieur le vicomte me suffit, dit Surin ; je ne veux point d'arrhes !... Si monsieur le vicomte croit me devoir quelque chose après la réussite de son affaire, il verra alors à faire acte de générosité. Jusque-là, je ne veux rien !

— Soit, dit Georges... Arrivons au but !... L'affaire tient-elle toujours pour jeudi?

— Je suis aux ordres de M. le vicomte... Si je préfère jeudi à tout autre jour, c'est parce que, comme je l'ai dit à Dupré, ce jour-là, Mme la comtesse... pardon, Galathée dînera chez M. Villejust !

— Va donc pour jeudi !

— Dupré a donné à M. le vicomte toutes ses instructions?

— Toutes.

— Monsieur le vicomte veut-il que je les lui répète ?...

— Inutile, maître ! je suis intelligent !... A jeudi soir, huit heures !

Une fois Georges sorti, Surin se frotta les mains et dit : Je te tiens !... Si tu en réchappes, mon galant, tu auras de la chance !

Le soir de ce même jour, Galathée et Gabrielle brodaient dans le petit salon de la Seute des Roses; Fleur-d'Ebène cousait.

Fleur-d'Ebène toussa.

— Ma pauvre Marie, dit Galathée, il me semble que vous toussez bien, depuis ce matin?

— C'est que ce matin, quand je me suis levée, madame, j'étais en moiteur... Je crains d'avoir attrapé un chaud-froid!

— Ce soir, Marie, dit Gabrielle, il faut prendre une bonne tasse de bourrache!

— Merci, mademoiselle!... c'est ce que je compte faire en me couchant.

Il y eut une pause.

Galathée reprit tout à coup : Dites donc, Gabrielle, il me semble que voici quelque chose comme un mois que M. de Cerny ne vous fait plus l'honneur de s'occuper de vous?...

— En effet, madame! répondit Gabrielle.

— Dites-moi, mignonne, avez-vous quelquefois pensé à M. de Cerny?

— Madame, dit Gabrielle en rougissant, deux ou trois fois...

— Ah!... Et que vous disiez-vous?

— Madame, je remerciais Dieu d'avoir inspiré à M. le vicomte l'idée de ne plus songer à moi!

— Alors vous croyez que le petit vicomte a renoncé à ses projets?...

— Je l'espère, madame.

— Mon enfant, vous avez tort!

— Quoi?

— Nous le reverrons.

— Ah!

— Au moment où nous y penserons le moins... Mais, rassurez-vous, petite!... Il sera aussi bien reçu que par le passé!

Fleur-d'Ebène toussa encore.

— Ma fille, lui dit la comtesse, allez vous reposer! Du reste, il se fait tard, je me retire aussi chez moi.

Pour rentrer chez elle, Galathée traversa le grand salon. Elle y trouva Ratatin.

— Madame la comtesse, dit le bossu, dîne jeudi chez M. Villejust!

— Et le père Probus?

— Il faut que le père Probus, ce jour-là, dîne ici avec Gabrielle.

— C'est bien!... Ah! la journée de demain me semblera d'une longueur désespérante, monsieur l'intendant!

— Celle de jeudi aussi, répliqua Ratatin..., mais la soirée dédommagera madame la comtesse!

— Souhaitez-le, monsieur le comte! accentua Galathée.

Galathée rentrée chez elle, Ratatin descendit dans le parc et se dit: Bah! une femme reconnaissante est capable de tout!... Les hommes les plus beaux et les mieux doués ont parfois... souvent même de singuliers caprices... Or, il est prouvé que, en tout, les femmes sont plus exagérées que les hommes!

Vraiment, Ratatin n'était pas fat.

Le jour suivant, Fleur-d'Ebène toussa autant que la veille et, le lendemain, jeudi, plus que le mercredi.

— Mon enfant, dit la comtesse à Gabrielle, je comptais vous emmener avec moi chez M. Villejust... Mais cette toux persistante chez Marie m'inquiète... Voulez-vous ce soir rester près d'elle? Vous dînerez avec votre père... que vous saurez bien retenir!

— Ce sera facile, répondit Gabrielle en souriant.

A midi, Ratatin télégraphia à M. de Bayolles d'avoir à revenir sur l'heure à Paris, où il trouverait ses instructions.

A six heures, la comtesse se mettait à table chez M. Villejust. Elle dîna avec appétit.

Il était sept heures quand Ratatin, montrant à Gabrielle une lettre qu'il venait de recevoir, annonça au père Probus et à la jeune fille qu'il partait au galop d'un bon cheval pour Paris et qu'il serait de retour entre huit heures et demie, neuf heures au plus tard.

A sept heures un quart, Surin entrait discrètement dans le castel de la Sente des Roses et se glissait sournoisement dans le sous-sol.

Vers les sept heures trois quarts, le père Probus, qui avait dîné avec sa fille, prétexta d'un ouvrage important pour se retirer, avant le retour de M. l'intendant.

Comme il faisait nuit noire, Gabrielle n'accompagna son père que jusqu'au vestibule et alla retrouver Fleur-d'Ebène dans le petit salon. Elle ne vit donc pas que son père entra et resta chez le concierge.

Trompelarate semblait attendre le père Probus.

A peine ce dernier fut-il entré dans la loge, que Trompelarate lui dit : La petite porte est ouverte !

— C'est bien, répondit le serrurier ; filez, je sais le reste.

Trompelarate se dirigea vers la maison des maîtres. Une minute après, il était dans le sous-sol avec Milord, Barnabé, César, Eusèbe et Bibichard.

— Les enfants, dit Surin, mangez, buvez et fermez les oreilles ! Au commandement de marche, vous me suivrez !

La valetaille s'en donna à cœur-joie.

A huit heures moins un quart, une voiture s'arrêta au commencement de l'avenue des Princes. Cette voiture contenait trois voyageurs : quatre hommes, en comptant le cocher.

Un jeune homme s'élança lestement de la calèche et suivit l'avenue des Princes. Après avoir fait cent cinquante pas environ dans l'avenue, il tourna à gauche et entra dans la Sente des Roses.

— Ma foi, dit au bout de quelques minutes une des deux personnes restées dans la voiture, je me trouve ici comme saint Laurent sur son gril... je descends !...

— Vous n'avez peut-être pas tort ! répondit le troisième voyageur.

— A la Sente des Roses !... Du reste, je m'arrêterai près de la grille !

Quelques minutes s'écoulèrent, et l'unique personnage, demeuré dans la voiture, mit pied à terre à son tour, en disant : Je peux bien aller jusqu'à l'entrée de la Sente !

La voiture resta où elle s'était arrêtée : seulement une des portières bâillait toute grande ouverte.

Point n'est besoin de dire qui étaient ces trois personnages.

Revenons à Gabrielle et à Fleur-d'Ebène.

Depuis trois jours, sur l'ordre du Conciliateur, Fleur-d'Ebène avait une toux opiniâtre. Connaissant le bon cœur de Gabrielle, Surin n'avait ordonné cette toux subite que pour avoir le prétexte de faire rester la fille du serrurier ce jeudi soir auprès de la femme de chambre de M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan.

Mais, à cette heure, lasse de favoriser le bandit, la Providence joua un bon tour à M. le Conciliateur.

En effet, Surin, qui prévoyait tout, même les minuties, ne songea pas un moment qu'il pouvait venir à Gabrielle une idée des plus simples, mais capable de modifier du tout au tout le dénoûment du drame si laborieusement, si savamment élaboré au Tombeau des Secrets.

A sept heures et demie, fatiguée, chagrine d'entendre Fleur-d'Ebène tousser toujours, Gabrielle lui avait ordonné doucement de se coucher.

En conséquence, Fleur-d'Ebène s'était retirée dans sa chambre.

Pendant quelques instants, elle toussa encore.

Gabrielle, qui l'avait accompagnée, et qui l'aidait à se déshabiller, lui proposa de nouveau une tasse de bourrache.

— Mademoiselle est bien trop bonne, répondit Fleur-d'Ebène, cette toux-là n'est rien... c'est l'affaire de quelques jours... ça s'en ira comme c'est venu.

— Pas du tout, insista Gabrielle. On a vu parfois des refroidissements devenir dangereux.

— Eh bien ! soit, dit Fleur-d'Ebène ; va pour une tasse de bourrache !

Mais Gabrielle poussa un petit cri.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

— Une excellente idée !... Pas de bourrache, ma pauvre Marie, mais quelque chose de bien meilleur !

— Quoi donc ?

— Le remède que prend papa quand il a un gros rhume... un remède qui n'a jamais manqué son effet !

— C'est ?

— Un bon bol de vin chaud bien sucré !

Le dos tourné contre son lit, Fleur-d'Ebène regardait alors Gabrielle appuyée, elle, contre la commode.

A peine la malheureuse jeune fille eut-elle prononcé ces dernières paroles, qu'il lui sembla voir que les veines du cou de celle qu'elle appelait toujours Marie se gonflèrent tout à coup, que ses yeux prirent une fixité étrange, devinrent bientôt hagards, qu'un rictus farouche se dessina sur ses lèvres, sur lesquelles apparut une écume blanchâtre. La pauvre enfant se prit à trembler, pas de peur encore, mais de pitié. Elle croyait à une crise nerveuse.

— Marie ! cria-t-elle faiblement.

Fleur-d'Ebène avait fait deux pas :

— Qu'est-ce que tu dis que tu vas me donner à boire ? grinça-t-elle.

— Marie, ma bonne Marie ! répliqua Gabrielle, pâle comme un lys, je vous offrais un bol de vin chaud...

— Bien sucré ! ricana l'autre.

— Oui, bien sucré... murmura l'enfant.

— Ha ! ha ! ha ! s'écria la folle en partant d'un éclat de rire, plus sinistre encore que bruyant... Ah ! tu veux me donner un bol de vin chaud... comme celui que tu m'as déjà fait boire, n'est-ce pas ?

— Marie ! murmura encore Gabrielle.

— C'est toi, cria furieusement Fleur-d'Ebène, c'est toi, ma petite, qui vas le boire, ce bol-là !

— Marie !

— Ah ! la misérable !... Elle tremble... elle pâlit... Pâlis et tremble !... Nous n'avons pas fini de rire, sais-tu ?

— Au secours ! cria Gabrielle, sans savoir même qu'elle appelait à l'aide.

— Au secours !... Tu cries au secours ! hurla Fleur-d'Ebène. Attends, attends ! je vais te faire crier, moi !

Gabrielle gagna la chambre.

— Ah ! tu fuis !... rugit l'autre.

— Au secours ! au secours ! cria l'enfant...

— Ah ! tu ne veux pas boire, disait Fleur-d'Ebène... Attends ! attends ! je vais t'étrangler !

Et elle s'était élancée à la poursuite de Gabrielle.

Celle ci, éperdue, folle, jetait les chaises devant Fleur-d'Ebène et tournait autour de sa chambre, sans même voir que la porte était ouverte...

Tout à coup un cri et un râle se firent entendre.

La folle rugissait de joie... Elle venait d'atteindre Gabrielle, qui poussait la plainte extrême du désespoir.

Fleur-d'Ebène enleva Gabrielle dans ses bras et la jeta sur son lit : Ah ! s'écria-t-elle, tu ne veux pas boire... Eh bien, je vais t'étouffer, moi !

Il est une heure où la colombe lutte contre la buse.

Instinctivement Gabrielle raidit ses bras, fit un bond prodigieux, repoussa Fleur-d'Ebène et sauta sur le parquet.

Deux secondes et elle gagnait la porte.

Une seconde suffit à Fleur-d'Ebène pour revenir à elle.

La folle poussa un sourd rugissement et se précipita sur sa victime.

D'une main elle écarta Gabrielle, de l'autre, elle ferma la porte.

Encore une fois Gabrielle s'enfuit au bout de la chambre.

Elle eut le temps d'ouvrir la fenêtre.

La hyène fut bientôt sur elle.

Inconsciente, la malheureuse enfant se réfugia derrière le guéridon.

Fleur-d'Ebène ferma la fenêtre et fut bientôt en face de la jeune fille.

Celle-ci n'avait pas la force de crier.

Poursuivie âprement par la mégère acharnée à sa perte, elle tournait, elle tournait encore, elle tournait toujours, autour de la table.

Une lueur se fit chez elle.

Ramassant toutes ses forces, elle appuya ses deux mains sur le guéridon, le souleva et le lança avec force contre Fleur-d'Ebène.

Fleur-d'Ebène roula à terre.

Gabrielle bondit une dernière fois, gagna la porte et l'ouvrit.

Elle se crut sauvée.

Mais Fleur-d'Ebène, comprenant que sa proie allait lui échapper si elle perdait un quart de seconde à se relever, Fleur-d'Ebène rampa, étendit le bras et saisit la jeune fille par une jambe.

A son tour, Gabrielle tomba.

Fleur-d'Ebène était debout.

Elle se précipita sur l'enfant, la saisit dans ses bras et la rejeta sur son lit.

— Ah! ah! dit-elle en gambadant, tu vas boire, ma mignonne, tu vas boire, ou je vais t'étrangler.

Il était alors huit heures moins quelques minutes.

Le père Probus, qui prêtait l'oreille au moindre bruit et qui n'entendait rien venir, crut percevoir des cris étouffés du côté du castel.

Il retint son souffle. Les cris se firent plus distincts.

— Le misérable, s'écria-t-il, il est entré!

Il dit et s'élance.

En deux bonds il touche le perron; en deux enjambées, il est dans le vestibule. Il connaît les localités : mais a-t-il

besoin de cela !... Les cris le guident. . et quels cris ? les cris de Gabrielle, les cris de sa fille !...

Il vole. Il traverse les deux premières pièces comme un ouragan et pénètre chez Gabrielle qui, sentant les doigts de fer de Fleur-d'Ebène lui étreindre le cou comme dans un étau, râle sa dernière prière, son dernier cri de grâce !

Le serrurier ne comprend rien à ce qu'il voit. Mais est-ce qu'il cherche à comprendre ! Il voit une furie qui étrangle sa fille ; il se précipite. Sa main nerveuse s'abat sur l'assassin et le jette à ses pieds sur le tapis.

— Mon père ! s'écria Gabrielle... Ah ! je suis sauvée !

Mais la folle s'est relevée.

— Sauvée ! rugit-elle, sauvée !... non, non, je vais t'étrangler !

Ce cri de fauve est son arrêt suprême.

— Etrangler ma fille ! toi ! c'est toi qui vas mourir étranglée !

D'une main il rejette la folle à ses pieds et la contient en ployant sur elle les deux genoux. Libre de ses bras, d'autour de ses reins il déroule une corde que termine un nœud coulant.

— Ah ! dit-il, tu veux étrangler ma fille?... A qui mal veut, mal arrive !

Il dit, soulève la tête de Fleur-d'Ebène, lui passe le nœud fatal autour du cou, serre vigoureusement, se relève, gagne la fenêtre et suspend la misérable à l'espagnolette.

Inconsciente, Gabrielle a tout vu : la généreuse enfant a essayé de balbutier le mot: Grâce ! il s'est arrêté dans sa gorge.

Et puis le père Probus fond sur elle comme un oiseau de proie; il l'enlève dans son bras gauche et s'enfuit, brandissant dans sa main droite une lourde barre de fer qu'il avait emportée avec lui, en s'élançant de la loge de Trompelarate.

Huit heures sonnaient au castel.

Du sous-sol, Surin vit une ombre qui traversait rapidement le jardin et qui gravit ensuite les degrés du perron.

— Les enfants ! cria aux Timides le monstre, qui ne s'était pas montré aux yeux du père Probus, sachant bien que le brave ouvrier, lui, n'aurait jamais voulu d'une alliance avec le bandit qu'il avait entendu proposer la

vente de Gabrielle à Dupré, holà! les enfants, la torche en main, venez éclairer le dénoûment!

Comme une bande de démons, les Timides bondissent.

En deux secondes, avec Surin, ils sont au bas du perron.

Georges gravissait la dernière marche.

Comme il entre dans le vestibule, le père Probus, sa fille dans les bras, franchit le seuil du petit salon.

Trois cris se croisent dans l'air, un cri de surprise, un cri de fureur, un cri d'effarement.

Mais c'est tout!

Presque en même temps que les cris, un bruit sourd a retenti dans le vestibule.

La barre de fer dont le serrurier est armé vient de s'abattre sur Georges, et le vicomte roule à terre, sans connaissance, le crâne ouvert.

Le père Probus est sur le perron. Mais, cette fois, la tête de Gabrielle s'est inclinée. La jeune fille s'est évanouie, en poussant un cri déchirant, alors que tombait le vicomte.

Les torches de la valetaille éblouissent le père Probus: elles vont éclairer la vengeance divine. Au bas du perron, à sa droite, le père Probus a aperçu Surin: Le Conciliateur! rugit-il; ah! Dieu est juste!

En vain, livide, Surin a reculé de deux pas. Probus est sur lui. Sa main droite s'est relevée; elle décrit une rapide parabole dans l'air et, comme une masse, elle laisse retomber la barre de fer déjà ensanglantée sur Surin, qui roule sur le sable, baigné dans son sang.

Au cri d'horreur poussé par les Timides un cri terrible, cri de poignante angoisse, retentit à la grille: A moi, Lavinio, à moi!...

C'est le fidèle Dupré qui vient de pousser ce cri d'alarme, Dupré, qui s'élance sur la pelouse, au moment où le père Probus va fuir avec sa fille, quand tout à coup l'ouvrier laisse échapper une plainte sourde, chancelle et tombe sur le gazon.

A ce moment, une nouvelle figure apparaît. C'est Lavinio qui a entendu le cri de Dupré, c'est Lavinio qui vole au secours de Georges.

Il aperçoit Dupré agenouillé devant la première marche du perron et soulevant quelque chose comme un cadavre entre ses bras.

— Georges ! s'écrie le ténor en accourant.

— Surin ! répond Dupré, qui vient de reconnaître le Conciliateur et qui laisse brutalement rouler le bandit par terre.

— Par ici ! crient quelques voix.

Ces voix sont celles de César et d'Eusèbe, qui ont gravi les degrés du perron.

Lavinio et Dupré s'élancent.

Sur le seuil du vestibule, ils relèvent le vicomte — sanglant et évanoui — évanoui ou mort.

— Mort ! s'écrient-ils. Et mort, le Conciliateur !... Ah ! Galathée ! Galathée ! Galathée !

FIN DU DEUXIÈME LIVRE ET DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

BATAILLE DE COQUINS

LIVRE III

UNE AME DE PLUS AU CIEL

CHAPITRE PREMIER

LE FACTOTUM DE GALATHÉE

Lavinio souleva légèrement la tête de Georges et lui mit la main sur le cœur :

— Le cœur bat! s'écria-t-il avec joie.

— Par ici, dit impérieusement Dupré à Eusèbe, porteur d'une torche.

Et il lui indiquait le salon à droite.

Lavinio prenant le vicomte par les épaules et Dupré le prenant par les jambes, portèrent Georges dans le salon et le déposèrent sur le canapé.

Eusèbe les précédait.

Comme César, également porteur d'une torche, se disposait à fermer la marche, un bruit étrange de vitres brisées se fit entendre dans la chambre du fond.

César laissa tout le monde à droite, fit volte-face et pénétra dans la chambre de Fleur-d'Ebène, puis dans celle de Gabrielle.

Il faillit laisser tomber sa torche, à la vue de Fleur d'Ebène, suspendue à l'espagnolette de la fenêtre de gauche, et s'agitant convulsivement dans le vide.

La vigoureuse fille, après avoir vainement cherché un point d'appui et non moins vainement tenté, en levant le bras, de se défaire de la corde qui l'étranglait, venait, par un rare bonheur, en imprimant une secousse désespérée à ses jambes, de casser à la fois les deux premiers carreaux de la fenêtre.

Elle avait un premier point d'appui.

Une lueur suprême d'intelligence se fit jour chez elle. Elle se replia sur elle-même, se lança dans l'espace et, rabattant ses deux poings derrière elle, fit voler en éclats les carreaux supérieurs.

Ses deux pieds portèrent sur les tasseaux d'en bas : passant vivement son bras gauche dans l'ouverture du deuxième carreau, elle se trouva avoir un point d'appui des plus solides. Elle ramena alors son bras droit vers son cou et eut assez de force pour faire quelque peu glisser le lacet fatal.

Mais le sang lui avait afflué aux tempes; ses pieds et ses mains étaient hachés. Ses efforts allaient-ils être couronnés de succès? Il était permis d'en douter, quand César apparut tout à coup.

César jeta sa torche, bondit vers la fenêtre et décrocha Fleur d'Ebène qu'il porta sur le lit de Gabrielle.

Pendant ce temps, le reste de la bande des Agoutis s'empressait autour du Conciliateur, que Barnabé porta dans le salon de droite.

Tous deux évanouis, tous deux la tête penchée et ensanglantée, Georges et Surin se trouvèrent face à face.

— De l'eau, mes amis, de l'eau et du diachylum! cria Lavinio.

— Des ciseaux! ajouta Dupré.

Jérôme disparut aussitôt.

On l'entendit gravir l'escalier.

Quelques secondes s'écoulèrent, et le bandit redescendit avec une petite pharmacie portative.

Lavinio prit une paire de ciseaux, Jérôme une autre, et tous deux, chacun de leur côté, coupèrent ras les cheveux qui entouraient les affreuses blessures du vicomte et du Conciliateur.

Cela fait, comme ils se disposaient à éponger, à bassi-

ner et à ligaturer les plaies des blessés, César, entrant comme une avalanche, cria :

— Au secours! du vinaigre! un médecin!

— Un médecin? interrogea Lavinio.

— Fleur-d'Ebène râle, répondit César, oubliant que les nouveaux venus ne devaient connaître Fleur-d'Ebène que sous le nom de Marie.

— Par ici! par ici! continua-t-il.

Et il indiquait qu'il fallait le suivre au fond.

Sauf Barnabé qui demeura auprès de Suzin et Dupré qui resta auprès de Georges, tous s'élancèrent, en proie à l'effarement, sur les pas de César.

— J'ai trouvé la malheureuse fille pendue! dit César à Lavinio... Pourquoi... par qui?... je ne sais!... Voilà le fait!... Je suis arrivé vers elle comme elle tentait de se délivrer toute seule... Je l'ai décrochée, jetée sur ce lit ensuite; mais c'est en vain que j'ai fait tous mes efforts pour la ranimer!

D'une main, Lavinio souleva la belle fille, de l'autre il lacéra son corsage.

Fleur-d'Ebène respira. Bientôt elle ouvrit de grands yeux.

— Monsieur, dit César à Lavinio, interrogez-la tout de suite!

— Tout à l'heure. Laissons-la reprendre ses sens. Le plus pressé, mon ami, c'est de voir votre maîtresse.

— Mme la comtesse dîne en ce moment chez M. Villejust.

— Allez la chercher.

Puis, se retournant vers ceux qui l'entouraient :

— Vous, ajouta-t-il, restez près de cette jeune fille.

A peine César et Lavinio, rentrés dans le salon, se disposaient-ils, le premier, à courir chez M. Villejust chercher Mme de Sainte-Croix du Reuillan, et le second, à continuer ses soins à Georges, que tous deux firent un soubresaut.

Il leur sembla que des plaintes vagues, sourdes, déchirantes, montaient vers eux de la pelouse.

— C'est mademoiselle! cria César.

— Gabrielle! jeta Lavinio... holà! quelqu'un avec moi!

Il dit et s'élance.

C'était Gabrielle, en effet, Gabrielle qui revenait à elle.

Elle était aux côtés de son père, encore un de ses bras passé autour du cou du serrurier :

— Père ! s'écria-t-elle tout d'abord instinctivement, petit père !...

Mais bientôt la mémoire lui revint :

— Père ! dit-elle encore, mais cette fois avec angoisse.

Ne recevant pas de réponse, l'enfant fit un violent effort. Elle dégagea son bras et, se précipitant sur le corps inanimé du malheureux ouvrier, une troisième fois elle dit d'une voix déchirante :

— Père ! père ! père !

Lavinio apparut, César à ses côtés.

Les deux hommes soulevèrent le père Probus et le portèrent à gauche dans la salle à manger.

Dupré quitta un moment le vicomte et suivit Lavinio qui, après avoir déposé son précieux fardeau sur une chaise, dénoua la cravate du serrurier et lui mit à l'air la poitrine et les bras, pendant que Gabrielle, à genoux devant son père, baisait désespérément la main du pauvre homme.

De son portefeuille, Lavinio tira une lancette. Il piqua fortement le bras du serrurier.

Le sang ne coula pas.

Il le piqua derrière l'oreille.

Le résultat fut encore négatif.

La main sur le cœur de l'ouvrier, Dupré dit tout bas :

— Le cœur ne bat plus !

César était allé chercher un fauteuil.

Lavinio y plaça le père Probus, mit sur une table une bougie allumée et dit d'une voix douce et triste à Gabrielle :

— Priez !

Suivis de César, Dupré et Lavinio rentrèrent dans le salon de droite.

Lavinio prit une des mains de Georges.

— Eh bien? interrogea anxieusement Dupré.

— Le pouls est assez calme !... et la respiration bonne... La blessure est affreuse, mais elle n'est pas profonde !... Les blessures à la tête sont peu dangereuses ! Le cerveau n'étant pas atteint, il se peut en somme que ce soit peu de chose !

Dupré prit la main de Lavinio et la serrra avec autant d'affection que d'énergie.

Ce n'était plus un valet de chambre, c'était un ami.

— Monsieur, dit doucement Barnabé, venez voir le maître !

Lavinio et Dupré, nous le rappelons, croyaient à un allié dans Surin.

Assassiné comme Georges, Surin leur était sacré: c'était une victime.

Lavinio alla donc visiter la plaie du Conciliateur.

Elle était plus affreuse encore que celle de Georges, mais, à première vue, pas plus dangereuse : respiration presque égale, aussi peu de fièvre, mais en revanche même évanouissement persistant.

Comme il l'avait fait pour Georges, Lavinio lava, puis, à l'aide du diachylum, ligatura la plaie de Surin.

— En somme, dit-il, je crois que nos blessés en seront quittes à bon marché!

César souffla bruyamment.

S'adressant à lui, Lavinio ajouta :

— Mais mon ami, je vous avais prié d'aller chercher votre maîtresse!

— J'y vole! répondit César.

César se retourna pour sortir, mais il fit tout à coup volte-face et annonça avec solennité : Madame la comtesse !

Lavinio et Dupré, toujours si maîtres d'eux-mêmes, sentirent leurs yeux s'injecter de sang et leurs mains frémir.

Mme de Sainte-Croix du Reuillan venait vers eux d'un très-grand air.

— Que vois-je ? s'écria-t-elle... Encore une fois, on a violé mon domicile !

Lavinio sentit que la conversation s'engageait mal dans l'intérêt du vicomte.

D'un coup d'œil, ordonnant à Dupré de lui laisser le soin de reconnaître l'affaire il répondit simplement et à voix basse :

— Madame, il y a ici un cadavre et trois blessés !

— Un cadavre! s'écria-t-elle presque rayonnante, ne doutant point que ce ne fût le vicomte.

— Le père Probus, madame !

— Le père Probus !... mort !... lui !...

Jetant un regard farouche sur Lavinio, la comtesse dit :

— Qui a tué le père Probus ?... Votre vicomte, sans doute ?...

— Le vicomte, madame, le voici !... frappé à mort

peut-être... par le père Probus, qui a succombé à une attaque d'apoplexie !

Galathée ne répondit point.

Hautaine et sombre, elle s'avança et ne s'arrêta que devant le vicomte.

— Blessé à la tête ! dit-elle... à la tête !... Mais ça ne sera rien !...

— Madame ! gémit Barnabé...

Galathée se retourna.

— Madame, continua l'Agouti, le maître aussi est blessé !

— Le Conciliateur !... Et qui donc l'a mis dans cet état ?

— Le père Probus, répondit à voix basse César.

— Pourquoi s'est-il montré au père Probus ? répondit brutalement la comtesse. Blessé à la tête aussi !... Une rude blessure !... Mais le Conciliateur a la tête dure !... Sous peu, mon ami, il n'y paraîtra pas !

Si cette manière de consoler les gens souleva le cœur de Lavinio et de Dupré, en revanche elle plut beaucoup à César et à Barnabé qui, preuve de grande satisfaction, se serrèrent fortement la main.

— Et le troisième blessé ? demanda Gatathée.

— Tout à l'heure, madame, répondit César, j'ai trouvé Marie pendue à l'espagnolette d'une des fenêtres de la chambre de M^lle^ Gabrielle !

— Marie... pendue, s'écria Galathée, terrifiée cette fois !...

César s'avança obséquieusement, et dit avec un bon sourire :

— Que madame se rassure ! Je crois bien que j'ai décroché la belle à temps !

Galathée respira puis dit à César :

— Et la cause de ce crime ?

— Inconnue, madame !

— Mais Gabrielle !.... Personne ici ne parle de Gabrielle !...

— Gabrielle, madame, répondit tristement Lavinio, Gabrielle en ce moment pleure là... de l'autre côté... devant le cadavre de son père !

— Je le vengerai ! s'écria théâtralement Galathée.

Lavinio allait répliquer quand tout à coup une voix bien connue se fit entendre du dehors.

— Jérôme ! holà, Jérôme ! criait la voix.

— Monsieur l'intendant ! dit César.

A ce moment Ratatin entra.

— Vite, monsieur, vite ! cria Galathée... nous avons besoin de vous ici !

Puis, se tournant vers la valetaille :

— Et vous, chacun à votre poste, finit-elle d'une voix brève, et veillez !

Sans répliquer un mot, les Agoutis disparurent, laissant seuls la comtesse et Ratatin, Lavinio et Dupré, Georges et le Conciliateur.

— Madame, dit Ratatin, j'écoute !

— En votre absence, monsieur, reprit Galathée, ou disons mieux, en notre absence, il s'est passé ici une effroyable scène ! En quelques mots, voici ce que je vous laisse le soin de débrouiller !... Ma Gabrielle chérie pleure et prie en ce moment sur le cadavre de son père !

— Quoi ! s'écria Ratatin, véritablement étonné, le père Probus ?...

— Mort ! répondit Galathée...

— D'une attaque d'apoplexie foudroyante ! s'empressa d'ajouter Dupré.

— Soit ! interrompit brutalement Galathée, mais il est mort !... Maintenant, étendu dans ce fauteuil, vous voyez devant vous l'ex-histrion de l'écuyer Belrosa, M. Georges de Cerny..., avec un trou à la tête ! Et derrière vous, maître Surin, le Conciliateur, la tête aussi quelque peu endommagée !

— Surin? interrogea le bossu.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Galathée. Dans la chambre de Gabrielle, César a trouvé Marie pendue !...

— Marie ?...

— Pendue !... Heureusement que c'est une vaillante fille !... Elle a si bien usé de ses forces qu'elle a donné à César le temps d'arriver pour la sauver. Or, je ne présume pas que Marie se soit pendue uniquement pour plaire à M. le vicomte !

— Madame, dit Lavinio, ce crime est pour nous une énigme...

— Tout est énigme pour moi, interrompit la comtesse.

— Madame, dit Ratatin, une personne seule me paraît pouvoir nous mettre tous sur la voie ; mais cette personne pourra-t-elle... voudra-t-elle répondre ?

— Gabrielle ?

— Gabrielle, madame.

— Je vais la voir.

Et Galathée entra dans la salle à manger.

Elle marcha droit à Gabrielle, toujours agenouillée, sanglotant toujours.

Une fois près de l'enfant, Galathée, sans mot dire, s'agenouilla aussi, prit une des mains du père Probus et la baisa pieusement.

— Madame ! ah ! madame ! s'écria Gabrielle en se levant et en se jetant dans les bras de la comtesse.

— Venez un instant avec moi, répondit celle-ci avec une douce autorité.

Machinalement Gabrielle suivit Galathée.

A peine rentrée dans le salon, la comtesse dit :

— Mon enfant, je vous amène ici devant ces messieurs, parce que j'entends venger la mort de votre excellent père !... Mais il faut que vous disiez, quelque grande que soit votre douleur, tout ce qui s'est passé ici depuis mon départ.

A vrai dire, chacun avait besoin d'apprendre quelque chose.

Ceux-là qui étaient le mieux, comme Galathée et Ratatin, au courant de l'intrigue, sentaient qu'un fil au moins leur échappait. Aussi le bossu et la comtesse n'écoutèrent-ils pas Gabrielle avec moins d'attention que Dupré et Lavinio.

— Madame, répondit Gabrielle au milieu de nombreux sanglots, après avoir dîné avec mon bon père, je me suis retirée dans ma chambre.

— A quelle heure, mademoiselle, interrompit Ratatin, M. Probus vous a-t-il quittée ?

— Il pouvait être huit heures moins un quart, répondit Gabrielle. J'ai ordonné à Marie de se coucher, parce que sa toux devenait pour moi de plus en plus inquiétante. Tout à coup, sans que je puisse m'expliquer pourquoi, cette bonne Marie me fixa étrangement... Bientôt son regard devint féroce, et, bondissant sur moi les deux mains en avant, elle cria qu'elle allait m'étrangler.

Un cri général de stupeur accueillit cette déclaration de Gabrielle.

— Ah ! s'écria Ratatin.

Tous les regards se portèrent sur M. l'intendant.

— Mademoiselle, demanda anxieusement le bossu à la

jeune fille, n'auriez-vous pas, touchée de l'état de Marie, proposé à votre femme de chambre quelque tasse de tisane?

A son tour, Galathée poussa un cri :

— De tisane.... bien sucrée? ajouta-t-elle.

— Oui, madame! répondit l'enfant... je lui ai proposé un bol de vin chaud bien sucré!

Stupéfaits, Lavinio et Dupré écoutaient.

— Et, à ces mots, dit Ratatin, Marie s'est jetée sur vous...

— M'a terrassée et déposée sur mon lit! Elle m'étranglait, quand mon père, que je croyais déjà bien loin, a paru tout à coup...

— Comment M. Probus, demanda Dupré, s'est-il trouvé là à point nommé?

— Pour sauver sa fille? ricana légèrement Galathée... Je vais vous le dire!... C'est qu'au moment où je partais pour aller dîner chez un de mes voisins, M. l'intendant, ci-présent, mon bras droit, mon autre moi-même, reçut du Conciliateur une lettre qui le mandait aussitôt à Paris.

— Et c'est moi, finit Ratatin, qui priai M. Probus de rester au castel jusqu'à mon retour. Et une chose qui m'étonne profondément, messieurs, c'est qu'au lieu de trouver à Paris la personne qui me demandait, je l'ai retrouvée ici, dans le même état que M. le vicomte!

Lavinio et Dupré échangèrent un regard.

— Mais, dit Dupré un peu gêné, le Conciliateur est de vos amis...

— Un allié sûr, messieurs! répondit Galathée.

Les amis du vicomte sentirent courir en eux un frisson inexplicable.

Avaient-ils donc été trahis?

Cependant si Surin avait trahi Georges, pourquoi Surin avait-il, comme le vicomte, été victime de la fureur du père Probus?

— Mon enfant, reprit doucement Galathée en s'adressant de nouveau à Gabrielle, voulez-vous continuer votre douloureux récit?

— D'un bond, continua l'aimable enfant, mon père fut près de Marie! Il l'écarta violemment de mon lit... Mais la fatalité voulut que la malheureuse revint sur moi, comme une furie, la menace aux lèvres!... Alors mon

pauvre père s'est rué sur elle, l'a terrassée à son tour, et lui ayant passé au cou une corde qu'il portait toujours sur lui, l'a, malgré mes cris et mes prières, suspendue à l'espagnolette de la fenêtre.

— Ensuite ?

— Mon père me saisit dans ses bras, m'emporta et gagna le vestibule. Comme il allait en franchir le seuil, il se croisa avec mon mauvais génie !

L'accentuation énergique que donna la jeune fille à ces derniers mots excita l'étonnement de tous.

— Je ne sais plus qu'une chose, continua Gabrielle, c'est qu'une barre de fer, que mon père tenait dans sa main droite, tournoya dans l'air et s'abattit sur la tête de mon persécuteur... qui roula à terre, comme je perdais connaissance !... Quand je suis revenue à moi, j'étais étendue sur la pelouse... à côté de mon père mort... mort pour avoir sauvé son enfant !

Et les sanglots lui coupèrent la voix.

— Mademoiselle, demanda après un silence le bossu à la jeune fille, savez-vous où est tombé Surin?...

— Au bas du perron ! répondit Dupré.

— Tout s'explique alors, messieurs !... Le père Probus l'a aperçu presque en même temps que le vicomte et dans sa fureur, il a frappé une seconde fois.

— Eh bien, messieurs, demanda insolemment Galathée, êtes-vous satisfaits ?

— Madame, répondit Lavinio, ce n'est ni le moment ni l'heure de récriminer...

— Vous croyez, monsieur ! reprit-elle avec hauteur... Penseriez-vous par hasard que la comédie finira sur ce piteux dénoûment?... Mais vous me connaîtriez mal. Quoi ! Vous vous seriez, à trois larrons d'honneur, introduits nuitamment chez moi !... Il y aurait eu non-seulement du sang répandu... mais bien mort d'homme... Il y aurait eu enfin scandale épouvantable, atteinte des plus graves à la réputation d'une belle et sage jeune fille... et vous en seriez tous quittes parce que votre ami a reçu un horion à la tête !...

— Madame ! s'écria Lavinio pâle...

— J'ai dit un horion, monsieur !... Est-ce qu'il y paraîtra dans quelques jours ?... Ces beaux fils n'ont-ils pas en tout, partout et toujours, des veines inouïes ?

— Vous le voudriez voir mort ! jeta Dupré avec rage...

— Que faites-vous ici, laquais? rugit Galathée qui, on s'en souvient, en voulait pour le moins autant à Dupré qu'à Georges. Sortez, je vous l'ordonne!

— Je sortirai avec mon maître!

— C'est juste!... Mais, cette fois, entre une nuée d'agents de police.

Ça, monsieur l'intendant, donnez l'ordre d'envoyer chercher la justice!

— Madame! s'écria Ratatin...

— Eh bien?... Croyez-vous donc que tout sera dit pour ce mignon, parce qu'il aura perdu quelques cheveux à la bataille?... Non pas! Il a voulu du scandale!... Ah! il en aura! Je veux que votre benêt de vicomte soit berné, bafoué... puis condamné..., non pas simplement à de mesquins dommages et intérêts..., mais condamné... condamné, entendez-vous, à épouser cette jeune fille!

— Jamais! jamais! s'écria Gabrielle, en s'enfuyant avec horreur dans la salle où était son père.

— Madame! dit tristement Lavinio... Il y a un cadavre entre ces deux jeunes gens!...

Ratatin qui, depuis un moment, semblait porté à la conciliation, dit doucement à Galathée:

— Si madame me permet d'émettre un bon avis, je trouve tout à fait inutile d'immiscer la police dans cette malheureuse tragédie!

— Que gagnerez-vous à une poursuite judiciaire? s'empressa d'ajouter Lavinio? — Alors qu'il est avéré qu'un mariage est impossible entre M^lle^ Gabrielle et le vicomte, que peut-il résulter pour Georges et pour nous de tout ceci? Des dommages et intérêts, madame, et pas même de prison! Des dommages et intérêts!... Fixez-les, madame; au nom du vicomte, j'accepte le prix que vous demanderez!

— Est-ce que j'ai besoin d'argent, moi?

— Que voulez-vous alors, puisque le cadavre du père Probus rend un mariage...

— Impossible! avez-vous dit tout à l'heure. Etes-vous bien sûr de cela?

— Madame, cette union comblerait les vœux de Georges. Mais vous venez d'entendre M^lle^ Probus... Jamais, jamais elle n'épousera le vicomte!

— Jamais! appuya Ratatin.

— Le temps est un grand maître! riposta amèrement Galathée.

— Madame, insista une dernière fois Ratatin qui, sous aucun prétexte, ne voulait avoir maille à partir avec la police, madame, je crois qu'il est bon, raisonnable, humain, utile, que l'affaire finisse là!

— Je disais bien, s'écria Galathée, en feignant plus de colère qu'elle n'en ressentait réellement, que ce beau mignon était un veinard!... soit!... qu'il sorte!...

Mais, finit-elle en esquissant un affreux sourire, quand il sera guéri, faites-lui bien comprendre, monsieur Lavinio, que s'il tente encore la moindre chose contre Gabrielle, cette fois! il n'en réchappera pas.

— On peut s'en rapporter à vous! dit Dupré.

— Vous l'avez dit!... je suis et je serai son âme damnée... jusqu'à son dernier jour! Et, retenez ceci!... Non seulement il ne possédera jamais Gabrielle... mais si, quelque jour, un autre amour lui envahit le cœur, qu'il sache qu'il trouvera Galathée sur sa route!... servie... comme elle a été servie jusqu'à cette heure!

Elle dit et enveloppa Ratatin d'un de ces regards qui promirent des félicités inconnues au bossu.

— Sommes-nous libres de nous retirer? demanda froidement Lavinio.

— Avec le vicomte, oui!... Et cependant j'aurais bien voulu qu'il reprît ses sens... quelques secondes... pour m'entendre lui dire: Débauché!... pâle copie des Richelieu et des Lauzun! Lâche voleur de l'honneur de pures jeunes filles, je ferai de toi un exemple! J'apprendrai à mes pareilles comment on doit se venger, comment on se venge de misérables de ton espèce!...

— Madame! interrompirent à la fois avec indignation et Dupré et Lavinio.

— Çà, messieurs, poursuivit-elle, s'il vous reste seulement le souvenir d'avoir, dans votre enfance, bégayé le mot: Honneur! osez donc me dire en face que vous approuvez la conduite du vicomte de Cerny envers Denise Brimard?

Lavinio et Dupré baissèrent la tête.

— Elle était pure, honnête, candide, croyant au bien, cette chaste enfant, continua Galathée. Qu'en avez-vous fait, tous? Vous l'avez volée... puis souillée!... Savez-vous, messieurs, savez-vous bien que c'est un viol véri-

table, cela!... Et vraiment — car je suis armée et bien armée, mes bons amis — en ce moment que je vous tiens tous en ma puissance, pieds et poings liés, je ne sais qui me retient de me faire justice, et d'un coup de revolver d'achever de casser la tête à ce forban!

Instinctivement Dupré se jeta devant le vicomte.

— Madame!... sembla implorer Ratatin.

— Allez, messieurs, allez... mais faites vite!... Moi, je retourne auprès de Gabrielle!... monsieur l'intendant, terminez tout cela comme vous l'entendrez..., mais, sous un quart d'heure, que ma maison soit débarrassée de ce drôle!

Et elle sortit, non sans un certain air de majesté.

A peine Galathée eut-elle disparu que Ratatin appela un des agoutis.

Bibichard accourut aussitôt.

— Au bout de l'avenue, à droite, dit simplement Ratatin au valet de pied, vous trouverez un carrosse; priez le cocher d'avancer. Ouvrez la grille! La voiture s'arrêtera devant le perron!

Bibichard se retira.

— Vous savez?... hasarda Lavinio...

— A qui appartient la voiture que j'ai vue tout à l'heure, en rentrant?... répliqua le bossu. Elle attend à l'extrémité de l'avenue des Princes... une portière est ouverte... et vous êtes ici!... Il ne faut pas, messieurs, être doué d'une bien grande perspicacité pour deviner que ce carrosse est à monsieur le vicomte!

— C'est juste!... Ainsi, monsieur l'intendant, il demeure convenu entre nous que vous ne parlerez à personne de l'aventure de ce soir?

— C'est convenu!

— Cependant, il y a ici bien des gens dans le secret!

— Tous seront muets, j'en réponds!

— Les vaincus payent les frais de la guerre, monsieur l'intendant?

— M^me^ la comtesse, messieurs, est assez riche pour se contenter de la gloire!

On entendit alors la voiture qui s'arrêtait devant le perron.

— Messieurs, demanda Ratatin, voulez-vous qu'on vous aide?

— Non! merci.

Et Lavinio et Dupré soulevèrent le vicomte toujours évanoui et le déposèrent délicatement dans le fond du carrosse.

— Adieu, monsieur ! dit Lavinio à Ratatin.

— Je vous souhaite de dire vrai, monsieur ! répondit le bossu.

— Moi, murmura Dupré entre ses dents, je te dis au revoir !

La voiture s'éloigna au pas.

Aussitôt la grille refermée, M. l'intendant entra dans la loge de Jérôme, le suisse du castel.

Tous les agoutis avaient suivi Ratatin.

— Antoine et Bibichard, dit alors le bossu, allez me chercher le Conciliateur et apportez-le ici avec la délicatesse de deux sœurs de charité !

L'ordre exécuté, Ratatin s'approcha du blessé. Mazette ! continua-t-il, le père Probus n'y a pas été de main morte ! Heureusement que l'instrument contondant a légèrement dévié ; sans quoi, il lui ouvrait le crâne en deux.. ce qui eût été dommage, mes enfants, car le maître a encore nombre de belles affaires sur la planche !

— Réellement, demanda César, est-ce que le Conciliateur peut espérer d'être bientôt guéri ?

—Je le crois !... Avec une bonne petite mèche de charpie dans l'ouverture du crâne, tout le temps que durera la suppuration de la plaie, il n'y paraîtra plus que la cicatrice sous quinze jours !... Mes enfants, s'il vous arrive jamais de recevoir des atouts..., quelque solides qu'ils soient, souhaitez toujours que celui qui vous en gratifiera vous les octroie sur la tête !

Maintenant, Jérôme, écoutez bien ceci : Aussitôt le patient revenu à lui, pas de bavardages ! Il ne se souviendra de rien !... C'est un phénomène dans ces blessures-là ! Mais il en est ainsi. S'il vous questionne, vous lui direz tout d'abord qu'il a fait une chute grave !... Vous le lotionnerez avec de l'eau bien fraîche et vous lui donnerez à boire de la limonade !... Vous ajouterez qu'au premier moment je viendrai le voir !... J'ai dit, passons à autre chose !

Eusèbe, écoute-moi bien !... A l'instant même tu vas te rendre chez M. le curé ! Tu lui diras que Mme la comtesse l'attend sur l'heure avec la digne sœur Philomèle,.. et que, toute affaire cessante, tous deux doivent se

rendre ici!... De chez M. le curé, tu galoperas chez un médecin, que tu ramèneras avec toi.

— Le médecin me fera des questions en route, interrompit intelligemment Eusèbe...

— Sagement raisonné, garçon!... Voici ce que tu lui diras: Le père Probus, après avoir dîné au castel de la Sente des Roses, a quitté sa fille sur les huit heures. On le croyait parti, lorsque Mme la comtesse, en revenant de dîner en ville et rentrant chez elle, crut remarquer quelque chose d'insolite au milieu de la pelouse. A ses cris, ses gens accoururent et, stupéfaits, relevèrent le serrurier, que l'on suppose avoir succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante. Aussitôt on te dépêche chez le docteur. Tu n'en sais pas plus. Pars!

Eusèbe détala.

— Vous deux, Antoine et César, continua Ratatin, ramassez et cachez avec soin la barre de fer qui a servi à assommer le vicomte et le Conciliateur! Epongez vite le sang; là où il y en a, semez du sable... qu'on ne voie rien!

Antoine et César disparurent aussitôt.

Suivi de Barnabé et de Bibichard, Ratatin gravit le perron. Dans le vestibule, le bossu ordonna aux deux agoutis de l'attendre et il entra dans la salle à manger, où il trouva Gabrielle et Galathée en prières.

Au léger bruit que fit M. l'intendant en entrant, Galathée se retourna.

— Je demande encore quelques minutes à madame la comtesse, dit presque à voix basse le bossu, et je suis à ses ordres!

Il rejoignit les deux agoutis et, entrant avec eux dans le salon, il dit à Bibichard: Mets tout en ordre ici! Il faut que dans cinq minutes tout soit en l'état accoutumé! Toi, Barnabé, suis-moi.

Prenant la petite pharmacie portative, il pénétra dans la chambre de Fleur-d'Ebène, puis dans celle de Gabrielle.

Fleur-d'Ebène dormait.

— Charge cette fille sur tes épaules, ordonna le bossu à Barnabé, et porte-la dans une des chambres des combles... Tu veilleras la marquise jusqu'à ce qu'on t'appelle.

Barnabé disparut avec Fleur-d'Ebène dans ses bras.

Ratatin, après avoir fermé et la porte de la chambre de Marie et la porte de la chambre de Gabrielle, ramassa la corde qui avait menacé d'être si fatale à Fleur-d'Ebène, s'en ceignit les reins et dit d'un air moqueur : Cela porte bonheur !

Pendant ce temps, Eusèbe avait fait le salon.

En rentrant, M. l'intendant, satisfait de la manière dont tout marchait, se laissa choir dans un fauteuil et dit d'un ton plaisant : Ouf !

Mais, se relevant bientôt : Ce n'est pas encore le temps de se reposer, ajouta-t-il, reste à jouer le dernier acte. Attention !

Il gagna alors discrètement la salle à manger et dit doucement : Madame ?

Galathée se leva, baisa Gabrielle au front et lui dit : Je reviens.

Et elle suivit le bossu dans le salon.

Ratatin lui montra un fauteuil.

La comtesse s'assit.

Ratatin resta debout et dit humblement :

— Madame est-elle contente ?

— Contente... contente... de vous, oui, mais fort peu du Conciliateur !

Le bossu répondit crânement :

— Le Conciliateur est un imbécile !

— Et qui n'a que ce qu'il mérite ! ajouta Galathée. Car, en fin de compte, s'écria-t-elle en se levant avec dépit, savez-vous bien, monsieur Ratatin, que la partie n'est que partie remise !

— Quoi, madame ?

— Je connais le vicomte... moi ; aussitôt guéri, le vicomte, monsieur l'intendant, recommencera la guerre.

— Je ne crois pas, madame.

— J'en suis sûre !... Ah ! vous ne savez pas, vous, dit-elle en fixant sévèrement le bossu, vous ne savez pas ce que c'est que de désirer la possession de l'objet aimé. Ah ! vous n'avez jamais aimé, vous n'aimez pas !

— Madame ! s'écria le bossu tremblant de tous ses membres.

— Si vous aimiez, poursuivit Galathée implacable, vous comprendriez que la passion ne cesse qu'assouvie, et que, pour l'assouvir, rien ne coûte aux âmes fortement trempées, rien, rien, rien.

— Moi, répondit Ratatin, les yeux pleins de flammes, pour mériter, pour posséder l'objet de mon culte, je ferais l'impossible.

— Chose facile à dire, monsieur!

— Chose facile à faire. Jusqu'ici, du reste, je ne crois pas avoir reculé d'une semelle!

Galathée resta quelques secondes sans répondre.

— Monsieur Ratatin, reprit-elle lentement, il y a une chose qui vous fait un tort considérable!

— Parlez, madame!

— C'est que le désir vous obsède!... Il y a deux sortes de passions, monsieur. ., la passion du vicomte et la vôtre! Le désir obsède M. de Cerny, mais M. de Cerny adore l'objet de ses désirs!... Le désir vous obsède, vous, mais vous n'aimez pas celle que vous désirez!

— Ah! jeta Ratatin avec amertume... je n'aime pas, moi!...

— Non! car, au bout de tout ce que vous faites, vous ne voyez que la possession de l'objet de votre convoitise... et vous le laissez voir!... Jamais vous n'avez travaillé pour le cœur!...

— Mais quelles preuves d'amour exigez-vous donc?

— Le sais-je, moi?... Ce que je sais, c'est que je paye bien qui me sert bien, mais que je n'entends pas qu'on ne cesse de me répéter, en me laissant lire dans les yeux, que l'heure de payer est venue!... L'amour!... l'amour, chez un homme taillé à la hauteur de mon amour, c'est un coup de tonnerre qui éclate, sans raison, au milieu d'un ciel pur!

— Mais je n'ai jamais rien demandé..., je ne demande rien..., que l'honneur de vous servir, madame!... Et si, par hasard, je laisse voir que je vous adore, frappez, frappez-moi sans pitié!... Raillez-moi! gouaillez-moi! injuriez-moi! mais ne me chassez pas!... Prenez-moi brutalement au collet et, me menant devant une glace, dites-moi: Deuxième édition de Surin, regarde-toi donc en face!... Tu es fier d'être jeune, toi!... mais s'il n'est pas jeune, lui, il n'est pas difforme au moins! Çà, Caliban, sers et ne pense pas!! sers et ne réfléchis pas!

— Vous consentez encore à me servir? demanda comtesse d'une voix féline.

— Humblement!... à genoux, madame!...

Et la sueur de la passion lui perlant sur le front, le roi des Agoutis s'agenouilla devant la sirène.

— Mes désirs? insista Galathée.

— Seraient des ordres..., que j'exécuterai aveuglément!

— Sans espoir de récompense?

— Je mentirais, madame, dit le bossu d'une voix tonnante, je mentirais si je disais cela, mais je jure que je ne la réclamerai pas, je jure que désormais je ne laisserai pas même voir que j'ai pu espérer un jour... Je jure que, comme les esclaves antiques, je vous servirai, madame, avec dévouement, avec fanatisme!

— C'est bien, monsieur l'intendant, c'est bien! interrompit Galathée... Mais la parole de Ratatin ne me suffit pas! Je lui demande... sa parole de gentilhomme!

— Ah! vous êtes bonne, madame!... Cette parole, le comte de Raffignac vous la donne!

Galathée répondit d'une voix vibrante:

— Vous venez de me donner des arrhes... Voici les miennes!

Elle lui tendit ses deux mains.

Le bossu les couvrit de baisers.

Tout entier à son bonheur, Ratatin n'entendait point le sable de l'allée crier sous les pas de plusieurs personnes.

Retirant doucement ses mains d'entre les mains du bossu, Galathée dit à voix basse : Monsieur le comte, du monde!

Ratatin se redressa, passa ses mains sur sa figure et apparut calme comme le sage.

Eusèbe entra et annonça sœur Philomèle et M. le curé.

Sans rien dire, Galathée vola à leur rencontre et, les prenant chacun par une main, les conduisit dans la salle à manger, où Gabrielle, priant aux pieds de son père, frappa leurs regards.

La double exclamation de surprise et de terreur, échappée au pasteur et à la bonne sœur, fit que Gabrielle se retourna.

A la vue de celle qu'elle avait toujours aimée et respectée comme une mère, et de celui qu'elle regardait comme un second père, la jeune fille se leva, et les yeux pleins de larmes, les sanglots lui coupant la parole, elle montra son père au curé et à la sœur, en disant:

— Mort!... Il est mort!

Sœur Philomèle, bouleversée, prit l'enfant dans ses bras.

Le prêtre lança à Galathée un regard d'interrogation.

La comtesse y répondit par ces paroles :

— Mon père, j'ai de graves choses à vous dire!... priez Gabrielle de nous suivre.

Et tous passèrent dans le salon, où l'on retrouva Ratatin à qui Eusèbe apprenait qu'il n'avait rencontré personne chez le docteur Rosambert.

— Cours! ordonna le bossu. Fais tous les médecins du village et reviens avec quelqu'un!

Eusèbe salua, sortit, et de nouveau s'élança dans la Sente des Roses.

Ce fut M. l'intendant qui raconta au curé et à la sœur les événements de la soirée.

Tout d'abord le prêtre et la sœur jetèrent les hauts cris et réclamèrent l'intervention de la police.

— M. l'intendant, qui a jusqu'ici mené notre barque si sagement, répondit Galathée, s'y est vigoureusement opposé!

— Jusqu'à l'arrivée de M. le curé et de notre respectable sœur, finit le bossu, en saluant révérencieusement la sœur et l'abbé. Voici pourquoi :

M. de Cerny est entré ce soir dans le castel, sans avoir parlé au suisse, c'est vrai ; mais M. le vicomte est entré seul. Il pourrait dire, n'ayant pas été arrêté au passage, qu'il n'a trouvé personne dans la loge... Entre nous, la vérité est que Jérôme dormait. Excellent point de départ pour la défense!

— Oui, murmura l'abbé.

— M. de Cerny reprit Ratatin, a marché en avant... A peine eut-il gravi la première marche du perron qu'il se trouva en face du père Probus qui, sans proférer une parole, assomma net le vicomte... La défense ne manquerait pas d'ajouter que M. de Cerny venait tout simplement voir Mme la comtesse.

— Mais, dit la sœur, nous savons...

— Nous, ma sœur, nous savons la vérité, mais la défense contestera notre dire. En somme, si le vicomte est la cause de la mort du père Probus, il est constant qu'il n'a pas touché le serrurier, et que, au contraire, il a été frappé, lui, avant d'avoir pu souffler mot!... Il serait

curieux, et la défense n'y manquerait pas, qu'elle fît certifier le fait par Mlle Gabrielle elle-même!

— Mais alors..., balbutia sœur Philomèle.

— Alors, ma sœur, dit Ratatin, tout bien considéré et pesé, j'estime que nous devons tous garder le plus profond silence sur les faits accomplis. — Deux mots encore, et j'ai fini. Où nous mène l'intervention de dame Justice? Tout droit à rien!

J'admets que nos adversaires, au lieu de nous opposer des dénégations, acceptent toutes les charges relevées contre eux: que demander?...

L'accusé principal aura failli payer de sa vie son incartade... De ce côté, il est suffisamment puni pour une faute non suivie d'effet. Reste la mort du serrurier! L'émotion a-t-elle tué le père Probus? Si oui, un peu de prison et beaucoup d'argent, voilà ce que nous devons exiger du vicomte, qui s'empressera d'accepter le débat sur ce terrain. Mais, à côté du vicomte, nous trouverons un homme qui est et qui sera toujours notre ennemi mortel. L'avocat de ce drôle de Dupré, soutenu par un docteur quelconque, demandera à la Cour s'il est juste, équitable, sensé, de rendre son client responsable de la mort du père Probus. Le père Probus, dira-t-il, était court, ramassé, trapu, tout à fait porté à l'apoplexie..., et on veut bénéficier du hasard pour faire une dot à une jeune fille que ne peut ni ne veut épouser le vicomte!

— Ah! s'écria Gabrielle en se jetant dans les bras de la sœur... cet homme me fait horreur!

La comtesse attira Gabrielle sur son sein et dit énergiquement:

— C'est nous, mon enfant, qui ne voulons pas de cet homme!

— C'est ce que niera la défense, reprit Ratatin, impitoyable. Mais, monsieur l'abbé, poursuivit-il, allons plus loin!... Supposons que la défense nous mette habilement le marché à la main et nous dise: Cette jeune fille!... nous l'adorons... nous serons heureux de l'épouser!... Que répondrons nous, monsieur l'abbé?

— Non! répliqua doucement le prêtre.

— Alors, dira la Cour, concluez!... Que demandez-vous?... De l'argent! Que vous faut-il? Qu'est-ce que ça peut bien valoir, dans ce cas, la mort d'un père?...

— Mon père, s'écria Gabrielle en s'adressant à l'abbé, bien que vous m'ayez, dès ma plus tendre enfance, appris à pardonner à tous ceux qui nous font du mal, j'ai songé tout d'abord à venger la mort de mon pauvre père!... Mais depuis que je vois que, pour toute vengeance, je n'obtiendrai que de l'argent, je renonce à tout!

— Mais, insista sœur Philomèle, devant tant de scandale, je ne saurais douter que la justice n'ordonnât que par le mariage...

— Ah! dit sourdement Gabrielle... Ma mère, oubliez-vous donc que M. de Cerny est vraiment l'assassin de mon père!

— Monsieur l'abbé, ajouta Ratatin, souvenez-vous que c'est à vous de prononcer en dernier ressort.

— Vous avez sagement agi, monsieur l'intendant, répondit le prêtre, et j'invite Mme la comtesse à suivre vos judicieux avis!... Mon enfant — et l'abbé s'adressa à Gabrielle, — laissez le vicomte à ses remords et offrez vos douleurs à Dieu!... Mme la comtesse vous aimait... désormais...

— Elle sera ma fille! dit Galathée.

— Monsieur l'intendant, reprit solennellement l'abbé, sœur Philomèle et moi, nous ne savons plus un mot de toute cette aventure!... Nous n'en retenons que ceci: que le père Probus a succombé accidentellement à une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Je crois que c'est le mieux, monsieur l'abbé! dit Ratatin, en s'inclinant.

A ce moment, Eusèbe rentra avec un médecin.

Le docteur constata un cas d'apoplexie foudroyante. Il déclara qu'on l'avait envoyé chercher bien tard, tout en reconnaissant que, l'eût-on mandé plus tôt, sa présence eût été absolument inutile.

L'abbé et le docteur partirent ensemble.

Sœur Philomèle, Galathée et Gabrielle passèrent la nuit en prières devant le cadavre du serrurier.

Le lendemain, sur les neuf heures, Fleur-d'Ebène qui, au dire de Barnabé, n'avait fait qu'un somme, se réveilla, comme si de rien n'était, ne sachant pas un mot de ce qui s'était passé la veille, à partir de son accès, et seulement fort étonnée de se voir tant de diachylon aux jambes et aux bras.

Comme elle se disposait à aller reprendre son service

auprès de la comtesse et de Gabrielle, Ratatin entra et lui dit qu'il avait disposé d'elle pour autre chose. Sans demander d'explication, la belle fille suivit M. l'intendant qui la mena tout droit aux pieds du lit du Conciliateur avec ordre de ne point quitter le maître.

Après avoir été, bien pour la forme, prendre les ordres de la comtesse, M. l'intendant s'occupa des funérailles du père Probus, pour le lendemain matin.

Quand tout fut réglé, le curé demanda à Ratatin les intentions de Mme la comtesse.

— Mme la comtesse a-t-elle oublié, répondit innocemment le bossu, d'apprendre à M. l'abbé que, dans la journée d'hier, elle avait reçu un télégramme de M. le comte?

— Elle ne m'en a pas parlé... Vous comprenez qu'au milieu de ces épouvantables événements...

— M. le comte, interrompit Ratatin, prie Mme la comtesse de le rejoindre dans ses terres du Morbihan!

— Et Mme la comtesse part?...

— Mme la comtesse, monsieur l'abbé, a l'intention de partir demain, après la triste cérémonie de l'enterrement du père Probus.

— Elle emmène Gabrielle?...

— Si monsieur l'abbé le permet.

— Et Mme la comtesse quitte Saint-Cloud?

— J'ai ordre de louer pour la saison prochaine.

— Ah! jeta l'abbé avec une satisfaction visible.

Dame! une bonne cliente! la comtesse.

— Présentez mes respects à Mme la comtesse, dit le curé à Ratatin; j'aurai l'honneur de la revoir tantôt.

En remontant à la Sente des Roses, Ratatin s'arrêta au bureau du télégraphe et envoya le télégramme suivant à M. Jules de Bayolles, qui tuait le temps en chassant dans le fond du Morbihan :

« Victoire sur toute la ligne!... J'arrive après-demain » avec ma protégée.

» GALATHÉE. »

Cela fait, M. l'intendant passa chez M. Villejust et loua la Sente des Roses pour la saison suivante.

Puis il rentra au castel où Surin, bien réveillé, fort étonné, rappelant ses souvenirs aussi bien que possible, réclamait énergiquement la présence de Ratatin.

— Bonjour, papa, dit aimablement le bossu en entrant. Eh bien! nous avons donc bobo à la tête?

— Oui... ça me cuit... ça me gratte... ça me bourdonne!... Mais ce que je ne comprends pas, c'est que je sois tombé si maladroitement que ça!

— Ha! ha! ha! éclata de rire Ratatin.

— Tu ris, sans cœur!

— Écoute-moi, papa. Tu n'es pas une femmelette, toi! On peut te dire la vérité... Et puis le temps presse... Voyons, où es-tu ici?...

— Dans la loge de Jérôme.

— Qu'y fais-tu?

— J'y geins!... Et puis j'ai faim... j'ai soif... et on ne veut pas me donner à manger...

— On te donne à boire!

— De la limonade!...

— Puisque ça va bien, on va te donner autre chose!... Or, reprenons!... Qu'es-tu venu faire ici?

— Mais, répondit Surin, en se frappant le front, je suis venu... pour terminer l'affaire du vicomte!... Et je me rappelle... C'est fini!...

— Le vicomte a reçu un atout splendide de la part du père Probus!... Et puis?

— Le père Probus... et puis... et puis... Mais, c'est drôle! je ne vois plus rien, ânonna le Conciliateur...

— Je viens à ton secours, papa!... Après avoir, à peu de chose près, assommé le vicomte, le père Probus t'a fait aussi ta petite affaire!... C'est lui qui t'a arrangé comme ça!

— Malheur! rugit Surin... Je le tuerai!

— Il est mort!

— Le père Probus?

— Le père Probus! Vous lui avez causé tant d'émotion, toi et le vicomte, qu'en emportant sa Gabrielle, il a, frappé d'un coup de sang, roulé sur le gazon! On enterre le brave homme demain!

— Bravo! un embarras de moins!... Et le petit vicomte?

— Exactement attigé comme toi!

— Et Mme la comtesse?

— Furieuse contre toi!

— Furieuse?

— Dame! Comme toi, Georges en reviendra!

— Ah çà, mais elle est donc enragée?

— Voilà!... Affaire à recommencer!
— Si le vicomte en veut encore?
— Il en voudra!
— Eh bien! cette fois, nous frapperons nous-mêmes... Il n'en reviendra pas!

— Bien dit!... Quand on cause comme cela, on a droit à une côtelette et à un verre de vin!

Quelques heures après cette conversation, Surin et Fleur-d'Ebène partaient ensemble pour Paris. La comtesse avait tenu à se débarrasser de la dangereuse folle!

Aussitôt arrivé rue de Bièvre, Surin fit demander un médecin, à qui il raconta que, s'étant loyalement battu avec un camarade, il avait reçu un solide atout.

Comme Ratatin, le docteur déclara qu'avec une mèche dans la plaie, et un peu de repos, cela ne serait rien et que, au bout de quinze jours, le Conciliateur serait complétement guéri.

Quant à Fleur-d'Ebène, Surin lui avait dit :

— Ces hachures-là, ma fille, ça se guérit tout seul!

Au castel des Roses, on reçut toute la journée des visites de condoléances.

Le lendemain eut lieu le service du père Probus.

Immédiatement après avoir mis le brave homme en terre, M. le curé et sœur Philomèle remontèrent avec la comtesse et Gabrielle, Sente des Roses.

Tout était prêt pour un départ.

On sentait que la main de Ratatin avait passé par là.

M. le curé se chargea de régler les affaires de Gabrielle, la bénit et se retira avec sœur Philomèle, enchantés tous deux de voir leur enfant chérie entre les mains de la comtesse.

Le soir même de leur arrivée à Paris, Galathée, Gabrielle et Ratatin partirent pour le Morbihan, après avoir grassement rémunéré les Agoutis, qui festoyèrent et burent en leur honneur, chez maître Prudent, l'hôte gracieux du cabaret du *Fumeron-Malade*.

CHAPITRE II

LES EXPLOITS DE JEAN PITOU

Entre neuf heures et neuf heures et demie, le vicomte de Cerny arriva chez lui.

Devant tous les gens ébaubis, Lavinio et Dupré portèrent avec le plus grand soin Georges dans le petit pavillon qu'il habitait au fond du jardin.

Aussitôt Lavinio installé au chevet du lit du vicomte, Dupré se rendit chez M. Lombard, le médecin de la famille de Cerny.

En passant devant la loge du père François, Dupré annonça à tous les domestiques que leur jeune maître avait fait une chute affreuse, qu'il était gravement blessé à la tête et que la présence du docteur était nécessaire.

A dix heures, le docteur Lombard entrait dans la chambre de Georges.

Après avoir pansé le malade, il s'en alla en promettant une prompte guérison... à moins, ce qu'il craignait fort, que la fièvre d'amour ne fît des siennes !

C'était donc sur le moral qu'il importait de veiller.

Dans la nuit, Georges revint bien à lui, mais pour ne jouir qu'un moment de sa raison. Le délire étant survenu, Lavinio jugea prudent de prévenir la famille. En conséquence, il envoya aussitôt le télégramme suivant à M. de Cerny :

« Georges subitement indisposé. Assez dangereuse-» ment malade Retour nécessaire. »

Vu l'état du comte, son mari, M^me^ de Cerny n'avait pas voulu pousser plus loin que Nice. Ce fut là qu'elle reçut le télégramme adressé à son époux.

Le fatal billet lui échappa des mains et fut ramassé par Jeannette.

Pâle comme le lis, mais puisant dans sa douleur une résolution virile :

— Ma mère, dit la jeune fille, dans une heure il faut que nous soyons parties!

La comtesse baisa Jeannette au front et passa chez M. de Cerny.

Une heure après, on reprenait tristement la route de Paris.

Le vendredi 26, comme Ratatin finissait les affaires de la fausse comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, comme Surin, lui, revenait graduellement à la raison et reprenait vivement des forces, Georges était en proie à la fièvre et au délire.

M. Lombard ne quitta pour ainsi dire point le château de Cerny.

Heureusement que la nuit fut relativement bonne.

Le lendemain samedi, Georges revint tout à fait à lui et interrogea doucement ceux qui l'entouraient.

Ils hésitaient déjà à répondre, quand un affreux bruit de cloches, qui vinrent tout à coup déchirer les airs, détourna l'attention de Georges.

— Les cloches des morts, s'écria-t-il!... à grande volée!... Qui donc est mort?...

Lavinio semblait occupé d'un côté, Dupré paraissait fureter de l'autre. Nul ne répondait.

— Qui donc est mort? répéta machinalement Georges.

Puis, ayant paru faire un violent effort de mémoire, il dit d'une voix stridente :

— Gabrielle!... Dieu! Est-ce que c'est Gabrielle qui est morte?...

Et il retomba évanoui.

Des larmes plein les yeux, Lavinio et Dupré coururent vers lui.

Il ne reprit connaissance qu'à l'arrivée du docteur.

M. Lombard secoua tristement la tête :

— Il nous faudrait peu de ces accès-là! dit-il tout bas à Lavinio.

Quand le vicomte reprit ses sens, Lavinio lui lut le télégramme qu'il venait de recevoir.

L'arrivée de M. et de M^me^ de Cerny avec Jeannette était annoncée pour le lendemain.

— Ah! dit doucement Georges, je serai bien heureux de les revoir!

— N'est-ce pas? s'empressa d'ajouter Lavinio; c'est si bon la vue d'une tendre mère et d'un excellent père..., et d'une si jolie, si douce, si aimable sœur!

— Je voudrais bien embrasser Jeannette! dit Georges. Ah! que ne l'ai-je aimée seule et sans partage, au lieu de songer à Gabrielle!

Lavinio et Dupré échangèrent un regard anxieux.

C'est que chaque fois que le vicomte prononçait le nom de Gabrielle, il avait un accès.

Cette fois, rien de semblable. Bien plus, le vicomte continua avec un grand calme :

— Ah çà, Lavinio, où en sommes-nous avec la jolie Gabrielle?

— Mais... répondit Lavinio très-embarrassé.

Dupré accourut à son secours et dit :

— Mais, monsieur le vicomte, nous en sommes toujours au même point!

— Comment, au même point... répliqua Georges, qui devenait très-lucide. Ah ça, quel jour sommes-nous?

— Samedi!...

— Samedi!... Eh bien! et notre expédition de jeudi?

La question était une et claire.

Lavinio et Dupré étaient peut-être plus émus encore qu'embarrassés.

Tout à coup, ils furent bien surpris.

Georges faisait à la fois les demandes et les réponses :

— Notre expédition de jeudi, continuait-il en souriant agréablement... Mais elle n'a pas réussi... Fiasco complet!... Mais pourquoi?

Là s'arrêtaient ses souvenirs. Il ne percevait même que fort confusément ce qui s'était passé depuis qu'il avait franchi la grille du castel de la Sente des Roses.

— Lavinio? cria tout doucement le vicomte.

— Mon ami, me voici!

— Répondez-moi donc! Pourquoi avons-nous échoué jeudi dernier? Pourquoi suis-je dans mon lit?... malade..., blessé... A propos! passez-moi un miroir.

— Il n'y en a pas! répondit vivement Dupré.

— Voilà qui est fort!... Voulez-vous bien me donner un miroir tout de suite?... Je suis donc bien horrible!... Vous m'entendez, Dupré! un miroir?... Va-t-il falloir que je me lève?...

Dupré obéit.

— Ho! ho! s'écria le vicomte avec gaieté d'abord, puis avec quelque amertume... Mais j'ai la tête en compote!... et je suis tonsuré!... Qu'est-ce que j'ai donc reçu?... Un coup de bâton?

— Ou... de barre de fer!

— Peste!... Et qui m'a fait ce cadeau-là?

— Mais..., en cherchant bien, répondit Lavinio assez gaiement... vous ne serez pas longtemps à trouver... Qui donc avait intérêt à... s'opposer... n'importe par quel moyen, à vos..., à nos entreprises?

— C'est juste! C'est l'intendant de la comtesse qui a fait le coup... ou... ou le papa?

— Naturellement! éluda Lavinio.

— Mais qui, de l'intendant ou du papa? insista Georges.

— Je crois que... c'est le père!...

— Comment, vous croyez...

— Pardon! j'affirme!... C'est le père!...

— J'aime mieux cela!... Mais comment le père s'est-il trouvé là?... Ah! j'y suis! Nous avons été trahis, vendus par M. le Conciliateur?...

— Je ne sais, dit Dupré... vu que le Conciliateur a, comme M. le vicomte, reçu du père Probus un effroyable coup de barre de fer sur la tête!

— Bah!... Et maître Surin en est-il revenu comme moi?

— Ma foi, mon cher Georges, dit Lavinio, nous vous avons ramassé, vous, porté ici et soigné de notre mieux...

— Et nous n'avons guère songé, finit Dupré, à faire ou à aller prendre des nouvelles de ce drôle!

— Vous avez eu tort, Dupré!... Cet homme a été blessé à mon service!

Cela pouvait être.

— Vous irez promptement aux informations! appuya Georges.

— Dès demain, monsieur le vicomte!

— Et Gabrielle... et Galathée? interrogea de nouveau Georges.

— Galathée... répondit Lavinio, Galathée, comme de juste, a été enchantée de cet affreux dénouement!... Quant à Gabrielle... tout entière à sa douleur...

— Pourquoi ?... me plaindrait-elle? fit le vicomte avec élancement.

— Mon ami! dit doucement Lavinio, si Gabrielle pleure sur quelqu'un... c'est sur son père!...

De nouveau, à ce moment, les cloches sonnèrent à grande volée.

L'œil hagard, le vicomte regarda Lavinio :

— Seigneur! s'écria-t-il, je l'ai tué! je l'ai tué!...

Le malheureux vicomte s'était caché la figure dans ses mains.

— Georges ! Georges ! cria Lavinio, revenez à vous !... vous n'avez tué personne !...

— Monsieur le vicomte, ajouta Dupré, c'est un coup de sang qui a tué le père Probus !

— Un coup de sang ?

— Je vous le jure !

— Mais ce coup de sang, n'est-ce pas l'émotion qui l'a provoqué... Ah ! mes amis ! mes amis !

Lavinio et Dupré redoutèrent une crise terrible.

Elle n'eut pas lieu. Lourdement Georges laissa tomber sa tête sur l'oreiller et dit d'une voix sourde :

— Gabrielle doit bien me haïr !

Puis, soit faiblesse, soit accablement, soit prostration, il ferma les yeux et s'endormit.

Sur un geste de Lavinio, Dupré vola chez le docteur qu'il ramena au château.

— Si le réveil est bon, dit M. Lombard, quand Lavinio l'eut mis au courant du dernier entretien qu'avait eu le vicomte avec ses fidèles gardiens, je crois que nous pourrons espérer sous peu un heureux dénoûment. Il ne reste plus de grands coups à porter à notre pauvre malade.

Dans la soirée, Dupré alla flâner du côté du castel de M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan.

Il aperçut toutes les persiennes fermées.

Cela piqua sa curiosité. Il s'élança dans la Sente des Roses et demeura fort étonné à la vue de Jean, lequel lui apprit le départ de la comtesse avec toute sa maison.

Tout ce que Dupré put tirer de Jean, c'est que M^me^ la comtesse était allée rejoindre son mari.

De plus en plus intrigué, Dupré gagna le chemin de fer et se rendit en hâte au Tombeau des Secrets.

Le tombeau des Secrets était fermé.

— Il n'est pas possible, se dit Dupré, que Galathée ait emmené tout le monde avec elle !... Il est de toute nécessité que je voie Surin ! car si, par hasard, il était avec la Brimard, il serait de la dernière évidence que nous aurions été trahis... Chose impossible, quand je songe à Fleur-d'Ebène pendue et à lui, la tête fendue !... Deux choses qui militent en sa faveur !

A force de battre l'estrade, Dupré finit par apprendre que, comme d'habitude, le Tombeau des Secrets avait été ouvert toute la journée.

Quant à l'adresse particulière de maître Surin, nul ne put la lui donner. A lundi, se dit mentalement Dupré.

Le lendemain matin, dimanche, Georges se réveilla fort calme.

Tous, amis et médecin, crurent la partie gagnée.

— Je ne reviendrai que tantôt, dit M. Lombard, aussitôt que M. et Mme de Cerny seront arrivés. Surtout qu'on ait bien soin d'installer notre aimable Jeannette aux pieds du lit de notre malade.

A la fin d'un déjeuner très-frugal, Georges, qui n'avait à peu près rien dit, fixa Dupré et lui dit :

— Avez-vous fait ce que je vous ai ordonné? Êtes-vous passé chez le Conciliateur?

— Dès hier soir, répondit Dupré. Le drôle va bien et a été bien sensible au bon souvenir de M. le vicomte.

— C'est bon, interrompit Georges en faisant la moue... Je suis fâché d'avoir employé ce misérable!... Vous retournerez encore une fois chez lui, Dupré... mais, cette fois, pour régler!... Seuls! nous dénouerons l'affaire!

— Pardon! interrogea Lavinio... Quelle affaire reste-t-il donc à dénouer?

— Mon bon ami, répondit très-doucement le vicomte, plus que jamais je veux voir Gabrielle! Involontairement, j'ai causé la mort de son père et... et, Lavinio, finit-il avec calme, je ne dis point que je n'épouse pas l'enfant!...

— Nous recauserons de tout cela à tête reposée! dit sagement Lavinio... Pour le moment, guérissons-nous!

Un bruit de voix se fit entendre.

C'était Pitou qui se disputait avec le suisse et qui voulait absolument voir le vicomte.

Dupré parut. Reconnaissant Pitou, il dit :

— Pitou est un ami..., il peut entrer!...

Le suisse détala comme Pitou entrait dans la chambre du vicomte, en faisant la roue.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria Georges en riant.

— Monsieur le vicomte!... dit le gamin, se retrouvant droit sur ses jambes et faisant le simulacre d'ôter une casquette presque toujours absente.

— Parle, gamin, parle vite! dit Dupré.

— M'sieu le vicomte! reprit Pitou, hier, sur les deux heures, deux heures et demie, je sais pas au juste, comme je jouais religieusement à la toupie sur la place de l'Eglise, un grand laquais m'aborde et me demande si

c'est moi qui s'appelle Pitou? — Jean Pitou! que je dis au galonné, oui! — Viens avec moi! qu'il me fait.

Moi, je l'emboîte, et j'arrive... Où?... au castel de la Sente des Roses, où je m'aperçois tout de suite qu'on avait l'air d'apprêter tout pour un départ. On m'introduit dans un grand salon où on se voyait jusque dans le parquet, et je me trouve en face de M. l'intendant de Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, de Mme la comtesse et de Mlle Gabrielle!

— Petit Pitou, que me dit comme ça la comtesse, voici un jaunet pour ta maman et un autre pour toi! — Grand ciel, que je fais, quoi que vous voulez pour çà? — Rien, que me répond comme çà la madame... sinon que tu ailles voir un jour, comme qui dirait ce soir ou demain, ton bon ami le vicomte de Cerny, pour lui dire tout simplement que Gabrielle et Galathée sont parties aujourd'hui pour rejoindre Jules. — Tu entends bien, qu'elle a répété, Gabrielle, Galathée, Jules. — Jules, Galathée, Gabrielle, que je réponds, j'entends bien! — Ça comblera le vicomte de joie, qu'a repris la madame, mais d'un si drôle d'air, que ça m'a paru louche. Puis, les lèvres pincées, la comtesse a fini comme ça : — Oui, ça le comblera de joie, surtout quand il saura que Galathée a juré de faire, avant peu, de Gabrielle, la première pintade du monde!

Lavinio allongeait déjà une main pour tirer les oreilles à maître Jean, et Dupré allait envoyer un mirifique coup de botte dans le bas des reins à Pitou, quand Georges, fixant le gamin avec des larmes dans les yeux, lui dit :

— Et Gabrielle?

— Mam'zelle, répondit Pitou... elle avait pas l'air de comprendre plus que moi ce que la madame voulait dire... Elle ouvrait d'aussi grands yeux, que moi de grandes oreilles!... Aussi, monsieur le vicomte, je ne serais pas encore venu vous déranger — bien que le bossu, vous savez l'intendant de la boutique de là-bas, m'eût ajouté : Et tu pourras affirmer au vicomte que Mlle Gabrielle n'a pour lui que de la haine dans le cœur! — Si mam'zelle, qui semblait approuver de la tête, et à qui que je disais adieu en pleurant, vu son malheur, ne m'avait, entre deux baisers, deux bons baisers, soufflé tout bas dans l'oreille, mais tout bas, tout bas : Je lui pardonne!...

Un cri terrible, mais un cri de joie, de joie suprême, retentit dans la chambre.

C'était Georges qui venait de le pousser, en perdant connaissance.

Lavinio et Dupré s'empressèrent autour du vicomte.

Bientôt Georges eut repris ses sens :

— Elle t'a dit cela, Pitou, elle t'a dit cela ? interrogeait anxieusemenf Georges.

— Oui, répondit le gamin, et c'est ça la cause que je suis venu!... Parce que, tout d'abord, je m'étais dit : La nouvelle que la madame me charge de porter à M. le vicomte.. elle doit pas être bonne... C'est pas naturel que ça soit moi qu'on charge de porter cette nouvelle-là!... Et là-dessus, je m'ai abstenu... Cette nuit, en réfléchissant, je m'ai dit : Mais une chose qui pourrait bien faire plaisir à M le vicomte, ça serait de savoir que mam'zelle y en veut pas!... J'irai demain au château!... et je suis venu!...

— Et tu as bien fait, Pitou!

— Pitou, viens qu'on t'embrasse!

— Vive Pitou!...

Et Lavinio embrasse Pitou, et Georges donne encore deux beaux jaunets à Pitou, et Dupré bourre les poches de Pitou de sucre et de biscuits.

Maître Jean fit une sortie triomphale.

— Mes amis, dit Georges à Lavinio et à Dupré, Pitou est grand docteur : je suis guéri!

CHAPITRE III

OU SURIN VOIT QU'IL A ÉTÉ JOUÉ PAR RATATIN

Il y avait quelques minutes que Jean Pitou avait quitté le vicomte, lorsque le père François entra, en annonçant l'arrivée de M. et de M^me^ de Cerny.

— Qu'ils viennent! qu'ils viennent! dit Georges radieux.

Bientôt la porte de la chambre de Georges s'ouvrit violemment et Jeannette, se précipitant dans la pièce, vola vers Georges :

— Mon frère! Georges! mon frère! comment vas-tu? demanda l'enfant, les yeux pleins de larmes.

— Bien, Jeannette, bien, ma sœur chérie! répondit le vicomte.

Lavinio regarda tristement Dupré et Dupré Lavinio, et tous deux murmurèrent :

— Pauvre Jeannette!

Après avoir rendu à sa mère caresses pour caresses et baisé respectueusement la main que lui avait tendue son père, Georges s'écria en contemplant Jeannette qu'il venait d'embrasser tendrement :

— Comme tu es jolie, petite sœur!... Pouvais-tu donc embellir encore!

— Ah! le flatteur! répondit joyeusement la belle enfant... Il a besoin des bons soins de sa sœur et il l'accable de compliments!

— Mais non, mais non, Jeannette!... N'est-ce pas, Lavinio, n'est-ce pas, ma mère, que Jeannette est plus belle encore qu'au jour de son départ?

— Oui!... quoique un peu pâle!

— La fatigue, Lavinio!

— Et quoique un peu moins forte!...

— Mais non!... Elle est un peu plus élancée, voilà tout!... Ma bonne mère, ajouta-t-il, en envoyant un baiser à M^me^ de Cerny, que je suis heureux de vous revoir!.. Et vous, mon père, vous avez tout à fait bon air!.. Vous ne vous sentez plus de rien?...

— Dieu merci!

— Ah! je suis bien aise de vous voir tous autour de moi. C'est à Lavinio que je dois cela. Il a fait son coup à la sourdine; il a bien fait!... Je me sens tout gaillard. Je vais me lever.

Après avoir embrassé encore une fois, l'une son fils, et l'autre celui qu'elle appelait son frère, M^me^ de Cerny et Jeannette se retirèrent, promettant de revenir bientôt.

M. de Cerny les suivit, accompagné de Lavinio.

M. de Cerny voulut savoir toute la vérité.

Lavinio, lui, désirait ne rien cacher à son ami. Le comte apprit donc dans ses moindres détails le drame du castel de la Sente des Roses.

— Ah! dit-il, en hochant tristement la tête, quand Lavinio eut achevé son récit, tout cela n'est pas fini!... Georges déjà ne vous a-t-il pas parlé de recommencer la lutte?...

— Peuh ! répondit Lavinio, je crois qu'il sera aisé de l'en détourner.

— Dieu le veuille !... Mais comme il se défiera probablement de moi, je compte sur vous, mon ami, pour me tenir fidèlement au courant de tout.

Pendaut cette conversation, Georges, avec l'aide de Dupré, s'habillait.

Quand Lavinio rentra chez le vicomte, il fut émerveillé de la bonne mine du convalescent.

— Vite, mon ami, cria Georges, arrivez vite! .. Pendant que nous sommes seuls, causons de notre affaire, et profitons de la bonne nouvelle !

— Pardon, Georges, dit posément Lavinio, s'agit-il de Gabrielle ? ..

— De qui donc voulez-vous que je vous parle ?...

— Georges, me croyez-vous votre ami ?

— Sincère... dévoué !...

— Merci !... Vous me mettez à l'aise pour vous répondre !.. Mon ami, je ne veux plus vous suivre, pas même de mes vœux, dans votre entreprise !

— Vous m'abandonnez, vous !

— Complétement !

— Pourquoi, Lavinio ?

— Parce que j'ai des yeux, moi !

— Je ne vous comprends pas !

— Parce que Jeannette, vicomte, Jeannette, que vous trouvez élancée, embellie, je la trouve, moi, en train de faire sa toilette de fiancée... avec la tombe! Parce que ce que j'avais cru entrevoir, je l'ai, cette fois, sûrement deviné tout à l'heure !... Jeannette vous aime, Georges !... Jeannette se meurt du mal d'amour !

Georges voulut sourire.

— N'essayez pas de sourire, Georges !... Vous le saviez, vous !... et vous essayiez de vous tromper !... Vous le savez maintenant..., et vous cherchez à vous abuser encore !. . Libre à vous !... mais ne tentez pas de tromper les autres !...

— Mon ami, balbutia Georges..

— Je sais ce que vous allez me dire... Vous ne l'aimez pas !... Eh ! Georges, en êtes-vous bien sûr ?...

— Je l'adore !

— Comme une sœur... aujourd'hui ! . Mais jadis, l'avez-vous aimée comme une sœur ?... Ah ! votre père a

fait une rude école ! Il a voulu vous guérir de Jeannette, et, sans s'en douter, il vous a jeté sur la route de Gabrielle! Georges, Georges, vous vous guérirez forcément de votre amour pour Gabrielle ; mais quand vous reviendrez à Jeannette, vous ne trouverez plus que l'ombre d'Ophélia !

— Lavinio !

— A moins. . dit sourdement Lavinio.

— A moins? interrogea Georges.

— A moins que je ne guérisse Jeannette, moi, s'écria chaleureusement le chanteur. Et c'est parce que je me consacre à cette guérison que je vous demande la permission de vous laisser dénouer votre affaire tout seul avec Dupré... Vicomte, je suis toujours votre meilleur ami, je pense.

— Plus que jamais !

— Eh bien! mon ami, je vous laisse seuls comploter. Je vais, moi, ouvrir le feu en faveur de Jeannette.

Une fois seul avec Dupré, Georges regardant fixement son valet de chambre :

— Et vous, Dupré, lui demanda-t-il, désertez-vous ?...

— Monsieur le vicomte en resterait là, répondit Dupré, que moi je suivrais personnellement l'affaire !...

— N'estimez-vous pas qu'il faut nous remettre en campagne le plus tôt possible ?

— Le plus tôt possible!. . surtout après ce que mons Pitou vient d'apprendre à monsieur le vicomte!... Je crois qu'il serait bon de ne pas laisser trop longtemps M^lle^ Brimard médire de M. le vicomte à M^lle^ Gabrielle !

— En effet!

— Il me trotte des idées !... Monsieur le vicomte veut-il me faire libre... et me donner carte blanche ?...

— Vous êtes libre, Dupré, et vous avez carte blanche !

— Monsieur le vicomte, à tantôt!...

Nous allons suivre le digne petit-fils de Mascarille.

Dupré alla sur l'heure au Tombeau des Secrets.

Le Conciliateur, qui s'ennuyait rue de Bièvre, était dans son bureau.

— Dupré! dit-il d'une voix qui marquait un peu d'étonnement...

— En personne, papa !... N'avons-nous pas un compte à régler ?...Et d'abord M. le vicomte, gentilhomme jus-

qu'au bout des ongles, m'envoie prendre des nouvelles de son fidèle allié le Conciliateur !

— Est-ce ou n'est-ce pas sérieux? se demanda mentalement Surin.

Il répondit tout haut avec un sourire bonhomme :

— Je suis très-sensible à ce procédé de M. le vicomte..., d'autant plus que j'ai eu peur tout d'abord, vu la funeste issue de notre expédition, qu'il ne se figurât que je l'avais trahi !...

— Franchement ça été notre première pensée à tous !... Il n'a fallu rien moins que la pendaison de Fleur-d'Ebène et ton propre accident, papa, pour nous décider à croire à tes loyaux services !... J'espère que tu vas élucider pour moi les points qui ne me paraissent pas clairs dans cette affaire? Ainsi je voudrais savoir comment le père Probus s'est trouvé là à point nommé pour vous assommer, mon maître et toi ?

— C'est la chose la plus simple du monde ! La comtesse dînant chez un voisin, l'intendant s'absentant pour deux heures — et ce, tu te le rappelles, parce que je le mandais ici — le serrurier qui venait de dîner avec sa fille, eut sans doute un pressentiment !... Bref, il entra dans la loge du suisse avec lequel il taillait une bavette, quand, entendant du bruit dans la chambre de sa fille...

— Je sais le reste ! interrompit Dupré... La fatalité seule a donc fait que nous avons échoué !...

— Est-ce que M. le vicomte en reste là ?

— Dame, dit Dupré, l'atout qu'il a reçu n'a rien de bien encourageant !...

— Bah ! reprit le Conciliateur, ce n'est rien que ça !... Il ne s'agit que d'avoir la *sorbonne* un peu dure !... Quoi qu'il en soit, tout dévoué à M. le vicomte !...

— Merci !... Qu'est-ce qu'on te doit, papa ?

— Mon fils, je suis honnête, moi !... Seulement les fêlures !... Du reste, l'affaire ayant raté, je me contente des arrhes.

— M. le vicomte a estimé que c'était peu et il m'a chargé de te donner encore mille francs.

— Il a du bon, ton maître, dit Surin. Nous allons boire une goutte à sa santé. Il va bien ?

— Presque aussi bien que toi.

— A la santé de M. le vicomte ! s'écria Surin.

Une fois les verres reposés sur la table, Dupré dit à Surin :

— Quelle idée a donc eue Galathée de quitter si précipitamment le castel de la Sente des Roses?

— Hein?... fit Surin. Qu'est-ce que tu dis là?

— Ce que tu dois savoir mieux que moi.

— Galathée, dis-tu, Galathée n'est plus?...

— Sente des Roses!

— Où est-elle donc?

— Ah! ça, papa, c'est ce que je venais te demander.

Certes, Surin était bien maître de lui; mais il paraît qu'une tuile de fort calibre lui tombait en ce moment sur la tête, car il laissait clairement lire à Dupré la stupéfaction peinte sur sa figure.

— Elle n'est plus à Saint-Cloud! s'écria-t-il. Et je n'en sais rien! Est-elle donc à Paris?

— Sente des Roses, on dit que non!

— Pas à Paris non plus... sans que je le sache!... Ah çà, mais, ajouta brutalement le Conciliateur, et Gabrielle... et l'intendant... et toute la boutique enfin?

Il était évident que Surin ne jouait pas la comédie.

Dupré ne s'y trompa point et il dit au Conciliateur:

— Pardieu! papa, je crois qu'on t'a roulé!

Surin lança un regard sinistre sur Dupré:

— Sais-tu bien, dit-il, sais-tu bien, mon fils, que ça ferait deux fois!... Ah! mon petit, merci de ta bonne visite!... Nous allons tirer tout cela au clair!

— Je ne demande pas mieux!

— As-tu tout ton temps à toi, Dupré?

— Tout mon temps, papa!

— Alors, galope rue Notre-Dame-de-Lorette... Apprends tout ce que tu pourras et reviens ici!... Moi, je vais d'un autre côté... C'est bien le diable si les Agoutis ne me disent pas quelque chose!...

— Les Agoutis!... Qu'est-ce que c'est que ça?...

— Des lièvres..., qui mettent les chasseurs en civet!... File, ami Dupré!... Le premier revenu attendra l'autre!

— C'est dit!..

Au bout du pont, Dupré héla un fiacre, dans lequel il monta, en criant au cocher:

— Rue Notre-Dame-de-Lorette!

Surin, de son côté, se hissa dans un milord et dit à l'automédon:

— Barrière d'Italie, ruelle du Saule!

Il ne fut pas plus tôt entré dans le cabaret du *Fume-*

ron-Malade qu'il aperçut Eusèbe et Bibichard qui jouaient aux cartes.

Révéré pour le moins autant que Ratatin, le Conciliateur apprit des deux drôles que, aussitôt le père Probus mis en terre, Mme la comtesse n'avait reparu Sente des Roses que pour régler généreusement tous ses gens, après quoi elle était montée en voiture avec Mademoiselle, Ratatin prenant sur le siége la place de Milord.

— Ils sont tous allés rejoindre M. le comte, finit Bibichard.

Une demi-heure après avoir recueilli ces renseignements, Surin se retrouvait au Tombeau des Secrets, devant lequel Dupré battait la semelle.

— Quelles nouvelles? demanda Surin.

— Aucune, répondit Dupré... M. de Bayolles est dans ses terres depuis deux mois.

— Je sais ça, interrompit Surin, puisque c'est moi qui l'y ai envoyé!

— Mais alors, tu sais où il est?

— Parbleu! s'il n'a pas bougé, il est toujours à Bornick, dans le Morbihan!

— Peste, dit Dupré, la belle, cette fois, va se cacher bien loin!

— Ah! loin ou près, rugit Surin, je la dénicherai et je la punirai!

— Que t'a-t-elle donc encore fait?

— Non seulement elle m'a joué, mon fils..., mais, en quittant Paris avec Gabrielle, elle quitte Paris avec l'homme de confiance que je lui ai choisi... et tout cela, sans m'en souffler mot... à moi, la cheville ouvrière de leur drame, à moi, leur âme damnée, moi, qu'ils croient tous leur meilleur allié!

— Hé! papa, ils ont peut-être des doutes!

— Ah! bossu du diable, s'écria Surin sans répondre à Dupré... on n'a plus confiance qu'en toi! on fuit avec toi! on oublie même de me payer! rugit-il d'une voix de tonnerre... Ha! ha! ha! nous allons rire!... Ça, maître Dupré, ton vicomte est-il un homme, oui ou non? Oui ou non, veut-il Gabrielle?... Et, sans faire un pas... je me charge de la lui amener, moi, chez lui!... Ah! mes petits agneaux! Vous voulez jouer avec papa!... Par les cornes du diable, mon saint patron, je vous le répète, nous allons rire! Çà, Dupré, répondras-tu à la fin?

Mais Dupré croyait rêver.

— Que veux-tu que je te dise? répliqua-t-il tout interdit...

— Voulez-vous toujours Gabrielle ?

— Plus que jamais !

— Vous l'aurez... après-demain !...

— Mais elle est à cent... à deux cents lieues d'ici !

— Est-ce que la vapeur a été inventée pour les caniches?... Vous voulez Gabrielle !... je vous la promets !

— C'est facile à dire !

— Et à prouver !... Dupré, peux-tu, dès aujourd'hui, tout de suite, me présenter au curé de Saint-Cloud ?

— Certainement !

— En route, alors !

— En route !

Joué par Galathée, qui n'avait point payé ses services et qui, après lui avoir fait entrevoir le paradis de Mahomet, s'était jetée dans les bras de Ratatin, le Conciliateur, au paroxysme de la fureur, épousait de cœur les intérêts de M. de Cerny.

Du premier coup, il apprécia sainement la situation. Aussitôt qu'il sut que Galathée était partie avec Gabrielle :

— Là est le danger, dit-il. C'est Gabrielle qu'il faut ravoir d'abord !

Ecrire à Gabrielle, c'était absurde.

Faire écrire à Gabrielle par l'abbé ou par la sœur ne valait guère mieux. L'enfant croirait à de fausses lettres. Et puis les recevrait-elle et, en admettant qu'elle les reçût, les lirait-elle ?

Aller chercher Gabrielle !... Mais comment l'approcher?... Et si on l'approchait, comment la décider à croire aux étranges nouvelles qu'on lui apporterait?

Un seul homme pouvait tout mener à bien : cet homme, c'était le curé de Saint-Cloud.

Surin avait donc carrément demandé à Dupré de le présenter à l'abbé.

Une heure après cette demande, Dupré et le Conciliateur sonnaient de compagnie à la porte du presbytère.

Peu après nos deux visiteurs étaient en présence de l'abbé.

En moins de dix minutes, Surin, qui ne cherchait pas les effets oratoires, mit le prêtre au courant de toute l'histoire de Gabrielle.

L'abbé demeura atterré. Il croyait tout savoir. Il voyait qu'il ne savait rien.

Une chose claire pour lui, c'est que Gabrielle n'était rien moins que sauvée et qu'il fallait la tirer des griffes d'une fille perdue.

— Sauvée hier, disait Surin, elle est perdue aujourd'hui, si monsieur le curé ne vient à son secours!

— Perdue! perdue! disait l'abbé...

— Perdue et bien perdue! répétait Surin... Comptez-vous donc pour rien l'adieu de Galathée au vicomte, adieu porté par le petit Pitou?... Avant trois mois, Galathée aura fait de Gabrielle la première pintade du monde!

Le digne prêtre bondit à ces mots :

— Et cette Galathée, dit-il, n'est autre?...

— Que Denise Brimard! répondit Dupré...

— Seigneur! s'écria l'abbé... Messieurs, il n y pas de temps à perdre!... Je crois pouvoir répondre que je suis encore le maître du cœur de Gabrielle... En conséquence, je vais écrire...

Il n'eut pas le temps d'achever. Le rire de Surin lui coupa la parole.

— Monsieur l'abbé, dit Surin, nous perdons du temps!... Ecoutez-moi! et tout va marcher comme il faut!

— Parlez, monsieur, parlez!...

Aussitôt Surin eut avec l'abbé l'entretien qu'il avait eu avec Dupré. Il convainquit facilement le bon pasteur qu'une correspondance, même en cas de réussite, n'amènerait qu'un succès négatif... qu'un envoyé ne serait pas plus heureux... vu, d'abord, la difficulté qu'il éprouverait à se faire recevoir, ensuite, une fois reçu, à se faire entendre, une fois entendu, à inspirer une confiance salutaire.

— Mais, s'écria le malheureux prêtre, que faire?... Il ne nous reste plus qu'à nous adresser à la justice!

— La justice, répliqua vivement M. le Conciliateur, n'a rien à voir là-dedans! Il n'y a qu'une chose à faire!... Une seule!... C'est de partir sur l'heure tous les trois!.., Vous, monsieur le curé, pour vous emparer de la jeune fille qui vous écoutera, et nous pour protéger votre retraite et assurer votre retour!

Malgré les instances de Dupré et la faconde de Surin, l'abbé ne voulut partir que le lendemain.

— Monsieur le curé, dit Dupré, nous avons votre parole?

— Vous avez ma parole, messieurs!

— Bien! dit Surin... Monsieur l'abbé, je veux être pendu si, après-demain, nous ne revenons pas avec Gabrielle!

— Amen! répondit Dupré.

CHAPITRE IV

GABRIELLE AU CHATEAU DE BORNICK

A mi-côte de la colline qui domine le village de Bornick, à quelques lieues de Vannes, dans le Morbihan, le dimanche soir, 28 octobre de la présente année 1868, une chaise de poste enfila, sur la gauche, une belle et longue avenue bordée d'ormes séculaires et menant tout droit au domaine seigneurial de M. le comte de Bayolles.

Jules de Bayolles, notre ancienne connaissance, finissait de dîner avec M. le baron de Lalouette, son cousin, juge d'instruction à Paris, lequel baron de Lalouette avait été chargé de connaître de l'affaire de Bournonches, et était actuellement en vacances.

Ces messieurs en étaient au café et réglaient pour le lendemain une partie de chasse, quand la grille de l'antique manoir s'ouvrit devant la chaise de poste dont il a été question tout à l'heure.

Trois personnages descendirent de la berline, Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, autrement dit Galathée, Gabrielle et Ratatin.

Jules, à la vue de Gabrielle, eut un clignement d'yeux à l'adresse de M. de Lalouette, et, après avoir tendrement embrassé Galathée, dit simplement :

— Madame la comtesse, permettez-moi de vous présenter tout de suite un de mes meilleurs amis, M. le baron de Lalouette, juge d'instruction à Paris.

Personne ne put remarquer, car il demeurait presque caché derrière tout le monde, la grimace significative qui erra sur les lèvres de M. l'intendant, lors de cette présentation.

M. de Bayolles continua du même ton froid, en s'adressant au baron :

— Mme la comtesse, ma femme !

— Ma demoiselle de compagnie..., ou mieux, ma fille ! dit Galathée en présentant Gabrielle au baron.

Puis, indiquant du geste Ratatin à Jules, Galathée termina ainsi :

— M. Lefèvre, mon intendant !

Ratatin salua et fit mine de se retirer.

— Pardon, monsieur l'intendant, fit Jules...; à l'heure présente, il n'y a ici que des voyageurs et des amis... Demeurez donc, et à table !... Vous devez tous mourir de faim !

— La douleur nourrit, monsieur le comte, répondit Galathée; néanmoins, nous grignotterons bien quelque chose.

— Mon enfant, dit avec bonté M. de Bayolles à Gabrielle, prenez place à ma droite..., à côté de la comtesse.

Ratatin gagnait le bout de la table.

— Monsieur l'intendant, continua Jules, asseyez-vous à ma gauche !

Ratatin s'inclina, s'assit et se trouva presque en face de M. de Lalouette.

Gabrielle ne remarqua pas du tout que M. l'intendant, qui avait, comme le commun des martyrs, voyagé avec ses yeux, s'assit, avec un binocle aux verres foncés, parfaitement planté sur l'extrémité supérieure du nerf olfactif, détail, par parenthèse, qui n'échappa point à Galathée.

— Restaurez-vous, dit Jules, nous causerons ensuite... ; car votre dernier télégramme était d'une sécheresse désespérante.

Pendant ce repas, qui fut plutôt une collation qu'un souper, nos convives causèrent de choses et d'autres.

Après cette espèce de lunch, Galathée sonna.

Rose parut.

La comtesse se leva, pria ces messieurs de l'excuser et emmena Gabrielle.

Galathée installa la jeune fille dans une chambre tout près de la sienne et redescendit avec Rose, puis alla retrouver le comte et le baron.

— Nous vous attendions avec impatience, mon cousin et moi, dit Jules ; nous avons hâte de vous entendre.

— Monsieur le baron est au courant?... interrogea Galathée.

— Quelque peu, belle dame, répondit celui-ci. Et, par état d'abord, par tempérament ensuite, je suis des plus curieux!

— Encore un moment! dit-elle.

Sous ses doigts le timbre vibra de nouveau.

Rose entra.

— Rose, dit Galathée, que dans deux minutes toute la maison de M. le comte soit ici!

Bientôt, depuis le plus humble marmiton jusqu'au valet de chambre, tous les gens de M. de Bayolles se trouvèrent réunis dans la salle à manger.

— A compter de ce soir, de maintenant, dit Galathée doucement, mais avec autorité, en s'adressant à toute la domesticité, vous relevez de M. Lefèvre, l'intendant de M. le comte!

Et du geste elle indiqua Ratatin.

— M. Lefèvre, appuya Jules, c'est moi!... Allez!...

Tous les valets s'inclinèrent, se rangèrent sur deux files, et Ratatin, le premier, sortit de la salle à manger.

Tous le suivirent.

Chose assez bizarre, Galathée sortit aussi, mais la dernière.

— Tout le monde à l'office! commanda M. l'intendant.

— Monsieur Lefèvre, héla doucement Galathée, un mot?...

Ratatin s'approcha.

— Nul, dit la comtesse à l'intendant, nul ne doit entendre l'entretien qui va avoir lieu entre Jules, le baron et moi!...

— Bien! répondit le bossu... A propos, madame, inutile de dire qui je suis, et de parler des Agoutis!... Je suis simplement un homme de bien, nommé Lefèvre, que vous avez connu jadis à Meudon, et dont vous vous êtes souvenue!

Galathée sourit et rentra dans la salle à manger, en se disant mentalement :

— C'est étonnant l'effet qu'un juge d'instruction produit toujours sur tous ces gens-là!

— Ah! madame, arrivez donc! s'écria M. de Lalouette.

— Mon Dieu, messieurs, vous êtes bien pressés!... Et que me donnerez-vous en échange de l'histoire après laquelle vous soupirez?...

— Belle dame, répondit incontinent le baron, en échange de cette histoire, je vous en promets une autre, dont j'ai déjà régalé le cousin, et qui, en intérêt, je vous le jure, ne le cèdera pas à la vôtre!

— Vraiment!... Le nom du principal personnage au moins?...

— La marquise de Bournonches?

— Monsieur le baron, dit Galathée d'une voix câline, si vous commenciez?

— Non pas!... exclama sévèrement Jules. A vous, Galathée!

— Messieurs, répondit lentement celle-ci, je vous propose une chose!... Comme j'ai été puissamment aidée... magnifiquement servie par mon intendant... trouveriez-vous mauvais qu'il assistât à cet entretien?... Si je m'écartais de quelque chose d'intéressant dans mon récit, M. Lefèvre me remettrait au mieux sur la voie!

— Mais je n'y vois pas d'inconvénient! dit le baron.

— Moi non plus! appuya Jules, au contraire. Appelez donc M. Lefèvre!

Le timbre vibra une troisième fois.

Ce fut Ratatin qui parut.

— Aussitôt que vous serez libre, monsieur l'intendant, dit le comte, venez vite! On vous attend avec impatience... Mme la comtesse, qui a une fort intéressante histoire à nous raconter, ne veut pas commencer sans que vous soyez au milieu de nous!

— Je suis libre! répondit Ratatin.

Un bon feu flambait joyeusement dans la cheminée.

Le comte et le baron allumèrent un cigare et s'assirent à droite, Galathée s'assit à gauche et Ratatin à côté d'elle.

Sur la prière de M. de Lalouette, Galathée reprit, *ab ovo*, et son histoire, et celle de Gabrielle.

Cependant, la belle glissa rapidement sur la victoire remportée sur Denise Brimard par le vicomte de Cerny, secondé de Dupré.

Le baron connaissait cela, et cela plaisait médiocrement à M. de Bayolles.

M. de Lalouette sembla s'intéresser fort à la vengeance rêvée par Galathée, et sa rencontre avec Surin l'émut singulièrement.

— Mais, s'écria-t-il, c'est un vrai chapitre de roman que celui-là!...

A ce moment de l'histoire, Galathée fit une pause.

Elle toussota et dit à Ratatin :

— Je suis un peu fatiguée... Continuez donc, monsieur l'intendant; je reprendrai et je finirai !

M. de Lalouette et M. de Bayolles qui, pendant que narrait Galathée, avaient plusieurs fois jeté de curieux regards sur Ratatin, n'insistèrent pas et dévisagèrent le bossu.

M. Lefèvre assujettit son binocle sur son nez et prit la parole.

Au grand ébahissement de M. le juge d'instruction, Ratatin raconta l'installation savante de Galathée à Saint-Cloud, les machinations de Dupré, les ruses de M. Lefèvre, et s'arrêta lors de l'insuccès de M. de Cerny, déguisé en écuyer cavalcadour.

Galathée se chargea de finir l'histoire, mais elle jugea à propos d'altérer un peu la vérité.

Elle agrémenta le dénoûment.

Selon elle, le vicomte avait su éloigner M. Lefèvre et Surin, et le hasard la servit providentiellement en retenant au castel le père Probus.

— Ah ! s'écria le baron, ce dénoûment est épouvantable !... Une vilaine affaire dans laquelle vous allez vous trouver mêlée, madame !

— Pardon ! dit Ratatin..., madame la comtesse m'a prié d'arranger cela... et je crois y être arrivé à la satisfaction générale.

— Ah ! fit Jules... tant mieux !... Et, s'il en est ainsi, vous êtes un habile homme, monsieur Lefèvre ! Voyons !... j'ai hâte de savoir la fin de cette histoire !... Poursuivez, je vous prie !

— Mon Dieu, monsieur le comte, reprit posément le bossu, comme, après tout, le père Probus avait frappé le vicomte sans lui laisser le temps de dire un mot et même de pénétrer, pour ainsi dire, dans la maison; comme le père Probus encore avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante dans laquelle MM. de la Faculté auraient pu finir par prouver que M. de Cerny n'était entré pour rien; comme enfin notre trio d'ennemis n'était pas plus disposé que nous à voir la justice connaître de cette affaire, j'ai estimé qu'il fallait faire preuve de générosité et j'ai proposé que tout restât en l'état. Les alliés de M. de Cerny se sont retirés, aussi

enchantés qu'ils pouvaient l'être, en emportant leur malheureux ami, après quoi, j'ai, moi, fait appeler un médecin qui a constaté purement et simplement la mort accidentelle du père Probus, puis j'ai conseillé à M. le curé de Saint-Cloud et à la digne sœur Philomèle de ne rien dire, dans l'intérêt de M^lle^ Gabrielle. Enfin, j'ai fait reconduire chez eux Surin et Marie et, après avoir grassement rémunéré tous nos auxiliaires, je leur ai fait comprendre que, s'il échappait un mot à l'un d'eux, il pourrait lui en cuire, dame Justice n'aimant pas la moindre chose louche quand il y a quelque part, comme dans l'espèce, tentative de rapt, sujets blessés et un cadavre !

— Monsieur l'intendant, dit M. de Lalouette, vous avez plus que de l'habileté!... vous avez du génie!... Je regrette de ne pas vous avoir connu lorsque j'ai été chargé de connaître de l'affaire de Bournonches !

Ratatin répondit à ce compliment par une froide et respectueuse inclinaison de tête.

Les lèvres de Galathée esquissèrent un sourire.

— Monsieur le baron, dit-elle, à votre tour!

— Ah! madame... il est une heure du matin!

— Ma chère, dit Jules de Bayolles, assez d'histoires pour aujourd'hui!... Et puis, vous devez être diantrement fatiguée!... Remettons cela à demain!

— A demain, madame, finit le baron, à demain l'histoire de la Revenante!

Brisée de douleur et de fatigue, Gabrielle, à peine couchée, s'était endormie. Elle ne se réveilla qu'assez tard le lendemain matin, alors qu'une grave résolution à son égard avait été prise entre M. de Bayolles, Galathée et Ratatin. M. le baron de Lalouette, consulté, avait approuvé ladite résolution.

A l'heure du déjeuner, Ratatin vint lui-même chercher Gabrielle.

A son entrée dans la salle à manger, la jeune fille n'aperçut que le comte et le baron.

Affectueusement accueillie, elle s'assit et demanda des nouvelles de M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan.

— Un peu de patience, ma chère enfant! répondit Jules. M^me^ la comtesse est entre les mains de sa femme de chambre... Elle va venir tout à l'heure... et je vous préviens que vous allez être bien surprise!...

Gabrielle ouvrait de grands yeux, lorsque Mlle Rose survenant, annonça tout à coup :

— Mme la comtesse de Bayolles!

Une belle jeune femme de vingt-deux ans à peine entra aussitôt.

Gabrielle, qui s'était respectueusement levée, ne put faire un pas, en reconnaissant Mme de Sainte-Croix du Reuillan. Elle s'arrêta, ou mieux demeura stupéfaite.

De Mme de Sainte-Croix du Reuillan, Gabrielle ne connaissait même pas la couleur des yeux. Elle ne lui savait bien que les cheveux sévèrement plats et de longs repentirs qui lui battaient les joues. En effet, elle l'avait toujours vue avec ses éternelles besicles d'or sur le nez, et constamment la comtesse s'était montrée devant elle dans un disgracieux fourreau de soie noire.

Sèche, anguleuse, brève, la voix quelque peu criarde, telle enfin, Gabrielle avait toujours vu la comtesse.

Qui était aujourd'hui devant les yeux charmés de Gabrielle?

Une jeune femme, plutôt une jeune fille, ayant à peine quelques années de plus qu'elle, éblouissante de beauté et de fraîcheur, l'œil doux et clair, pleine de grâce et la bonté peinte sur la figure.

— Vous me trouvez bien changée, dit Galathée, avec un gracieux sourire et une voix mélodieuse!... A mon avantage, n'est-ce pas?

Et elle embrassait Gabrielle qui se demandait si elle rêvait.

— Je vous appelais ma fille, à Saint-Cloud, continua Galathée... ici, je vous appellerai ma sœur; non, je vous appellerai toujours Gabrielle... et vous, je vous défends de m'appeler désormais autrement que Galathée.

Elle fit asseoir l'enfant à côté d'elle et ajouta :

— Tout de suite, après déjeuner, chère Gabrielle, je satisferai votre curiosité et vous donnerai le mot de l'énigme.

Le déjeuner fut court.

Même les plus affamés avaient hâte d'en être au dénoûment.

A peine le café fut-il versé que Galathée prit la parole.

Elle commença par raconter à Gabrielle l'histoire de Denise Brimard, sans dire à l'enfant qui était cette Denise, bientôt abandonnée par le vicomte, désireux de faire de Gabrielle une seconde Denise.

— Sans doute, dit Galathée d'une voix émue et onctueuse, votre vertu, ma chère enfant, était pour vous une précieuse, une puissante égide !... Mais Denise aussi était sage, et cependant elle a succombé ! Aussi avons-nous cru bien faire de voler à votre secours.

— Madame ! s'écria Gabrielle, en se jetant sur les mains de la sirène et en les couvrant de baisers.

— Appelez-moi Galathée ! murmura celle-ci entre deux baisers.

— Mais, demanda timidement la jeune fille, par quelle grâce du ciel avez-vous connu les projets de M. de Cerny ?

Galathée eut un petit accès de toux.

Ratatin dit rapidement :

— Mademoiselle, savez-vous ce que c'est qu'un cercle ?

— Non, répondit Gabrielle...

— C'est un salon, reprit Galathée, un salon fréquenté seulement par des hommes... un endroit où, loin de leurs femmes, ces messieurs causent de choses que nous ne devons pas entendre !... Or, M. de Bayolles et M. de Cerny sont du même cercle. Un soir, M. le comte entendit M. de Cerny parier tout haut qu'avant quinze jours vous l'aimeriez d'amour tendre.

Gabrielle se couvrit le visage de ses mains.

— Agacé de tant de sans-façon, de tant d'outrecuidance, M. le comte me parla de cela à son retour. Tout d'abord je ne fus qu'indignée..., mais je dormis mal et, le lendemain matin, j'avais pris le parti d'être votre auxiliaire !

Cela devenait intéressant pour Gabrielle.

Elle prit les mains de Galathée dans les siennes, fixa ses beaux yeux sur ceux de la sirène et sembla suspendue à ses lèvres.

— Ma chère enfant, dit Galathée, ce n'était pas chose facile que de vous entourer de ma protection. J'étais connue de M. le vicomte et, sur leur visage, il aurait mis le nom de tous mes gens. Heureusement que je me souvins de M. Lefèvre, de cet excellent et habile M. Lefèvre, que vous avez vu à l'œuvre. Je le fis appeler et je le chargeai de mener l'affaire à bien.

Vous connaissez le reste, chère Gabrielle. C'est M. Lefèvre qui me conseilla l'effroyable déguisement sous lequel j'ai paru si longtemps devant vous, c'est M. Lefèvre

qui me composa une nouvelle maison et qui m'ordonna enfin, vous entendez bien, qui m'ordonna de changer de nom !...

— Quoi ! s'écria Gabrielle...

— M. le comte, répliqua Galathée, s'appelle M. le comte de Bayolles.

— Tout aussi dévoué à Gabrielle, dit Jules, que feu M. le comte de Sainte-Croix du Reuillan !

Les yeux humides, le cœur gros mais plein de reconnaissance, Gabrielle se leva et marcha les mains tendues vers M. de Bayolles.

Celui-ci serra affectueusement les mains de Gabrielle, la baisa tendrement au front et la poussa doucement dans les bras de Galathée.

— Mademoiselle, dit alors Ratatin avec solennité, nous vous avons tout dit aujourd'hui parce que M. le vicomte de Cerny est, à l'heure présente, au courant de nos machinations ...

— Et que je commençais à être lasse de poser pour les duègnes ! finit Galathée en riant.

— Ah ça ! dit M. de Lalouette, j'espère bien que M. de Cerny en restera là ?...

— Eh ! eh ! répondit Ratatin...

— Baron, dit Jules, vous ne connaissez pas le vicomte !... Il a juré de faire la conquête de Gabrielle... il ira jusqu'au bout !

— Nous aussi ! ajouta vigoureusement Galathée... N'est-ce pas, chère enfant, ajouta-t-elle plus doucement, n'est-ce pas que, cette fois, vous n'avez plus que la haine au fond de votre cœur pour le meurtrier de votre père ?...

— Ah ! madame !...

Et, partant en sanglots, Gabrielle tomba presque pâmée dans les bras de Galathée.

— Allons faire un tour ! proposa Jules.

Une fois dans le jardin, M. de Lalouette fit un signe à Ratatin.

— Promenons-nous un peu, monsieur l'intendant, lui dit-il ; je serais bien aise de causer avec vous....

— Aux ordres de monsieur le baron !

— Eh bien, monsieur Lefèvre, votre avis est que la comédie n'est pas finie ?

— Certes non !

— Je ne vois pas du tout le dénoûment !...

— Je le vois, moi... mais il faudrait que ce soir même M. de Bayolles eût l'idée de partir dès demain pour la Suisse, l'Italie ou l'Ecosse.

M. de Lalouette sourit et alla causer avec M. de Bayolles.

Le lendemain, dans l'après-midi, sans crier gare, Jules de Bayolles dit tout à coup à Galathée, au baron et à Ratatin :

— Qu'est-ce que vous diriez, si je vous proposais de partir un de ces jours, plus tôt que plus tard, pour l'Italie?... Moi, j'ai des démangeaisons d'aller voir le lac de Côme !

— Bravo ! Jules, s'écria Galathée... Je n'osais vous le demander. Pour moi, il y a longtemps déjà que je grille de voir Rome, Naples, Florence...

— Et Venise-la-Belle !...

— Et Venise-la-Belle !... Nous désapprouvez-vous, monsieur l'intendant?...

— J'approuve... Mais, ajouta poliment le bossu, puisque madame daigne me demander mon avis, je serai franc jusqu'au bout !... Au lieu de partir dans quelques jours, je voudrais recevoir l'ordre de tout préparer... pour demain.

— Pour demain ! dit gaiement Jules... Mais, avec vous, monsieur l'intendant, on n'a pas le temps de respirer !... Pour demain, soit !... Mon cousin, vous venez avec nous, j'espère?

— Vous charmerez les ennuis du voyage, ajouta Galathée, en nous racontant l'histoire de la Revenante !

— Demain, belle dame, répondit le baron, je retourne à Paris... A ce soir donc l'histoire de M^me^ de Bournonches !

Le soir de ce même jour où Galathée avait jeté aux orties le froc de la duègne, M. de Bayolles, pendant le dîner, apprit à Gabrielle que le lendemain mardi, après un déjeuner dînatoire, il repartait pour l'Italie.

— Ma chère Gabrielle, finit-il, je serais heureux que M^me^ la comtesse m'accompagnât !... Voulez-vous, avec elle, venir vous prosterner aux pieds du vicaire de Jésus-Christ et demander au Saint-Père sa bénédiction?...

— Monsieur le comte, répondit elle, un seul chagrin peut désormais m'atteindre : c'est de demeurer quelque temps loin de M^me^ la comtesse !

— Monsieur Lefèvre, dit Jules, la chaise pour demain, deux heures!

Après le café, Galathée rappela sa promesse à M. de Lalouette au sujet de l'histoire de Mme la marquise de Bournonches.

A vos ordres, belle dame! répondit le baron.

Il s'étendit nonchalamment dans son fauteuil et commença ainsi :

CHAPITRE V

LA REVENANTE

Le 11 septembre dernier, on célébrait, à Saint-Thomas d'Aquin, le mariage de haut et puissant seigneur, le marquis de Bournonches, avec haute et puissante demoiselle Caroline de Morlac, fille aînée de M. le comte de Morlac, laquelle, en contractant ce mariage, n'avait point écouté son cœur, mais obéi aux ordres de son père.

Après la cérémonie, les nouveaux époux allèrent collationner chez M. de Morlac et se rendirent ensuite au château du vieux marquis, à Orvilliez, où l'on dîna.

Après le repas, sur les dix heures, les rares invités au dîner de noces regagnèrent tous Paris, et le marquis demeura seul dans son château, avec sa jeune épouse et une partie de sa maison.

Voyez bien d'ici nos personnages! Sur le premier plan, le marquis et la marquise; sur le second plan, Mlle Marjolaine, femme de chambre de la marquise, et le sieur Dubois, valet de chambre du marquis; sur le troisième plan, la valetaille, mais ici rien que des comparses.

Une fois les époux demeurés seuls, Dubois, sur l'ordre de son maître, alla attendre le marquis dans la chambre où celui-ci devait passer la nuit... seul!

Comme, de son côté, Marjolaine attendait dans l'antichambre les ordres de sa maîtresse, la marquise sonna sa femme de chambre.

Marjolaine a déclaré avoir trouvé les deux époux assis côte à côte et causant tendrement. La marquise demanda deux jeux de cartes à la soubrette. Celle-ci, après avoir

obtempéré à cet ordre, alla reprendre son poste. Mai-i assez intriguée et curieuse, comme toute bonne camé, riste, elle dit que, ne pouvant résister au joli défaut qus perdit Ève, elle s'était approchée et avait cherché à voir, par le trou de la serrure, ce qui se passait dans la chambre de la nouvelle mariée. Elle crut voir que la marquise faisait une réussite et que le marquis se donnait beaucoup de mal pour comprendre les explications que lui fournissait Mme de Bournonches.

Au bout de quelques instants, toujours selon Marjolaine, le timbre vibra une seconde fois et la marquise demanda deux verres de grenadine. Marjolaine, les ayant apportés, reçut l'ordre de se retirer et d'aller se livrer au repos.

Ceci intrigua plus fort la soubrette qui, au lieu d'obéir, reprit son poste d'observation.

A l'heure des investigations, quand on retrouva ces deux verres de grenadine, l'un était vide et l'autre à moitié vide seulement.

Quelque temps encore, les époux s'occupèrent de leur réussite, puis, à la grande stupéfaction de Marjolaine, le marquis servit de femme de chambre à la marquise, laquelle se mit au lit. Par serment, Marjolaine a toujours affirmé que M. de Bournonches, instamment prié par sa femme de se retirer, n'en avait tenu compte et avait réclamé ses droits d'époux.

Sur ce, la belle fille avait jugé convenable de disparaître et, gravissant l'escalier, de gagner sa chambre. Sur le palier du premier étage, elle rencontra Dubois, à qui elle raconta, en riant, ce qu'elle venait de surprendre. Dubois ne jugea pas à propos d'attendre plus longtemps son maître et monta à pas de loup derrière Marjolaine, entre les bras de laquelle il a avoué qu'il avait passé la nuit.

Voilà le prologue! Il est clair. Aú premier acte, tout s'embrouille singulièrement.

Le lendemain matin, fort tard, le marquis s'éveille dans le lit de la marquise. Il se trouble et sonne.

Marjolaine paraît.

— Où est Mme de Bournonches?

La femme de chambre sourit et répond que le marquis doit le savoir mieux que personne. Néanmoins, elle pénètre dans le boudoir de sa maîtresse. Personne.

N'ayant aucun sinistre soupçon, Marjolaine, la première fois qu'elle entre dans ce boudoir, se contente de le fouiller simplement du regard et, constatant purement et simplement l'absence de tout être vivant, revient dire au marquis que Mme de Bournonches n'est pas plus dans le boudoir que dans la chambre. Fort ému, le marquis ordonne qu'on lui envoie Dubois et, pendant qu'il va faire sa toilette, qu'on se mette à la recherche de la marquise.

Marjolaine sort et bientôt Dubois entre.

Le marquis lui demande comment il se trouve, lui, marquis de Bournonches, couché dans le lit de la marquise. Avec le même sourire que tout à l'heure Marjolaine, Dubois répond simplement : Mais c'était le droit et le devoir de monsieur le marquis de coucher ici! — Bref, il dit à son maître qu'il l'a vainement attendu au premier, jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle il s'est réveillé dans un fauteuil et a jugé à propos d'aller dormir dans sa chambre.

Bouleversé, le marquis se lève.

On fouille la maison.

La marquise est invisible.

On explore le jardin. Tout à coup le jardinier pousse un cri et constate qu'une petite porte, ouvrant sur une ruelle, est ouverte. Or, cette porte est à secret. Le secret n'était connu que du marquis. Mais M. de Bournonches se rappelle que la veille il a confié ce secret à la marquise.

La porte est ouverte. Seule, la marquise a pu l'ouvrir. La marquise est donc dehors : mais où?... Quoique toujours troublé, le vieil époux se rassure. Néanmoins, il met presque tous ses gens en campagne.

En marchant toujours tout droit devant lui, Dubois arrive sur les bords du canal, où il remarque un grand rassemblement. Il presse le pas.

Des cris de fureur et de vengeance frappent ses oreilles Affolé de terreur, il tombe au milieu de la foule, composée de curieux, d'agents de police, le commissaire central à leur tête, et de mariniers.

Le commissaire constatait alors qu'un crime horrible avait été commis pendant la nuit sur les bords du canal

Empaquetés dans une partie de voile de mariée, voile ut à fait sembla ble au voile de mariée de la marquise,

le commissaire étalait à la vue de tout le monde un cadavre haché en mille morceaux. Pendant cette affreuse exhibition, un marinier accourt. Il vient de retrouver dans le canal un gros lambeau de chair. Un autre, plus gros encore, est ramassé sur la rive. Çà et là, quelques petites poignées de cheveux blonds sont soigneusement recueillies. Sur la berge, enfin, on retrouve le reste du voile de mariée au chiffre de la marquise, plus un des souliers de satin blanc de l'infortunée victime.

En passant devant une grande excavation appelée vulgairement le Trou-du-Canardier, on fait de nouvelles trouvailles, trouvailles décisives : encore des cheveux de la même nuance, un mouchoir brodé aux armes de la marquise, et son porte-monnaie de jeune fille, celui-ci tout grand ouvert et vide.

La tête du cadavre manque.

Le commissaire ordonne de nouvelles explorations, quand une personne tombe évanouie. Pour Dubois, plus de doute que la victime ne soit M^me^ de Bournonches! Et c'est lui qui tombe sans connaissance aux pieds du magistrat.

Quand il revient à lui, il raconte au commissaire la disparition de sa maîtresse et l'ordre donné par le marquis à tous les serviteurs du château de battre, de fouiller les environs.

Le premier acte, quelque peu connu déjà de vous tous, du reste, finit à l'arrivée du commissaire central chez M. de Bournonches.

Immédiatement M. le préfet de police et M. le procureur impérial sont avertis. Je me trouvais justement, moi, chez M. le procureur impérial quand cette épouvantable nouvelle fut apportée.

Il part avec M. le préfet de police pour Orvilliez. J'accompagne ces messieurs.

En même temps, on envoie deux estafettes, l'une chez le comte de Morlac, l'autre chez la baronne de Chabrins, celui-là le père, et celle-ci la tante et la seconde mère de la jeune et infortunée marquise.

Nous arrivons comme le commissaire central, qui avait déjà commencé ses investigations, mettait la main sur une lettre qui devait éclairer d'un jour sûr, mais sinistre, cette lugubre tragédie.

Il y avait à peine un quart d'heure que nous étions à

Orvilliez lorsque, à notre grande satisfaction, on nous annonça l'arrivée de Mme de Chabrins qu'accompagnait M. de Morlac.

Comme nous nous réjouissions intérieurement de nous trouver en face des trois principaux membres de la famille, nous levons les yeux sur eux et aussitôt la terreur s'empare de nous.

Nous lisons une sorte de stupidité peinte sur la figure de ces trois personnages affolés d'effroi et de stupéfaction, et nous craignons, si nous brusquons les choses, qu'une triple catastrophe ne vienne se joindre à la première.

C'est donc avec les plus grands ménagements que M. le procureur impérial lui-même procède au premier interrogatoire de M. de Bournonches.

Mais à peine cet honorable vieillard a-t-il balbutié quelques mots de réponse que ses yeux deviennent hagards, que sa voix se fait rauque, que sa tête s'incline : il ne voit plus personne; il ne répond plus, il n'entend plus. A ses genoux, Mme de Chabrins, qui a élevé la marquise, se tord de douleur, fond en larmes, éclate en sanglots et jette presque un anathème à la divinité, quand M. de Morlac, qui paraît deviner ce qu'il y a d'écrit dans la lettre que vient de saisir le commissaire central dans le boudoir de Mme de Bournonches, l'œil fixe de l'insensé, mais la prunelle fulgurante, une main crispée au dossier du fauteuil du marquis et l'autre énergiquement posée sur son épaule, semble attendre la lecture de ce papier terrible pour tuer quelqu'un, pour se tuer lui-même !

On interroge les gens du marquis.

Deux seulement savent quelque chose.

Pendant la déposition de Marjolaine, M. de Bournonches semble revenir à lui. Il proteste contre les assertions de la femme de chambre.

Marjolaine, avec le plus grand respect, soutient son dire avec énergie.

Comme M. le préfet de police, M. le procureur impérial et moi, nous échangeons un regard muet d'interrogation, le vieux marquis bondit tout à coup de son fauteuil, se dirige vers une petite table, sur laquelle reposent encore deux verres, l'un d'eux seulement à moitié vide, chancelle et s'écrie, en levant désespérément les mains au ciel, d'une voix terrible :

— La grenadine, messieurs, la grenadine ! la grenadine !

M. le commissaire central s'élance et reçoit dans ses bras M. de Bournonches évanoui. Il le reporte sur son fauteuil et s'occupe de le faire revenir à lui.

Pour moi, je vole et je saisis les verres, pièces à conviction.

— Où est la bouteille de grenadine? demande M. le procureur impérial.

— A l'office, répond Marjolaine.

J'accompagne cette fille à l'office et je rentre bientôt avec la camériste. Dans mes mains je tiens une bouteille dans laquelle il manque, en effet, la somme de liquide nécessaire pour faire deux verres d'un sirop rafraîchissant.

Pendant ce temps, M. de Bournonches a repris ses sens.

Quant à Mme de Chabrins, elle est toujours folle de douleur et M. de Morlac, lui, a gardé le même regard sombre et fixe.

— Je crois qu'il serait temps de lire cette lettre, dit le commissaire central, en tendant à M. le préfet la missive trouvée dans le boudoir de la marquise.

M. le préfet prend la lettre et la passe à M. le procureur impérial, qui lit lentement les lignes suivantes :

« Ce mardi, 11 septembre, minuit.

» *A Monsieur le comte de Morlac.*

» Mon père, il y a huit jours, je me suis une dernière fois jetée à vos genoux, en vous disant que je ne saurais appartenir à M. de Bournonches. Comme toujours, hélas, n'écoutant que votre ambition, vous m'avez répondu : Le couvent ou le marquis !

» Je vous ai obéi. J'ai épousé M. de Bournonches, qui n'a cessé de me jurer que je ne trouverais en lui qu'un second père.

» Mon père, M. de Bournonches vient de manquer à sa parole de gentilhomme! Epoux, il a réclamé ses droits! J'ai pleuré, j'ai supplié !.. Comme vous, il a été inflexible, et, pour triompher de la résistance d'une jeune fille à moitié folle de terreur, ce vieillard, éperdu de luxure, a retrouvé les forces d'un homme !...

» Tous deux, vous avez manqué à votre parole! J'ai le droit de fausser la mienne !

» Il dort, ce misérable! Dieu lui fasse encore un quart d'heure de sommeil, le temps qui m'est nécessaire pour écrire cette lettre, m'habiller et fuir.

» Je pars! je pars à minuit... pour ne plus rentrer chez moi que veuve ou morte!... Veuve, car je ne veux pas mourir... ou morte cependant, car si vous découvrez ma retraite, et, au nom d'une loi impie, me forcez au retour, je vous le jure, je ne reviendrai que cadavre.

» Faites-moi le repos, mon père, et je pourrai vous pardonner.

» Lui, je le maudis!...

» CAROLINE. »

Une seconde fois, vers le milieu de la lecture de cette lettre, le marquis de Bournonches s'était levé tout d'une pièce. Je le vois encore, ce vénérable vieillard! Son regard, devenu d'une fixité effrayante, ne quittait pas les yeux, les lèvres de M. le procureur impérial. Jusqu'à la fin de la lecture de la lettre de la marquise, il porta de temps en temps ses mains maigres et temblantes, tantôt sur ses tempes, tantôt sur son front. Il paraissait que les tempes lui faisaient mal, et qu'il cherchait avec opiniâtreté et fureur à devenir maître d'un souvenir absent.

Quand M. le procureur impérial prononça ces mots : « Lui, je le maudis! » le marquis étendit tout à coup les bras en avant, poussa un cri rauque et tomba raide sur le parquet!

Deux jours après, il succombait à une attaque d'apoplexie.

— Mais c'est horrible tout cela! s'écria Gabrielle, frissonnante et se couvrant le visage de ses deux mains.

— Horrible! horrible! appuya chaudement M. l'intendant, qui avait obtenu gracieusement la permission d'entendre l'histoire de la Revenante.

Le baron reprit :

— Le second acte finit sur l'arrestation préventive de tous les gens de M. de Bournonches. Mais, seuls, Dubois et Majolaine, traités avec force égards, furent mis au secret.

Alors je fus personnellement chargé d'instruire cette affaire.

Tout d'abord je crus à la véracité de Marjolaine, malgré ce cri du marquis : « La grenadine! la grenadine! »

La chimie démontra la parfaite innocuité dudit sirop contenu dans la bouteille saisie par moi et ne découvrit rien d'insolite dans la grenadine mêlée d'eau que contenait encore un des deux verres servis à ses maîtres par Marjolaine.

Je crus à l'assassinat, et, partant, à la mort de la marquise.

En effet, j'eus beau mettre en campagne nos meilleurs limiers, je ne pus rien découvrir.

— Ils sont cependant bien habiles, bien fins, les limiers de la police ! dit Ratatin.

— Très-habiles... très-fins, monsieur l'intendant, répliqua le baron, d'un ton presque sévère... Et vous en aurez la preuve un jour, monsieur Lefèvre !... Cette affaire n'est pas finie... malgré la réapparition de M^me^ de Bournonches et ses explications plus ou moins acceptables... Il y a un cadavre en somme dans cette affaire, et, tôt ou tard, il faudra que nous sachions qui représente ce cadavre coupé en morceaux ! Or, il y a un homme qui doit savoir cela.

— Vraiment, monsieur le baron? dit M. l'intendant, d'un ton de profonde stupéfaction.

— Vous savez son nom? demanda Galathée...

— Il s'appelle Ratatin.

— Ratatin ! s'écria-t-elle.

Le bossu dit placidement :

— Ratatin ! quel drôle de nom !

— Si drôle est le nom, répondit en riant le baron, non moins drôle est la personne qui porte ce nom ! Il est quelque peu de la taille de M. l'intendant, bossu comme lui, plus grêle encore de formes et a l'esprit des plus retors !

— Et la position du citadin? ajouta Ratatin.

— C'est le chef des Agoutis !

— Des... Comment dites-vous ça, monsieur le baron? dit Galathée en riant aux larmes.

— Des Agoutis, belle dame... Les Agoutis sont les intermédiaires des voleurs... Généralement ils servent dans les bonnes maisons, informent les voleurs des habitudes des maîtres, donnent l'empreinte des serrures et aident le pègre à faire les bons coups !... Seulement, comme ils ne veulent point avoir jamais à rendre de comptes à la justice, au lieu de partager par moitié le produit des méfaits commis par les chevaliers de la pègre, ils se contentent d'un cinquième !

— Ce qui n'empêche pas les voleurs, dit Jules, de dénoncer leurs complices...

— C'est ce qui vous trompe, cher cousin!... On ne dénonce jamais les Agoutis, vu que, lorsqu'un Agouti est dénoncé, toute l'honorable corporation se met en grève, jusqu'à ce que le mouton ait été égorgé!...

— Mais, exclama Ratatin, voilà des gens admirablement organisés!...

— Oui, répondit, non sans quelqu'amertume, M. de Lalouette... Mais tout vient en son temps!... Un jour nous ferons un bon coup de filet de ces lièvres d'Amérique, et un tel exemple!... Vous m'en direz des nouvelles!... Quant au Ratatin, j'ai lancé un mandat d'amener contre lui!... Quand il reparaîtra, il sera pincé!...

— Bon! dit Ratatin, le voici prévenu!...

Galathée et Jules s'étaient pincé les lèvres pour ne point éclater irrévérencieusement de rire au nez de M. de Lalouette.

— Mon cousin, dit Jules, commencez-nous donc le dernier acte du drame!

Le baron continua ainsi :

— J'appris par la Marjolaine que M^lle^ de Morlac, avant son mariage, avait aimé et qu'elle aimait toujours son cousin germain, M. le baron Melchior de Chabrins, fils de M^me^ de Chabrins, la sœur de M. de Morlac.

Cet amour me donna la clé de la haine sauvage de M^lle^ Caroline pour M. de Bournonches, et, un moment même, bien que terrassé par des preuves palpables, je ne crus pas à la mort de la marquise, mais bien à un complot mystérieux, à une intrigue savamment ourdie, et non moins savamment exécutée.

— La marquise est en fuite, me dis-je; il ne s'agit plus que de faire se vendre M. de Chabrins!

Je lançai mes limiers après M. le baron. M. de Chabrins, parti de Paris quelques jours seulement avant le mariage de sa cousine, avait, sur un ordre exprès de M. le ministre de la guerre, rejoint son régiment. Depuis l'heure de son départ de Paris jusqu'à la dernière minute où je le fis filer, j'eus l'emploi de son temps. Dans sa conduite, rien ne donna à supposer qu'il eût prêté les mains à une intrigue quelconque. Bien plus, quand il apprit la mort de sa cousine, il éprouva un de ces saisissements que le plus habile comédien ne saurait

jouer, et, de plus, il fut quelques jours sérieusement malade.

Battu de ce côté, je cherchai autre part.

C'est alors qu'un de mes agents m'apprit une singulière nouvelle.

Quatre jours avant la perpétration du crime, un homme, assez mal famé de ce petit village d'Orvilliez, avait rencontré sur les bords du canal, dans le Trou-du-Canardier, un autre homme dont la présence en cet endroit me parut assez louche!...

— Le Ratatin, sans doute? s'écria le bossu.

— Le Ratatin, en effet, monsieur l'intendant.

Galathée et Jules regardèrent M. l'intendant; M. l'intendant, impassible, regarda Jules et Galathée.

— Monsieur le baron, dit-il, a voulu voir cet homme?

— Oui!... Par intuition, je le supposais..., je le suppose encore mêlé à cette affaire! Et ce qui semblerait me prouver que je ne me suis pas trompé, c'est qu'il a été impossible à mes estafiers de découvrir ledit Ratatin. Quelques jours avant le crime, le drôle avait disparu. On n'a encore pu mettre la main dessus!

— On le découvrira tôt ou tard!

— Trop tard..., maintenant que Mme de Bournonches a reparu!.. Il pourra toutefois fournir des explications sérieuses sur le cadavre qui nous inquiète!

— C'est juste, monsieur le baron!... Car, enfin, Mme de Bournonches reparaissant, il ne vous en reste pas moins un cadavre sur les bras!

Sur ces mots, dits avec une grande naïveté par le bossu, Jules craignit un moment de se laisser aller à l'admiration pour M. l'intendant.

— Bref, cousin? dit-il sèchement.

— Bref, mon cher, il me fallut encore chercher une nouvelle piste.

A aucun prix, moi, je ne voulais croire à la mort de la marquise.

Or, voici qu'un jour, Mme la baronne de Chabrins, appelée à fournir à la justice toutes sortes d'indications, de détails intimes, m'apprit que, un peu au-dessus du genou gauche, Mme de Bournonches portait un petit signe, quelque chose comme une fraise. Cette petite fraise, je la constatai sur l'un des morceaux de chair trouvés sur les bords du canal.

Vous comprenez que le doute n'était plus possible. La marquise était bel et dûment morte, morte assassinée sur les bords du canal, en fuyant le domicile conjugal.

En conséquence, Mme de Chabrins, représentant M. de Morlac fou, demandait la restitution de ce qu'elle tenait pour le cadavre de sa nièce et exigeait l'autorisation de procéder à l'inhumation.

Heureusement que je la remis à quelques jours. Je ne songeai plus, après avoir fait mettre en liberté tous les gens du marquis, qu'à trouver les assassins de sa femme.

Mme de Bournonches avait disparu par une sente vicinale conduisant tout droit au canal et donnant sur la campagne.

On releva parfaitement l'empreinte de ses pas : le soulier, resté entre nos mains et trouvé sur la berge, ne laissait pas de doute à cet égard. Malheureusement les autres empreintes ne donnèrent pas de résultat : trop de monde, depuis le matin, avait passé par la sente.

Mme de Bournonches était donc venue sur les bords du canal ! Quel parti allait-elle prendre ?... Pendant qu'elle se consultait, en suivant le bord de l'eau, nous pensons que de sinistres rôdeurs de nuit l'auront aperçue, se seront jetés tout à coup sur elle, l'auront dépouillée et tuée... et peut-être outragée !... En effet, pourquoi cette orgie de massacre sur son cadavre ?...

Rien de plus naturel, n'est-ce pas, que tous nos efforts ne convergeassent plus que vers un but unique : trouver les exécrables assassins de la jeune marquise !

Fortement émue, l'opinion publique ne cessait de crier, de clabauder, d'injurier, quand la subite apparition de Mme de Bournonches vint jeter un nouvel aliment de pâture à la curiosité publique.

Le jour même où je me décidais, ne pouvant mettre la main sur le Ratatin, peut-être fort innocent après tout, à satisfaire Mme de Chabrins qui, tous les jours, venait pleurer dans mon cabinet, voilà que, à peine installé devant mon bureau, je vois entrer un huissier tout effaré.

Il me présente une carte et me demande si je peux recevoir.

Je jette les yeux sur cette carte et... et, belle dame, bien que juge d'instruction jusqu'au bout des ongles, je laisse tomber la carte de mes mains et, à mon tour,

je regarde avec stupeur mon garçon de bureau qui, lui, vous ai-je dit déjà, me contemplait avec effarement.

— Que veniez-vous donc de lire sur cette carte? interrogea Galathée.

— Tout simplement ceci, belle dame : Mme la marquise de Bournonches!

Mais je revins vite à moi.

Quand je me sentis bien maître de moi-même, je donnai l'ordre d'introduire la marquise.

En costume sévère de grand deuil, Mme de Bournonches entra.

Je lui montrai un siége.

A peine assise :

— Monsieur le baron, me dit-elle, les papiers publics m'ont seulement, hier, appris les tristes événements qui ont suivi ma fuite du château d'Orvilliez et le nom du magistrat chargé d'instruire la mystérieuse affaire de Bournonches.

J'ai pris cette nuit ma résolution.

Ce matin je montai en chemin de fer.

Je suis venue directement à votre cabinet.

Vous plaît-il de m'interroger?

Tout cela fut dit fort simplement, bien que la voix de la marquise parût un peu oppressée.

— Madame, répondis-je courtoisement, avant d'en arriver à un interrogatoire en règle, voudriez-vous avoir la bonté de raconter, non au magistrat, mais à un homme du monde, à un ami, croyez-le bien, les détails de vos étranges aventures?

— Monsieur, me répondit-elle, je n'osais vous demander cette grâce; je vous remercie du fond du cœur!

Mon greffier se retira.

Je restai seul avec la marquise.

— Madame, lui dis-je alors, non sans quelque émotion, j'ai l'honneur de vous écouter.

— Monsieur le baron, dit lentement Mme de Bournonches, j'aimais M. le baron de Chabrins, mon cousin, quand je reçus de mon père l'ordre d'épouser M. le marquis de Bournonches. La première fois que mon père me signifia sa volonté, je fus tellement atterrée que je ne trouvai pas un mot de réponse. Je courbai la tête. Une fois mon père sorti, je courus me jeter dans les bras de Mme de Chabrins, ma tante, une seconde mère pour moi.

Je lui avouai que Melchior m'aimait et que j'aimais Melchior.

La baronne me consola de son mieux et me promit d'intercéder pour nous auprès de mon père. J'eus bientôt une seconde entrevue avec M. de Morlac. Le comte m'enjoignit d'avoir à lui obéir. Mes larmes et mes supplications furent vaines. Ma tante elle-même, mon dernier espoir, mon refuge suprême, ma tante, se faisant l'humble esclave de mon père, me commanda l'obéissance.

Abandonnée de tous, je n'eus plus d'espoir qu'en moi. J'allai me jeter aux genoux de M. de Morlac. M. de Morlac encore demeura inflexible.

Je pris alors un parti violent. De pied ferme j'attendis M. de Bournonches.

A sa première visite, je confessai au marquis mon amour pour M. de Chabrins. Le vieillard sourit et s'écria paternellement :

— Oh! ces petits cousins! un fléau!

Je croyais ma cause gagnée quand le marquis ajouta :

— Rassurez-vous, ma chère enfant! Je suis bien vieux déjà! Ce n'est point un époux que vous trouverez en moi, mais bien un second père! N'ayez crainte, et satisfaites et M. de Morlac et le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs !

Sur ces paroles, il me fit un grand salut et se retira.

J'eus une dernière entrevue avec mon père. Le comte termina durement l'entretien par ces paroles :

— Le couvent ou le marquis !

Le lendemain j'eus un dernier, long et pénible entretien avec ma tante.

Vraie ou non, Mme de Chabrins, les yeux pleins de larmes, me raconta une histoire qui me remua jusqu'au fond du cœur. D'après la confidence que me faisait ma tante, M. de Morlac était l'obligé de M. de Bournonches. Il avait une dette terrible à acquitter envers le marquis. Je devais, moi, payer cette dette.

En s'adressant à mon cœur, la baronne finit par m'arracher mon consentement.

Donc, monsieur le baron, le 11 septembre, j'épousai M. de Bournonches.

Vous avez lu la lettre trouvée dans mon boudoir. Voulez-vous me permettre, monsieur, de passer tout de suite

aux incidents, incidents assez curieux parfois, qui ont signalé ma fuite?

J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

Avant que Mme de Bournonches reprit la parole, je lui demandai la permission de lui adresser une ou deux questions.

— Parlez, monsieur, parlez! me répondit-elle.

— Madame, lui dis-je, tenez-vous pour exactement vraies les déclarations de Mlle Marjolaine!

— Oui, monsieur!

— Ainsi, les deux verres de grenadine servis par cette fille n'avaient subi aucune préparation?

— Qu'entendez-vous par là, monsieur? interrogea la marquise d'une voix altérée, mais avec une certaine hauteur.

— Madame, nous avons cru tout d'abord qu'un puissant narcotique...

— Horreur! s'écria-t-elle en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Pardon, madame!... Laissons cela pour le moment et veuillez continuer!

— Après sa lâche victoire, reprit la marquise, M. de Bournonches ne tarda pas à s'endormir... Tout à coup, sans me rendre compte de ce que je faisais, encore moins de ce que j'allais faire, je me levai. A peu près vêtue, je me sauvai dans mon boudoir. L'avenir m'apparut sous les couleurs les plus sombres; le désespoir m'envahit; la haine germa chez moi. Elle grandit bientôt et je m'écriai : Plutôt la mort que la vie près de ce misérable!

Alors, monsieur, je songeai à mourir. Cette pensée de déserter la vie, d'abandonner Mme de Chabrins, de renoncer à revoir Melchior, provoqua chez moi des larmes abondantes. J'eus horreur de la mort : Je fuirai, me dis-je, je fuirai le marquis, et si, armé de la loi, il veut me forcer à vivre près de lui, j'aurai recours au scandale, et, après le scandale, j'irai chercher la paix de l'âme dans une sainte maison!

Décidée à la fuite, j'eus bientôt pris mon parti. Sur l'heure, j'écrivis la lettre que vous connaissez, que tout le monde connaît maintenant, ajouta-t-elle avec une dure intonation qui me glaça, et ma lettre écrite, j'achevai vite ma toilette. Hélas, je n'avais pas à choisir. Il me fallut revêtir mon costume de mariée.

La marquise s'interrompit quelques secondes.

— Avec la justice, continua-t-elle bientôt, il faut préciser ! Je préciserai donc. Je suis partie avec mes souliers de satin blanc, mes bas et mes jarretières, ma robe, mon mouchoir, mon voile et mon porte-monnaie. Une fois dans le jardin, je me trouvai bien empêchée. Comment sortir?

Je m'abandonnais au désespoir, quand la vue d'une petite porte, pratiquée dans le mur que j'avais à ma gauche, ranima mon courage.

Dans la journée, en me promenant avec M. de Bournonches, nous avions dirigé nos pas de ce côté. M. le marquis m'avait appris en riant que cette porte était une porte fée. Je me souvins du secret. Je me précipitai vers cette voie de salut : j'appuyai sur un petit point jaune, imperceptible dans la muraille. La porte joua. J'étais libre.

Je me trouvai dans une sente donnant sur la campagne et conduisant droit au canal. Je suivis cette sente.

Au bout d'un quart d'heure, d'une demi-heure peut-être, je ne sais, je me trouvai sur les bords du canal. Pour aller où j'entendais trouver une retraite sûre, il me fallait appuyer à droite et ne pas perdre de temps si je voulais arriver avant le jour au terme de ma course.

A peine avais-je fait quelques pas sur le bord de l'eau que j'entendis des cris sauvages derrière moi.

Emue, je me retourne.

A quelque distance, cinquante ou soixante mètres environ, j'aperçois deux ombres. Elles s'élancent, elles m'appellent. Folle de terreur, je prends la fuite. Mon voile me gêne dans ma course vertigineuse, je le jette derrière moi. Mais les cris se rapprochent. Je saisis mon porte-monnaie et le lance à ceux qui me poursuivent. C'est probablement en atteignant mon porte-monnaie que je laissai tomber mon mouchoir.

Comme je sentais vaguement que je perdais du terrain, comme mon courage m'abandonnait et comme mes forces me trahissaient, j'avise sur ma gauche une petite barque. Je détache l'amarre et m'élance dans le bateau. Je m'arme d'un aviron, je fais un vigoureux effort et me voici au milieu du canal. Encore un effort et je suis sur la berge opposée.

Une fois sur la rive hospitalière, d'un pied léger je fuis à travers champs.

Bientôt je dus prendre une allure moins rapide, tant les pieds me faisaient souffrir. Au milieu de mes tribulations j'avais perdu un de mes souliers.

Il ne m'arriva plus rien que de fort simple. Au bout de quelque temps je vis que je n'étais plus poursuivie. Je m'arrêtai un instant.

Après m'être bien orientée, je repris ma course et, au bout de deux heures ou deux heures et demie de marche, j'arrivai au but de mon voyage, sur la lisière du bois d'Ermont.

Ce bois et dépendances m'appartiennent, du chef de ma mère. Là demeuraient mes père et mère nourriciers. Je frappai discrètement à la fenêtre de la chambre de la mère Mathurine. Elle-même, la bonne femme, vint m'ouvrir. Je vous fais grâce, monsieur, et de la stupéfaction et des exclamations de ma nourrice. J'y coupai court en lui mettant la main sur la bouche et en lui ordonnant de me conduire dans la chambre de sa fille.

— Pour personne, pour vous-mêmes, ton mari et toi, ui dis-je, je ne suis ici. Je me sens devenir folle, ma bonne lMathurine ; ne m'interroge pas!... Laisse-moi et attends mes ordres... mes ordres, tu m'entends !

Je me jetai sur le lit de ma sœur de lait, mariée depuis un an et habitant Paris, et, chose inexpliquable, je m'endormis presque aussitôt.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour.

Je n'eus pas besoin d appeler Mathurine : la bonne femme était au pied de mon lit.

Je contai à ma nourrice l'histoire de mon mariage. Elle me répondit en versant d'abondantes larmes et en me pressant sur son sein.

— Ma bonne mère, lui dis-je, je ne sais pas encore ce que je veux faire; qu'il te suffise de savoir ceci : jusqu'à ce que j'aie pris une détermination décisive, je demeure ici cachée à tous les regards. Si par hasard on t'interroge, si on vient chez toi, tu ne m'as pas vue, il ne faut pas qu'on me trouve !

Deux jours se passèrent sans incident.

Le troisième jour, Mathurine alla à Paris. Elle en revint avec ma sœur de lait et des journaux. Le surlendemain, Jacqueline m'apporta de nouvelles gazettes et une garde-robe complète pour moi.

Mais quand j'appris la mort de M. de Bournonches et

le malheureux état dans lequel se trouvait mon père, je me décidai à reparaître.

Hier, Jacqueline m'achetait et m'apportait mon vêtement de deuil. Aujourd'hui, monsieur, me voici !...

Mesdames et messieurs, je regardai fixement Mme de Bournonches et je lui dis :

— Vous voudrez avouer, madame, que tout cela est bien romanesque ?

— Je sais que cela est vrai, monsieur, me répondit-elle assez sèchement. En conséquence, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'interroger et de me dire, après mon interrogatoire, si vous me retenez ou si vous me permettez de me retirer chez Mme de Chabrins.

Je sonnai ; mon greffier rentra.

Judiciairement parlant, je procédai à l'interrogatoire de la marquise.

Mme de Bournonches ne varia point d'un iota dans ses déclarations, et signa d'une main ferme sa déposition.

— Suis-je libre de me retirer ? me demanda-t-elle alors.

— Parfaitement libre, madame, lui répondis-je. Sachez que vous n'avez pas subi d'interrogatoire, dans le sens strictement légal, mais que vous avez fait volontairement une simple déposition. Toutefois, madame, comme il reste un point fort obscur à éclaircir dans cette affaire, je parle du cadavre, je vous serai fort obligé si vous voulez bien aller habiter chez Mme de Chabrins et me promettre de vous tenir à ma disposition à ma première réquisition.

— Monsieur le baron, me dit-elle, j'ai l'honneur de vous saluer. Je me retire chez Mme la baronne de Chabrins.

J'avais envoyé chercher une voiture. J'accompagnai la marquise jusqu'à son remise. Je la saluai et jetai au cocher l'adresse de la baronne.

Aussitôt la voiture partie, je me rendis chez M. le procureur impérial.

Le lendemain, M. le préfet de police, M. le procureur impérial et moi, nous nous empressâmes d'aller faire une visite à Mme de Chabrins.

A la suite d'un long et minutieux entretien avec la baronne et la marquise, nous envoyâmes à la *Gazette des Tribunaux* et au *Droit* cette note laconique, qui fit tant de bruit : Mme la marquise de Bournonches, qu'on croyait avoir été victime de l'odieux assassinat commis sur les

bords du canal Saint-Denis, s'est subitement présentée aujourd'hui chez M. le baron de Lalouette, juge d'instruction.

CHAPITRE VI

OU LE TÉNOR SE FAIT MÉDECIN

Pendant que Gabrielle et Galathée écoutaient curieusement M. le baron de Lalouette, Jeannette, trônant à l'Opéra dans une belle loge d'avant-scène, pleurait aux malheurs de Lucie de Lamermoor.

Mais la présence de M^lle^ de Nézel à l'Opéra, le lendemain de son arrivée, est un événement trop important pour ne point mériter explication.

La veille, en quittant Georges et en lui déclarant qu'il ne le suivrait plus dans sa nouvelle campagne contre Gabrielle, Lavinio s'était rendu tout droit chez le comte de Cerny.

Après avoir eu avec lui une conversation des plus austères, nous dirons mieux, des plus sévères, bien qu'empreinte de la plus grande cordialité, Lavinio qui, on s'en souvient, avait déserté la cause de Georges pour se vouer tout entier à Jeannette, Lavinio avait obtenu du comte de Cerny carte blanche.

Le comte, ému, vaincu par le plaidoyer chaleureux du ténor, avait reconnu qu'il avait méconnu ses devoirs envers la fille de M^me^ de Nézel, en contrariant l'amour de Georges pour la fille de celle à qui il devait la vie du vicomte.

A Lavinio de réparer le mal.

L'excellent homme accapara le lendemain soir Jeannette, après le dîner, et eut avec elle l'entretien suivant :

— Jeannette, ma fille chérie, lui dit-il d'un ton tout paternel, asseyez-vous en face de moi!... Couvrez-moi d'un doux regard et prêtez-moi vos deux oreilles.

Jeannette s'assit émue sur un banc.

— Ma chère enfant, lui dit le ténor, j'ose espérer que, jusqu'à ce jour, vous avez toujours vu en moi plus qu'un ami des plus dévoués!... Répondez en toute

sincérité ! Ne m'avez-vous pas regardé comme un second père ?...

— Comme un second père, en effet, cher monsieur Lavinio !...

— A la bonne heure !... Alors, Jeannette, vous ne ferez pas difficulté d'avouer que vous m'aimez comme un père ?...

— Certes !...

— Ma belle enfant, pour ces bonnes paroles, il faut que je vous embrasse !...

— C'est moi, la première, mon bon ami, qui vais vous embrasser !

Et l'enfant courut déposer deux bons gros et sonores baisers sur les deux joues de l'excellent homme.

Il les lui rendit de tout cœur.

Prenant ensuite un air très sérieux :

— Ma petite Jeannette, dit-il à la jeune fille, figurez-vous un moment que vous avez devant vous, non pas un père, mais... une mère !... Votre mère !...

— Ma mère? dit l'enfant...

— Oui !... Car l'entretien que nous allons avoir va être un épanchement intime ! Il va falloir, ma petite Jeannette, que vous me disiez de ces choses qu'une jeune fille a même quelquefois peur de confier à la plus tendre, à la plus indulgente des mères !

— Mais, mon bon ami, je vous jure que vous m'effrayez !...

— Ecoutez-moi bien !... Je commence !... Ma petite Jeannette, vous êtes malade !...

— Malade... moi !...

— Malade... vous !... et même bien malade !.. Or, il faut que vous me confessiez... de quoi vous êtes malade ?

— Mais je ne suis pas malade ! répondit-elle en mettant la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Bien, Jeannette !... Laissez votre main sur votre petit cœur !... C'est là que vous souffrez ! C'est le cœur qui est malade !... Quelques mois encore, Jeannette, et vous ne souffrirez plus !... Au commencement du printemps... ou à la chute des feuilles, votre âme, bien certainement, se sera envolée au ciel !...

L'enfant répondit pa deslarmes.

— J'ai pénétré votre secret, Jeannette ! Il vous sera facile de me le confier !... Jeannette, vous aimez Georges ?...

— C'est mon frère ! dit-elle.

— Enfant, répondit Lavinio, vous l'aimez... d'amour !

Effarée, Jeannette poussa un cri et se leva.

Lavinio se leva aussi, et lui tendant les bras :

— Jetez-vous dans mes bras, ma chérie, lui dit-il d'un ton attendri. Cachez un moment votre joli visage dans ma poitrine, et puis regardez votre mère !...

Après une petite pause, Lavinio fit asseoir Jeannette tout près de lui, et lui ayant pris les mains dans ses mains il reprit, toujours du même ton bienveillant :

— Ah ! ma chérie, c'est que l'ami Lavinio est un grand sorcier, voyez-vous ! Il n'a point, pendant vingt ans et plus, joué la comédie pour rien !

Jeannette se prit à sourire.

— Nous disions donc, continua le ténor, que nous aimons Georges de tout notre petit cœur !... Eh bien ! ma belle, il n'y a pas de mal à cela !... Au contraire !... Georges est un beau et brave garçon, un fringant cavalier, un noble cœur, un esprit vif et sensé !... C'est un bon choix que vous avez fait là.

Savez-vous, non pas où est, mais où a été le mal ?... Je vais vous le dire franchement !... C'est que M. le comte de Cerny a contrecarré cet amour !... Il ne faut pas lui en vouloir, mon enfant !... Le comte s'était habitué à voir dans vous sa fille, et il n'a pas pensé un instant qu'un jour vous puissiez voir dans Georges autre chose qu'un frère !... Et alors il avait songé à une autre que vous pour son fils.

— A M^lle^ Eglé ? dit timidement la jeune fille.

— A M^lle^ Eglé effectivement ! Georges, lui, vous a, ma chère enfant, tout de suite donné son cœur... Il vous a tendrement, sincèrement, vivement aimée !... Mais les jeunes gens, vous le savez, reçoivent dans ce siècle-ci une si singulière éducation, on leur souffre tant d'escapades, on tolère même chez eux tant d'incartades, qu'un moment arrive où, bouffis d'importance, ils se demandent si réellement ils ne font pas une sottise en écoutant leur cœur leur chanter sa première chanson d'amour.

M. de Cerny a pensé que l'amour de Georges pour vous n'était pas sérieux. Il lui a parlé de M^lle^ Eglé de Trois.

Monts de Valgrand, une de nos plus aimables, de nos plus opulentes, de nos plus puissantes héritières. Il a fait germer l'ambition dans le cœur de Georges, qui n'est pourtant guère ambitieux, puis il a fait voyager notre jeune homme.

A son retour, Georges n'a voulu voir et n'a plus vu qu'une sœur dans sa petite et aimable Jeannette.

Cependant, comme les premières voix qu'il avait jadis écoutées se faisaient encore entendre à son cœur, Georges, inquiet, ému, frissonnant, Georges, songeant à la parole qu'avaient donnée ses lèvres, se jeta dans les aventures extrêmes, regrettables.

Je l'y ai suivi, et je me suis convaincu que le cœur de Georges n'était à personne... que dis-je ? que son cœur, quoi qu'il fît, revolait toujours de lui-même vers celle qu'il s'obstinait à appeler sa sœur et qu'il voudrait appeler sa femme !

La pauvre Jeannette faisait vraiment peine à voir. La joie inondait sa poitrine. Son cœur battait à se rompre.

Quand elle put parler, levant sur lui ses beaux yeux, encore humides de larmes :

— Ah ! dit-elle, pourquoi me dites-vous tout cela?...

— Pourquoi, mon enfant ?... Parce que je veux vous donner Georges, mais que je ne veux vous le donner que lorsque vous vous serez écriée :

— Oh ! donnez-le moi, père, donnez-le moi ! je l'aime !

— Ah ! vous savez bien que je l'aime !

— C'est dit alors, mon enfant, c'est dit ! Je vous le donne !

Jeannette le regarda avec effarement.

— Entendons-nous bien cependant ! reprit doucement Lavinio... Je vous le donne !... Mais à une condition, ma belle petite !... C'est que vous allez m'aider à le conquérir !

Jeannette regardait Lavinio sans paraître bien comprendre ce qu'il disait.

Il reprit, toujours du même ton affectueux :

— Et, cette fois, ma chérie, pour gagner la partie, vous avez de belles cartes dans votre jeu, M. le comte, entendez-vous ? M. le comte, M^me^ la comtesse et moi !

— Quoi, s'écria l'enfant, M. et M^me^ de Cerny...

— Proclameront le plus beau jour de leur vie celui où le vicomte mènera notre Jeannette à l'autel !

— Mais alors ? laissa naïvement et adorablement tomber Jeannette...

— Il n'y a plus qu'à vous marier, n'est-ce pas, mademoiselle ! dit Lavinio en souriant... Permettez !... Il y a une petite difficulté !

Georges vous aime... il vous aime, j'en réponds ! Mais, à cette heure, son cœur et son amour-propre sont engagés... plutôt l'amour-propre que le cœur ! Eh bien, ma chère enfant, puisque ce coquin de Georges a tant d'amour-propre, il s'agit de le battre avec ses propres armes !

— Que faut-il donc faire ?

— Avoir une confiance illimitée dans papa Lavinio et vous laisser aveuglément conduire par lui ! Voulez-vous que je vous explique le scénario de la petite comédie que nous allons jouer ?...

— Ah ! parlez, bon ami, parlez !

— D'abord, mademoiselle, il faut vite, mais vite, revenir à la santé. Or, la santé, mon enfant, c'est le bonheur, ou la foi dans le bonheur, qui la donne. Il faut, avant un mois, que nous ayons, comme jadis, les plus beaux yeux du monde !... Je ne vous demande pas là quelque chose de bien difficile, n'est-ce pas ? De plus, je ne veux plus vous voir cette taille de saule-pleureur, mais bien la taille svelte, droite comme autrefois, et reprendre ce léger embonpoint qui vous seyait si bien... Des bras maigres... des épaules maigres... ça n'est pas joli du tout, mademoiselle !... Foin des salières !... Dieu ! que c'est laid !... Je vous veux vos jolis bras, ronds, potelés et roses du temps jadis !... Voyez-vous Jeannette, avant tout, quand la nature le permet, il faut que la femme soit belle ! Vous étiez jolie comme tous les anges du bon Dieu; il faut redevenir un Chérubin !... ou je vous abandonne à votre malheureux sort !

— Ah ! que me dites-vous là ?

— C'est donc un point entendu que, sous un mois, ma fille sera belle comme par le passé !...

— J'essaierai, bon ami !...

— Sur ce, je baisse la toile sur le prologue et j'arrive au premier acte.

Attention, mademoiselle, l'entr'acte avec moi n'est pas long ! Pan ! pan ! pan ! Voici les trois coups !... Je lève le rideau !...

Désormais, mademoiselle, quand nous allons voir notre Georges bien-aimé, nous ne nous occuperons plus, mais plus du tout, de son air soucieux, nous le consolerons gentiment d'abord, gaiement ensuite, pour arriver enfin à lui dire, sans que notre petit cœur palpite: Pauvre frère !... C'est le cœur qui souffre !... Elle est donc bien difficile, celle-là qui ne veut pas aimer mon frère !

Ah ! ma chère enfant, c'est ce jour-là qu'il faudra avoir de l'énergie, de la volonté !... Songez, Jeannette, songez que votre bonheur est au bout !

Georges sera profondément étonné.

Ah ! petite fille, vous ne connaissez pas les hommes !... L'homme, ma belle, n'est autre chose qu'un animal rempli de fatuité.

Georges, sachez-le, accueillera mal vos consolations : elles l'irriteront.

Ah çà ! se dira-t-il, en vous voyant si belle, si fraîche et si gaie... mais elle ne m'aime donc plus, ma Jeannette ? — Et je ne lui donne pas quelques jours pour qu'il ne s'écrie avec dépit : Au fait, m'a-t-elle jamais aimé seulement ?

De ce jour, ma chérie, la partie sera à peu près gagnée... oui, gagnée, car, pendant ce temps, les affaires de Georges marcheront de telle sorte qu'il sera obligé de convenir que chez lui ce n'est pas l'amour mais bien l'orgueil qui règne en maître !

Maintenant, si vous voulez me prêter la même attention, je vais, mademoiselle, aborder le second acte.

Jeannette, continua-t-il, en riant, m'écoutez-vous avec religion ?

L'enfant répondit par un doux sourire.

— Voilà qui va bien ! reprit-il.

Le second acte, mademoiselle, nous l'employons tout entier à devenir, sous mes ordres, la première cantatrice de Paris... de Paris, mon enfant, c'est-à-dire du monde !

— Cantatrice ?

— Cantatrice !... Voilà une belle affaire ! Ne dirait-on pas que je vous demande une chose impossible ?

— Mais, bon ami ! ..

— Il n'y a pas de mais ni de bon ami !... Je me trompe ! Il y a un bon ami ! Un bon ami qui entend que cela soit ! Ah çà, Jeannette, récuserez-vous que vous avez une jolie voix ? La nature vous a douée pour être

cantatrice : vous serez cantatrice, morbleu ! ou pas de Georges !

— Ah ! bon ami, je serai ce que vousvoudrez !

— A la bonne heure ! Donc, un jour, comme un coup de tonnerre, Georges apprendra les brillants débuts de Mlle Aurélie. Il courra à l'Opéra, et, de ses yeux, il verra le triomphe de la diva.

Il se grisera aux acclamations de la foule, et le lendemain, comme un furieux, perçant le flot nombreux et toujours montant de vos adorateurs, éperdu, repentant, fou d'amour, il tombera à vos pieds, et, comme un amant jaloux, vous arrachera au théâtre de vos succès pour vous avoir toute à lui !

Jeannette, voilà où est le bonheur pour vous ! En voulez-vous ? Vaillante fille, vous avez voulu mourir pour être à la hauteur de ce que vous avez cru votre devoir ; vaillante fille, voudrez-vous vivre pour l'amour de vous, pour l'amour de lui ?...

Voilà le secret de la présence de Jeannette à l'Opéra.

CHAPITRE VII

PRODIGIEUX ÉTONNEMENTS D'UN JUGE D'INSTRUCTION

Le mardi matin, avant-dernier jour du mois d'octobre et avant-veille de la Toussaint, Galathée et Gabrielle, Jules et M. de Lalouette finissaient le déjeuner dînatoire du départ, lorsque M. de Bayolles, s'adressant à Gabrielle, lui dit :

— Vous avez l'air bien fatiguée, mon enfant ! Vous avez mal dormi sans doute !... Voilà ce que c'est que d'écouter des histoires de revenants !

— Cela m'a agitée toute la nuit, moi ! dit Galathée... d'autant plus que tout ça ne me paraît pas bien clair !... N'est-ce pas que ce dénoûment manque de clarté, monsieur Lefèvre ? ajouta-t-elle, en s'adressant à M. l'intendant, qui se tenait droit devant la cheminée.

— Cela manque de clarté, en effet, répondit fort posément Ratatin..., pour ceux qui le veulent bien !

— Qu'entendez-vous par là, monsieur l'intendant ? demanda brusquement le baron.

— J'entends qu'il a plu à la justice d'avoir un bandeau sur les yeux.

— Monsieur Lefèvre aurait-il percé à jour cette affaire mystérieuse ?

— Peut-être, monsieur le baron.

Jules lança à son cousin un regard ironique.

— Il me semble, reprit un peu aigrement M. de Lalouette, que la justice a fait tout ce qu'elle a pu !...

— Sérieusement, demanda Ratatin, d'un petit ton enjoué, monsieur le baron croit-il à la parfaite innocence de M^me^ de Bournonches ?

— Je crois, répondit M. de Lalouette, qu'un narcotique a été versé au marquis... Mais la justice ne juge pas sur des présomptions... il lui faut des faits !...

— Soit ! mais, comme moi, croyant au narcotique, vous teniez le point de départ ! Une fois M. de Bournonches endormi, on l'a couché dans le lit de la marquise, chose nécessaire pour faire tenir pour vraies les lignes écrites par la dame.

— Enfin, le marquis a été trouvé dans le lit de sa femme.

— Parfait !... La dame s'enfuit... Cette fuite a, selon moi, été préméditée.

— Je le veux bien, monsieur l'intendant.

— Il fallait retrouver la marquise.

— On a dû la croire assassinée, après la constatation de l'affaire du canal !

— Oui. Mais une fois en présence de la dame, juste après la mort de son mari, il me semble que la justice aurait dû dire à la marquise : Cette mort brusque n'était-elle point entrée dans vos prévisions ?

— Non, à coup sûr. Sans l'incident de l'assassinat, le marquis n'eût point succombé à une attaque d'apoplexie !

— C'est pourquoi le meurtre du canal se relie à la fuite de M^me^ de Bournonches.

Tenez, monsieur le baron, je ne suis qu'un simple et paisible bourgeois, moi ; les affaires de crimes ne me regardent pas ; c'est précisément à cause de cela que, réfléchissant à part moi, sans parti-pris, sans passion, je démêle facilement la vérité... Rien de plus fort que les conspirateurs pour rire. Comme leur conspiration n'éclatera jamais au grand jour, comme ils n'ont aucune crainte pour leur tête, ils prévoient tout !

— Vous m'intéressez !... dit le baron.

— Voici, moi, ce que je vois dans cette affaire !... D'abord, une chose m'intrigue singulièrement... et la justice me paraît ne pas s'en être préoccupée du tout !... Je ne vois pas la tête dans tout ça !...

— Quelle tête ?...

— Mais la tête du cadavre, parbleu !...

— On l'a cherchée inutilement !... On la cherche encore !...

— On ne la retrouvera pas !... Et la seconde affaire tombera dans l'eau comme la première !

— Vous croyez ?

— La seconde affaire se rattachant à la première, qui est écartée..., c'est évident !...

— Affirmer n'est pas prouver, monsieur Lefèvre.

— J'affirme d'abord, je prouve ensuite, monsieur le juge d'instruction ! les coquins les plus habiles ne pensent pas à tout. Dans toute cuirasse, il y a un côté faible. Le côté faible de l'affaire qui nous occupe, c'est le voile de la mariée !

— Je ne vois pas cela !... Son voile gênait la marquise, elle l'a jeté... ainsi que son porte-monnaie.

— Cette présence d'esprit de jeter son porte-monnaie au nez de ses ravisseurs ne vous a pas surpris ?

— Mais...

— Voyez-vous d'ici comme cela a aidé à la perte du mouchoir. Je vous passe le soulier... On s'élance... un soulier tombe... bien imaginé ! Mais cette barque qui se trouve là à point nommé, et dont il n'a jamais été reparlé... Qu'en dites-vous ? Un bon point pour la barque !

— Vous faites du roman, monsieur Lefèvre.

— Ce n'est pas mon avis, monsieur le baron !... Quoi qu'il en soit, je reviens au point important... à l'indice révélateur... au voile de la mariée... Pourquoi diable les assassins... car vous croyez à des assassins, monsieur le baron ?..

— Et vous, monsieur l'intendant ?...

— Pas le moins du monde !...

— Poussez, monsieur Lefèvre, poussez ! dit gaiement Galathée.

M. Lefèvre reprit :

— Pourquoi diable les assassins ont-ils empaqueté dans une partie du voile de notre mariée le cadavre trouvé

dans le canal... sinon pour que, le lendemain, personne ne pût douter que ce cadavre, affreusement mutilé, ne fût celui de la jeune marquise?...

— Hé ! hé !... dit Jules, c'est assez logique.

— N'est-ce pas ?... Une femme a disparu... on la cherche... Quelqu'un apporte un cadavre... ce cadavre est méconnaissable... haché... trop savamment haché, monsieur le baron !... Ce cadavre est enveloppé dans un lambeau de voile... de voile en point d'Angleterre... de voile de mariée... celui de la marquise, puisqu'il porte son chiffre !... Et puis, sur les bords du canal, on trouve successivement le complément du voile... ensuite des cheveux... par petites poignées... de la nuance des cheveux de la marquise... puis mouchoir, soulier, porte-monnaie !... Enfin, voici le bizarre: juste un petit morceau de chair avec une fraise dessus !... Et un beau jour Mme de Chabrins nous apprend doucettement que Mme de Bournonches portait une fraise au-dessus du genou !... Etrange, monsieur le baron, étrange ! Eh bien ! moi, je crois pouvoir affirmer que, si dans cette affaire on n'avait pas vu tous ces grands noms : baron de Chabrins, comte de Morlac, marquis de Bournonches, la justice se serait donné plus de mal... aurait voulu faire montre de plus de perspicacité !...

M. de Lalouette était devenu rêveur.

— Eh bien, cousin? demanda Jules.

— Mais, répondit le baron, vous disiez tout à l'heure, monsieur l'intendant, que vous ne croyiez pas à un assassinat...

— Je n'y crois pas du tout !

— Pourtant, reprit M. de Lalouette, d'un ton un peu irrité, ce cadavre...

— Tout doux, monsieur le baron, tout doux, et je crois que Mme de Chabrins a été enchantée de l'amour de Mlle de Morlac pour le jeune Melchior et qu'elle est l'auteur du joli petit drame dont nous nous évertuons à chercher le dénoûment !...

— Mme la baronne de Chabrins !... s'écria M. de Lalouette. Cette dame si vertueuse, si...

— Si intelligente !... interrompit Ratatin. Monsieur le baron, pour qu'une mère ait si vite décidé Mlle Caroline à épouser M. de Bournonches, c'est qu'elle était tranquille sur le résultat du mariage ! La baronne, selon moi,

est l'auteur des deux verres de grenadine, de la lettre et de la fuite de sa nièce.

Il s'agissait ensuite de donner le change à la justice et de tuer sûrement... promptement... et surtout innocemment le marquis. La baronne s'est entendue avec un honnête fossoyeur, qui lui a trouvé un joli petit sujet aux cheveux blonds.

A l'heure de la fuite, notre homme des tombeaux s'est trouvé là, par hasard, sur les bords du canal, avec le sujet demandé, lequel sujet a été désarticulé et haché de main de maître, puis enveloppé dans le voile de la mariée et enfin jeté dans le canal !...

La tête!... on l'a pieusement conservée!... Et, je suis bien sûr que, si l'on fouillait tous les cimetières de la capitale, ou des environs, des environs d'Orvilliez surtout, on ne tarderait pas à trouver dans un trou, non pas une bière, mais une boîte avec une tête dedans... une tête veuve de quelques cheveux blonds !...

— Mais c'est abominable ! s'écria le juge d'instruction en se levant.

— Naturellement, poursuivit impitoyablement M. Lefèvre, le vieux marquis, un galant homme, ne pouvait, ne devait résister à ce coup !...

Ou il devait mourir subitement, comme il est mort, ou il devait être si cruellement frappé... qu'il ne durerait pas longtemps!...

— Il pouvait ne pas mourir!

— Oh! alors, notre intéressante marquise n'aurait reparu... qu'à l'heure de ses couches !

— Que dites-vous là? s'écria le baron.

— Ah ça! dit Ratatin, de l'air le plus naturel et le plus étonné du monde, est-ce que par hasard monsieur le baron n'a pas déjà deviné que Mme la marquise était... que Mme la marquise est enceinte?

— Monsieur Lefèvre, rugit M. de Lalouette, vous m'épouvantez !

— La marquise, monsieur le baron, accouchera à sept mois... Vous verrez ça... Quoi de plus naturel!.. les suites de tant d'émotions l'avanceront... Et comme les enfants héritent les biens du père : *Pater is est quem nuptiæ démonstrant*, monsieur le baron, — Mme de Bournonches, tutrice naturelle de son enfant, sera, en même temps qu'une des plus jolies, une des plus riches veuves de France.

— Et, son veuvage expiré ?...

— Dame, monsieur le baron, je ne vois pas, moi, pourquoi elle n'aimerait plus l'officier Melchior.

— Mais je puis... je dois... je vais...

— Evoquer cette affaire ? Que non, monsieur le baron, que non ! Jugez donc du scandale. Et puis, il y a déjà un arrêt de non-lieu de rendu. Enfin, qui atteindriez-vous ? Pas la marquise, à coup sûr. La baronne ? c'est douteux. Le fossoyeur ? peut-être. Encore faudrait-il mettre la main dessus ! Tout cela a été ourdi de main de maître. Si dame justice succombait, monsieur le baron, quelle veste !

CHAPITRE VIII

OU RATATIN VOIT QU'IL A ÉTÉ JOUÉ PAR SURIN

Comme deux heures sonnaient, un grand bruit se fit entendre au dehors.

— Une altercation, une rixe peut-être ? dit Jules... Voyez donc cela, monsieur Lefèvre !

Comme Ratatin gagnait la porte, un laquais entra, une carte à la main.

Le laquais donna la carte à Jules.

Celui-ci la prit, jeta les yeux dessus et la laissa tomber, en s'écriant : M. le curé de Saint-Cloud !...

Un étonnement indicible se peignit sur la figure de tous nos personnages. Il était doublé de joie chez Gabrielle, d'une vague crainte chez Galathée et Ratatin.

Le laquais, ébaubi, attendait que Jules lui donnât l'ordre d'introduire le nouveau venu.

Quant à M. de Lalouette, il était plus intrigué qu'étonné de cet effarement général. Personne ne prenant la parole, ce fut lui qui dit au valet : Eh bien, faites entrer M. le curé !

Ces paroles rappelèrent tout à fait à lui M. l'intendant.

Sans s'en rendre bien compte, flairant une catastrophe, il dit : Pardon, un moment, s'il vous plaît !

Et, s'adressant à Gabrielle, il ajouta :

— Mademoiselle, voulez-vous vous retirer un instant chez vous ?

Mais, avant que Gabrielle eût songé à répondre ou simplement à obéir, la porte de la salle à manger s'ouvrit et une voix bien connue de la jeune fille dit avec autorité :

— Gabrielle, demeurez !

Tout le monde se leva.

M. le curé de Saint-Cloud venait d'entrer.

Sur un signe de Ratatin, le valet sortit.

L'abbé, tenant de la main gauche la main de Gabrielle, car, à la vue de son directeur spirituel, la jeune fille avait volé au-devant du digne prêtre, l'abbé s'avança vers M. de Bayolles et, d'un ton poli, mais net et sec, lui dit :

— Monsieur le comte, je suis pressé, car après-demain il faut que je sois de retour au milieu de mes ouailles pour dire la grand'messe, ne m'interrogez donc pas longuement pour connaître les motifs qui m'ont fait hier quitter Saint-Cloud et venir chercher M^lle Gabrielle Probus !

— Monsieur l'abbé ! balbutia Jules.

— Monsieur le curé emmène Gabrielle ? demanda Galathée un peu émue.

— Mais... intervint Ratatin.

— Monsieur l'intendant, dit sévèrement le prêtre, pas un mot ! Autrement je pourrais trouver étrange que M. le comte souffre votre présence ici !

Homme des plus prudents, Ratatin ne répondit rien et se contenta de se mordre les lèvres.

Lisant dans les yeux de Gabrielle une muette interrogation, l'abbé poursuivit :

— Ma chère enfant, à vous du reste de prononcer en dernier ressort !

Il y a quelques jours, sur mon consentement, vous avez, après la mort de votre malheureux père, quitté Saint-Cloud pour suivre M^me la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan !

Galathée s'écria imprudemment :

— Gabrielle sait qu'elle est chez M. le comte de Bayolles !

— Avez-vous dit votre nom à Gabrielle ? riposta l'abbé d'une voix tonnante. Gabrielle sait-elle qu'elle est ici chez M. le comte de Bayolles, en villégiature avec Galathée sa maîtresse, avec Galathée qui n'est autre que Denise Brimard ?

Deux cris, l'un d'étonnement suprême, l'autre de rage, se croisèrent.

L'abbé se tourna vers Jules et, du même ton d'autorité :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur le comte, que c'est assez d'explications comme ceci et qu'il est bon que nous en restions là ?...

— Monsieur l'abbé, c'est mon avis !

— Eh bien, reprit le prêtre, Gabrielle, décidez ! Il faut sur l'heure opter entre mademoiselle ou moi !...

— Mon père ! répondit seulement Gabrielle...

— Messieurs, dit d'une voix brève et polie le prêtre, en saluant le comte et le baron, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Et il sortit, sans même jeter un regard sur Galathée foudroyée, ni sur Ratatin impassible, emmenant Gabrielle, qui le suivait toute pâle, inconsciente du reste de ce qui venait de se passer.

Comme s'ils s'étaient donné le mot, Galathée et Ratatin volèrent vers les fenêtres de la salle à manger.

Devant la grille du château, il y avait une berline dont les chevaux étaient déjà tournés du côté de l'avenue qui faisait face à la route.

Au moment où l'abbé et la jeune fille n'étaient plus qu'à deux pas de la chaise de poste, deux têtes parurent au même instant, l'une à la portière de droite, et l'autre à la portière de gauche de la berline.

Deux cris accueillirent cette vision dans la salle à manger de M. de Bayolles.

— Dupré ! dit Ratatin.

— Le Conciliateur ! dit Galathée.

L'abbé et la jeune fille montaient alors dans la voiture qui disparut au galop de quatre vigoureux chevaux.

Galathée et M. l'intendant étaient collés aux carreaux.

M. Jules de Bayolles se mit à siffloter assez gaiement, puis s'interrompant et s'adressant à M. de Lalouette :

— *E finita la comedia !* dit-il

Sur ces mots, Ratatin et Galathée firent volte-face.

Seule, Galathée s'avança.

— Eh bien, ma toute belle, interrogea Jules, comment trouvez-vous l'incident ?

— Et vous-même ?

— Moi ?... Oh ! moi, vous le savez, je suis des plus philosophes !

— Mais encore?

— Si vous y tenez absolument, je vous dirai que la sortie de M. le curé eut produit un très-grand effet au théâtre de l'Ambigu-Comique!

—Pour moi, ajouta M. de Lalouette, qui gardait une dent à M. Lefèvre, mon avis est que M. l'intendant vient de subir une grave défaite... Ce pauvre vicomte, entre nous, vous devait bien cela! Ah! monsieur l'intendant, vous avez fait une rude école en ne mettant pas tout de suite l'étranger entre M. de Cerny et vous!

Ce n'était pas aujourd'hui qu'il fallait partir, mais hier. Peste! pour un malade, le vicomte n'a pas perdu son temps.

— Est-ce que nous ne partons pas, nous aussi? demanda Galathée d'un ton farouche...

— Mais, dans un instant!... répondit Jules. Aimez-vous mieux, maintenant que rien ne s'y oppose, que nous retournions à Paris?

— Si, j'aime mieux cela... Jules!

— Et bien! va pour Paris... Mais, pardon, chère Galathée!... Est-ce que, une fois à Paris, vous comptez continuer de guerroyer avec M. de Cerny?

— Plus que jamais!...

— C'est de la folie!... Vraiment, baron, les femmes ne sont pas raisonnables, et le sage a bien raison de prétendre qu'elles poussent tout à l'extrême!... Que diable voulez-vous donc, Galathée? En voilà assez avec Georges, ce me semble! Grâce à vous, Gabrielle hait à la mort le vicomte! Il serait raisonnable de ne pas demander plus à la fortune!..

— Etes-vous bien dans votre bon sens, Jules?...

J'ai rendu M. de Cerny, la fable de tout Paris... ne voyez-vous pas que demain au club, partout, de par M. de Cerny, Galathée sera la risée de tous?... Or, je veux que les rieurs soient pour moi! Et sous peu j'aurai les rieurs, n'est-ce pas, monsieur Lefèvre?...

— Oui, madame! répondit froidement le bossu, qui n'avait pas desserré les dents.

— Parbleu! c'est être bien entêté!... Mais, ma toute belle, à votre aise!... Cependant, je vous déclare que, cette fois, malgré tout mon amour pour vous, Galathée, vous n'avez plus à compter sur mon concours!

— Vous m'abandonnez, Jules?

— Entendons-nous ! Moi, je me retire !... Mais, ma bourse, ma bourse entière, chère belle, demeure, comme par le passé, à votre service !

— Merci !...

Puis, se tournant vers Ratatin :

— Monsieur Lefèvre, dit Galathée, tout était prêt, en vue de notre départ pour l'étranger !... Eh bien ! il n'y a qu'un mot de changé dans le programme !... Nous partons pour Paris !

— Dans une demi-heure !... Dans un quart d'heure, si cela plaît à madame !...

Ratatin s'inclina et sortit.

Bientôt Galathée laissa seuls Jules et le baron. Elle alla retrouver Ratatin.

CHAPITRE IX

OU RATATIN PAYE LE SOLIDE ET SURIN LE LIQUIDE

Une fois seule avec M. Lefèvre, Galathée lui dit :

— Eh bien, monsieur Ratatin, que pensez-vous de nos affaires ?

— Madame, les meilleurs généraux font des fautes... et nous en avons fait une grande !...

— En ne partant pas hier ?...

— Non, madame, non !... Mais en envoyant Pitou chez le vicomte !

— Parce que ?...

— Parce que si nous avions laissé le vicomte livré seul à ses pensées, nous avions une grande chance que la fièvre l'emportât; tandis qu'en lui envoyant Pitou, chargé de lui débiter le joli mensonge que vous avez inventé, nous avons guéri le vicomte !

— Cela se pourrait bien !

— Cela est, madame !... Et nous lui avons, de plus, sans nous en douter, soufflé le moyen de nous enlever Gabrielle !

— Je ne m'explique pas que l'abbé...

— Hé ! madame, aussi bien que moi, tout à l'heure, vous avez vu le Conciliateur et Dupré dans la berline qui nous

a amené ici M. le curé !... Dupré... ou le Conciliateur a fait le coup !... C'est le Conciliateur, allez, qui a machiné cela !... Furieux de me savoir avec vous, de se voir éliminé, de n'être pas payé... comme il avait peut-être osé espérer de l'être, Surin a changé de camp, madame !... et il est allé tout dire à l'abbé !

— L'abbé, je pense, monsieur l'intendant, ne nous a pas enlevé Gabrielle pour la donner au vicomte !

Ratatin sourit :

— C'est évident, répondit-il. Mais ne croyez-vous pas que les bonnes sœurs, chez lesquelles on va indubitablement placer Gabrielle, ne la défendront pas aussi bien, mieux peut-être, que nous ne l'aurions défendue ?

— Du reste, nous allons être là !...

— Je suis tout à vous, madame... et mon désir de vous plaire est maintenant doublé du désir furieux de me venger de Surin !...

Galathée enveloppa le bossu d'un long regard de bienveillance et rentra dans la salle à manger.

Elle y retrouva M. de Bayolles et M. de Lalouette, fumant tranquillement.

— Ah ! ah ! dit le comte, voici notre belle impatiente !... Elle n'a pu attendre d'être à Paris !... Je parie qu'elle vient déjà d'organiser son petit complot !

— Je plains le vicomte !... ajouta M. de Lalouette. Il n'a qu'à bien se tenir, ayant M. Lefèvre contre lui !...

Un petit quart d'heure s'écoula, et Ratatin reparut, annonçant avec le plus grand flegme :

— La voiture de madame.

Le surlendemain matin, 1er novembre, jour de la Toussaint, M. le curé de Saint-Cloud officiait de sa personne en son église paroissiale.

Les fidèles trouvèrent bien que le digne prêtre avait l'air fatigué, mais personne ne se douta que dans l'espace de soixante et quelques heures l'abbé avait fait plusieurs centaines de kilomètres et n'avait pas fermé l'œil.

Au milieu des bonnes sœurs grises et tout à côté de sœur Philomèle, tous ceux qui connaissaient Gabrielle, et Dieu sait si elle était connue dans Saint-Cloud, remarquèrent que la fille du père Probus, en grand deuil, pouvait à peine se soutenir.

Après la messe, Gabrielle se retira avec sœur Philomèle. La communauté des sœurs grises comptait une âme de plus.

A l'heure où M. le curé de Saint-Cloud chantait sa messe, Galathée arrivait rue Notre-Dame-de-Lorette.

Après avoir salué M. le baron de Lalouette et prié Jules de la laisser libre, Galathée fit signe à Ratatin de la suivre.

A peine seule avec lui, elle lui demanda quand il comptait ouvrir le feu.

— Tout de suite, madame !

— Et comment ?

— Ah ! il me faut le temps de prendre quelques renseignements ! Je vole retrouver les Agoutis, et le diable aidant, nous aurons bientôt des nouvelles !

— Au revoir !

Ratatin baisa avec ivresse la main que lui tendit Galathée et gagna la porte.

— Et maintenant, dit-il, au cabaret du *Fumeron malade !*

Il n'avait pas fait quatre pas dans la rue Notre-Dame-de-Lorette qu'un éclat de rire formidable le fit brusquement se retourner.

Quoique maître de lui, il pâlit légèrement en reconnaissant Surin.

— Bonjour, mon fils ! lui dit gaiement le Conciliateur.

— Bonjour, papa ! répondit sur le même ton Ratatin qui s'était remis tout de suite de sa surprise.

— Et sans indiscrétion, où allais-tu donc comme ça ?...

— Déjeuner !... Et vous ?

— Vois comme je suis bon père !... Flairant la chose, j'allais au-devant de toi !...

— Voilà qui est gentil, papa !... Vous aviez l'intention ?...

— De t'offrir le liquide !

— Mazette !... Comme vous faites bien les choses, vous permettrez à votre fils de vous offrir le solide ?

— Accepté !

— Nous déjeunons ?

— Chez le mastroquet du coin, là, à gauche !... Une bonne maison, mon fils !...

— Je suis tranquille !... Papa connaît les bons endroits !...

Et ils entrèrent chez un marchand de vins, au coin de la rue de Lamartine et de la rue du Faubourg-Montmartre.

Une fois devant le comptoir, Ratatin dit à Surin :
— Papa, si nous prenions un léger apéritif ?...
— Tu n'as que de bonnes idées, fils !
— Deux perroquets ! demanda le bossu.

Le marchand de vins servit deux verres d'absinthe et ne donna pas de carafe.

— A la bonne heure ! dit Surin.

Il lampa une gorgée de la fée aux yeux verts, puis claquant de la langue avec satisfaction :

— Ça donne envie de déjeuner ! ajouta-t-il...

— Messieurs, s'écria le patron du lieu, je défie qu'on vous serve nulle part mieux qu'ici !...

— Vous avez bien un petit cabinet ?...

— A vous, messieurs, dit le mastroquet, je vais offrir ma petite salle particulière... Vous serez là seuls, comme chez vous !...

— Parfait ! Faites ouvrir deux douzaines d'huîtres ?...

— Après quoi, ajouta Ratatin, vous nous offrirez deux douzaines de cocus !

— Vous en répondez au moins ?...

— Messieurs, tous mes escargots me viennent de la Bourgogne !...

— Ensuite, reprit Ratatin, rognon sauté !...

— Au vin blanc, mon gros père !... Mais, vous savez, prévenez votre chef que c'est pour des gourmets !

— Sur ma parole, messieurs, ce sera accommodé au Haut-Barsac !

— Bravo ! Vous voyez qui vous traitez !

— Un petit rôti? interrogea le marchand de vins; j'ai de beaux perdreaux !

— Va pour un perdreau !...

— Bon !... avec quelques choux de Bruxelles ?

— Ah çà ! mastroquet du diable, vous connaissez donc mes goûts ? demanda plaisamment Surin...

— Je connais mon monde, répondit l'autre, avec un petit salut amical.

— Alors, redoublez-nous les perroquets... et un verre pour vous !...

— Vous terminez ? demanda le mastroquet, en versant une seconde tournée.

— Par un dessert savamment assorti !...

— Puis le café, le pousse-café, la rincette et la double rincette ! termina Ratatin...

— Vous serez servis comme des rois !

On trinqua et on attaqua le second verre d'absinthe.

— Si nous parlions un peu des vins ?... dit alors le patron.

— Les vins, dit Surin, ça me regarde !... Chablis première avec les huîtres et les cocus !... Barsac avec le rognon !... Corton avec le perdreau !... Et, nom d'un tonnerre, puisque nous y sommes, allons-y, dût ma sorbonne éclater en deux !... ce que vous avez de mieux pour le dessert !...

— Messieurs, j'ai eu, il y a deux ans, une véritable occasion de douze bouteilles de la Romanée... Il m'en reste six !...

— De la vraie Romanée ?

— Sur ma tête !...

— Alors, une Romanée !...

— Papa, s'écria Ratatin avec admiration, il me semble que, tous les deux, nous oublions une chose !...

— Laquelle ?

— Un fiacre !...

Tous se mirent à rire.

— Il faudrait autre chose que ces quelques bouteilles, dit complaisamment le mastroquet, pour que ces messieurs eussent leur plumet !

Et, précédant ses hôtes, il les conduisit dans un petit cabinet de plain-pied, à gauche, et donnant sur la rue.

Ratatin et Surin s'assirent en face l'un de l'autre.

En attaquant les huitres, le Conciliateur dit au bossu :

— Sérieusement, mon fils, où allais-tu ?

— Sérieusement, j'allais tout droit chez moi !

— Mauvaise affaire ! A peine parais-tu que la Rousse te cueille !

— Je sais cela ! A Bornick, j'ai vécu près de trois jours avec le baron de Lalouette !

— Le juge d'instruction ?

— Chargé de connaître de l'affaire de Bournonches !

— Et ?

— Et le baron, lui-même, m'a appris qu'il avait donné l'ordre qu'on me recherchât !

— Mais il te tenait ?

— Non ! On ne m'appelait pas Ratatin à Bornick.

— C'est juste !... Et pourquoi cet ordre de te rechercher ?

— Ça, c'est votre faute !

Surin faillit avaler une huître de travers.

— Mon fils, s'écria le Conciliateur, après avoir réussi à avaler le mollusque rebelle, sur mon honneur et sur la blancheur future de mes cheveux, je te jure que je ne suis pour rien là-dedans !

— Sans ça, papa, est-ce que je déjeunerais avec vous?

— Explique-toi !

— Un jour vous m'avez demandé avec insistance chez le Barbillon...

— Quelque temps avant l'affaire du canal, parce que j'avais expressément besoin de toi pour te faire l'intendant de Mme de Sainte-Croix du Reuillan !

— Eh bien, on m'a cherché partout, et l'Osselet m'a trouvé lézardant dans le Trou-du-Canardier !

— J'y suis ! le Trou-du-Canardier a joué un rôle dans l'affaire de Bournonches... et on veut t'interroger?

— J'ai été au devant des interrogations !

— Pas bête !

— J'ai tout dit au baron !

— Tout?

— Tout !

Cette fois, la dernière huître de Surin ne passa pas.

Ratatin se mit à rire.

— Rassurez-vous, papa, lui dit-il... J'ai arrangé cela de main de maître !

Et, en quelques mots, pendant la disparition des escargots, il raconta au Conciliateur la fin de son entretien avec M. le juge d'instruction.

— Hé ! hé ! dit Surin, c'est très-adroit ! Il n'y a pas de danger que le baron évoque de nouveau l'affaire de la marquise !

— Oui, mais si M. de Chabrins ne finance pas splendidement, nous pouvons, nous, le menacer en toute sécurité !... Vous voyez donc, papa, que je n'ai pas eu tort de voler au-devant des poursuites !

— Non ! Cependant, mon fils, se méfier toujours, autant que possible, d'être entre les mains de dame Justice !...

— Une maîtresse tannante !... En voilà une à qui on n'adressera jamais le reproche d'être une lâcheuse !

— Et puis, voyons, entre nous, ajouta Surin d'une voix onctueuse, Galathée à cette heure a besoin de toi !

— Aussi m'aidera-t-elle à liquider promptement ma situation avec M. de Lalouette.

— Qui, dit Surin fort posément, de fil en aiguille, pourrait bien apprendre que j'ai trempé dans l'affaire de la marquise et, en conséquence, me faire appréhender...

— On voit tant de choses ici-bas, répliqua tranquillement Ratatin, qu'il se pourrait faire qu'on vît cette chose-là!...

— Il y a longtemps que je me suis dit ça!...

— Vous êtes la sagesse en personne!... Du reste, il n'y a rien là qui puisse vous inquiéter... Je suppose qu'on vous arrête... Eh bien?. . On vous garde...

— Un peu plus longtemps que toi!...

— Oui!... Mais, vous finissez par sortir blanc comme neige!

— Et, pendant mon incarcération, tu travailles en faveur de Galathée et, ne m'ayant pas devant toi pour me jeter à la traverse de tes projets, tu roules Dupré...

— A votre santé, papa! interrompit Ratatin...

On apportait le rognon.

— Assez, assez! dit Surin au bossu, qui lui faisait une part vraiment copieuse... Assez, que diable!... J'entends manger ma part du perdreau.

— Je l'espère bien!... Nous avons le temps... Je ne suis pas si pressé que ça d'être arrêté.

— Et tu seras encore bien moins pressé de te remettre entre les mains de la rousse, dit Surin, en jetant un regard fauve sur le bossu, quand tu sauras que... si on t'arrête... Galathée et toi, vous aurez beau faire... on ne te relâchera pas!...

— Voyez-vous ça! s'écria Ratatin en baissant les yeux sur son assiette, pour dissimuler l'émotion qui venait de s'emparer de lui à cette botte savamment lancée par le Conciliateur...

— Comme c'est drôle, la vie! reprit Surin avec un gros et franc rire. On croit tenir papa... et paf! c'est papa qui vous tient.

Tout à fait remis de son émotion, Ratatin releva la tête, et d'un air de doute :

— Ça se dit, ces choses-là, mais...

— Ça se prouve, fils!... Tu as joué cartes sur table... Je suis aussi beau joueur que toi!... Cartes sur table à mon tour!

— Voilà un excellent corton, papa !

— Du corton d'ami !... Pourquoi, hélas ! les fioles sont-elles si petites ?... Bientôt on mettra le vin dans des dés à coudre !...

— Nous disions donc ?...

— Que celui qui me fera arrêter ne sera pas à la noce... Figure-toi, mon fils, que toutes mes mesures sont prises... et tu sais si je prends bien mes mesures... pour que chez celui qui m'aura joué cet aimable tour, on trouve...

— Quoi donc, papa ?

— Tu ne devines pas ?

— Pas du tout !...

— Eh bien, mon fils, toutes mes mesures sont prises pour que, chez mon dénonciateur, on trouve... la tête du cadavre !...

Tout d'un coup Ratatin fut debout.

— Comment trouves-tu ça ? demanda le Conciliateur en vidant tranquillement son verre.

Ratatin confus, se rassit froidement.

— Je trouve cela fort... très-fort !... papa !

— Ce n'est pas tout !... Dans les dénonciations, mon fils, ce n'est pas tant l'homme qu'il faut voir... mais bien la femme !... Or, j'ai fait sa part à... la femme !...

— Vraiment !

— C'est pourquoi je regrette que Galathée ne soit pas à... notre conversation l'intéresserait énormément !

— Ah ! vous avez fait une part... à la femme ?

— Pour la punir de sa curiosité !... Je n'aime pas les curieuses, moi !... Que diable, quand on est si habile que de s'introduire comme ça au Tombeau-des-Secrets, on ne doit pas être assez sotte pour y perdre son couteau poignard !

— C'est juste !...

— N'est-ce pas ?... Aussi, trouverait-on chez la belle certain couteau catalan passablement rouillé... avec quelques cheveux blonds encore collés à la lame !...

— Papa, vous êtes sublime !... à vous !

Et Ratatin leva son verre.

— Mon fils, dit posément Surin, voici le perdreau ! Tu découpes comme un ange, je te cède la parole !

— Papa, des gaillards comme nous sont faits pour rester bons amis !... Décidément vous aviez raison, lorsque

vous me disiez, à l'heure de mon apprentissage, à l'heure où vous voyiez un fils en moi : Ratatin, mon enfant, la société serait bien malade si les coquins s'entendaient entre eux !... Ce qui les perd, c'est le mouton !

— Aussi, ai-je horreur de cet animal-là !...

— Que diable, continua Ratatin, on s'en veut, on se combat... Soit !... Faisons nos affaires, mais ne faisons pas celles de la police !

— Notre ennemie !

— Papa, on peut m'arrêter tantôt et me garder même indéfiniment... J'aurai bouche close !...

— Mon chéri, dit Surin en riant, je te ferai passer toutes les douceurs de la vie !...

— Grand merci !... Mais revenons à vous !... Où alliez-vous, papa ?...

— Tout droit chez Galathée...

— Quoi faire ?

— Régler !...

— C'est juste !.. Mais, avouez que vous choisissiez un mauvais moment !... Pourquoi n'avoir pas compté ensemble, avant de la trahir ?...

— Parce que j'ignorais qu'elle m'avait trahi pour toi !...

— Vous croyez...

— Je sais ce que je dis, mon fils !... Galathée, qui est une fine mouche, s'est dit que deux compères coûtaient trop cher ! Elle a profité du coup que m'a asséné le père Probus pour m'évincer... seulement, elle a fait la faute d'oublier de me payer.

— Elle est toute prête...

— A me donner de l'argent... Oui... mais ce n'est pas seulement de l'argent que je veux !

Ratatin se mit à rire :

— C'est pourtant, dit-il, tout ce qu'elle vous donnera, père adoré ! Et, à sa place...

— Tu hésiterais, toi ! après l'aventure d'hier...

— Elle payera tout de même !

— Combien ?

— Que demandez-vous ?

— Vingt mille francs !

Ratatin eut un éclat de rire formidable. Surin le laissa passer et reprit :

— Que t'a-t-elle donné, à toi? Réponds franchement

— Rien encore !

— Soit, tu es à son service ! Mais que t'a-t-elle promis ?
— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?
Surin regarda Ratatin fixement et lui dit :
— Elle t'a promis... le ciel !
— A moi, indigne, soupira comiquement le bossu.
— Et tu crois aux promesses de Galathée ?
— Mais, papa, répondit Ratatin d'un petit air avantageux, je suis peut-être payé pour y croire !
— Tu dis ?
Et, donnant un formidable coup de poing sur la table, Surin se leva tout d'une pièce, les yeux injectés de sang.
Ratatin se leva aussitôt et mit prudemment sa chaise entre la table et lui.
Mais la colère de Surin tomba tout à coup.
Il se rassit avec calme, mordillonna l'aile de son perdreau, vida son verre et dit :
— Heureux Ratatin !
— Heureux ! heureux, répondit le bossu... Je me suis peut-être flatté, papa !
— Oh ! peu m'importe !... Le coup est porté maintenant ! Déjeunons donc tranquillement, mon fils, et disons-nous la vérité. Après le café, nous nous séparerons... ennemis implacables... irréconciliables ! Il y a une femme entre nous !
— Vous prenez tragiquement les choses, aussi !
— Comme je dois les prendre, mon fils ! C'est pourquoi, à cette heure, je ne sais vraiment pas à qui j'en veux le plus !
— Mettez que vous en voulez autant à Galathée qu'à moi, à moi qu'à Galathée !
— Bien dit, mon mignon !
— Et guerre à outrance !
— A outrance !
— Eh bien, vrai, papa, dit Ratatin, en souriant, je crois que ça sera drôle !
— Mon fils, répondit Surin, je t'affirme que ça sera très-drôle !
— Tout ce que nous avons fait jusqu'ici...
— Simple parade !
— Les bagatelles de la porte !
— Pour allumer le chaland !
Le mastroquet entra et dit : Messieurs, voici le café !

CHAPITRE X

UNE AME DE PLUS AU CIEL

A peine Gabrielle fut-elle assise au fond de la berline, Dupré en face d'elle, qu'elle aperçut, à la droite du valet de chambre, l'ignoble figure de Surin. La jeune fille poussa un petit cri plaintif et se serra contre le prêtre.

Surin, qui ne se méprit pas du tout sur le cri de Gabrielle, prit aussitôt la parole et dit au curé :

— Monsieur l'abbé, apprenez à mademoiselle que c'est grâce à mes conseils que vous venez de la sauver !

— Cela est vrai, mon enfant ! répondit le prêtre. Vous n'avez que des amis ici !... Maintenant, vite un mot !... Tout à l'heure cette misérable créature, qui vous avait détournée, s'est écriée que vous saviez que vous étiez chez M. le comte de Bayolles ?

— Elle a dit la vérité !

— Depuis quand saviez-vous cela ?

— Depuis hier matin !

Et l'enfant raconta à ses compagnons de voyage son étonnement de la veille en trouvant dans M^me^ la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan la jeune et gracieuse, la belle et bonne comtesse de Bayolles.

— Mademoiselle, dit le Conciliateur, on vous réservait pour un de ces jours la grande surprise, la surprise finale... Seulement, on ne vous eût révélé le véritable nom de Galathée que hors de France probablement !

— Monsieur, nous allions partir pour l'Italie lorsque M. le curé est arrivé.

— Eh bien ! reprit Surin, croyez-vous, monsieur l'abbé, que nous avions raison de vous presser ?

— Mon père ! mon père ! s'écria Gabrielle en fondant en larmes, qu'ai-je donc fait à Dieu pour que tout le monde s'acharne ainsi contre moi ?

— Cette fois, ma chère enfant, vos épreuves sont finies !... Nous allons directement à Saint-Cloud. Vous descendrez chez nos bonnes sœurs, que vous ne quitterez qu'à l'expiration de votre deuil !...

— Je resterai toujours auprès d'elles !...

— Ceci, mon enfant, c'est le secret de Dieu !...

A quelques lieues de Paris, Surin, car Dupré ne soufflait mot, jugea l'heure venue d'obtenir de Gabrielle un précieux aveu. Il donna un léger coup de coude à Dupré et commença ainsi la conversation :

— Mademoiselle, nous ne sommes plus qu'à quelque vingt ou vingt-cinq kilomètres de Paris... Nous allons nous séparer pour toujours... Je voudrais bien emporter de vous une bonne parole... une parole de pardon !

— Monsieur, répondit Gabrielle, vous m'avez fait beaucoup de mal. Vous avez peut-être, pour votre part, grandement avancé la mort de mon pauvre père... mais aujourd'hui vous venez de me rendre un service qui ne se paye pas et qui ne s'oublie point... Je veux donc croire que la fatalité a tout fait... et je vous pardonne !...

Jouant au mieux l'émotion, Surin s'écria :

— Ah ! merci, mademoiselle, merci !

— Mademoiselle, demanda d'une voix triste et basse Dupré, qui ouvrait la bouche pour la première fois, votre pardon s'étend-il à tous?

— Que voulez-vous dire, monsieur? répondit la jeune fille.

— Je demande, mademoiselle, si ce généreux pardon que vous venez d'accorder à monsieur s'étend à tous... à tous ceux, insista-t-il, qui, sans le vouloir, vous ont fait du mal... comme moi... et comme M. Georges?

— Ah ! ne me parlez pas de lui ! s'écria-t-elle en se couvrant la figure de ses deux mains.

Dupré crut au triomphe.

— Pourquoi, poussa-t-il, pourquoi, mademoiselle?

L'enfant laissa retomber ses mains sur ses genoux et regardant Dupré clairement, candidement, elle lui dit :

— Pourquoi?... Mais M. Georges est le véritable auteur de la mort de mon père... les autres n'ont été que des instruments... Oui ! je pardonne, je pardonne à tous... excepté à lui, monsieur !...

Dupré se demanda s'il entendait bien, si la jeune fille avait conscience de ce qu'elle disait.

Heureusement que l'abbé vint au secours du Frontin, en disant à Gabrielle :

— Mon enfant, Dieu commande qu'on pardonne à tous ses ennemis !

— Pardonner à M. de Cerny ! dit-elle... moi !...

L'expression de haine qui accompagna cette exclamation épouvanta Dupré.

L'abbé reprit :

— Gabrielle, il faudra aussi pardonner à M. de Cerny !

— Pourquoi revenir sur une généreuse pensée, mademoiselle ? insista Dupré... Ce pardon... vous aviez chargé un enfant de le faire parvenir à M. le vicomte !

— Moi ! jeta Gabrielle... Quel enfant?

Dupré regarda la jeune fille avec inquiétude.

— Mademoiselle, reprit-il avec une grande émotion, le jour de votre départ de la Sente des Roses, Galathée, que vous croyiez alors être encore M^me^ de Sainte-Croix du Reuillan, Galathée a fait rechercher le petit Pitou...

— Je ne sais pas !...

— Vous ne savez pas !... Comment, mademoiselle, le jour de votre départ, vous n'avez pas vu Pitou ?

— Non, monsieur !

— Non !... Vous n'avez pas, entre deux baisers, dit à ce gamin, en lui parlant de M. de Cerny : Je lui pardonne !

— Jamais, monsieur, jamais ! s'écria Gabrielle d'une voix éclatante.

— Le malheureux, dit Dupré. Ah ! il en mourra !

— La douleur ne tue pas, monsieur ! Voyez, je suis vivante encore, moi !

A Versailles, l'abbé et Gabrielle quittèrent Dupré et le Conciliateur.

De Versailles, l'abbé se rendit à Saint-Cloud, et, avant de rentrer chez lui, conduisit Gabrielle chez sœur Philomèle. Cela fait, le digne prêtre tendit aussitôt vers l'église, où son vicaire, qu'il avait peu mis au courant, commençait à se désespérer.

Dupré et le Conciliateur ne se quittèrent qu'à Paris.

— Je vais tout droit rue Notre-Dame-de-Lorette, avait dit Surin.

— Moi, je file à Saint-Cloud... porteur, hélas, de tristes nouvelles !

— Oui ! ajouta Surin tout pensif... Les dernières paroles de Gabrielle font pressentir un dénoûment... qui pourrait surprendre bien des gens !

— Quel dénoûment, maître ?...

— Un dénoûment lugubre..., mon fils !

Et Surin s'éloigna en secouant la tête.

Tout soucieux, Dupré regagna Saint-Cloud.

Il y arriva un peu avant midi. M. et Mme de Cerny étaient encore à la messe avec Jeannette.

Dupré trouva donc le vicomte seul avec Lavinio.

— Dupré! s'écria joyeusement Georges à la vue de son fidèle serviteur... Eh bien, quelles nouvelles?

— J'arrive à l'instant, monsieur le vicomte.

— Bon!... et Gabrielle?

— Mlle Probus, probablement à cette heure, est au milieu des sœurs grises!

— Tout a réussi?

— Tout!...

Mais Lavinio trouva que Dupré n'avait point l'œil radieux du triomphateur.

— Voyons, Dupré, lui dit-il, ne nous cachez rien! L'état de santé de Georges permet maintenant au vicomte d'entendre la vérité!...

— Gabrielle m'a pardonné, Dupré?...

— Monsieur le vicomte, dit tristement Dupré, Mlle Gabrielle n'a point vu Pitou!...

— Quoi! s'écrièrent en même temps Georges et Lavinio.

— Pitou, continua Dupré, Pitou nous a tous joués!... Galathée, seule, a vu Pitou, à qui elle a soufflé son rôle!

Georges était profondément abattu.

Au bout de quelques instants, il se leva, fit quelques pas dans sa chambre et dit :

— Gabrielle est ici, c'est assez!

— Gabrielle est sauvée des mains de Galathée, monsieur le vicomte, répondit gravement Dupré, mais je la crois perdue pour vous!

— Pourquoi?

— D'abord, parce que, d'ici à ce que son deuil expire, elle ne quittera pas la communauté, où il ne sera pas facile de pénétrer... Ensuite, parce qu'elle se nourrira de sa douleur, qu'elle en vivra, et que, si par hasard elle se sentait germer dans le cœur quelque bon souvenir pour monsieur le vicomte... ce dont je doute.., elle s'étudierait à extirper de son âme ce bon sentiment.

— Dites-moi que je lui fais horreur!

— Le souvenir de monsieur le vicomte réveille les douleurs de la jeune fille!

— Messieurs, reprit Georges, la comédie est finie et le

drame commence! J'entends que le drame n'ait pas un dénoûment triste... Je comprends la douleur de Gabrielle... Je la respecte... je la respecterai!... Mais le temps, m'avez-vous dit souvent, est un grand maître... Quand la douleur aura cessé de régner seule et sans partage dans le cœur de la jeune fille... je reverrai Gabrielle!

— Alors, demanda Lavinio, vous abandonnez toute poursuite?

— Poursuivre Gabrielle à cette heure, mon ami, ce serait plus qu'une faute... ce serait un crime!

— Georges, voilà qui est parler!

— Aussitôt guéri, reprit le vicomte, je voyagerai.

— Ah! dit Dupré, j'accompagnerai M. le vicomte avec plaisir.

— Vous viendrez avec moi, Lavinio?

— Non, Georges. Vous savez ce que je vous ai dit... Je me consacre à Jeannette.

— Jeannette! dit Georges, rêveur. Vous avez raison. Consacrez-vous à ma petite sœur Jeannette... Voilà celle qu'il me fallait aimer!...

Le soir de ce même jour, selon les prévisions de M. le Conciliateur, la police cueillit Ratatin à l'heure où le bossu rentra chez lui.

Le lendemain, Ratatin comparut devant le baron de Lalouette, qui faillit tomber à la renverse en reconnaissant M. Lefèvre.

Au lieu d'un interrogatoire, il y eut un entretien.

Carrément Ratatin renouvela ses aveux, mais il resta muet sur la participation de Surin dans cette ténébreuse affaire.

— Monsieur le baron, finit le bossu, croyez-moi, laissez là cette déplorable histoire!... Ce que j'ai dit à M. le baron, je le nierais devant M. le juge d'instruction!... Vous vous trouveriez donc devant des présomptions seulement... Mon alibi est tout prêt!... Il est sûr!... J'étais chez la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan, occupé à protéger M^lle^ Probus contre les entreprises de M. Georges de Cerny!... Je ne manquerais pas de dire tout... Nouvelle complication!... Encore de grands noms au procès... Les de Cerny, les de Bayolles!... Quel embrouillamini!... Pour arriver à quel résultat?... A un seul!... A faire examiner la marquise par messieurs de la Faculté, et à con-

stater que Mme de Bournonches est grosse de quatre mois au lieu de deux!

— Monsieur, je rendrais la fortune du marquis à ses héritiers naturels!

— Il n'a que des collatéraux... gens peu intéressants!... Enfin, monsieur le baron, c'est votre affaire. J'estime, moi, qu'il serait prudent, politique même, vous m'entendez, politique, de laisser dormir cela... tout en racontant doucettement la chose à M. le ministre de la justice... Ne doutez pas que Son Excellence ne vous approuve de vous refuser de jeter en pâture au peuple tant de scandale!... Et, quand il fait preuve d'habileté extraordinaire, monsieur le baron, le fonctionnaire avance rapidement!

— Monsieur Ratatin!... interrompit le baron avec hauteur.

Puis, changeant de ton :

— Et vous persistez dans votre... croyance... qu'il n'y a eu que violation de sépulture?

— Pardon, monsieur le baron, j'affirme!

— Vous affirmez?

— J'affirme!

— C'est bien! Je vais vous faire reconduire au dépôt et j'aviserai.

Ratatin ne broncha pas; il salua.

Le soir, il était libre.

On n'entendit jamais reparler de l'affaire de Bournonches. Seulement, quelques mois après le dernier entretien de M. le baron de Lalouette avec messire Ratatin, M. le baron fut tout à coup nommé conseiller à la Cour.

Parfaitement guéri depuis près de quinze jours, Georges, vers la fin de novembre, partit avec Dupré pour l'Italie.

Mais, le matin même du jour de ce départ, Dupré trouva bon de passer chez Surin, à qui il confia que la veille, son maître, sur les instances de Lavinio, avait consenti à se rencontrer avec Galathée chez la belle Emeraude.

— On a tenté une réconciliation, lui dit-il, elle a même eu lieu..., mais...

— Mais je n'y crois pas, répondit Surin. Jamais Gabrielle n'aura été si bien surveillée... Mais à surveillant, surveillant et demi!... Je suis vôtre!... Tu peux partir, mon fils, et dormir sur tes deux oreilles!...

Surin était dans le vrai.

En effet, le jour même du départ de Georges, voici la scène mignonne qui eut lieu chez M. de Bayolles.

A midi, Jules annonça carrément à M. l'intendant qu'il n'appartenait plus à Galathée...

Ratatin s'inclina. Mais, en s'inclinant, il échangea un coup d'œil significatif avec M^lle^ Brimard.

— Enfin, mon petit Jules, dit d'un ton câlin Galathée, une fois le bossu sorti, vous allez donc être un peu à moi!

— L'effrontée! répondit Jules en riant. Il me semble que vous auriez bien pu dire : Enfin, mon petit Jules, je vais donc être un peu à vous!

— C'est ce que je voulais dire!... A propos, Jules, si nous comptions?

— Au fait, oui!... Qu'est-ce que votre belle équipée a bien pu me coûter!... Tous les bandits dont vous vous êtes environnée ne donnent pas précisément leurs coquilles!... Cinquante mille francs, hein? Tout compris!...

— A peu près!...

— Galathée, vous êtes l'économie en personne!

— Aussi, Jules, me suis-je passé une folie!... Voulez-vous que je vous montre mon tigre?

— Voyons le tigre!...

Galathée sonna.

Quelques instants après, vêtu en groom de bonne maison, entra un gentil petit bout d'homme, flottant entre dix et douze ans.

— Magnifique! s'écria Jules... Et ça s'appelle?

— John, répondit le groom.

John, c'était Jean Pitou.

Pendant que le vicomte promène à l'étranger sa mélancolie et cherche, sinon l'oubli, du moins un peu de calme, — pendant que Lavinio, tout entier à l'éducation musicale de Jeannette, espère arriver à réveiller un jour chez Georges un amour mal éteint pour M^lle^ de Nézel, — pendant que Galathée, en introduisant le petit Pitou chez Jules de Bayolles nous prouve qu'elle entend continuer de ténébreuses relations avec Ratatin, — pendant que Surin, d'une part, et le bossu, d'autre part, ont toujours un œil ouvert sur la communauté des bonnes sœurs-grises à Saint-Cloud, occupons-nous de notre chère Gabrielle!

Après avoir reçu les instructions de M. le curé, sœur Philomèle, supérieure ou plutôt mère de la communauté

des sœurs grises, donna une chambre contiguë à la sienne pour appartement à Gabrielle.

Des fenêtres de cette chambre, l'œil plongeait sur le jardin de la communauté.

A ce moment de l'année, novembre, les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles : aussi la vue pouvait-elle se porter au loin.

Entre autres choses qui frappèrent Gabrielle, quand elle se mit pour la première fois à sa fenêtre, deux charmants petits pavillons, qui semblaient perdus au fond d'un bois, et que, lors de la belle saison, dissimulaient aux yeux des profanes les grands arbres d'un parc splendide, parc en ce moment complétement à jour, puisque chênes, platanes, ormes et marronniers n'étaient plus couronnés que de givre; deux charmants petits pavillons, disons-nous, lesquels n'étaient autres que les pavillons habités par Georges et Lavinio, arrêtèrent les regards de la belle enfant.

L'œil voyageait-il plus loin encore, il apercevait, se détachant fièrement dans l'horizon, le château de M. de Cerny.

— La jolie propriété! murmura Gabrielle. Que cela doit être beau en été!

L'enfant ne sut qu'un peu plus tard à qui appartenait ce château.

La chambre de la fille du père Probus n'était pas sévèrement meublée. C'était un palais en comparaison des autres chambres de la communauté. Il y avait du papier aux murs, et deux grands stores blancs à chaque fenêtre. Les vitres des deux croisées étaient en outre protégées par des petits rideaux blancs en guipure, ouvrage de Gabrielle.

Dans cette pièce, l'enfant retrouva tout l'ameublement de sa chambrette. En effet, pendant que Gabrielle revenait de Bornick à Paris, sœur Philomèle avait, dans la maison du père Probus, opéré une razzia complète.

Le soir de son arrivée dans la communauté, Gabrielle dormit dans son lit de jeune fille.

La chambre de Gabrielle était carrelée. Sœur Philomèle fit jeter sur les carreaux un large et moëlleux tapis, sur lequel se détachaient une jolie descente de lit et un ravissant foyer.

Orné de rideaux blancs, le lit était au fond de la cham-

bre. Aux pieds de la couchette, on avait placé la toilette de la jeune fille; à la tête du lit un prie-Dieu en bois noir, à peu près le seul meuble fourni à Gabrielle par la communauté. Au-dessus du prie-Dieu, la jeune fille avait suspendu le portrait de son père.

La cheminée était ornée d'une glace, de la pendule à colonnes du premier empire, de deux gros coquillages qui se prélassaient entre la pendule et deux flambeaux mignons. En face de la cheminée paradait l'armoire à glace de la belle enfant, armoire à glace en acajou, et jadis l'orgueil et la joie de Gabrielle.

A gauche de la cheminée, on voyait la chiffonnière de Mlle Probus, à droite son bureau, petit meuble sur lequel l'enfant écrivait autrefois les comptes de la maison paternelle. Entre les deux fenêtres la commode avait trouvé sa place.

Un guéridon au milieu de la pièce, deux fauteuils à droite et à gauche de la cheminée, des chaises un peu partout et quelques tableaux accrochés aux murs, tous sujets religieux, point n'est besoin de le dire, complétaient l'ameublement de cette chambre virginale.

Deux portes, toutes deux pratiquées sur le plan de droite, l'une près d'une des fenêtres, ouvrait sur l'escalier; l'autre, au fond de la pièce, juste au pied du lit, conduisait dans la chambre austère de sœur Philomèle.

— Nous ne logerions pas mieux la reine! avait dit sœur Philomèle, en embrassant tendrement Gabrielle et en l'introduisant dans sa nouvelle demeure.

Bonne sœur Philomèle! Elle n'avait pas dit une reine, mais la reine!

Dès le lendemain de son arrivée, Galathée se rendit au cimetière.

Tous les jours, elle alla pleurer et prier sur la tombe de son père. Pour qu'on ne la vît point à l'heure accoutumée dans l'humble nécropole du village où elle était née, il fallait que le temps fût épouvantable.

Chaque jour deux sœurs l'accompagnèrent dans ce pieux pèlerinage.

Tout aux choses d'en haut, les bonnes sœurs, dit-on, ne voient rien de ce qui se passe ici-bas. Cependant, et ce, dès le premier jour, les pieuses filles remarquèrent parfaitement bien qu'elles étaient accompagnées et en allant au cimetière et en en revenant.

A quelque quinze ou vingt pas derrière elles, venaient quatre solides gaillards, deux occupant la droite, deux occupant la gauche.

Jamais ces hommes ne s'adressaient la parole entre eux, et cependant ils avaient l'air de s'entendre à merveille. Une fois Gabrielle et ses deux compagnes dans le cimetière, ces quatre hommes s'éparpillaient deux par deux dans les allées latérales. Les personnes sur les tombes desquelles ils allaient prier, dormaient leur dernier sommeil tout près de la dernière demeure du père Probus. C'est pourquoi, presque en même temps que s'agenouillait Gabrielle, tous les quatre, la tête dans leurs mains et paraissant abîmés dans leur douleur, ils fléchissaient le genou non loin d'elle. Mais les bonnes sœurs firent une dernière remarque : c'est que ces braves gens, tout le temps que priait Gabrielle et qu'ils paraissaient prier eux-mêmes, avaient, tous, les doigts des mains passablement écartés, d'où les sœurs-grises conclurent sensément qu'ils épiaient en priant ou qu'ils priaient en épiant.

Au bout de quelques jours, Gabrielle n'ayant pas pris garde à cet incident, les bonnes sœurs s'ouvrirent de leurs craintes à sœur Philomèle.

Le lendemain, sœur Philomèle accompagna Gabrielle avec sœur Marthe. Aussitôt de retour à la communauté, et Gabrielle enfermée dans sa chambre, sœur Philomèle, très-émue, galopa chez M. le curé et lui conta ce que les sœurs avaient surpris, ce qu'elle-même elle avait vu.

— Ne vous effrayez pas, ma sœur, répondit l'abbé... Je vois ce que c'est! Ces hommes sont quatre coquins, mais ces coquins nous servent!... Jamais Gabrielle n'a été si bien gardée!... Ne parlez de rien et allez en paix!

Sœur Philomèle se retira rassurée.

M. le curé avait raison. Deux des hommes, dont il a été parlé ci-dessus surveillaient Gabrielle pour le compte du bossu; les deux autres travaillaient pour le Conciliateur.

Tout alla ainsi jusqu'en décembre.

En décembre, Gabrielle reçut une visite.

Fatigué, inquiet de la mélancolie de Gabrielle, l'abbé avait eu une heureuse inspiration.

Il avait fait connaître le retour de Gabrielle à Augustine Voinot.

Augustine s'était empressée d'accourir.

Sinon un peu de gaieté, du moins un peu de vie, voilà ce qu'Augustine avait apporté à Gabrielle.

La première fois qu'elle vint voir sa cousine, Augustine passa trois jours à la communauté.

Le troisième jour, à leur retour du cimetière, les jeunes filles se mirent à la fenêtre.

— La belle vue! s'écria Augustine... Quel joli panorama!... Vois donc, Gabrielle, vois donc les ravissantes propriétés qui nous font face.

— Les heureux de la terre habitent là! répondit tristement Gabrielle.

— Oh! reprit Augustine avec admiration, en voici une qui l'emporte sur toutes les autres!

Et, sans s'en douter, elle indiquait à Gabrielle la propriété de M. de Cerny.

— En été, répliqua Gabrielle, cela doit être merveilleux!

— C'est au moins à un prince?

— Je ne sais!

— Comment, toi, née à Saint-Cloud, tu ne sais pas à qui cela appartient!... Voyons, orientons-nous!... Vois-tu la sortie d'ici?

— La sortie?... sur la route impériale, inévitablement!

— Alors, rappelle tes souvenirs, et...

Elle ne put continuer, interrompue qu'elle fut par une exclamation douloureuse de Gabrielle.

— Ma Gabrielle... qu'as-tu donc?

Gabrielle venait de se laisser tomber sur une chaise... Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Tu pleures... Mon Dieu, pourquoi pleures-tu, Gabrielle?

— Ce château, répondit celle-ci faiblement, ce château, Augustine, est celui de M. de Cerny.

— Ah!... ah! maudite curiosité!

— Je te remercie, au contraire! Rarement, je regardais à travers la fenêtre... Maintenant, plusieurs fois par jour je me mettrai à ma croisée!

— Gabrielle!

— Oui! tous les jours!... Je me souviendrai davantage!

— Ah! Gabrielle, la haine entrerait-elle dans ton cœur?

— La haine? Non! Mais il est permis... il est bon, Augustine, qu'on se souvienne!

Augustine n'osa insister.

Le soir, elle était de retour chez sa mère.

— Eh bien, et cette chère Gabrielle? interrogea Mme Voinot.

— Ma bonne mère, répondit Augustine en pleurant, elle est bien malheureuse, plus malheureuse encore que je ne le soupçonnais!

— Il y a si peu de temps qu'elle a perdu le cousin!

— Ma mère, répondit Augustine... Gabrielle est une sainte fille qui a la religion du souvenir!... J'ai bien peur que nous ne perdions Gabrielle!...

— Mon enfant, dit l'aveugle, tu m'effraies!

— C'est que, à l'heure du retour, une pensée m'a obsédée, ma mère!

— Quelle pensée, Augustine?

— Ah! ma mère, pardonnez-moi!... Pardonnez à Gabrielle...; mais je crois que Gabrielle se trompe elle-même..., je crois qu'elle est bien loin de haïr M. de Cerny.

— L'assassin de son père! s'écria Mme Voinot, en levant avec horreur les bras vers le ciel.

Il y eut une pause.

La vieille reprit :

— Et qui peut te faire croire cela?

— Mes souvenirs, chère mère!... Et maintenant que je suis au courant de tout ce qui s'est passé, car ma chère Gabrielle m'a raconté toute son histoire..., maintenant que je me rappelle que le vicomte a fait plus que d'intéresser Gabrielle... j'affirme que la douleur de ma cousine provient de ce qu'elle ne peut arriver, quoi qu'elle fasse, à haïr M. de Cerny!...

Eh bien, Augustine avait raison.

Gabrielle, qui s'était d'abord intéressée au vicomte, Gabrielle qui, malgré elle, avait senti cet intérêt s'accroître en raison de la longueur de la lutte, puis des accidents de Georges, Gabrielle, à l'heure où M. de Cerny tomba sous l'effroyable coup de masse porté par le serrurier, Gabrielle aimait confusément celui que tous s'évertuaient à lui faire prendre en haine.

La mort de son père dut guérir Gabrielle de cet amour naissant. Oui! tout d'abord Georges lui fit horreur.

Mais les jours, puis les nuits sans sommeil, se succédèrent et, malgré elle toujours, elle fut bien obligée de convenir que son malheureux père, que M. le curé, que

la bonne sœur avaient été bien aveugles alors qu'ils avaient cru si facilement à la fable de Mme de Sainte-Croix du Reuillan.

En même temps que l'amour, se dit-elle, la vanité s'est mise de la partie !... Cette dame, qu'il croyait ne pas connaître et qui venait si ardemment se jeter à la traverse de ses projets, il l'a prise en haine !... En me poursuivant, il m'oubliait presque pour ne songer qu'à son orgueil ! Et puis, il combattait, visage découvert, lui !... Les autres !... les autres, qui représentaient la pudeur, la vertu, l'honnêteté, ils combattaient masqués, avec des bandits, comme des larrons de nuit !... Enfin, la preuve que ce n'était pas le mal qui le guidait, c'est qu'à l'heure où je demeurais aux mains de cette méchante femme..., c'est lui, lui, qui m'a retirée de chez cette mégère ! retirée..., pour que je me réfugiasse ici..., où il n'entrera jamais..., où il ne me verra jamais !

Et, comme la fièvre s'emparait inévitablement d'elle chaque fois que l'enfant se laissait aller à ces pensées, Gabrielle se réfugiait en Dieu. Les yeux sur le portrait du père Probus, les mains pieusement jointes, à genoux, elle priait avec ferveur et se croyait quitte avec sa conscience quand elle avait murmuré des lèvres et non du cœur : Sois tranquille, père, je me souviendrai toujours !

La Noël arriva.

Cette fois, Augustine vint passer une semaine auprès de sa cousine. Elle ne devait retourner chez la mère Voinot que le premier janvier.

Augustine fut effrayée de l'altération des traits de Gabrielle.

Elle ne put lui cacher qu'elle la trouvait bien changée.

— Mais ce n'est pas raisonnable ! lui dit-elle avec une douce autorité... Dieu commande de lutter contre la douleur... Dieu veut qu'on en triomphe !

D'une voix qui faisait peine à entendre, Gabrielle répondit :

— J'en triompherai !

-- Gabrielle, reprit Augustine, crois-tu que la vie que tu mènes ici soit faite pour te donner du courage ?... Je ne le pense pas, moi !... Une fois ici, il me semble qu'on ne peut se voir envahir que par la tristesse !

— Oh ! répondit doucement Gabrielle, si tu savais comme je vis heureuse ici, tu ne blasphèmerais pas

ainsi!... Rappelle donc tes souvenirs, toi qui as vécu trois jours avec moi dans cette sainte maison!... Le matin, nous sourions au réveil, en faisant notre prière!... Peu après, la sainte messe nous réconforte!... Viennent ensuite les heures de travail!... Veux-tu que je ne sois pas vraiment heureuse, alors que je vois si rapidement s'écouler les heures pendant que je m'occupe pour les pauvres!... Après le repas de midi, je vais passer une heure au milieu des bonnes sœurs. Nous causons comme de vieilles amies, ne nous entretenant que de saines histoires de piété, lesquelles charment les oreilles et l'esprit, ravissent et fortifient le cœur. Vient ensuite l'heure où je vais causer avec mon père... là-bas!... Je reviens plus triste, crois-tu!... Non! je rentre plus vaillante, plus ferme... Et je reprends mon ouvrage jusqu'à l'heure de la prière du soir, puis je m'endors avec calme dans le Seigneur!

— Gabrielle, dit Augustine, tous ne sont pas nés pour cette vie-là!... Dieu ne l'impose pas!

— Nul ne me l'a imposée!... Nul ne me l'impose! Cette vie me plaît!... Je l'ai choisie!

— Alors, ma sœur chérie, permets-moi ce doux nom, pourquoi, toi qui jouissais d'une si belle santé, toi qui rayonnais de beauté, te retrouvé-je aujourd'hui, après un mois d'absence à peine, telle... que je me demande avec effroi si... lui-même, il te reconnaîtrait!

Gabrielle regarda Augustine avec effarement.

— Lui! dit-elle. Qui, lui?...

— M. de Cerny! répondit bravement M^lle^ Voinot.

— Augustine, s'écria Gabrielle toute tremblante, ne me parle jamais de cet homme!

— Pourquoi cela? Je veux t'en parler, au contraire. Il y a une chose que je veux savoir. Gabrielle, tu n'as jamais su mentir! Gabrielle, ne me mens pas!... Tu as aimé M. de Cerny?

— Il m'a inspiré quelque intérêt, répondit Gabrielle avec un peu d'accablement.

— Est-ce bien de l'intérêt seulement?

— Seulement de l'intérêt.

— Et aujourd'hui... aujourd'hui, Gabrielle, quel sentiment envahit parfois ton cœur malgré toi?

— Quand je pense à M. de Cerny, c'est pour prier Dieu qu'il me donne la force de ne point haïr le vicomte!

— Gabrielle ! Gabrielle ! tu ne me dis pas la vérité.

— Veux-tu donc que je te dise que j'aime l'assassin de mon père ! s'écria l'enfant en fondant en larmes.

Augustine attendit un instant. Puis :

— Chère sœur, reprit-elle, je ne te dis pas d'aimer M. de Cerny ; mais je voudrais que, par piété filiale, tu ne te tuasses pas lentement tous les jours, en demandant au souvenir de ton malheureux père, mort par accident, et à Dieu ensuite, la force de ne point penser à celui qui occupe la moitié de ton cœur !

— Augustine !

— Causons, ma chérie, causons froidement, posément, sagement, comme deux sœurs...

Voyons, Gabrielle, le vicomte t'aperçoit... tu lui plais, il t'aime !...

Galathée qui n'a pas de cœur, Galathée qui n'a pas de charme, Galathée qui n'est plus aimée depuis longtemps, Galathée qui s'est impudemment livrée à un second amant, Galathée est furieuse de l'amour naissant de Georges et de ton bonheur futur. Cependant tu ne t'es pas trouvée sur sa route ! Que te veut donc cette méchante femme ?

Sans se rendre bien compte du sentiment qui la portait à entendre sa jeune cousine, Gabrielle écoutait Augustine avec non moins de plaisir que d'émotion.

Augustine reprit avec une certaine énergie :

— Que fait-elle, cette malheureuse ?... Elle raille cet amour ! elle l'irrite ! elle l'attise !... Puis, elle dit au vicomte, au cœur de qui elle a soufflé la jalousie :

— Jamais Gabrielle ne vous aimera, parce qu'il ne me plaît pas qu'elle vous aime ; parce que j'entends, dût-elle mourir de cet amour, qu'elle me paye avec usure ma chute et mes remords !...

Et elle a tenu parole !

Ah ! si j'avais à haïr quelqu'un, Gabrielle, c'est Galathée que je haïrais !

— Ah ! dit l'enfant, que de fois pour elle j'ai arrêté un cri de malédiction qui courait sur mes lèvres !...

— Ah ! je la maudis, moi !... jeta Augustine ; car c'est à elle que tu dois la mort de ton père... oui, à elle seule !... Il n'y a qu'elle qui a pu spéculer sur l'amour paternel pour avoir, à point nommé, retenu le cousin ce soir-là Sente des Roses !... Et puis, y as-tu jamais songé,

Gabrielle? Pourquoi ton père était-il armé?... Celle-là l'a armé qui l'a prévenu !...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que me dis-tu là?

— La vérité !... Puisque M. de Cerny était attendu, pourquoi, comme les autres fois, ne pas lui avoir donné une dernière et verte leçon, et avoir poussé la férocité jusqu'à vouloir sa mort?... C'est que cette femme était lasse de porter sa haine et, qu'au prix d'un meurtre, elle voulait se débarrasser du vicomte !...

— Augustine ! Augustine, dit Gabrielle, d'une voix désespérée, je me suis souvent dit cela !

— La preuve qu'il en est ainsi, c'est que, le coup manqué, elle a voulu te garder auprès d'elle !... Pourquoi? Toujours pour irriter et la passion et l'orgueil du vicomte et, cette fois, ton père n'étant plus là pour te couvrir de sa protection, pour essayer de faire de toi...

— Ah ! maudite, maudite soit-elle pour cette exécrable pensée ! interrompit Gabrielle d'un ton farouche.

— Chère petite sœur, reprit Augustine, M. de Cerny a été plus léger que criminel ! La mort de ton père, M. de Cerny la déplore !... Ce sera son remords éternel ! Si tu as aimé cet homme, tu ne us pas coupable, Gabrielle !... Si parfois son souvenir te poursuit encore..., ne le chasse pas avec obstination, avec amertume, avec colère...

Saisissant subitement la main de sa cousine, Gabrielle interrompit Augustine et, la fixant étrangement, elle lui dit :

— Malheureuse ! me conseilles-tu donc de vivre avec ce souvenir?

Augustine la regarda épouvantée.

Quand elle fut revenue de son effroi et de sa surprise, Augustine dit doucement à Gabrielle :

— Ma sœur ! ma bonne petite sœur ! reviens à toi !... Ecoute-moi sans passion !... n'aime pas M. de Cerny..., mais souffre que M. de Cerny t'aime !...

— Souffrir qu'il m'aime !... Alors, pourquoi ne l'aimerais-je pas, moi? Permettre qu'il espère !... Mais alors pourquoi n'espérerais-je pas à mon tour?... Espérer, quoi?... Qu'à force d'amour, de soins, de prières, il force mon cœur !... Dans quel but? Est-ce qu'un vicomte de Cerny peut épouser la fille d'un serrurier?... Quand il aime une de ces filles-là, un vicomte de Cerny ne recule devant rien pour satisfaire sa passion... il déshonore...

il n'épouse pas ! Ah ! je me souviens de Denise Brimard! Voilà pourquoi je lutte contre ce sentiment étrange qui s'est emparé de moi, qui me domine, qui me tue ! Voilà pourquoi, tous les jours, je nourris non pas la haine... je ne peux pas... je ne dois pas haïr le vicomte !... mais le culte du souvenir de mon père..., de mon pauvre père, dont l'ombre m'apparaît toutes les nuits et me crie : Ne le hais pas, enfant, ne le hais pas, mais souviens-toi !... Souviens-toi qu'il a accepté la lutte, dût Gabrielle devenir une seconde Galathée...

Mon père, s'écria-t-elle, en jetant un tendre regard sur le portrait du serrurier, mon père, je me souviendrai !

La pauvre enfant retomba épuisée.

Augustine était bien fixée.

Il n'y avait pas à s'y méprendre. Gabrielle avait aimé, Gabrielle aimait Georges, Gabrielle, par piété filiale, Gabrielle voulait mourir de cet amour!

Augustine pensa que l'absence du vicomte, la bonne constitution de Gabrielle et le temps finiraient par avoir raison de la douleur et de l'amour de sa cousine. Elle ne l'entretint plus de Galathée.

Quand vint le premier de janvier, date à laquelle elle devait retourner à Orvilliez, Augustine dit adieu à Gabrielle qu'elle quitta relativement calme.

Néanmoins, avant de se rendre à l'embarcadère du chemin de fer, elle passa par le presbytère et raconta au directeur spirituel de sa cousine le grave entretien qu'elle avait eu avec elle.

— Malheureuse enfant! dit l'abbé terrifié, doit-elle donc payer pour tous?

— Mais lui, lui, mon père! interrogea la jeune fille.

— Lui, mon enfant, répondit le prêtre. J'ai vu hier son meilleur ami... Georges souffre non moins que Gabrielle !

— Mais, mon père, répliqua Augustine, cet intolérable supplice ne saurait durer toujours. Savez-vous bien que Gabrielle en mourra! Voulez-vous donc... permettrez-vous donc que Gabrielle meure?...

— Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous ! Je verrai Gabrielle... que dis-je ? je vais la voir !

La figure d'Augustine s'illumina.

La jeune fille allait remercier le pasteur, lorsque dame Monime entra et annonça sœur Philomèle et Gabrielle.

— J'étais bien certaine de trouver Augustine chez M. le curé, dit Gabrielle en entrant.

— Mon enfant... interrompit l'abbé.

— Elle est venue vous raconter nos petites conversations.

— Gabrielle !...

— Tu as eu tort, cousine... Tu as porté le trouble dans le cœur de mon second et bien-aimé père! Rassurez-vous, mon père, ajouta-t-elle doucement... Depuis trois jours, nous n'avons pas causé de M. de Cerny.., et, depuis hier, j'ai pris un parti... Je me suis bien interrogée... et devant l'intérêt que je sentais que je portais à M. Georges, j'ai voulu de moi-même une réponse franche ! Cette réponse, je vous l'apporte... Ni le repentir, ni l'amour ne pourront jamais faire que j'oublie que M. de Cerny a songé à faire de moi une autre Galathée !...

— Et tu oublieras le vicomte ? demanda Augustine avec élan.

— Je l'oublierai !... Quand tu reviendras, ma bonne Augustine, tu me retrouveras... belle comme autrefois, dit mélodieusement l'enfant avec un sourire.

— Ah ! Gabrielle ! Tu me rends bien heureuse ! Embrasse-moi !...

Après avoir embrassé sa cousine, Gabrielle s'avança vers l'abbé et lui souhaita la bonne année.

Puis sœur Philomèle, Augustine et Gabrielle se retirèrent.

— A dans un mois ! dit Augustine. Et belle, belle... comme autrefois:

Après un dernier baiser, elle disparut.

— Dans un mois... je serai morte, murmura Gabrielle.

Hélas ! Augustine avait été bien mal inspirée en prenant la résolution de ne plus parler du vicomte à Gabrielle.

En ce faisant, elle suivit les vieux errements de la médecine, laquelle conseille toujours à tous de ne jamais entretenir le patient de sa douleur.

La parole, c'est la consolation, c'est la vie, tandis que le silence, c'est la mort.

Véritablement inoccupée, Gabrielle devait songer.

Personne ne lui apportant que des consolations banales qui ne tendaient qu'à irriter la jeune fille contre quelqu'un qui, quoi qu'elle fît, lui était sympathique, personne

ne cherchant à pénétrer le véritable secret de sa souffrance morale, personne ne l'entretenant de sa douleur, ne vivant avec elle de sa tristesse, la jeune fille s'abandonna aux idées noires.

Les idées noires, quand elles ne poussent pas au prompt suicide, précédent toujours les maladies de langueur.

Augustine ne remarqua pas que les jours où on avait parlé de Georges, la flamme avait brillé dans les yeux de Gabrielle, que son teint s'était animé, que le sang avait circulé dans ses veines, que cette pâle figure de cire enfin s'était ranimée. Elle ne s'aperçut pas que, lorsque la conversation ne roula plus sur le père Probus, sur Galathée, sur celui qui occupait, malgré tout, un cœur qui demandait à battre, que l'œil de Gabrielle redevint bien vite terne, et le masque mat, que le corps se fit statue.

— N'irritons pas, n'avivons pas sa souffrance ! dit naïvement la jeune fille. Le temps la consolera !

Non ! le temps ne console pas.

Seuls, la parole et le travail consolent.

Certes, Georges aimait bien Gabrielle ! Eh bien, Georges ne songeait pas à mourir.

En voyageant, il fatiguait son esprit et parfois endormait son cœur.

Avait-il un moment de répit, aussitôt le nom de Gabrielle courait sur ses lèvres. Alors Dupré, aussi dévoué qu'habile, entonnait un dithyrambe sur les charmes et sur les vertus de la belle enfant : au bruit de cette douce musique, Georges berçait ses chagrins et trouvait le repos.

Mais quel savant médecin il avait en Dupré !

Une fois à Nice, Dupré persuada à son maître que le vrai touriste ne voyageait qu'à pied, allant où le conduisait le hasard.

On voyagea à pied. De sorte qu'à la date du cinq, s'ils se trouvaient dans une délicieuse campagne au ciel toujours bleu, à l'air toujours tiède et parfumé; ils se réveillaient brutalement vers le douze ou le quinze dans un pays abrupte, dans des gorges de montagnes où l'esprit du voyageur était toujours forcément tendu, l'œil constamment occupé : magique spectacle pour la vue, occupation sérieuse pour l'esprit, car à chaque instant, la vie des voyageurs était en péril.

Avec ce système, le corps ne perdait point ses forces. Or, quand on est fort, on supporte avantageusement les assauts de la douleur.

Plus d'une fois, Georges s'en voulut de n'avoir point songé à Gabrielle.

— Monsieur, disait benoîtement Dupré, la chère enfant s'adresse peut-être le même reproche à cette heure. C'est une loi de la claustration comme une loi de l'absence. L'absence et la claustration fortifient la raison ! C'est loin de l'objet aimé que la raison fait entendre sa voix sage et puissante ! A l'heure où monsieur le vicomte croit que sa Gabrielle adorée l'accuse, peut-être que Gabrielle, au contraire, reconnaît qu'il est bien que tous deux oublient un beau rêve... un avenir impossible !

— Dupré, s'écriait vivement Georges, je n'admets pas qu'on désespère de l'avenir.

— Monsieur le vicomte croit-il donc, reprenait son fidèle valet de chambre, que là-bas, des gens sages, sages et bienveillants, n'ont pas déjà fait ou ne vont pas bientôt faire comprendre à l'infortunée Gabrielle que, lorsque M. de Cerny, toujours épris d'elle, ira lui demander sa main, la pauvre enfant devra impitoyablement décliner tant d'honneur !

— Ah ! Dupré, si Gabrielle m'aimait comme je l'aime !...

— Ne souhaitez jamais cela, monsieur le vicomte, si vous êtes soucieux de la vie et du bonheur de cet ange !... Quel malheur ! si, se laissant aller aux conseils de vos deux cœurs, Gabrielle comblait un jour vos vœux !... Ah ! oui, dans les premiers mois, vous fuiriez tous deux loin des hommes et vous iriez cacher votre félicité sous les yeux de Dieu. Ensuite, monsieur le vicomte ?... On ne vit pas toujours dans les bois, sur les bords d'un lac, les yeux sur les yeux de la femme adorée !... Ah ! la triste rentrée dans le monde !... Le monde rappelle ceux qui sont siens !... La haine et l'envie y attendraient celle qui viendrait, pendant quelques mois, de s'enivrer à la coupe du bonheur et de l'amour !... Que vient faire dans le monde, diraient d'aucuns, cette petite paysanne qui n'a pas craint, pour se parer un jour le front d'une couronne comtale, d'épouser celui à qui son père doit la mort !...

— Dupré !...

— Croyez-vous, monsieur le vicomte, quelque bien

trempée que soit une âme, qu'elle puisse supporter longtemps de pareils coups ?... Non, n'est-ce pas ? Et mieux vaut de longs mois de douleur qu'un seul jour de cette effroyable torture et de cette épouvantable agonie du cœur !

Georges s'emportait, criait, tonnait contre la société et finissait par tomber épuisé, et à l'heure de l'abattement, de la prostration, par reconnaître que Dupré avait raison et qu'il est, dans la vie, de ces circonstances fatales devant lesquelles il faut s'incliner.

Personne n'avait touché cette corde devant Gabrielle.

Mais, doué d'une intuition secrète, qui confond l'esprit, le cœur de la femme avait perçu cette triste page de l'avenir que Dupré avait déroulée aux yeux de Georges.

Et comme personne ne lutta même un seul instant contre elle, l'enfant se nourrit à toute heure de cette pensée effroyable que, si par un de ces hasards impossibles, qui sont le secret de Dieu, Georges lui offrait un jour sa main, elle se vouait de sang-froid, pour un mois ou deux d'un bonheur sans mélange, à une existence atroce.

— Non ! non ! s'écriait-elle alors... jamais, jamais je ne voudrai que mon époux, que mes enfants rougissent un jour, l'un de sa femme, les autres de leur mère.

Après l'heure de l'accablement, venait celle du désespoir, lent et sombre.

— Suis-je donc folle, se disait-elle tout à coup, que je me laisse aller à ces absurdes pensées !... M'aime-t-il ?... M'a-t-il jamais aimée ?... Oui ! il m'a aimée..., comme tant d'autres..., d'un amour passager !... Et, à cette heure, s'inquiète-t-il seulement si Gabrielle est morte ou vivante !... Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il donc juste qu'il y ait ici-bas des créatures qui ne songent qu'à vous, qui ne vivent qu'en vous... ainsi vouées au malheur !...

Il n'y avait qu'un moyen de sauver Gabrielle.

Il fallait que quelqu'un eût l'instinct sacré, le flair saint ; il fallait que quelqu'un s'évertuât à prouver à Gabrielle que, sans honte, sans crainte, elle pouvait aimer Georges, l'épouser même, mais qu'il serait plus bienséant, plus sage, plus vaillant de lutter contre son cœur et de céder sans combat la victoire aux préjugés du monde. Il fallait qu'à ce cœur, tout d'amour et de poésie, un cœur dît un jour avec autorité : Aime-le, Gabrielle, aime-le, ce brillant cavalier que tu as entrevu dans tes rêves ! Suis-le

de tes yeux comme de tes vœux dans la vie ! Dans son existence fais-toi la tienne !... Dans celle qui, un jour, bientôt peut-être, portera son nom, ne vois pas une rivale..., vois une sœur plus favorisée !... Et dis-toi, Gabrielle : Ce bonheur !... il est à moi ! Ce bonheur ! je le leur ai donné, parce que j'ai voulu que le bien-aimé de mon cœur n'eût que des pages marquées d'un signet rose au livre de sa vie !

Certes, celui qui eût dit cela à Gabrielle eût réconforté cette âme ; il lui eût inspiré le désir de connaître cette âpre jouissance que ressent le cœur en voyant les autres heureux par vous, de votre douleur !

Non ! tout le monde laissa Gabrielle à ses amères pensées, à sa tristesse.

Le mois de janvier fut exécrable.

Dix fois seulement, Gabrielle put aller au cimetière. Presque tout un mois, elle vécut donc entre les murs de la communauté, toujours priant, toujours travaillant à ces insipides ouvrages d'aiguille, qui tiennent la tête libre et fatiguent le corps, toujours pensant... à son père... et à lui...

Gabrielle devint si diaphane que sœur Philomèle prit peur et appela M. Lombard.

— Nous avons un grand chagrin, dit le docteur à Gabrielle, voilà tout. Mon enfant, il faut surmonter cela.

Mais une fois sur le palier, M. Lombard remua la tête d'une façon triste et significative.

Alors sœur Philomèle eut une bonne pensée : elle écrivit à Augustine.

Augustine avait promis de revenir dans les premiers jours de février. Si la jeune fille tenait parole, peut-être pouvait-on espérer encore. Augustine, qui une première fois avait vu clair dans la situation de Gabrielle, Augustine pouvait, non moins que cette première fois, faire preuve de perspicacité, livrer résolûment bataille, et sinon remporter la victoire, du moins opérer une heureuse retraite.

Mais Augustine ne vint pas.

Vers les derniers jours de janvier, la mère Voinot tomba dangereusement malade.

Il y a d'étranges fatalités écrites dans le livre du destin!

Un moment, Gabrielle fut si faible qu'elle garda la chambre, et presque le lit, trois jours.

Heureusement que les premiers jours de février se levèrent moins sombres que les derniers jours du mois précédent. Le soleil, qui gagnait en force, apparut un jour, clair, presque radieux. Gabrielle se leva et parla d'aller visiter la tombe du père Probus.

Ce fut avec bien du mal que sœur Philomèle put obtenir de la jeune fille d'attendre jusqu'au lendemain !

Mais, le lendemain, pour revenir du cimetière, il fallut que Gabrielle s'arrêtât deux ou trois fois en route et s'appuyât sur les bras des bonnes sœurs qui l'accompagnaient.

Vers la fin de février, Gabrielle faisait peine à voir aux habitants de Saint-Cloud. Jadis pour aller au cimetière, pour y faire sa prière, pour revenir du champ de repos à la communauté, elle mettait à peine une heure et demie; aujourd'hui le double ne lui suffisait pas.

Le 1er mars, par un temps tout à fait incertain, Gabrielle, malgré sœur Philomèle, voulut faire son pieux pèlerinage de tous les jours. Ce jour-là elle monta au cimetière plus lentement encore que d'habitude.

A peine était-elle agenouillée, qu'il tomba une pluie torrentielle. Malgré les supplications des deux sœurs, ses compagnes de tous les jours, Gabrielle se refusait à aller demander l'hospitalité au gardien du cimetière. Il fallut que les sœurs se fâchassent pour l'emmener avec elles.

La pluie les surprit encore en route.

En rentrant dans la communauté, Gabrielle était glacée.

Elle se mit au lit avec une fièvre intense.

Cette fois, la maladie de langueur se compliqua d'une fluxion de poitrine.

L'art fut impuissant.

Vers la fin du mois, M. Lombard déclara tristement à sœur Philomèle que Gabrielle ne durerait certainement pas autant qu'avril.

L'arrêt était inexorable.

Pendant ce temps, Mme Voinot s'était à peu près rétablie.

Augustine accourut.

Elle ne quitta plus sa cousine.

Un soir, elle lui dit en sanglotant :

— Tu veux mourir, Gabrielle, n'est-ce pas que tu veux mourir ?

— Oui, répondit l'enfant.

— Méchante sœur ! reprit Augustine. Tu ne mourras pas ! Et pourquoi veux-tu mourir ?

Dans ses mains brûlantes Gabrielle prit la main de sa garde-malade, puis attirant Augustine à elle, elle lui dit en l'embrassant tendrement : — Je l'aime !

— Ah ! s'écria Augustine, tu nous as trompés !... Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !...

Et, sans en entendre davantage, après avoir appelé sœur Marthe, aux bons soins de qui elle confia Gabrielle, Augustine courut au presbytère.

Elle y trouva l'abbé.

— Monsieur le curé, s'écria-t-elle, à peine entrée dans l'oratoire du prêtre, Gabrielle se meurt !... Gabrielle se meurt d'amour !

— Mon enfant, mon enfant, répondit l'abbé en s'efforçant en vain de retenir ses larmes, vous ne m'apprenez rien !...

— Comment, reprit aussitôt la vaillante fille, je ne vous apprends rien... et elle se meurt... Mais si j'avais su cela, moi... je l'aurais sauvée !

— Sauvée ?

— J'aurais été trouver M. de Cerny, monsieur l'abbé... Je lui eusse tout dit, et je ne doute pas...

— J'y ai songé, mon enfant; mais outre que M. de Cerny est bien loin d'ici, je doute, moi, que Gabrielle...

— Gabrielle se trompait elle-même !... C'était à vous de lui prouver qu'elle se trompait... que Dieu ne lui commandait pas le suicide, que la mort de son père ne lui imposait pas de mourir !... Mais, pardonnez-moi de vous accuser !... la douleur m'égare !... Songez avec moi qu'il est peut-être temps encore de sauver ma sœur !

— Voulez-vous que j'écrive à M. le vicomte ?

— Sur l'heure, mon père, sur l'heure !... S'il est trop tard, au moins Gabrielle mourra-t-elle heureuse !

Cinq minutes après cet entretien, Augustine était aux pieds du lit de Gabrielle et l'abbé entrait chez Lavinio.

Celui-ci demeura atterré en apprenant la nouvelle que lui apportait le prêtre. Il répondit simplement ceci : Sur mon honneur, monsieur le curé, avant dix minutes, j'aurai envoyé un télégramme à M. de Cerny !...

Hélas ! l'état de Gabrielle empirait tellement qu'il devenait évident que Georges, en admettant que Georges accourût, arriverait trop tard pour trouver Gabrielle vivante.

C'est pourquoi, bien que M. Lombard eût expressément interdit qu'on émotionnât la malade, Augustine à bout de forces, à bout d'expédients, dit un matin à Gabrielle :

— Ma sœur! courage ! La journée va être bonne !... J'ai reçu d'agréables nouvelles !

Gabrielle ne parlait déjà plus !... Elle regarda fixement Augustine...

— Lesquelles? implorait ce regard.

Augustine appela tout son courage à elle :

— Mon Dieu, murmura-t-elle, pardonnez-moi si je fais mal !...

Et se penchant vers la malade, elle lui dit tout bas :

— Il sait que tu es malade !

L'œil eut un éclair.

— Il souffre !

Il y eut comme de la joie dans l'éclair de tout à l'heure.

— Il veut venir !

Gabrielle fit un petit effort, comme pour se soulever...

Radieuse, Augustine s'écria :

— Il vient, ma chérie, il vient !... Veux-tu encore mourir ?...

La tête de Gabrielle retomba, pâle, sur l'oreiller.

Un cri terrible retentit dans la chambre :

— Je l'ai tuée, je l'ai tuée! disait Augustine en se tordant les mains de désespoir ...

Sœur Philomèle accourut et vola vers Gabrielle qu'elle souleva dans ses bras.

Ce n'était qu'une syncope.

Avec un peu de vinaigre sur les tempes, on fit bientôt reprendre ses sens à Gabrielle.

A peine fut-elle revenue à elle que, de nouveau regardant fixement sa cousine, la jeune fille balbutia d'une voix faible mais heureuse :

— Il vient?

— Il vient, répéta Augustine, certaine cette fois de faire du bien à Gabrielle.

Celle-ci eut un doux sourire.

Ses lèvres remuèrent... Augustine n'entendit rien, mais elle devina que Gabrielle murmurait avec ivresse :

— Il vient !... Il vient !

Sur ce, M. le curé entra, porteur d'un télégramme que venait de recevoir Lavinio.

Ce télégramme était ainsi conçu :

— J'accours ! A demain !

Augustine tomba à genoux et murmura :

— Seigneur ! je crois en votre miséricorde et en votre bonté !... Seigneur ! vous êtes le dieu clément ! le dieu charitable ! le dieu bon ! Seigneur, donnez à cette enfant la vie jusqu'à demain !

Le soir, quand survint M. Lombard, l'anxiété était peinte sur tous les visages.

Le docteur sourit à la malade. Après lui avoir pris la main, il lui dit :

— Nous allons mieux, mon enfant !... Nous aurons une bonne nuit !... Adieu !

Il sembla à Augustine que le docteur avait prononcé ce mot adieu d'un ton singulièrement ému. Elle accompagna M. Lombard et, à peine sur le palier, elle lui dit :

— Georges arrive demain, docteur.

M. Lombard baissa tristement la tête et répondit :

— Demain !... Il sera trop tard !

— Ah ! s'écria Augustine, je veux qu'elle vive jusqu'à demain, moi ! Et elle vivra !... Elle vivra, docteur ! quand je devrais passer la nuit à lui murmurer à l'oreille : Le voici, petite sœur, le voici !

Gabrielle s'était endormie.

— C'est la suite de l'émotion, n'est-ce pas ? demanda Augustine à sœur Philomèle.

Se retournant vers Gabrielle :

— Dors ! dors, mon ange, ajouta-t-elle, dors longtemps ! Ma mère, on ne meurt pas pendant le sommeil, dites ?

Sœur Philomèle ne répondit point.

Alors, Augustine s'assit à côté du lit.

Les yeux sur les yeux de Gabrielle, elle guettait sa respiration.

La respiration était douce, et le cœur battait doucement.

Augustine eut une espérance folle.

— Les grandes joies, dit-elle, guérissent tout d'un coup comme tuent les grandes douleurs !... Mon Dieu ! si elle était sauvée !... Mais oui, elle est sauvée !... Est-ce que le cœur bat ainsi, est-ce que la respiration est aussi douce quand on va mourir !

Sur les deux heures du matin, Gabrielle ouvrit les yeux.

Elle eutle plus charmant des sourires pour sœur Philo-

mèle et pour Augustine, mais au moment où elle ouvrit la bouche pour dire quelques mots, ses yeux se troublèrent, sa respiration devint sifflante : l'enfant eut tout à coup un léger hoquet.

Hélas ! ce petit hoquet alla grandissant.

La tête inclinée sur l'oreiller, l'enfant n'ouvrait plus les yeux et semblait respirer péniblement.

A cinq heures, il parut à Augustine que le hoquet s'arrêtait.

Elle eut une sueur froide et, se penchant à l'oreille de Gabrielle, elle lui dit :

— Le voici, petite sœur, le voici !

Gabrielle ouvrit les yeux.

Au même moment, un bruit assez insolite se fit entendre en bas.

Sœur Marthe accourut et dit à sœur Philomèle:

— Il y a à la porte trois personnes qui, priant et pleurant, demandent à entrer !...

Avant que sœur Philomèle eût répondu, Augustine s'élança.

Elle descendit l'escalier quatre à quatre, bondit vers la porte et dit :

— Est-ce vous, monsieur le vicomte?

— C'est moi ! répondit Georges.

Augustine ouvrit la porte et ajouta :

— Entrez et suivez-moi !

En deux secondes, Augustine et Georges furent sur le palier du premier étage.

Lavinio et Dupré suivaient Georges.

Augustine, seule, entra chez Gabrielle.

Les yeux démesurément ouverts, Gabrielle semblait attendre qu'elle reparût.

— Petite sœur, dit Augustine tout bas, tu sais qu'il est là... veux-tu le voir ?

Les yeux de Gabrielle répondirent : Je veux le voir!

— Georges, cria Augustine, Georges !

Le vicomte bondit près d'Augustine.

A genoux devant le lit de Gabrielle, Georges, fou de douleur, s'empara des mains de sa bien-aimée, les couvrit de baisers et dit :

— Gabrielle ! ma femme ! me voici !

Il lui sembla que les yeux de Gabrielle lui répondaient : Je veux être debout !

Il se leva et, lui-même, souleva l'enfant dans ses bras.

— Ma femme ! ma femme ! lui cria-t-il avec amour.

Les yeux de Gabrielle se fixèrent sur les deux yeux du vicomte avec un bonheur ineffable ; puis, il parut à tous que l'enfant se penchait et que ses lèvres paraissaient chercher le front de M. de Cerny.

Le vicomte avança la tête. Gabrielle fit un effort et baisa Georges au front.

Puis ses yeux se fermèrent et sa tête se pencha sur l'épaule de Georges.

Le vicomte déposa doucement son précieux fardeau sur l'oreiller, retomba à genoux et, gardant dans ses mains les mains de Gabrielle, les yeux sur ses yeux, il sembla attendre que Dieu fît un second miracle.

Dieu le devait à ces enfants.

Une dernière fois Gabrielle rouvrit les yeux, regarda les bonnes sœurs d'abord, Lavinio et Dupré ensuite, puis sœur Philomèle et Augustine, et enfin son Georges, et prononça distinctement ces paroles :

— Je suis heureuse !

Ses yeux se fermèrent pour toujours comme ses lèvres murmurèrent :

— Mon père !... Georges !...

— Une âme de plus au ciel ! dit à voix basse Lavinio.

Ce ne fut pas chose facile que d'arracher Georges d'auprès du corps de Gabrielle.

Il ne fallut rien moins que la présence de Mme de Cerny pour obtenir ce résultat.

Quand il quitta la chambre de la morte, le vicomte prit les mains d'Augustine dans les siennes et, fixant la jeune fille, il lui dit d'un air égaré et d'un ton farouche :

— Vous appeliez Gabrielle votre sœur ! Dieu vous garde de vous trouver jamais sur mon passage ! Vous voyez ce que je fais des jeunes filles belles et sages !... Celles-là !... je les corromps !,.. Celles-ci... je les tue !...

Il jeta un dernier regard sur Gabrielle et s'écria entre deux sanglots !

— Galathée ! Galathée !

Tout Saint-Cloud apprit avec autant de chagrin que de stupeur la mort de Gabrielle : tout Saint-Cloud pleura cette petite sœur des pauvres, si jeune, si belle, si candide, si bonne.

Le surlendemain, eurent lieu les funérailles de la fille du père Probus.

On fut bien étonné de voir le deuil conduit par M. le vicomte de Cerny, plus stupéfait encore de la douleur de Georges.

Les bavards en conclurent que, pour que M. de Cerny eût acheté un terrain à perpétuité, commandé un superbe mausolée, fait à Gabrielle les honneurs d'un convoi de première classe, il fallait que Georges eût aimé secrètement Gabrielle.

— Il a voulu l'épouser ! dirent ceux-là.

— Les parents s'y sont opposés ! ajoutèrent ceux-ci.

— La petite est morte de chagrin ! finirent les autres.

— Ces nobles, toujours les mêmes ! dit-on en chœur.

Comme on le voit, il y a toujours un peu de vrai dans les propos de la foule.

A la vue de son Georges bien-aimé, en ce moment terrassé par la douleur, amaigri, pâle, vraiment vieilli de quelques années, Jeannette, qui se reprenait à vivre avec confiance, Jeannette se jeta dans les bras de Lavinio et lui dit :

— Il est perdu, ami, il est perdu !

— Mon enfant, répondit tristement le ténor, il est dans la vie des dénoûments terribles et inévitables ! Il fallait, croyez-moi bien, que l'une des deux, Gabrielle ou vous, quittât ce monde ! Toute ma science est d'avoir prévu le choix de Dieu ! Vivez avec votre amour, mon enfant. Il est saint. Il est honnête. Georges vivra. Vivez ! C'est vous qui devez être sa consolation... son dernier amour !

Le lendemain, Georges disait adieu à ses parents et partait avec Dupré pour la Suisse.

En descendant rue Saint-Lazare, à Paris, Dupré héla un fiacre.

Aussitôt les bagages chargés, le cocher demanda où il devait conduire ses voyageurs.

— Rue Nôtre-Dame-de-Lorette, répondit Georges, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Que va-t-il faire là ? se contenta de se dire mentalement Dupré.

Le fiacre s'arrêta bientôt devant l'hôtel de M. de Bayolles.

— Dupré, dit Georges, venez avec moi !

M. de Bayolles était chez lui.

Jules fut fort étonné quand on lui annonça que le vicomte était là et demandait à le voir.

Il donna l'ordre de faire entrer Georges.

A la vue du vicomte, pâle et triste, tout de noir habillé, un crêpe à son chapeau, à la vue de Dupré, comme son maître, en grand costume de deuil, et demeurant discrètement près de la porte, M. de Bayolles sentit qu'il y avait un malheur dans l'air.

— Georges ! s'écria-t-il, réellement ému, que me voulez-vous? Vous venez m'apprendre une catastrophe?...

— Jules, répondit doucement Georges, je voudrais voir Galathée !

— Galathée ! jeta le comte.

Il regarda fixement M. de Cerny, puis :

— Georges, dit-il, vous avez raison !... Ce sera son châtiment !

Il sonna deux fois.

Rose parut.

— Que madame vienne à l'instant ! dit-il durement à la femme de chambre...

Rose porta cet ordre sévère à sa maîtresse, à laquelle elle apprit en outre la présence de M. de Cerny.

— Je sais ce que c'est ! répondit Galathée... J'y vais !..

Et elle se rendit au salon.

Elle entra souriante.

— Madame, dit sèchement Jules, je ne crois pas que ce soit le moment de sourire.

— Madame, interrompit Georges...Gabrielle est morte !

— Morte ?...

— Son convoi a eu lieu hier...

— Pauvre fille ! dit Galathée.

— Vous êtes la cause de sa mort, madame, et...

— Et ?...

— Et je viens venger Gabrielle !...

Galathée ne bougea point.

Elle ne sourcilla même pas.

Jules et Dupré se regardèrent, en frémissant, mais ils ne bougèrent pas non plus.

— Monsieur Georges de Cerny, dit froidement Galathée, qui s'était croisé les bras, il y a beau jour que Denise Brimard s'est dit : Est-ce que, après m'avoir déshonorée, mon joli vicomte ne m'assassinera pas ?...

Le vicomte poussa un cri terrible et tomba évanoui sur le parquet, en laissant échapper de ses mains quelque chose qui ne rendit aucun son sur le tapis.

Sur un geste de Jules, Galathée sortit.

Elle rentra chez elle, en se disant :

— Tu m'as fait peur, vicomte! Tu me le payeras

LIVRE IV

LE FLACON DE VITRIOL

CHAPITRE I

LE NÉCESSAIRE DES PINTADES

Il y avait à peine trente heures que Georges avait quitté Saint-Cloud lorsque, au grand étonnement du ténor, Lavinio reçut une lettre de Dupré.

Le chanteur ouvrit fébrilement cette missive, qui était ainsi conçue :

« Cher monsieur Lavinio, quoique bouleversé par la scène à laquelle j'ai assisté il y a quelques heures, quoique vivement impressionné par l'entretien que, à la suite de cette scène, je viens d'avoir avec M. le vicomte, je profite de vingt minutes d'arrêt pour vous écrire la présente et vous instruire qu'en même temps que je mets ce mot à la poste pour vous, j'en jette aussi un autre, fort important, à l'adresse de Surin. »

— Surin ! jeta Lavinio stupéfait. Dupré a écrit à Surin ! Mon Dieu, que s'est-il donc encore passé ?

Après avoir raconté à Lavinio la scène qui avait eu lieu entre Galathée et Georges chez M. de Bayolles, Dupré terminait ainsi :

« Sur un signe de M. de Bayolles, Galathée sortit, comme je me précipitais avec M. le comte sur mon malheureux maître.

» M. Georges revint bientôt à lui.

» Après avoir passé les deux mains sur son front, M. le

vicomte parut rassembler doucement ses idées. Il jeta les yeux autour de lui et nous aperçut.

» Il se leva : Adieu, Jules, dit-il froidement à M. de Bayolles, adieu !

» Nous quittâmes l'hôtel. Quelques secondes après, nous étions dans notre fiacre.

» Mon cher maître, lui demandai-je alors, que vouliez-vous donc faire à Galathée?

» Je voulais la défigurer! me répondit-il sans ambages et d'un ton farouche.

» Comme moi, monsieur Lavinio, vous ignoriez que, le matin du jour de notre départ, M. le vicomte était sorti pour tout autre chose que pour aller s'agenouiller et pleurer sur la tombe de Gabrielle. En revenant du cimetière, M. le vicomte avait acheté une petite fiole de vitriol.

» Je m'empressai de demander cette fiole à M. Georges. En vain il l'a cherchée dans toutes ses poches, il ne l'a pas retrouvée. Sans doute, à l'heure qu'il tombait évanoui dans le salon de M. de Bayolles, M. le vicomte aura laissé échapper ce flacon de sa main.

» Je laissai alors M. le vicomte à ses pensées et je réfléchis profondément à l'incident dont j'avais été témoin, me disant avec terreur que l'imprudente démarche de M. le vicomte allait réveiller, aviver chez Galathée une haine plus terrible que jamais, surtout si elle découvrait un jour que M. Georges avait eu l'intention de la défigurer.

» En conséquence, voici ce que je viens d'écrire au Conciliateur :

» — Maître, Galathée a eu peur!... Cela me trouble un peu. Ce qui m'effraie, c'est que M. le vicomte a laissé tomber son flacon de vitriol dans le salon de M. de Bayolles. Ce flacon sera retrouvé. Il faut donc savoir si ce flacon a été ou sera remis entre les mains de Galathée!... Si oui, c'est la guerre éternelle, la guerre implacable, la guerre à mort! Peut-être Denise Brimard eût-elle pardonné à M. le vicomte d'avoir voulu la frapper dans son existence, mais elle ne lui pardonnera jamais d'avoir songé à la frapper dans sa beauté. En conséquence, maître, ouvrez les deux yeux! Je prévois, je sens une catastrophe!

» Pour assouvir sa haine, Galathée ne reculera devant aucun sacrifice. Si l'argent de M. de Bayolles lui fait défaut, Galathée touchera à ses propres économies.

» L'argent étant le nerf de la guerre, apprenez que M. de Bayolles a cinq cent mille francs de rentes et Galathée cent mille francs d'économies.

» Si M. de Bayolles met encore cent mille francs à la disposition de sa maîtresse, ce sera certainement exorbitant! Eh bien! maître, M. le comte de Cerny — et aujourd'hui le comte de Cerny est avec son fils, — M. le comte de Cerny a plus de douze cent mille francs de rentes!... Vous voyez d'ici quel horizon vous est ouvert! Vous pouvez acheter tout l'entourage de Galathée!

» A la réception de la présente, vous vous aboucherez avec le meilleur ami de M. le vicomte, M. Lavinio. En même temps que vous, M. Lavinio recevra de moi une lettre détaillée. Chaque fois que vous aurez besoin de renseignements et d'argent, adressez-vous sans crainte à M. Lavinio!

» J'ai dit, maître!... ouvrez les deux yeux! Faites, faites vite et faites bien!... Je vous le répète, je pressens que, à notre retour, ce sera terrible! — D.

» Comme vous le voyez, cher monsieur Lavinio, Surin est prévenu.

» Je ne doute pas que vous ne receviez bientôt de lui soit une visite, soit un petit mot! Accueillez l'un, recevez l'autre de la bonne façon! C'est Surin, voyez-vous, qui dénouera tout cela.

» A bientôt une seconde lettre. DUPRÉ. »

A peine Lavinio terminait-il la lecture de cette lettre, qu'un valet de pied de M. de Cerny entra et lui remit une carte, sur laquelle étaient écrits ces cinq mots : Monsieur le baron du Barlet.

— Monsieur le baron du Barlet, dit le ténor... Je ne connais personne de ce nom! Quel homme est-ce, Vincent?...

— Un jeune homme, monsieur... de vingt-cinq à vingt-huit ans... grandes manières.

— Diable!... Mais...

— Monsieur le baron a ajouté : Si M. Lavinio, ne se souvenant plus de moi, hésitait à me recevoir, dites que je viens de la part de M. Surin de Bièvre!...

— Faites entrer! répondit Lavinio.

Le valet de pied disparut et gagna la grille du château.

— Voilà du nouveau, se disait pendant ce temps La-

vinio ébaubi. Qui est ce baron qui vient à moi sous le couvert de M. Surin de Bièvre ? Ha ! ha ! ha ! Surin de Bièvre est bien trouvé. Mais, tenons-nous bien sur nos gardes ! Je ne suis pas précisément habitué à pêcher en eau trouble, moi !

Sur ce, le laquais annonça : monsieur le baron du Barlet.

Une fois le valet sorti, Lavinio, après une légère inclinaison de tête, fit de la main un signe au baron de s'asseoir, s'assit lui-même et dit simplement : Monsieur le baron, je vous écoute.

Le nouveau venu, jeune homme de trente ans à peine, de bonne mine, irréprochablement mis, manières aisées, se leva une seconde et répondit par cette interrogation :

— C'est bien à monsieur Lavinio, ami intime de M. le vicomte Georges de Cerny que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

Le jeune homme se rassit aussitôt, et souriant d'un air agréable, il ajouta :

— Monsieur tient sans doute à savoir pourquoi M. le baron du Barlet se présente chez lui sous le couvert de M. Surin de Bièvre ?

— Je l'avoue, monsieur...

— Voici en quelques mots l'objet, non de ma visite, mais de ma mission... Le Conciliateur désire voir... a besoin de voir aujourd'hui M. Lavinio.

— Aujourd'hui ?

— Absolument !

— Quand cela ?

— Tout de suite !

— Où ?

— Tout près d'ici !... Sur les bords de la Seine !... Monsieur doit connaître, non loin du pont de Sèvres, l'endroit dit : Les Pieux.

— Je connais cela !...

Et Lavinio se leva.

Précédé de son interlocuteur, qui salua avec la plus grande aisance, en passant devant lui, Lavinio sortit de son pavillon et s'engagea avec son visiteur dans l'allée qui conduisait à la grille et le quitta, non sans une certaine stupéfaction, en le voyant sauter lestement dans un ravissant dog-cart qui l'attendait devant la petite porte.

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle-là ? se demanda Lavinio, en descendant la route impériale... Ah çà, ce

Surina donc à son service des gens de toutes les castes !... Voilà un déclassé qui sent son monde !... Mais quel déclassé pour être à la solde de M. le Conciliateur !...

Tout en se parlant à lui-même, Lavinio avançait.

A cet endroit de son soliloque, il se trouva sur le quai.

Il alla tout droit devant lui, du côté de Sèvres, et, au bout de dix minutes, il se trouva devant les Pieux, où il aperçut un pêcheur à la ligne.

Lavinio descendit la berge, alla droit à cet homme qui lui tournait le dos, et, lui frappant légèrement sur l'épaule, il lui dit :

— Maître, me voici !...

Le pêcheur se retourna et répondit :

— Monsieur Lavinio, votre serviteur de tout mon cœur !...

— Si ça ne vous fait rien, monsieur Surin, dit Lavinio, vous seriez bien aimable de commencer cet entretien en m'avouant qui est au juste... ou à peu près au juste le monsieur que vous m'avez envoyé..., et pourquoi vous n'êtes pas venu vous-même. Vous n'avez pas peur qu'on nous voie ensemble, car nous sommes ici tout à fait à découvert.

— Commençons par là, monsieur Lavinio, répondit Surin :

Le jeune homme, qui sort de chez vous, est M. le baron du Barlet, que la dame de pique a perdu !... Chassé de votre monde, il s'est réfugié dans le monde interlope !... Mais, grec maladroit, il est très-souvent gêné !... Il use et abuse de ma bourse !... Il est vrai que, lorsque j'ai besoin d'être bien représenté, je suis représenté par un pur-sang.

— A cette heure, il est calé ?

— Je crois bien ! Comme depuis trop longtemps il me coûtait gros et ne me rapportait rien, je me suis décidé à en faire le nécessaire des pintades.

Ahuri, Lavinio s'écria :

— Comment dites-vous ça ?... Le nécessaire des pintades !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mais vous ne connaissez donc rien, vous ? répondit Surin.

— J'avoue que j'ignore absolument ce que peut bien être...

— Le nécessaire des pintades !... Eh bien, en deux

mots voici ce que c'est : Nos pintades, même les plus huppées, ont souvent besoin de réveiller l'attention publique par un coup de fouet bien appliqué !... Le meilleur coup de fouet, c'est une affaire !... Les femmes, pour lesquelles on se coupe la gorge, sont et seront toujours fort recherchées ! Une pintade baisse-t-elle... je lui envoie le baron !... le du Barlet est brave et adroit !... Jusqu'ici, il s'est parfaitement tiré des affaires dans lesquelles ces dames l'ont engagé ! Aussi se montrent-elles très-reconnaissantes envers lui... et envers moi !... Ce qui fait que le baron ne me coûte plus rien !

— Et il vous est acquis ?

— C'est un esclave... et, qui plus est, un esclave rapporteur !... Il a su et sait bien des choses, allez, ce garçon-là !... c'est un précieux collaborateur !

— Je m'en rapporte à vous !... Maintenant venons-en au motif qui vous a fait me demander ici?

— Vous avez reçu une lettre de Dupré, monsieur Lavinio ?

— Je finissais de la lire quand on m'a annoncé votre exprès !

— Demeurant à Paris, j'ai reçu la mienne plus tôt que vous... mais, même sans cette lettre, je serais venu vous voir. Hier soir, monsieur Lavinio, savez-vous chez qui Galathée a dîné?

— Assurément non !

— Chez la belle Emeraude... cette jeune fille qui se noyait un jour et que j'ai repêchée !... Ce dont elle m'est très-reconnaissante aujourd'hui qu'elle est enchantée de son sort. Il y avait huit personnes à table : Emeraude, Galathée, Fenouillette, Cora, Brigitte et Atala.

— Ça fait six drôlesses !

— Vous avez toujours le mot juste, vous !... Les deux autres personnages étaient M. le baron du Barlet... et M. le comte de Raffignac !...

— Le baron du Barlet, maître, je le connais maintenant... Mais M. le comte de Raffignac... non... je ne connais pas ça !...

— De nom, soit !... mais de figure, si !... C'est même une de vos plus grandes connaissances !

— Vous voulez rire?...

— Non !... Vous plaît-il, monsieur Lavinio, de vous souvenir de ce maudit bombé, qui faisait fonctions d'in-

tendant chez cette aimable dame que vous avez si longtemps prise pour Mme la comtesse de Sainte-Croix du Reuillan?...

— Quoi! ce bossu du diable...

— N'est autre que M. le comte Adolphe de Raffignac..., fort connu dans mon monde à moi sous le nom de Ratatin!

— Parfait!... Cela fait bien huit personnes!

— Pour faire plaisir à Galathée, Emeraude avait invité M. de Raffignac et, pour ne point désobliger Fenouillette, elle avait prié le baron du Barlet.

— Lequel baron vous a raconté tout ce qui s'est dit au dîner?

— Naturellement! .. Ce qui n'a pas mal fait dans le paysage, vu que ça a servi de prologue à la lettre de Dupré!

— Mais Ratatin et M. du Barlet se connaissaient déjà?

— Non!

— On n'a pas parlé de vous?

— On en a parlé beaucoup au contraire, et du Barlet poussait à tout moment des exclamations de surprise!... Il a dit qu'il tenait absolument à faire ma connaissance!... Alors le Raffignac lui a tout naturellement dit qu'il ferait bien mieux de faire celle d'un nommé Ratatin, aussi célèbre pour le moins à la barrière d'Italie que Surin rue de Bièvre!

— Une excellente chose que cela!

— C'est mon idée!

— Et, en plus de cela, que s'est-il passé à ce dîner?

— A un moment donné, Galathée a raconté à ces dames et à ces messieurs l'histoire du flacon de vitriol... Elle a fait plus : elle a montré ledit flacon!

— La misérable!

— Naturellement, toutes ces dames ont trouvé odieuse la conduite du vicomte, et Ratatin, lui, Ratatin a dit que cela criait vengeance!...

— Le vicomte est parti, a riposté Galathée, mais il reviendra... et, à son retour, il trouvera à qui parler!

— Et vous avez appris cela?...

— Ce matin par le baron, qui est arrivé chez moi, en même temps que la lettre de Dupré.

— Mais, si on vous observe, si on vous épie, on a dû voir le baron...

— Si vous saviez quel joli charbonnier ça faisait!... Ne vous inquiétez ni de moi, ni de mes gens!... Pour lors, j'ai aussitôt pris mon parti. Je vous ai envoyé le baron et je suis venu, moi, de mon côté. J'ai une grave question à vous adresser?

— Parlez!...

— Monsieur, j'estime que Galathée ne tentera rien sur M. Georges... j'estime, moi, que Galathée a rêvé de se venger sur celle... vous m'entendez bien... sur celle que M. le vicomte pourrait aimer un jour!...

— Sur Jeannette? s'écria imprudemment Lavinio, au comble de la terreur.

— Sur Jeannette, appuya Surin, vous l'avez dit!... Où et quand?... c'est le cadet de mes soucis! Je saurai cela quand je voudrai. Mais puisque le nom de M^lle^ Jeannette vient de tomber de vos lèvres, parlons de cette aimable enfant, la véritable cause de ma présence ici. Dans le temps, cher monsieur, quand je filais votre jeune ami pour le compte de Galathée, j'ai pris nombre de renseignements sur lui... Il m'a été rapporté qu'il avait adoré M^lle^ de Nézel?

— Le fait est vrai!... Malheureusement, M. de Cerny père s'est opposé à ce mariage!

— Et M. Georges a si bien oublié M^lle^ Jeannette qu'il a successivement adoré Denise Brimard et plus tard cette pauvre Gabrielle!

— Oui!

— Eh bien, monsieur Lavinio, aujourd'hui je viens vous dire ceci : Si M^lle^ Jeannette, qui aimait jadis M. Georges, l'aime toujours, il arrivera fatalement, et ce avant peu, que M. le vicomte adorera de nouveau M^lle^ de Nézel.

— Monsieur Surin, c'est mon avis et mon espoir. Quant à moi, je ne travaille qu'au mariage de ces jeunes gens.

— Monsieur Lavinio, je n'ai plus rien à vous demander. Maintenant, Galathée peut agir, je suis sur mes gardes. Ah! ma belle, je te garde une surprise. Je vais te faire espionner par Rose.

— Rose lui est toute dévouée.

— Rose est dans mes intérêts!... Je lui ai fait savoir que Galathée n'a pas voulu l'employer dans le drame de Montretout, craignant qu'elle ne se vendît au vicomte. Donc, Rose est furieuse d'avoir perdu une si belle occasion, et Rose en veut à la mort à Galathée. Ennemie de sa maîtresse, elle s'intéresse forcément au vicomte. Aussi

elle épie et guette paroles, regards et gestes de Galathée, et, comme bien vous pensez, ne peut pas garder cela pour elle. Elle a un confident..., un joli petit confident..., un aimable blondin qui la coiffe..., et qui la trahit pour moi !... Je saurai encore bien des choses de ce côté-là !... et, c'est chose importante, parce que Galathée a de la mémoire..., autant de mémoire que de flair !... Il est impossible que Galathée ne se rappelle pas bientôt que M. Georges a aimé Mlle Jeannette !

— Surin, je vous admire !... Vous pensez à tout !... vous prévoyez tout !...

— Monsieur est bien bon !... Ah ! avant de nous quitter, encore un mot ! Il est utile que vous sachiez cela ! Galathée a pris dernièrement pour tigre un petit bonhomme qui a rudement du vice et qui fera son chemin... maître Jean Pitou !

— Jean Pitou est le tigre ?...

— De Galathée !... Depuis que M. de Bayolles a congédié le bossu, c'est Jean Pitou qui porte les ordres de madame à Ratatin !

— Merci !... Vous n'avez pas autre chose à me demander..., à me recommander ?...

— Non !

— Adieu.

— Hé ! hé ! ricana le Conciliateur, on m'avait bien dit qu'aux Pieux ça mordait !

— Pardon, maître, interrompit Lavinio... vous n'avez pas besoin d'argent ?...

— Pas du tout pour le moment !... Mais, prévenez M. le comte qu'il en faudra peut-être jeter beaucoup par les fenêtres dans quelque temps d'ici !...

— On fera tout ce qu'il faudra pour le salut et le bonheur de deux enfants adorés !

— Pour mieux que cela, monsieur Lavinio !

— Pourquoi donc ?...

— Pour mettre à jamais Galathée dans l'impuissance de nuire.

— Ah ! Surin, je vous avertis que si elle se trouve sur le passage de Jeannette, faiblesse, âge, sexe, rien ne m'arrêtera !

— Et moi donc ! rugit Surin. Vous me verrez à l'œuvre !

— Et quand croyez-vous qu'on commencera les hostilités ?

— Aussitôt que Galathée sera certaine de l'amour du vicomte pour Mlle de Nézel.

— Ah! s'écria Lavinio, Dieu sera avec nous!

— Et ce qui ne vous nuira pas, ce sera d'avoir Surin dans votre jeu!,..

CHAPITRE II

LA FERME DE LOUVECIENNES

Lavinio retourna chez lui, un peu bien perplexe tout d'abord. Doublée de Ratatin, Galathée lui causait quelque effroi. D'un autre côté, Surin le rassurait.

— Cette fois, se dit-il, ils attaqueront... Or, nous sommes prévenus!

Quelques jours s'écoulèrent; Lavinio n'entendit parler de rien.

— Surin, pensa-t-il, Surin ne donne point signe de vie, tout va bien!... Du reste, il est clair que, tant que durera l'absence de Georges, la bataille ne s'engagera pas!... Allons! allons! tout en ayant un œil à la cantonade, soyons tout à l'éducation de Jeannette!

Un soir, quelque vingt jours après le départ de Georges, pendant que Jeannette et Lavinio étaient au piano, M. de Cerny eut un entretien assez sérieux avec la comtesse.

Il s'agissait, pour le comte, de savoir si Mme deCerny quitterait Saint-Cloud sans regret. La comtesse répondit qu'elle irait avec grand plaisir habiter ailleurs et qu'elle verrait sans peine vendre sa magnifique propriété de la route impériale.

M. de Cerny proposa à la comtesse de l'emmener, dès le lendemain, visiter à Louveciennes un château qui lui plaisait fort.

— Allez avec Jeannette ... Si château, bois et dépendances conviennent à Jeannette, louez ou, mieux, achetez!

Sans façon, M. de Cerny interrompit le grand morceau de Léonor.

— Jeannette, cria-t-il, assez chanté pour ce soir!... Ce Lavinio est vraiment insupportable! Il finira par vous

briser la voix!... Çà, mademoiselle, venez ici!... Une nouvelle!... je vous emmène promener demain!

— Ah! quel bonheur!...

Et, se retournant vers Lavinio :

— Bon ami, dit l'enfant, vous permettez?...

Lavinio grogna.

— Seigneur Ours, dit le comte en riant, ne grognez pas! Vous êtes de la fête!...

Le lendemain matin, après un gai déjeuner, le comte de Cerny, Jeannette et Lavinio se rendirent à Louveciennes.

Ils visitèrent une vieille mais magnifique et vaste habitation seigneuriale que son dernier propriétaire venait de restaurer de fond en comble. Comme tant d'autres, le propriétaire avait caressé un rêve. Le château une fois prêt, le propriétaire se mit en route : la mort l'arrêta en chemin.

Le manoir revint à des collatéraux avides et peu riches : on le mit en vente.

Au nord, comme au levant et au couchant, il était flanqué de bois à perte de vue, lesquels bois formaient un parc vraiment royal et parfaitement entretenu. Une cascade là, ici un joli ruisseau, presque une petite rivière; pont suspendu de ce côté, montagne et labyrinthe de cet autre, tout cela savamment ordonné, habilement exécuté.

Quoique habituée aux merveilles, Jeannette trouva cela prestigieux. Du reste, le côté sud l'avait séduite du premier coup. De ce côté, le château semblait s'élever comme à pic et de loin dominer fièrement les bords de la Seine. Le rez-de-chaussée et presque le premier étage semblaient n'apparaître à l'œil du curieux que par quelques éclaircies, tant les arbustes d'une part et d'autre part des arbres, ingénieusement jetés dans un charmant jardin à la mode anglaise, dérobaient le château aux regards des profanes.

On pouvait vraiment, dans ce ravissant séjour, se livrer, sans sortir de chez soi, aux plaisirs de la pêche, de la chasse et de l'équitation.

— Eh bien! mademoiselle? demanda le comte à Jeannette, en approchant de la grille devant laquelle attendait la calèche.

— Eh bien! petit père, répondit Jeannette, je regrette vivement que petite mère ne soit pas venue avec nous.

— Ah! mon Dieu! Et pourquoi donc?

— Parce que j'ai peur que, d'ici à demain, quelque autre visiteur...

Mais Lavinio l'interrompit par un franc éclat de rire.

— Ha! ha! ha! dit-il, Jeannette croit comme cela qu'on les remue à la douzaine ceux qui ont un million à jeter d'un seul coup en pâture à d'avides héritiers!... Rassurez-vous, ma belle!.. Il ne sera pas trop tard demain, je vous jure, pas plus qu'après-demain.

— Tant mieux, bon-ami, tant mieux!

Sur ces mots, nos visiteurs se trouvèrent tout près de la grille.

Une pauvre, bien pauvre femme, toute jeune cependant, et entourée d'un tas de marmots, osa se mêler à la conversation.

— Est-ce que monsieur achète? demanda-t-elle à M. de Cerny.

Le ton plaintif, l'air navré, avec lequel cette interrogation fut posée n'échappa à personne.

Il sembla à tous que cette portière, qui avait mission de louer, désirait ardemment qu'on lui répondît : Non, nous n'achetons point.

— J'achète, répondit le comte.

— Ah!... tant mieux!

Ce tant mieux sonna, comme un glas funèbre, au cœur de Jeannette.

Deux grosses larmes, qu'elle ne put dissimuler, coururent dans les yeux de la portière.

— Ma bonne, dit Jeannette, de sa voix douce et enchanteresse, en s'adressant à la concierge, quel est votre emploi, ici?

La jeune femme répondit humblement :

— C'est moi la portière.

— Vous êtes mariée?

— Je suis veuve depuis un mois, mademoiselle, veuve avec six enfants, et...

— Et enceinte? dit Lavinio.

— Oui, monsieur.

— Et vous craignez, ajouta avec bonté M. de Cerny, que les nouveaux propriétaires, ayant leur maison complète, ne vous mettent à la porte?

— Hélas, monsieur!

— Consolez-vous, ma bonne, dit gaiement Lavinio. Si

monsieur vous met à la porte, ce sera une bonne affaire pour vous. Voici une demoiselle qui vous prendra sous sa protection.

— Vrai, monsieur? Oh! mademoiselle!

— A demain, ma bonne, à demain, dit le comte. Tenez, prenez ceci, et achetez des souliers, des bas et des blouses à ces gros bébés-là. Il faut que demain tout le monde soit sur son trente-et-un pour recevoir Mme la comtesse!

— Mon bon monsieur!

Un gros et bon baiser, bien sonore par-dessus le marché, tomba dru sur la joue droite du comte.

C'était Jeannette qui remerciait M. de Cerny.

— Ah! dit Lavinio, si on me promettait de m'embrasser comme papa, moi, je donnerais de quoi acheter des culottes.

— Ah! l'intrigant! cria Jeannette.

Et elle sauta au cou de l'excellent homme, qui donnait deux louis à la portière.

— En route, en route! dit gaiement le comte. Vous savez, Jeannette, que M. Bridel ne plaisante pas. On lui a demandé le dîner pour six heures. Si nous arrivions à six heures et demie, il se passerait son grand couteau à travers le corps!

— En voiture!

— A demain, mademoiselle, à demain, mes bons messieurs.

— A demain, ma bonne, répondit Jeannette.

Et de la main elle envoya gracieusement quelques baisers aux petits de la portière, lesquels ingénuement l'imitèrent, naïve réponse des chérubins à l'archange.

Pendant le dîner, Jeannette fit tant l'éloge de la propriété de Louveciennes, que dès le lendemain il fallut que la comtesse allât la visiter. Le résultat de cette visite de Mme de Cerny fut un ordre du comte à son notaire d'acheter à Louveciennes et de vendre à Saint-Cloud.

— Et cette pauvre femme, demanda Jeannette à Mme de Cerny, qu'en ferons-nous, petite mère?

— Nous ne pouvons lui laisser la loge, répondit Mme de Cerny... notre bon François ne le souffrirait pas... Partant de Saint-Cloud, il faut que nous l'emmenions.

— Maman! c'est son droit!

— N'est-ce pas?...

— Oui!... mais l'autre pavillon, petite mère... celui qui fait face à la loge...

— Petite folle!... Ce pavillon est, sans aucun doute, le logement du jardinier...

— C'est juste ! il ne sera pas commode de loger cette pauvre femme !... n'importe !...

— Comment ! vous n'avez pas vu tout de suite où nous logerions mère et enfants ?

— Non.

— Au bout du parc !... Elle ne voit donc plus rien maintenant, Jeannette, rien que son piano !...

— Eh bien, petite mère, que voyez-vous au bout du parc ?

— Mademoiselle n'a pas remarqué une maisonnette ?

— Si !... celle d'un garde !

— Pas celle-là, mademoiselle !... Cette maisonnette-là est un petit chalet de rien, un kiosque... Je vous parle de la maisonnette qui fait face au château... En un mot, de la ferme !

La ferme, n'est-ce pas la vraie place de cette brave femme avec tous ses enfants?

— C'est juste, petite mère, c'est juste ! nous lui donnons la ferme !... Enfin, dit-elle, je vais donc avoir la bergerie de mes rêves !... D'abord, il faut deux belles vaches..., une vache noire et une vache blanche... Ce ne sera pas trop ! Il faut du bon lait et d'excellent beurre pour tout le monde !...

— Bravo !... nous ne parlons d'une chèvre que pour mémoire, car je présume que mademoiselle n'a pas l'intention de laisser Biquette à Saint-Cloud ?...

— Par exemple !...

— Je vois d'ici une nuée de poules, de canards, de dindons.,.

— Et des pigeons?... Est-ce qu'on me refuserait un joli colombier ?... Ha ! ha !... je voudrais bien voir cela !

— Est-ce qu'il va vous falloir aussi un mouton !...

— Ha ! ha ! ha ! C'est cela qui serait beau une bergerie sans mouton ! Je veux un joli petit mouton... avec une faveur rose au cou !

— Moi aussi, dit Lavinio, je vote pour le mouton !... j'adore les côtelettes !

— Ah ! pauvre Robin-Mouton !...

— Vous ne demandez plus rien ?

— Pour aujourd'hui !... mais, petite mère, je fais mes réserves pour l'avenir... Quand nous serons installés, nous verrons pour le reste !... Ah ! la jolie ferme que cela fera ! je crois que j'y serai souvent à la ferme !

— Si souvent que cela ! Alors, pauvre abandonnée, je ferai raser la ferme !

— Oh ! la ferme ! la ferme ! dit brusquement Lavinio, si elle fait du tort à nos études... Crac ! supprimée la ferme !

— Mais que vous a-t-elle donc fait à tous, que vous vous acharnez ainsi après elle? Mais je la défendrai, moi, cette pauvre ferme !... et si bien... que j'aurai petit père pour moi ! Et, petit père, c'est le maître !

Le comte prit sa grosse voix et dit : Je suis le maître !... Je conserve la ferme !... Ah !...

Et tous de rire.

Hélas ! pas un des personnages présents n'eut l'ombre d'un pressentiment.

Nous avons dit qu'il y avait quelque chose comme trois semaines que Georges était parti, et Mme de Cerny n'avait pas encore reçu une lettre de son fils. La comtesse, malgré tout, était inquiète.

— C'est aujourd'hui le quinze, dit-elle tout à coup. Pas encore de nouvelles de Georges !

— Madame, répondit Lavinio, d'un ton un peu plaisant, vous n'ignorez pas que je suis quelque peu devin ! En ma qualité de sorcier, permettez-moi de vous rassurer ! Vous aurez une lettre demain.... ou après-demain au plus tard !

Lavinio pouvait sans crainte prendre cet engagement.

Le matin même du jour où il affirmait l'arrivée de cette lettre, voici la missive qu'il avait reçue de Dupré :

« Cher monsieur Lavinio, que je vous rassure tout d'abord sur l'état de M. Georges ! La santé de M. le vicomte est meilleure que je n'aurais osé l'espérer. Il est vrai que j'ai suivi de point en point vos conseils. Mais, reprenons par ordre la marche des événements.

» En remontant en chemin de fer, après vous avoir écrit ainsi qu'à Surin, je dis à M. le vicomte :

» — Monsieur, je viens d'écrire à M. Lavinio.

» — Vous avez bien fait, Dupré !

» — J'ai aussi écrit au Conciliateur !

» — Pourquoi ? me demanda-t-il vivement.

» — Monsieur, répondis-je, parce que, après ce qui vient de se passer entre Denise et M. le vicomte, je redoute que Galathée ne songe à se venger!

» — Et vous me mettez sous la protection du Conciliateur?

» — Non pas vous seulement, monsieur le vicomte, mais encore tous ceux qui vous sont chers!... Cette furie englobera dans sa haine tous ceux qui vous touchent!

» — Bien! bien, Dupré!... Vous avez encore bien fait!... Mais, je vous en prie, ne me parlez pas de cette femme!

» Je gardai le silence.

» Après une heure d'accalmie, M. le vicomte daigna tout à coup me prendre la main.

» — Mon cher Dupré, me dit-il, Gabrielle m'aimait bien!... Elle est morte de son amour!... Je ne sais si le mien me tuera!... Mais, sachez ceci : C'est que si je vis j'entends vivre avec le souvenir de Gabrielle!... Je veux bien essayer de vivre! reprit-il amèrement... Je n'ai pas que des amis, moi!... J'ai un excellent père..., une tendre mère..., une sœur adorée!... Je veux tâcher de vivre pour eux!... Est-ce trop demander à tous qu'on me permette de vivre avec le souvenir d'un ange?...

» Vous dire, cher monsieur Lavinio, avec quelle joie j'entendis M. le vicomte parler ainsi, est chose impossible! Ce que vous aviez prévu allait-il s'accomplir? Ce que vous avez prédit se réalisera-t-il?

» Depuis ce moment, je me suis tenu dans le programme que vous m'avez tracé et je me garderai bien, soyez-en sûr, de m'en écarter en quoi que ce soit.

» Comme par le passé nous sommes continuellement par voies et par chemins. M. le vicomte, moins que personne vous l'ignorez, a reçu une grande instruction. Moi, en revanche, comme tous ceux de ma sphère, je suis assez ignorant. Je profite de ce que M. le vicomte veut absolument me traiter en ami pour l'accabler à chaque instant de questions à propos de tout et de tous. Il en résulte que parfois je le fais sourire.

» Ah! si la science que l'on a, cher monsieur Lavinio, console déjà, tenez pour certain qu'elle console encore davantage quand on veut bien chercher à l'infuser dans l'esprit des autres!

» Les journées s'écoulent donc tout doucement, car le

temps ne nous arrête jamais dans nos excursions. Ce sont les soirées qui sont dures..., bien plus dures que les nuits. La nuit, en effet, il vient une heure où le corps, accablé de lassitude, s'affaisse de lui-même : suit le sommeil, et avec le sommeil un repos réparateur.

» Un de ces derniers jours, M. le vicomte se leva d'une exécrable humeur. J'usai toute mon habileté à vouloir pénétrer le secret de cette sourde colère qui, ce jour-là, se refusait à un épanchement intime.

» Désolé, désorienté, je me dis tout haut à moi-même, ne songeant plus à la présence de M. Georges :

» — Sans doute que M. le vicomte aura eu quelque affreux cauchemar !

» — Mais non, non, Dupré ! s'écria-t-il tout à coup d'une voix tonnante... Non ! je n'ai pas eu de cauchemar ! Je ne rêve jamais ! Pourquoi ne rêvé-je jamais ?... Suis-je donc une brute ?... N'ai-je donc pas de cœur que je ne rêve jamais de Gabrielle ?

» Je ne répondis qu'en chantant les louanges de l'ange que nous regrettons tous.

» Sur le tantôt je jetai assez adroitement votre nom dans la conversation.

» — Ce cher Lavinio ! s'écria M. le vicomte. Ah ! il avait bien prévu ce sinistre dénoûment... Pauvre ami !... Il va falloir que je lui écrive, Dupré. Et puis, n'ai-je pas à écrire à ma mère ? Je veux des nouvelles de mon père... de Jeannette... de tous ceux que j'aime !...

» — Une fois à Besançon, répondis-je, monsieur le vicomte écrira, Ah ! M. et M^me^ de Cerny seront bien heureux de recevoir quelques lignes de monsieur le vicomte. Et ce cher M. Lavinio !... il donnera de bien meilleur cœur sa leçon à sa chère Jeannette !... Et M^lle^ Jeannette n'aura jamais si bien chanté que le jour où son frère lui aura écrit qu'il ne l'oublie pas !

» — L'oublier ! s'écria M. le vicomte, jamais je n'oublierai Jeannette, Dupré !... Jadis je l'ai aimée plus qu'en frère, la chère enfant ! Quel malheur que cet amour ait été traversé !... Nous n'aurions pas à pleurer aujourd'hui !... L'oublier !... oh ! non, je veux vivre pour mes excellents parents ! Oui ! mais je veux vivre pour elle qui un moment m'a causé de mortelles alarmes !... Ah ! Dupré, j'entends que l'enfant soit heureuse... bien heureuse !

» Depuis cette soirée, mémorable pour moi, cher

monsieur Lavinio, nous passons toutes les autres, non plus seulement avec Gabrielle, mais avec Gabrielle, les amis, la famille... et Jeannette !

» Quelques jours après cette conversation, nous étions à Besançon,

» Nous partons demain matin.

» Demain matin, M. le vicomte écrira à Mme la comtesse et à celui dont je suis le très humble et bien dévoué serviteur.

» DUPRÉ. »

— Allons! allons! voilà un fidèle et bon serviteur! s'était écrié Lavinio... De grands soins, le temps..., et Jeannette aidant, peut-être Georges connaîtra-t-il le vrai bonheur !...

Le lendemain matin, Mme de Cerny reçut une lettre du vicomte.

La lettre de Georges était des plus respectueuses et des plus tendres, mais tout le monde la trouva bien courte. la pauvre Jeannette surtout, pour laquelle le vicomte n'avait eu que ces quelques mots :

« Embrassez, s'il vous plaît, pour moi, petite sœur comme je l'aime! »

Aussi était-elle assez triste, Jeannette, quand, en levant les yeux, elle aperçut Lavinio qui lui faisait de loin un petit signe amical, un de ces signes qui veulent dire : Tout va bien! suivez-moi! signe accompagné d'un autre, plus facile encore à traduire :

— Motus!

En lisant comme du bonheur dans le regard de son professeur, Jeannette se sentit toute ragaillardie.

Pendant que Mme de Cerny relisait la lettre de son fils, essayant de deviner des pensées absentes, Jeannette, en trois bonds, fut dans le jardin.

Lavinio attendait la jeune fille sous un berceau-tonnelle, formé par trois arbres qui s'entrelaçaient amoureusement.

— Qu'est-ce, bon ami?... interrogea Jeannette anxieuse.

Lavinio se mit à rire.

— Jeannette se doute bien un peu de ce que j'ai à lui dire?... répondit-il.

— Pas du tout!

— Eh bien... j'ai une lettre aussi, moi!... Que dis-je? j'ai deux lettres!

— Ah! espéra-t-elle... Il y en a bien une pour moi?...

—Non, ma chérie, non!... mais c'est tout comme! L'une est de Dupré..., et je l'ai reçue hier... L'autre, celle d'aujourd'hui, est de Georges!

— Lisons celle-ci!...

— Non! mademoiselle. Procédons régulièrement et lisons celle-là!

L'aimable homme appuya singulièrement sur ces mots: « Jamais je n'oublierai Jeannette! Jadis je l'ai aimée. ., plus qu'en frère, la chère enfant!... Quel malheur que cet amour ait été traversé! »

— Il y a cela? bon ami.

— Lisez vous-même, mademoiselle!

— Ah!... Mais, bon ami, c'est Dupré qui prête ces bonnes paroles à Georges!

— Ne sachant pas mentir, ma chère enfant, j'ai ordonné à Dupré de ne m'écrire que la stricte vérité. Faut-il que je continue... ou que je passe à la lettre de Georges?

— Oh! continuez!

Lavinio lut donc ces dernières lignes :

« Oublier Jeannette! oh non! Je veux vivre pour mes parents!... vivre aussi pour elle qui m'a causé de mortelles alarmes! Ah! Dupré, j'entends que l'enfant soit heureuse, bien heureuse! »

— Ah! bon ami, dit ingénûment Jeannette, qui n'avait peut-être pas adressé dix fois la parole à Dupré, j'ai toujours dit que Dupré était un bon serviteur!

— Oui, mignonne, oui, répondit Lavinio en cachant un sourire.

Puis, ayant atteint la lettre que Georges lui avait personnellement écrite : — Ah! reprit-il, voici le nanan!

— Vite! vite! bon ami.

— Ta, ta, ta!... Pas ne nanan, si on ne me promet pour demain de jouer, aussi bien qu'on la chante, la scène du désespoir dans la *Favorite*...

— Je la jouerai... à vous faire oublier Rosine!

— Alors, écoutez ce qui vous concerne :

« Quant à Jeannette, mon cher ami, aussi belle, aussi sage, aussi charmante que Gabrielle, faites-en la Lucia, la Mathilde, la Rachel, la Léonore, la Valentine de vos rêves!... Le jour où tout Paris sera à ses pieds, il faudra

bien que je revienne, pour aider ma sœur chérie à ne pas se laisser surprendre son cœur! Car, il faudra bien la marier un jour! La marier!... Ah! Lavinio, me souvenant que j'ai de si près côtoyé le bonheur, j'entends que Jeannette soit heureuse avec l'élu de son cœur! »

— Ah! s'écria l'enfant, quelle bonne lettre je vais lui écrire!... Et vous?...

— Moi, j'écrirai ce soir... Présentement, je m'occupe d'emballer...

— Allons-nous donc quitter Saint-Cloud tout de suite?

— Vous devriez connaître M. de Cerny! Avant la fin de la semaine, je parie que nous serons tous installés à Louveciennes! Je dis : tous... parce que je présume qu'on ne me laissera pas ici, moi!

Lavinio ne se trompait pas.

Le 22 mai, l'installation de M. de Cerny à Louveciennes était complète.

Le père François, en qualité de suisse, prit possession de la loge de Geneviève.

En face du pavillon, occupé par ce brave homme, s'élevait un autre pavillon, demeure du jardinier, duquel relevait exclusivement le jardin anglais, qui s'étendait de la grille au château, puis un vaste potager, commençant derrière ledit château, à l'angle droit de cette propriété princière, et finissant au tiers du parc, juste là où s'élevait la maison du garde, spécialement préposé à la surveillance du bois,

Jardinier et garde étaient, comme le père François, deux de ces vieux serviteurs dévoués, fidèles, incorruptibles, personnages aujourd'hui légendaires.

Le rez-de-chaussée du château se composait, à droite et à gauche, d'abord d'un petit salon avec deux fenêtres, l'une face au parterre, l'autre face à l'angle droit.

Comme à Saint-Cloud, ce petit salon de gauche fut la salle de travail de Jeannette. Le petit salon de droite, lui, avec fenêtre également face au parterre, et l'autre, face à l'angle gauche, était à vrai dire une élégante bibliothèque, salle de lecture, précédant le grand salon.

Derrière le grand salon se trouvait la salle de billard. Les fenêtres de cette salle, vraies portes-fenêtres, s'ouvraient sur le parc. Les fenêtres du salon s'ouvraient, elles, sur une petite mais belle avenue, qui conduisait au potager.

Derrière le petit salon de Jeannette, il y avait un autre grand salon. A gauche, les fenêtres donnaient sur la fin du jardin anglais. Venait ensuite une belle salle d'escrime avec deux fenêtres, tout à fait semblables aux portes-fenêtres de la salle de billard.

Un large escalier, qui semblait pratiqué au milieu de deux avenues dallées en marbre, conduisait aux étages supérieurs. Derrière la cage de l'escalier, une porte à deux battants s'ouvrait sur une spacieuse salle à manger avec trois fenêtres sur le parc et deux portes latérales, conduisant à gauche à la salle d'escrime, à droite à la salle de billard. Deux autres portes, mais toutes petites, et presque sur le même plan que la porte d'entrée, menaient, celle de gauche dans le grand salon qui suivait le boudoir de Jeannette, celle de droite dans le salon qui précédait la bibliothèque. Messieurs les fumeurs avaient à leur disposition la salle d'escrime, la salle de billard et le parc.

Au premier étage, à gauche, étaient les appartements de M^me^ de Cerny, à droite ceux du comte. Au second, le vicomte devait habiter au-dessus de sa mère et Lavinio au-dessus de M. de Cerny.

Les cuisines étaient dans le sous-sol.

A droite, un peu s'effaçant derrière le pavillon occupé par le père François, les écuries et les remises.

Tout au bout du parc, à gauche, une jolie maisonnette réjouissait les yeux : c'était la ferme, la fameuse ferme, les amours de Jeannette, cette ferme qui jouera un si grand rôle sur la fin de cette histoire.

De plain-pied une grande salle : au fond deux pièces-réserves. Au fond encore, mais à droite, un escalier, conduisant à l'unique étage de la métairie, lequel étage se composait de trois pièces.

A gauche de la porte charretière s'élevait la buanderie, à droite le pigeonnier.

Tout à fait en face de la ferme il y avait les étables, les écuries et le poulailler.

Dame Geneviève, à sa grande joie, fut instituée fermière.

Les plus grands de ses marmots allèrent à l'école et les plus petits restèrent près de leur mère. Cette nombreuse et intéressante famille habitait le premier et unique étage de la ferme.

Deux gros chiens de garde, flanqués à chaque angle de la ferme, dormaient le jour dans leurs niches.

Au bout de huit jours, l'aménagement de la ferme fut complet.

Biquette, une vieille connaissance, courait en liberté dans la cour pendant le jour, et, la nuit venue, allait tenir dans l'étable compagnie à Jeanne et à Suzette, la vache noire et la vache blanche, ainsi qu'à Robin-Mouton. Il y avait cinq chevaux dans l'écurie, quatre pour le labour, un pour la carriole. Oies, dindes, poules, canards et pigeons grouillaient partout.

Mathurine, aide de dame Geneviève, était toute à la buanderie. Quand les soins de sa buanderie ne lui prenaient pas tout son temps, elle aidait dame Geneviève aux travaux de la ferme. Avec dame Geneviève, elle logeait au premier. La mère, avec les tout petits, habitait la chambre de gauche ; Mathurine, avec les plus grands, la chambre de droite. Quant à la pièce du milieu, c'était la pièce de réception, le bureau de la fermière.

Au-dessus des étables et des écuries logeaient les autres servants de la métairie.

Ils étaient au nombre de quatre.

En effet, en plus des soins à donner aux étables, aux écuries, à la ferme, il fallait veiller à l'entretien et au rapport de plusieurs belles pièces de terre, sur lesquelles s'ouvrait la porte-charretière et dépendantes de la nouvelle propriété de M. de Cerny.

Or, ces pièces de terre formaient une plaine assez vaste, bordée à ses confins par une reprise de bois.

Sauf à neuf heures du matin, à deux heures de l'après-midi et à six heures du soir, ces quatre derniers serviteurs ne paraissaient guère à la ferme.

Or, pendant que M. de Cerny quittait Saint-Cloud pour Louveciennes, Galathée abandonnait Paris pour Montretout.

CHAPITRE III

VOTRE MAIN, VICOMTESSE?

Par un beau jour d'ennui, Galathée se souvint que le castel de la Sente des Roses lui appartenait pour la saison.

A Montretout, elle se trouvait à cheval entre Porchefontaine et Versailles, la Marche et Saint-Germain, le bois de Boulogne et Paris.

— Allons un peu à Montretout, se dit-elle. Si je m'y ennuie, il sera toujours temps de tâter de la Bretagne d'abord, des eaux ensuite. Et puis, c'est à Saint-Cloud que demeurent les parents de Georges et Lavinio.. En m'y prenant bien, j'aurai peut-être des nouvelles.

Intrépidement Galathée reparut à la Sente des Roses et traita de niais M. Villejust, celui-ci se refusant à aller la voir.

Elle commença à s'installer le 15 mai.

Le 17 elle eut l'idée d'aller au bois. Sa voiture descendit la route Impériale.

Elle passa naturellement devant la propriété de M. de Cerny.

La belle poussa une bruyante exclamation de surprise en voyant qu'on déménageait chez le comte.

— Voilà qui est singulier, dit-elle. J'arrive ; ils s'en vont ! Il y a quelque chose là-dessous !

Prévenons Ratatin !

Jean Pitou fut immédiatement dépêché chez le bossu avec ce billet laconique : « Grande nouvelle ! Venez sur l'heure ! »

Ratatin arriva dans la soirée.

— Mon cher Ratatin, lui dit Galathée, sans même laisser au bossu le temps de saluer, pour une nouvelle, voici une nouvelle ! Hier je m'installe ici, et aujourd'hui les de Cerny déménagent !

— Hum ! fit Ratatin...

— Hum ! hum ! dit Galathée, ce n'est pas répondre !.. ils croient avoir tout dit quand ils ont fait : hum ! hum !

— Madame, répliqua Ratatin, ce déménagement est un simple déménagement... ou c'est une fuite !

— Voilà ce qu'il faut savoir !

— Hé ! hé ! s'écria tout à coup le bossu ! J'y pense !... Si c'était à la fois un déménagement et une fuite !

— Ah ! je vous retrouve, monsieur l'intendant, riposta Galathée émue et dévorée de curiosité.

— Tout d'abord, madame, il serait bon de savoir où va M. de Cerny ? Madame, à demain !

Galathée avait appris à connaître le prix du temps. Elle ne retint donc point Ratatin.

Le bossu eut bien vite appris que M. de Cerny quittait Saint-Cloud pour aller demeurer à Louveciennes.

— Cela est très-plausible. se dit Ratatin... Il vaut mieux pour le vicomte, quand il reviendra, habiter Louveciennes que Saint-Cloud ! Mais, pourquoi avoir attendu, pour partir, l'arrivée de Galathée? Le hasard seul a-t-il tout fait?

Il n'avait, pour ainsi dire, jamais été question de Jeannette devant Ratatin. Aussi le bossu ouvrit-il des yeux énormes lorsque, sur sa demande de la composition de toute la maison de M. de Cerny, Galathée lui répondit :

— Lavinio d'abord, le comte et la comtesse, ensuite, enfin la petite Jeannette de Nézel !

— Jeannette ! dit-il... Qui est cette Jeannette?

— C'est vrai, répondit Galathée, vous ne connaissez pas Jeannette, vous !.,. Jeannette c'est la première passion de Georges... Mais il a bien vite planté là cet amour !.,.

— Pardon! pardon, madame!... interrompit Ratatin. N'allons pas si vite, s'il vous plaît!... et parlons un peu de cette Jeannette !... d'autant plus que vous venez de prononcer quelques grosses paroles!... Jeannette, selon vous, serait le premier amour du vicomte?

— Oui!... Eh bien?...

— Eh bien, madame, je serais bien aise d'entendre l'histoire de M^lle^ Jeannette!

— Volontiers! Ça ne sera pas bien long!

Et Galathée raconta à Ratatin ce qu'elle connaissait de l'histoire de M^lle^ de Nézel par ce que lui en avait dit Surin.

— Madame, lui dit Ratatin, qui l'avait écoutée sans l'interrompre, je crois que nous n'aurons pas grand chemin à faire pour connaître le nouveau, sérieux et dernier amour de M. de Cerny !...

— Quoi ! vous croyez?...

— Madame, suivez bien mon raisonnement!

Jeannette, m'avez-vous dit, est belle à défier toute beauté... Hé! hé! M. le vicomte, si ma mémoire est fidèle, aime fort les belles filles !... Certaine Denise et certaine Gabrielle prouvent que M. Georges est homme de goût !...

— Au fait, monsieur!...

— J'y arrive!... Jeannette est belle..., sage..., douce...,

spirituelle..., naïve..., et enfin excellente musicienne... et Jeannette n'est pas encore mariée !... Voilà qui est du dernier plaisant !... Madame, si Jeannette est encore jeune fille, c'est que Jeannette n'a pas voulu se marier..., et si Jeannette n'a pas voulu se marier... c'est qu'elle aimait... quelqu'un qu'on désirait qu'elle n'épousât pas !

— Voilà qui serait fort !

— Fort ou non, je crois que cela est ! Pendant que la jeune fille vivait avec son amour, le vicomte, lui, léger comme tous les jeunes hommes, l'oubliait, en voyageant. Au retour, il enlevait Denise Brimard !... Si Denise Brimard, un ange de beauté, de vertu et de candeur, n'a pu triompher de Georges, c'est que Georges avait le cœur pris ! Là-dessus survient l'épisode Gabrielle !... Le vicomte aimait-il bien Gabrielle, madame ?... Je crois que ce sont vos manœuvres qui ont rendu Georges amoureux !... Quoi qu'il en soit, Gabrielle est morte, et voici de nouveau le vicomte en voyage... et Jeannette attendant toujours le prince Charmant !... Eh bien, madame, je crois que voici ce qui va arriver : Un jour le vicomte va revenir... plus ou moins consolé... Il vivra dans la retraite... Dans cette retraite il ne fera point un pas sans avoir Jeannette à ses côtés... Il n'y aura pas un mois qu'il sera revenu, madame, qu'il adorera cette belle enfant !

— Ah ! Ratatin, s'écria Galathée, l'œil flamboyant, puissiez-vous dire vrai !... Et si elle l'aime !...

— Pardon, madame !... Il ne suffit pas qu'elle l'aime pour que vous la haïssiez !...

— Vous avez raison !... Je ne la haïrai, elle, qu'autant que je serai sûre qu'il l'aime !...

— Voilà ce qu'il sera plus difficile de bien connaître, vu l'absence de notre principal personnage !... Mais il est avec les distances des accommodements !... Nous aviserons !...

— Si nous allions à Louveciennes ?

— Quelle erreur, madame !... On en instruirait aussitôt Surin !...,

— Ah ! oui, Surin !... nous allons l'avoir contre nous !

— Aussi, madame, faudra-t-il jouer serré... A coup sûr, il en sait plus que nous, lui !...

— Et vous concluez ? demanda Galathée.

— Madame, mon avis est que vous ne bougiez pas...

que vous restiez au contraire stoïquement, ostensiblement à Montretout !... Si vous vous ennuyez au castel de la Sente-des-Roses, donnez des fêtes ! Invitez vos amis !... Pendant ce temps, madame, moi, j'agirai !...

Ratatin descendit crânement par la route impériale.

De lourdes voitures de déménagement stationnaient devant le châtean de M. de Cerny.

Quand ces voitures eurent disparu, le bossu entra dans la loge du suisse et demanda carrément au père François si réellement le château était à vendre. Sur la réponse affirmative du père François, Ratatin s'enquit du prix.

— Trois cent mille francs, je crois, répondit le suisse.

— Mais c'est pour rien !

— On veut en finir tout de suite.

— Oui... On ne veut pas que M. le vicomte reparaisse ici...

— Monsieur sait?...

— Comme tout le monde... Mais M. Georges est jeune, il se consolera... Le mariage console de tout.

— C'est bien vite dit, le mariage.

— Et bien vite fait lorsque l'on aime, mon digne monsieur. Or, n'a-t-on pas pour M. le vicomte une femme toute prête sous la main, M^lle^ Jeannette, par exemple ?...

— On le pensait dans le temps. Au fond, pourquoi n'y penserait-on pas encore?

— Je me le demande, monsieur François... Elle l'aime.

— Il est de fait que la chère demoiselle a bien repris depuis l'affreux malheur de M^lle^ Probus.

— Je vous garantis qu'au retour de M. le vicomte, ce mariage se fera. Il a beaucoup aimé cette jeune fille.

— Ah ! ça, ce n'est un secret pour personne ; mais ça ne veut pas dire qu'aujourd'hui...

— Il l'aime toujours?... Qui vivra verra !... Nous disons donc trois cent mille francs... Et on entre en jouissance tout de suite ?

— Ah ! monsieur, je ne sais pas... Ça regarde le notaire, ça.

— Je le pensais !

— Tiens ! tiens ! pensait tout haut le père François. Quoi de plus naturel? monsieur et madame ne rêvent plus que par mademoiselle ; et, M. Lavinio, lui, l'autre jour, ne lui a-t-il pas dit, en la ramenant de l'Opéra : Votre main, vicomtesse? A moins qu'il n'ait dit ça en l'air.

— Ah ! M. Lavinio a dit cela?

— Oui ! je n'y avais pas fait attention. Mais maintenant ça me donne à réfléchir !

— N'est-ce pas? L'adresse du notaire, mon digne monsieur?

— Rue Taitbout, monsieur.

— Merci bien ! Serviteur !

Un quart d'heure après, Ratatin était encore Sente des Roses.

— Grande nouvelle, madame, cria-t-il à Galathée.

— Bah ! Vous sortez?...

— De chez M. de Cerny.

— Vraiment ! Et?...

— Et, madame, j'ai appris que M. Lavinio conduisait Jeannette à l'Opéra, et qu'un soir, en revenant de l'Opéra, M. Lavinio avait dit à Jeannette : « Votre main, vicomtesse ! »

— Nous voici fixés. On lui élève la belle à la brochette.

— Madame, la vengeance est là. Vous savez maintenant où frapper !

CHAPITRE IV

MONSIEUR DE BIÈVRE

A quelque douze jours de là, un soir, sur les neu heures, il faisait nuit noire, et le père François lisai tranquillement le journal dans sa loge.

Un vigoureux coup de sonnette fit faire un soubresaut au digne concierge.

Il tira le cordon et gagna prestement la porte de sa loge.

Un homme, tout petit mais passablement replet, entra discrètement et ferma soigneusement la porte.

Quand il fut devant la marche de pierre qu'il fallait gravir pour entrer chez le suisse, il s'arrêta et demanda fort civilement au père François M. Lavinio.

— A cette heure-ci ? répondit l'autre, ébahi...

— Voulez-vous me permettre d'entrer? dit le visiteur.

— Certainement, monsieur !...

Une fois face à face avec le nouveau venu, le père François, qui n'était pourtant pas des plus timides, sentit un certain frisson lui courir par tout le corps.

Jamais le digne homme n'avait vu un être aussi laid, aussi repoussant, et de mine aussi peu rassurante, que l'étrange particulier qui venait à cette heure indue demander M. Lavinio.

L'autre s'aperçut parfaitement bien de l'effet qu'il produisait sur le concierge de M. de Cerny. L'accueil glacial du père François parut cependant ne pas l'étonner.

— Père François, lui dit-il, un peu ironiquement toutefois, il ne faut pas juger les gens sur la mine!... Je ne suis pas beau, c'est vrai, et j'ai l'air un peu rébarbatif... mais je suis un brave homme!... Le bel Antinoüs n'était peut-être pas aussi bon garçon que moi...

— Monsieur...

— Vous êtes un serviteur de trop bonne maison pour ne pas connaître un peu d'histoire, père François!... Rappelez-vous donc que M. de Roquelaure, un monsieur d'assez bonne lignée, me suis-je laissé dire, était encore plus laid... ou pour le moins aussi laid que moi!... Et M. de Roquelaure, que je sache, n'était point un coquin!

— Mais, monsieur...

— Allez donc..., ou envoyez simplement prévenir M. Lavinio, que M. de Bièvre désire lui parler sur l'heure!...

— Vous entendez, madame François! dit le suisse, qui parut vouloir rester avec son interlocuteur.

Mme François sortit aussitôt et son mari offrit poliment un siége au nouveau venu, qui s'assit et ne souffla plus mot.

Le père François demeura debout.

Ces mots : Monsieur de Bièvre, avaient produit leur effet.

Bientôt survinrent la mère François et Lavinio.

Surin, on l'a reconnu, se leva.

— Monsieur Lavinio, dit-il, j'ai bien l'honneur de vous saluer!...

— Monsieur de Bièvre, répliqua le ténor, votre serviteur de tout mon cœur!... Vous plaît-il que nous causions ici ou voulez-vous prendre la peine de monter chez moi?...

— Inutile d'aller chez vous, monsieur Lavinio, répon-

dit M. de Bièvre avec une grande désinvolture. Nous sommes bien ici !

— Père François, dit Lavinio, laissez-nous seuls, monsieur et moi !

—Un moment, père François, se hâta de dire Surin... J'ai besoin que vous vous rappeliez devant M. Lavinio qu'il y a une douzaine de jours, à Saint-Cloud, vous avez reçu la visite d'un petit bossu, lequel vous a demandé si réellement la propriété de M. de Cerny était à vendre !,..

— Je m'en souviens parfaitement ! répondit le père François intrigué.

— Voici déjà un point important d'éclairci? Ça, mon père François, avez-vous bonne mémoire?

— Excellente ! monsieur.

— Eh bien, il faudrait nous raconter la visite de ce petit bossu... qui avait tout l'air d'une sainte-n'y-touche! Il faudrait vous rappeler textuellement ce qui s'est dit entre vous !

— Ce monsieur m'a demandé ce qu'on voulait vendre le château... Il a trouvé le prix raisonnable et, apprenant qu'on pouvait probablement entrer tout de suite en jouissance, il s'est écrié : On ne veut pas que M. le vicomte revienne habiter Saint-Cloud !

— Et... ça ne vous a pas étonné, cela?

— Un peu, tout d'abord ! Mais ce monsieur m'a paru être du village... Alors...

— Très-bien !... Ne vous aurait-il pas un peu questionné encore au sujet de M^lle^ Jeannette ?

— Mais oui ! Il paraissait connaître au mieux toute la maison... à preuve qu'il parlait d'un mariage possible entre M^lle^ Jeannette et M. le vicomte !

— C'est ici, insista M. de Bièvre, c'est ici, père François, qu'un extrême effort de mémoire est des plus nécessaires ! Il nous faut textuellement votre entretien... même eussiez-vous fait quelque imprudence !

— Quand je devrais être chassé, je vais vous dire textuellement les paroles échangées entre le bossu et moi !

Et le père François rapporta fidèlement à Lavinio et à M. de Bièvre sa conversation avec Ratatin.

Sa voix faiblit bien un peu quand il avoua qu'il avait assez légèrement révélé au bossu ces paroles de Lavinio : « Votre main, vicomtesse ?... »

Mais il ne le cacha pas.

— Père François, dit M. de Bièvre, nous en savons assez !... Seulement, pour une autre fois, rappelez-vous bien ce vieux et excellent proverbe : Trop parler nuit, trop gratter cuit !

Et il le congédia en souriant.

Très-ému, le père François se retira avec sa femme.

Lavinio et de Bièvre demeurèrent donc seuls.

— Vous comprenez parfaitement, cher monsieur, dit le Conciliateur à Lavinio, que nos adversaires, à cette heure, savent à peu près à quoi s'en tenir !..,

— Et vous craignez qu'ils n'agissent immédiatement?...

— Non !... Ratatin ne s'embarque pas, comme Galathée, à la légère !... Il n'est pas le chef des Agoutis pour rien !... Pour agir, il faut une certitude!... Il ne fera rien, je vous le garantis, avant d'être sûr de l'amour de M. le vicomte pour M^lle^ de Nézel.

— Galathée le poussera.

— Oh ! nous autres, monsieur Lavinio, on a beau nous pousser, nous ne marchons que lorsque l'heure est venue. Et encore je ne dis pas, quand sonnera l'heure de la bataille, que, au grand étonnement de Galathée comme au nôtre, Ratatin n'hésite pas à marcher en avant!

— Qui vous fait supposer cela? Il me semble qu'à Montretout...

— A Montretout, cher monsieur, Ratatin, ne l'oubliez pas, avait le beau rôle! A Montretout, Ratatin défendait ! Aujourd'hui, il attaque ! Et je ne serais pas étonné qu'il ne sût pas tout à fait où il va !

— Je ne comprends pas.

— Cela veut dire, monsieur Lavinio, qu'il ne sait pas au juste ce que Galathée veut faire de M^lle^ Jeannette!

— Vous croyez donc qu'il n'aura pas exigé?...

— Qu'elle lui dît le fond de sa pensée... Si... Mais, moi, j'affirme que Galathée aura menti à Ratatin.

— Où voyez-vous cela?

— Je connais Galathée, moi... Je la connais maintenant sur le bout de mon doigt Elle hait le vicomte autant que, moi, je la hais, elle ! Et ce n'est pas peu dire. La vengeance qu'elle caresse doit être horrible... Elle ne l'a pas confiée à Ratatin qui, s'il a horreur de l'abbaye de Monte-à-Regret, a une profonde répulsion pour le bagne, voire pour les maisons centrales... Il n'a aucune vocation

pour la confection des chaussons de lisières ou des boutons de guêtres! Ratatin, voyez-vous, risquera tout au plus la prison! Il attaquera donc mollement, ce qui devra nous donner le temps de pénétrer à fond les intentions de Galathée. Or, ses intentions doivent être ou la mort naturelle de l'aimable enfant... Je souligne ces mots : *la mort naturelle, ou le déshonneur!*

— Maître! jeta Lavinio éperdu.

— Voilà mon idée!... Ce qui ne veut pas dire du tout que je répugne à supposer que Galathée ne puisse en avoir une autre!

Ceci dit, avez-vous la petite note que j'ai eu l'honneur de vous faire demander?

— Bien entendu !,.. La voici!...

Et Lavinio, tirant de son portefeuille un petit papier, le tendit au Conciliateur, en ajoutant :

— Et qui vous a appris la visite de Ratatin au père François?

— Du Barlet, répondit Surin en prenant des mains de Lavinio la note qu'il venait de réclamer.

Il jeta les yeux dessus.

— Peste! s'écria-t-il, en voilà un personnel... Et vous êtes sûr de tout ce monde-là?

— Comme de moi-même... excepté, bien entendu, les gens de la ferme.

— C'est mon affaire! A bientôt... monsieur Lavinio, bonne nuit!

— Adieu, maître!...

Puis, se retournant, Lavinio cria :

— Holà! père François, le cordon!... Et reconduisez M. de Bièvre!

CHAPITRE V

TU ET VOUS

Mme de Cerny et Lavinio avaient répondu à Georges. Bien qu'elle n'eût pas personnellement reçu de lettre, Jeannette aussi avait écrit au vicomte.

Voici la teneur de la gracieuse épistole de la jeune fille :

« Mon Georges chéri!...

» Ah! le méchant frère que j'ai là!... Il demeure un mois sans nous écrire, et quand il se décide à nous donner de ses nouvelles, il nous gratifie de deux maigres pages. Aussi, suis-je fondée à me plaindre, moi, à qui il a consacré une ligne et demie!

» Une ligne et demie!... Mon frère ne m'aime donc plus!... Mon frère m'aime toujours, mais il est donc bien triste!...

» Georges, le culte pour ceux qui ne sont plus ne saurait rendre injuste, ingrat envers ceux qui vivent. Garde pieusement le culte des morts, Georges, mais souviens-toi des vivants, de ceux qui t'aiment, surtout quand ils ne songent à vivre que pour te consoler!...

» Ecris-nous souvent, mon frère, et demande-nous de t'écrire souvent!

» Maman a été si navrée à la lecture de ta lettre qu'elle n'a trouvé, à son tour, que quelques lignes à te répondre.

» Plus jeune, plus forte, je serai plus brave!

» En bavardant de tout cœur avec toi, j'espère te décider à te montrer plus expansif dans ta prochaine lettre.

» Nous venons d'acheter une superbe et charmante propriété à Louveciennes. Quand tu recevras cette lettre, nous aurons commencé à nous installer : peut-être sera-ce chose faite!...

» Pourquoi avons-nous quitté Saint-Cloud?... La réponse est facile. Nous ne voulons pas que, au jour du retour, l'œil de notre cher malade soit attristé par la vue d'un pays où il a laissé le bonheur.

» Ce n'est pas à dire qu'une fois à Louveciennes nous négligerons le pieux devoir que nous nous sommes imposé. Tu connais trop maman, Georges, tu connais trop ta petite sœur, je l'espère, pour n'avoir pas deviné que, deux ou trois fois par semaine, nous allons prier sur la tombe de Gabrielle, de Gabrielle qui eût été ta femme, de Gabrielle qui eût été ma sœur chérie, Georges, si Dieu ne l'eût rappelée vers lui!

» De Louveciennes, aussi souvent que par le passé, mon cher frère, nous porterons à Gabrielle des fleurs et des prières. Nous nous prenons tous les jours à l'aimer davantage, cette chère enfant si digne d'amour, si digne d'adoration!... Si, plus courageusement que toi, nous

nous inclinons, maman et moi, devant les arrêts de la Providence, ne va pas croire que notre cœur est moins sensible que le tien ! N'ayant plus qu'une chose à demander à Dieu, qu'il nous console, nous lui demandons la consolation suprême..., mais nous entendons garder à jamais dans notre cœur la religion du souvenir !

» Fais comme nous, Georges, souviens-toi ! Mais souviens-toi en cœur vaillant !... Songe à tes parents ! songe à tes amis ! songe à ta sœur !...

» Je suis bien triste aussi, moi, mon pauvre frère !... Eh bien, quand je sens que la tristesse envahit par trop mon âme, au lieu de m'abandonner aux idées sombres, je me lève, je cours près de maman, je cause ou je prie avec elle ! ou bien je vole auprès de notre excellent ami, je travaille avec lui... et voilà que je sens mes gros chagrins se fondre peu à peu et que parfois je me sens heureuse de vivre.

» Oui ! heureuse !... Tiens ! à cette heure, je suis doublement heureuse !... Pourquoi, mon frère ? N'est-ce pas parce que je t'écris et que je sais, que je devine combien tu seras heureux, toi aussi, quand tu sauras que, en cessant de m'entretenir avec toi, je vole choisir les fleurs nouvelles qu'en ton nom et au nôtre, qu'au nom de tous, je vais planter moi-même sur la fosse de notre Gabrielle !

» Au revoir, mon Georges bien-aimé ! Au revoir, mon frère chéri, au revoir... le plus tôt possible !

» Ta JEANNETTE ! »

Georges reçut cette lettre en Suisse.

Nous l'avons déjà dit, Dupré n'était plus un valet de chambre pour Georges ; Dupré, insensiblement, par la force des choses, avait été élevé au rôle de confident.

Georges lut à Dupré la lettre de Jeannette.

En la lisant, le vicomte versa d'abondantes larmes.

— Certainement, s'écria-t-il, je reviendrai auprès de vous, bonne mère, sœur chérie !... et le plus tôt possible !... Puisque je ne suis mort ni de douleur, ni de rage, c'est que je dois vivre !... Allez ! j'irai bientôt chercher des consolations près de vous !

— Ah ! voilà de saines idées, monsieur, dit Dupré... Et puis, ajouta-t-il benoîtement, il sera bon que vous soyez là pour vous opposer, à l'heure donnée, à la folie de M. Lavinio !

Georges, qui était assis, se leva sur ces paroles, non sans un certain air d'irritation.

— Certes, dit-il, Lavinio est un galant homme !... un excellent homme... le meilleur des amis !... Mais quelle idée biscornue de vouloir faire une cantatrice de Jeannette !

— C'est au moins bizarre !... Et ce qui me confond, c'est que M. le comte laisse aller les choses.

— Et ma mère ! Voilà ce que je ne m'explique pas !... Ma mère, permettre que Jeannette débute à l'Opéra !...

— Et le faubourg, monsieur, et le faubourg !... De quel air, de quel œil accueillera-t-il cette singulière affiche : Aujourd'hui ce... pour les débuts de M^lle^ de Nézel...

— Je ne permettrai jamais cela, Dupré. Après tout, comme frère de Jeannette, j'ai bien voix au chapitre.

— C'est mon avis. Monsieur le vicomte ferait peut-être bien d'en toucher quelques mots à M. Lavinio qui me paraît avoir ensorcelé la maison.

— Vous avez raison. Je ne manquerai pas de le faire dans ma prochaine lettre.

Il y eut un silence.

— Monsieur, dit tout à coup Dupré en changeant de ton, j'ai souvent lu sur les journaux qu'on venait de découvrir tel ténor ou tel soprano... merveilleux ; mais que ce soprano ou ce ténor ne paraîtrait qu'au bout d'un certain temps devant le public, à cause d'études préliminaires indispensables pour parfaire l'éducation musicale du sujet... Eh bien ! monsieur, vous qui vous connaissez à ces choses-là, quel temps croyez-vous bien qu'exigera l'éducation musicale de M^lle^ Jeannette ?

— Dupré, vous me faites frémir !... Si Jeannette a toujours sa voix, je suis sûr qu'en moins d'un an Lavinio la mettra en état de paraître sur les planches !

— En moins d'un an !... Prenons dix mois alors... Eh ! mais, si je sais compter, voici tout près de sept mois que mademoiselle est entre les mains de M. Lavinio...

— Sept mois ! Et, moi, dans ma dernière lettre, qui encourageais cela !... Où donc avais-je la tête ?... Je vais écrire aujourd'hui même à tout le monde !

— Monsieur fera bien.

— Je vais écrire tout de suite.

— Monsieur fera mieux.

Georges s'assit devant son bureau.

Dupré descendit.

En roulant une cigarette dans la cour, Dupré se dit : Vivre et mourir !... c'est la loi de la nature !... Pauvre M. Georges !... Il ne voit pas que cet intérêt, qui s'empare de lui pour Mlle de Nézel, sera sous peu de l'amour !... Mazette ! M. Lavinio, vous êtes un bon docteur !... Il est vrai que, en y réfléchissant bien, ce dénoûment paraît aujourd'hui tout naturel !... N'est-ce pas cette chère enfant qui, la première, a fait battre le cœur de M. le vicomte?... Allons ! allons ! puisque Dieu n'a pas voulu nous conserver Gabrielle, poussons à la rescousse en faveur de Jeannette !

Voici, pendant ce temps, ce que Georges écrivait à Lavinio :

« Mon excellent ami, merci de votre bonne lettre ! Je suis enchanté de tout ce que vous me dites de Jeannette, et je vous répéterai ce que je vous disais dans ma dernière missive : Faites de Jeannette la Lucia, la Mathilde, la Léonor, la Rachel et la Valentine de vos rêves !... Oui !... Mais, entendons-nous bien !... pas en vue du théâtre !...

» J'aime à croire, mon ami, que vous plaisantez agréablement, quand vous m'entretenez des prochains débuts de Jeannette à l'Opéra !... Certes, je n'ai pas le cœur à la gaieté... Eh bien, je ris, je ris de cette idée bouffonne de faire une actrice de Mlle de Nézel !...

» Outre que ma mère ne le permettrait pas, le faubourg et moi, nous ne le souffririons pas !... Mais, c'est trop m'étendre sur ce sujet !... Vous me pardonnez, n'est-ce pas, d'avoir pris votre idée au sérieux !... Je ne le ferai plus !...

» Embrassez, je vous prie, Jeannette pour moi, Jeannette qui ne jouera jamais que dans nos salons !...

» A vous, GEORGES. »

Comme Dupré allait remonter auprès du vicomte, un garçon de l'hôtel remit au valet de chambre une lettre portant le timbre de Paris.

Cette lettre était de Surin.

Le Conciliateur mettait Dupré au courant de tout ce qui se passait à Paris, à Saint-Cloud et à Louveciennes, et demandait à être renseigné d'une manière certaine sur l'état du cœur de Georges. Etait-il à prévoir, disait-il, que le vicomte aimât un jour sérieusement Jeannette ?

Dupré répondit le même jour à Surin :

« Mon cher maître, c'est fait !... Avant deux mois, ou je serais bien étonné, nous serons de retour..., de retour parce que, sans l'avouer à personne, sans vouloir se l'avouer à lui-même, M. le vicomte sera mordu au cœur par le démon de l'âpre jalousie ! Or, cher maître, quand on est jaloux... Concluez !...

» DUPRÉ. »

Aussitôt qu'il eut reçu la lettre de Georges, Lavinio se rendit chez M. de Cerny et lui dit :

— Une fois cette épître lue, descendez, s'il vous plaît !... C'est à mourir de rire en bas !... Jeannette pousse des sanglots à fendre l'âme... Jeannette me jette des regards courroucés... Jeannette déchire ses partitions... Je n'ai jamais vu pareille Saint-Barthélemy de la *Lucia*, de la *Juive*, des *Huguenots*, de *Guillaume Tell* et de la *Favorite !*... Bref, Jeannette me signifie mon congé !...

Le comte regardait Lavinio d'un air ébahi.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire !... continua le ténor. Mais je dois finir !... Je finis donc, en vous apprenant que, en même temps que moi, la chère enfant vient de recevoir une lettre de Georges..., mais une lettre... pimentée !... Du reste, l'enfant va vous la montrer !

Après avoir pris connaissance de la lettre de Georges à Lavinio, M. de Cerny s'empressa de descendre et trouva en effet Jeannette en pleurs.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon enfant ? interrogea paternellement le comte.

— Petit père !... sanglota l'enfant. Ce n'est pas moi qui ai eu cette ridicule idée-là !... C'est monsieur !...

— Monsieur ?... Monsieur qui ?... Où y a-t-il un monsieur ici, mon enfant ?

— C'est moi, répondit gaiement Lavinio ; c'est moi, mon cher ami, qu'on appelle aujourd'hui monsieur !

— Lisez, petit père, lisez ! dit Jeannette en tendant à M. de Cerny la lettre de Georges.

Georges commençait par cent choses aimables et tendres à l'adresse de sa sœur et remerciait Jeannette de sa gracieuse lettre. Puis, sans grande transition, passant au sujet qui l'occupait, il terminait brutalement une lettre jusque-là charmante, par ceci :

« Mais. mademoiselle, que m'apprend donc Lavinio ? Une nouvelle à ce point exorbitante que je me demande si notre ami est fou ou si je rêve... je n'ose dire : si vous rêvez !... Je savais que tu avais une belle voix, chère sœur, mais je ne me doutais pas que tu aurais jamais l'idée de t'encabotiner ! »

— Le mot y est! dit gaiement le ténor...

Le comte reprit sa lecture.

« Est-ce que Jeannette ignore ou feindrait d'ignorer que la moitié de la fortune des de Cerny est sa fortune? Non ! Jeannette n'a donc pas la pauvreté pour excuse ! Que Mlle de Nézel prenne des leçons de chant, rien de mieux ! Que Jeannette, si elle est à ce point dévorée du désir de chanter en public, chante dans nos concerts, à nous autres, gens de son monde, soit ! Je lui accorde même deux ou trois soli par an à Saint-Thomas-d'Aquin ! Mais que Mlle de Nézel, que la filleule de Mme de Cerny rêve les lauriers de la Falcon ou de la Stolz, ceci me surpasse !... J'aime à croire que, ne se doutant pas des idées qu'il faisait germer dans le cœur d'une naïve enfant, c'est Lavinio qui s'est rendu coupable de cette plaisanterie qui, à bien prendre, n'est même pas bouffonne !

» Au revoir, chère sœur ! Qu'il ne me soit plus parlé de cela !...

» GEORGES ! »

— Jeannette, cria M. de Cerny, vole dans les bras de Lavinio ! C'est à lui que tu devras ton époux, ton bonheur !

Jeannette encore des larmes dans les yeux, laissa tomber les mains qui lui couvraient son joli visage.

— Petit père ! dit-elle.

— Embrasse Lavinio, te dis-je ! répéta le comte. Embrasse-le comme ton père !

— Bon ami ! murmura Jeannette, en s'avançant vers Lavinio.

— Ah ! ah ! on m'appelle bon ami à présent... mais je suis fier, moi... et, mademoiselle, je ne sais si je dois...

Le brave homme ne put finir.

Jeannette lui avait noué ses deux bras autour du cou, en disant d'une voix angélique :

— Bon ami ! embrassez-moi !

Lavinio appliqua deux gros baisers sur les belles joues de l'aimable enfant et lui dit :

— Çà, ne pleurez plus !. . L'heure d'espérer en l'avenir est arrivée !... Comme par le passé, ayez confiance en moi, mademoiselle, et tout ira selon nos vœux à tous !

Le soir de ce même jour, Jeannette écrivit à Georges.

— Tenez, bon ami, dit-elle, en tendant sa lettre à Lavinio... voici ce que j'écris à mon frère,

Lavinio prit la lettre et, après l'avoir lue, se mit à rire, et la déchira...

— Vous déchirez ma lettre ?...

— Impitoyablement !... Il faut obéir à Georges, mademoiselle ! Or, Georges a terminé par ces mots : Qu'il ne me soit plus parlé de cela ! — Je me charge de lui parler de cela, moi ! vous, mon enfant, entretenez-le de tout autre chose !

Cette fois, ce fut M. de Cerny qui répondit au vicomte.

« Georges, lui disait-il, vous n'ignorez pas que Jeannette vous a sincèrement aimé !... L'enfant vous aime peut-être encore !... Mais votre amour pour Gabrielle, le religieux souvenir que vous gardez, que vous garderez sans doute toujours pour cette aimable enfant, a probablement fait comprendre à Jeannette qu'elle nourrissait, elle, un amour sans espoir.

» Si, dans la musique, dans un avenir accidenté, elle entrevoit la paix du cœur, de quel droit venir vous jeter à la traverse de cette tranquillité de l'âme, tranquillité dont elle a besoin ? Ne la tourmentez donc plus à ce sujet ! Pas plus qu'à vous, l'idée de Lavinio ne me sourit, mais je suis bien forcé de convenir que, depuis le jour où Lavinio s'est chargé de la cure de Jeannette, Jeannette va beaucoup mieux et semble renaître à l'espérance, à la vie !

» Laissons aller les choses, nous verrons plus tard ! »

Cette lettre eut un effet prévu : elle irrita le vicomte. Georges devint plus sombre.

Mais Dupré se frottait les mains.

Vers la fin de juin, Georges reçut deux lettres de Louveciennes : l'une était de Jeannette, l'autre de Lavinio. Voici la première :

« Mon cher Georges, que je suis heureuse ! Que vous allez être heureux, j'en suis sûre, de ce que je vais vous dire... »

Georges qui, d'un air radieux, avait commencé la lec-

ture de la lettre de Jeannette, demeura tout à coup soucieux.

— Eh bien, monsieur le vicomte? hasarda Dupré... vous ne continuez pas?...

— Pourquoi donc ne me tutoie-t-elle plus? demanda Georges.

— C'est vrai! répondit Dupré.

Georges rejeta machinalement les yeux sur la lettre de sa sœur.

— Lisez, monsieur, lisez! dit Dupré...

« Ce matin, aussitôt éveillée, j'ai compté mon trésor!... D'abord, je suis demeurée toute triste en voyant que j'étais si peu riche, par suite des petites aumônes que je fais maintenant tous les jours au nom de notre chère Gabrielle!... Puis, réfléchissant que ce que j'avais l'intention de faire ne me coûterait peut-être pas si cher que je pensais, je me suis consolée.

» Aussitôt habillée, je suis montée chez maman, et vite, et vite je lui ai fait faire sa toilette. Nous déjeunons et nous voilà en voiture. Nous allions au lieu de notre pèlerinage. Après avoir un peu plus promptement que de coutume soigné notre petit jardin : Chère maman, dis-je à M^me^ la comtesse, allons chez M. le curé de Saint-Cloud!

» Nous trouvâmes M. l'abbé chez lui.

» — Monsieur le curé, lui dis-je, je viens vous parler d'une grosse affaire... d'une affaire qui m'est personnelle... Aussi, comme je ne suis pas bien riche, il faudra que vous y mettiez du vôtre.

» Notre ancien et digne pasteur m'encouragea par ces bonnes paroles :

» — Dites, mon enfant, je suis sûr que Dieu est avec vous, et je ferai selon vos désirs,

» — Eh bien! monsieur l'abbé, dis-je avec confiance, je veux qu'il soit dit une messe perpétuelle pour le repos de l'âme du père Probus et pour Gabrielle.

» Ah! Georges, je n'ai jamais été si heureuse! Maman se leva tout à coup, me serra tendrement dans ses bras et m'embrassa comme jamais, je crois, elle ne m'avait encore embrassée!

» L'excellent prêtre, lui, me pressa les mains avec effusion et me répondit :

» — C'est bien, Jeannette, c'est bien!... Donnez-moi votre bourse. Quelle que soit la somme qu'elle contient, votre désir sera satisfait.

» — Hélas ! monsieur l'abbé, il n'y a plus que dix louis dans ma bourse.

» — C'est dix louis de trop ! s'écria maman.

» J'allais me fâcher, prévoyant que maman allait vouloir s'approprier mon idée, quand j'entendis la comtesse dire à M. le curé :

» — Le prix de ces deux messes me regarde, monsieur l'abbé. Par la bouche de Jeannette, c'est Georges qui commande !

» Ah ! cette fois, Georges, j'ai pleuré de joie.

» N'est-ce pas que, si vous étiez resté à Saint-Cloud, vous auriez eu cette idée?

» Mienne, elle est vôtre. Tout est donc pour le mieux. Georges, êtes-vous content? »

Des mains de Georges, la lettre de Jeannette glissa jusqu'à terre.

Le vicomte pleurait.

Dupré intervint aussitôt.

— Pleurez, monsieur le vicomte, pleurez, lui dit le fidèle serviteur; les larmes de joie, cela fait du bien !...

Et, s'essuyant les yeux d'une main, de l'autre il ramassa la lettre de Jeannette.

Il la tendit à son maître.

La lettre de M^lle^ de Nézel ne contenait plus que ceci :

« Les messes sont fondées, mon cher frère; je suis sûre que, du haut du ciel, Gabrielle jette sur nous un regard d'ineffable tendresse!... A bientôt, Georges!...

» Votre JEANNETTE ! »

— Ah ! la charmante demoiselle ! s'écria Dupré.

— Dupré !... Dupré !... Je l'ai aimée !...

— Qui n'aimerait cet ange?...

— Dupré !... Est-ce que Dieu me réserverait cette immense douleur..., cet effroyable supplice de me remettre cet amour au cœur?

— Monsieur, est-ce que vous croyez que les anges d'en haut sont jaloux des anges d'ici-bas?...

— Dupré ! cet amour est impossible !... Il serait mpie !... Ce serait un outrage à la mémoire de Gabrielle !...

Le malheureux jeune homme fondit en larmes et s'écria : Ah ! Gabrielle ! Gabrielle ! ma chère Gabrielle !...

L'émotion envahit Dupré.

Il laissa un libre cours à la douleur du vicomte; puis, profitant d'un moment de calme, il dit doucement à Georges :

— Il me semblait que monsieur avait encore reçu une seconde lettre?...

— Oui..., répondit Georges; la voici !...

— Il me semble encore reconnaître l'écriture de M. Lavinio...

— C'est en effet l'écriture de Lavinio !

— Si monsieur lisait cette lettre !...

— Lisez, répondit Georges; lisez vous-même, Dupré?

Dupré lut alors la lettre suivante :

« Mon cher Georges, chacun a ses idées !...

» Quand, pour la première fois, vous avez, en novembre dernier, quitté Saint-Cloud, j'étais convaincu qu'on pouvait vous guérir de votre amour pour Gabrielle.

» Je ne vous l'ai pas caché. Rappelez-vous que je vous ai dit textuellement ceci : Il y a un abîme infranchissable entre Gabrielle et vous!... Vous n'épouserez pas cette jeune fille !... Quittez Paris!... quittez la France!... L'éloignement, le temps, la raison, et le pur et saint amour qu'une autre a pour vous vous guériront peut-être!

» C'était vous dire clairement que je nourrissais l'espoir de vous voir un jour épouser Jeannette, Jeannette qui vous aimait. La mort de Gabrielle a détruit mes projets.

» Ce jour-là, j'ai senti que vous étiez perdu pour M^lle de Nézel, et que M^lle de Nézel était perdue pour vous ! J'ai cru à un plus triste dénoûment encore : j'ai craint pour les jours de Jeannette !

» Les secrets de Dieu sont impénétrables, mon ami !... la mort de Gabrielle a été une révélation pour Jeannette ! Jeannette a compris que ce serait odieux à elle de vouloir lutter contre le souvenir que vous gardez pour Gabrielle ! L'enfant a demandé la force à Dieu et Dieu lui a donné la force !

» Georges, que votre douleur soit moins amère ! N'ayez plus de soucis pour votre aimable petite sœur!... Jeannette est guérie !... Jeannette ne mourra pas ! »

A cet endroit de la lettre, Georges regarda Dupré d'un œil hagard.

Dupré continua :

« J'entourais la chère enfant de soins, je l'obsédais de

prévenances, j'inventais pour elle les distractions. Au nombre de ces dernières je plaçai celle de quelques matinées musicales. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel soin minutieux furent faites les invitations.

» Ces matinées ont réussi. C'est presque tous les jours fête à Louveciennes. Ces fêtes, entendons-nous bien, n'ont rien de bruyant ni d'éclatant : ce sont des fêtes douces, intimes.

» Je ne puis vous cacher le bonheur de M. et de Mme de Cerny devant cette résurrection de notre chère enfant. Aussi M. de la Sallenouze... mais, pardon... je crois que je ne vous ai pas encore parlé de M. de la Sallenouze!... Permettez-moi donc de vous le présenter!

» Le jeune Henri de la Sallenouze, fils de M. le marquis de la Sallenouze, est venu passer l'été chez son père, propriétaire, comme M. de Cerny, d'un magnifique château à Louveciennes.

» Le marquis et le comte, votre père, avaient échangé des visites de bon voisinage. M. le marquis nous présenta un jour son fils, un cavalier accompli.

» Henri a vingt-cinq ans, de beaux cheveux noirs, de grands yeux bleus, une figure distinguée, une fine moustache, les manières de ceux de sa race, beaucoup d'esprit et autant de cœur.

» Il plut à Jeannette. Henri a une voix superbe. Au piano, cette voix a été l'âme de ma protégée. Bref, je crois que l'avenir nous réserve une charmante surprise.

» Décidément je ne crois plus aux débuts de Jeannette à l'Académie impériale de musique. M. Henri de la Sallenouze nage tout à fait dans vos idées de ce côté-là, et Jeannette, rebelle d'abord, me paraît de jour en jour se ranger du bord du jeune et bel Henri.

» Je crois, mon cher Georges, n'avoir plus rien à vous apprendre de nouveau ni de bien intéressant. Je termine donc en vous affirmant que je crois que vous pouvez enfin être tranquille sur le sort de votre Jeannette bien-aimée. Votre petite sœur sera bientôt des plus heureuses. A votre retour, vous me remercierez ! Tout vôtre !...

» LAVINIO. »

Dupré aurait pu continuer une heure encore de lire, que le vicomte n'eût point songé à l'interrompre.

Georges était dans un état de prostration indicible.

Il faisait peine à voir.

Quoique charmé au fond de ce résultat, quoique dans la confidence de Lavinio, Dupré fut un moment étourdi lui-même de l'état dans lequel se trouvait Georges.

— Monsieur le vicomte, lui dit-il tout doucement... est-ce que vous ne vous sentez pas à votre aise?

Georges regarda Dupré tristement et, répondant à un tout autre ordre d'idées, il dit :

— Dupré ! je sais maintenant pourquoi Jeannette ne me tutoie plus.

— Hon !... gronda Dupré. De quoi M. Lavinio s'est-il mêlé ?...

— Il a fait son devoir, Dupré !... Il avait charge de l'âme de Jeannette... Il a sauvé Jeannette... C'est bien !... Mais, finit-il avec accablement, assez là-dessus !... Laissez-moi, je vous prie !...

Par le courrier Dupré s'empressa d'annoncer au ténor que tous les coups avaient porté.

Tout d'abord Dupré crut ne point devoir prêter grande attention à la prostration dans laquelle Georges était tombé; mais au bout de quelques jours la mine du valet de chambre s'assombrit singulièrement.

Depuis tantôt huit jours, Georges n'avait pour ainsi dire pas prononcé une parole, et à la longue Dupré, qui en vain guettait, sinon un mot, du moins un regard d'interrogation, Dupré se sentait gagner par l'inquiétude.

Les douleurs qui ne s'épanchent pas, qui ne réclament pas, qui ne veulent pas de consolation, sont terribles, mortelles. Elles minent et tuent sûrement. Le sort de Gabrielle était-il donc réservé à Georges, et la consomption allait-elle avoir raison du vicomte?

Un jour, après avoir bien combiné et mûri son plan, Dupré se résolut à un effort suprême. Il sentait qu'il fallait absolument tirer Georges de l'état de marasme dans lequel le malheureux jeune homme semblait se complaire.

Bien servi par le temps, car il pleuvait à torrents, Dupré, assis dans un bon fauteuil, bien en face de son maître tout rêveur dans le sien, Dupré se leva tout à coup, se frappa le front et se promena à grandes enjambées à travers le salon.

Georges ne parut pas s'apercevoir que Dupré avait bougé.

Au milieu de son vingtième tour, Dupré s'arrêta net. Il se trouvait alors devant Georges, qui ne le regardait pas, qui n'avait même pas l'air de se douter que son valet de chambre fût là, Dupré, lui, ne paraissant pas se douter non plus de la présence de son maître, s'arrêta net, avons-nous dit, et. les yeux fixés sur le parquet, il murmura tout bas, mais d'une voix claire :

— Non ! non !... Elle n'est pas assez rouée pour ça...

Le vicomte redressa la tête.

Dupré reprit fiévreusement sa promenade et demeura quelque temps sans rien dire.

La tête du vicomte retomba languissante.

Cinq minutes s'écoulèrent et, comme tout à l'heure, Dupré s'arrêta à quelques pas de son maître, fixa de nouveau le parquet, mais ne dit mot.

Une seconde fois Georges leva la tête.

Alors, Dupré aussi leva la tête, et, les yeux sur les yeux du vicomte, il s'écria :

— Non ! elle n'a pas de rouerie... L'enfant n'a que de l'amour !

Il y eut un éclair dans les yeux de Georges.

A son tour, fixant Dupré :

— Dupré, s'écria-t-il, que voulez-vous dire ?

Dupré eut comme un soubresaut.

Il ouvrit démesurément les yeux, comme un homme qui s'éveille tout à coup, et :

— Pardon ! monsieur le vicomte, répondit-il, pardon Je rêvais !...

— Vous rêviez?

— Ah ! j'étais bien loin d'ici, tout à l'heure, monsieur le vicomte... J'étais à Louveciennes !

— Moi aussi ! dit Georges non moins distraitement que tristement...

— Nous n'y faisions pas la même chose, je gage !... Moi, je me promenais dans le parc avec M. Lavinio et je demandais à cet excellent ami pourquoi il avait pensé... pourquoi il pensait que M^lle^ Jeannette n'aimait plus M. le vicomte ?

— Et, dans votre rêve, Dupré, Lavinio vous répondait-il ?

— Il me disait... que, plus que jamais il s'intéressait au bonheur de M^lle^ de Nézel et au bonheur de M. le vicomte... que, plus que jamais il rêvait une union

entre eux... entre eux, qui s'entendaient si bien, tout en gardant au fond de leur cœur le souvenir de Gabrielle, pour songer qu'ils avaient ici-bas d'autres êtres à aimer!

— Alors, répliquais-je, pourquoi votre dernière lettre, cher monsieur Lavinio? — Ami Dupré, me répondait-il, Jeannette qui se laissait aller à aimer comme autrefois Georges avec tout son cœur, Jeannette envahie par ce regain d'amour qui la faisait renaître, la pauvre Jeannette, nature sensitive par excellence, a perdu tout espoir, à la mort de Gabrielle. Elle a cru qu'il serait mal à elle de vouloir lutter contre ce navrant et doux souvenir, elle a cru que Georges la mépriserait, et elle a voulu triompher cette fois d'un amour pour lequel jadis elle était si heureuse de mourir!... De son côté, continuait-il encore, il m'a paru que Georges s'obstinait à regarder comme un crime d'abord, comme une impiété ensuite, enfin comme une trahison et une lâcheté d'aimer Jeannette... ne comprenant pas que l'amour pur, c'est Dieu seul qui le jette au fond des cœurs! Et alors, Dupré, je me suis écrié comme César : Le sort en est jeté. Bataille! Il faut que, sous peu, je sache à quoi m'en tenir!...

En ce disant, les yeux de Dupré s'étaient allumés, son geste avait pris de l'ampleur, sa voix un certain éclat.

Aussi Georges, qui avait tout d'abord écouté son brave serviteur avec attention, puis avec sympathie, se sentit-il tout à coup remué au fond du cœur et se leva-t-il brusquement, quand Dupré prononça d'une voix vibrante ces paroles : Bataille! Il faut que sous peu je sache à quoi m'en tenir!...

Donc, debout, le vicomte s'écria d'une voix émue :

— Et que faisait-il, Dupré?...

— Ce qu'il nous a écrit, monsieur le vicomte!... Il inventait, il créait tous les jours des distractions... Si je parviens à semer l'oubli de Georges dans le cœur de Jeannette, disait-il, l'enfant est à tout jamais sauvée!...

— Mais moi, moi!... Il n'a jamais pensé à moi! interrompit Georges avec amertume...

— Si l'enfant résiste, continua Dupré, c'est qu'elle ne doit avoir dans le cœur d'autre amour que pour Georges!... Et si, de son côté, Georges se sent malheureux d'un amour possible de Jeannette pour un autre que pour lui, c'est qu'alors, Dupré, Georges doit aimer Jeannette!

Monsieur le vicomte, M. Lavinio a vu juste!...

— Malheureux, s'écria Georges, il a sauvé Jeannette!... Il m'a tué, moi!...

— Que dites-vous, mon cher maître?...

— La vérité, Dupré, la vérité !...

Ah! ce que je souffre est intolérable, voyez-vous!... Cet amour, contre lequel je lutte en vain, cet amour qui m'opprime, qui m'obsède, connaissez-le, Dupré, connaissez-le enfin, et aidez-moi dans ma douleur!... Dupré! aidez-moi dans mon désespoir!

Eperdu, le vicomte continua ainsi :

— J'aime Jeannette, Dupré, j'aime Jeannette! C'est horrible ce que je dis là, n'est-ce pas? Eh bien! c'est ainsi ! j'aime Jeannette!... Non! je ne vois plus rien dans le passé... rien! Le père Probus!... Je ne le connais pas!... Que me veut-il? C'est sa faute! S'il ne m'avait pas assassiné, tout tournait autrement! Gabrielle! Mais je n'enlevais Gabrielle que pour la lui rendre! Cela me suffisait de ravir Gabrielle à Galathée... Et sa mort, à cet homme, sa mort... elle ne me regarde pas!...

Gabrielle seule m'occupe! Elle, je la vois toujours, la douce, la sainte et belle créature!... Mais Dieu, Dieu ne m'est-il pas témoin que j'eusse épousé Gabrielle, si Gabrielle eût vécu!... Gabrielle! Ah! si elle me voit de là-haut, je suis sûr qu'elle me pardonne mon amour pour Jeannette!... Jeannette!... La première, n'a-t-elle pas fait battre mon cœur? Jeannette a voulu mourir pour moi! Et si l'enfant n'est pas morte, c'est qu'elle m'a vu mourant, moi!... C'est qu'elle a eu à me sauver, c'est qu'on lui a dit enfin : Il faut vivre! vivre pour lui, qui vous aimera inévitablement un jour!

— C'est cela, mon cher maître, c'est cela!

— Et, quand l'heure est arrivée de croire enfin à un bonheur possible, à un bonheur rêvé, à un bonheur absolument fatal, quel obstacle se dresse devant moi?... A l'heure où la religion du souvenir disparaît, sans s'effacer, à l'heure où je me complais dans cet amour que Dieu a commandé à mon cœur, en me soufflant ces douces paroles : Vous serez deux à songer à celle-là que j'ai rappelée à moi!...

A l'heure où je songe à aller me jeter dans les bras de ma mère, à lui dire : Ma mère, réjouissez-vous! Le bonheur entre dans la maison alors que je viens dire à Jean-

nette : Aime-moi! je t'aime! je t'aime, entends-tu, sœur chérie, je t'aime d'amour!...

Voilà que tout cet échafaudage de bonheur s'écroule, que toute cette félicité s'évanouit!... Ah çà, Dupré, qu'ai-je donc fait aux hommes... qu'ai-je donc fait à Dieu, pour que Dieu me traite ainsi?... Et il retomba accablé sur son fauteuil.

— Monsieur le vicomte, dit doucement Dupré, pourquoi cet accablement? Mais, mon cher maître, vous êtes sauvé, sauvé par cet aveu que vous venez de me faire! Vous aimez M^lle^ Jeannette!... Aimez-la, monsieur le vicomte, aimez-la!... c'est un honnête et saint amour que celui-là!... c'est le bonheur!...

— Trop tard, Dupré, trop tard!...

— Pourquoi donc? reprit énergiquement Dupré. Parce qu'on circonvient M^lle^ Jeannette!... parce qu'on lui jette cent prétendants à la tête!... parce qu'il en est un dans la société duquel elle se plaît un peu plus que dans la société des autres! Ah! monsieur le vicomte, je ne vous reconnais plus!... Paraissez, paraissez à Louveciennes, sans même dire que vous aimez, et je veux que, délaissant tout le monde pour vous, M^lle^ de Nézel vole dans vos bras et fasse dire à M. Lavinio : Allons! allons! pas si mal travaillé, puisque j'ai amené mon beau ténébreux à convenir de son amour, à comprendre que le bonheur est où je lui avais dit un jour qu'il serait infailliblement!...

— Ah! Dupré, je vous dis qu'il est trop tard! la dernière lettre de Jeannette m'a éclairé!

— Eh bien, moi aussi, monsieur, cette lettre m'a éclairé!... Il n'est pas naturel que M^lle^ de Nézel choisisse le moment d'un amour naissant pour ne plus tutoyer son frère!... Au contraire... C'est le moment de s'ouvrir à son frère plus que jamais!... Vous parle-t-elle seulement de ce beau marquis, Henri de la Sallenouze!... Mais mademoiselle ne vous en souffle mot!... Est-ce habileté? Est-ce rouerie? Ce n'est ni rouerie ni habileté! Elle ne vous parle pas du marquis, parce que le marquis est un inconnu pour elle!

— Elle ne me tutoie plus!

— Voilà qui pourrait être une petite rouerie! Mais cette rouerie, elle n'est pas de son fait!... Ceci, c'est une inspiration, c'est un ordre! Oui, un ordre et une inspiration!... une inpiration de M. Lavinio, un ordre de M^me^ la

comtesse!... Tout cela, mon cher maître, tout cela me fait l'effet d'une grande et aimable conspiration, ourdie en faveur de deux cœurs infortunés qui se recherchent malgré tout et qu'on veut faire enfin se rencontrer, après avoir permis à leur amour de s'affirmer sérieusement!

— Une conspiration, Dupré?...

— Dans laquelle les deux principaux acteurs ont été relégués sur le second plan et ont joué, dans les personnes de Mlle de Nézel et de M. le vicomte, les rôles de deux comparses!

— Ah! si j'étais sûr de l'amour de Jeannette!...

— Que feriez-vous?

— Je partirais sur l'heure!

— Quoi! si vous étiez certain de l'amour de Mlle Jeannette, vous partiriez sur l'heure?... Et quand vous êtes sûr que le cœur de celle que vous adorez n'est point encore pris, mais qu'on vous le dispute, vous hésitez à partir!... Ah çà! monsieur, qui donc de nous deux trompe l'autre ici?

— Dupré, s'écria Georges, bouclez les malles! Moi je cours à la poste voir si j'ai des lettres.

— S'il n'y a pas de lettre aujourd'hui, monsieur va donner l'ordre...

— De faire suivre...

— Pour?...

— Pour Louveciennes, Dupré, pour Louveciennes!

Quand Georges reparut, Dupré eut peur. Il crut que son maître était fou. Georges était radieux, Georges riait...

— Vous me croyez fou, Dupré, vous me croyez fou : dit-il, en brandissant en l'air une lettre. Ha! ha! ha! il me croit fou!... Lisez donc cela, Dupré! lisez donc cela!

Et il jeta à son valet de chambre une lettre que Dupré attrapa au vol.

La missive était de Jeannette et contenait simplement ceci :

« Georges, mon frère, ils veulent me marier; je ne veux pas me marier!... Georges, reviens, reviens protéger ta sœur, si tu ne veux pas qu'elle meure!...

» JEANNETTE. »

— Elle me tutoie, Dupré! elle me tutoie! s'écria Georges.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le vicomte et Dupré montaient dans une bonne berline de voyage et gagnaient la plus proche des stations du chemin de fer...

A peine les chevaux galopaient-ils que le vicomte, tirant de sa poche une seconde lettre non décachetée, disait :

— Voyons donc maintenant ce que m'écrit Lavinio.

— Monsieur le vicomte a une lettre de M. Lavinio ?

— Arrivée en même temps que celle de Jeannette.

Georges brisa l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Mon cher Georges, tout va bien. Notre jeune et bel Henri fait des progrès sensibles dans le cœur de Jeannette ! »

— Ha ! ha ! ha ! interrompit Dupré, en éclatant de rire.

— Ha ! ha ! ha ! accompagna Georges, en riant bruyamment de son côté. Pas fort ! l'ami Lavinio, pas fort ! Continuons ! Ça doit être amusant !... Ecoutez, Dupré, écoutez !

« Jeannette me paraît émue, attendrie. Aussi ai-je fait jaser hier notre amoureux. Je n'ai pas eu de peine à lui arracher son secret... Mon cher ami, lui ai-je dit, quand on a le cœur pris, on se déclare !... Je vous engage à vous ouvrir de votre amour à M. de Cerny d'abord... Selon qu'il vous répondra, vous tâcherez de mettre M^me^ la comtesse dans vos intérêts... Pour moi, je suis à vous... et, si vous m'y autorisez, je parlerai pour vous à Jeannette !

» J'ai cru un instant, mon cher Georges, que le marquis allait m'étouffer, tant il me serra fortement dans ses bras. Le soir même, j'attaquai notre jolie Jeannette ! Je dois vous avouer que, tout d'abord, je fus accueilli assez froidement... »

— Assez froidement est joli ! ricana Dupré.

— C'est impertinent ! ajouta Georges. Mais, de grâce, Dupré, ne m'interrompez plus... Du reste, il n'y a plus que quelques lignes !

— Voyons, monsieur, voyons !

— Voici ! Et Georges reprit :

« Alors, Georges, je crus devoir faire montre de toute mon éloquence... Jamais, ma chère enfant, jamais, dis-je à Jeannette, vous ne trouverez un plus beau parti. Songez donc ! grand nom, belle fortune, jeune homme charmant, plein d'esprit et de cœur !... Vous n'êtes pas née pour

coiffer sainte Catherine, je suppose!... Vous désobligeriez fort M. et Mme de Cerny... Georges vous en voudrait!... Il faut réfléchir... puis accepter!... Jeannette répondit qu'elle ne voulait pas se marier... qu'elle avait le temps de songer à cela... Je la pressai plus vivement!... Une seconde fois, je lui fis entendre que M. de Cerny serait heureux de ce mariage, que Mme la comtesse le verrait de fort bon œil... Elle resta alors sans répondre. Chère enfant! repris-je alors, tenez, un dernier et bon conseil! Ecrivez à Georges! demandez-lui son avis, et je ne doute pas que, sous peu, M. Henri ne soit le plus heureux des hommes, et que vous, ma chère enfant, vous ne me remerciiez bientôt d'avoir fait de vous la plus heureuse des femmes!... — Je vais écrire à Georges! me répondit-elle...

» Le lendemain matin, Jeannette m'a remis une lettre pour vous. En même temps que mon épître, je mets la sienne à la poste.

» Georges! l'avenir de Jeannette est entre vos mains! J'ai tout lieu de croire que vous répondrez à votre sœur chérie dans le bon style. A la fin d'août, j'entends que Mlle de Nézel s'appelle Mme la marquise Henri de la Sallenouze.

» Quand vous reviendrez vers nous, Georges, vous ne trouverez plus devant vous que des visages heureux. Ce sera alors le moment de songer à la fois à votre établissement et à votre propre bonheur. Un dernier mot : Mlle Eglé de Trois-Monts de Valgrand embellit tous les jours. Elle a maintenant ses seize ans accomplis. Sa grand'mère disait dernièrement à Mme de Maufroy : Il y a bien longtemps qu'on n'a vu M. le vicomte de Cerny!... Au revoir, Georges! au revoir!... Faites que ce soit bientôt!

» Tout vôtre! LAVINIO. »

— Ha! ha! ha! plaisant en vérité, dit Dupré.

— Comment donc, cher ami, à bientôt!... Mais je fais mieux que cela!... J'arrive tout de suite...

— Conseiller à Mlle de Nézel...

— D'épouser le petit marquis!

— Ha! ha! ha! monsieur le vicomte, grâce!...

— Ha! ha! ha! Dupré! Voici que j'ai peur de mourir de rire!

— A-t-il réussi, ce cher M. Lavinio, en conseillant à Mlle Jeannette de vous demander un bon avis?

— Ah! ces petites filles!... Les plus candides, Dupré, sont les plus malignes!... Elle a bien senti, l'enfant, que j'étais son protecteur naturel!... Ah! tu ne veux plus m'aimer, Jeannette!... Tu m'aimeras, chère enfant, tu m'aimeras!... Ah! Dupré, elle n'est pas longue, la lettre de Jeannette!... mais qu'elle dit de choses!... « Georges, mon frère! ils veulent me marier!... Georges, reviens, reviens protéger ta sœur, si tu ne veux pas qu'elle meure!... »

Et Georges couvrait de baisers la lettre de Jeannette.

— Mourir, dit Dupré, mourir!... vous, mademoiselle!... Pardieu non, vous ne mourrez pas!... J'en prends monsieur le vicomte à témoin!...

— L'a-t-elle assez bien joué, ce bon Lavinio!...

— Hue! hue donc! criait Dupré, le bonheur nous attend là-bas!

CHAPITRE VI

LES DEUX RENARDS

En temps ordinaire, si rien ne s'y opposait, le Conciliateur et Fleur-d'Ebène dînaient à six heures.

Or, le 5 juillet de cette mémorable année 1869, vers les cinq heures et demie, Ratatin, tout de frais rasé, de neuf habillé, pomponné, ganté, verni enfin des pieds à la tête, un gros bouquet à la main, entra dans l'échope du Conciliateur.

— Tiens! M. Ratatin! s'écria Fleur-d'Ebène.

— Ratatin!... fit le Conciliateur, qui s'empressa de lever le nez...

— Ratatin lui-même!... répondit le bossu de son air le plus aimable. N'est-ce donc pas demain le 6, papa?

— En effet, c'est demain le 6.

— Alors, c'est demain la Saint-Tranquille!... la fête à papa!...

— C'est juste!... Et tu viens me souhaiter ma fête, mon fils?...

— Je viens vous souhaiter votre fête, cher maître, et vous demander pardon, pépère!... Après quoi c'est moi qui me déclare l'offensé si vous ne me permettez pas de vous offrir à dîner!

— D'abord, mon fils, dans mes bras!... répondit maître Surin...

Ratatin présenta cordialement son bouquet au Conciliateur et échangea avec lui une vigoureuse poignée de main, si vigoureuse même que le bossu, les doigts en compote, se dit intérieurement, tout en esquissant son plus agréable sourire : Il me hait toujours! et que Surin, lui, se dit non moins *in petto* : Si, au lieu de la main, je te tenais le cou!

— Du leste, Fleur-d'Ebène! cria Ratatin. Trois perroquets verts!...

Fleur-d'Ebène jeta sur le bossu un regard d'attendrissement, et détala.

— Ah çà, mon fils, dit Surin, tu me permettras bien d'être un peu étonné de cette avalanche de bons procédés?

— Est-ce qu'on peut demeurer brouillé avec vous?... Dans la solitude, on réfléchit et, chez les gens de sens, la réflexion produit toujours des effets salutaires!

— Mais tu ne vis pas dans la solitude?

— Si!... depuis près de trois mois!...

— C'est donc ça que tu as maigri!...

— Le remords... et la réflexion!... Je me suis dit qu'en somme j'avais été un niais de me brouiller avec vous pour une drôlesse!...

— Hé! hé! la drôlesse est jolie!

— J'avais pourtant bien juré de me contenter de désirer les femmes, mais de n'en être jamais amoureux!... Hélas! il est dit que chacun jettera sa gourme... J'ai jeté la mienne et me voici fils repentant!

— Pourquoi as-tu tant tardé?

— Je n'ai pas osé... j'attendais... je guettais une occasion... Il y a tout près de deux mois que je me demande tous les jours : Eh bien, est-ce aujourd'hui que tu vas chez Surin? — Non, pas encore... demain!... Or, voilà qu'il y a une huitaine, en lisant machinalement l'almanach, je vois, à la date du 6 juillet : Saint Tranquille. Saint Tranquille, m'écriai-je, mais c'est la fête du matîre!... Ah! j'irai voir papa, le cinq... Et, me vioci,

l'oreille basse, cher père, et prêt encore à m'incliner le front dans la poussière!

Surin se mit à rire.

Sur ce, Fleur-d'Ebène rentra avec trois verres d'absinthe et une énorme botte de pivoines.

— Avale-moi ce perroquet-là! dit Surin en présentant un verre au bossu... Puis, prenant le bouquet de pivoines, il dit à la marquise : Merci, ma belle!... Arrosons!...

L'absinthe bue, le Conciliateur dit :

— Mes enfants, fermons!...

Pendant qu'on mettait les volets au Tombeau-des-Secrets, Fleur-d'Ebène dit à Ratatin :

— Et où allons-nous dîner?

— Le jour de la fête à papa, répondit l'autre, on va dîner chez Babylas!... A la renommée de la matelotte!

— Mazette! dit Surin.

Et il ajouta en lui-même : Mon petit Ratatin, voilà qui me paraît louche! Nous sommes deux, mon chéri!

Enfin, tout haut, après un dernier tour de clé :

— Chez Babylas! dit-il gaiement.

Quelques minutes après, Surin, Fleur-d'Ebène et Ratatin étaient installés au coin de la rue du Cardinal-Lemoine, dans un petit cabinet, au rez de-chaussée, chez un mastroquet fort célèbre pour la bonté de ses matelottes.

— Mon fils! dit Surin, après le potage, je crois que la curiosité me dévore plus encore que la faim.

— C'est qu'il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, papa!

— Ma foi! si ma mémoire me sert bien, pas depuis le soir où nous avons réglé avec cette excellente baronne de Chabrins.

— Et j'ai été gentil, ce soir-là?

— Pour me récompenser d'avoir été volé par Galathée.

— Je n'étais pas tenu de payer pour elle.

— D'accord... Mais tu as touché, toi, des intérêts.. après lesquels je soupirais...

— Je me suis peut-être bien vanté!...

— Quoi! Galathée?...

— Pourquoi Galathée n'aurait-elle pas joué l'imbécile qui avait oublié, lui aussi, de se bien regarder dans une glace, de cet idiot qui ne se doutait pas qu'il avait l'œil petit et vert, le nez épaté, la dent jaune, les bras du fau-

cheux et la main crochue... qu'il portait, au beau milieu du dos une patère à large envergure?...

Pourquoi, comme jadis le maître, ne me serais-je pas laissé prendre, non pas au sourire d'un ange, mais aux agaceries d'une courtisane qui, pendant des mois, fit de moi son toton, ainsi que, pendant quelques semaines, elle avait fait de vous son pantin?

— Allons, mon fils, répondit Surin, tu es gentil tout plein. A l'heure où tu reviens vers moi, tu me dores la pilule. Tu sais que le mal des autres nous console du nôtre, et, en bon chrétien, tu as la prétention de me faire accroire...

— Je ne veux rien vous faire accroire du tout, vu que je perdrais mon temps à lutter avec vous. Je vous dis ce qui est... Prenez-en ce que vous voudrez!

— En tout cas tu as été bien payé?

— J'ai surtout été bien remercié!... Ça, c'est le bouquet!... Vers la fin de novembre, M. de Bayolles m'a, devant Galathée, mis à la porte comme un chien!

— Il me semble pourtant, mon fils, que tu as continué les hostilités. Jusqu'à sa mort, Gabrielle n'a point fait un pas hors de la communauté sans être accompagnée par quatre gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux?...

— Mais dites donc, papa, il me semble que deux de ces quatre gaillards-là travaillaient pour votre compte?

— Et les deux autres pour le tien?

— Naturellement...

— De fait alors tu es resté à son service?

— Jusqu'à la mort de Gabrielle.

— Un triste dénoûment!

— Oui... Je ne suis pas bien sensible, vous le savez... Eh bien! cette mort-là m'a remué. Il n'est pas jusqu'à la douleur du vicomte qui ne m'ait fait quelque chose.

— Mais cette douleur-là a dû être bien agréable à Galathée?

— La belle était rayonnante! Jamais je ne l'ai vue si attrayante!... Depuis, je ne l'ai plus revue.

— Tu n'as plus revu Galathée?...

— Depuis la mort de Gabrielle, non!... Je n'avais plus rien à faire avec elle!... Gabrielle morte, le vicomte fou de douleur, Galathée avait réalisé son rêve!... Elle m'a payé... je l'ai quittée... je ne sais plus rien!

— Messieurs, dit Babylas, la matelotte!

Babylas déposa sur la table un plat des plus appétissants et, selon sa coutume invariable, ne se retira que lorsque chaque convive se fût écrié :

— Ah ça, Babylas, vous vous êtes encore surpassé !...

— Babylas, un verre? dit Ratatin.

— Babylas, ajouta Surin, embrassez madame !...

Quand on eut si bien fait honneur à la matelotte qu'il n'en resta plus rien, Surin, levant tout doucement les yeux sur Ratatin, lui dit avec candeur :

— Mais, si je t'ai bien compris, mon fils, Galathée ne songe plus au vicomte?

— Je n'ai pas dit un mot de ça!... Galathée est trop femme pour ne pas songer souvent au vicomte, au contraire!... Se souvenir!... n'est-ce pas savourer la vengeance?

— Comme cela... oui !... mais ce n'est pas ce que je veux dire... J'entendais par là : Galathée ne songe plus à poursuivre M. de Cerny?...

— Et pourquoi le poursuivrait-elle encore?

— Dame ! Il est vivant !

— C'est une raison ! répondit Ratatin en riant.

— Mon fils, quand on hait comme haïssait Galathée, on hait jusqu'au bout!

— C'est son affaire!... Mais, moi, je crois qu'elle se tient pour satisfaite comme ça!

— Eh bien, moi, je n'en crois rien!

— Je peux vous en apporter la preuve.

— La preuve qu'elle ne s'occupera plus jamais du vicomte?

— Oui, papa.

— En voilà une bonne.

— C'est pourtant comme ça!

— Tu m'intrigues, sais-tu?

— Autrement, je serais encore à son service.

— C'est assez juste!

— Et je ne serais pas à cette heure chez un ami du vicomte!

— Pourquoi ça?

— Parce que cet ami-là me tirerait les vers du nez!

— Flatteur! Dans quel intérêt? Il y a belle heure que les affaires du vicomte ne me regardent pas... Tiens! Voici le canard... Pendant que je vais découper la bête, raconte!

— Eh bien, papa! le lendemain de l'enterrement de Gabrielle, vous ne devineriez jamais où a été le vicomte?

— Pas chez Galathée, toujours? dit Surin d'un ton si naturel qu'il trompa Ratatin.

— Au contraire! chez Galathée.

— Hein? Et, en poussant cette exclamation, Surin laissa tomber le grand couteau dont il se servait pour découper le canard. Puis, il regarda Ratatin avec une stupéfaction si bien jouée que le bossu, quoique passé maître en l'art de feindre, s'y laissa prendre.

— Papa! dit-il, je vois que vous ne connaissez pas un traître mot de l'histoire... du flacon de vitriol?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette affaire-là?

— Découpez, papa, découpez! Je raconte!

Et croyant bien apprendre une nouvelle au Conciliateur, Ratatin raconta à Surin que le vicomte avait voulu défigurer Galathée.

Fleur-d'Ebène poussa un cri sauvage de satisfaction.

Jouant la surprise et l'admiratiou, le Conciliateur s'écria :

— Oh! ces honnêtes gens, quand ils s'y mettent, du premier coup ils atteignent au sublime!... Tiens, Fleur-d'Ebène, voici une belle aiguillette!... Je te donnerai un pilon tout à l'heure!... Celle-là, à toi, mon fils, et à moi celle-ci!... Eh bien! mon gaillard, je m'en tiens à ce que je te disais... Galathée hait toujours le petit vicomte; que dis-je! elle le hait à mourir!

— Soit! mais c'est tout!

— Tu veux rire. Elle l'exècre... et c'est tout!... Allons donc!... Mais, au retour du vicomte, la guerre recommencera plus acharnée... plus terrible!... Ah! Ratatin, il y aura encore de beaux jours... et de belles pièces de cent sous pour nous!

— Comme vous vous emportez!...

— Je m'emporte parce que je prévois ce qui va arriver!

— Cette fois, vous voyez mal. Vous ignorez que le vicomte a fait peur à Galathée.

— Tu dis?...

— Qu'en songeant à la manière dont le vicomte a voulu se venger, Galathée a eu tellement peur, qu'à cette heure, papa, c'est Galathée qui a peur du vicomte!

A ce moment, Surin fut sublime et joua Ratatin par dessous jambe. Il se leva tout à coup, appuya son formi-

dable poing sur la table, et, regardant le bossu entre les deux yeux, il lui dit :

— Ah çà! est-ce que réellement il y aurait un Dieu? Comment! c'est Galathée qui aurait peur du vicomte? Hé! hé! il y a de quoi!... Si le vicomte n'a pas exécuté son projet, c'est sans doute par suite de l'émotion... inséparable d'un premier début... Si l'idée lui prenait de recommencer!...

— Cette fois, papa, il ne s'évanouirait peut-être pas?

— Ha! ha! ha! reprit Surin, en riant aux éclats, en voilà une bonne!... Ah! Galathée a si peur que ça du vitriol... c'est bon à savoir!... On la fera chanter!... Merci, mon fils, merci!... Et comment as-tu su cela?

— Deux jours après cette scène épique, elle est venue me régler... Et c'est en constatant que ses dents claquaient de terreur en me racontant la visite du vicomte que je me suis dit : Cette fois, tout est bien fini entre Georges et la belle... car je ne présume pas que M. de Cerny songe jamais à la revoir.

— Parbleu!... Le petit vicomte doit être, lui, fort occupé de son aimable personne! Il a à oublier Gabrielle, afin de pouvoir se marier décemment.

— Le vicomte?

— Le vicomte!

— Avec qui?

— Avec sa petite Jeannette!

— Qu'est-ce que c'est que ça que Jeannette?

— Une orpheline de bonne maison, mon fils; belle, charmante, élevée par M. et par M^me^ de Cerny... Il l'a aimée jadis... et la mort de Gabrielle va naturellement le pousser dans les bras de son premier amour!... C'était l'avis de Dupré, avant la mort de Gabrielle!... Juge, maintenant que Gabrielle est morte?...

— Babylas, du champagne, cria Ratatin, qui ne se sentait pas de joie!

— Ah! que vous êtes aimable, monsieur Ratatin, dit Fleur-d'Ebène, qui jouait avec tous les bouchons qu'elle avait accaparés.

— Ma belle fille, ce n'est pas tous les jours la fête à papa.

Babylas apporta le champagne.

— Çà, Ratatin de mon cœur, dit le Conciliateur avec expansion, puisque je te retrouve, scellons la réconciliation... A ta santé!

— Pardon, papa, à la vôtre !
— A la santé de nous tous, dit Fleur-d'Ebène.
Il ne fut plus question de Georges ni de Galathée.
Ratatin et Surin savaient tout ce qu'ils voulaient savoir
Le premier penchait à croire que Surin ne s'occupait plus des affaires de Georges, que Surin était convaincu que Galathée avait peur du vicomte.

Le second inclinait à penser qu'on était venu se convaincre qu'il n'appartenait plus à M. de Cerny ; qu'on était venu voir s'il croirait à la fable de la peur de Galathée ; qu'enfin on était surtout venu savoir si le vicomte aimait Jeannette.

Ratatin allait partir, le cœur léger, croyant bien pouvoir naviguer sans avoir rien à craindre de Surin; Surin, lui, allait rentrer chez lui en se disant :

— Il n'y plus qu'une chose qui m'inquiète, c'est d'ignorer ce que ces bandits-là complotent contre Jeannette.

Le dîner finit aussi joyeusement qu'il avait commencé. Après le café, le Conciliateur et le bossu, qui paraissaient des plus émus, et qui ne l'étaient pas du tout, se séparèrent, après avoir échangé une chaude embrassade.

On se quitta au coin de la rue du Cardinal-Lemoine pour rentrer chacun chez soi.

Surin, lui, rentra bien rue de Bièvre, mais Ratatin fila tout droit chez Emeraude, où l'attendait Galathée.

CHAPITRE VII

DEUX ET DEUX FONT QUATRE

Il y avait nombreuse compagnie chez la maîtresse de M. de Maffrély.

Pendant que M. le baron du Barlet taillait une banque dans le grand salon, Galathée, impatientée, entraîna M. de Raffignac dans le boudoir d'Emeraude.

— Eh bien ? interrogea-t-elle à peine assise.

— Madame, répondit le bossu, nous sommes les maîtres de la situation ! Je viens de confesser le Conciliateur mieux que n'eût fait un jésuite !

— Il est bien fin, le Conciliateur !

— Mais Ratatin n'est pas trop maladroit !... Tenez d'abord pour certain, madame, que Surin croit que nous ne nous voyons plus depuis la mort de Gabrielle !

— Ce serait un grand point !...

— En outre, le Conciliateur est convaincu que vous avez peur du petit vicomte !...

— Peur ! moi ! Il me connaît mal !... Jusqu'à mon dernier souffle, je haïrai Georges !... Alors, Surin pense, naturellement ?...

— Que, pour son compte personnel, il lui sera aisé de vous faire chanter !

— Qu'il essaye !

— Il faut qu'il essaye !... il faut plus encore !

— Quoi donc ?...

— Que vous paraissiez, ce jour-là, avoir non moins peur de Surin que du vicomte !

— Je vous comprends !... J'aurai peur et je lui jetterai un billet de mille !...

— Il reviendra à la charge !

— Je me ferai tirer l'oreille..., mais j'irai d'un second billet !

— Sa confiance sera complète ! Pendant ce temps, moi, j'agirai..., de façon à vous épargner un troisième sacrifice !

— Bien opéré, mon cher !... Mais vous avez obtenu autre chose que cela ?...

— Je crois pouvoir affirmer que Surin n'a plus mission de s'occuper des affaires de M. de Cerny !... Mais sa haine pouvant lui souffler l'idée de s'occuper de Georges quand même, je lui ai, moi, soufflé l'idée de vous menacer un jour !...

— Ensuite ?

— Ensuite, madame, j'ai appris l'imminence d'un mariage entre le vicomte et M^lle^ de Nézel !

— Il l'aime ?

— Cela ne fait plus l'objet d'un doute !

— Alors, nous n'avons qu'à marcher !

— Madame sait que j'ai ouvert le feu hier... Une brillante escarmouche !

— Deux de vos hommes ?

— Sont dans la place !

— Les deux autres ?

— Y entreront sous peu ! Ah ! madame, il faut savoir aller doucement !

— Vous savez bien que je vous ai laissé le maître du jour et de l'heure...

— Oui ! mais vous me pressez trop !

— C'est que la réussite de nos projets dépend d'un coup de tonnerre !

— Lequel, madame, ne l'oubliez pas, ne peut éclater que le jour ou le lendemain de l'arrivée du vicomte ! Nous ne pouvons, en conscience, agir que lorsque nous saurons à n'en pas douter que M. de Cerny aime M^lle de Nézel... Je vous avoue que, pour ma part, je serais bien fâché de tenter la moindre chose contre M^lle Jeannette, si le vicomte ne l'aimait pas !

— Je ne lui en veux pas personnellement, à elle, vous le savez bien ! Mais rien ne nous empêche de nous tenir tout prêts !

— Nous serons prêts !

— A la bonne heure !... Rentrons-nous dans le grand salon ?

— A vos ordres !

Au bras de Ratatin, Galathée reparut bientôt au milieu des joueurs.

Surin, lui, monologuait ainsi, en se rendant rue de Bièvre :

— Hé ! hé ! maître Ratatin, vous avez profité de mes leçons !... Il est devenu d'une assez belle force, cet animal-là !... Une riche idée qu'il a eue là d'avoir la prétention de me faire croire à la terreur de Galathée et, partant, à son vif désir de ne plus batailler contre le vicomte !... Mais, moi, moi, Surin, croire que Galathée ne rêve pas de se venger de l'homme qui a voulu la défigurer ! Allons donc ! Qu'est-ce que tu dis de ça, toi, ma fille ? dit-il à Fleur-d'Ebène, en s'adressant brusquement à l'idiote.

— Ha ! ha ! ha ! répondit celle-ci, il était tout plein drôle ce soir, monsieur Ratatin !

— Ce que le drôle a surtout cherché à pénétrer, disait Surin, en continuant de se parler à lui-même, c'est ceci : M. Dupré a-t-il encore commissionné le Conciliateur et M. Georges aime-t-il M^lle Jeannette ?...

Eh bien, mon garçon, j'ai été bon prince ! Je crois que si, d'un côté, je t'ai mis dedans, de l'autre, je t'ai

renseigné comme il faut ! Oui, mon chéri, le vicomte adore Jeannette !... Après ?... Après ?... Voilà le hic !... A quand la bataille ?... Il est évident qu'elle aura lieu à Louveciennes, ou je ne m'y connais pas !... Cependant, ils ne se pressent guère d'agir de ce côté !... Tout est au calme plat !... Ils n'ont pas l'intention de commencer la contredanse avant l'arrivée du vicomte ! Alors, nous avons encore du temps devant nous !... Du temps !... bon ! bon !... Ouvrons l'œil !... Dès demain, il me faut du nouveau, et du côté de Lavinio..., et du côté de Rose !...

Ce disant, il se trouva devant sa porte.

Il n'y avait pas de concierge dans la maison habitée par le Conciliateur. En conséquense, chaque locataire possédait une clef qui ouvrait la porte d'une longue et sombre allée, au bout de laquelle, à droite, se trouvait l'escalier.

Mais s'il n'y avait pas de portier dans la maison, il y avait à gauche, à côté de l'allée, un débitant de liqueurs. Le patron du lieu était, à vrai dire, le concierge de la maison du Conciliateur.

Après s'être absenté, jamais un locataire ne remontait dans ses pénates sans demander au propriétaire du débit s'il n'était pas venu soit une lettre, soit un paquet. Et chacun y trouvait son compte. En effet, pour remercier le débitant de son obligeance, on prenait, et souvent on offrait une consommation.

En rentrant, Surin ne manqua pas de passer par le débit.

Le père Larotule avait justement une lettre pour le Conciliateur.

Surin se contenta de regarder la suscription et demanda trois cognac.

— Bon, mâchonna-t-il après sa rapide inspection ; voilà toujours un renseignement qui m'arrive de Louveciennes !

La lettre était de Lavinio.

— A votre santé, monsieur Surin !... dit le père Larotule.

— A la vôtre !...

Il but son cognac, alluma un rat qui ne le quittait jamais et disparut dans l'allée, suivi de Fleur-d'Ebène, qui avait comme qui dirait des éblouissements.

Une fois dans ses lares, Surin alluma une chandelle,

souhaita le bonsoir à l'idiote et passa dans la seconde pièce, sa chambre à lui.

Après avoir pris le temps de faire la toilette à sa lampe, il s'assit et décacheta la lettre de Lavinio.

« Monsieur Surin — disait le ténor — tout va au mieux! Notre jeune ami a le cœur pris! Il lutte en désespéré, mais en vain. Avant deux mois, que dis-je, un mois, quinze jours peut-être, il sera de retour et vaincu, c'est-à-dire heureux!

« Rien de nouveau chez nous!... A la ferme seulement nous avons un petit changement! Deux des hommes de labour ayant trouvé une place plus avantageuse ont quitté dame Geneviève. Mais les braves gens ont présenté eux-mêmes deux successeurs à notre fermière, et dame Geneviève ne les acceptés qu'après avoir pris sur eux les renseignements que vous auriez pu prendre. Cependant si vous voulez leurs noms, faites-le moi savoir. Bonne santé! — L. »

— Si je veux leurs noms! s'écria Snrin. Mais je veux bien mieux que ça!... Je veux voir leurs figures! Et je les verrai demain!

Et il se coucha, en disant : Et de deux!... Ils seront bientôt quatre!

Pendant que Surin et Fleur-d'Ébène reposent, rejoignons Georges et Dupré, que nous avons laissés sur la route de Besançon.

Le vicomte arriva sans encombre dans la capitale du Doubs. Il y séjourna tout juste le temps de se restaurer, puis gagna l'embarcadère de la voie ferrée et prit deux billets pour Paris.

Au dernier moment, comme on ouvrait les portes aux voyageurs des premières classes, un élégant officier de chasseurs fit irruption dans la salle d'attente.

— Peste, s'écria-t-il, c'est ce que j'appelle arriver à temps.

Georges et Dupré se retournèrent.

— Monsieur de Maffrély! dit le vicomte.

— Monsieur de Cerny!

Les deux gentilshommes se serrèrent la main.

— Vous allez à Paris? demanda Edgard.

— Me marier! répondit Georges.

— Vous marier?...

— Oui! Et vous êtes le premier à qui je fais part du

prochain mariage de Mlle Jeanne-Aurélie de Nézel avec votre serviteur !

— Mes compliments, vicomte!

— Et vous allez aussi?...

— A Paris! passer quinze jours près d'Emeraude.

— Parbleu ! Nous ferons route ensemble.

Le voyage ayant lieu sans incident aucun, voyons un peu ce qui se passe à Louveciennes.

Justement Jeannette et Lavinio se promènent dansle parc.

— Vous tremblez, ma chérie? dit Lavinio à la jeune fille.

— Je tremble, bon ami! C'est dans une inquiétude mortelle que j'attends le courrier de ce soir! J'ai fait tout ce que vous m'avez dit de faire, mon excellent ami! je ne vous ferai pas de reproches, mais je ne saurais vous cacher que ma vie est au bout de la lettre que j'attends!

— Jeannette!

— S'il y a seulement une lettre pour vous... C'est fait de moi! S'il y en a une pour moi, j'espère.

— Espérez, Jeannette; car il n'y aura de lettre ni pour vous, ni pour moi. Des lettres! à quoi bon? Du reste, je peux vous dire ce que contiendraient ces lettres, si lettres il y avait.

Pour moi, voici ce que m'écrirait Georges : « Mon cher Lavinio, je trouve plaisant en vérité qu'ou ait l'intention de marier Jeannette sans que je sois là. J'arrive. »

Quant à vous, Georges ne vous répondrait que ces trois mots : « Sœur, me voici! »

D'où je conclus qu'il n'écrira à personne, et que demain il tombera comme une bombe au milieu de nous.

— Et s'il revient?

— S'il revient, ma chère enfant, c'est qu'il ne veut pas que vous vous mariiez, et s'il ne veut pas que vous vous mariiez, c'est... faut-il le dire? disons-le!... c'est qu'il entend vous garder pour lui.

— Ah! bon ami!

— Et voilà ce que c'est que de m'écouter... Mais, mademoiselle, une fois Georges revenu, ne perdons pas la tête!... Les meilleures pièces sombrent au dénoûment. Je suis sûr de M. de la Sallenouze, me répondez-vous de vous?

— Ah! je combats non-seulement pour mon bonheur,

ami, je combats pour le sien!... Je vous réponds de moi!...

— A la bonne heure! Sur ce, mademoiselle, rentrons.

— Bon ami, je veux aller jusqu'à la ferme. M'accompagnez-vous?

— Allons à la ferme!

Il était deux heures et un quart.

Personne dans la cour que les volailles, Biquette et Robin-Mouton!

— Tout le monde dîne, dit Lavinio.

— Entrons, ajouta Jeannette... Mes petites bêtes me demandent du grain.

A l'entrée de Jeannette et de Lavinio, tous les gens de la ferme, alors en train de manger la soupe, se levèrent.

— Tiens, s'écria Lavinio, encore deux nouveaux visages?

— Oui, dit dame Geneviève, Claude et Jacques m'ont quittée subitement hier! Je ne leur en veux pas... Ils ont trouvé une position superbe, dans le genre de la mienne!... Et puis, si l'un m'a présenté son cousin pour le remplacer, l'autre m'a priée de prendre son frère pour son successeur!

— Mes braves, dit cordialement Lavinio, en s'adressant à Onésyme et à Benoist, que lui présentait dame Geneviève, faites comme vos prédécesseurs et M. de Cerny ratifiera le choix de notre excellente fermière! Du reste, vous avez de bien bonnes figures d'honnêtes gens!....

— Ce qui ne m'empêchera pas d'aller aux renseignements! dit dame Geneviève.

— Je n'craignons rin! répondit Onésyme.

— Rin de rin! ajouta Benoist.

— Avec ces faces-là, finit Lavinio, vous ne pouvez qu'inspirer la confiance!... Au revoir, mes braves!

Et il rejoignit Jeannette, qui jetait du grain aux poules.

— Jeannette, lui dit-il, en voilà assez!.... A notre leçon!

Docile, Jeannette suivit Lavinio.

Ils traversèrent le parc dix minutes environ sans rien dire. Tout à coup Lavinio qui, le front incliné vers le sol, semblait profondément réfléchir, releva la tête :

— Jeannette,.... dit-il, à partir de demain... je vous défends... vous entendez... je vous défends... de revenir à la ferme sans moi!

Jeannette éclata de rire.

— Jeannette, je ne ris pas !... j'attends de vous plus qu'une promesse..., une parole..., une parole d'honneur !

— Mais... vous m'effrayez ?...

— Bannissez toute crainte, chère enfant... reprit Lavinio d'un air plus ouvert... je veux peut-être vous faire une surprise..., pour fêter le retour de Georges.

— Une surprise ?

— Jeannette, votre parole !...

— Bon ami, je vous promets..., je vous jure...

— De ne plus reparaître à la ferme !

— De ne plus reparaître à la ferme...

— Quand même on me dirait que ma mère y est mourante !

— Quand même, répéta Jeannette toute tremblante, on me dirait que ma mère y est mourante !

— Sans être accompagnée de Lavinio !

— Sans être accompagnée de Lavinio !

— De plus, je jure de ne parler du présent engagement à personne !

— Je le jure !... Maintenant, bon ami ?

— Maintenant, chère petite, rassurez-vous !... De grandes phrases pour peu de chose !... Mais je ne veux pas, moi, que vous sachiez ce que je vais faire à la ferme !

— C'est entendu !...

Et Jeannette et Lavinio allèrent gaiement prendre leur leçon habituelle.

Seulement la leçon fut plus courte que d'habitude, et, dix minutes après que Jeannette eut quitté Lavinio, un domestique de M. de Cerny partit pour Paris avec une lettre du ténor pour Surin.

Aussitôt le domestique hors du château, Lavinio retourna dans le parc.

Il s'arrêta devant la maison du garde et dit à celui-ci :

— Cette nuit, vous ne vous coucherez pas !

— Bon ! répondit le garde.

De là, Lavinio alla droit chez le père François, qu'il trouva dans sa loge.

Lavinio emmena le père François chez le père Séverin, le jardinier.

— Mes bons amis ! leur dit-il, cette nuit, vous ne vous coucherez pas.

— Bon ! répondirent le père Séverin et le père François.

Et Lavinio rentra chez lui en murmurant : Dame ! deux et deux, ça fait quatre !

CHAPITRE VIII

MADEMOISELLE ROSE ET SON BLONDIN

Le domestique que Lavinio avait envoyé porter une lettre à Surin alla tout droit au Tombeau-des-Secrets.

Il n'entra point chez le Conciliateur.

En passant devant l'échope, il aperçut Fleur-d'Ebène à la fenêtre et se contenta de dire :

— Beau brin de fille, je vous offrirais bien un sirop chez papa Dardouillet!

Et ce fut tout.

Il gagna l'autre rive de la Seine et s'arrêta au coin de la rue du Pont-Louis-Philippe, chez un marchand de vins justement nommé Dardouillet. Il monta au premier et demanda une bouteille et le journal.

Après avoir légèrement parcouru l'un, mais vidé consciencieusement l'autre, il descendit, paya sa consommation, gagna la gare Saint-Lazare et revint à Louveciennes.

A six heures, Surin et Fleur-d'Ebène allèrent ce soir-là dîner chez le papa Dardouillet. Ils montèrent au premier et s'assirent à la troisième table de gauche en entrant.

A peine attablé, Surin laissa tomber son mouchoir de poche. Il se baissa pour ramasser son foulard. Quand il se releva, il avait dans les mains et son mouchoir et une lettre artistement collée sous la table.

Quand Surin se trouva seul avec Fleur-d'Ebène, il ne se gêna point pour lire la missive de Lavinio, laquelle était ainsi conçue : « Deux nouveaux visages mâles à la ferme ! » Quant à lui, il se pourrait bien qu'il arrivât demain ! »

Le Conciliateur accueillit ces deux nouvelles en ricanant légèrement.

— Ça chauffe, ça chauffe ! dit-il .. Hé ! hé ! ma belle ! ajouta-t-il en s'adressant à l'idiote, on engraisse trop à ne rien faire... Sous peu nous allons travailler ! Il y aura du schnick, bébelle !

Fleur-d'Ebène lança sur Surin un tendre regard. Il y aura du schnick! Cela voulait dire qu'on allait tenter une grande affaire, qui, si elle réussissait, serait arrosée d'un litre de fine champagne.

En rentrant au Tombeau-des-Secrets, Surin trouva encore, glissé sous sa porte, un petit billet.

— C'est le jour! dit-il en ramassant le papier.

Ce petit billet était signé : Edouard.

Edouard était le coiffeur blond que Mlle Rose adorait et qui adorait Mlle Rose.

Edouard priait simplement le Conciliateur de venir se faire raser le lendemain matin rue Notre-Dame-de-Lorette.

A côté de son nom, Edouard avait dessiné une paire de rasoirs.

— Peste! dit Surin. La paire y est!... Il paraît que c'est important!... Ça ne chauffe plus, ça brûle!...

Le soir de ce même jour, Surin se coucha, rue de Bièvre, à neuf heures du soir. A neuf heures et demie il ronflait à inquiéter Fleur-d'Ebène.

Dormit-il ainsi toute la nuit? Grave question!

En effet, cette nuit-là, à deux heures du matin, un individu grattait d'une manière toute spéciale à la fenêtre de la loge du père François. Le père François sortait immédiatement, sifflait deux gros chiens de garde, qui accoururent en grondant, et ouvrait... à M. de Bièvre, lequel, on se le rappelle, ressemblait étonnamment au Conciliateur.

Les chiens allaient donner de la voix quand la main du père François, tombant dans la main du visiteur nocturne, leur inspira probablement une certaine dose de confiance, car ils ne grondèrent même pas.

M. de Bièvre entra chez le père François, où il passa la nuit.

Le lendemain, disons mieux, le matin, sur les six heures, les quatre valets de ferme vinrent prendre les ordres du jardinier en chef pour une besogne spéciale.

Bien caché derrière un rideau discrètement et habilement entr'ouvert, Surin vit venir, causer et partir nos quatre gaillards.

— Eh bien? demanda Lavinio, qui était derrière le Conciliateur, que pensez-vous de nos quatre recrues?

— De bons et de solides compères, répondit Surin. La

Cambouis et le Mangeur-de-Rats sont les dignes émules de Coq-Rouge et de Mort-aux-Mouches.... Le doute n'est plus permis, monsieur Lavinio, il y a un enlèvement sous jeu !... Ces messieurs ne travaillent que dans les dames!

— Jeannette ne doit plus paraître à la ferme ?

— Que lorsque je prononcerai le mot sacramentel : Laissez aller!... Et ce mot, je le dirai peut-être demain !

— Maintenant ?

— Je retourne à Paris. Aussitôt M. Georges arrivé, un mot. Quant à M. le vicomte, ne lui dites absolument rien !

— C'est entendu ! Seul, Dupré sera au courant.

— Serviteur, monsieur Lavinio.

— Monsieur de Bièvre, le vôtre de tout mon cœur.

A neuf heures, le Conciliateur se faisait raser rue Notre-Dame-de-Lorette.

Tout en rasant Surin, M. Edouard parlait bas, tout bas, si bas au Conciliateur, que le Conciliateur, bien qu'il ouvrît à plaisir ses grandes oreilles, avait beaucoup de peine à entendre ce que lui disait Edouard.

Un moment, il fit un tel soubresaut que son oreille droite donna en plein contre le rasoir du blondin.

— Ah ! s'écria celui-ci, terrifié, il n'y a pas de ma faute !

— Tais-toi, imbécile! riposta Surin. Une égratignure, voilà-t-il pas une affaire.

— Vous me pardonnez ?

— Oui, si tu me jures sur ta tête que Rose a entendu sa maîtresse prononcer les paroles que tu viens de me dire.

— Maître, je vous le jure !

— Eh bien, tu auras cinq louis pour ta barbe. Et je t'autorise à promettre dix mille francs... tu entends... dix mille francs à Rose, si elle veut te remettre l'objet des dévotions de Galathée!

— Dix mille francs, maître?

— Je les apporterai demain matin!... Et, si demain matin tu as décidé Rose, il y aura encore dix autres billets de mille francs sous huit jours, à votre adresse, au Tombeau-des-Secrets!

— Maître, je vous réponds que Rose fera ce que vous voudrez! Qu'est-ce que c'est?

— Tu le sauras demain matin. Demain matin, tu me

donnes ce que je demande et je te remets ce que je viens de promettre! De plus, tu fais faire à Rose ce que je te dirai qu'il faudra qu'elle fasse, et, sous huit jours je vous compte une somme égale à la première! Est-ce compris, est-ce entendu?

— C'est compris, c'est entendu!

— A demain matin!... Voici pour ta barbe.

Surin donna gaillardement cinq louis à Edouard qui, sans penser à mal, répondit : Dieu bénisse la main qui m'étrenne!...

Surin se sauva en riant et rentra au Tombeau-des-Secrets, où il trouva Fleur-d'Ebène fort en peine de lui.

A six heures du soir, M. de Maffrély surprenait agréablement Emeraude; agréablement est le mot propre, car Emeraude adorait son brillant et aimable capitaine.

Elle aimait à se distraire, Emeraude.

Quand elle ne dînait pas chez les autres, elle invitait les autres à dîner. En entrant dans la salle à manger, M. de Maffrély trouva à table Fenouillette et M. du Barlet, Galathée et son bossu, Cora et son jeune premier des Nouveautés, Brigitte et son maigre comique de l'Alcazar.

D'un coup d'œil, M. de Maffrély jugea la situation. Il dissimula une grimace et, jaloux de ne point faire de peine à Emeraude, il s'assit carrément à côté de sa belle maîtresse, souhaita un gracieux bonjour à tout le monde et joua des dents..., mais ne les desserra guère.

Tout le monde comprit que M. de Maffrély désirait voir au plus tôt filer tous ses convives.

Néanmoins on causa un peu.

Naturellement Emeraude amena M. de Maffrély à raconter qu'il avait rencontré M. Georges de Cerny à Besançon.

— Je le croyais en Suisse! dit négligemment Galathée...

— Il en revenait!

— Et qui le ramène?...

— Son mariage, belle Galathée!...

— Il se marie?...

— Sous peu, je crois, car il me paraît diantrement pressé!

— Est-ce que vous savez contre qui? demanda bêtement Cora.

— Ma toute belle! répondit le capitaine, M. de Cerny épouse une jeune fille de tous points ravissante.

— Mlle Eglé de Trois-Monts de Valgrand ? dit Galathée.

— Non ! Mlle Jeanne-Aurélie de Nézel !

Ratatin et Galathée échangèrent un regard.

Ce regard n'échappa point à M. le baron du Barlet.

On causa encore de différentes choses, puis vint le dessert, enfin le café. Après le moka, chacun s'éclipsa.

M. de Maffrély et Emeraude restèrent seuls.

Brigitte et son chanteur se dirigèrent vers la rue du Faubourg-Poissonnière, Cora et son jeune premier vers celle du Faubourg-Saint-Martin.

M. le baron du Barlet offrit son bras à Fenouillette, la conduisit aux Champs-Elysées et la quitta sur les onze heures, en lui promettant de venir lui demander à déjeuner le lendemain matin.

Avant de rentrer chez lui, M. du Barlet alla boire un grog dans un café. En se rafraîchissant, il écrivit un mot. Il alla ensuite flâner dans les Halles. En passant devant le restaurant Baratte, il siffla d'une certaine façon. Aussitôt, émergeant du ruisseau, un gamin de douze à treize ans, donna dans les jambes du baron et tomba. Bon prince, le baron releva le gamin et lui donna quelques sous pour le consoler de sa chute. Mais en même temps il lui glissa dans la main un papier, artistement plié en huit, et lui dit tout bas : Pour le maître ! tout de suite !

Avant que le baron fût rentré chez lui, Surin avait reçu le petit mot de M. du Barlet, mot fort laconique, du reste : « M. Georges arrivé à six heures à Paris. Galathée et Ratatin partis ensemble. Le vicomte épouse Jeanne-Aurélie de Nézel. »

— Très-gentil, ce petit du Barlet, dit le Conciliateur. Nous ne l'oublierons pas.

Déjà, du reste, Surin connaissait l'arrivée de Georges.

En effet, si Georges avec Dupré était arrivé à Louveciennes à sept heures et demie, Dupré, après avoir échangé quelques paroles avec Lavinio, était reparti de Louveciennes pour Paris. A dix heures, il était rue de Bièvre.

Il coucha chez le Conciliateur.

Prétextant une migraine, Galathée avait salué tout le monde et était montée en fiacre avec M. le comte de Raffignac, qui lui proposa courtoisement de l'accompagner jusque chez elle.

— Eh bien ! madame, dit le bossu une fois assis dans le sapin, en face de Galathée, avais-je raison?

— Ah! il est si pressé que cela, le petit vicomte!... Eh bien! mais, nous sommes prêts, je crois?

— Tout prêts!... Vous n'avez plus qu'à ordonner!

— Demain, allez voir si tout va comme vous le désirez.

— Et s'il en est ainsi?

— S'il en est ainsi, Ratatin, dès après-demain, si cela se peut... tête baissée, en avant!

— Demain soir, belle Galathée, je vous dirai : A demain!

— Et, pour vous encourager, beau chevalier, je vais vous dire, moi, deux mots qui ne vous déplairont pas.

— Dites, madame.

— Où allons-nous?

— Mais... rue Notre-Dame-de-Lorette.

— Peuh! fit Galathée. Il y a déjà longtemps, mon cher Ratatin, que je désire fort d'aller barrière d'Italie... chez un certain comte de Raffignac...

— Chez moi!... s'écria le bossu, pâle de joie.

— Chez vous!... Est-ce que cela vous déplairait de m'offrir à souper chez vous, Ratatin?

— Galathée!...

— Chut! prévenez le cocher.

Le fiacre tendit barrière d'Italie.

CHAPITRE IX

OU LE MARQUIS FAIT PARLER UN MUET

Georges, avons-nous dit, était arrivé à Louveciennes à sept heures et demie, sans tambour ni trompette, sans avoir été annoncé par aucun télégramme.

Mais les exclamations du père François, les joyeux aboiements des chiens apprirent à M. et à M^me^ de Cerny, à Jeannette et à Lavinio qu'il se passait quelque chose d'insolite au château.

Tout le monde se mit aux fenêtres.

— Georges! s'écria Jeannette, la première, en devinant plutôt qu'en voyant le vicomte.

— Jeannette! répondit Georges, en accourant, Jeannette, me voici!

Comme le vicomte tenait Jeannette dans ses bras, une voix douce prononça plaintivement ces mots :

— Et moi, Georges?

Cette voix remua profondément le vicomte; car, abandonnant Jeannette, il courut se jeter dans les bras de Mme de Cerny.

— Georges, dit M. de Cerny, après avoir tendrement embrassé le vicomte, nous finissons de dîner... vous allez commencer !

— Monsieur le comte, je n'ai pas faim !

— Taratata ! dit Jeannette. Il faut dîner, ou il y aura de la brouille entre nous !

— Mademoiselle !... Fais servir !

— A la bonne heure !

Georges se fut bientôt restauré.

On passa dans le grand salon.

— Pourquoi dans le grand salon? demanda le vicomte.

— Il va nous venir quelques personnes, répondit M. de Cerny.

— Je vais m'habiller.

— Non pas !... Vous êtes intéressant ainsi.

A peine le comte prononçait-il ces mots, qu'on annonça M. et Mme de Senneval, M. et Mlle de Menorville, M. et Mme de Sermont, Mme et Mlles de Bersac, M., Mme et Mlle de Barville, M. de Morneuf et ses deux fils Aloys et Gontran, et enfin M. Henri de la Sallenouze.

Inutile de dire avec quelle cordialité tous ces personnages accueillirent Georges.

— A la campagne, dit le comte en riant, on se passe une présentation au débotté.

Pendant plus d'une heure on ne causa que des laiteries et des glaciers de la Suisse.

M. de la Sallenouze prit Georges en pitié :

— Mesdames, dit-il gaiement, vous ne vous apercevez pas que M. le vicomte respire à peine !... Il ne sait à qui répondre !... Accordez-lui un moment de repos. Pendant ce temps, Mlle Jeannette et moi nous essaierons de vous faire prendre patience.

Il parut à Georges que M. de la Sallenouze avait un peu bien cavalièrement prononcé le nom de Jeannette.

— Pardon, monsieur le marquis, répondit-il, d'une voix un peu brève, j'ai disposé de Jeannette pour ce soir... Jeannette, ce soir, s e doit à moi !... Elle ne chantera pas !...

— Mais c'est de la tyrannie, vicomte !... Nous devions, justement ce soir, attaquer pour la première fois le duo de Guido...

— Eh bien, cherchez une autre Ginevra !

— J'ai la promesse de mademoiselle !

— Je l'en délie !

— En vertu ?

— Monsieur le marquis, dit vivement Jeannette, l'émotion que me cause le retour de M. le vicomte me retire tous mes moyens !... Nous chanterons ce duo...

— Demain ?

— Ou un autre jour ! dit lestement le vicomte.

— Demain, mademoiselle ! insista le marquis.

— Demain... soit ! répondit Jeannette.

Le marquis jeta comme un petit regard triomphant sur le vicomte.

— C'est M^lle de Barville qui va bien vouloir chanter avec M. Gontran ? dit Lavinio, qui riait sous cape.

— Volontiers, répondit M^lle de Barville, mais à la condition que Jeannette ne chantera pas de la soirée !

— Mais, dit Henri, monsieur le vicomte n'a sans doute pas l'intention d'accaparer M^lle de Nézel !...

— Pardon, monsieur le marquis !... J'ai justement cette intention !...

— Nous savons tous les égards que nous devons à celui qui revient parmi nous... cependant notre condescendance n'ira point jusqu'à vous céder M^lle de Nézel toute pour vous !

— Ha ! ha ! ha ! dit en riant tout doucement M. de Morneuf, ne dirait-on pas d'une bataille d'amoureux ?...

— Entre M. le vicomte et M. le marquis, ajouta M^me de Senneval, ce serait plaisant !... Cela aurait droit de surprendre quelqu'un au château de la Sallenouze.

— Çà, mademoiselle de Barville, dit M. de Cerny, nous sommes à vous !

— J'attends monsieur Gontran.

— Holà ! Lavinio, poussez Gontran par les deux épaules, car si nous attendons que M. de la Timidité s'avance...

— Quoi ! dit Georges, M. Gontran est si timide que cela !... Eh bien, je l'en félicite !

C'est peut-être le hasard qui fit ceci... Mais, en prononçant ces derniers mots, Georges se trouva avoir les yeux sur les yeux de M. de la Sallenouze.

— Monsieur le vicomte, répondit Henri, ne disons pas de mal de ces gens si pressés de se faire entendre... Ils sont, selon moi, des plus francs et des plus dévoués... Il se sacrifie d'ordinaire, celui-là qui, le premier, va au feu!

— Allons, allons, cria Lavinio, monsieur Gontran, au piano!

M. de la Sallenouze, en revenant d'adresser ses félicitations à Mlle de Barville, quand celle-ci eut fini de soupirer sa romance, s'arrangea de façon à se trouver juste devant Lavinio et derrière Georges. S'adressant au ténor, il lui dit assez bas, mais assez haut aussi pour être entendu du vicomte :

— Dites donc, mon cher, il me déplaît tout plein, votre petit vicomte!...

— Par exemple!... Parce qu'il vous enlève Jeannette une heure ou deux! Marquis, un frère a des droits...

— Mon cher Lavinio, je ne crois pas beaucoup à des frères dans ceux qui vivent tous les jours auprès d'une ravissante enfant comme Mlle de Nézel!... Aussi, ne voyant dans ces gens-là que des amoureux, partant, des rivaux, je m'empresse de prendre les devants!... Demain même, je m'ouvrirai à M. de Cerny!

Georges, qui était assis, avait fait un léger mouvement de face à droite. Il en résulta que, causant avec Jeannette, il entendait parfaitement les paroles de M. de la Sallenouze, et que, lorsque celui-ci vint s'asseoir à côté de lui, Georges, à son tour, tournait le dos à Henri.

A peine le marquis était-il assis que, d'un ton badin, le vicomte dit à Jeannette :

— D'honneur, Jeannette, il est tout à fait déplaisant, ce petit marquis!...

— M. Henri!... Ah! Georges, M. Henri est charmant!...

— Jeannette, je te passerai tout ce que tu voudras... excepté de prendre la défense de ce bellâtre des plus communs!...

M. de la Sallenouze vira de face à gauche et dit à Lavinio :

— A propos, pourquoi donc ai-je entendu dire au club qu'il n'était pas précisément des plus braves, notre vicomte?....

— Jeannette, maman t'appelle!... Va t'en!... dit tout à coup Georges, la voix tremblante.

Jeannette alla vers Mme de Cerny.

Alors le vicomte se leva, et se plantant devant le marquis :

— Monsieur de la Sallenouze, lui dit-il, je vous demande bien pardon...; mais j'ai l'oreille très-fine!... Je viens d'entendre ce que vous venez de dire à Lavinio!... Qui a tenu ce propos au club?...

— Ah! ne faites pas attention, vicomte!...

— Je veux le nom de cet homme!

— Je veux! devant ce je veux, vicomte, je réponds ceci : Moi, je ne veux pas le dire.

— Parce que nul ne l'a dit!

— Messieurs!... s'interposa Lavinio.

— Cela a été dit, vicomte!

— Par qui?...

— Mettez que ce soit par moi!

— Ce cher marquis!... s'écria Georges. Topez là!.... Demain matin, j'aurai grand plaisir à faire une petite excursion avec vous!...

— Avez-vous de bons chevaux, vicomte? demanda aimablement Henri.

— Venez donc voir!... Mesdames... Messieurs... un instant!...

En deux secondes, Lavinio fut près du comte de Cerny.

— C'est fait!... lui dit-il tout bas.

— Lavinio, répondit le comte tout haut, venez donc un moment avec moi!

Ils disparurent par la petite porte qui conduisait dans la salle à manger. Ils traversèrent vivement cette pièce et entrèrent rapidement dans la salle d'escrime, légèrement éclairée.

Lavinio donna du gaz et le comte courut prendre deux belles et bonnes épées de combat. Puis, ayant le ténor à sa gauche, il se campa droit contre la muraille, immobile, les bras croisés, les épées dans la main droite.

A peine dans la bibliothèque, le vicomte s'était arrêté et avait dit à M. de la Sallenouze :

— Vous aimez Jeannette?

— De tout mon cœur! et je l'épouserai, envers et contre tous!

— Si vous n'êtes mort demain!

— Pardon, vicomte, mais point n'est besoin d'attendre jusqu'à demain pour vider notre différend! Je me suis laissé dire que vous aviez quelque part

par là des armes superbes !... Il fait quelque peu clair de lune...

— Suivez-moi, marquis !...

Et les deux jeunes gens se dirigèrent vers la salle d'escrime.

Ils entrèrent, comme Lavinio venait de prendre place à la gauche de M. de Cerny.

Le vicomte et le marquis s'arrêtèrent stupéfaits.

M. de Cerny s'avança gravement, et :

— Messieurs, dit-il, vous m'avez paru oublier que le château de Cerny n'est point un coupe-gorge ! Entre gentilshommes, messieurs, on ne se bat pas sans témoins ! Monsieur le marquis, je vous prie de me permettre d'être le témoin de M. le vicomte... M. Lavinio consent à assister M. de la Sallenouze...

— Mon père, répondit Georges, non encore revenu de sa stupeur.

— Ordinairement, messieurs, reprit le comte, les témoins savent toujours les motifs de la rencontre des adversaires qu'ils assistent... S'il ne vous plaît pas de nous traiter en gens bien élevés, partez, messieurs, voici les épées... Que s'il vous plaît, au contraire, de ne point oublier qu'il n'y a ici que des gens du monde, deux mots seulement : Pourquoi vous battez-vous ?

— Monsieur le comte... balbutia Henri.

— Sur mon honneur, interrompit M. de Cerny, je n'empêcherai pas ce duel ! Je demande donc la vérité.

— Monsieur le comte, dit alors posément M. de la Sallenouze, j'aime M^lle^ de Nézel....

— Et vous avez raison de l'aimer, monsieur. Ensuite ?

— Ensuite, monsieur... ensuite ?

— Je ne veux pas que monsieur aime Jeannette ! cria Georges.

— Parce que...?

— Parce que je l'aime, moi? tonna le vicomte.

Lavinio s'avança vers le comte et, la figure rayonnante, prenant les deux épées :

— Donnez-moi ça, dit-il, il n'en est pas besoin !

Et il alla les accrocher au mur, pendant que M. de la Sallenouze remettait fort tranquillement son habit devant Georges, qui se demandait s'il était bien éveillé. Ce fut bien autre chose quand il vit Henri s'avancer gaiement vers lui, lui tendre une main amicale et lui dire fort courtoisement :

— A demain matin, chez moi, vicomte... A midi!... Venez me demander à déjeuner... J'aurai l'honneur de vous présenter à Mme la marquise Henri de la Sallenouze, ma femme, et une des meilleures amies de Mlle de Nézel!...

Georges chancela :

— Mon père, mon père, s'écria-t-il.

— Ventre-saint-gris, répondit le comte, quand les gens ne veulent pas parler, il faut quand même leur délier la langue!

A une minute de là, les quatre déserteurs firent leur rentrée dans le grand salon.

Henri et Georges avaient la main dans la main.

Au milieu d'un profond silence, M. de la Sallenouze s'avança vers Mme de Cerny et :

— Madame la comtesse, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle de Nézel pour M. Georges de Cerny, mon ami !...

CHAPITRE X

LA VEILLE DE LA BATAILLE

Le lendemain matin, Surin se faisait encore raser rue Notre-Dame-de-Lorette.

Le Conciliateur paraissait de fort méchante humeur.

C'est que la belle Rose n'avait point encore paru, et Surin tenait absolument à ce que Rose lui remît entre les mains l'objet des dévotions de Galathée.

— Sacrebleu! disait Surin en se promenant dans le petit salon du coiffeur, comme un ours dans sa cage, j'ai trop attendu !...

Tout à coup, Edouard s'écria :

— Maître, la voici !

Sur ces mots, Mlle Rose entra dans la boutique.

Elle bêla tendrement le nom d'Edouard, et remit à ce dernier un tout petit paquet.

— Venez avec moi ! lui dit le blondin.

Etonnée, Rose suivit son amant dans le petit salon de gauche et se trouva devant le Conciliateur.

Surin se débarbouillait fébrilement.

Aussitôt qu'il eut le fétiche de Galathée dans les mains, il le plongea dans une des poches de son gilet, puis, atteignant son portefeuille :

— Donnant, donnant ! dit-il. J'ai promis dix mille francs !... les voici !... Partagez-vous en bons amis, mes tourtereaux ?...

— Naturellement ! répondit Edouard.

— Partageons ! ajouta Mlle Rose en laissant tomber un tendre regard sur le blondin.

— Maintenant, ma belle, reprit Surin, après avoir donné cinq billets de mille francs à Rose et cinq autres à Edouard, attendez-moi ici dix minutes..., un quart d'heure au plus !

— Une demi-heure, si vous voulez, monsieur ? répondit Rose. Ma maîtresse dort, à ne pas se réveiller certainement avant midi !...

— Ah ! Elle a fait la noce hier ?

— Je le crois !... Elle est rentrée à cinq heures du matin... et dans quel état !

— Mais, charmante Rose, dit Surin, contez-nous ça !

— Oh ! je ne sais pas grand'chose !

— Dites toujours, Rose, dites toujours ! Avec un mot, on bâtit quelquefois des maisons !

— Eh bien ! j'attendais madame, qui avait dit comme ça qu'elle rentrerait entre minuit et une heure... Ah ! bien oui... Deux heures !... Personne !... Trois heures, quatre heures... Rien ! Moi, ça m'intrigue !... Je ne me couche pas et je me mets à la fenêtre ! A cinq heures, un fiacre s'arrête devant chez nous ! Je tends le cou, et savez-vous qui je vois descendre du sapin ?

— Qui voyez-vous descendre, Rose ?

— Je vois descendre... madame !... Mais madame, pâle, avachie... et des éclairs pourtant, des éclairs dans les yeux !... Elle ferme la portière et avance la tête... Une autre tête paraît... celle de M. l'intendant... Les lèvres se rencontrèrent.

— Ils ont passé la nuit ensemble ! rugit Surin.

— Et quelle nuit ! dit Rose. Galathée est rentrée pompette... et les yeux battus...

— C'est bon ! c'est bon ! interrompit le Conciliateur. Et elle s'est couchée ?...

— Immédiatement. Avant que je fusse sortie, elle dormait ! Alors j'ai pris par le boudoir et je me suis emparée du fétiche que désirait monsieur.

— Bien travaillé, ma fille, bien travaillé! Tu seras bien récompensée, va!... A tout à l'heure... Je te demande dix minutes.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le Conciliateur reparaissait devant Mlle Rose à qui il rendait le fétiche de Galathée.

— Remets cela à sa place, ma belle fille, dit Surin à la femme de chambre stupéfaite, ne souffle mot de la chose à personne et fais des vœux pour que ta maîtresse découche cette nuit!... Cette nuit, ma fille, si Galathée ne rentre pas chez elle, ta fortune est faite!... Demain soir, mes enfants, je vous compterai une somme égale à celle que je viens de vous donner tout à l'heure.

Rose regarda Surin avec admiration.

— Monsieur, lui dit-elle, monsieur peut compter sur moi!

Et elle disparut.

Elle entra immédiatement dans la chambre de Galathée, en disant haut et effrontément :

— Madame a sonné?

Personne ne répondit.

Rose pénétra dans le boudoir de sa maîtresse et reposa, là où elle l'avait pris, le fétiche qu'elle venait, pendant un quart d'heure, de confier à Surin.

Puis elle se retira en disant :

— Pourvu que cette drôlesse découche cette nuit!...

Le Conciliateur, lui, se rendit directement de la rue Notre-Dame-de-Lorette au Tombeau-des-Secrets, où il trouva Ratatin causant avec Fleur-d'Ebène.

— Arrivez donc, papa, arrivez donc! cria le bossu. Voilà plus de deux heures que je vous attends... Que diable faisiez-vous?

— Je faisais mes dévotions, mon fils!

Ratatin partit d'un grand éclat de rire.

— Que me veux-tu? demanda Surin.

— Je viens vous chercher pour aller déjeuner chez maître Babylas.

— Bah!... Et pourquoi allons-nous déjeuner chez maître Babylas?

— Parce que la chère y est exquise et que les vins y sont bons!

— Il y a autre chose?

— Parbleu!... Une riche affaire!

— Le déjeuner n'en sera que meilleur !

— Seulement, — et il parut alors à Surin que le bossu le regardait bien sérieusement, — seulement, papa, il faut pouvoir disposer de tout son temps !

— Ça m'est facile !

— Vous n'avez rien en train?...

— Rien de sérieux.

— Pouvez-vous quitter Paris ?...

— Parfaitement !

— Aujourd'hui même... tout de suite?

— Aujourd'hui même, mon fils... tout de suite, si ça te fait plaisir !...

— A la bonne heure, papa !... voilà qui va réjouir fort mon client !

— Ton client !... quel client ?

— Celui qui paye le déjeuner?... Nous nous mettons à table à dix heures... Il est moins vingt... En route !... allons prendre un verre !

— Emmenons-nous Fleur-d'Ebène?

— Non !... mais je ne l'oublie pas !... Fleur-d'Ebène, veux-tu des huîtres ?...

— Aux échalottes ! répondit l'idiote.

— Aux échalottes, soit. Un bon beafteck ensuite, un pur livarot et une bonne bouteille !... Tu oublieras que nous ne sommes pas là.

— Ah ! vous êtes bien aimable, monsieur Ratatin... Et, est-ce que le maître permet que j'arrose le moricaud avec la grosse caisse?

— Non, non ! répondit Surin. Je te permets le ramoneur et un œillet blanc !... Pas plus !

Ramoneur, moricaud, petit-noir, même chose, c'est-à-dire une demi-tasse... Quant à l'œillet blanc, c'est un verre de kirsch.

En se rendant chez maître Babylas, le Conciliateur se dit à part lui :

— Très-prudent, mon petit Ratatin !... Il ne se méfie pas de moi, mais il aime autant que je sois loin d'ici, quand il fera son coup. Il m'éloigne aujourd'hui... le coup est pour demain !... Ah çà, entre les mains de qui va-t-il me remettre? Est-ce qu'il faudra que j'estourbisse le particulier?

De son côté, Ratatin se disait :

— Rien ne le retient à Paris. Il veut bien filer tout de

suite. Ça va bien. Néanmoins, éloignons-le. J'aime mieux savoir le Conciliateur loin que près de nous!

— Dis donc, mon fils, interrogea Surin en prenant l'absinthe, qu'est-ce que c'est que le particulier avec qui nous allons déjeuner chez maître Babylas?

— Un monsieur de la haute, papa!

— Il se nomme?

— M. le baron du Barlet!

Surin demeura impassible et répondit simplement :

— Le baron du Barlet... connais pas... On ne me l'a jamais présenté.

Pour le coup, Ratatin eut un rire des plus francs.

— Le baron, reprit-il, est marié, marié, et...

— Compris!

— Il voudrait surprendre la baronne.

— En flagrant délit de causerie par trop intime?

— Avec un fringant colonel!

— Il veut la mort des ramiers?

— Pas du tout!

— Du ramier mâle seulement?

— Vous n'y êtes pas.

— Quoi! c'est la tourterelle que... Ah! pauvre tourterelle!

— Vous n'y êtes pas, vous dis-je! Le baron est un homme, et, dans son malheur, il ne voit qu'une affaire.

— Cette fois, je devine... Il veut faire chanter le colonel?

— Puisque je vous dis que le baron est un homme du meilleur monde.

— Ah çà! il ne veut pas leur tresser une couronne de myrtes, je suppose?

— Le baron veut surprendre la baronne en flagrant délit de conversation criminelle. Une fois son accident légalement constaté, le baron prie civilement M. le commissaire d'offrir son bras à M^me^ la baronne, avec prière de déposer la pécheresse quelque part... comme au couvent des Oiseaux, par exemple... Après quoi il introduit devant les tribunaux une demande en séparation de corps.

— Et de biens?

— Allons donc! On a bien du mal aujourd'hui à vous faire comprendre les choses!

— J'y suis!... La séparation est prononcée au profit du

baron et, en conséquence, ce dernier administre l'immense fortune de Mme la baronne?...

— Est-ce assez clair?

— C'est limpide!... Et tu as besoin de moi pour dénouer une affaire aussi simple que ça?

— Papa, j'y ai perdu mon latin, moi!

— Bah!

— La baronne et le colonel sont des malins!... L'un est un enchanteur et l'autre une fée! Impossible de les prendre!

— Je les prendrai!

— J'y compte bien!

— Et, pour ça, il faut aller?...

— A Fontainebleau!

— Va pour Fontainebleau!

— Vous partez après le déjeuner?

— C'est entendu!

— Tenez, papa, voici tout justement à l'angle de la rue la voiture de M. le baron!

Et le bossu et le Conciliateur entrèrent chez maître Babylas.

Dans un confortable cabinet, au premier étage, Ratatin et Surin trouvèrent M. le baron du Barlet attendant ses hôtes.

En quittant Galathée, Ratatin avait eu cette lumineuse idée d'éloigner Surin de Paris. Mais avec le Conciliateur il fallait toujours jouer serré. En conséquence, notre bossu s'était rendu tout droit chez M. du Barlet qui, depuis le peu de temps qu'il connaissait Ratatin, se trouvait son débiteur de tout près de cent louis déjà.

Ratatin avait prié M. du Barlet de se prêter à une petite comédie.

— Cher baron, lui avait-il dit, je vous marie pour quarante-huit heures!... Voyez-vous quelque inconvénient à cela?

— Pas le moindre! avait répondu l'autre.

— Vous êtes trompé par madame!...

— C'est fort intéressant! Continuez!...

— Vous désirez surprendre madame en flagrant délit de conversation criminelle!...

— Ça me paraît tout naturel!...

— En conséquence, vous partez tantôt pour Fontainebleau!...

— Tantôt !... Tout de suite comme ça !...
— Il le faut !...
— Je pars !... Pour Fontainebleau, dites-vous ?
— Pour Fontainebleau, baron !
— Bon ! J'arrive !...
— Attendez ! Comme auxiliaire, vous emmenez avec vous un homme dont la présencé à Paris me désobligerait fort pendant deux jours !... Je vous laisse le soin de construire votre fable, comme vous l'entendrez !
— J'étais né pour faire un dramaturge !
— Si vous voulez me rendre service, vous vous trouverez tantôt à dix heures précises au coin de la rue du Cardinal-Lemoine, chez un célèbre mastroquet, qui répond au nom de Babylas.
— Dix heures... Babylas... rue du Cardinal-Lemoine !... c'est comme si j'y étais !
— Après un bon déjeuner chez Babylas, vous partez à midi avec maître Surin, vous savez, ce Surin, dont il a été quelquefois parlé devant vous !
— Je désirais justement faire sa connaissance !...
— Méfiez-vous !... C'est notre maître à tous !...
— Je ne lui causerai que de mon affaire !
— Parfait !... Vous partez donc avec lui sur le coup de midi et vous ne le perdez pas de vue pendant quarante-huit heures !...
— Comptez sur moi !...
— Baron, vous ne me devez rien ! Je vous prie, en outre, d'accepter ces cent louis pour faire face aux dépenses imprévues .. A votre retour, si cinq cents louis vous sont agréables ?
— Mon cher ami, je suis tout vôtre !
— Baron, je suis votre serviteur et c'est moi qui demeurerai votre obligé !

Riant comme un bienheureux, du Barlet avait écrit à Fenouillette de ne point l'attendre et avait fait un somme de deux heures par dessus la visite de Ratatin.

A dix heures moins cinq il entrait chez Babylas et se disait, riant encore, mais sous cape : Cet excellent Ratatin ! Il se livre lui-même pieds et poings liés.

Si le déjeuner fut des plus fins, il fut aussi des plus calmes.

Il demeura entendu entre les trois convives qu'après avoir pris le café, le Conciliateur irait chez lui chercher

sa valise et se mettrait immédiatement à la disposition de M. le baron.

A midi, on se sépara.

Ratatin monta dans un milord et dit au cocher :

— Barrière d'Italie !

Le baron sauta dans sa voiture, après avoir donné rendez-vous au Conciliateur pour deux heures à la gare du chemin de fer de Lyon.

Surin, lui, rentra au Tombeau-des-Secrets et dit à Fleur-d'Ebène :

— Fermons vite et à la maison !

Dupré se morfondait dans la chambre du Conciliateur.

— Ami Dupré, lui dit Surin, tu peux filer pour Louveciennes. Annonce à M. Lavinio que c'est demain qu'on nous livre bataille !

— Je serai à Louveciennes à quatre heures !

— Et moi, mon fils, à sept !

Le Conciliateur, en faisant sa valise, donna ses dernières instructions à Fleur-d'Ebène.

A deux heures de l'après-midi, M. le baron du Barlet et Surin se rencontrèrent bien à la gare du chemin de fer de Lyon, ils montèrent bien ensemble dans le même wagon, où ils rirent de fort bon cœur de l'idée de Ratatin ; mais ils se quittèrent à la première station. Seul, le baron tendit vers Fontainebleau, d'où, dans cette même journée et quatre fois le lendemain, il télégraphia consciencieusement à Ratatin :

« Mon ami et moi, nous ne nous quittons pas une seconde. »

Nous saurons plus tard pourquoi Ratatin ne lut aucun de ces télégrammes.

Sautant dans le premier train qui descendait vers Paris, le Conciliateur débarqua rue de Lyon vers les quatre heures.

Devant le café du chemin de fer stationnait une voiture de maître, tous stores baissés. Surin se dirigea vers cette voiture, en ouvrit tout à coup la portière de droite avec rapidité, s'élança et tomba assis à côté de Fleur-d'Ebène.

Aussitôt la portière refermée, le cocher, sans attendre d'ordre, fouetta ses chevaux en murmurant entre ses dents : — Je veux être pendu si nous ne sommes pas à Louveciennes avant sept heures

Ce même jour, sur les cinq heures et demie, Galathée

passa rue Saint-Fiacre.

Elle entra précipitamment dans le restaurant Guyot par l'allée dite des Cabinets particuliers.

Une fois à l'entresol, elle dit au garçon qui vint au-devant d'elle :

— Le cabinet du major?...

Le garçon sourit discrètement et répondit :

— Le 4!... M. le major ne viendra qu'à six heures.

— Donnez-moi la carte, répliqua Galathée, je vais tuer le temps en m'occupant de notre menu.

Et la belle, assise dans son cabinet, s'appliqua, comme si rien ne la préoccupait, à composer savamment son dîner, en attendant la venue du major.

Le major, on s'en doute bien, n'était autre que Ratatin qui, dans la journée, était venu retenir le n° 4.

Exact comme un gentilhomme de bonne maison, Ratatin, à six heures précises, entrait dans ce même restaurant, mais par le boulevard.

Il traversa tranquillement les salles, gagna le couloir des cabinets particuliers et frappa discrètement six petits coups secs à la porte du n° 4.

Au sixième coup, la porte s'ouvrit, et Ratatin entra, en disant à mi-voix :

— Tout va bien!

A dix heures du soir seulement, le major et sa belle sortirent du restaurant par la rue Saint-Fiacre. Devant la porte, il y avait une berline de voyage et, à la berline, quatre vigoureux chevaux.

Seulement, quand cette berline s'arrêta, entre minuit et une heure, tout près de Louveciennes, à un quart d'heure du château de M. de Cerny, mais du côté de la ferme, il en descendit des personnages qui ne ressemblaient pas du tout, ni à M. le major, ni à Galathée.

Au lieu de Galathée et de Ratatin, ce furent deux gamins qui descendirent de la berline, deux gamins vêtus du costume traditionnel de Gavroche, casquette et blouse.

Il est vrai qu'un de ces gamins paraissait avoir emprunté sa bosse à M. de Raffignac.

Quoi qu'il en soit, ces deux gamins gagnèrent les derrières du château et s'arrêtèrent tout à coup au pied du mur qui faisait angle, là où, dans l'intérieur de la ferme, finissait le pigeonnier et commençait l'écurie.

Ils s'assirent tranquillement sur deux grosses pierres

qui semblaient se trouver là tout exprès pour leur offrir deux siéges.

A une heure du matin, une grande porte à deux battants, ouvrant sur la ruelle, et servant à l'introduction des bottes de paille et de foin, s'ouvrit tout doucement au-dessus de l'écurie.

Une échelle glissa jusqu'à terre.

Les deux gamins gravirent les échelons et entrèrent dans le grenier. Comme les portes se refermaient aussi légèrement qu'elles avaient été ouvertes, un coup de feu retentit dans le parc.

Le gavroche bombé dit alors à Mort-aux-Mouches :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Faites pas attention, monsieur Ratatin, répondit Mort-aux-Mouches, c'est le garde!... Il est embêtant comme tout!... Presque toutes les nuits il tire comme ça deux ou trois coups de fusil!

A trois heures, en effet, on entendit un second coup de fusil, et deux derniers vers quatre heures.

— Quand dort-il donc, cet animal-là? demanda encore Ratatin à Mort-aux-Mouches.

— Probablement dans la journée!

— Demain, il pourra dormir toute la nuit à son aise!...

A six heures, les deux gamins dormaient sous les bottes de paille, et le Cambouis, Mangeur-de-Rats, Coq-Rouge et Mort-aux-Mouches se rendaient, comme de coutume, à leurs travaux dans la plaine.

— Tiens! tiens! dit le Cambouis à Mangeur-de-Rats, il y a un particulier qui est venu dormir dans les blés... Eh bien, merci! il ne s'est pas gêné... Je sais pas si en v'là des gerbes de perdues!

— Et pourquoi donc qu'il se serait gêné? répondit Mangeur-de-Rats... C'est déjà pas si amusant de coucher à la belle étoile!

— Haï! vous autres, cria Coq-Rouge, arrêtez donc!... Qu'est-ce que vous avez ce matin à courir comme des lapins qui grillent de se payer le thym et le serpolet? Halte! Mort-aux-Mouches a une proposition à vous faire... celle de commencer la journée par boire la goutte!

— Mort-aux-Mouches, répondit le Cambouis, j'ai toujours dit que c'était un sage!

— Ça y est, beugla Mangeur-de-Rats, qui avait moins de littérature que le Cambouis, un assidu à l'Ambigu!

— Ça y est! clamèrent les autres.

— Aujourd'hui, dit Mort-aux-Mouches, c'est pas la peine de nous fouler!... Buvons donc un coup... à notre réussite de tantôt!

— Et un second coup à la santé de Ratatin! proposa le Cambouis.

— Et un troisième, dit Coq-Rouge, à la santé de son môme?... Cré nom! quel joli môme!... Vous a-t-il une paire d'yeux!... C'est moi que je voudrais bien avoir un môme comme ça!

— Silence, Coq-Rouge!... Vous êtes d'un libidineux à faire rougir les épis!

— A la santé de nous tous! dit Mort-aux-Mouches.

Et les quatre mauvais drôles s'enfoncèrent dans les terres.

La veille, à sept heures du soir, Surin et Fleur-d'Ebène étaient arrivés à Louveciennes.

La grille du château sembla s'ouvrir d'elle-même devant leur voiture.

Une fois entrée dans la cour, la calèche décrivit une courbe sur sa droite et s'arrêta devant le pavillon du père Séverin.

Deux personnes descendirent alors de la voiture et s'élancèrent chez le jardinier. Elles montèrent au premier étage, l'unique du reste, s'assirent sans dire mot et attendirent patiemment.

Au bout d'un quart d'heure, la mère Séverin monta vers ces deux visiteurs, salua en entrant, puis, sans prononcer une parole, avança une table au milieu de la pièce. Sur cette table, elle étendit ensuite une nappe et sur la nappe plaça quatre couverts.

Un autre quart d'heure s'écoula.

Ce fut au tour du père Séverin de monter.

Le bonhomme parut, avec un grand plat, sur lequel se prélassait, rôtie à point, une maîtresse dinde; il redescendit, et remonta avec un énorme saladier tout plein de belles laitues et de beaux œufs durs.

A sept heures trois quarts, Fleur-d'Ebène et Surin, qui n'avaient point ouvert la bouche, virent, non sans quelque satisfaction, entrer Lavinio et Dupré, apportant tous deux sans cérémonie pain, fromage, confitures, biscuits et un panier de vins.

— Monsieur de Bièvre, dit gaiement Lavinio en entrant,

j'ai bien l'honneur de vous saluer. Ah! ah! vous avez amené mademoiselle Marie... Serviteur, mademoiselle. A table!... Vous m'excuserez de n'être pas venu plus tôt... Il ne m'était pas très-commode de quitter brusquement Mlle de Nézel... et surtout Georges..., d'autant plus que Georges, m'a dit Dupré, ne doit pas être du complot.

— Je crois bien, s'écria Surin. Il ferait tout manquer.

Il y eut un silence de quelques minutes.

Lavinio découpait la dinde :

— Voilà tout ce qu'il y a, dit-il, une dinde et de la salade!... Mais du bon vin!...

— C'est plus que suffisant, répondit Surin.

— Çà, mon cher maître, répondit Lavinio, vous tenez toujours que l'affaire est pour demain?

— Il n'y a que vous qui pouvez la faire manquer!

— Soyez tranquille!... Plus que vous encore, je suis pressé d'en finir.

— Je ne crois pas, jeta le Conciliateur, d'un ton empreint de tant d'âpreté qu'il donna le frisson à son interlocuteur.

— Papa, dit posément Dupré, nous vous écoutons.

— Messieurs, reprit doucement Surin, nous allons bien convenir de nos faits et gestes, parce que le moindre écart de la part de l'un de nous pourrait tout compromettre!... Or, ce serait chose désastreuse qu'un retard! Vous comprenez que je ne peux pas longtemps demeurer ici, moi!...

Tout d'abord, messieurs, sachez ceci : Je n'ignore plus ce que Galathée entend faire à Mlle de Nézel!

— Et... que veut-elle faire?

— Elle veut la tuer, répondit posément, mais brutalement Surin.

Depuis quelque temps, Lavinio commençait à être très maître de lui-même, et Dupré, on le sait, n'était pas facile à épouvanter. Tous deux, néanmoins, ils frémirent en entendant le Conciliateur leur dire froidement : Elle veut la tuer.

Ils ne répondirent pas.

Mais, investigateurs, leurs regards se portèrent sur Surin, qui ajouta :

— C'est, vers les deux heures, n'est-ce pas, que Mlle de Nézel va ordinairement à la ferme?...

— Oui! répondit Lavinio.

— Eh bien! messieurs, répliqua Surin avec une placidité parfaite, le coup est pour demain deux heures!... Vous voyez que nous n'avons pas de temps à perdre! Dressons nos batteries!

Le Conciliateur baissa alors la voix et expliqua lucidement à Lavinio et à Dupré son plan de bataille pour le lendemain.

Lavinio fit seul quelques objections, car, à mesure que le brave homme faisait un pas en avant dans le drame, il sentait que la crainte s'emparait de lui... Il avait peur pour Jeannette.

Mais Dupré se rangeant du bord de Surin, Lavinio finit par donner son plein et entier acquiescement au plan du Conciliateur, et tout dut se passer comme celui-ci l'ordonna.

A neuf heures, nos quatre conspirateurs se séparèrent.

— Monsieur Lavinio, dit alors Surin avec une certaine émotion, je ne vous reverrai pas avant demain, deux heures et demie... Eh bien! comme demain, à cette heure-là, vous me tendrez carrément la main... faites-moi donc une avance !... Hein ? Voulez-vous me donner la main?

— Monsieur Surin, répondit le brave homme, me répondez-vous du salut de Jeannette?

— De son salut et de son bonheur !

— Il n'y a donc plus ici que des honnêtes gens !... dit Lavinio. Bonne chance, monsieur, et Dieu vous garde!

Et il tendit la main au coquin.

— Merci, monsieur Lavinio !... Merci, Dupré!... dit le Conciliateur en pressant dans ses mains les mains qu'on lui tendait, merci !... Ça vous portera bonheur! Demain, vous n'aurez plus à redouter cette vipère!... Je vais lui donner une leçon dont elle se souviendra!...

— Les vipères, ajouta violemment Dupré, on leur écrase la tête!

— Crac! ricana Fleur-d'Ebène.

— Dupré!... s'écria Lavinio effrayé.

— M. Dupré est un homme!... dit froidement le Conciliateur. Mais rassurez-vous, monsieur Lavinio!... Vous savez que je suis la prudence même!... Je ne vous embarquerai pas dans une mauvaise affaire!... On fera ce qu'il faudra faire!...

— Ainsi, moi, interrompit Lavinio, je ne vous reverrai pas cette nuit?...

— Cette nuit, je ne reverrai que Dupré... Vous, demain!... Et, rappelez-vous bien ceci : Vous ne viendrez à moi que lorsque Fleur-d'Ebène arrivera vers vous, en vous disant : Allez vite ! Le maître vous attend !

Une demi-heure après que Lavinio et Surin se furent quittés, le Conciliateur, qui avait passé ces trente minutes à causer avec Dupré, se jeta sur un des deux matelas étendus à terre, après avoir dit à Fleur-d'Ebène : Fais comme moi, ma fille, et dors !... Demain, il te faudra ouvrir les deux yeux !

Vers les dix heures, le père Gaspard, le garde du parc, reçut la visite de Dupré.

Le valet de chambre était méconnaissable, on eût dit d'un véritable homme de labour.

— Père Gaspard, dit-il, ouvrez-moi la petite porte du parc ; ne la fermez pas, laissez-la tout contre. Mais, en cas que je rentre un peu brusquement, attachez solidement ce bon Chibouck, qu'il ne me saute pas tout d'abord à la gorge !... Aussi, si vous êtes un peu loin dans le parc et que Chibouck aboie, revenez vite ! Un autre que moi serait entré !

Quant à Eugène que voici, donnez-lui un fusil !... Eugène va se glisser dans le kiosque. Vous l'accompagnerez jusqu'à la haie de clôture de la ferme, afin que Jack et Turc, Rustan et Monitor ne grondent pas trop.

Pour vous, père Gaspard, vous savez ce que vous avez à faire ; adieu !...

Et Dupré s'élança droit devant lui, à travers champs.

Au bout de cinq minutes, il tourna à gauche, courut encore devant lui cinq bonnes minutes environ, fit volte-face, reprit sa course et ne s'arrêta que devant une belle pièce de blés : Allons, dit-il, entrons, et sans barguigner !...

Il dit et, couchant devant lui de fiers et magnifiques épis, il finit par se tapir commodément à quelque cinquante pas de la ruelle qui bordait la ferme. Invisible à tous les yeux, notre Dupré, lui, voyait parfaitement tout ce qui se passait devant le mur et les bâtiments qui lui faisaient face.

Pendant ce temps, le père Gaspard avait conduit Eugène à la haie d'abord, dans le kiosque ensuite. Selon les prévisions de Dupré, Jack et Turc, Rustan et Monitor, qui voyaient peu Eugène, avaient commencé par gronder,

mais à la voix du garde, ils s'étaient tus. Eugène caressa les chiens et alla s'installer tranquillement dans le kiosque, avec la consigne de ne pas donner signe de vie, verrait-il même par les murs de droite ou de gauche ou par le mur de face de la ferme s'introduire une ou plusieurs personnes. Toutes les demi-heures, le père Gaspard viendrait vers lui savoir s'il y avait du nouveau. Eugène enfin ne devait faire feu que dans le cas absolu de légitime défense.

Une fois Eugène installé, le père Gaspard, qui avait solidement attaché Chibouk, se promena dans le parc, comme toutes les nuits, l'oreille tendue, le nez au vent, et les deux yeux courant, avec une dextérité sans égale, de droite à gauche, de gauche à droite.

Entre minuit trois quarts et une heure, les quatre dogues grondèrent. Il était évident qu'on passait dans la ruelle. Ils se turent bientôt ; mais à une heure, ils aboyèrent violemment l'espace de deux minutes.

Si le père Gaspard et Eugène ne virent rien, Dupré, en revanche, assista à l'introduction clandestine de deux gamins dans le grenier à fourrages. Probablement que Dupré se tint fixé quant à la valeur de ces deux gamins, car il abandonna son poste et revint au château.

Surin dormait.

Dupré le secoua violemment et lui dit :

— Maître, Ratatin et Galathée sont dans la place.

— Ah ! ah ! répondit le Conciliateur en se frottant les yeux... Et entrés par où ?

— Par où vous aviez dit...

— J'ai le flair, moi ! dit Surin en riant. Il était clair qu'ayant des intelligences dans la ferme, ils entreraient par là !... Eh bien, ami Dupré, cette fois, il n'y a pas à en douter, c'est bien pour demain !

— Il est bientôt une heure et demie !... C'est donc pour aujourd'hui !

— C'est juste !... Eh ! verse un verre de cognac !... Et puis, comme tous les grands capitaines, dormons un peu avant la bataille !

Dupré, après avoir rempli deux petits verres, trinqua avec le Conciliateur, puis le quitta, en lui disant : Bonne nuit, papa ! A demain !

— Bonne nuit, mon fils ! A demain, deux heures un quart.

Dupré regagna sa chambre.

Surin se jeta de nouveau sur son matelas.

A cinq minutes de là, le Conciliateur ronflait comme un juste.

CHAPITRE XI

LES DEUX SACS DE POMMES DE TERRE

A six heures, le Cambouis et ses dignes acolytes étaient partis aux champs et Ratatin et Galathée dormaient sous des bottes de paille dans le grenier à fourrages.

Vers les sept heures, on vit arriver dans la cour de la ferme le père Séverin, le jardinier en chef, avec une brouette non munie de ses deux ailes. Sur cette brouette le père Séverin voiturait un sac qui paraissait respectablement gonflé. Il s'arrêta devant la porte de la ferme et appela dame Geneviève.

— Dame Geneviève, dit-il, en voyant la fermière, aidez-moi à porter ce sac de pommes de terre!... Il est chargé jusqu'à la gueule !... Aussi est-ce d'un lourd !

— Prenez par un bout, père Séverin, je prendrai l'autre !

Et dame Geneviève et le jardinier portèrent et déposèrent dans la salle basse de la ferme ledit sac de pommes de terre. Seulement, cette chose si simple fut faite non sans une certaine sollicitude.

Une fois le sac dans la salle, le père Séverin se campa sur la porte, puis il dit tout bas : Éventrez !

Le sac s'ouvrit comme par enchantement, mais, au lieu de pommes de terre, il vomit un homme.

Celui-ci jeta un coup d'œil rapide dans la pièce et dit : Au premier!

— Père Séverin, cria dame Geneviève, un sac, ça n'est pas assez !... Apportez-m'en un second !

— Le temps d'aller le chercher ! répondit le jardinier.

Quand dame Geneviève grimpa rejoindre son étrange visiteur, elle le trouva en contemplation devant une petite porte ouvrant sur la muraille, tout en haut de l'escalier.

— Qu'est-ce que c'est que ça? interrogea-t-il.
— Un placard! répondit la fermière.
— Parfait!... La clé!...
Dame Geneviève ouvrit le placard et laissa la clé dans la serrure.
Surin, c'était bien lui, Surin s'écria :
— On peut aisément tenir deux là-dedans. Bon! nous avons le choix. Placard en haut, armoire en bas.
— Vous seriez mieux dans l'armoire.
— Oh! la question n'est pas d'être bien, mais d'être près des gens, pour arriver à temps.
— Alors, il n'y a pas à hésiter, il faut choisir l'armoire.
— Vous croyez ça, vous. Hé! hé! dame Geneviève, vous avez donc grande confiance en Onésyme et en Benoist et consorts? Pendant qu'ils y seront, j'ai peur, moi, que, pour se faire la main, ils ne forcent l'armoire dans le but de piller...
— J'y mettrai bon ordre à neuf heures.
— Très-bien!... Alors, j'opterai probablement pour l'armoire. Maintenant visitons ces pièces-ci.
Une demi-heure après, la voix du père Séverin se fit entendre :
— Dame Geneviève, criait-il, encore un coup de main!
Cette fois, la fermière et le jardinier portèrent le sac de pommes de terre avec plus de précaution encore que l'autre. Cela se comprend aisément, puisque, cette fois, ce fut Fleur-d'Ebène qui sortit du sac.
— Vite, là-haut! lui dit dame Geneviève.
Fleur-d'Ebène rejoignit Surin au premier.
Pendant ce temps, Surin avait, à sa façon, arrangé la serrure du placard.
— Tiens, ma belle, dit-il à Fleur-d'Ebène, regarde comme on est bien là-dedans!... Il y a de la place pour deux escabeaux....
— Eh bien, c'est de la veine! répondit la marquise. Et, sans plus de paroles, sans plus d'explications, Fleur-d'Ebène et Surin entrèrent dans le placard, en disant à dame Geneviève :
— Nous allons continuer notre somme!... Vous nous réveillerez quand, après le déjeuner, vos quatre drôles seront repartis!...
Si dame Geneviève paraissait en si bons termes avec

le Conciliateur, c'est qu'elle l'avait vu, sur les six heures, en allant porter son lait au château.

Lavinio guettait la fermière.

Il l'appela et, la remettant entre les mains de Dupré :

— Ordre, lui dit-il, d'exécuter aveuglément tout ce que vous dira de faire la personne devant qui Dupré va vous conduire !

Dame Geneviève aurait, sans sourciller, donné sa vie pour Jeannette. Aussi quand elle entendit le Conciliateur lui dire :

— Vous ferez ceci et cela, sans souffler, sinon vous pourriez faire à jamais le malheur de M^lle^ Jeannette, la fermière s'écria : Commandez et ne vous inquiétez pas de moi!...

Comme bien l'on pense, Lavinio ne s'était pas couché. Il avait rejoint Dupré sur les deux heures du matin et ils avaient passé la nuit à causer.

Une chose préoccupait fort Lavinio. C'était d'avoir donné sa parole qu'à deux heures Jeannette se trouverait seule à la ferme. .. seule.... au pouvoir de quatre bandits, d'un drôle et d'une coquine, tous des plus mal disposés pour M^lle^ de Nézel, protégée seulement par Fleur-d'Ebène et par Surin !

— N'ayez aucune crainte, lui dit Dupré en souriant... Je suis dans le secret, moi. Vous pouvez laisser aller M^lle^ Jeannette.

— Voyons, Dupré, manqueriez-vous véritablement à l'honneur en me confiant...

— J'ai donné ma parole, monsieur Lavinio.

— Bien ! bien ! Dupré. Je n'insiste plus.

Il faisait bien, vu que Dupré n'en savait pas plus long que lui. Seulement Dupré avait une confiance illimitée dans le Conciliateur.

Au bout de quelques instants, Lavinio, fort agité, reprit :

— Dupré, il y a une chose que je ne comprends pas du tout !... Pourquoi Surin ne veut-il pas que les uns et les autres nous soyons disséminés, qui dans le kiosque, qui dans le parc, qui chez Gaspard? Pourquoi nous impose-t-il d'avoir tous à attendre la présence de Fleur-d'Ebène pour nous autoriser à nous élancer de la salle de billard à la ferme ?

— Hé ! hé ! répondit Dupré en riant, mais au fond assez embarrassé... Hé ! hé ! cher monsieur Lavinio, en cher-

chant bien, vous trouveriez peut-être, comme moi, que Surin désire être un quart d'heure seul avec Galathée.

— Je n'ai pas le cœur à la plaisanterie, dit Lavinio en souriant malgré lui.

A neuf heures, le Cambouis et Mangeur-de-Rats, Coq-Rouge et Mort-aux-Mouches entrèrent dans la salle de la ferme pour manger la soupe.

Ils trouvèrent là Mathurine la buandière, attifée comme le dimanche avec toute la marmaille en habits de fête.

— Sainte Vierge ! s'écria Onésyme, c'est-y donc fête aujourd'hui?...

— C'est fête pour ces enfants, répondit dame Geneviève... Ils vont souhaiter sa fête à leur tuteur!... Si vous avez des commissions pour Paris, parlez !... Mathurine s'en chargera !

— J'ons besoin de rin, répondit Benoist.

— C'est votre affaire !... Allons ! les petiots, soyons sages !... Mathurine, il faut que tout le monde soit revenu au plus tard pour huit heures!...

— C'est bien, notre dame, c'est bien !... Au revoir, les gars !....

— Au revoir, Mathurine, au revoir !

Tout à coup Onésyme dit:

— Eh ben, c'est pas riche, l'absence de Mathurine!

— Pourquoi ça? interrogea dame Geneviève.

— Parce que, notre dame, en restant toute seule à la ferme, vous ne pourrez pas la quitter à deux heures!

— Pourquoi quitterais-je la ferme à deux heures ?

— Parce qu'à deux heures le père Gavaud amène son cheval chez Péchu..., et que, si vous vous étiez trouvée là c'est pas le père Péchu qui aurait eu cette excellente bête à si bon compte !...

— Je ne peux pourtant pas acheter ce cheval sans le voir !...

— Tredame, non !... Pour le voir, il faudrait se trouver entre deux heures et deux heures un quart chez le père Mourette !...

— Une heure d'absence !

— Une bonne heure !...

— Et ce père Gavaud qui choisit justement ce jour... Hé mais, j'y pense, Onésyme!

— Quoi qu'y a, notre dame ?

— Il y a que, à deux heures, vous serez ici tous les quatre, je pourrai donc m'absenter. Si par hasard je n'étais pas revenue à trois heures... eh bien ! Onésyme, vous resteriez à la ferme pour répondre... et vos camarades retourneraient aux champs.

— Ah ben ! notre dame, en v'là une à quoi que j'aurions jamais pensé !

— C'est simple comme tout, dit Benoist.

— Allons, allons, mangez ! C'est entendu... et si j'achète le cheval au père Gavaud, ce soir, après le café, on boira la goutte.

— Vive notre dame ! cria Onésyme.

A dix heures, comme les quatre bandits allaient regagner la plaine, dame Geneviève, ouvrant toute grande une armoire à linge, cria :

— Hai, Benoist !

— Quoi, notre dame?

— Sortez-moi tout ce linge de là-dedans et portez-le dans la buanderie. Il n'a jamais été lessivé; c'est un tort. Allons, Onésyme, aidez Benoist.

En deux secondes, l'armoire fut vide.

En s'en retournant aux champs, Coq-Rouge dit à ses gens :

— Eh bien ! les autres, nous sommes rien veinards, nous !... La Mathurine qui décampe avec tous les mioches comme nous ne savions trop que faire de tout ce monde-là !

— Coq-Rouge, répondit le Cambouis, il y a un Dieu pour les honnêtes gens !

Tous les coquins partirent d'un bruyant éclat de rire.

— Dis donc, Mort-aux-Mouches, ajouta Coq-Rouge en riant grossement, est-ce que ce serait malhonnête, en filant tantôt, d'emporter un peu de ce linge qui n'a pas encore été à la lessive?

— T'es bête !... C'est de l'honnêteté pure !... Qu'est-ce qu'a demandé la Geneviève?... Qu'on lui lessive son linge !

— C'est juste ! Lessivons !

— Lessivons !

— Vrai ! s'écria Mangeur-de-Rats; v'là un calembour qui demande à être arrosé !...

— A la santé de Mort-aux-Mouches ! clama la bande en chœur.

A dix heures et demie, bien sûre d'être toute seule

dans la ferme, dame Geneviève monta retrouver Surin, qui dormait consciencieusement dans le placard avec Fleur-d'Ebène.

Fleur-d'Ébène et Surin déjeunèrent au premier dans la chambre de la fermière.

Celle-ci apprit au Conciliateur comment elle avait rendu vide l'armoire du rez-de-chaussée : Je viens d'enlever les planches, finit-elle ; vous tiendrez fort à l'aise tous deux là-dedans !

A onze heures, Surin et Fleur-d'Ébène étaient logés dans l'armoire.

A deux heures, les quatre bandits rentrèrent.

CHAPITRE XII

LE CACHET DE GALATHÉE

A peine les quatre valets de ferme furent-ils à table que dame Geneviève leur dit :

— Les gars, jouez des dents !... Moi, je vais voir le père Gavaud !... Si, à trois heures, je ne suis pas de retour, rappelez-vous ce qui est convenu !... Onésyme reste à la ferme et les autres retournent aux champs !

— C'est entendu, notre dame, c'est entendu !

— Bon appétit !... Adieu !

— Au revoir, notre dame !

Et dame Geneviève, traversant la cour, sortit par la porte charretière et fila par la ruelle.

— Et maintenant, s'écria Coq-Rouge, en battant des mains, vienne la petite !... Ça va aller comme sur des roulettes !

A midi, M. et M^me^ de la Sallenouze étaient venus déjeuner au château.

Georges ne se doutait de rien, pas plus que Jeannette, pas plus que M^me^ de Cerny, ni que M. et M^me^ de la Sallenouze.

Seul, le comte était dans la confidence.

M. de Cerny traîna le déjeuner en longueur, si bien qu'à deux heures moins le quart seulement, on prit le café.

A ce moment, Lavinio se leva et appela M^lle^ de Nézel.

Ils sortirent ensemble et firent un tour de jardin.

Quoi qu'il pût faire, Lavinio était agité.

Enfin, rassemblant tout son courage, il dit à Jeannette :

— Ma chè:e enfant, le jour de la surprise que je vous ménage à la ferme est arrivé... L'heure a sonné !... Sans rien dire à personne, courez à la ferme... voir vos petites bêtes !

— J'y vais, bon ami !

— Jeannette, encore un mot !... Vous êtes brave, n'est-ce pas ?

— Brave ? dit Jeannette étonnée.

— Et vous avez confiance en moi ?

— Je suis brave et j'ai confiance en vous, répondit-elle avec résolution.

— Eh bien, mon enfant, quoi que l'on vous dise à la ferme, quoi que l'on vous fasse, n'ayez pas peur !

— Savez-vous bien, mon ami, que vous ne me rassurez pas du tout !

— Il faut cependant me promettre de n'avoir pas peur, quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez.

— C'est dit, répliqua-t-elle en riant. Je vole !

Et, par la grande allée, elle partit comme une biche.

Lavinio rentrait tout soucieux dans la salle à manger.

— Eh bien ? lui demanda Dupré, qui le guettait dans le vestibule.

— Elle est partie, Dupré ! Ah ! s'il lui arrive malheur, je me brûle la cervelle !

— Nous serions deux ! ajouta froidement Dupré.

Quand Lavinio reparut dans la salle à manger, le vicomte s'écria :

— Eh bien, qu'avez-vous fait de Jeannette ?

— Vous ne la reverrez que dans vingt minutes ou une demi-heure !

— Où est-elle ?

— C'est un secret ! Qu'il vous suffise de savoir qu'à deux heures et demie, elle nous donne rendez-vous à tous dans la salle de billard !

— Allons-y tout de suite, dit M. de Cerny, nous y ferons une partie en l'attendant !

— Mme de la Sallenouze et moi, ajouta la comtesse, nous allons faire un tour dans le parc.

— Pardon, madame, dit Lavinio, défense d'aller dans le parc !

— Ah ! ah ! ah !... fit Georges. Mystère !

— Mesdames et Messieurs, au billard !...

Et MM^mes^ de la Sallenouze et de Cerny, intriguées, mais souriantes, entrèrent dans la salle de billard, où les suivirent M. de la Sallenouze, M. de Cerny, Georges et Lavinio.

Dupré, lui, toutes fenêtres ouvertes, se promenait fiévreusement de long en large dans la salle d'escrime.

Il y avait presque un kilomètre du château à la ferme.

Jeannette n'arriva donc dans la cour de la ferme qu'à deux heures dix ou douze minutes.

Tout de suite, elle entra dans la salle basse, où dînaient les quatre bandits.

Elle gagna la pièce au fond, à gauche, pour prendre du grain.

A peine se trouva-t-elle en face de la porte de cette pièce que les quatre coquins se ruèrent sur elle.

Avant que l'enfant eût songé à jeter un cri, elle fut liée, bâillonnée, puis déposée sur un fauteuil, le fauteuil de dame Geneviève, placé en face de l'armoire au linge, à droite du buffet.

Cela fait, Coq-Rouge se campa sur la porte et agita la loque qu'il appelait prétentieusement son mouchoir.

La porte à peine entrebâillée de l'écurie s'ouvrit et un jeune garçon, traversant rapidement la cour, entra dans la salle de la ferme.

— Voici ! dit laconiquement Coq-Rouge au gamin en lui montrant Jeannette.

— C'est bien, mes braves !... répondit le gavroche. En attendant que Ratatin vous règle ce soir, chez maître Prudent, prenez toujours ceci... et gagnez le large !

Et le gamin, sortant d'une de ses poches quatre billets de mille francs, les distribua aux quatre bandits, qui, sans perdre le temps en inutiles remerciements et sans s'occuper de piller la buanderie, s'envolèrent aussitôt comme quatre oiseaux de proie.

Le gamin alla droit vers Jeannette.

— Mon cœur, lui dit-il d'une voix sifflante, les moments sont précieux. Permettez-moi donc d'aller droit au but !...

Tu t'appelles Jeannette et tu aimes Georges... il n'y a pas de mal à cela, ma belle ! Le mal, c'est que Georges t'adore ! Or, ton beau Georges, il m'a aimée aussi, moi !... Seulement, toi, il veut t'épouser... et de moi il a fait une fille perdue... aujourd'hui la dernière des créatures... un

assassin... oui, assassin! car, ma belle fille, je vais t'assassiner!

Oh! sois tranquille, tu n'en mourras pas! J'entends que tu vives, au contraire, mais que tu vives avec une blessure telle que cent fois mieux vaudrait pour toi être bien et dûment égorgée!...

Pourquoi cela, mignonne? Tu as le droit de le savoir!...

Il n'est pas que tu n'aies entendu parler de Denise Brimard, la perle du Mas-Meudon, de Denise Brimard aussi jeune, aussi belle, aussi sage que Gabrielle, la perle de Saint-Cloud?... Eh bien! Denise Brimard, c'est moi, moi qu'on n'appelle plus que Galathée la courtisane!... Et, vrai Dieu. ma belle fille, ce n'est pas à moi que tu devras en vouloir, mais bien à ton amour de vicomte qui, au moment où je l'oubliais, est venu carrément chez moi pour me défigurer... oui, pour me défigurer!... Avec ceci!... Tiens! regarde!...

Elle sortit de sa poche un petit flacon et le déposa sur le buffet.

Ceci, mignonne, reprit-elle haineusement, c'est un flacon de vitriol. Rien que cela! Ah! mais, il fait bien les choses, le petit vicomte!...

Il passe dans un village... il rencontre une jeune bergère...il l'enlève... il la déflore... puis, il la jette sur le pavé... et si la belle réclame, il vient chez elle et lui dit en ricanant: Tu n'es pas satisfaite!...

Eh bien, attends! Et v'lan, sans crier gare, il sort de sa poche un flacon de vitriol pour vous le briser sur la figure!...

S'il ne m'a pas défigurée, ma mie, c'est qu'il n'a pas pu. Tu comprends, n'est-ce pas, que ma haine a dû se réveiller terrible, que je me suis promis de me venger épouvantablement! ..

Tout d'abord, c'est sur lui que je voulais me venger! J'ai réfléchi! J'ai estimé que je le ferais bien plus souffrir en me vengeant sur toi!

Et voilà, ma belle, voilà pourquoi je vais te défigurer, toi! Oh! ne tremble pas! Je ne suis pas une mégère, moi! Je ne vais pas te casser cette fiole sur le visage! Non! je vais y aller avec délicatesse... Je vais simplement te marquer aux deux joues et au front! Voilà tout, ma chérie! Un D sur la joue gauche, un B sur la joue droite et D B sur le front! Tu vas porter indélébile mon cachet sur ta figure!

Une fois la chose faite, je te délie moi-même et je te renvoie à ton adoré !

Ha ! ha ! ha ! je voudrais bien être là quand tu reparaîtras devant lui ainsi marquée à mon chiffre ! Mais on ne peut pas tout se permettre ! Je n'honorerai pas la petite fête de ma présence !

Tu comprends, mignonne, qu'après cette légère frasque, il sera bon que je songe pour un temps à mettre une certaine distance entre, non pas Georges et moi, mais entre moi et dame Justice !

Çà, ma belle, faisons vite !... C'est une faute de trop longtemps discourir !

Elle dit, et, passant devant le buffet, elle fit sauter le parchemin qui recouvrait le bouchon de la fiole. En ôtant le liège, elle lança un nouveau et sinistre regard sur la malheureuse enfant et dit :

— C'est Georges lui-même, mon ange, qui a acheté ce flacon, et je te promets qu'il a fait la chose en conscience !... C'est du vitriol première qualité... Tu vas m'en dire des nouve!les... Tiens ! voici le pinceau... un pinceau coquet !... Je le plonge dans le flacon... j'agite... je le sors gluant et je m'approche...

Elle était devant Jeannette.

Rien ne bougea dans l'armoire, d'où le salut devait sortir.

Une fois encore, le Conciliateur, jouait-il le malheureux vicomte ?

Sans nul doute, puisque la main de la furie tomba d'aplomb sur la joue gauche de l'infortunée Jeannette.

La chair ne crépita pas sous la liqueur corrosive. La liqueur coula légère sur la joue de la victime.

Galathée recula livide.

— La liqueur ne mord pas ! s'écria-t-elle. Ah çà ! est-ce que le vitriol se volatilise, par exemple ! Non ! non ! je n'ai pas bien trempé mon pinceau !

Le petit blaireau disparut une seconde fois dans le flacon.

Une seconde fois, Galathée promena furieusement le pinceau sur la joue de Jeannette. Une seconde fois, le corrosif n'entama pas la chair.

— Jour de Dieu ! s'écria Galathée, est-ce que ce manant aurait voulu tout simplement me faire peur ?... Ah ! mais cela ne me suffit pas, à moi, Denise Brimard !...

Le vitriol ne mord pas! Ceci mignonne, ceci mordra peut-être! Ah! tu ne perdras rien pour attendre!... Je t'ai promis de te marquer à mon chiffre, à mon chiffre je te marquerai!...

Ah! rugit-elle, voici du feu!

Elle se précipita vers la cheminée.

Avec les pincettes elle ramassa et amoncela des charbons ardents.

— Bien, dit-elle, ce ne sera pas long!...

Elle revint vers Jeannette, et faisant miroiter aux yeux de la pauvre enfant un joli poignard au manche de nacre, elle lui dit:

— Tu vois bien cette lame, ma petite, dans deux minutes elle sera rouge, dans deux minutes tu seras marquée!

Et, bondissant vers l'âtre, elle introduisit son poignard au cœur du brasier.

Et rien ne bougeait encore dans l'armoire.

— Mais rougis, rougis donc, lame de malheur! hurlait Galathée à genoux devant la cheminée.... Ah! ah! s'écria-t-elle après une légère pause, voilà que ça se teinte!... Ça y est.

Et, une lame rouge dans les mains, la furie bondit de nouveau vers la vierge sans défense.

CHAPITRE XIII

LA MARQUE DU CONCILIATEUR

La mégère n'arriva pas jusqu'à Jeannette.

Les portes de l'armoire s'ouvrirent avec violence et Galathée vit surgir devant elle Fleur-d'Ebène et Surin.

Sa stupeur première fut telle, que son poignard lui tomba des mains et que sa voix s'arrêta dans sa gorge.

Surin ne lui laissa pas le temps de revenir à elle ni de pousser un cri.

Pendant que Fleur-d'Ebène s'emparait des bras de Galathée et les ramenait vigoureusement derrière le dos de la furie et les tenait comme dans un étau, le Conciliateur bâillonnait la complice de Ratatin.

Cette première opération terminée, il lia solidement les bras, puis les jambes de Galathée.

Cela fait, il courut vers Jeannette.

Il lui ôta doucement son bâillon et lui dit :

—Pas un cri, pas un mot, chère demoiselle; n'ayez pas peur; vous êtes sauvée!

Jeannette n'avait pas perdu connaissance, mais elle était dans un état de prostration facile à comprendre. Elle répondit faiblement :

— Je n'ai pas peur !

Mais, en prononçant ces paroles, les forces de l'enfant l'abandonnèrent. Sa tête s'inclina sur son épaule. La jeune fille s'évanouit.

— Au château ! s'écria Surin. Dis à Lavinio: Allez vite ! le maître vous attend !

Fleur-d'Ebène s'avança les bras tendus.

Le Conciliateur s'empara délicatement de Jeannette et la déposa dans les bras de Fleur-d'Ebène:

— Au château, tout d'une traite, reprit-il, et sans désemparer, reviens avec tout le monde! Retiens bien ces mots, que tu diras, soit à Lavinio, soit à Dupré : Le maître vous attend.

Fleur-d'Ebène, chargée de son précieux fardeau, s'élança dans la cour et, en un clin d'œil, disparut par la grande allée du parc.

— A nous deux! dit alors Surin à Galathée.

Galathée était étendue sur le sol.

Surin la porta dans le fauteuil, tout à l'heure occupé par Jeannette.

Il contempla la misérable une seconde, puis :

— Infâme, s'écria-t-il. Que t'avait donc fait cette enfant? Ah! tu as voulu la défigurer!... C'est toi qui vas être défigurée !

Il tira de sa poche un petit flacon, tout à fait semblable à celui que Galathée avait déposé sur le buffet.

— Le flacon du vicomte, dit-il, avec un rire sinistre, le flacon du vicomte, ma belle, le voici!... Sais-tu ce qu'il nous coûte?... Vingt mille francs!... Rose est chère!... On voit bien qu'elle a été à ton école!... Eh bien, écoute, écoute et frissonne !... Ce flacon, que tu as atteint tout à l'heure, c'était le salut pour toi!... Je suis bon prince, moi!... Je voulais bien comprendre que, dans le premier moment de la colère, tu voulusses défigurer

Jeannette!... mais je croyais que, devant cette impossibilité inespérée que je t'avais faite de commettre le plus lâche, le plus odieux de tous les crimes, tu t'arrêterais... que tu dirais : Ah! le vicomte n'a voulu que me faire peur... eh bien, moi aussi, enfant, je me contenterai de t'avoir épouvantée !... Tiens! tu es libre! Va-t-en et dis à Georges que je t'ai tenue un quart d'heure en ma puissance!

Non! misérable! Cette vengeance ne t'a pas suffi! Comme une tigresse, comme une hyène, tu t'es acharnée après ta victime !... Il est juste qu'il te soit fait ce que tu as voulu faire !... C'est toi qui vas être marquée... marquée à ton chiffre!

Ah ! tu m'as volé, rugit-il, volé deux fois..., volé d'argent, volé de volupté!... Tu vas me le payer, mignonne!... Ah! tu m'as abandonné pour un de mes lieutenants! Ah! tu m'as préféré Ratatin ! Ah ! tu as passé l'avant-dernière nuit entre ses bras!... Terre et cieux! avez-vous dû assez vous gausser du Conciliateur!... A Bornick, cependant, je t'avais assez donné à entendre qu'il ne faisait pas bon de se frotter à moi !... Sais-tu bien, vipère, que, depuis ce moment, je ne t'ai pas perdue de vue!... Rose! elle est à moi!... Emeraude!... elle me racontait tout ce que tu faisais, tout ce que tu disais !... Et ce bon du Barlet, avec qui vous me croyiez aujourd'hui à Fontainebleau, Ratatin et toi, ce bon du Barlet!... mais c'est un des miens!... Tu as voulu lutter avec moi!... Tu es prise!... Il faut bien, ma belle, qu'il y ait un vainqueur, lorsqu'il y a lutte!... Et je suis le vainqueur!... Un vainqueur implacable..., parce que tu as voulu te montrer implacable !...

Sotte misérable ! Tu pouvais pourtant t'en tirer à bon marché!... Si tu avais eu cette bonne pensée de faire grâce à Jeannette, je te ferais grâce à cette heure !....

Ha! ha! ha! Je me serais contenté de rien, ma foi!... Te tenant en ma puissance, ne voyant que tes attraits, je t'aurais dit : Çà, Galathée, puisque nous avons été si bonne pour Ratatin, soyez un peu généreuse pour le Conciliateur!... Vraiment oui, je t'eusse tenue quitte pour si peu.. et là, franchement, c'est toi qui serais restée ma débitrice!.. Tes charmes, ma belle, tes charmes, aujourd'hui, je ne les vois plus!... Tu me fais horreur!... Qu'en dis-tu?... Faire horreur à Surin!... Surin n'est pas bégueule pourtant!... Eh! bien oui, tu me fais horreur!...

Mais comme je ne te trouve pas assez horrible comme ça, je vais te rendre repoussante..., immonde !

Je vais te marquer !

Assez causé, ma mie ; agissons !

Et froidement, le Conciliateur, à son tour, déboucha la fiole qu'il avait déposée sur le buffet, à côté de celle de Galathée.

Froidement encore, il trempa un pinceau dans le flacon, puis, ce pinceau bien imbibé de la liqueur corrosive, il le promena lentement sur une des joues de la misérable.

Un petit crépitement se fit entendre.

— A l'autre, dit Surin avec impassibilité.

Et il dessina un B sur la joue droite de sa victime.

— Finissons ! ajouta-t-il... Maintenant, au front !

Et sur le front de la sirène il dessina un D et un B qui apparurent fulgurants.

— Ah ! vraiment, s'écria le sombre justicier, te voici parée à ma guise ! Par les cornes de Lucifer, ma belle, tu es hideuse !...

Il la contempla pendant deux secondes, puis :

— Il faut que tu te voies ainsi, dit-il. Ma joie sera grande de te voir te tordre les bras de désespoir !...

Ramassant le poignard de Galathée, le Conciliateur coupa prestement les liens qui retenaient enchaînés les jambes et les bras de la sirène et jeta l'arme dans la cheminée.

Galathée bondit.

De ses deux mains elle ôta son bâillon et courut devant la petite glace qui était au-dessus du buffet.

Elle se regarda une seconde, et, folle, elle fit deux pas en arrière.

— Ha ! ha ! ha ! fit Surin, ha ! ha ! ha ! Comment te trouves-tu, mignonne ?

Galathée ne répondit pas.

Elle jeta sur Surin un regard de fauve.

— Ne me regarde pas ainsi, lui cria le Conciliateur en se tordant de rire, tu me fais peur !

Mais la main droite de Galathée venait de s'enfoncer rapide dans une des poches de sa blouse.

Aussi rapidement, sa droite reparut armée d'un revolver.

— A mon tour ! rugit-elle.

Surin bondit sur la malheureuse... trop tard!

Deux coups de feu retentirent dans la salle basse de la ferme.

Une balle frappait le Conciliateur en pleine poitrine, une autre l'atteignait au cou.

Quant à Galathée, elle n'eut que le temps d'esquisser un sourire de triomphe et de vengeance. En effet, la main droite de Surin avait plongé dans la poche de sa houppelande et en était sortie armée de ce terrible couteau catalan dont il a déjà été parlé plus haut. En même temps que Surin recevait sa seconde balle, le couteau disparaissait tout entier entre les deux épaules de Galathée.

Elle tomba sans un cri, sans un souffle.

Mais le Conciliateur tombait à ses côtés.

A ce moment, Fleur-d'Ebène apparaissait à l'extrémité de l'avenue du parc, en face de la salle d'escrime.

La vaillante fille avait fait une course vertigineuse.

La première personne qu'elle aperçut fut Dupré.

— A moi ! cria-t-elle.

En même temps que Dupré s'élançait par une des fenêtres de la salle d'escrime, Lavinio, suivi de Georges, de M. de Cerny et du marquis de la Sallenouze, accourait de la salle de billard.

Fleur-d'Ebène vola vers Georges, et, lui remettant Jeannette entre les bras :

— La voici ! dit-elle. Sauvée !...

Et elle s'affaissa.

Lavinio la releva.

— Ma bonne, lui dit-il avec des larmes dans la voix ; n'avez-vous pas autre chose à me dire?

— Si !... répondit-elle. Allez vite, tout le monde !... Le maître vous attend!

— Georges ! s'écria Lavinio ; remettez Jeannette entre les bras de M^me^ votre mère et venez avec nous!

— Jeannette ! Jeannette ! criait Georges éperdu.

Jeannette revint à elle. Elle regarda d'abord Georges d'un air égaré, puis ses yeux se portant sur Lavinio, elle se rasséréna et dit :

— Là-bas, Georges ! tout de suite là-bas. Je n'ai pas peur !...

Mais Georges, qui perdait la tête, ne bougeait pas.

— Monsieur le vicomte! cria Dupré, ne comprenez-

vous pas que le Conciliateur vient de sauver votre femme et qu'en ce moment il est aux prises avec Galathée, Ratatin et sa bande ?

— A la ferme ! hurla Fleur-d'Ebène.

— A la ferme ! répéta Georges.

Et tous les hommes s'élancèrent avec Fleur-d'Ebène par la grande allée, pendant que Jeannette restait aux mains de Mme de Cerny et de Mme de la Sallenouze.

Pendant que ces scènes se passaient, que faisait Ratatin ?

Ratatin était tout d'abord resté dans l'écurie. La montre à la main, il regardait s'écouler les minutes. Quand sa montre marqua deux heures vingt, il sortit tranquillement de sa cachette, gagna la porte charretière et disparut par la ruelle.

Il aperçut alors un groom de bonne maison, lequel promenait trois fiers alezans taillés pour faire une lieue en moins de cinq minutes.

— Jean, lui dit-il, tu es là?

— Depuis dix minutes, répondit Pitou.

— Bien.

— Est-ce que madame en a encore pour bien longtemps ?

— Elle devrait avoir fini... Mais ces femmes... c'est si bavard ! Ça ne peut pas se venger sans jacasser... Je suis sûr qu'elle fait un sermon à la petite !

— Holà ! fit Jean Pitou.

Un premier coup de feu venait de se faire entendre.

— Plaît-il? fit Ratatin à son tour.

Galathée venait de tirer son second coup de revolver.

— Mais cela vient de la ferme, dit Jean.

— Attendez, répondit Ratatin.

Et il se précipita vers la porte charretière, puis entra bravement dans la cour.

Tout était calme.

Ratatin sourit :

— C'est encore ce satané garde, dit-il... C'est égal, allons presser Galathée ! Elle jase décidément trop !

Il entra dans la salle basse de la ferme et buta contre un cadavre.

CHAPITRE XIV

BRELAN DE CADAVRES

Ratatin jeta un cri terrible :

— Galathée!...

Surin, avons-nous dit, était tombé aux côtés de sa victime.

Il avait reçu deux blessures mortelles.

Le Conciliateur le sentit bien. Il voulut bien mourir.

— Seigneur, murmura-t-il, accordez-moi de vivre jusqu'à l'arrivée de Dupré et de M. Lavinio!...

La balle, qu'il avait reçue dans le cou, le faisait horriblement souffrir. Elle l'étouffait.

Le géant comprit qu'il était perdu.

Il retint un moment sa respiration et rampa péniblement jusqu'au fauteuil de dame Geneviève.

Son rêve était de parvenir à s'asseoir dans ce fauteuil.

Il s'épuisa en vains efforts.

Quand il vit qu'il n'arrivait pas à satisfaire son désir, il rampa de nouveau, mais vers le mur.

Alors il s'adossa, la main droite appuyée sur un des bras du fauteuil.

Il était dans cette position quand Ratatin entra.

— Ratatin! répondit-il au cri jeté par le bossu, quand celui-ci aperçut Galathée inerte... Mon fils, ajouta-t-il amèrement, elle l'a voulu!...

— Morte! dit Ratatin éperdu.

— Morte! répliqua Surin.

— Qui l'a tuée?

— Moi !

— Toi, misérable!...

— Elle venait... de faire feu sur moi!

Et Surin eut un hoquet.

— Ah! c'est sur toi qu'elle a tiré!... Et elle t'a atteint?..

— Là, fit Surin, en portant la main gauche à sa poitrine.

Il ouvrit son gilet. La chemise était ensanglantée.

— Et ici! continua Surin.

Et sa main se porta à son cou.

Ratatin regardait Surin d'un air effaré.

— Toi ici, toi ici? dit-il...

— Je vais mourir! reprit le Conciliateur...

— Galathée est morte! répondit Ratatin d'une voix farouche.

Il se pencha sur le cadavre de sa maîtresse. Il posa une de ses mains sur son cœur.

— Il ne bat plus! dit-il... Mort de ma vie! tu as tué ma maîtresse.

Il souleva le corps et aperçut le couteau encore dans la terrible blessure. Il l'en retira aussitôt et, le brandissant d'un air égaré : Avec ce couteau! s'écria-t-il... celui qui a servi sur les bords du canal !... Ah! misérable! je vais t'achever avec!

Mais tout à coup le terrible instrument lui échappa des mains.

Le bandit poussa un grand cri.

Il venait d'apercevoir le visage de Galathée.

Il se releva, pâle, tremblant.

— Qu'est-ce que c'est que ça! interrogea-t-il.

Et il laissa retomber le cadavre sur le parquet

— Elle a voulu... défigurer Jeannette, répondit Surin avec effort...

— Elle voulait se venger!...

— Je m'y suis opposé... et je me suis vengé, moi!...

Ratatin jeta sur le Conciliateur un regard effrayant.

— C'est toi, rugit-il, c'est toi qui l'as marquée ainsi?...

— C'est moi!...

— Ah! Surin, nous avons un compte à régler tous les deux!...

— Mon fils, dit le Conciliateur, à bout de forces... écoute-moi!... Ce qui est fait est fait!... Un dernier conseil..., en échange d'un service...

— Un conseil?

— Pour un service!

— Parle!

— J'étouffe! Je veux vivre encore dix minutes!.. Donne-moi un verre d'eau?...

— Jamais!

— Un verre d'eau, Ratatin?... Et je ne me souviens que de notre ancienne amitié!... Un verre d'eau?... Et je te sauve!

— Ah! ah! tu me sauves!...

— Oui!... On va venir!...

— Il ne viendra personne!...

— Je te dis... qu'on va venir... dans un instant... un verre d'eau?... Et sauve-toi!... Un verre d'eau?... Et je ne dirai rien contre toi!

— Mais dans cinq minutes tu seras mort! Si tu tardes... par Belzébuth, ton saint patron, je te jure que je t'achève!

— Ratatin!.., Je ne t'ai... jamais... rien fait !...

— Tu ne m'as jamais rien fait!... Il dit qu'il ne m'a jamais rien fait!... Mais, misérable, regarde donc... à mes pieds... ici!... Qui vois-tu?... Galathée! Galathée défigurée!... Galathée morte!... morte assassinée par toi!...

— Ratatin!...

— Il ne m'a jamais rien fait, dit-il!... Mais tu ne sais donc pas que je l'aimais, Galathée!... que je l'adorais!... Tu ne sais donc pas qu'elle m'aimait!... Oui, elle m'aimait? Cette créature si richement belle, j'avais trouvé le chemin de son cœur!... Et c'est au moment où elle venait de me dire : je t'aime!... c'est à ce moment que tu me la tues!... Et tu me dis que tu ne m'as rien fait!... Mon Dieu! mon Dieu!... qu'est-ce que je pourrais donc bien lui faire, à ce monstre?...

A ce moment, la haine rendait Ratatin effrayant.

Surin, lui, faiblissait visiblement.

Quelques minutes encore, et il allait rendre le dernier soupir.

— Ratatin, mon fils, murmura-t-il, aie pitié... un verre d'eau... et sauve-toi!...

— Ah! j'ai trouvé ma vengeance! s'écria le bossu en poussant un cri sauvage.

Il se planta droit devant le Conciliateur, et, dardant sur lui ses yeux chargés de haine, il lui dit :

— Un verre d'eau... ton âme pour un verre d'eau, n'est-ce pas?

— Oui! râla Surin.

Le bossu courut vers la table, prit un verre, le remplit d'eau, et le montrant à Surin :

— Un verre d'eau ? dit-il ; en voici un... Je te le donnerai quand tu auras ranimé ma Galathée !...

Ha! ha! ha! ricana-t-il, on t'en donnera des verres d'eau!... Non pas, ami, non pas!... Crève, crève comme un chien! crève du supplice le plus horrible qui soit au monde, crève de soif !...

— Mon fils ! haleta le Conciliateur.

— Ton fils !... il m'appelle son fils !... Ah ! le joli père que j'ai là ! un père faussaire ! tu as été faussaire, Surin ! Un père voleur ! tu as été voleur, Surin ! Un père mouchard ! tu as été mouchard, Surin !... Un père assassin !... tu es un assassin, Surin !... Eh bien, mon père, l'heure est venue de payer tout cela !... Avant cinq minutes, il va falloir régler tes comptes avec Satan !... Ah ! la jolie grimace que tu vas faire !...

Çà, mon père, qu'est-ce que tu mettras dans l'autre plateau de la balance ? Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir ça ! Dis-moi ça, mon père, dis-moi ça, et je te porte ce verre d'eau !...

— De l'eau !... de l'eau !... râla le moribond.

— De l'eau ?... Mais en voici plein un grand verre, de l'eau ?... Seulement il faut le conquérir, ce verre !... Eh bien, parle et je te le porte !...

— De l'eau, Ratatin !... et... je te donne... toute ma fortune !

— Ta fortune ?... s'écria le bossu.

— Oui !... tout !... tout !...

— Et où est-il, ce tout-là ?...

— Là... sur moi... à gauche... mon portefeuille,..

Un éclair de cupidité brilla dans les yeux de Ratatin.

— Tu as ta fortune sur toi ? demanda-t-il.

— Oui !... pour toi !... pour toi !... contre un verre d'eau !...

— Misère de ma vie !... hurla le bossu. Mais je l'aurai pour rien tout à l'heure, ta fortune !... Ah ! je tiens ma suprême vengeance !... Non, maudit, non, tu n'auras pas un verre d'eau !... Et moi... moi... dans deux minutes, je vais te dépouiller !...

Surin fit entendre un cri rauque.

Ratatin jeta un cri de joie.

— Tu râles, papa, tu râles !... Si tu savais comme je jouis de t'entendre râler !... Râle donc, râle encore !... Mais ne meurs pas tout de suite !... Fais-moi cette grâce !... J'ai encore plusieurs choses effroyables à te dire !...

Papa, quand tu vas avoir rendu ta vilaine âme à Satan... sais-tu ce que ferai, moi ? Je me précipiterai sur toi, je te volerai ton portefeuille !... Entends-tu, je te le volerai !...

Je pourrais l'avoir pour rien, puisque tu veux bien me

le donner... me le donner pour un verre d'eau !... Ça n'est réellement pas cher... On n'a jamais vu ça encore ! Eh bien, je n'en veux pas !... C'est trop cher pour moi !... Je suis pauvre, moi !... Je ne donne pas comme ça les verres d'eau !... Je les vends plus cher que ça, les verres d'eau, moi !... Que dis-je ?... Je ne les vends pas plus que je ne les donne ! .. Je ne vends rien, je ne donne rien !...

Je vole, papa, je vole !

Voler les vivants ! oh ! la bonne chose !... Mais voler les morts ! ah ! voilà le joli !... Tu en as encore pour une minute, hein ?... Eh bien, pendant ta dernière minute, écoute, écoute bien !... Je vais te répéter ceci à satiété : toi mort, comme un vautour je fonds sur toi, je te vole ton portefeuille !...

Surin ferma les yeux.

Le bossu éclata de rire.

— Ses yeux se ferment, dit-il, mais oui, ils se ferment !... Dans quelques secondes, tout sera dit... Il sera mort !...

Ah ! mais, coquin, cria-t-il, tu ne peux mourir ainsi !... Attends !... Tu m'appartiens !... M'entends-tu ?... Oui ! tu m'entends encore !... Eh bien, meurs ! meurs bien assuré que dans quelques secondes je vais te voler, faussaire ! te voler, larron ! te voler, mouchard ! te voler, assassin !... assassin ! assassin ! je vais te voler !!!

Ratatin s'arrêta.

La tête de Surin venait de retomber inerte sur son épaule.

— Mort !... s'écria Ratatin.

Les deux bras du géant remuèrent un peu, puis, comme la tête tout à l'heure, retombèrent inertes le long de son corps.

— Cette fois, dit Ratatin, ça y est !... Papa est mort !... Mes seigneurs, Surin est mort, vive Ratatin !...

Il fit trois pas vers Surin.

— Mort !... dit-il. Mort de deux petites balles !... Peuh ! comme nous sommes peu de chose !... Qui m'eût dit cela qu'il suffirait de deux gros grains de plomb pour avoir raison de ce colosse !...

Mais assez philosopher, finit-il brutalement, pensons au solide !... Ami Surin, à moi ton portefeuille !...

Et le bossu se rua sur le Conciliateur.

De la main gauche, il retourna la houppelande et de la droite il saisit l'objet de sa convoitise.

Il ne se releva pas.

La main gauche de Surin s'abattit de face sur le cou du misérable et sa main droite derrière.

Le colosse serra, serra, serra...

Puis ses deux mains se détendirent.

Cette fois, il retomba mort... mais un troisième cadavre roulait à ses côtés.

CHAPITRE XV ET DERNIER

GABRIEL OU GABRIELLE!

Suivie de Lavinio et de Dupré, de Georges, de M. de Cerny et de M. de la Sallenouze, Fleur-d'Ébène s'arrêta tout à coup dans sa course, à vingt-cinq pas à peu près de la haie qui séparait le parc de la ferme.

— Entendez-vous? dit-elle à Lavinio.

— Les chiens hurlent! répondit celui-ci.

— Ils hurlent la mort! dit Fleur-d'Ébène. Ah! le maître est en danger!...

Et elle reprit sa course furieuse.

Tous la suivirent.

Quand on pénétra dans la cour de la ferme, les chiens se turent.

On se précipita vers la porte de la salle basse.

A peine sur le seuil, tous reculèrent épouvantés.

Ils se trouvaient devant trois cadavres.

La pause ne dura que quelques secondes.

Fleur-d'Ebène se rua sur le Conciliateur.

— Mort!... s'écria-t-elle. Le maître est mort!...

Dupré, à genoux, soulevait le cadavre de Galathée.

— Ah! dit Georges, en détournant la tête... Défigurée!...

— Ha! ha! ha! fit Fleur-d'Ebène, avec un rire sauvage: œil pour œil et dent pour dent! Elle a voulu défigurer la demoiselle... Et le maître l'a marquée! Ah! la misérable! Elle a fait feu sur le maître... C'est alors qu'il l'aura tuée!...

— Ratatin!... s'écria Dupré.

— Ratatin!... répondit-elle. Ha! ha! ha!...

Et elle se reprit à rire.

— Ratatin !... continua-t-elle. Tenez ! Voyez ce portefeuille !... c'est le portefeuille du maître !... Ratatin a voulu voler le maître, et le maître a étranglé Ratatin !... Bien, ça, le maître ! bien !...

Et l'idiote baisa Surin au front.

Gaspard et Séverin, le père François et Eugène apparurent.

— Ma bonne Marie, dit doucement Dupré à Fleur-d'Ebène, venez !... Il n'y a plus place ici que pour la justice.

Gaspard et Eugène demeurèrent en surveillance près de la ferme.

Nos autres personnages retournèrent silencieusement au château.

Une heure après, la justice entrait chez M. de Cerny.

Le témoin principal était l'idiote.

Fleur-d'Ebène raconta que Galathée avait voué une haine féroce à Georges, mais que la sirène avait résolu de se venger sur M^lle^ de Nézel.

Le Conciliateur, en apprenant de Rose que Galathée, étant tombée à genoux un soir dans son boudoir devant son étagère, s'était écriée : O saint flacon de la vengeance, sois béni ! O toi qui recèles le plus terrible des châtiments, sois béni ! O flacon de l'enfer, à jamais mes amours, sois béni ! le Conciliateur avait deviné que Galathée avait rêvé de défigurer, soit Jeannette, soit le vicomte !

En conséquence, il avait dressé ses batteries et les événements avaient justifié ses prévisions.

Espérant encore en quelque bon sentiment dans Galathée, Surin avait, au flacon fatal, substitué une fiole pleine d'une liqueur inoffensive, mais il s'était réservé, dans le cas où la mégère, trompée dans sa vengeance, voudrait atteindre quelqu'un, de lui appliquer la peine du talion.

Fleur-d'Ébène dit en outre que la justice pourrait avoir des renseignements précieux auprès de Rose, d'Édouard, du baron du Barlet et des quatre bandits qui avaient bâillonné Jeannette, coquins, si l'on se pressait, qu'on trouverait certainement au cabaret du Fumeron-Malade.

Le soir même, Rose et Édouard d'une part, le Cambouis, Mangeur-de-Rats, Coq-Rouge et Mort-aux-Mou-

ches furent arrêtés. M. du Barlet ne fut appréhendé que le lendemain, à son retour de Fontainebleau.

Rose et Édouard n'apprirent au magistrat instructeur que ce qu'avait déjà dit Fleur-d'Ébène.

M. du Barlet raconta sincèrement, minutieusement, le rôle qu'il avait joué dans cette horrible tragédie.

Ces trois personnages furent bientôt mis en liberté, avec ordre de se présenter comme témoins à l'heure de l'ouverture des débats criminels.

Les quatre bandits racontèrent que Ratatin ne les avait embauchés que pour bâillonner Jeannette, et la remettre ainsi sans défense entre les mains de la maîtresse de M. de Bayolles. Ils furent plus tard condamnés à la réclusion.

Un beau matin, M. du Barlet reçut la visite de Dupré.

Sans mot dire, Dupré entra chez M. le baron, entre les mains duquel il remit un portefeuille bien garni.

Après cette visite à M. du Barlet, Dupré se rendit rue Notre-Dame-de-Lorette.

Accompagné d'Edouard, Dupré alla chez M^lle^ Rose qui, sortie de chez M. de Bayolles, demeurait dans un petit hôtel de la rue Saint-Lazare.

— Ma belle fille ! lui dit le valet de chambre, le Conciliateur vous a promis vingt mille francs et ne vous en a donné que dix, voici les dix autres.

Un mois après, la drôlesse épousait son blondin.

Quant à Fleur-d'Ebène, elle ne quitta plus Louveciennes.

On l'installa à la ferme, où elle aida vaillamment Mathurine.

Le surlendemain de l'épouvantable catastrophe que nous avons racontée, M. de Cerny, avec toute sa maison, alla habiter Paris.

Au mois de janvier suivant, le faubourg fut en émoi.

M. le vicomte de Cerny épousait M^lle^ Jeanne-Aurélie de Nézel.

Un jour, au mois d'avril, trois mois après ce mariage, Jeannette, par une belle matinée de printemps, déjeunait avec son mari et avec Lavinio.

Georges et Lavinio étaient très gais.

Jeannette était soucieuse.

Georges finit par s'apercevoir de la quasi-tristesse de a femme :

— Ma chérie, lui dit-il, qu'as-tu donc?...
— Je suis triste! répondit-elle...
— Et pourquoi?
— Dites vite, méchante enfant, dites vite! ajouta Lavinio avec le plus vif intérêt...
— C'est vous, mon ami, c'est vous qui causez ma peine!
— Ah! prenez ma tête, Jeannette, prenez ma tête! dit le brave homme, avec une douleur vraiment comique.
— Gardez votre tête, bon ami..., mais faites-moi un sacrifice?...
— Lequel, grand Dieu? lequel?...
— Vous venez de décider Georges à vous accompagner à Ferrières...
— Quel mal y a-t-il à cela?...
— Un grand mal, bon ami, un très grand mal!... J'avais pour aujourd'hui d'autres idées sur Georges!
— Mais j'abandonne lâchement Lavinio!... s'écria le vicomte. Que le drôle aille à Ferrières tout seul!... Moi! je suis aux ordres de ma dame!
— Vous permettez, bon ami?
— Ha! ha! ha! la question est plaisante!... Que je permette ou non, je crois que Georges s'en soucie comme de cela!...
— Répondez sérieusement!...
— Eh bien! Jeannette, sans barguigner, je permets!
— Alors vous serez récompensé!
— Vraiment!
— Je vous emmène avec nous!
— Adorable toujours!
— Nous sortons?... demanda le vicomte.
— Oui, mon ami!
— Et nous allons?...
— C'est aujourd'hui le 18 avril, Georges!...
— Ah!....
Et des larmes brillèrent dans les yeux du vicomte.
— Jeannette! ma Jeannette!... s'écria-t-il, je t'adore!...
— Aimable enfant, ajouta Lavinio ému; ne nous accusez pas!... Ferrières était un prétexte!... Tous les deux nous allions partir pour Saint-Cloud!
— Georges! Georges! mon bien-aimé, dit Jeannette avec élancement, ah! c'est bien! Embrasse-moi!... Et que Dieu jette sur toi, sur nous, un regard de père!...
— Dupré, cria Lavinio, holà, Dupré?

Le fidèle Dupré apparut.

— La calèche ! dit Jeannette... Ah ! Dupré, vous nous accompagnerez !...

Cinq minutes s'écoulèrent et tout le monde monta en voiture.

Une heure après, les chevaux s'arrêtaient devant le presbytère du curé de Saint-Cloud.

— Monsieur l'abbé, dit Jeannette, vous avez ce matin dit la messe?...

— En l'honneur de Gabrielle et de son père !...

— Maman ?

— Y a assisté avec M. de Cerny. Après la messe, M. le comte et Mme la comtesse ont été prendre sœur Philomèle. Tous trois à cette heure sont probablement encore au cimetière !

— Vite, messieurs, vite !... Monsieur l'abbé, à ce soir !... Vous dînez avec nous...

— A ce soir, mon enfant, à ce soir...

Jeannette, Georges et Lavinio trouvèrent en effet M. et Mme de Cerny devant la tombe de Gabrielle.

Après avoir appendu les couronnes du souvenir à la grille du mausolée, après avoir donné quelques soins au petit jardin qui entourait la tombe de Gabrielle, ils sortirent tous du cimetière, recueillis et graves.

Après qu'elle eut reconduit sœur Philomèle à la communauté, Jeannette pria M. et Mme de Cerny de monter dans sa voiture.

— Mais, mon enfant, objecta le comte, nous serons très-gênés !,,.

— Bah ! petit père !,.. Maman et moi, nous serons très bien au fond de la calèche !...

— Petite égoïste ! Lavinio, Georges et moi, nous serons très mal !... Avec cela que ce Lavinio est d'un épais !...

— C'est le bonheur, répondit le ténor !...

— Allons ! allons ! pas de réfléxions et montons !

Au fond, Jeannette occupait la gauche et Mme de Cerny la droite. Jeannette voulut que M. de Cerny se plaçât devant la comtesse et que Georges fît vis-à-vis à sa femme. Naturellement Lavinio se trouva entre Georges et le comte.

On roula vers Paris.

Tout d'abord on causa doucettement de ceci et de cela.

Tout à coup, Jeannette baissa la tête et d'une voix mélodieuse :

— Gabrielle, dit-elle, c'est un joli nom !

Tous les regards se portèrent sur la vicomtesse.

Jeannette releva son beau front et dit à son mari :

— N'est-ce pas ton avis, Georges ?

— Jeannette, s'écria-t-il, Jeannette !... Oh ! mon Dieu ! tu me rends fou...

— Fou de joie, Georges !... Voudras-tu qu'il s'appelle Gabriel... ou qu'elle s'appelle Gabrielle ?...

— Jeannette ?...

— Georges ! Dieu a béni notre union !

. . . . . .

Le lendemain, sur les cinq heures de l'après-midi, trois jeunes sous-lieutenants prenaient l'absinthe au café Tortoni.

A peine étaient-ils attablés que Georges entra avec Lavinio.

Un garçon dit tout bas à un des sous-lieutenants :

— Voici M. le vicomte de Cerny.

Le sous-lieutenant se leva, alla droit à Georges et lui dit :

— Monsieur le vicomte de Cerny ?

— C'est moi, monsieur, répondit Georges.

De son gant le sous-lieutenant fouetta légèrement les joues du vicomte.

A quatorze heures de là, le sous-lieutenant, assisté de ses deux camarades, et Georges, assisté de Lavinio et de M. de la Sallenouze, croisaient le fer dans le bois de Meudon.

A la seconde reprise, Georges tomba mortellement frappé.

En même temps que son épée traversait la poitrine du vicomte, le sous-lieutenant dit :

— Je m'appelle Jacques Brimard, frère aîné de Denise Brimard, dont vous avez fait Galathée.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LA VENGEANCE DE GALATHÉE

LIVRE I. — LA SIRÈNE ET LE REQUIN

I. — Où Galathée rencontre le Conciliateur 1
II. — Le Drame du Bas-Meudon..... 11
III. — Le Cabaret de la Grenouille-en-Goguette 19
IV. — Pur sang 33
V. — Déclaration de guerre..... 38
VI. — Au Tombeau-des-Secrets..... 45
VII. — Le Mal d'amour 52
VIII. — Où le Conciliateur se trouve bien d'entrer dans une église..... 57
IX. — Où il est question d'une corde de pendu..... 61
X. — Les Exploits d'un Ivrogne..... 67
XI. — Surprises sur surprises 75
XII. — Conseil de guerre..... 81
XIII. — Où on fait connaissance avec l'Agouti..... 87
XIV. — Un et un font Quatre..... 90
XV. — Le Petit-Fils de Mascarille 95

LIVRE II. — LE REQUIN ET L'AGOUTI

I. — Exploits de Galathée 105
II. — Le Cabaret du Fumeron-Malade..... 119
III. — Où Ratatin découvre à qui appartient le poignard.... 124
IV. — La première nuit de noces du marquis de Bournonches..... 127
V. — Belle attaque, belle défense..... 142
VI. — Un bol de vin chaud bien sucré..... 214

DEUXIÈME PARTIE

BATAILLE DE COQUINS

LIVRE III. — UNE AME DE PLUS AU CIEL

I. — Le Factotum de Galathée..... 243
II. — Les Exploits de Jean Pitou..... 267
III — Où Surin voit qu'il a été joué par Ratatin..... 274
IV. — Gabrielle au château de Bornick..... 283
V. — La Revenante..... 293
VI. — Où le Ténor se fait Médecin 310
VII. — Prodigieux étonnements d'un juge d'instruction 316
VIII. — Où Ratatin voit qu'il a été joué par Surin..... 321
IX. — Où Ratatin paie le solide et Surin le liquide..... 325
X. — Une Ame de plus au Ciel,..... 335

LIVRE IV. — LE FLACON DE VITRIOL

I. — Le Nécessaire des Pintades..... 366
II. — La Ferme de Louveciennes..... 376
III. — Votre main, vicomtesse..... 387
IV. — Monsieur de Bièvre..... 392
V. — Tu et vous..... 396
VI. — Les deux renards..... 416
VII. — Deux et deux font quatre..... 423
VIII. — Mademoiselle Rose et son blondin 431
IX. — Où le marquis fait parler un muet..... 436
X. — La Veille de la bataille..... 442
XI. — Les deux sacs de pommes de terre..... 457
XII. — Le Cachet de Galathée 462
XIII. — La Marque du Conciliateur..... 467
XIV. — Brelan de cadavres..... 473
XV. — Gabriel ou Gabrielle..... 478

Paris. — Imp. Balitout, Questroy et Cᵉ, 7, rue Baillif.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00727532 5